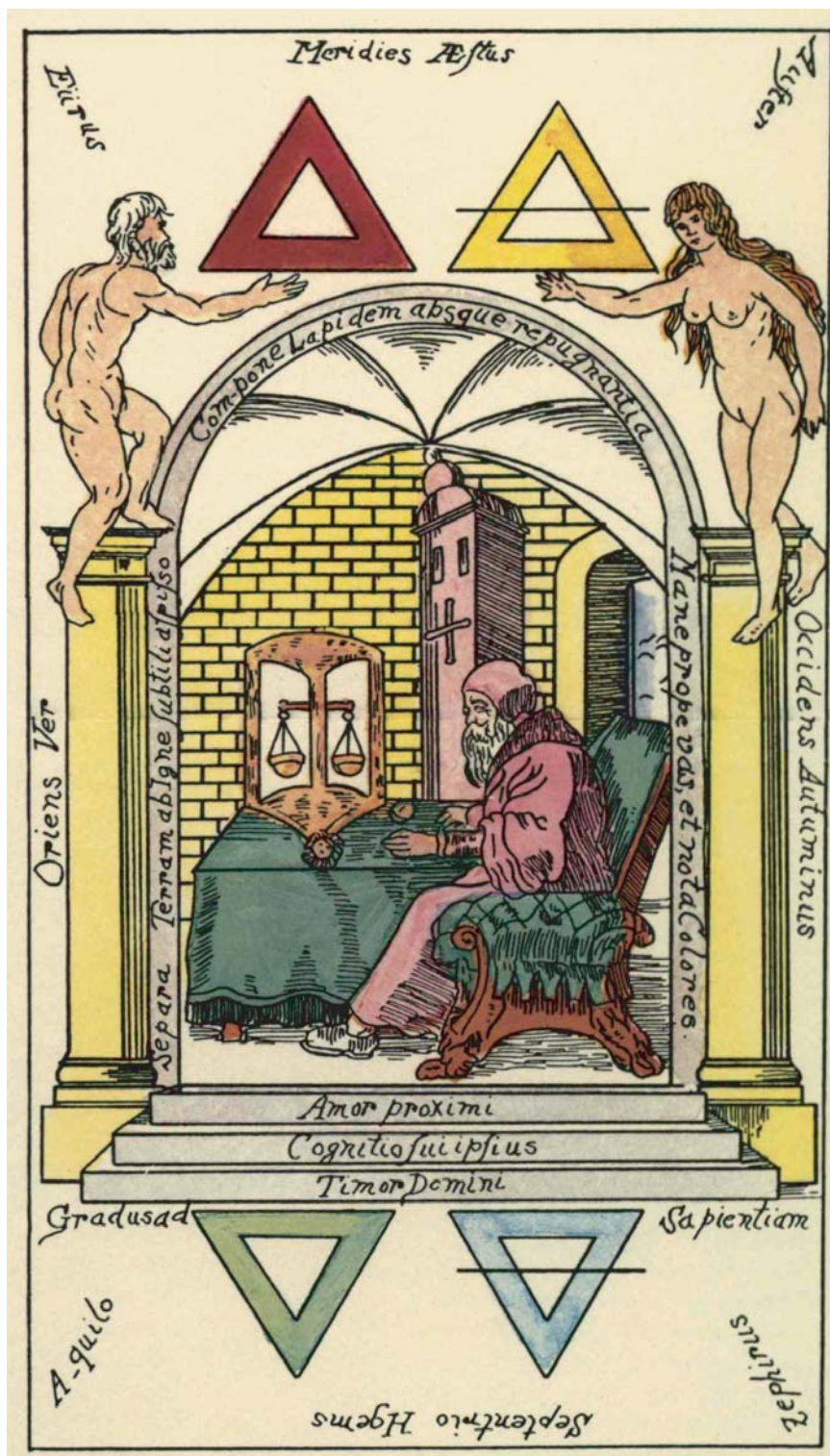


Antoine Fabre d'Olivet

Histoire Philosophique
du Genre Humain

Tome 1



©Alain Trocmé Editeur

ISBN : 978-2-917040-00-3



DE
L'ÉTAT SOCIAL
DE L'HOMME;

OU
VUES PHILOSOPHIQUES
SUR L'HISTOIRE DU GENRE HUMAIN.

PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION INTRODUCTIVE SUR LES MOEURS
ET L'ORDRE DE CET OUVRAGE.

PAR M. FABRE D'OLIVET.

TOME PREMIER.



A PARIS,
CHEZ J. L. J. BRIÈRE, LIBRAIRE,
RUE DES NOYERS, N° 37.

1812.

DISSERTATION INTRODUCTIVE

§ 1^{er}

Préambule. Motifs de cet Ouvrage.

L'ouvrage que je publie sur l'état social de l'homme fut d'abord destiné à faire partie d'un ouvrage plus considérable que j'avais médité sur l'histoire de la terre et de ses habitants, et pour lequel j'avais rassemblé un grand nombre de matériaux. Mon intention était de réunir sous un même point de vue, et dans l'ordonnance d'un même tableau, l'histoire générale du globe que nous habitons, sous tous les rapports d'histoire naturelle et politique, physique et métaphysique, civile et religieuse, depuis l'origine des choses jusqu'à leurs derniers développements; de manière à exposer sans aucun préjugé les systèmes cosmogoniques et géologiques de tous les peuples, leurs doctrines religieuses et politiques, leurs gouvernements, leurs mœurs, leurs relations diverses, l'influence réciproque qu'ils ont exercée sur la civilisation, leurs mouvements sur la terre, et les événements heureux ou malheureux qui signalèrent leur existence plus ou moins agitée, plus ou moins longue, plus ou moins intéressante ; afin de tirer de tout cela des lumières plus étendues et plus sûres qu'on ne les a obtenues jusqu'ici sur la nature intime des choses, et surtout celle de l'homme, qu'il nous importe tant de connaître.

Quand je formai ce dessein, j'étais encore jeune, et plein de cette espérance que donne une jeunesse trop présomptueuse ; je ne voyais aucun des obstacles qui devaient m'arrêter dans l'immense carrière que je me flattais de par courir : fier de quelque force morale, et déterminé à un travail opiniâtre, je croyais que rien ne résisterait au double ascendant de la persévérance et de l'amour de la vérité. Je me livrais donc à l'étude avec une insatiable ardeur, et j'augmentais sans cesse l'amas de mes connaissances, sans trop m'inquiéter de l'usage que j'en pourrais faire un jour. Il faut dire que j'étais un peu forcé, par ma position politique, à la réclusion que nécessitait un pareil dévouement. Quoique je n'eusse nullement marqué dans le cours de la révolution, que je me fusse tenu à une égale distance des partis, étranger à toute brigue, à toute ambition, j'avais assez connu les choses et les hommes pour que mes opinions et mon caractère ne restassent pas tout à fait dans l'obscurité. Des circonstances indépendantes de ma volonté les avaient fait connaître à Bonaparte, en exagérant encore à ses yeux ce qu'ils pouvaient avoir de contraire à ses desseins ; en sorte que, dès son entrée au consulat il avait pris contre moi une haine assez forte pour le déterminer à me proscrire sans motifs, en insérant exprès mon nom parmi ceux de deux cents infortunés qu'il envoya périr sur les bords inhospitaliers de l'Afrique. Si, par un bienfait signalé de la Providence, j'échappai à cette proscription, je dus agir avec beaucoup de prudence, tant que dura le règne de Napoléon, pour éviter les pièges qu'il aurait pu former le dessein de me tendre.

Mon goût et ma situation coïncidaient donc à me faire chérir la retraite, et me livraient de concert à l'étude.

Cependant, lorsque, me reposant un moment de mes travaux explorateurs, je vins à jeter les yeux sur les fruits de mon exploration, je vis avec un peu de surprise que les plus

grandes difficultés n'étaient pas là où je les avais d'abord imaginées, et qu'il n'était pas tant question de ramasser des matériaux pour en construire l'édifice que je méditais, que de bien connaître leur nature, afin de les ranger, non selon leur forme dépendant presque toujours du temps et des circonstances extérieures, et leur homogénéité tenant à l'essence même des choses. Cette réflexion m'ayant amené à examiner profondément plusieurs doctrines que les savants classaient ordinairement comme disparates et opposées, je me convainquis que cette disparité et cette opposition consistaient uniquement dans les formes, le fond étant essentiellement le même. Je pressentis dès lors l'existence d'une grande Unité, source éternelle d'où tout découle ; et je vis clairement que les hommes ne sont pas aussi loin de la vérité qu'ils le croient généralement. Leur plus grande erreur est de la chercher là où elle n'est pas, et de s'attacher aux formes, tandis qu'ils devraient les éviter, au contraire, pour approfondir l'essence; surtout en considérant que ces formes sont le plus souvent leur propre ouvrage, comme cela est arrivé dans des monuments littéraires de la plus haute importance, et principalement dans la cosmogonie de Moïse. Je demande la liberté de m'arrêter un moment sur ce fait extraordinaire, parce qu'il éclaircira plusieurs choses qui paraîtraient, sans cela, obscures par la suite.

Si, lorsqu'on veut écrire l'histoire de la terre, on prend cette cosmogonie selon ses formes vulgaires, telles que les donnent des traductions erronées, on se trouve tout à coup dans une contradiction choquante avec les cosmogonies des nations les plus illustres, les plus anciennes et les plus éclairées du monde : alors il faut de toute nécessité, ou la rejeter à l'instant, ou considérer les écrivains sacrés des Chinois, des Hindous, des Perses, des Chaldéens, des Egyptiens, des Grecs, des Etrusques, des Celtes nos aïeux, comme des imposteurs ou des imbéciles ; car tous, sans exception, donnent à la terre une antiquité incomparablement plus grande que cette cosmogonie. Il faut renverser toute la chronologie des nations, tronquer leur histoire, rapetisser tout ce qu'elles ont vu de grand, agrandir tout ce qui leur a été imperceptible, et renoncer à cette sagesse si vantée des Égyptiens, à cette sagesse que les plus grands hommes ont été chercher au péril de leur vie, et dont Pythagore et Platon nous ont transmis les irréfragables monuments. Mais comment rejeter une telle cosmogonie ? Cela ne se peut pas ; car, outre qu'elle sert de base aux trois plus puissants cultes de la terre, soit par leur antiquité, soit par leur éclat ou leur étendue, le judaïsme, le christianisme et l'islamisme, il est évident, pour quiconque peut sentir les choses divines, que, même à travers le voile épais que les traducteurs de Moïse ont étendu sur les écrits de cet habile théocrate, on y découvre des traces non équivoques de l'inspiration dont il était animé. Cependant doit-on, en consacrant cette cosmogonie telle qu'elle est contenue dans les traductions vulgaires, continuer à s'isoler du reste du monde, regarder comme impie ou mensonger tout ce qui n'y est pas conforme, et faire que l'Europe éclairée et puissante traite comme sacrilège le reste de la terre, et se comporte à son égard comme se comportait, il y a quelques mille ans, une petite contrée ignorante et pauvre, appelée la Judée ? Cela se peut encore moins.

Mais, dira-t-on, pourquoi s'inquiéter d'une chose qu'on devrait paisiblement laisser tomber dans l'oubli ? Les livres de la nature de ceux de Moïse sont écrits pour des temps de ténèbres. Le mieux qu'on ait à faire, dans des siècles radieux comme les nôtres, c'est de les abandonner au peuple, qui les révère sans les comprendre. Les savants n'ont pas besoin d'être instruits de ce que pensait, il y a quatre mille ans, le législateur des Hébreux,

pour bâtir des systèmes cosmogoniques et géologiques ; nos encyclopédies sont pleines de choses admirables à ce sujet. Admirables, en effet, si on en juge par le nombre ; mais tellement vaines, tellement futiles, que, tandis que le livre de Moïse se soutient depuis quarante siècles, et fixe les regards des peuples, quelques jours suffisent pour renverser ceux qu'on prétend lui opposer, et pour éteindre les frivoles bluette qui s'élèvent contre cet imposant météore.

Croyez-moi, savants de la terre, ce n'est point en dédaignant les livres sacrés des nations que vous montrerez votre science ; c'est en les expliquant. On ne peut point écrire l'histoire sans monuments ; et celle de la terre n'en a pas d'autres. Ces livres sont les véritables archives où ses titres sont contenus. Il faut en explorer les pages vénérables, les comparer entre elles, et savoir y trouver la vérité, qui souvent y languit couverte par la rouille des âges. Voilà ce que je pensai. Je vis que, si je voulais écrire l'histoire de la terre, je devais connaître les monuments qui la contiennent et surtout m'assurer si j'étais en état de les bien expliquer. Or, que la cosmogonie de Moïse soit un de ces monuments, est assurément hors de doute. Il se rait donc ridicule de prétendre l'ignorer, et de vouloir, sans y faire attention, marcher sur une route dont il occupe toute l'étendue. Mais si l'historien est forcé, comme je le dis, de s'arrêter devant ce colosse monumental, et d'en adopter les principe que deviendront tous les autres monuments qu'il rencontrera sur ses pas, et dont les principes également imposants et vénérés se trouveront contredits ? Que fera-t-il de toutes les découvertes modernes qui ne pourront pas s'y adapter ? Dira-t-il à l'évidence qu'elle est trompeuse, et à l'expérience qu'elle a cessé de montrer l'enchaînement des effets aux causes ? Non ; à moins que l'ignorance et le préjugé n'aient d'avance étendu un double bandeau sur ses yeux. Cet historien raisonnera sans doute comme je raisonnai à sa place.

Je me dis : Puisque le Sépher de Moïse, qui contient la cosmogonie de cet homme célèbre, est évidemment le fruit d'un génie très élevé, conduit par une inspiration divine, il ne peut contenir que des principes vrais. Si ce génie a quelquefois erré, ce ne peut être que dans l'enchaînement des conséquences, en franchissant des idées intermédiaires, ou en rapportant à une certaine cause des effets qui appartenaient à l'autre ; mais ces erreurs légères, qui tiennent souvent à la promptitude de l'élocution et à l'éclat des images, ne font rien à la vérité fondamentale qui est l'âme de ses écrits, et qui doit se trouver essentiellement identique dans tous les livres sacrés des nations, émanés comme le sien de la source unique et féconde d'où découle toute vérité. Si cela ne paraît pas ainsi, c'est que le Sépher, composé dans une langue depuis longtemps ignorée ou perdue, n'est plus entendu, et que ses traducteurs en ont volontairement ou involontairement dénaturé ou perverti le sens.

Après avoir fait ce raisonnement, je passai de suite à son application. J'examinai de toute la force dont j'étais capable l'hébreu du Sépher, et je ne tardai pas à voir, comme je l'ai dit ailleurs, qu'il n'était pas rendu dans les traductions vulgaires, et que Moïse ne disait presque pas un mot en hébreu de ce qu'on lui faisait dire en grec ou en latin.

Il est complètement inutile que je répète ici plus au long ce qu'on peut trouver entièrement développé dans l'ouvrage que j'ai composé exprès sur ce sujet¹ ; qu'il me suffise de dire, pour l'intelligence de celui-ci, que le temps que j'avais destiné pour écrire

l'histoire la terre, après que j'en aurais rassemblé les matériaux, fut presque entièrement employé à expliquer un seul des monuments qui les contenait en partie, afin que ce monument d'une irréfragable authenticité ne contrariât pas, par son opposition formelle, l'ordonnance de l'édifice, et ne le fit pas crouler par sa base, en lui refusant son appui fondamental. Cette explication même, faite à la manière ordinaire, n'aurait pas suffi. Il fallut prouver aux autres, avec beaucoup de travail et de peine, ce que je m'étais assez facilement prouvé à moi-même ; et pour restituer une langue perdue depuis plus de vingt-quatre siècles, créer une grammaire et un dictionnaire radical, appuyer la traduction verbale de quelques chapitres du Sépher d'une multitude de notes puisées dans toutes les langues de l'Orient; et pour tout dire enfin, élever vingt pages de texte jusqu'à la hauteur de deux volumes in-quarto d'explications et de preuves.

Ce ne fut pas tout : pour tirer ces deux volumes de l'obscurité de mon portefeuille, où ils seraient restés infailliblement, faute d'avoir les moyens de subvenir aux frais considérables de leur impression, il fallut attirer les regards sur eux ; ce que je ne pus faire sans me mettre moi-même dans une sorte d'évidence qui déplut à Napoléon, alors tout-puissant, et qui me rendit la victime d'une persécution sourde, à la vérité, mais non moins pénible, puis-qu'elle me priva des seuls moyens que j'eusse de subsister². Mes deux volumes furent, il est vrai, imprimés, mais plus tard, et par un concours de circonstances particulières que je puis bien, à juste titre, regarder comme providentielles.

L'impression de mon livre sur la langue hébraïque, loin de me donner les facilités sur les quelles je comptais pour poursuivre mon dessein sur l'histoire de la terre, parut achever de me les ravir, au contraire, en me livrant à des discussions métaphysiques et littéraires qui, se changeant en dissensions, portèrent leur venin jusque dans l'enceinte de mes foyers domestiques.

Cependant le temps s'est passé ; et puisque, favorisé de toute la force de l'âge, j'ai vainement essayé de remplir un dessein peut-être hors de proportion avec mes moyens physiques et moraux, dois-je espérer davantage d'y atteindre aujourd'hui que l'automne de ma vie en laisse tous les jours évaporer les feux ? Il y aurait de la présomption à le croire. Mais ce que je n'aurai pas pu faire, un autre le pourra peut être, placé dans des circonstances plus heureuses que moi. Ma gloire, si je puis en obtenir une, sera de lui avoir tracé et aplani la route. Déjà je lui ai donné, dans ma traduction du Sépher de Moïse, un inébranlable fondement. Si je puis jamais en terminer le commentaire, je montrerai que la cosmogonie de ce grand homme est conforme, pour l'essence des choses, avec toutes les cosmogonies, sacrées reçues par les nations. Je ferai pour elle ce que j'ai fait pour les Vers dorés de Pythagore, dans les examens desquels j'ai prouvé que les idées philosophiques et théosophiques qui y sont contenues avaient été les mêmes dans tous les temps et chez tous les hommes capables de les concevoir. J'avais auparavant indiqué l'origine de la poésie, et fait voir en quoi son essence diffère de sa forme : ceci tenait toujours à l'histoire de la terre; car les premiers oracles s'y sont rendus en vers; et ce n'est pas à tort que la poésie a été nommée la langue des Dieux.

Parmi les morceaux que j'avais travaillés pour entrer dans le grand ouvrage dont j'ai parlé, ceux qui m'ont paru le plus dignes de voir le jour sont ceux qui ont rapport à l'état social de l'homme, et aux diverses formes de gouvernement. Quand même je n'aurais pas

été poussé à les publier pour fournir des matériaux utiles à ceux qui voudront se livrer aux mêmes études que moi, il me semble que les circonstances imminentes dans lesquelles nous nous trouvons m'y auraient déterminé. Tout le monde est occupé de politique, chacun rêve son utopie, et je ne vois pas, parmi les ouvrages innombrables qui paraissent sur cette matière, qu'aucun touche aux véritables principes : la plupart, loin d'éclaircir cet important mystère de la société humaine, du nœud qui la forme et de la législation qui la conduit, paraissent, au contraire, destinés à le couvrir des plus épaisses ténèbres. Eu général, ceux qui écrivent sur ce grave sujet, plus occupés d'eux-mêmes et de leurs passions particulières, que de l'universalité des choses, dont l'ensemble leur échappe, circonscrivent trop leurs vues, et montrent trop évidemment qu'ils ne connaissent rien à l'histoire de la terre. Parce qu'ils ont entendu parler des Grecs et des Romains, ou qu'ils ont lu les annales de ces deux peuples dans Hérodote ou Thucydide, dans Tite-Live ou Tacite, ils s'imaginent que tout est connu : trompés par des guides, enivrés de leur propre idée, ils tracent à leur suite, de mille manières, le même chemin dans des sables mouvants ; ils impriment sans cesse de nouveaux pas sur des vestiges effacés, et finissent toujours par s'égarer dans des déserts ou se perdre dans des précipices. Ce qui leur manque, c'est, je le répète, la connaissance des véritables principes ; et cette connaissance qui dépend de celle de l'universalité des choses, en est toujours produite, ou la produit irrésistiblement.

J'ai bien longtemps médité sur ces principes, et je crois les avoir pénétrés. Mon dessein est de les faire connaître ; mais cette entreprise n'est pas sans quelque difficulté ; car, quoique ces principes aient un nom très connu et très usité, il s'en faut de beaucoup que ce nom donne la juste idée de la chose immense qu'il exprime. Il ne suffirait donc pas de nommer ces principes pour en donner même la plus vague connaissance ; il ne suffirait pas non plus de les définir, puisque toute définition de principes est incomplète, par cela même qu'elle définit ce qui est indéfinissable, et donne des bornes à ce qui n'en a pas. Il faut, de toute nécessité, les voir agir pour les comprendre, et chercher à les distinguer dans leurs effets, puisqu'il est absolument impossible de les saisir dans leur cause. Ces considérations, et d'autres qui se découvriront facilement dans le cours de cet ouvrage, m'ont déterminé à laisser d'abord de côté la forme didactique ou dogmatique, pour prendre la forme historique, afin d'avoir occasion, de mettre en action ou en récit plusieurs choses dont les développements m'auraient été interdits autrement, ou m'auraient entraîné dans des longueurs interminables.

Cette forme historique que j'ai principalement adoptée m'a d'ailleurs offert plusieurs avantages : elle m'a permis non seulement de mettre souvent en scène et de personnifier même les principes politiques, pour en faire mieux sentir l'action ; mais elle m'a donné lieu de présenter en abrégé le tableau particulier de l'histoire de la terre sous le rapport politique, tel que je l'avais originellement conçu, et que je l'avais déjà esquissé, pour le faire entrer comme partie intégrante dans le tableau général dont je m'occupais. J'ose me flatter qu'un lecteur, curieux de remonter des effets aux causes, et de connaître les événements antérieurs, me pardonnera les détails trop connus dans lesquels je suis forcé d'entrer, en faveur des choses peu connues ou complètement ignorées que je lui montrerai pour la première fois. Je pense aussi qu'il me permettra quelques hypothèses indispensables dans le mouvement transcendantal que j'ai pris vers l'origine des sociétés humaines. Sans doute qu'il ne me demandera pas des preuves historiques à l'époque où

il n'existait pas d'histoire, et qu'il se contentera de preuves morales ou physiques que je lui donnerai; preuves tirées des déductions rationnelles ou des analogies étymologiques. Il lui suffira de voir, quand les preuves historiques viendront, qu'elles ne contredisent en aucune manière ces premières hypothèses, qu'elles les soutiennent, au contraire, et qu'elles en sont soutenues.

Il ne me reste plus, pour terminer ce préambule, qu'un mot à dire, et ce mot est peut-être le plus important. Nous allons nous entretenir de l'Homme ; et cet être ne nous est encore connu ni dans son origine, ni dans ses facultés, ni dans l'ordre hiérarchique qu'il occupe dans l'univers. Le connaître dans son origine, c'est-à-dire dans son principe ontologique, nous est inutile pour le moment, puisque nous n'avons pas besoin de savoir ce qu'il a été hors de l'ordre actuel des choses, niais seulement de connaître ce qu'il est dans cet ordre : ainsi nous pouvons laisser à la cosmogonie, dont l'ontologie proprement dite constitue une partie, le soin de nous enseigner l'origine de l'homme, comme elle nous enseigne l'origine de la terre ; c'est dans les écrits de Moïse et des autres écrivains hiéroglyphes que nous pouvons apprendre ces choses ; mais nous ne pouvons nous dispenser d'interroger la science anthropologique si elle existe, ou de la créer si elle n'existe pas, pour nous instruire de ce qu'est l'homme en tant qu'homme, quelles sont ses facultés morales et physiques, comment il est constitué intellectuellement et corporellement, de la même manière que nous interrogerions la science géologique ou géographique, si nous voulions nous occuper des formes intérieures ou extérieures de la terre. Je suppose que ces deux dernières sciences sont connues de mes lecteurs, du moins en général, et qu'il a sur l'homme corporel autant de notions positives qu'il lui en est nécessaire pour lire l'histoire commune, telle qu'elle est vulgairement écrite. Mais mon intention, en traitant de l'état social de l'homme, et de l'histoire politique et philosophique du genre humain, n'étant pas de répéter ce qu'on trouve partout ; mais voulant, au contraire, exposer des choses nouvelles, et m'élever à des hauteurs peu fréquentées, j'ai besoin de faire connaître d'avance la constitution intellectuelle, métaphysique de l'homme, telle que je la conçois, afin que je puisse me faire entendre quand je parlerai du développement successif de ses facultés morales, et de leur action.

Que la connaissance de l'homme est indispensable au législateur. En quoi consiste cette connaissance.

Je réclame ici un peu plus d'attention qu'on n'en accorde ordinairement à des discours préliminaires, parce qu'il ne s'agit pas tant de préparer l'esprit à recevoir de certaines idées, que de le mettre en état de les bien comprendre avant de les recevoir.

Puisque c'est de l'homme et pour l'homme que les écrivains politiques et les législateurs ont écrit, il est évident que la première et la plus indispensable connaissance devait être pour eux, l'Homme ; et néanmoins c'est une connaissance que la plupart ne possédaient pas, qu'ils ne cherchaient pas à acquérir, et qu'ils auraient été souvent incapables de trouver, quand même ils l'auraient cherchée. Ils recevaient l'homme tel que les naturalistes et les physiciens le leur présentaient, selon la science anthropographique plus qu'anthropologique, pour un animal, faisant partie du règne animal, et ne différant des autres animaux que par un certain principe de raison, que Dieu, ou plutôt la Nature décorée de ce nom, lui avait donné, comme elle avait donné des plumes aux oiseaux et la fourrure aux ours : ce qui pouvait aller jusqu'à le faire désigner par l'épithète d'animal raisonnable. Mais attendu que ce principe de raison, suivant les plus profonds physiologistes, paraissait n'être pas étranger à certaines classes d'animaux, aux chiens, aux chevaux, aux éléphants, etc. ; et qu'on avait vu des perroquets apprendre même une langue, et se servir de la parole pour exprimer des idées raisonnables, soit en répondant aux interrogations, soit en interrogeant eux-mêmes, ainsi que le rapporte Locke ; il découlait de cette observation, que l'homme ne jouissait de ce principe que du plus au moins à l'égard des autres animaux, et qu'il ne devait cette supériorité accidentelle qu'à la souplesse de ses membres, à la perfection de ses organes, qui lui en permettaient l'entier développement. On attribuait à la forme de sa main, par exemple, tous ses progrès dans les sciences et dans les arts ; et l'on ne craignait pas d'insinuer qu'un cheval aurait pu égaler Archimède comme géomètre, ou Timothée comme musicien, s'il avait reçu de la nature des membres aussi souples et des doigts aussi heureusement conformés. Le préjugé à cet égard était si profondément enraciné, qu'un historien moderne osait bien avouer qu'il ne voyait entre l'animal et l'homme de différence réelle que celle des vêtements ; et qu'un autre écrivain bien plus célèbre, considérant cette supériorité de raison que l'homme manifeste quelquefois comme une lueur mensongère qui affaiblit la force de son instinct, déranger sa santé et trouble son repos, ainsi qu'en effet il s'en trouvait peut-être malade et troublé lui-même, assurait que si la nature nous a destinés à être sains, l'homme qui médite est un animal dépravé.

Or, si pour méditer seulement l'homme se déprave, à plus forte raison s'il contemple, s'il admire, et surtout s'il adore !

Lorsque, après avoir posé de semblables prémisses, on raisonne sur l'Etat social, et que, ne voyant dans l'homme qu'un animal plus ou moins parfait, on s'érige en législateur, il est évadent qu'à moins d'être inconséquent, on ne peut proposer que des lois instinctives, dont l'effet certain est de ramener le Genre humain vers une nature âpre et sauvage, dont son intelligence tend toujours à l'éloigner. C'est bien ce que voient d'autres écrivains qui,

réunissant une plus grande exaltation d'idées à la même ignorance de principes, et se trouvant effrayés des conséquences où ces tristes précepteurs les entraînent, se jettent avec force du côté opposé, et franchissent le juste milieu si recommandé par les sages. Ceux-là faisaient de l'homme un pur animal ; ceux-ci en font une intelligence pure. Les uns plaçaient leur point d'appui dans ses besoins les plus physiques ; les autres le posent dans ses espérances les plus spirituelles ; et tandis que les premiers le resserrent dans un cercle matériel, dont toutes les puissances de son être le poussent à sortir, les seconds, se perdant dans les plus vagues abstractions, le lancent dans une sphère illimitée, à l'aspect de laquelle son imagination même recule épouvantée.

Non : l'homme n'est ni un animal ni une intelligence ; c'est un être mitoyen, placé entre la matière et l'esprit, entre le ciel et la terre, pour en être le lien. Les définitions qu'on a essayé d'en donner pèchent toutes par défaut ou par excès. Quand on l'appelle un animal raisonnable, on dit trop peu ; quand on le désigne comme une intelligence servie par des organes, on dit trop. L'homme, en prenant même ses formes physiques pour celles d'un animal, est plus que raisonnable ; il est intelligent et libre.

En accordant qu'il soit une intelligence dans sa partie purement spirituelle, il n'est pas vrai que cette intelligence soit toujours servie par des organes, puisque ces organes, visiblement indépendants d'elle, sont entraînés souvent par des impulsions aveugles, et produisent des actes qu'elle désavoue. Si j'étais interpellé de donner moi-même une définition de l'Homme, je dirais que c'est un être corporel élevé à la vie intellectuelle, susceptible d'admiration et d'adoration ; ou bien un être intellectuel asservi à des organes, susceptible de dégradation. Mais les définitions, telles qu'elles soient, représenteront toujours assez mal un être aussi compliqué : il vaut mieux tâcher de le faire connaître.

Interrogeons un moment les archives sacrées du genre humain.

Les philosophes, naturalistes ou physiciens qui ont renfermé l'homme dans la classe des animaux ont commis une faute énorme. Trompés par leurs superficielles observations, par leurs frivoles expériences, ils ont négligé de consulter la voix des siècles, les traditions de tous les peuples. S'ils avaient ouverts les livres sacrés des plus anciennes nations du monde, ceux des Chinois, des Hindous, des hébreux ou des Parses, ils y auraient vu que le règne animal existait tout entier avant que l'Homme existât.

Lorsque l'Homme parut sur la scène de l'univers, il forma à lui seul un quatrième règne, le Règne hominal. Ce règne est nommé Pan Kou par les Chinois, Pourou par les Brahmes, Kai-Omordz ou Meschia par les sectateurs de Zoroastre, et Adam par les Hébreux et par tous les peuples qui reçoivent le Sépher de Moïse, soit qu'ils s'y rattachent par l'Évangile comme les Chrétiens, soit qu'ils y remontent par le Coran et l'Évangile comme les Musulmans. Je sais bien que ceux des interprètes de ces livres qui ne s'arrêtent qu'aux formes littérales et vulgaires, qui restent étrangers à la manière d'écrire des anciens, prennent également aujourd'hui Pan-Kou, Pourou, Kai-Omordz ou Adam pour un seul homme, le premier individu de l'espèce ; mais j'ai assez prouvé dans ma traduction de la Cosmogonie de Moïse, contenue dans les dix premiers chapitres du Sépher, qu'il fallait entendre par Adam, non pas l'homme en particulier, mais l'Homme en général, l'Homme universel, le Genre humain tout entier, le Règne hominal enfin. Si les circonstances me

permettent un jour de donner sur cette Cosmogonie le commentaire que j'ai promis, je prouverai de la même manière, que le premier homme des Chinois, des Hindous ou des Parses, Pan-Kou, Pourou ou Kai-Omordz, doit être également universalisé, et conçu, non comme un seul homme, mais comme la réunion de tous les hommes qui sont entrés, entrent ou entreront dans la composition de ce grand tout que j'appelle le Règne hominal.

Mais enfin en supposant, malgré les preuves nombreuses apportées à l'appui de ma traduction, preuves que nul n'a osé encore attaquer sérieusement depuis cinq ans qu'elles sont émises et connues ; en supposant, dis-je, qu'on voulût prendre Adam et les différents êtres cosmogoniques qui lui correspondent dans les livres sacrés des autres nations, pour un homme individuel, il restera toujours certain que tous ces livres s'accordent à distinguer ces êtres du règne animal, en les faisant paraître seuls à une époque différente, et en les rendant l'objet d'une création spéciale ; ce qui m'autorise assez à ne point confondre l'homme avec les animaux en les renfermant avec eux dans la même catégorie ; mais, au contraire, à faire du genre humain un règne supérieur comme je l'ai fait.

D'ailleurs que l'on interroge les plus savants géologues, ceux qui ont pénétré le plus avant dans la connaissance matérielle de notre globe, ils vous diront que, parvenus à une certaine profondeur, on ne trouve plus aucun vestige, aucun détriment qui annonce la présence de l'homme dans les premiers âges du monde, tandis que les débris et les ossements des animaux s'y rencontrent avec profusion ; ce qui s'accorde parfaitement avec tes traditions sacrées dont j'ai parlé³.

J'ai déjà eu occasion dans mes Examens sur les Vers dorés de Pythagore, de parler de l'Homme, et de réunir comme en un faisceau les traditions sacrées, conservées dans les mystères antiques, les pensées des théosophes et des philosophes les plus célèbres, pour en former un tout qui pût nous éclairer sur l'essence intime de cet être, d'autant plus important et plus difficile à connaître qu'il n'appartient pas à une nature simple, matérielle ou spirituelle, ni même à une nature double, matérielle et spirituelle tout ensemble ; mais, comme je l'ai montré dans cet ouvrage, à une nature triple enchaînée elle-même à une quatrième puissance qui le constitue. Je reproduirai tout à l'heure ce résultat de mes études antérieures, et j'en rapprocherai les traits disséminés ailleurs, en y ajoutant quelques développements que la méditation et l'expérience m'ont suggérés depuis. Posons d'abord quelques idées générales.

Au moment où l'Homme parut sur la terre, les trois règnes qui en forment l'ensemble et la divisent existaient. Le règne minéral, le végétal et l'animal avaient été l'objet de trois créations successives, de trois apparitions ou de trois développements ; l'Homme, ou plutôt le règne hominal, fut le quatrième. L'intervalle qui sépara ces diverses apparitions est mesuré, dans le Sépher de Moïse, par un mot qui ex prime une manifestation phénoménale ; en sorte qu'en le prenant dans le sens le plus restreint, on a pu lui faire signifier un jour : mais ce sens est évidemment forcé, et on ne peut se refuser d'y voir un période de temps indéterminé, toujours relatif à l'être auquel il est appliqué. Chez les nations dont j'ai parlé, où les divers développements de la nature se trouvent énoncés à peu près comme dans le Sépher de Moïse, on mesure ordinairement ce période par la durée de la grande année, équivalente à cette révolution astronomique, appelée aujourd'hui

précession des équinoxes, ou par une de ses divisions ; en sorte qu'on peut la concevoir comme 9, 18, 27 ou 36 mille de nos années ordinaires.

Mais quelle que soit la longueur temporelle de ce période, nommé par Moïse une manifestation, une immensité, une mer, ou un jour, ce n'est pas ici de quoi il s'agit : le point important est d'avoir démontré, par l'accord de toutes les cosmogonies, que l'Homme ne fut jamais compris dans le règne animal. Ce règne, au contraire, ainsi que les deux autres plus inférieurs, le végétal et le minéral, furent compris dans le sien, et lui furent entièrement subordonnés.

L'Homme, destiné à être le noeud qui unit la Divinité à la matière, fut, selon l'expression d'un moderne naturaliste, la chaîne de communication entre tous les êtres. Placé aux confins de deux mondes, il devint la voie d'exaltation dans le corps, et celle d'abaissement dans l'esprit divin. L'essence élaborée des trois règnes de la nature se réunit en lui à une puissance volitive, libre dans son essor, qui en fit le type vivant de l'univers, et t'image de Dieu même. Dieu est le centre et la circonférence de tout ce qui est : l'Homme, à l'imitation de Dieu, est le centre et la circonférence de la sphère qu'il habite ; il n'existe que lui seul dans cette sphère qui soit composé de quatre essences : aussi est-ce lui que Pythagore désignait par son mystérieux quaternaire:

.....Immense et pur symbole,

Source de la nature, et modèle des Dieux.

La notion de toutes choses est congénère à l'Homme; la science de l'immensité et de l'éternité est dans son esprit. Des ténèbres épaisses lui en dérobent souvent, il est vrai, le discernement et l'usage ; mais il suffit de l'exercice assidu de ses facultés pour changer ces ténèbres en lumière, et lui rendre la possession de ses trésors. Rien ne peut résister à la puissance de sa volonté, quand sa volonté, émue par l'amour divin, principe de toute vertu, agit d'accord avec La Providence. Mais, sans nous engager plus avant dans ces idées, qui trouveront mieux leur place ailleurs, continuons nos recherches.

§ III

Constitution intellectuelle, métaphysique de l'Homme.

L'HOMME, comme je viens de le dire, appartient à une nature triple ; il peut donc vivre d'une triple vie : d'une vie instinctive, d'une vie animique, ou d'une vie intellectuelle. Ces trois vies, quand elles sont toutes les trois développées, se confondent dans une quatrième, qui est la vie propre et volitive de cet être admirable, dont la source immortelle est dans la vie et la volonté divine. Chacune de ces vies a son centre particulier et sa sphère appropriée.

Je vais tâcher de présenter à l'esprit du lecteur une vue métaphysique de la constitution intellectuelle de l'homme; mais je dois le prévenir qu'il ne doit rien concevoir de matériel dans ce que je lui dirai à cet égard. Quoique je sois obligé, pour me faire entendre, de me servir de termes qui rappellent des objets physiques, tels que ceux de centre, de sphère, de circonférence, de rayon, etc. on ne doit point penser qu'il entre rien de corporel, ni surtout rien de mécanique dans ces choses. Ces mots que j'emploierai, faute d'autres, doivent être entendus par l'esprit seul, et abstraction faite de toute matière.

L'homme, considéré spirituellement, dans l'absence de ses organes corporels, peut donc être conçu sous la forme d'une sphère lumineuse, dans laquelle trois foyers centraux donnent naissance à trois sphères distinctes, toutes les trois enveloppées par la circonférence de cette sphère. De chacun de ces trois foyers rayonne une des trois vies dont j'ai parlé. Au foyer inférieur appartient la vie instinctive ; au foyer médiane, la vie animique; et au foyer supérieur, la vie intellectuelle. Parmi ces trois centres vitaux, on peut regarder le centre animique comme le point fondamental ; le premier mobile sur lequel repose et se meut tout l'édifice de l'être spirituel humain. Ce centre, en déployant sa circonférence, atteint les deux autres centres, et réunit sur lui-même les points opposés des deux circonférences qu'ils déplaient : en sorte que les trois sphères vitales, en se mouvant l'une dans l'autre, se communiquent leurs natures diverses, et portent de l'une à l'autre leur influence réciproque.

Dès que le premier mouvement est donné à l'être humain en puissance, et qu'il passe en acte par un effet de sa nature, ainsi déterminée par la Cause première de tous les êtres, le foyer instinctif attire et développe les éléments du corps ; le foyer animique crée l'âme, et l'intellectuel élabore l'esprit. L'homme se compose donc de corps, d'âme et d'esprit. Au corps appartiennent les besoins; à l'âme, les passions; à l'esprit, les inspirations.

A mesure que chaque foyer grandit et rayonne, il déploie une circonférence qui, se divisant par son rayon propre, présente six points lumineux, à chacun desquels se manifeste une faculté, c'est-à-dire un mode particulier d'action, selon la vie de la sphère, animique, instinctive ou intellectuelle.

Afin d'éviter la confusion, nous ne nommerons que trois de ces facultés sur chaque circonférence ; ce qui nous en donnera neuf en tout; savoir:

- Pour la sphère instinctive: la sensation, l'instinct, le sens commun.
- Pour la sphère animique; le sentiment, l'entendement, la raison.

- Pour la sphère intellectuelle: l'assentiment, l'intelligence, la sagacité.

L'origine de toutes ces facultés est d'abord dans la sphère instinctive : c'est là qu'elles prennent toutes naissance, et qu'elles reçoivent toutes leurs premières formes. Les deux autres sphères, qui ne se développent qu'après n'acquièrent leurs facultés relatives que secondairement, et par transformation ; c'est-à-dire que la sphère instinctive étant entièrement développée, et portant par son point circonférentiel, la sensation, par exemple, au centre animique, ce centre est ébranlé ; il se déploie, s'empare de cette faculté qui l'émeut, et transforme la sensation en sentiment. Ce sentiment, porté de la même manière, et lorsque toutes les conditions sont remplies pour cela, au centre intellectuel, y est saisi à son tour par ce centre, et transformé en assentiment. Ainsi l'instinct proprement dit, passant de la sphère instinctive dans l'animique, s'y transforme en entendement ; et l'entendement devient intelligence, par une suite de son passage de cette dernière sphère dans la sphère intellectuelle. Cette transformation a lieu par toutes les autres facultés de ce genre, quel qu'en soit le nombre.

Mais cette transformation qui s'exécute sur les facultés du genre de la sensation, que je considère comme des affections circonférentielles, et par conséquent extérieures, s'exécute aussi sur les besoins, qui sont des affections centrales, intérieures ; de manière que le besoin, porté du centre instinctif au centre animique, y devient ou peut y devenir passion ; et que si cette passion passe du centre animique au centre intellectuel, elle peut y prendre le caractère d'une inspiration, et réagir sur la passion, comme la passion réagit sur le besoin.

A présent, considérons que toute affection circonférentielle du genre de la sensation excite un mouvement plus ou moins fort dans le centre instinctif, et s'y représente à l'instant comme plaisir ou douleur, selon que ce mouvement est agréable ou fâcheux, et qu'il prend sa source dans le bien ou dans le mal physiques. L'intensité du plaisir ou de la douleur est relative à celle du mouvement excité, et à sa nature. Si ce mouvement a une certaine force, il fait naître, selon qu'il est agréable ou douloureux, deux effets inévitables; l'attrait qui l'attire, ou la crainte qui le repousse s'il est faible et douteux, il produit l'indolence.

De même que le centre instinctif perçoit par la sensation le bien et le mal physiques sous les noms de plaisir ou de douleur, le centre animique développe par le sentiment le bien et le mal moraux sous les noms d'amour ou de haine ; et le centre intellectuel se représente le bien et le mal intellectuels sous les noms de vérité ou d'erreur. Mais ces effets inévitables d'attrait ou de crainte qui s'attachent à la sensation instinctive, selon qu'elle excite le plaisir ou la douleur, ne survivent pas à cette sensation, et disparaissent avec elle ; tandis que, dans la sphère animique, le sentiment qui fait naître l'amour ou la haine, amenant également deux effets certains, le désir ou la terreur, loin de disparaître avec la cause du sentiment qui les a produits, persistent, au contraire, encore longtemps après avec ce même sentiment, prennent le caractère de passions, et appellent ou repoussent la cause qui les a fait naître. La différence notable de la vie instinctive et de la vie animique est là ; le lecteur attentif et curieux doit le remarquer et y réfléchir. Les sensations instinctives sont toutes actuelles, et leurs effets instantanés ; mais les sentiments animiques sont durables, indépendamment du mouvement physique qui les produit. Quant aux assentiments

intellectuels qui affirment la vérité ou l'erreur, ils sont non seulement durables comme les sentiments, mais influents, encore même qu'ils sont passés.

Pour ce qui est de l'indolence, qu'excite un mouvement faible ou douteux dans la sensation physique, elle se transforme en apathie dans le sentiment moral, et en cette sorte d'indifférence dans l'assentiment intellectuel, qui confond la vérité et l'erreur, et laisse insouciant sur l'une comme sur l'autre. Cet état, habituel dans l'enfance de l'individu, comme dans l'enfance du règne, domine également dans celle des sociétés⁴.

Cette existence tripliforme de l'homme, quoiqu'elle paraisse déjà très compliquée, à cause des actions nombreuses et des réactions qu'opèrent incessamment, les uns à l'égard des autres, les besoins instinctifs, les passions animiques et les inspirations intellectuelles, serait encore très simple, et n'offrirait guère que celle d'un être nécessité, si nous n'avions pas à considérer cette quatrième vie, qui renferme les trois autres, et donne à l'homme la liberté, qu'il n'aurait pas sans elle.

Redoublons ici d'attention, car le sujet est important et difficile.

Sur le centre même de la sphère animique, premier mobile de l'être spirituel humain, porte un autre centre qui y est inhérent, dont la circonférence, en se déployant, atteint les points extrêmes des sphères instinctive et intellectuelle, et les enveloppe également. Cette quatrième sphère, dans l'intérieur de laquelle se meuvent les trois sphères de l'instinct, de l'âme et de l'esprit, à la place et selon le mode que j'ai tâché de décrire, est celle de la puissance efficiente, volitive, dont l'essence, émanée de la Divinité, est indestructible et irréfragable comme elle. Cette sphère, dont la vie incessamment rayonne du centre à la circonférence, peut s'étendre ou se resserrer dans l'espace éthéré jusqu'à des bornes qui pourraient s'appeler infinies, si DIEU n'était pas le seul être infini. Voilà quelle est la sphère lumineuse dont j'ai parlé au commencement de cet article.

Lorsque cette sphère est suffisamment développée, sa circonférence, déterminée par l'étendue de son rayon, admet un grand nombre de facultés ; les unes primordiales, les autres secondaires, faibles d'abord, mais qui se renforcent graduellement à mesure que le rayon qui les produit acquiert de la force et de la grandeur. Parmi ces facultés, nous en nommerons seulement douze, six primordiales, et six secondaires, en commençant par les plus inférieures, et finissant par les plus élevées.

Ces douze facultés sont : l'attention et la perception, la réflexion et la répétition, la comparaison et le jugement, la rétention et la mémoire, le discernement et la compréhension, l'imagination et la création.

La puissance volitive, qui porte ses facultés partout avec elle, les place où elle veut, dans la sphère instinctive, dans l'animique, dans l'intellectuelle ; car cette puissance est toujours là où elle veut être. La triple vie que j'ai décrite est son domaine, elle en use à son gré, sans que rien puisse attenter à sa liberté qu'elle-même, ainsi que je le dirai dans la suite de cet ouvrage.

Dès qu'une sensation, un sentiment, un assentiment, se manifestent dans l'une des trois vies qui lui sont soumises, elle en a la perception, par l'attention qu'elle leur

donne ; et, usant de sa faculté de s'en procurer la répétition, même en l'absence de leur cause, elle les examine par la réflexion. La comparaison qu'elle en fait, selon le type de ce qu'elle approuve ou de ce qu'elle n'approuve pas, détermine son jugement. Ensuite elle forme sa mémoire par la rétention de son propre travail, arrive au discernement, et par conséquent à la compréhension, et enfin rassemble, rapproche par l'imagination, les idées disséminées, et parvient à la création de sa pensée. C'est bien à tort, comme on voit, que l'on confond, dans le langage vulgaire, une idée avec une pensée. Une idée est l'effet simple d'une sensation, d'un sentiment ou d'un assentiment ; tandis qu'une pensée est un effet composé, un résultat quelquefois immense. Avoir des idées, c'est sentir; avoir des pensées, c'est opérer.

La même opération que je viens de décrire succinctement, s'exécute de la même manière sur les besoins, les passions et les inspirations : mais, dans ce dernier cas, le travail de la puissance volitive est central ; au lieu que, dans le premier cas, il était circonférentiel. C'est ici où cette magnifique puissance se montre dans tout son éclat, devient le type de l'univers, et mérite le nom de microcosme, que toute l'antiquité lui a donné.

De même que la sphère instinctive agit par besoin, l'animique par passion, l'intellectuelle par inspiration, la sphère volitive agit par détermination ; et de là dépend la liberté de l'homme, sa force, et la manifestation de sa céleste origine. Rien n'est si simple que cette action que les philosophes et les moralistes ont eu tant de peine à expliquer. Je vais tâcher de la faire sentir.

La présence d'un besoin, d'une passion, ou d'une inspiration, excite dans la sphère où elle est produite un mouvement giratoire plus ou moins rapide, selon l'intensité de l'un ou de l'autre : ce mouvement est ordinairement appelé appétit ou appétence dans l'instinct, émotion ou entraînement dans l'âme et dans l'esprit ; souvent ces termes se substituent les uns aux autres, et se varient par des synonymes dont le sens exprime plus ou moins de force dans le mouvement. La puissance volitive, qui en est ébranlée, a trois déterminations dont elle est libre de faire usage : premièrement, elle cède au mouvement, et sa sphère tourne du même côté que la sphère agitée ; secondement, elle y résiste, et tourne du côté opposé ; troisièmement, elle demeure en repos. Dans le premier cas, elle se laisse nécessiter par l'instinct, entraîner par l'âme, ou émouvoir par l'esprit, et connive avec le besoin, la passion ou l'inspiration ; dans le second, elle les combat, et amortit leur mouvement par le sien ; dans le troisième, elle suspend l'acquiescement ou le rejet, et examine ce qu'il lui convient le mieux de faire. Quelle que soit sa détermination, sa volonté efficiente, qui se manifeste librement, trouve des moyens de servir ses diverses appétences, de les combattre, ou de méditer sur leurs causes, leurs formes et leurs conséquences. Ces moyens, qui sont dans le rayonnement continu du centre à la circonférence, et de la circonférence au centre, sont très nombreux. Je vais seulement signaler ici ceux qui s'attachent plus particulièrement aux douze facultés que j'ai déjà nommées.

- L'attention et la perception agissent par individualisation et numération.
- La réflexion et la répétition par décomposition et analyse.
- La comparaison et le jugement, par analogie et synthèse.

- La rétention et la mémoire, par méthode et catégorie.
- Le discernement et la compréhension, par induction et déduction.
- L'imagination et la création, par abstraction et généralisation.

L'emploi de ces moyens, et de beaucoup d'autres qu'il serait trop long de nommer s'appelle méditation. La méditation constitue la force de la volonté qui l'emploie. L'acquiescement de cette volonté, ou sa résistance, selon qu'ils sont bien ou mal appliqués, selon qu'ils sont simultanés ou longtemps débattus, font de l'homme un être puissant ou faible, élevé ou vil, sage ou ignorant, vertueux ou vicieux : les oppositions, les contradictions, les orages de toutes sortes qui s'élèvent dans son sein, n'ont point d'autres causes que les mouvements des trois sphères vitales, l'instinctive, l'animique et l'intellectuelle, souvent opposés entre eux, et plus souvent encore contradictoires avec le mouvement régulateur de la puissance volitive, qui refuse son adhésion déterminative, ou qui ne la donne qu'après de violents combats.

Lorsque les déterminations de la volonté ont lieu sur des objets du ressort de la sensation, du sentiment ou de l'assentiment, l'acquiescement ou la résistance suivent simultanément l'impulsion de l'instinct, de l'entendement ou de l'intelligence, et portent leur nom : quand ils sont précédés de la méditation, ils prennent le caractère du sens commun, de la raison ou de la sagacité, et sont dits leur appartenir, et même être leur propre création.

Après avoir tracé ce rapide tableau de la constitution intellectuelle, métaphysique, de l'homme, je n'ai pas besoin, je pense, de dire qu'il n'est qu'esquissé, et qu'il demande, de la part de celui qui voudra le saisir dans son ensemble et dans ses détails, une grande force d'attention et une étude répétée. J'aurais bien voulu éviter tant de peine à mes lecteurs ; et l'on pensera peut-être que j'y serais parvenu en entrant moi-même dans plus de détails ; mais on se trompe ; je n'aurais fait qu'allonger ma description, sans autre fruit que d'en diminuer la clarté. J'ai dit tout ce qu'il était essentiel de dire ; j'ai apporté tous mes soins à bien distinguer les masses. Quant aux détails, il faut les éviter tant qu'on peut dans un sujet où ils sont infinis, et c'est précisément ici le cas. Il se présentera d'ailleurs, dans l'ouvrage qui va suivre, plusieurs occasions d'appliquer et de développer les principes que j'ai posés. Tout ce qui me reste à faire pour le moment, c'est de prévenir sur quelques difficultés qui pourront se rencontrer dans leur application.

L'homme, n'ayant jamais été analysé aussi rigoureusement que je viens de le faire dans son ensemble, et son anatomie métaphysique n'ayant jamais été aussi nettement présentée, on s'est habitué à prendre très souvent pour le tout une seule de ses parties, et à appeler âme, par exemple, non seulement l'âme proprement dite, mais encore les trois sphères vitales, et même la sphère volitive qui les enveloppe. D'autres fois on s'est contenté de nommer cet ensemble esprit, par opposition au corps ; et puis encore, intelligence, par opposition à l'instinct. Tantôt on a considéré le seul entendement comme la réunion de toutes les facultés, et la raison comme la règle universelle, vraie ou fausse, de toutes les déterminations de la volonté. Cet abus de termes ne saurait être dangereux quand il peut être apprécié. Ce qu'on a fait par habitude, on peut le continuer pour la commodité du discours, et pour éviter les longueurs d'une élocution embarrassée ; mais il faut prendre

garde de ne pas le faire par ignorance. Si l'on veut connaître l'homme en lui même, il faut le considérer tel que je viens d'en tracer le tableau, car il est ainsi.

Quand je dis néanmoins que l'homme est ainsi, cela ne doit s'entendre que de l'Homme en général, considéré abstractivement dans la possibilité de son essence. L'homme individuel est très rarement développé dans toutes ses modifications mentales, même aujourd'hui que le règne hominal jouit d'une grande puissance dans la nature. Dans l'enfance du règne, la masse de l'humanité était loin d'être ce qu'elle est à présent ; la vie instinctive était dans l'individu la vie prépondérante, l'animique ne jetait que de faibles lueurs, et l'intellectuelle n'existait encore qu'en germe. Tel on voit l'enfant naître dans la débilité de tous ses organes, privé même de la plupart des sens physiques, sans aucun indice des facultés imposantes qu'il doit avoir un jour, se développer peu à peu, prendre des forces, acquérir l'ouïe et la vue qui lui manquaient, croître, connaître ses besoins, manifester ses passions, donner des preuves de son intelligence, s'instruire, s'éclairer, et devenir enfin un homme parfait par l'usage de sa volonté ; tel on doit considérer le règne hominal passant par toutes les phases de l'enfance, de l'adolescence, de la jeunesse et de l'âge viril. Un homme particulier est à une grande nation, comme une grande nation est au règne en général. Qui sait, par exemple, combien d'hommes avaient fourni leur carrière depuis la plus faible aurore de la vie jusqu'à son extrême déclin, parmi les peuples d'Assyrie ou d'Égypte, durant la longue existence de ces deux peuples ? et qui sait combien de peuples semblables sont destinés encore à briller et à s'éteindre sur la scène du monde, avant que l'Homme universel arrive à la caducité ?

En traçant le tableau métaphysique qu'on a vu, j'ai considéré l'homme dans le plus grand développement qu'il puisse atteindre aujourd'hui. Ce développement même n'appartient pas à tous les hommes ; il n'appartient pas même à la plus grande partie d'entre eux ; il n'est l'apanage que du petit nombre. La nature ne fait pas les hommes égaux ; les âmes diffèrent encore plus que les corps. J'ai déjà énoncé cette grande vérité dans mes Examens des Vers dorés de Pythagore, en montrant que telle était la doctrine des mystères et la pensée de tous les sages de l'antiquité. L'égalité sans doute est dans l'essence volitive de tous, puisque cette essence est divine ; mais l'inégalité s'est glissée dans les facultés par la diversité de l'emploi et la différence de l'exercice ; le temps ne s'est point mesuré également pour les uns comme pour les autres ; les positions ont changé, les routes de la vie se sont raccourcies ou allongées ; et, quoiqu'il soit bien certain que tous les hommes partis du même principe doivent parvenir au même but, il y en a beaucoup, et c'est le plus grand nombre, qui sont très loin d'être arrivés, tandis que quelques uns le sont, que d'autres sont près de l'être, et que plusieurs, obligés de recommencer leur carrière, ne font qu'échapper au néant qui les aurait engloutis si l'éternité de leur existence n'était pas assurée par l'éternité de son auteur.

L'égalité animique est donc, dans l'actualité des choses, une chimère encore plus grande que l'égalité des forces instinctives du corps. L'inégalité est partout, et dans l'intelligence encore plus que dans tout le reste ; puisqu'il y a parmi les hommes existants, et surtout parmi ceux dont la civilisation n'est qu'ébauchée, un grand nombre d'hommes dont le centre intellectuel n'est pas même encore en voie de développement. Quant à l'inégalité politique, nous verrons plus loin, dans l'ouvrage qui va suivre, ce qu'on doit en penser.

§IV

L'homme est une des trois grandes puissances de l'Univers : quelles sont les deux autres.

Évitons la faute que presque tous les philosophes ont commise, surtout dans ces temps modernes, et songeons que s'il est ridicule de prétendre écrire sur l'homme sans le connaître, il est à la fois ridicule et odieux de prétendre lui tracer une route sans être parfaitement instruit du lieu d'où il part, du but où il tend, et de l'objet de son voyage. Connaissions bien surtout sa position, et cherchons avec soin, puisqu'il est lui-même une puissance, quelles sont les puissances supérieures ou inférieures avec lesquelles il doit se trouver en contact.

Que L'homme universel soit une puissance, c'est ce qui est constaté par tous les codes sacrés des nations ; c'est ce qui est senti par tous les sages ; c'est ce qui est même avoué par tous les vrais savants. Je lis dans un Dictionnaire d'histoire naturelle, imprimé tout récemment, ces phrases remarquables : « L'homme possède l'extrait de la puissance organisatrice ; c'est dans son cerveau que vient aboutir l'intelligence qui a présidé à la formation des êtres....

Il naît ministre et interprète des volontés divines sur tout ce qui respire.... Le sceptre de la terre lui est confié ». Environ quinze siècles avant notre ère, Moïse avait mis ces paroles dans la bouche de la Divinité s'adressant à l'homme : « Fructifiez et multipliez-vous, et remplissez l'étendue terrestre. Que la splendeur éblouissante, que l'éclat terrifiant qui vous entourera frappe de respect l'animalité entière, depuis l'oiseau des régions les plus élevées jusqu'au reptile qui reçoit le mouvement originel de l'élément adamique, et jusqu'au poisson des mers ; sous votre puissance ils sont également mis ». Et longtemps avant Moïse, le législateur des Chinois avait dit, en propres termes et sans figures, que l'homme est une des trois puissances qui régissent l'univers.

Il vaut mieux sans doute recevoir ces textes et une infinité d'autres que je pourrais citer dans le même sens, que de croire avec Anaxagore, copié par Helvétius, que l'homme est un animal dont toute l'intelligence vient de la conformation de sa main ; ou bien avec Hobbes, suivi par Locke et Condillac, qu'il ne porte avec lui rien d'inné, qu'il ne peut user de rien sans habitude, et qu'il naît méchant et dans un état de guerre avec ses semblables.

Mais quoiqu'il soit très vrai, comme l'affirment tous les sages et tous les théosophes en attestant le nom de la Divinité, que l'homme soit une puissance destinée par l'éternelle sagesse à dominer la nature inférieure, à ramener l'harmonie dans la discordance de ses élémens, à coordonner ses trois règnes entre eux, et à les élever de la diversité à l'unité, il n'est pourtant pas vrai, comme l'ont cru sans réflexion et sans examen des hommes plus enthousiastes que judicieux, que cette puissance ait paru sur la terre toute faite, munie de toutes ses forces, possédant tous ses développements, et, pour ainsi dire, descendant du ciel environnée d'une gloire recueillie sans trouble, et d'une science acquise sans peine. Cette idée exagérée qui sort du juste milieu, si recommandé par les sages, sort aussi de la

vérité. L'Homme est une puissance sans doute, mais une puissance en germe, laquelle, pour manifester ses propriétés, pour atteindre à la hauteur où ses destinées l'appellent, a besoin d'une action intérieure évertuée par une action extérieure qui la réactionne. C'est une plante céleste dont les racines attachées à la terre doivent y pomper les forces élémentaires, afin de les élaborer par un travail particulier ; et qui, élevant peu à peu sa tige majestueuse, et se couvrant en sa saison de fleurs et de fruits intellectuels, les mûrit aux rayons de la lumière divine, et les offre en holocauste au Dieu de l'univers.

Cette comparaison, qui est très juste, peut être continuée. Un arbre, quand il est encore jeune, ne porte point encore des fruits, et le cultivateur ne lui en demande pas. Il lui en demande même d'autant moins qu'il sait que leur importance et leur utilité plus grandes exigent une élaboration plus longue, et rendent son espèce moins hâtive ; mais quand le temps est arrivé de faire la récolte, il la fait ; et chaque saison qui la renouvelle doit en augmenter la quantité, si la bonté de l'arbre répond à la bonté de la culture. Quand la récolte manque plusieurs fois de suite sans que des accidents extérieurs, des orages ou des souffles destructeurs aient nui à sa fécondité, l'arbre est réputé mauvais, vicieux, et comme tel, suivant l'expression énergique de Jésus, arraché et jeté au feu.

Or, ce qu'est la culture à l'arbre, la civilisation l'est à l'homme. Sans l'une, la plante abandonnée à une nature pauvre et dégradée, ne porterait que des fleurs simples et sans éclat, que des fruits lactescents ou résineux, fades ou acerbés, et souvent empoisonnés ; sans l'autre, l'homme livré à une nature marâtre, sévère pour lui, parce qu'elle ne le reconnaît pas pour son propre enfant, ne développerait que des facultés sauvages, et n'offrirait que le caractère d'un être déplacé, souffrant et féroce, avide et malheureux.

C'est donc de la civilisation que tout dépend dans l'homme ; c'est donc sur son état social que se fonde l'édifice de sa grandeur. Attachons avec force nos regards sur ces points importants, et ne craignons pas d'en faire notre étude. Il n'est point d'objet plus digne de notre examen. Il n'est pas d'étude dont les résultats nous promettent plus d'avantages.

Mais si l'homme n'est d'abord, comme je viens de le dire, qu'une puissance en germe que la civilisation doit développer, d'où lui viendront les principes de cette indispensable culture ? Je réponds que ce sera de deux puissances auxquelles il se trouve lié, et dont il doit former la troisième, selon la tradition du théosophe chinois déjà citée. Ces deux puissances, au milieu desquelles il se trouve placé, sont le Destin et la Providence. Au-dessous de lui est le Destin, nature nécessitée et naturée ; au-dessus de lui est la Providence, nature libre et naturante. Il est, lui, comme règne hominal, la volonté médiatrice, la force efficiente, placée entre ces deux natures pour leur servir de lien, de moyen de communication, et réunir deux actions, deux mouvements, qui seraient incompatibles sans lui.

Les trois puissances que je viens de nommer, la Providence, l'Homme considéré comme règne hominal, et le Destin, constituent le ternaire universel. Rien n'échappe à leur action ; tout leur est soumis dans l'univers ; tout, excepté Dieu lui-même qui, les enveloppant de son insondable unité, forme avec elle cette tétrade sacrée des anciens, cet immense quaternaire, qui est tout dans tout, et hors duquel il n'est rien.

J'aurai beaucoup à parler dans l'ouvrage qui va suivre de ces trois puissances ; et je signalerai, autant qu'il sera en moi, leur action respective, et la part que chacune d'elles

prend dans les événements divers qui varient la scène du monde et changent la face de l'univers. Ce sera pour la première fois qu'on les verra paraître ensemble comme causes motrices, indépendantes l'une de l'autre, quoique également liées à la cause unique qui les régit, agir selon leur nature, conjointes ou séparées, et donner ainsi la raison suffisante de toutes choses. Ces trois puissances, considérées comme principes principiants, sont très difficiles à définir ; car, ainsi que je l'ai déjà énoncé, on ne saurait jamais définir un principe ; mais elles peuvent être connues par leurs actes, et saisies dans leurs mouvements, puisqu'elles ne sortent pas de la sphère où l'homme individu est renfermé comme partie intégrante de l'Homme universel. Ce qui s'oppose à ce que Dieu puisse être connu et saisi de la même manière que ces trois puissances qui en émanent, c'est parce que cet Être absolu les contient sans en être contenu, et les enchaîne sans en être enchaîné. Il tient, selon la belle métaphore d'Homère, la chaîne d'or qui enveloppe tous les êtres, et qui descend des hauteurs du brillant Olympe jusqu'au centre du ténébreux Tartare ; mais cette chaîne, qu'il ébranle à son gré, le laisse toujours immobile et libre. Contentons-nous d'adorer en silence cet Être ineffable, ce Dieu hors duquel il n'est point de Dieux ; et, sans chercher à sonder son insondable essence, cherchons à connaître le puissant ternaire dans lequel il se réfléchit : La Providence, l'Homme et le Destin. Ce que je vais dire ici ne sera en substance que ce que j'ai déjà dit dans mes Examens sur les Vers dorés de Pythagore, ou ailleurs ; mais dans une matière aussi difficile il est impossible de ne pas se répéter.

Le Destin est la partie inférieure et instinctive de la Nature universelle, que j'ai appelée nature naturée. On nomme son action propre fatalité. La forme par laquelle il se manifeste à nous se nomme nécessité ; c'est elle qui lie la cause à l'effet. Les trois règnes de la nature élémentaire, le minéral, le végétal et l'animal, sont le domaine du Destin ; c'est-à-dire que tout s'y passe d'une manière fatale et forcée, selon des lois déterminées d'avance. Le Destin ne donne le principe de rien, mais il s'en empare, dès qu'il est donné, pour en dominer les conséquences. C'est par la nécessité seule de ces conséquences qu'il influe sur l'avenir, et se fait sentir dans le présent ; car tout ce qu'il possède en propre est dans le passé. On peut donc entendre par le Destin, cette puissance d'après laquelle nous concevons que les choses faites sont faites, qu'elles sont ainsi et pas autrement, et que, posées une fois selon leur nature, elles ont des résultats forcés qui se développent successivement et nécessairement.

Au moment où l'homme arrive sur la terre il appartient au Destin, qui l'entraîne longtemps dans le tourbillon de la fatalité. Mais quoique plongé dans ce tourbillon, et d'abord soumis à son influence comme tous les êtres élémentaires, il porte en lui un germe divin qui ne saurait jamais se confondre entièrement avec lui. Ce germe, réactionné par le Destin lui-même, se développe pour s'y opposer. C'est une étincelle de la volonté divine qui, participant à la vie universelle, vient dans la nature élémentaire pour y ramener l'harmonie. A mesure que ce germe se développe il opère, selon son énergie, sur les choses forcées, et opère librement sur elles. La liberté est son essence. Le mystère de son principe est tel, que son énergie s'augmente à mesure qu'elle s'exerce, et que sa force, quoique comprimée indéfiniment, n'est jamais vaincue. Lorsque ce germe est entièrement développé, il constitue la Volonté de l'Homme universel, l'une des trois grandes puissances de l'univers. Cette puissance, égale à celle du Destin qui lui est inférieure, et même à celle de la Providence qui lui est supérieure, ne relève que de Dieu seul, auquel les autres sont

également soumises, chacune selon son rang, ainsi que je l'ai déjà dit. C'est la Volonté de l'homme, qui, comme puissance médiane, réunit le Destin et la Providence ; sans elle, ces deux puissances extrêmes, non seulement ne se réuniraient jamais, mais même ne se connaîtraient pas. Cette volonté, en déployant son activité, modifie les choses coexistantes, en crée de nouvelles, qui deviennent à l'instant la propriété du Destin, et prépare pour l'avenir des mutations dans ce qui était fait, et des conséquences nécessaires dans ce qui vient de l'être.

La Providence est la partie supérieure et intelligente de la Nature universelle, que j'ai appelée nature naturante. C'est une loi vivante, émanée de la Divinité, au moyen de laquelle toutes les choses se déterminent en puissance d'être. Tous les principes inférieurs émanent d'elle ; toutes les causes puisent dans son sein leur origine et leur force. Le but de la Providence est la perfection de tous les êtres ; et cette perfection, elle en reçoit de Dieu même le type irréfragable. Le moyen qu'elle a pour parvenir à ce but est ce que nous appelons le temps. Mais le temps n'existe pas pour elle suivant l'idée que nous en avons. Elle le conçoit comme un mouvement de l'éternité. Cette puissance suprême n'agit immédiatement que sur les choses universelles ; mais cette action, par un enchaînement de ses conséquences, peut se faire sentir médiatement sur les choses particulières ; en sorte que les plus petits détails de la vie humaine peuvent y être intéressés, ou en être déduits, selon qu'ils se lient par des noeuds invisibles à des événements universels. L'homme est un germe divin qu'elle sème dans la fatalité du Destin, afin de la changer et de s'en rendre maîtresse au moyen de la volonté de cet être médiane. Cette volonté, étant essentiellement libre, peut s'exercer aussi bien sur l'action de la Providence que sur celle du Destin ; mais, avec cette différence néanmoins, que, si elle change réellement l'événement du Destin, qui était fixe et nécessaire, et cela en opposant la nécessité à la nécessité, et le Destin au Destin, elle ne peut rien contre l'événement providentiel, précisément parce qu'il est indifférent dans sa forme, et qu'il parvient toujours à son but par quelque route que ce soit. C'est le temps seul et la forme qui varient. La Providence n'est enchaînée ni à l'un ni à l'autre. La seule différence est pour l'homme qui change les formes de la vie, raccourcit ou allonge le temps, jouit ou souffre, selon qu'il fait le bien ou le mal ; c'est-à-dire selon qu'il unit son action particulière à l'action universelle ou qu'il l'en distingue.

Voilà ce que je puis dire, en général, de ces trois grandes puissances qui composent le ternaire universel, et de l'action desquelles dépendent toutes choses. Je sens bien que le lecteur, qui ne sera pas même médiocrement attentif, trouvera beaucoup à désirer dans ce que je viens de dire, et pourra se plaindre du vague et de l'obscurité de mes expressions ; mais ce n'est pas ma faute si la matière est en elle-même vague et obscure. Si la distinction à faire entre la Providence, le Destin et la Volonté de l'homme, avait été tellement facile ; si l'on avait pu arriver sans de pénibles efforts à la connaissance de ces trois puissances, et qu'à l'évidence de leur existence on eût pu joindre la classification nette et précise de leurs attributs, je ne vois pas pourquoi, dans ces temps modernes, aucun savant n'aurait encore signalé leur action respective, ni essayé de fonder sur elle les bases de leurs systèmes, tant physiques que métaphysiques, tant politiques que religieux. Il faut bien qu'il y ait quelque difficulté à faire la distinction que je tente pour la première fois depuis Pythagore ou Kong-Tzée, puisque la plupart des écrivains qui m'ont précédé dans la carrière, n'ont vu qu'un principe là où il y en a trois. Les uns, comme Bossuet, ont

tout attribué à la Providence ; les autres, comme Hobbes, ont tout fait découler du Destin ; et les troisièmes, comme Rousseau, n'ont voulu reconnaître partout que la Volonté de l'homme. Une foule d'hommes se sont égarés sur les pas de ces deux derniers ; et, suivant la froideur de leur raison ou la fougue de leurs passions, ont cru voir la vérité tantôt dans les écrits de Hobbes, tantôt dans ceux de Rousseau ; et cela, parce que le Destin et la Volonté que l'un et l'autre avaient choisis pour mobile unique de leurs méditations, sont plus faciles à saisir que la Providence, dont la marche plus élevée et presque toujours couverte d'un voile, demande, pour être aperçue, une intelligence plus calme ; et, pour être admise, une foi moins assujettie à la raison instinctive et moins troublée par les orages des passions animiques.

Je voudrais de bon coeur, pour répondre à l'attente de mes lecteurs, pouvoir leur démontrer, à la manière des géomètres, l'existence des trois puissances dont il s'agit, et leur apprendre à les reconnaître à l'instant partout où leur action propre se manifeste ; mais cela serait une entreprise aussi vaine que ridicule. Une pareille démonstration ne peut se renfermer dans un syllogisme ; une connaissance aussi étendue ne peut résulter d'un dilemme. Il faut toujours, quelques paroles que j'emploie, que la méditation du lecteur supplée à l'insuffisance du discours. Je me regarderais très heureux si, parvenu à la fin de l'ouvrage dans lequel je vais m'engager, cette démonstration se trouvait dans l'ensemble des faits, et cette connaissance dans leur comparaison et dans l'application qu'un lecteur judicieux ne manquera pas d'en faire. Je ne négligerai rien pour lui faciliter ce travail ; et je saisirai toutes les occasions, eu grand nombre, qui se présenteront pour revenir sur les notions générales que j'ai données, et pour les fortifier par des exemples.

Cette Dissertation introductive pourrait être terminée ici, puisque, après y avoir exposé l'occasion et le sujet de mon ouvrage, y avoir présenté l'analyse des facultés de l'être qui doit en être le principal objet, j'y ai dévoilé d'avance les causes motrices des événements que j'allais y décrire : cependant, pour répondre autant qu'il est en moi au désir de quelques amis dont le suffrage m'est précieux, et qui m'ont pressé d'entrer dans quelques nouveaux détails, à l'égard de ce que j'entends par les trois grandes puissances qui régissent l'univers, je vais ajouter à ce que j'ai dit en général un exemple en particulier, tiré du règne végétal, celui des trois règnes inférieurs où l'action de ces trois puissances, plus équilibrée et plus uniforme, paraît offrir plus de prise à l'examen. Prenons un gland de chêne. Je dis que dans ce gland est renfermé la vie propre d'un chêne, la germination future de l'arbre qui porte ce nom, ses racines, son tronc, ses rameaux, son arborification, sa fructification, tout ce qui le constituera chêne, avec la suite incalculable des chênes qui peuvent en provenir. Il y a ici pour moi deux puissances clairement manifestées. Premièrement, j'y sens une puissance occulte, incompréhensible, insaisissable dans son essence, qui a infusé dans ce gland la vie en puissance d'un chêne, qui a spécifié cette vie, vie d'un chêne, et non pas vie d'un orme, d'un peuplier, d'un noyer, ni d'aucun autre arbre. Cette vie, qui se manifeste sous la forme végétale, et sous la forme végétale du chêne, tient néanmoins à la vie universelle ; car tout ce qui vit, vit de cette vie. Tout ce qui est, est : il n'y a pas deux verbes être⁵. Or cette puissance occulte, qui donne la puissance d'être, et qui spécifie la vie dans cette puissance d'être s'appelle PROVIDENCE. Secondement, je vois dans le gland une puissance patente, compréhensible, saisissable dans ses formes, qui se manifestant comme l'effet nécessaire de l'infusion vitale dont j'ai parlé, et qui y a été

faite on ne sait comment, en montrera irrésistiblement le pourquoi, c'est-à-dire en fera résulter un chêne, toutes les fois que le gland se trouvera dans une situation convenable pour cela. Cette puissance, qui se montre toujours comme la conséquence d'un principe ou le résultat d'une cause, s'appelle DESTIN. Il y a cette différence notable entre le Destin et la Providence, que le destin a besoin d'une condition, comme nous venons de le voir, pour exister ; tandis que la Providence n'en a pas besoin pour être. Exister est donc le verbe du Destin; mais la Providence seule, est.

Cependant, au moment où j'examine ce gland, j'ai le sentiment d'une troisième puissance qui n'est point dans le gland, et qui peut en disposer : cette puissance, qui tient à l'essence de la Providence parce qu'elle est, dépend aussi des formes du destin, parce qu'elle existe. Je la sens libre, puisqu'elle est en moi, et que rien ne m'empêche de la développer selon l'étendue de mes forces. Je tiens le gland ; je puis le manger, et l'assimiler ainsi à ma substance ; je puis le donner à un animal qui le mangera ; je puis le détruire en l'écrasant sous mes pieds ; je puis le semer, et lui faire produire un chêne.... Je l'écrase sous mes pieds : le gland est détruit. Son destin est-il anéanti ? Non, il est changé ; un nouveau destin qui est mon ouvrage commence pour lui. Les débris du gland se décomposent selon des lois fatales, fixes et irrésistibles ; les élémens qui s'étaient réunis pour entrer dans sa composition, se dissolvent ; chacun revient à sa place ; et la vie, à laquelle ils servaient d'enveloppe, inaltérable dans son essence, portée de nouveau par son véhicule approprié dans les canaux nourriciers d'un chêne, va féconder un autre gland, et s'offrir derechef aux chances du destin. La puissance qui peut ainsi s'emparer des principes donnés par la Providence, et agir efficacement sur les conséquences du Destin, s'appelle VOLONTÉ DE L'HOMME.

Cette volonté peut agir de la même manière sur toutes les choses, tant physiques que métaphysiques, soumises à sa sphère d'activité ; car la nature est semblable partout. Elle peut non seulement interrompre et changer le destin, mais en modifier toutes les conséquences ; elle peut aussi transformer les principes providentiels, et c'est là sans doute son plus brillant avantage. Je donnerai un exemple de cette modification et de cette transformation, en suivant la comparaison que j'ai prise dans le règne végétal, comme le plus facile à saisir et à généraliser.

Je suppose qu'au lieu d'examiner un gland, ce soit une pomme que j'aie examinée ; mais une pomme sauvage, acerbe, qui n'ait encore reçu que les influences du destin : si je sème cette pomme, et que je cultive avec soin l'arbre qui en proviendra, les fruits qui en naîtront seront sensiblement améliorés, et s'amélioreront de plus en plus par la culture. Sans cette culture, effet de ma volonté, rien ne se serait amélioré ; car le Destin est une puissance stationnaire qui ne porte rien à la perfection : mais une fois que je possède un pommier amélioré par la culture, je puis, au moyen de la greffe, me servir de ce pommier pour en améliorer une foule d'autres, modifier leur destin, et, d'acerbe qu'il était, le rendre doux. Je puis faire plus ; je puis en transporter le principe sur des sauvageons d'une autre espèce, et transformer ainsi des arbustes stériles en des arbres fructueux. Or, ce qui s'opère dans un règne au moyen de la culture, s'opère dans un autre au moyen de la civilisation. Les institutions civiles et religieuses font ici ce que font là les cultures diverses et les greffes.

Il me semble, d'après ce que je viens de dire, que l'action respective de la Providence, du Destin et de la Volonté de l'homme, est très facile à distinguer dans le règne végétal ; elle l'est beaucoup moins sans doute dans le règne animal, et beaucoup moins encore dans le règne hominal ; mais elle n'échappe pas tellement à la vue de l'esprit, que cette vue ne puisse bien la saisir, quand l'esprit peut admettre une fois son existence. L'action du destin et celle de la volonté y marchent même assez à découvert ; celle de la Providence est, je l'avoue, plus ensevelie et plus voilée : cela doit être ainsi pour qu'elle ne puisse jamais être comprise. Si l'homme pouvait prévoir d'avance quels sont les desseins de la Providence, il pourrait, en vertu de son libre arbitre, s'opposer à leur exécution ; et c'est ce qui ne doit jamais être, du moins directement.

Au reste, il est une dernière question qu'on peut m'adresser sur l'essence des trois puissances universelles, dont je vais essayer, pour la première fois, de signaler l'action. J'ai dit qu'elles émanent de DIEU même, et forment un ternaire que l'unité divine enveloppe : mais doit-on les concevoir comme trois êtres distincts ? Non : mais comme trois vies distinctes dans un même être ; trois lois, trois modes d'être, trois natures comprises dans une seule Nature. L'homme, dont j'ai donné la constitution métaphysique, est une image abrégée de l'univers : il vit également de trois vies que son unité volitive enveloppe. En comparant l'univers à l'homme, nous pouvons concevoir que la Providence y représente la sphère intellectuelle ; le Destin, la sphère instinctive ; et la Volonté de l'homme elle-même, la sphère animique. Ces sphères ne sont pas trois êtres distincts, quoique, pour éviter les longueurs d'élocution et les périphrases, je les personnifierai souvent en signalant leur action : ce sont, comme je viens de le dire, trois vies diverses, vivant de la vie universelle, et donnant la vie particulière à une multitude d'êtres providentiels, instinctifs ou animiques ; c'est-à-dire qui suivent la loi de la Providence, du Destin ou de la Volonté : ainsi, quand je dirai plus loin que la Providence, le Destin ou la Volonté agissent, cela voudra dire que la loi providentielle, fatidique ou volitive, se déploie, devient cause efficiente, et produit tel ou tel effet, tel ou tel événement : cela voudra dire aussi, selon l'occasion qui sera facilement sentie, que des êtres quelconques soumis à l'une de ces lois, servent ce mouvement ou le provoquent ; et, pour citer un exemple entre mille, que je dise que la Providence conduit Moïse ; cette phrase voudra dire que la loi providentielle est la loi de cet homme divin, et qu'il vit principalement de la vie intellectuelle dont elle est la régulatrice. Que je dise que le Destin provoque la prise de Constantinople par les Turcs ; cela voudra dire que la prise de cette ville est une conséquence fatale des événements antérieurs, et que l'impulsion des Turcs qui s'en emparent tient à la loi fatidique à laquelle ils obéissent. Que je dise enfin que Luther est l'instrument de la Volonté de l'homme qui provoque un schisme dans la chrétienté ; cela voudra dire que Luther, entraîné par des passions animiques très fortes, se rend l'interprète de toutes les passions analogues aux siennes, et leur présente un foyer où leurs rayons venant à se rencontrer et à se réfléchir, causent un embrasement moral qui met en lambeaux le culte chrétien.

Après avoir donné ces éclaircissements et ces explications, je ne crois pas encore avoir tout éclairci ni tout expliqué ; mais enfin je suis obligé de m'en reposer un peu sur la sagacité du lecteur, qui suppléera à ce que je puis avoir omis. Déterminé à dévoiler ce que mes études et mes méditations m'avaient appris sur l'origine des sociétés humaines et sur l'histoire de l'homme, j'ai osé, en peu de pages, parcourir un intervalle de douze mille ans.

Je me suis trouvé en présence d'une multitude de faits que j'ai essayé de classer, et d'une foule d'êtres dont j'ai rapidement esquissé le caractère. Ma plume, consacrée à la vérité, n'a jamais fléchi devant elle ; je l'ai toujours dite avec la forte conviction de la dire : si mes lecteurs peuvent la reconnaître au signe indélébile dont la Providence l'a marquée, leur suffrage sera la plus douce récompense de mes travaux. Si, après de mûres réflexions, ils jugent que j'ai été dans l'erreur, j'ose encore m'en reposer sur l'équité de leur jugement pour croire qu'en doutant si je me suis trompé, ils ne douteront pas du moins de la parfaite bonne foi qui me rend impossible le désir de tromper personne.

Notes du Chapitre

¹ La Langue hébraïque restituée, etc., 2 vol. in-4, dans lesquels on trouve la cosmogonie de Moïse, telle quelle est contenue dans les dix premiers chapitres du Baeroeshith, vulgairement dit la Genèse. Cet Ouvrage se trouve à la même adresse que celui-ci.

² Voyez une petite brochure intitulée: Notions sur le sens de l'ouïe, etc., dans laquelle il est parlé en détail de ces tracasseries.

³ Si mon intention avait été de faire un ouvrage d'érudition j'aurais pu entasser ici les citations et appeler toute l'antiquité en témoignage, non seulement de ce que j'ai dit jusqu'ici, mais de ce que j'ai à dire encore ; mais comme cet appareil scolastique ne servirait qu'à retarder ma marche dans un ouvrage destiné à exposer plutôt des pensées que des faits, je me suis abstenu et je m'abstiendrai de rien citer ; priant seulement le lecteur de croire que toutes les autorités sur lesquelles je m'appuierai sont inattaquables du côté de la science, et reposent sur des bases historiques inébranlables.

⁴ Comme mon intention n'a pas été de donner ici un système complet de la science anthropologique, mais seulement d'en établir les principes, je n'entrerai pas dans le détail de toutes les transformations qui ont lieu entre les besoins de toutes sortes, les passions et les inspirations qui en naissent et les réactionnent ; ni dans celui plus considérable encore des innombrables variations qu'amènent dans les sensations, dans les sentiments ou dans les assentiments, les six sens dont l'homme est doué, le tact, le goût, l'odorat, l'ouïe, la vue et le sens mental, qui, réunissant tous les autres, les conçoit, les compare, et les ramène à l'unité dont leur nature les éloigne. Un pareil travail comporterait seul un long ouvrage qui sortirait nécessairement des bornes d'une simple dissertation.

⁵ On peut voir ce que j'ai dit, sur ce verbe unique dans ma Grammaire de la langue hébraïque, ch. VII, §.I.

DE
L'ÉTAT SOCIAL
DE L'HOMME.

PREMIÈRE PARTIE

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Division du Genre humain, considéré comme Règne hominal, en quatre Races principales. Digression sur la Race blanche, objet de cet Ouvrage.

Je traiterai, dans cet Ouvrage, non de l'origine d l'Homme, mais de celle des sociétés humaines. L'histoire s'occupe seulement de la seconde de ces origines. C'est à la cosmogonie qu'il appartient de dévoiler la première. L'histoire prend l'Homme au moment de son apparition sur la terre ; et, sans s'inquiéter de son principe ontologique, cherche à trouver le principe de sociabilité qui le porte à se rapprocher de ses semblables, et à sortir de l'état d'isolement et d'ignorance où la nature semblait l'avoir réduit, en ne le distinguant presque pas, pour la forme, de plusieurs autres animaux. Je dirai quel est le principe divin que la Providence a implanté dans son sein ; je montrerai par quelles circonstances nécessaires, dépendantes du Destin, ce principe de perfectibilité se trouve réactionné ; comment il se développe, et quels admirables secours il reçoit de lui-même, lorsque l'homme qu'il éclaire peut faire usage de sa volonté pour adoucir de plus en plus, par la culture de son esprit, ce que son destin a de rigoureux et de sauvage : afin de porter sa civilisation et son bonheur au dernier degré de perfection dont ils sont susceptibles.

Je vais me transporter, à cet effet, à une époque assez reculée de celle où nous vivons ; et, raffermissant mes yeux, qu'un long préjugé pourrait avoir affaiblis, fixer, à travers l'obscurité des siècles, le moment où la Race blanche, dont nous faisons partie, vint à paraître sur la scène du monde. A cette époque, dont plus tard je chercherai à déterminer la date, la Race blanche était encore faible, sauvage, sans lois, sans arts, sans culture d'aucune espèce, dénuée de souvenirs, et trop dépourvue d'entendement pour concevoir même une espérance. Elle habitait les environs du pôle boréal, d'où elle avait tiré son origine. La Race noire, plus ancienne qu'elle, dominait alors sur la terre, et y tenait le sceptre de la science et du pouvoir : elle possédait toute l'Afrique et la plus grande partie de l'Asie, où elle avait asservi et comprimé la Race jaune. Quelques débris de la Race rouge languissaient obscurément sur les sommets des plus hautes montagnes de l'Amérique, et survivaient l'horrible catastrophe qui venait de les frapper : ces faibles débris étaient inconnus ; la Race rouge, la Race rouge, à laquelle ils avaient appartenu, avait naguère possédé l'hémisphère occidental du globe ; la Race jaune, l'oriental ; la Race noire, alors souveraine, s'étendait au sud, sur la ligne équatoriale ; et, comme je viens de le dire, la Race blanche, qui ne faisait que de naître, errait aux environs du pôle boréal.

Ces quatre Races principales, et les nombreuses variétés qui peuvent résulter de leurs mélanges, composent le Règne hominal¹. Elles sont, à proprement dire, dans ce Règne, ce que sont les genres dans les autres règnes. On peut y concevoir les nations et les peuples divers comme des espèces particulières dans ces genres. Ces quatre Races se sont

heurtées et brisées tour à tour, distinguées et confondues souvent. Elles se sont disputé plusieurs fois le sceptre du monde ; se le sont arraché ou partagé à plusieurs reprises. Mon intention n'est point d'entrer dans ces vicissitudes, antérieures à l'ordre de choses actuel, dont les détails infinis m'accablent d'un inutile fardeau, et ne me conduiraient pas au but que je me propose. Je dois m'attacher seulement à la Race blanche, à laquelle nous appartenons, et en crayonner l'histoire depuis l'époque de sa dernière apparition au environs du pôle boréal : c'est de là qu'elle est descendue à diverses reprises, par essaims, pour faire des incursions tant sur les autres races, quand elles dominaient encore, que sur elle-même, quand elle a eu saisi la domination.

Le vague souvenir de cette origine, surnageant sur le torrent des siècles, a fait surnommer le pôle boréal la pépinière du Genre humain. Il a donné naissance au nom des Hyperboréens et à toutes les fables allégoriques qu'on a débitées sur eux ; il a fourni enfin les nombreuses traditions qui ont conduit Olaûs Rudbeck à placer en Scandinavie l'Atlantide de Platon, et autorisé Bailly à voir sur les roches désertes et blanchies par les frimas du Spitzberg, le berceau de toutes les sciences, de tous les arts, et de toutes les mythologies du monde².

Il est assurément très difficile de dire à quelle époque la Race blanche ou hyperboréenne commença à se réunir par quelques formes de civilisation, et encore moins à quelle époque plus reculée elle commença à exister. Moïse, qui en parle au sixième chapitre du Bérærsith³, sous le nom des Ghiboréens, dont les noms ont été si célèbres, dit-il, dans la profondeur des temps, rapporte leur origine aux premiers âges du monde. On trouve cent fois le nom des Hyperboréens dans les écrits des anciens, et jamais aucune lumière positive sur leur compte. Selon Diodore de Sicile, leur pays était le plus voisin de la lune : ce qui peut s'entendre de l'élévation du pôle qu'ils habitaient. Eschyle, dans son Prométhée, les plaçait sur les monts Riphées. Un certain Aristée de Proconèse, qui avait fait, dit-on, un poème sur ces peuples, et qui prétendait les avoir visités, assurait qu'ils occupaient la contrée du nord-est de la Haute Asie, que nous nommons aujourd'hui Sibérie. Hécatee d'Abdère, dans un ouvrage publié du temps d'Alexandre, les rejetait encore plus loin, et les logeait parmi les ours blancs de la Nouvelle-Zemble, dans une île appelée Élixoïa. La vérité pure est, comme l'avouait Pindare plus de cinq siècles avant notre ère, qu'on ignorait entièrement dans quelle région était situé le pays de ces peuples. Hérodote lui-même, si curieux de rassembler toutes les traditions antiques, avait inutilement interrogé les Scythes à leur sujet ; il n'avait pu rien découvrir de certain.

Toutes ces contradictions, toutes ces incertitudes, provenaient de la confusion qu'on faisait d'une race d'hommes, de laquelle était issue une foule de peuples, avec un seul peuple. On tombait alors dans la même erreur où nous tomberions aujourd'hui, si, confondant la Race noire avec une des nations qui en tire son origine, nous voulions absolument circonscrire le pays de la race entière dans le pays occupé par cette seule nation. La Race noire a pris certainement naissance dans le voisinage de la ligne équatoriale, et s'est répandue de là sur le continent africain, d'où elle a étendu ensuite son empire sur la terre entière et sur la Race blanche elle-même avant que celle-ci eût la force de le lui disputer. Il est possible qu'à une époque très reculée, la Race noire se soit appelée sudéenne ou suthéenne, comme la Race blanche s'est nommée boréenne, ghiboréenne ou hyperboréenne ; et que de là soit venue l'horreur qui s'est généralement attachée au nom

de Suthéen, parmi les nations d'origine blanche. On sait que ces nations ont toujours placé au sud le domicile de l'Esprit infernal, appelé par cette raison Suth, ou Soth par les Égyptiens, Sath par les Phéniciens et Sathan ou Satan par les Arabes et les Hébreux⁴.

Notes du Chapitre

¹ Si on a lu la Dissertation introductive, en tête de cet Ouvrage, et nécessaire pour en donner l'intelligence, on sait que j'entends par le Règne hominal la totalité des hommes, qu'on appelle ordinairement Genre humain.

² On peut voir dans les écrits de ces deux auteurs, les preuves nombreuses qu'ils apportent à l'appui de leurs assertions. Ces preuves, insuffisantes dans leurs hypothèses, deviennent irrésistibles quand il n'est question que de fixer la première demeure de la Race blanche, et le lieu de son origine.

³ C'est le premier Livre du Sépher appelé vulgairement la Genèse.

⁴ Ce nom a servi de racine à celui de Saturne chez les Étrusques, et de Sathur, Suthur ou Surthur chez le Scandinave, divinité terrible ou bienfaisante, suivant la manière de l'envisager. C'est du celte-saxon Suth que dérivent l'anglais South, le belge Suyd, et l'allemand et le français Sud, pour désigner la partie du globe terrestre opposée au pôle boréal. Il est à remarquer que ce mot, qu'on rend ordinairement par celui de Midi, n'y a aucun rapport étymologique. Il désigne proprement tout ce qui est opposé à l'élévation, tout ce qui est bas, tout ce qui sert de base ou de siège. Le mot Sédiment en dérive par le latin Sedere, qui lui-même vient du celte-saxon Sitten, en allemand Sitzen s'asseoir.

CHAPITRE II

L'Amour, principe de sociabilité et de civilisation dans l'Homme : comment.

Renouons à présent le fil de mes idées, que cette digression nécessaire a un peu interrompu, et voyons quels furent les commencements de la civilisation dans la Race boréenne, dont je m'occupe exclusivement.

Il est présumable qu'à l'époque o cette Race parut sur la terre, sous des formes très rapprochées de celles de plusieurs espèces d'animaux, elle put, malgré la différence absolue de son origine, et, la tendance contraire de ses destinées, rester assez longtemps confondue parmi elles. Cela dépendait de l'assoupissement de ses facultés, même instinctives ; les deux sphères supérieures de l'âme et de l'esprit n'étant nullement développées dans l'homme, il ne vivait alors que par la sensation, et, toujours nécessité par elle, n'avait d'instinct que pour la perception seule, sans atteindre même à l'attention. L'individualisation était son seul moyen ; l'attrait et la crainte étaient ses seuls moteurs, et, dans leur absence, l'indolence devenait son état habituel¹.

Mais l'homme n'avait pas été destiné à vivre seul et isolé sur la terre ; il portait en lui un principe de sociabilité et de perfectibilité qui ne pouvait pas rester toujours stationnaire : or, le moyen par lequel ce principe devait être tiré de sa léthargie, avait été placé par la haute sagesse de son auteur dans la compagne de l'homme, dans la femme, dont l'organisation dans des points très importants, tant physiques que métaphysiques, lui donnait des émotions inverses. Tel avait été le décret divin, dès l'origine même des choses, que cet être universel, destiné à mettre l'harmonie dans les éléments, et à dominer les trois Règnes de la Nature, recevrait ses premières impulsions de la femme, et tiendrait de l'Amour ses premiers développements. L'Amour, origine de tous les êtres, devait être la source féconde de sa civilisation, et produire ainsi tant d'effets opposés, tant de félicités et tant de peines, et un mélange si grand de science et d'aveuglement, de vertus et de vices.

L'Amour, principe de vie et de fécondité, avait donc été destiné à être le conservateur du monde et son législateur. Vérité profonde que les anciens sages avaient connue, et qu'ils avaient même énoncée clairement dans leurs cosmogonies, en lui attribuant le débrouillement du chaos. Isis et Cérès, si souvent appelées législatrices, n'étaient que le type divinisé de la nature féminine², considéré comme le foyer vivant d'où cet amour s'était réfléchi.

Si l'homme n'avait été qu'un pur animal, toujours nécessité de la même manière, et que sa compagne, semblable aux femelles des autres animaux, eût éprouvé de la même manière les mêmes besoins que lui ; qu'ils eussent été soumis l'un et l'autre aux crises régulières des mêmes désirs, également sentis, également partagés ; s'ils avaient eu enfin, et pour m'exprimer en propres termes, des saisons périodiques d'ardeur amoureuse, de chaleur ou de rut, jamais l'homme ne se serait civilisé. Mais c'était loin d'être ainsi. Les

mêmes sensations, quoique procédant des mêmes causes, ne produisaient pas les mêmes effets dans les deux sexes. Ceci est digne de la plus haute attention ; et je prie le lecteur de fixer un moment avec force sa vue mentale sur ce point presque imperceptible de la constitution humaine. C'est ici le germe de toute civilisation, le point séminal d'où tout doit éclore, le puissant mobile duquel tout doit recevoir le mouvement dans l'ordre social.

Jouir avant de posséder, voilà l'instinct de l'homme : posséder avant de jouir, voilà l'instinct de la femme. Expliquons ceci ; mais faisons un moment abstraction des passions que l'État social a fait naître, et des sentiments que l'imagination a exaltés. Renfermons-nous dans le seul instinct, et voyons comment il agit sous l'influence seule des besoins ; considérons l'homme de la nature, et non celui de la société.

Au moment où une sensation agréable viendra ébranler l'instinct de cet homme, qu'éprouvera-t-il ? Le voici. Il attachera à l'attrait découlant nécessairement de cette sensation, le besoin actuel de jouir de son objet, et celui plus éloigné de le posséder : c'est-à-dire, en supposant que ce soit un fruit quelconque qui ait frappé sa vue et excité son appétit, que l'homme instinctif éprouvera le besoin de le manger avant d'éprouver celui d'aviser aux moyens de s'en assurer la possession : ce qui le portera brusquement en avant, au hasard de tout ce qui peut en arriver ; de sorte que si une sensation de crainte, un bruit imprévu, l'aspect d'un adversaire, venait le frapper, son idée première serait d'en braver la cause au lieu de la fuir. Tandis que, si la femme purement instinctive se trouve placée dans une pareille circonstance, elle éprouvera précisément tout le contraire. Elle attachera l'attrait découlant d'une sensation agréable, le besoin actuel d'en posséder l'objet, et celui plus éloigné d'en jouir en toute sécurité : ce qui à la vue d'un fruit qu'elle aura envie de manger, la fera songer d'abord aux moyens de s'en assurer la possession, et la tiendra en suspens ; de manière que si une sensation de crainte vient à la saisir, sa première idée sera d'en fuir la cause au lieu de la braver.

Cette disposition contraire dans la constitution morale des deux sexes, établissait entre eux, dès l'origine, une différence frappante, qui empêchait leurs passions de se manifester sous les mêmes formes, faisait naître, de la même sensation, un autre sentiment ; du même sentiment une autre pensée ; et leur imprimait, par conséquent, un mouvement tout opposé. Jouir avant de posséder, et combattre avant de fuir, constituait donc l'instinct de l'homme ; tandis que posséder avant de jouir, et fuir avant de combattre, constituait celui de la femme.

Or, si l'on veut examiner un moment les principales conséquences qui devaient découler de cette différence notable, quand elle était décidée entre les deux sexes ; c'est-à-dire, quand il se trouvait une femme assez heureusement organisée pour pousser seulement la perception jusqu'à l'attention, on verra qu'il était inévitable qu'elle ne présentât pas à l'homme, conduit à elle par l'attrait sexuel, une résistance réelle et non attendue ; car beaucoup plus occupée de l'idée de posséder que de celle de jouir, et nullement nécessitée par l'appétit qui maîtrisait l'homme, elle pouvait examiner dans son instinct quel avantage réel lui procurerait la sensation qu'on lui proposait. Le plaisir attaché à cette sensation n'en étant pas un pour elle, et l'absence de tout avantage se présentant à ses yeux avec le cortège inséparable de la crainte, elle prenait soudain le parti de fuir.

La nature de l'homme n'est point, comme je l'ai dit, de reculer devant un obstacle. Son premier mouvement est, au contraire, de le braver et de le vaincre. A la vue de la femme qui le fuit, il ne reste donc pas en place, il ne lui tourne pas le dos ; mais poussé par l'attrait qui le subjugué, il se précipite sur ses traces. Souvent plus légère que lui, elle lui échappe ; quelquefois il la saisit ; mais quel que soit l'événement, l'attention de l'homme est éveillée. Le combat même qui s'engage lui fait sentir dans son résultat, heureux ou malheureux, que son but n'est pas rempli. Alors il réfléchit, mais la femme a réfléchi avant lui. Elle a vu qu'il n'est pas bon pour elle de se laisser vaincre ; et il a senti qu'il eût mieux valu pour lui qu'elle eût cédé. Pourquoi donc a-t-elle fui ? Sa réflexion encore faible ne lui permet pas de comprendre qu'on puisse résister à un penchant, et qu'il y ait surtout un autre penchant que le sien. Mais le fait existe, il se renouvelle. L'homme réfléchit encore. Il parvient, par la répétition intérieure de sa propre idée, à la retenir, et sa mémoire se formant, son génie fait un pas énorme. Il trouve qu'il y a plusieurs besoins en lui, et pour la première fois peut-être il en compte jusqu'à trois, et il les distingue. Ainsi agissent dans la sphère de sa volonté la numération et l'individualisation.

Si la femme, vers laquelle un penchant irrésistible l'entraînait, a fui, sans doute qu'un autre penchant a nécessité sa fuite : quel pouvait être ce penchant ? La faim peut être ! Ce besoin terrible qui se représente dans la partie instinctive de son être, en l'absence de la sensation même, y produit une révolution importante et soudaine ; pour la première fois la sphère animique est ébranlée, et la pitié s'y manifeste. Cette douce passion, la première dont l'âme soit affectée, est le vrai caractère de l'humanité. C'est elle qui fait de l'homme un être véritablement sociable. Les philosophes qui ont cru que cette passion pourrait être réveillée ou produite, à son origine, par l'aspect d'un être souffrant, se sont trompés. L'aspect de la douleur éveille la crainte, et la crainte, la terreur. Cette transformation de la sensation en sentiment est instantanée. Il y a dans la pitié l'impression d'une idée antérieure qui se transforme en sentiment sans le secours de la sensation. Aussi la pitié est-elle plus profondément morale que la terreur, et tient plus intimement à la nature de l'homme.

Mais dès que l'homme a commencé à sentir la pitié, il n'est pas loin de connaître l'amour. Il réfléchit déjà aux moyens qu'il doit prendre pour empêcher la femme de fuir à son approche ; et, quoiqu'il se trompe absolument sur les motifs de cette fuite, il n'en arrise pas moins au but de ses désirs. Il saisit le moment où il a fait une double récolte de fruits, une chasse ou une pêche abondante, et lorsqu'il a trouvé l'objet de ses vœux, il lui offre ses présents. A cette vue, la femme est touchée, non pas de la manière dont le croit son amant, par la satisfaction d'un besoin actuel, mais par le penchant inné qui la porte à posséder. Elle sent à l'instant tout le parti qu'elle peut tirer de cet événement pour l'avenir ; et comme elle l'attribue, avec raison, à un certain charme qu'elle inspire, elle éprouve dans son instinct une sensation agréable, qui ébranle chez elle la sphère animique, et y réveille la vanité.

Dès le moment que la femme a reçu les présents de l'homme, et qu'elle lui a tendu la main, le lien conjugal est ourdi, et la société a commencé.

Notes du Chapitre

¹ Le lecteur doit ici revenir, s'il ne l'a présent à la mémoire, sur ce que j'ai dit dans la Dissertation introductive, touchant à la constitution métaphysique de l'homme.

² Le nom d'Isis vient du mot Ishah, qui signifie la femme, la dame. Le nom de Cérès a la même racine que le mot heré qui veut dire la souveraine. Ce mot heré forme le nom de Junon en grec

CHAPITRE III

Le Mariage, base de l'Édifice social ; quel est son principe, et quelles sont ses conséquences.

Pour peu qu'on soit instruit dans la connaissance des traditions antiques, on n'aura point de peine à y retrouver les deux tableaux que je viens de tracer, parce qu'ils sont vrais au fond, quoique les formes en aient pu varier de mille manières, à diverses époques, et en divers lieux. La mythologie grecque, si brillante et si riche, offre un grand nombre d'exemples de ces luttes amoureuses, entre des dieux ou des satyres poursuivant des nymphes qui les fuient. Tantôt c'est Apollon qui court sur les traces de Daphné, Jupiter qui presse les pas de Io, Pan qui cherche à saisir Syrinx ou Pénélope. Dans les plus anciennes cérémonies nuptiales, on voit toujours l'époux faire des cadeaux à l'épouse, et même lui constituer une dot. Cette dot, que l'homme donnait autrefois, et qu'il donne même encore chez quelques peuples, a changé de place parmi nous et chez la plupart des nations modernes, et a dû être principalement offerte du côté de la femme, par des raisons que je montrerai plus loin. Ce changement n'empêche pour tant pas l'usage antique de survivre encore dans les présents de noces qu'on appelle corbeille de mariage, comme si par ce mot de corbeille on voulait rappeler que ce présent consista d'abord en fruits, on en aliments quelconques.

Cependant l'événement auquel j'ai attribué justement le commencement de la société humaine, avait pu se répéter simultanément, ou des époques très rapprochées, en des endroits différents ; en sorte que des foyers de civilisation s'établissaient en grand nombre dans la même contrée. C'étaient des germes que la Providence avait jetés au sein de la race boréenne, et qui devaient s'y développer sous l'influence du Destin et de la volonté particulière de l'homme.

Les sentiments qui avaient réuni les deux sexes, non plus par l'effet d'un appétit aveugle, mais par celui d'un acte réfléchi, n'étaient pas les mêmes ainsi que je t'ai dit ; mais leur différence, ignorée par les deux époux, disparaissait dans l'identité du but. La pitié que l'homme avait ressentie lui laissait penser que sa compagne le choisissait comme un appui tutélaire ; et la femme, touchée par la vanité, voyait son ouvrage dans le bonheur de son époux. D'un côté l'orgueil naissait, et de l'autre la compassion. Ainsi les sentiments s'opposaient et s'enchaînaient dans les deux sexes.

Du moment que l'instinct seul n'avait plus préparé la couche nuptiale, et qu'un sentiment animique plus noble et plus élevé avait présidé aux mystères de l'hymen, une sorte de pacte avait été tacitement passé entre les deux époux duquel il résultait que le plus fort s'engageait à protéger le plus faible, et le plus faible à rester attaché au plus fort. Ce pacte, en augmentant le bonheur de l'homme, en lui faisant connaître des plaisirs qu'il ignorait, augmenta aussi ses travaux. Il fallut qu'il pourvût non seulement à sa nourriture, mais à celle de sa femme, quand sa grossesse trop avancée ne lui permettait plus de le suivre ; et ensuite à celle de ses enfants. La raison instinctive, qu'on appelle aussi sens commun, ou bon sens, ne tarda pas à lui faire comprendre que des moyens ordinaires,

suffisants jusque là , ne lui suffisaient plus, et qu'il fallait en chercher d'autres. Cette raison, réagissant sur l'instinct, fit naître la ruse. Il tendit des pièges au gibier dont il se nourrissait. Il inventa la flèche et l'épieu du chasseur ; il trouva l'art de rendre sa pêche plus abondante au moyen du hameçon et du filet. Le besoin et l'habitude doublèrent ses forces et son adresse. Sa femme, douée de plus de finesse dans les organes, joignit à plus de ruse que lui une observation plus sûre, et un pressentiment plus prompt. Elle apprit bientôt à tresser quelques joncs pour former des sortes de corbeilles qui, après avoir servi de berceau à ses enfants, devinrent les premiers meubles de son informe ménage. En filant grossièrement le poil de plusieurs espèces d'animaux, elle forma facilement des cordes, qui servirent à tendre l'arc et à façonner des filets. Ces cordes, entrelacées d'une certaine manière, se changèrent bientôt sous ses doigts en des étoffes grossières, sans doute l'invention lui parut aussi admirable que l'usage lui en sembla commode, tant pour ses enfants que pour elle et pour son mari. Ces étoffes, qu'un climat rigoureux rendait souvent nécessaires, suppléèrent aux peaux de bêtes, dont il n'était pas toujours facile de se pourvoir.

Il est inutile, je pense, de pousser plus loin ces détails, que chacun peut étendre à son gré, et embellir des couleurs de son imagination. Lorsque les principes sont posés, les conséquences deviennent faciles. Seulement, je prie le lecteur de prendre garde de tomber ici dans une erreur, dont l'imputation me serait fâcheuse. Quoique je donne évidemment pour principe à l'état social le mariage, c'est-à-dire le consentement libre et mutuel de l'homme et de la femme se réunissant par un pacte tacite, pour supporter et partager ensemble les peines et les plaisirs de la vie, et que je fasse découler l'existence de ce lien des sensations opposées des deux sexes, et du développement de leurs facultés instinctives, il s'en faut bien, ainsi que je crois avoir pris soin de le faire entendre, que je regarde la formation de ce lien comme fortuite. Si cette formation eût dû être telle, jamais elle n'aurait eu lieu. Ceux des animaux que la nature n'a point réunis dès l'origine de l'espèce ne se réunissent jamais. C'est parce que l'homme n'est point un animal, et surtout parce qu'il est perfectible, qu'il peut passer d'un état à un autre, et devenir, de génération en génération, de plus en plus instinctif, animique ou intellectuel. Le mariage, sur lequel repose tout l'édifice de la société, est l'ouvrage même de la Providence, qui l'a déterminé en principe. Quand il passe en acte, c'est une loi divine qui s'accomplit, et qui s'accomplit par des moyens arrêtés d'avance, et pour atteindre un but irrésistiblement fixé.

Que si l'on me demande pourquoi ce lieu, étant d'une indispensable nécessité à la civilisation du Règne hominal, si éminemment nécessaire elle-même, il n'a pas été tissé d'avance, comme on le remarque dans quelques espèces d'animaux ; je répondrai que c'est parce que la Providence et le Destin ont une manière contraire d'opérer, appropriée à leur essence opposée. Ce que fait le Destin, il le fait d'abord tout entier, forcé dans toutes ses parties ; et il le laisse tel qu'il l'a fait, sans le pousser jamais plus avant, de son propre mouvement : tandis que la Providence, ne produisant rien qu'en principe, donne à toutes les choses qui émanent d'elle une impulsion progressive, qui, les portant sans cesse de puissance en acte, les amène par degrés à la perfection dont elles sont susceptibles. Si l'homme appartenait au Destin, il serait ce que des philosophes à vue courte lui ont attribué d'être : sans progression dans sa marche, et par conséquent sans avenir. Mais,

comme ouvrage de la Providence, il avance librement dans la route qui lui est tracée, se perfectionne à mesure qu'il avance, et tend ainsi à l'immortalité.

Voilà ce qu'on doit bien se persuader, si l'on veut pénétrer dans l'essence des choses, et comprendre le mot de cette profonde énigme de l'univers, que les anciens symbolisaient par la figure du Sphinx. L'homme est la propriété de la Providence, qui, en tant que loi vivante, expression de la volonté divine, en détermine l'existence potentielle ; mais comme cet être doit puiser tous les éléments de son existence actuelle dans le domaine du Destin, dont il est chargé de dominer et de régulariser les productions, il doit le faire par le déploiement de sa volonté efficiente, absolument libre dans son essence. De l'usage de cette volonté dépend son sort ultérieur. Tandis que la Providence l'appelle et le dirige par ses inspirations, le Destin lui résiste et l'arrête par ses besoins. Ses passions, qui lui appartiennent, l'inclinent avec force d'un ou d'autre côté, et, selon les déterminations qu'elles provoquent, livrent son avenir à l'une de ces deux puissances : car il ne peut être sa propriété absolue, que tandis qu'il jouit de la vie élémentaire, passagère et bornée.

Son état social dépend donc, ainsi que je l'ai montré, du déploiement de ses facultés qui amène le mariage ; et l'état social, une fois constitué, donne naissance à la propriété, d'où résulte le droit politique. Mais puisque l'état social se trouve l'ouvrage de trois puissances distinctes : la Providence, qui donne le principe ; le Destin, qui fournit les éléments ; et la Volonté humaine, qui trouve les moyens ; il est évident que le droit politique qui en émane doit également recevoir l'influence de trois puissances, et, selon qu'elles le dominent l'une ou l'autre, séparément ou conjointement, prendre des formes analogues leur action. Ces formes qui, en dernière analyse, se réduisent à trois principales, peuvent néanmoins varier et se nuancer de beaucoup de manières, par leurs mélanges et leurs oppositions, et amener des conséquences presque infinies. Je signalerai ces formes diverses, simples ou mixtes, dans la suite de cet ouvrage, après avoir nettement établi l'ordre, la nature et l'action des trois puissances qui les créent. Je vais montrer dans le chapitre suivant l'origine d'un des plus beaux résultats et des plus brillants phénomènes qui s'attachent à la formation de la société humaine : la parole.

CHAPITRE IV

Que l'homme est d'abord muet, et que son premier langage consiste en signes. De la parole. Transformation du langage muet en langage articulé, et suite de cette transformation.

L'HOMME, doué en principe de toutes les forces, de toutes les facultés, de tous les moyens dont il peut titre revêtu par la suite, ne possède en acte aucune de ces choses quand il paraît à la lumière. Il est faible et débile, et dénué de tout. L'individu nous donne à cet égard un exemple frappant de ce qu'est le Règne à son origine. Les uns qui, pour se tirer d'embarras sur des points très difficiles, assurent que l'homme arrive sur la terre aussi robuste de corps qu'éclairé d'esprit, disent une chose que l'expérience dément et que le raison réprouve. Les autres qui, en recevant cet être admirable tel que la nature le donne, attribuent à la conformation de ses organes et à ses seules sensations physiques tant de sublimes conceptions qui y sont étrangères, tombent dans la plus absurde des contradictions, et révèlent leur ignorance. Et ceux enfin qui se croient obligés, pour expliquer le moindre phénomène, d'appeler Dieu lui-même sur la scène pour le rendre le précepteur d'un être si souvent rebelle à ses leçons, annoncent trop qu'ils trouvent plus facile de trancher le nœud gordien que de le dénouer. Ils agissent comme les auteurs des anciennes tragédies, qui, ne sachant plus que faire de leurs acteurs, les mettaient à la raison par un coup de tonnerre.

Je ne saurais trop le répéter : heureux si je parviens à le faire comprendre ! L'homme est un germe divin qui se développe par la réaction de ses sens. Tout est inné en lui, tout : ce qu'il reçoit de l'extérieur n'est que l'occasion de ses idées, et non pas ses idées elles-mêmes. C'est une plante, comme je l'ai déjà dit, qui porte des pensées, comme un rosier porte des roses, et un pommier des pommes. L'un et l'autre ont besoin de réaction. Mais est-ce que l'eau ou l'air, desquels le rosier ou le pommier tirent leur nutriment, ont quelques rapports avec l'essence intime de la rose ou de la pomme ? Aucun. Ils y sont indifférents, et font aussi bien croître des orties ou des baies empoisonnées de morelle, si le germe en est offert à leur action dans une situation convenable. Ainsi donc, quoique l'homme ait reçu à son origine une étincelle du Verbe divin, il n'apporte pas avec lui sur la terre une langue toute formée. Il recèle bien en lui le principe de la parole en puissance mais non pas en acte. Pour qu'il parle, il faut qu'il ait senti la nécessité de parler, qu'il l'ait voulu fortement ; car c'est une des opérations les plus difficiles à son entendement. Tant qu'il vit isolé et purement instinctif, il ne parle pas ; il ne sent pas même le besoin de la parole ; il serait incapable de faire aucun effort de volonté pour y atteindre : plongé dans un mutisme absolu, il s'y complaît ; tout ce qui ébranle son ouïe est bruit ; il ne distingue pas les sons comme sons, niais comme ébranlements ; et ces ébranlements, analogues à toutes ses autres sensations, n'excitent en lui que l'attrait ou la crainte, selon qu'ils éveillent l'idée du plaisir ou de la douleur. Mais dès le moment qu'il est entré dans l'état social, par une suite de l'événement que j'ai raconté, mille circonstances qui s'accumulent autour de lui, lui rendent nécessaire un langage quelconque : il a besoin d'un moyen de communication entre ses idées et celles de sa compagne. Il veut lui faire connaître ses désirs et surtout ses

espérances ; car depuis qu'il a de l'orgueil, il a aussi des espérances ; et sa compagne est aussi d'autant plus empressée à lui communiquer les siennes, que sa vanité, plus active et plus circonscrite, les lui suggère plus souvent et en plus grand nombre.

A peine cette volonté est déterminée en eux, que les moyens de la satisfaire se présentent : ces moyens sont tels, qu'ils les emploient sans les chercher, et comme s'ils les avaient toujours eus. Ils ne se doutent pas, en les employant, qu'ils posent les fondements du plus admirable édifice. Ces moyens sont des signes qu'ils effectuent par un mouvement d'intention instinctive, et qu'ils comprennent de même. Ceci est extrêmement remarquable, que les signes n'aient pas besoin d'une Convention antérieure pour être compris ; du moins ceux qui sont radicaux, comme par exemple les signes qui expriment l'adhésion ou le refus, l'affirmation ou la négation, l'invitation de s'approcher ou l'ordre de s'éloigner, la menace ou l'accord, etc. J'engage le lecteur réfléchir un moment sur ce point, car c'est là qu'il trouvera l'origine de la parole, si longuement et si vainement cherchée. Transportons-nous chez quelque peuple que ce soit, civilisé ou sauvage, habitant le nord ou le midi de la terre, l'ancien ou le nouveau monde ; n'écoutons pas les mots divers dont ils se servent pour exprimer l'idée de l'affirmation ou de la négation, oui et non, mais considérons les signes qui accompagnent ces mots : nous verrons qu'ils sont partout les mêmes. C'est l'inclination de la tête sur une ligne perpendiculaire qui exprime l'affirmation ; et sa double rotation sur une ligne horizontale qui indique la négation. Voyons-nous le bras étendu et la main ouverte se replier vers la poitrine, cela nous invite d'approcher. Voyons-nous, au contraire, le bras, d'abord plié, se déplier avec violence en étendant la main, cela nous ordonne de nous éloigner. Les bras de l'homme sont-ils tendus et les poings fermés, il menace. Les laisse-t-il tomber doucement en ouvrant les deux mains, il accède.

Menons avec nous des muets de naissance ; plus le peuple sera sauvage et voisin de la nature, mieux il les comprendra, et mieux il en sera compris ; et cela par la raison toute simple qu'ils seront plus près les uns et les autres de la langue primitive du Genre humain.

Ne craignons point d'annoncer cette importante vérité : toutes les langues que les hommes parlent et qu'ils ont parlées sur la face de la terre, et la masse incalculable de mots qui entrent ou sont entrés dans la composition de ces langues, ont pris naissance dans une très petite quantité de signes radicaux. En cherchant, il y a quelques années, à restituer la langue hébraïque dans ses principes constitutifs, trouvant entre mes mains un idiome dont l'étonnante simplicité rend l'analyse très facile, j'ai vu la vérité que j'annonce, et je l'ai prouvée autant qu'il m'a été possible ; en montrant, d'abord, que les caractères tracés ou les lettres n'avaient été, dans l'origine de cet idiome, que les signes même qu'on avait désignés par une sorte d'hiéroglyphe ; et ensuite, que ces caractères, en se rapprochant par groupes de deux ou de trois, avaient formé des racines monosyllabiques, et ces racines, en s'adjoignant un nouveau caractère, ou se réunissant entre elles, une foule de mots.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans des détails grammaticaux qui y seraient déplacés. Je ne dois poser que des principes. Le lecteur curieux de ces sortes de recherches peut consulter, s'il le juge à propos, la grammaire et le vocabulaire que j'ai donnés de la langue hébraïque; je continue ma marche.

Le premier langage connu de l'homme fut donc un langage muet. On n'en peut concevoir d'autre, sans admettre une infusion en lui de la parole divine ; ce qui, supposant une infusion semblable de toutes les autres sciences, est démontré faux par le fait. Les philosophes qui ont recours à une convention antérieure pour chaque terme de la langue, tombent dans une contradiction choquante. La Providence, je l'ai assez dit, ne donne que les principes de toutes choses : c'est à l'homme à les développer.

Mais au moment où ce langage muet s'établit entre les deux époux, au moment où un signe émis comme l'expression d'une pensée, porta cette pensée de l'âme de l'un dans celle de l'autre, et qu'elle y fut comprise, elle excita dans la sphère animique un mouvement qui donna naissance à l'entendement. Cette faculté centrale ne tarda pas à produire ses facultés circonférentielles, analogues ; et dès lors l'homme put, jusqu'à un certain point, comparer et juger, discerner et comprendre.

Bientôt il s'aperçut, en faisant usage de ces facultés nouvelles, que la plupart des signes qu'il émettait pour exprimer sa pensée, étaient accompagnés de certaines exclamations de voix, de certains cris plus ou moins faibles ou forts, plus ou moins âpres ou doux, qui ne manquaient guère de se représenter ensemble. Il remarqua cette coïncidence que sa compagne avait remarquée avant lui, et tous les deux jugèrent que ce pouvait être commode, soit dans l'obscurité, soit lorsque l'éloignement ou un obstacle leur dérobait la vue l'un de l'autre, de substituer ces diverses inflexions, de voix au divers signes qu'elles accompagnaient. Ils le firent peut-être dans quelque circonstance urgente, émus par quelque crainte ou par quelque désir véhément, et ils virent avec une bien vive joie qu'ils s'étaient entendus et compris.

Dire combien cette substitution fut importante pour l'humanité, est sans doute inutile. Le lecteur sent bien que rien de plus grand ne pouvait avoir lieu dans la nature, et que si le moment où un pareil événement se présenta pour la première fois, eût pu être fixé, il eût mérité les honneurs d'une commémoration éternelle. Mais il ne le fut pas. Eh ! Qui peut savoir quand et comment, chez quel peuple, et dans quelle contrée il arriva ? Peut-être fut-il stérile plusieurs fois de suite, ou bien l'informe langage auquel il avait donné naissance disparut-il avec l'humble cahute qui le recelait. Car tandis que, pour plus de rapidité, je rapporte tout au même couple, peut-on douter que plusieurs générations n'aient pu s'écouler entre les moindres événements ? Les premiers pas que fait l'homme dans la carrière de la civilisation sont lents et pénibles. Il est souvent obligé de recommencer les mêmes choses. Le Règne hominal entier est sans doute indestructible, la race même est forte ; mais l'homme individuel est très faible, surtout à son origine. C'est pourtant sur lui que reposent les fondements de tout l'édifice.

Cependant, comme je l'ai dit, plusieurs mariages s'étant formés simultanément ou à peu d'intervalle l'un de l'autre, dans la même contrée, et dans plusieurs contrées à la fois, avaient donné naissance à un grand nombre de familles plus ou moins rapprochées l'une de l'autre, qui suivaient à peu près la même marche, et se développaient de la même manière, grâce à l'action providentielle qui l'avait ainsi déterminé. Ces familles, dont j'ai placé, à dessein, l'existence dans la race boréenne ou hyperboréenne, habitaient, par conséquent, les environs du pôle boréal, et recevaient nécessairement les influences du climat rigoureux, sous lequel elles étaient obligées de vivre. Leurs habitudes, leurs mœurs, leurs manières

de se nourrir, de se vêtir, de se loger, tout s'en ressentait ; tout, autour d'elles, prenait un caractère particulier. Leurs cahutes ressemblaient à celles qu'habitent encore de nos jours les peuples occupant les régions les plus septentrionales de l'Europe et de l'Asie. Ce n'étaient guère que des trous creusés en terre, dont quelques branchages couverts de peau bouchaient l'ouverture. Le nom de tanière qui s'en est perpétué jusqu'à nous, signifiait dans le langage primitif de l'Europe un feu en terre ; ce qui prouve que l'usage du feu, très promptement connu d'une race d'hommes à laquelle il était si nécessaire, remonte à l'antiquité la plus reculée.

Aucun sujet de discorde ou de haine ne pouvait naître au milieu de ces familles, qu'aucun intérêt particulier ne divisait, et dont les chefs, ou chasseurs ou pêcheurs, trouvaient facilement à pourvoir à leur subsistance. La paix profonde qui régnait parmi elles, en les rapprochant par des loisirs communs, facilitait entre elles des alliances qui les rapprochaient chaque jour davantage, en les unissant par des liens de parenté que les femmes furent les premières à connaître et à faire respecter. L'autorité qu'elles conservaient sur leurs filles, et l'avantage qu'elles en retiraient, faisaient la force et l'utilité de ces liens. Le langage, d'abord muet et réduit au signe seul, étant devenu articulé par la substitution qui se fit insensiblement de l'inflexion de voix qui accompagnait ordinairement le signe, au signe lui-même, s'étendit assez rapidement. Il fut d'abord très pauvre, comme tous les idiomes sauvages ; mais, le nombre des idées étant très borné parmi ces familles, il suffisait à leurs besoins. Il ne faut pas oublier que les langues les plus riches aujourd'hui ont commencé par n'être composées que d'une très petite quantité de termes radicaux. Ainsi, par exemple, la langue chinoise qui se compose de plus de quatre vingt mille caractères, n'offre guère que deux cent cinquante racines, qui forment à peine douze cents mots primitifs par les variations de l'accent.

Je ne dirai pas ici, comment le signe s'étant d'abord changé en nom, au moyen de l'inflexion vocale, le nom se changea en verbe par l'adjonction qui s'y fit du signe ; ni comment ce signe verbal, lui-même s'étant encore vocalisé, pour ainsi dire, se changea en une sorte d'affixe, ou de préposition inséparable qui verbalisa les noms sans le secours du signe. Je suis entré ailleurs dans des détails plus que suffisants à cet égard¹. Tout ce que je dois ajouter, par occasion, c'est que lorsque le langage se fut vocalisé, et que les termes radicaux en furent généralement admis dans une Peuplade formée par un certain nombre de familles réunies et liées entre elles par tous les noeuds de la parenté, celui qui trouvait ou qui inventait une chose nouvelle, lui donnait nécessairement un nom qui la caractérisait et lui restait attaché. Ainsi, par exemple, le mot rân ou rên, s'étant appliqué au signe qui indiquait le mouvement de la course ou de la fuite, se donna à la Rêne, qui est un animal septentrional très vite à la course. Ainsi le mot vâg, s'étant également substitué au signe qui exprimait le mouvement d'aller en avant, se donna à toute machine servant à transporter d'un lieu à un autre, et particulièrement au chariot, dont la Race boréenne fit un grand usage, lorsque s'étant considérablement augmentée, elle se répandit au loin, et jeta des essaims sur l'Europe et sur l'Asie².

Notes du Chapitre

¹ Dans mon ouvrage sur la langue hébraïque, et dans celui sur la langue d'Oc.

² Le mot *rên*, n'ayant pas pu s'appliquer dans des climats plus tempérés à la *rêne* qui n'y existe pas s'est appliqué parmi nous au renard, et cela par la même raison. Du mot *vag* qui signifiait un chariot, nous avons tiré le verbe *vaguer*. Tous les peuples du Nord ont nommé, *veg* la route tracée par le chariot *vag* ; et ce mot, changé par la prononciation, est devenu pour les Latins *via* ; pour nous, *voie* ; pour les Anglais, *way*, etc.

Je me retiens pour ne pas tomber dans une prolixité inutile et fatigante, dans laquelle mon penchant et mon occupation favorite m'entraîneraient peut-être. Je désire seulement que le lecteur reste persuadé, lorsque je lui présenterai plus loin une étymologie quelconque, que la racine sur laquelle je l'appuierai, d'origine boréenne ou sudéenne, celtique ou atlantique, est réellement authentique, et ne peut être attaquée du côté de la science. Si je n'en donne pas toujours la preuve, c'est pour éviter les longueurs et l'inutile étalage d'une érudition scolastique hors de place. La plupart de mes lecteurs le verront d'ailleurs facilement. Qui ne sait, par exemple, que la racine *rên* ou *rân*, que je viens de rapporter, exprime le sens de courir ou de couler, dans tous les idiomes celtiques ? Le celte gallique dit *dho runnia* ; l'armorique, *redek* ; l'irlandais, *reathaim* ou *ruidim* ; le saxon, *rannian* ; le belge, *runne* ; l'allemand *rennen*, etc. Le grec *xxx* signifie s'écouler, s'enfuir. C'est à cette racine que s'attache l'oscitanique *riu*, un ruisseau, une rivière, et tous ses dérivés ; de là viennent les noms du Rhin et du Rhône, etc.

CHAPITRE V

Digressions sur les quatre Âges du monde, et réflexions à ce sujet. Première Révolution dans l'État social, et première manifestation de la volonté générale.

Les poètes, et après eux les philosophes systématiques, ont beaucoup parlé des quatre âges du monde, connus dans les mystères antiques sous les noms d'Âge d'or, d'argent, d'airain, et de fer ; et sans s'inquiéter s'ils n'intervertissaient pas l'ordre de ces âges, ont donné le nom d'Âge d'or à cette époque où l'homme, à peine échappé aux influences du seul instinct, commençait à faire le premier essai de ses facultés animiques, et à jouir de leurs résultats. C'était sans doute l'enfance du Règne hominal, l'aurore de la vie sociale. Ces commencements n'étaient pas sans douceur, comparés surtout à l'état d'assoupissement absolu et de ténèbres qui les avait précédés. Mais ce serait étrangement s'abuser, de croire que c'était là le point culminant de la félicité, le point où devait s'arrêter la civilisation. Une enfance, hors de ses limites naturelles, deviendrait imbécillité ; une aurore qui n'amènerait jamais le soleil frapperait la terre de stérilité et de stupeur.

Un auteur moderne a déjà remarqué, avec beaucoup de sagacité, que les hommes, portés naturellement à embellir le passé, surtout quand ils sont vieux, ont agi en corps de nation, précisément comme ils agissent en simples particuliers ; ils ont toujours fait l'éloge des premiers âges du monde, sans trop réfléchir que ces premiers moments de leur existence sociale furent bien loin d'être aussi agréables qu'ils le prétendent. L'imagination légère et presque enfantine des Grecs a singulièrement embrouillé ce tableau, en le transportant à dessein, et pour plaire à la multitude, de la fin au commencement des temps. Ce qu'ils ont nommé l'Âge d'or devait être appelé l'âge de fer ou de plomb, puisque c'était celui de Saturne, représenté comme un tyran soupçonneux et cruel, mutilant et détrônant son père pour lui succéder, et dévorant ses propres enfants pour se délivrer de la crainte d'un successeur. Saturne était là le symbole du Destin. Selon la doctrine des mystères, le passage du règne du Destin à celui de la Providence était préparé par deux règnes médianes : celui de Jupiter, et celui de Cérès, appelée Isis par les Égyptiens. L'un de ces règnes servait à réprimer l'audace des Titans, c'est-à-dire à subjuguier les espèces animales, et à établir l'harmonie dans la Nature par le redressement du cours des fleuves, le dessèchement des marais, l'invention des arts, les travaux de l'agriculture, etc. L'autre servait à régulariser la société, par l'établissement des lois civiles, politiques et religieuses. On qualifiait ces deux règnes, d'âges d'airain et d'argent. Le nom d'Âge d'or, qui suivait, était réservé au règne de Dionysos ou d'Osiris. Ce règne, qui devait apporter le bonheur sur la terre et l'y maintenir longtemps, était assujéti par des retours périodiques, qui se mesuraient par la durée de la grande année. Ainsi, selon cette doctrine mystérieuse, les quatre âges devaient se succéder incessamment sur la terre, comme les quatre saisons, jusqu'à la fin des temps, en commençant par l'âge de fer ou le règne de Saturne, assimilé à l'hiver.

Le système des Brahmes est, à cet égard, conforme à celui des mystères égyptiens, d'où les Grecs avaient tiré les leurs. Le Satya-youg, qui répond au premier âge, est celui

de la réalité physique. Suivant ce qu'on dit dans les Pouranas, c'est un âge rempli de catastrophes effrayantes, où les éléments conjurés se livrent la guerre, où les Dieux sont assaillis par les démons, où le globe terrestre, d'abord enseveli sous les ondes, est à chaque instant menacé d'une ruine totale. Le Tetra-youg, qui le suit, n'est guère plus heureux. Ce n'est qu'à l'époque du Douapar-youg que la terre commence à présenter une image plus riante et plus tranquille. La sagesse, réunie à la valeur, y parle par la bouche de Rama et de Krishnen. Les hommes écoutent et suivent leurs leçons. La sociabilité, les arts, les lois, la morale, la Religion, y fleurissent à l'envie. Le Kali-youg, qui a commencé, doit terminer ce quatrième période par l'apparition même de Vishnou, dont les mains armées d'un glaive étincelant frapperont les pécheurs incorrigibles, et feront disparaître à jamais de dessus la terre les vices et les maux qui souillent et affligent l'Univers.

Au reste, les Grecs ne sont pas les seuls coupables d'avoir interverti l'ordre des âges, et porté ainsi la confusion dans cette belle allégorie. Les Brahmes eux-mêmes préconisent aujourd'hui le Satya-youg, et calomnient l'âge actuel ; et cela en dépit de leurs propres annales, qui signalent le troisième âge, le Douapar-youg, comme le plus brillant et le plus heureux. Ce fut l'âge de leur maturité ; ils sont aujourd'hui dans leur décrépitude ; et leurs regards, comme ceux des vieillards, se tournent souvent vers les temps de leur enfance.

En général, les hommes que l'orgueil rend mélancoliques, toujours mécontents du présent, toujours incertains de l'avenir, aiment à se replier sur le passé dont ils ne croient avoir rien à craindre ; ils le parent des couleurs riante que leur imagination n'ose donner à l'avenir. Ils préfèrent dans leur sombre mélancolie, des regrets superflus et sans fatigue, à des désirs réels, mais qui leur coûteraient quelques efforts. J. J. Rousseau était un de ces hommes. Doué de grands talents par la nature, il se trouva déplacé par le Destin. Agité de passions ardentes qu'il ne pouvait satisfaire, voyant sans cesse le but qu'il eût désiré d'atteindre s'éloigner de lui, il concentra en lui-même l'activité de son âme, et tournant en de vaines spéculations, en des situations romanesques les élans de son imagination ou de son coeur, il n'enfanta que des paradoxes politiques, ou des exagérations sentimentales. L'homme le plus éloquent de son siècle déclama contre l'éloquence ; celui qui pouvait être un des plus savants, dénigra les sciences ; amant, il profana l'amour ; artiste, il calomnia les arts ; et, craignant d'être éclairé sur ses propres erreurs, fuyant les lumières qui l'accusaient, il osa bien tenter de les éteindre. Il les aurait éteintes, si la Providence ne se fût opposée à ses aveugles emportements ; car sa volonté était une puissance terrible. En déclarant la souveraineté du Peuple, en mettant la multitude au-dessus des lois, en lui soumettant ses magistrats et ses rois comme ses mandataires, en secouant entièrement l'autorité du sacerdoce, il lacéra le contrat social qu'il prétendait établir. Si le système de cet homme mélancolique eût été suivi, la Race humaine eût rapidement rétrogradé vers cette nature primordiale, que son imagination vaporeuse et malade lui représentait sous une forme enchanteresse, tandis qu'elle ne renferme en réalité rien que de discordant et de sauvage.

Un homme atteint de la même maladie, mais plus froid et plus systématique, faillit amener en acte, ce que Rousseau avait laissé en puissance. Il s'appelait Weishaupt ; il était professeur dans une ville médiocre d'Allemagne. Épris des idées du philosophe français, il les revêtit des formes mystérieuses de l'Illuminisme, et les propagea dans les

loges des francs-maçons. On ne saurait se faire une idée de la rapidité avec laquelle cette propagation se fit, tant les hommes sont prompts à accueillir ce qui flatte leurs passions ! Pendant un moment la société européenne fut menacée d'un imminent danger. Si le mal n'avait pas été arrêté il est impossible de dire jusqu'à quel point il aurait pu étendre ses ravages. On sait qu'un des adeptes de cette société subversive, frappé d'un coup de tonnerre dans la rue, et porté évanoui dans la maison d'un particulier, laissa saisir sur lui l'écrit qui contenait le plan de la conspiration et les noms des principaux conjurés. Il n'était question de rien moins que de renverser partout les trônes et les autels, afin de ramener tous les hommes à cette nature primitive, qui, selon ces visionnaires, en fait, sans distinction, des souverains pontifes et des rois.

Quelle épouvantable erreur ! On a donné à Weishaupt le titre d'illuminé. C'était, au contraire, un aveugle fanatique, qui, de la meilleure foi du monde, croyant travailler au bonheur du genre humain, le poussait dans un abîme effroyable.

C'est parce que je sais qu'à la réception de plusieurs initiés aux mystères de cet extravagant politique, on lisait une description de l'Âge d'or, que j'ai voulu détruire la fausse idée qui pourrait subsister encore dans quelques têtes. Weishaupt, ainsi que Rousseau n'avait qu'une érudition médiocre. Si l'un et l'autre avaient connu les vraies traditions, ils auraient su que l'idée de placer l'Âge d'or à l'origine des sociétés, parmi des hommes privés de gouvernement et de culte, n'avait paru spécieuse à quelques poètes grecs et latins que parce qu'elle était en harmonie avec l'opinion erronée de leur temps. A l'ouverture des mystères antiques, fort au-dessus sans doute de ceux de Weishaupt, ce n'était point une description aussi brillante qu'on lisait, mais le commencement de la cosmogonie de Sanèhoniaton, qui, comme on sait, présente un tableau tout à fait différent et fort ténébreux.

Qu'on ne soit pas surpris de me voir consacrer une assez longue digression à combattre une idée aussi frivole que celle de l'Âge d'or ; il faut considérer que ceux qui écrivent aujourd'hui le plus froidement sur la politique, et qui riraient de pitié si on les accusait de caresser une semblable idée, ne font pourtant qu'obéir au mouvement dont elle a été l'occasion. Si Rousseau n'en eût pas été pénétré, il n'aurait pas dit, dans son Discours sur l'Origine de l'Inégalité, que l'homme qui médite est un animal dépravé ; et, dans son Émile, que plus les hommes savent, et plus ils se trompent ; le seul moyen d'éviter l'erreur, est l'ignorance. Ce ne sont jamais les hommes que la raison conseille, ou dont l'intérêt guide la plume, qui sont dangereux en politique, dans quelque parti qu'ils se rangent ; ce sont ceux qui, possédés d'une idée fixe, quelle qu'elle soit, écrivent avec persuasion et enthousiasme. Je rentre dans mon sujet.

L'homme, tel que je l'ai laissé en terminant le dernier Chapitre, était arrivé, par le développement successif de ses facultés, au premier degré de l'État social ; il était constitué en familles réunies entre elles par les liens de la parenté ; il avait inventé plusieurs choses utiles ; il s'était logé ; il s'était grossièrement vêtu ; il avait soumis au joug de la domesticité plusieurs espèces d'animaux ; il connaissait l'usage du feu ; et par-dessus tout cela, il possédait un idiome articulé, qui, quoique informe, suffisait à ses besoins. Cet état, que plusieurs poètes complaisants et quelques médiocres politiques ont cru être l'Âge d'or, n'était rien moins que cela ; c'était un premier pas de fait dans la civilisation, lequel

devait être suivi d'un second, et celui-ci d'un troisième. La carrière avait été ouverte, et il était aussi impossible à l'homme de s'y arrêter dès le début, qu'il lui aurait été impossible de ne pas y entrer : l'action de la Providence et celle du Destin agissaient de concert dans cet événement.

Cependant la femme, qui pouvait se glorifier à juste titre de tout le bien qui en était résulté, ne su pas le mettre à profit : elle commit une faute bien grave dans ce commencement de civilisation, une faute dont les suites, terribles pour elle, faillirent entraîner la perte de la Race entière. Contente du changement qui s'était fait dans son sort, elle ne songea qu'à le fixer ; et, ne considérant que son intérêt individuel oublia l'intérêt général de la société. Comme son instinct la portait plutôt à posséder qu'à jouir, et que sa vanité se montrait toujours dans son âme avant tout autre sentiment, elle s'attacha à son époux plus par l'intérêt que par le plaisir, et mit sa vanité à lui plaire, plutôt pour s'en assurer la possession, que pour lui rendre la sienne plus agréable. Elle voulut toujours être aimée avant d'aimer, afin de ne jamais risquer son empire. L'homme, porté par un instinct contraire à jouir plutôt qu'à posséder, et mettant son orgueil à céder à ce que sa pitié lui avait montré d'abord comme de la faiblesse, facilita les projets intéressés de sa compagne. Ses travaux extérieurs excitant son indolence casanière, il ne mit aucun obstacle aux usurpations journalières de la femme, qui se trouva bientôt, selon ses désirs, maîtresse absolue de tout le ménage : elle s'en créa le centre, y disposa de tout, et commanda à celui que la Nature avait destiné à être son maître. L'éducation qu'elle donna à ses filles, conforme à ses idées, augmenta en elles la force de l'instinct, et les disposa de plus en plus à suivre la route abusive qu'elle avait ouverte ; en sorte qu'au bout de quelques générations le despotisme féminin était établi.

Mais ce que l'instinct avait fait d'un côté, l'instinct devait le défaire de l'autre ; le mouvement commencé ne pouvait pas s'arrêter là ; il fallait que le Destin eût son cours. L'homme, s'étant soumis à la femme par une sorte d'indolence orgueilleuse, s'aperçut bientôt qu'il lui était plus facile de renoncer à posséder qu'à jouir. Il rencontra hors de sa tanière quelque jeune fille qui éveilla ses désirs ; et comme peut-être sa femme avait passé l'âge de la fécondité, il voulut en associer une autre à son sort. A cette nouvelle, une passion jusqu'alors inconnue, la jalousie, s'alluma dans l'âme de sa première épouse. La vanité blessée et l'intérêt alarmé lui donnèrent naissance ; les plus affreux orages en furent la suite. Ce qui se passait dans une seule famille les ébranla toutes ; pour la première fois le trouble fut général ; pour la première fois la Race boréenne sentit qu'il pouvait y avoir pour elle des intérêts généraux. Les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, débattirent à leur manière ce point de législation, le premier qui eût été débattu : Un homme peut avoir plusieurs femmes ?

Comme il n'y avait point là de culte exclusif qui pût dominer leur raison, et que les espérances d'une autre existence ne pouvaient point naître dans leur intelligence encore engourdie, les hommes décidèrent que cela se pouvait. Rassemblés pour la première fois en grandes masses, et hors de leurs tanières, ils sentirent que leurs forces, en se confondant, augmentaient d'intensité, et que leurs résolutions avaient quelque chose de solennel. Les plus timides étaient étonnés de leur audace. Telle fut l'occasion, et tel fut le résultat du premier usage que l'homme fit de sa Volonté générale.

Les femmes, irritées au dernier point d'une décision aussi contraire à leur domination, résolurent d'en empêcher l'exécution par tous les moyens. Elles ne concevaient pas comment ces mêmes hommes, si faibles auprès d'elles, avaient pu montrer une audace aussi grande. Elles espérèrent de les ramener, mais vainement ; parce que l'acte qui venait de se passer avait créé une chose jusqu'alors inconnue, une chose dont les résultats devaient être immenses : L'opinion, qui, en imprimant à l'orgueil une nouvelle direction, le change en honneur, et lui donne le pas sur la pitié. Dans cette situation, les femmes auraient dû se laisser inspirer par la compassion ; mais leur vanité ne permettant pas ce mouvement ascendant qui aurait pu ébranler leur intelligence, elles se confièrent à leur instinct, qui les perdit. La ruse leur ayant persuadé qu'elles pouvaient opposer la faiblesse à la force, et que leurs maris effrayés n'oseraient pas les combattre, elles les provoquèrent imprudemment : mais à peine eurent-elles levé le bras, qu'elles furent vaincues : le Destin, qu'elles avaient invoqué, les accabla.

CHAPITRE VI

*Suite. Sort déplorable de la femme l'origine des sociétés. Seconde Révolution. La Guerre et ses conséquences.
Opposition des Races.*

Le funeste événement que je viens de raconter en très peu de mots n'est point une oiseuse hypothèse, imaginée seulement pour étayer un système ; c'est un fait réel, qui n'a malheureusement laissé que trop de traces. Le torrent des siècles n'a pu les effacer encore ; elles s'offrent partout aux regards de l'historien et de l'observateur. Considérez les peuples sauvages qui, tenant de plus près à la Race Boréenne, ont conservé ses mœurs originelles, les Samoïèdes, par exemple ; vous y trouverez encore dans toute sa force la cause fatale des malheurs qui pendant un grand laps de temps ont pesé sur la femme. Elle voulut dominer par la ruse, elle fut écrasée par la force. Elle voulut s'emparer de tout, et rien ne lui fut laissé. On ne peut penser sans frémir l'état horrible où elle fut réduite. Il n'est que trop naturel à l'homme de passer d'une extrémité à l'autre dans ses sentiments, et de briser avec dédain les objets de son amour ou de sa vénération.

Il existe encore de nos jours des peuples que des situations locales ou des circonstances fatales ont éloignée des bienfaits de la Religion et de la civilisation, chez lesquels l'infortune de la femme s'est perpétuée. La manière dont elle y est traitée ne peut être racontée sans dégoût. C'est moins la compagne de l'homme que son esclave ; moins un être humain qu'une bête de somme. La plus belle moitié du genre humain, celle que la Nature semble avoir pris plaisir à former pour le bonheur, y a perdu jusqu'à l'espérance. Leur sort y est tellement déplorable qu'il n'est point rare d'y voir des mères que la compassion rend dénaturées, étouffer en naissant leurs filles, pour leur épargner l'horrible avenir qui les attend.

O femmes, femmes, objets chers et funestes ! Si cet écrit tombe entre vos mains, ne vous hâtez pas de prendre des préventions contre son auteur. C'est le plus sincère de vos amis ; ce fut peut-être Je plus tendre de vos amants ! S'il signale vos fautes, il signalera aussi vos bienfaits. Il les a même déjà signalés, puisqu'il a dit que les commencements de la civilisation humaine étaient votre ouvrage. Défendez-vous d'une vanité puérile, production de votre instinct ; et cherchez dans votre âme, et surtout dans votre intelligence, des sentiments plus doux et des inspirations plus généreuses. Vous les y trouverez bien facilement, puisque la Divinité, qui en est la source, a voulu que tout se développât dans votre sein avec une admirable promptitude. Vous offrez les charmes de l'adolescence, à l'époque où l'homme n'est encore qu'un enfant, et vos tendres regards trahissent déjà les émotions de votre âme, quand il ignore leur existence. Que vous seriez admirables si, toujours en garde contre les mouvements d'une exclusive vanité, d'un intérêt jaloux, vous tourniez au profit de l'homme et de la société les moyens enchanteurs que vous possédez ! C'est véritablement alors qu'on pourrait vous appeler le génie tutélaire de l'enfance, le charme de la jeunesse, le soutien et le conseil de l'homme. Vous embelliriez le songe de la vie ; et ce songe s'écoulerait pour vous.

Les fautes que j'ai signalées, et celles que je signalerai encore, vous les trouverez bien loin de vous : elles le sont en effet, et par le temps et par la forme. Mais le fond subsiste, et vous en pouvez commettre d'un autre genre. Votre éducation, mal conçue et mal conduite, vous y pousse ; prenez-y garde. L'Europe est dans une sourde fermentation. Si vous ne vous conduisez pas avec sagesse, je tous le dis avec peine, mais il est certain que le sort des femmes de l'Asie vous attend.

Mais, sans rien anticiper sur ce que j'ai à dire, revenons à l'histoire des siècles passés.

Tandis que la Race boréenne se civilisait, comme je l'ai dit, et qu'elle augmentait en nombre de manière à occuper d'année en année un plus grand espace de terrain, les siècles s'écoulaient en silence. Toutes les inventions se perfectionnaient, et l'on pouvait déjà remarquer parmi les différentes peuplades, dont la Race entière était composée, quelques commencements de vie pastorale et d'agriculture. On avait creusé des canots pour traverser les bras de mer et pour naviguer sur les fleuves. On avait fabriqué des chariots pour pénétrer plus facilement dans l'intérieur du pays. Quand les pâturages étaient épuisés dans une contrée on passait dans une autre. La terre, qui ne manquait jamais aux habitants, suffisait à leurs besoins. Les profondes forêts abondaient en gibier ; les mers, les fleuves, offraient une pêche inépuisable et facile. Les discordes particulières qui pouvaient s'élever, promptement éteintes, ne devenaient jamais générales ; et le Peuple destiné à être le plus belliqueux du monde, en était alors le plus pacifique. Ce Peuple aurait joui à cette époque d'un bonheur aussi grand que sa situation le lui permettait, si une partie de lui-même n'eût pas gémi sous le poids de l'oppression. Les femmes étaient partout réduites à l'état où on les voit aujourd'hui parmi les Samoièdes. A peu près communes, elles étaient chargées des travaux les plus pénibles. Quand elles devenaient âgées, ce qui était assez rare, et qu'on n'en pouvait plus tirer aucun service, on poussait souvent la barbarie jusqu'à les noyer. Les gémissements de ces infortunées victimes éveilla enfin la sollicitude de la Providence, qui, fatiguée de tant de cruauté, et voulant d'ailleurs pousser en avant cette civilisation stagnante et à peine ébauchée, déterminâ un mouvement, en puissance, que le Destin fit passer en acte.

Dans ce temps-là, la Race noire, que j'appellerai toujours Sudéenne à cause de son origine équatoriale, et par opposition la Race blanche que j'ai nommée Boréenne ; la Race noire, dis-je, existait dans toute la pompe de l'État social. Elle couvrait l'Afrique entière de nations puissantes émanées d'elle, possédait l'Arabie, et avait poussé ses colonies sur toutes les côtes méridionales de l'Asie, et très avant dans l'intérieur des terres. Une infinité de monuments qui portent le caractère africain, existent encore de nos jours dans tous ces parages, et attestent la grandeur des peuples auxquels ils ont appartenu. Les énormes constructions de Mahabalipouram, les cavernes d'Ellora, les temples d'Isthakar, les remparts du Caucase, les pyramides de Memphis, les excavations de Thèbes en Égypte, et beaucoup d'autres ouvrages, que l'imagination étonnée attribue à des Géants, prouvent la longue existence de la Race sudéenne et les immenses progrès qu'elle avait faits dans les arts. On peut faire à l'égard de ces monuments une remarque intéressante. C'est que le type d'après lequel ils sont tous construits est celui d'une caverne creusée dans une montagne ; ce qui domine penser que les premières habitations des peuplades africaines furent des sortes de cryptes formées de cette manière, et que le nom de troglodytes dût être d'abord leur nom générique. Le type de l'habitation primitive des nations boréennes,

qui a été le chariot, se reconnaît dans la légèreté de l'architecture grecque, dans la forme des temples antiques, et même dans celle des maisons. Quant aux races médianes qui ont dominé ou qui dominent encore en Asie, et qui tiennent à la Race jaune, la Tatare orientale et la chinoise, très nombreuse quoi que très avancée dans sa vieillesse, il est évident que tous leurs monuments retracent fidèlement la forme de la tente, qui fut leur première demeure.

Or, la Race sudéenne, très puissante et très répandue en Afrique et dans le midi de l'Asie, ne connaissait qu'imparfaitement encore les contrées septentrionales de cette partie du monde, et n'avait de l'Europe qu'une très vague idée. L'opinion générale était sans doute que cette vaste étendue, occupée par des terres stériles et frappées d'un hiver éternel, devait être inhabitable. L'opinion contraire eut lieu en Europe, à l'égard de l'Afrique, lorsque la Race boréenne parvenue à un certain degré de civilisation commença à avoir une science géographique. Quoi qu'il en soit, le nord de l'Asie et l'Europe vinrent à être connus des Sudéens, au moment où cet événement devait avoir lieu. Quelles que fussent les circonstances qui l'amènèrent, et les moyens qui furent employés pour cela, il n'importe: la Providence l'avait voulu, et il fut.

Les hommes blancs aperçurent pour la première fois, à la lueur de leurs forêts incendiées, des hommes d'une couleur différente de la leur. Mais cette différence ne les frappa pas seule. Ces hommes couverts d'habits extraordinaires, de cuirasses resplendissantes maniaient avec adresse des armes redoutables, inconnues dans ces régions. Ils avaient une cavalerie nombreuse ; ils combattaient sur des chars, et jusque sur des tours formidables, qui, s'avancant comme des colosses, lançaient la mort de tous les côtés. Le premier mouvement fut pour la stupeur. Quelques femmes blanches dont ces étrangers s'emparèrent et dont ils cherchèrent à capter la bienveillance, ne furent pas difficiles à séduire. Elles étaient trop malheureuses dans leur propre patrie pour en avoir nourri l'amour. De retour dans leurs tanières, elles montrèrent les colliers brillants, les étoffes délicates et agréablement nuancées qu'elles avaient reçus. IL n'en fallut pas davantage pour monter la tête de toutes les autres. Un grand nombre profitant des ombres de la nuit, s'enfuit, et alla rejoindre les nouveaux venus. Les pères, les maris, n'écoulant que leur ressentiment, saisirent leurs faibles armes, et s'avancèrent pour réclamer leurs filles ou leurs épouses. On avait prévu leur mouvement ; on les attendait. Le combat engagé, l'issue n'en fut pas douteuse. Plusieurs furent tués, un plus grand nombre demeura prisonnier ; le reste prit la fuite.

L'alarme gagnant de proche en proche, se répandit en peu de temps dans la Race boréenne. Les peuplades en grandes masses s'assemblèrent, délibérèrent sur ce qu'il y avait à faire, sans avoir prévu d'avance qu'elles délibéreraient, ni sur ce que c'était qu'une délibération. Le péril commun éveilla la Volonté générale. Cette volonté se manifesta, et le décret qu'elle porta prit encore la forme d'un plébiscite ; mais son exécution ne fut plus aussi facile qu'elle l'avait été autrefois. Elle n'agissait plus sur elle-même. Le peuple assemblé le sentit, et vit bien que l'intention de faire la guerre ne suffisait pas, et qu'il serait indubitablement vaincu, s'il ne trouvait pas des moyens de la diriger. Là-dessus, un homme que la Nature avait doué d'une grande taille et d'une force extraordinaire, s'avança au milieu de l'assemblée, et déclara qu'il se chargeait d'indiquer ces moyens. Son aspect imposant, son assurance, électrisèrent l'assemblée. Un cri général s'éleva en sa

faveur. Il fut proclamé le Herman ou Gherman, c'est-à-dire le chef des hommes. Tel fut le premier chef militaire¹. (s)

L'important décret qui établissait un homme au-dessus de tous n'avait nul besoin d'être écrit ni promulgué. Il était l'expression énergique de la Volonté générale. La force et la vérité du mouvement l'avaient gravé dans toutes les âmes. Lorsqu'il a été nécessaire d'écrire les lois, c'est que les lois n'étaient plus unanimes.

Le Herman divisa d'abord les hommes en trois classes. Dans la première, il plaça tous les vieillards hors d'état par leur âge de supporter les fatigues de la guerre ; il appela dans la seconde tous les hommes jeunes et robustes, dont il composa son armée ; et plaça dans la troisième les hommes faibles et âgés mais encore actifs, qu'il destina à pourvoir à ses besoins de toute espèce. Les femmes jeunes et les enfants furent renvoyés au loin, au-delà des fleuves ou dans la profondeur des forêts. Les femmes âgées et les jeunes garçons servirent à porter les vivres ou à garder les chariots. Comme les vieillards étaient chargés de distribuer à chacun des combattants sa ration journalière, et qu'ils veillaient sur les provisions, on leur donna le nom de Diète, c'est-à-dire la subsistance ; et ce nom s'est conservé jusqu'à nos jours dans celui de la Diète germanique², non pas qu'elle s'occupe comme autrefois de la subsistance ; proprement dite, mais de l'existence du corps politique. Cette Diète fut le modèle de tous les sénats qui furent institués par la suite en Europe, pour représenter la volonté générale. Quant aux deux autres classes établies dans la masse de la population, on donna à l'une, à celle qui contenait les guerriers, le nom de Leyt, c'est-à-dire l'Élite ; et à l'autre, celui de Folk ou Volg, c'est-à-dire ce qui suit, qui sert, la foule, le vulgaire³. (i) Voilà l'origine tant cherchée de l'inégalité des conditions, établie de si bonne heure parmi les nations septentrionales. Cette inégalité ne fut ni le résultat du caprice, ni celui de l'oppression ; il fut la suite nécessaire de l'état de guerre dans lequel se trouvaient engagées ces nations. Le Destin qui provoquait cet état, en déterminait toutes les conséquences. Il partageait irrésistiblement le peuple en deux classes: celle des forts et celle des faibles : celle des forts, appelée à combattre, et celle des faibles, réservée pour nourrir et servir les combattants. Cet état de guerre, qui, par sa longue durée, devait devenir l'état habituel de la Race boréenne, consolida ces deux classes, et en rendit, par la suite des temps, la démarcation fixe et les emplois héréditaires. De là naquirent au sein de cette même Race, la noblesse et la roture avec tous leurs privilèges et tous leurs attributs ; et lorsque après avoir été longtemps asservie ou comprimée, cette même Race prit enfin le dessus sur la Race sudéenne, et qu'elle en subjuguâ les diverses nations, elle y consigna encore l'existence de ces deux classes, dans les titres de Boréens et d'hyperboréens⁴ (t), ou de Barons et de Hauts-Barons, que s'attribuèrent les vainqueurs, devenus maîtres souverains, ou féodaux.

Notes du Chapitre

¹ C'est de ce nom de Herman ou Gherman, que dérivent les noms de Germains et de Germanie, que nous donnons encore aux Allemands et à l'Allemagne. La racine her signifie au propre une éminence, et au figuré un souverain, un maître.

² Ce mot a signifié la manière de se nourrir ou de pourvoir à sa subsistance, tant dans le mot grec xxxxx, que dans le latin diceta, dans le français diète, dans l'anglais diet, etc. On dit encore aujourd'hui en anglais to diet one, pour exprimer le soin qu'on prend de nourrir quelqu'un. Ce mot tient à l'ancienne racine œd, la nourriture réuni à l'article de, en anglais the, cri allemand die. De cette racine œd, sont sortis les verbes edere en latin, ætan en saxon, to eat en anglais, essen en allemand, etc.

³ Les mots leyt et volk sont encore usités en allemand. Le mot grec attique xxx s'attache au mot leyt. Le latin vulgus dérive du mot volg ainsi que notre mot foule.

⁴ Il faut considérer, comme une chose digne d'attention, que tandis que le mot Boréen est devenu un titre d'honneur dans celui de Baron, en Europe ; en Asie et en Afrique le mot Sudéen a pris le même sens dans celui de Syd, qu'on écrit très mal à propos Cid.

CHAPITRE VII

Première organisation sociale. Troisième Révolution. La servitude et ses suites.

Lorsque le Herman eut fait la division dont j'ai parlé au chapitre précédent, il songea à étendre autant qu'il le put cette constitution guerrière, et choisit pour cet effet divers lieutenants, qu'il envoya au loin, parmi les peuplades boréennes, pour les instruire de ce qui se passait, et les engager, au nom du salut commun, de s'unir d'après les mêmes principes, et de venir en toute hâte combattre l'ennemi. Cette ambassade, dont la nécessité suggéra encore le moyen et la forme, eut tout le succès qu'on en pouvait attendre. Les différentes peuplades, alarmées par les récits qu'elles entendirent, et d'ailleurs entraînées par le mouvement imprimé d'en haut, se constituèrent toutes sur le même plan, et créèrent autant de Hermans qu'il y eut de congrégations. Ces divers Hermans en se réunissant formèrent un corps de chefs militaires, qui ne tardèrent pas à sentir, toujours guidés par la force des choses, qu'il était utile, autant pour eu que pour la chose publique, de se donner un chef suprême. Ce chef, proclamé sur sa propre présentation, et parce qu'il était évidemment le plus fort et le plus puissant, fut appelé Herôll, c'est-à-dire le chef de tous¹. Les Diètes des diverses peuplades le reconnurent, et les différentes classes de Leyts et de Folks jurèrent de lui obéir. Tel fut le premier empereur, et telle fut la source du gouvernement féodal : car en Europe, et parmi les nations de Race boréenne, le gouvernement impérial ou féodal ne diffère pas. Un empereur qui ne domine pas sur des chefs militaires, souverains des peuples qu'ils gouvernent, n'est pas un véritable empereur. Ce n'est point un Herôll proprement dit ; c'est un Herman, un chef militaire plus ou moins puissant. Un empereur, tel que l'Agamemnon d'Homère, doit régner sur des rois.

Mais, outre les deux classes primordiales qui divisaient les peuplades entières en hommes d'armes et en serfs, il se forma deux autres classes supérieures à celles-là, qui se composèrent d'hommes de choix que s'attachèrent principalement le Herôll ou le Herman, et qui formèrent leur garde, leur suite, et enfin leur cour. Ces deux classes, auxquelles s'attribuèrent avec le temps de grands privilèges, donnèrent leur nom à la Race tout entière ; surtout lorsque cette Race, ayant saisi la domination, étendit au loin ses conquêtes, et fonda des nations puissantes. De là sortirent les Hérules et les Germains.

Et comme par imitation des Herôlls ou des Hermans les chefs inférieurs, rendus puissants par la conquête, eurent aussi leurs suivants, appelés Leudes, à cause de la classe des hommes d'armes d'où ils sortaient ; ils donnèrent également leurs noms à des peuples entiers, lorsque ces peuples, conduits par eux, parvinrent à se distinguer de la nation proprement dite, en s'établissant au loin².

Mais tandis que la Race boréenne s'était ainsi préparée au combat, le combat avait continué. Les Sudéens profitant de leurs avantages, s'étaient avancés dans l'intérieur du pays. La flamme et le fer leur ouvraient des routes à travers des forêts jusqu'alors impraticables. Ils franchissaient les fleuves avec facilité, au moyen de ponts de bateaux

qu'ils savaient construire. A mesure qu'ils avançaient, ils devaient des forts inaccessibles. Les Boréen malgré leur nombre et leur valeur, ne pouvaient point tenir la campagne devant ces redoutables ennemis, trop au-dessus d'eux par leur discipline, leur tactique, et la différence des armes. S'ils essayaient de tomber sur eux à l'improviste, ou de les surprendre à la faveur des ombres de la nuit, ils les trouvaient renfermés dans des camps fortifiés. Tout trahissait cette Race infortunée, et semblait la conduire à sa perte absolue. Les femmes même des Boréens les abandonnaient pour leurs vainqueurs. Les premières qui s'étaient livrées, ayant appris l'idiome des Sudéens, leur servaient de guides, et leur montraient les retraites les plus cachées de leurs pères et de leurs époux. Ces malheureux, surpris, enveloppés de toutes parts, coupés, jetés avec adresse sur le bord des fleuves, ou acculés contre les montagnes, étaient obligés de se rendre ou de mourir de misère. Ceux qui étaient faits prisonniers dans les combats, ou qui se rendaient, pour éviter la mort, subissaient l'esclavage.

Cependant les Africains, déjà maîtres d'une grande partie du pays, en avaient fait explorer les richesses naturelles par leurs savants. On y avait découvert en abondance des mines de cuivre, d'étain, de plomb, de mercure, et surtout de fer, que sa grande utilité rendait si précieux à ces peuples. On avait trouvé des forêts immenses, riches en bois de construction. Les plaines offraient aux agriculteurs qui voudraient les défricher, l'espoir de récoltes magnifiques en blé. Des rivières en grand nombre présentaient sur leurs rives de gras pâturages, susceptibles de recevoir et de nourrir une quantité considérable de bestiaux. Ces nouvelles, apportées en Afrique et en Asie, attiraient une foule de colons.

On commença par exploiter les mines. Les misérables Boréens qu'on avait pris, et qu'on prenait tous les jours, furent livrés à des maîtres avides, qui les employèrent à ce rude travail. Ils n'étaient pas inhabiles à creuser grossièrement la terre. On leur apprit à le faire avec méthode, en se servant d'instruments appropriés. Ils pénétrèrent dans les entrailles des montagnes, ils en tirèrent en grandes muasses le minerai du cuivre, du fer, et des autres métaux. Ils furent obligés de les travailler et de les fondre. Ensevelis vivants dans des gouffres méphitiques, attaches à des roues, forcés d'entretenir des feux énormes, et de battre sur l'enclume des masses ardentes, combien de peines n'eurent-ils pas à supporter !

D'autres, pendant ce temps, traînaient la charrue et arrosaient de leur sueur des sillons dont les vainqueurs devaient recueillir les moissons. Les femmes même ne furent pas épargnées. Après que la victoire fut décidée, et qu'on n'eut plus besoin de leurs secours, on ne les traita guère mieux que leurs maris. On les vendit comme esclaves, et, pêle-mêle avec les hommes, on les fit passer en Afrique, où, tandis qu'on les employait aux travaux les plus vils on spéculait sur leur postérité.

Si les Nations boréennes, au lieu d'être encore nomades, eussent été fixées, si elles eussent habité des villes, comme celles que les Espagnols trouvèrent en Amérique, elles étaient entièrement perdues. Mais il semblait que la Providence, voulant leur conservation, eût imprimé dans la profondeur de leur âme une horreur invincible pour tout ce qui portait l'apparence d'une enceinte murée. Cette horreur, augmentée sans doute par les calamités sans nombre qu'elles éprouvèrent dans les prisons de leurs tyrans, subsista un grand nombre de siècles même après leur délivrance, même au milieu de leurs triomphes.

Et malgré le mélange qui a eu lieu tant de fois entre les peuples du Midi et du Nord, on trouve encore un grand nombre de hordes, d'origine boréenne, dont rien n'a pu vaincre la répugnance pour les demeures fixes, même après s'être établies dans des climats plus doux.

Ce qui sauva la Race blanche d'une destruction totale, ce fut la facilité qu'elle eut de fuir ses vainqueurs après qu'elle eut reconnu l'impossibilité de leur résister. Les débris des diverses peuplades, recueillis par les Hermans, qui depuis leur création n'avaient pas cessé de se renouveler, se réfugièrent dans le nord de l'Europe et de l'Asie ; et, parvenus dans ces immenses régions qui leur avait servi de berceau, s'y firent un rempart des glaces que la longueur des hivers y amoncelle. Leurs oppresseurs tâchèrent d'abord de les y poursuivre ; mais, après plusieurs tentatives infructueuses, ils en furent repoussés par l'âpreté du climat.

Notes du Chapitre

¹ Ce nom, en se chargeant de l'inflexion gutturale dans celui de Hercôll ou Hercule, est devenu célèbre par toute la terre. Il a été appliqué par la suite des temps à la Divinité universelle, au soleil ; comme celui de Herman, a été donné au Dieu de la guerre. On appelait Irminsul, ou plu tôt Herman-Sayl, le symbole de ce Dieu, représenté par une lance.

² Il faut noter avec soin que tous les Peuples dont on trouve les noms dans les anciens auteurs, compris ordinairement sous le nom générique de Celtes ou de Scythes, n'étaient au fond que les divisions d'un seul et même Peuple, issu d'une seule et même Race. Le nom de Celtes qu'ils se donnaient, en général, à eux-mêmes, signifiait les mâles, les forts, les illustres ; il dérivait directement du mot held, un héros, un prud'homme. Le nom de Scythes que leur donnaient leurs ennemis, signifiait, au contraire, les impurs, les réprouvés ; il venait du mot Cuth ou Scuth, appliqué à toute chose qu'on éloigne, qu'on repousse ou qui repousse. Il désignait au propre un crachat. C'était par ce mot injurieux que la Race noire caractérisait la blanche, à cause de la couleur du crachat.

CHAPITRE VIII.

Quatrième Révolution. La Paix et le Commerce.

Cependant une guerre implacable continua entre les deux Races : du côté des vainqueurs, on voulait faire des esclaves pour exploiter les mines et cultiver les terres ; du côté des vaincus, on voulait tirer d'abord vengeance des maux qu'on avait soufferts, et qu'on souffrait encore, et ensuite s'approprier ce qu'on pouvait ravir des biens des Sudéens. Il y avait parmi ces biens, outre les bestiaux et ce qui servait directement à la subsistance, une foule d'objets dont les Boréens avaient reconnu la grande utilité, et nommément les armes de cuivre et de fer, et les instruments de toutes sortes, fabriqués de ces deux métaux.

Souvent, au moment où l'on s'y attendait le moins, un déluge de Boréens inondait les établissements de leurs ennemis ; tout ce qui pouvait être enlevé l'était ; ce qui ne pouvait pas l'être était dévasté. C'était ordinairement au cœur de l'hiver, et tandis qu'une voûte de glace couvrait les fleuves et les lacs, que ces incursions avaient lieu. Toutes les précautions des Africains devenaient inutiles contre la première violence du torrent : moins habitués aux rigueurs du climat, ils ne pouvaient quitter aussi facilement leurs remparts : les campagnes sans défenses devenaient la proie de leurs anciens possesseurs. Les Boréens tombaient bien dans quelques embuscades, ils laissaient bien quelques morts et quelques prisonniers ; mais ce qu'ils emportaient les dédommageait toujours au-delà de leurs pertes ; en s'emparant de certaines mines, de certaines forges, ils délivrèrent souvent un grand nombre de leurs compatriotes, et emmenèrent avec eux plusieurs habiles ouvriers des Sudéens. Le parti qu'ils surent tirer de ces captures fut un événement dont les suites devinrent d'une incalculable importance : un de leurs Hermans, qui peut-être avait été esclave chez les ennemis, leur persuada d'appliquer leurs prisonniers aux mêmes travaux, afin de se procurer des armes égales en suffisante quantité. Leurs essais en ce genre furent d'abord assez grossiers, mais enfin ils connurent l'art de fondre le cuivre et le fer, et ce fut un pas énorme qu'ils firent. Leurs lances, leurs flèches, leurs haches, quoique mal taillées et mal trempées, n'en devinrent pas moins redoutables en des mains aussi robustes que les leurs ; car c'est ici le lieu de dire que, quant à la force physique, ils étaient infiniment supérieurs aux Sudéens. Leur taille élevée les avait d'abord fait prendre pour des Géants ; il paraît même certain que la fable des Titans, quoique ayant un objet cosmogonique en vue, a été matériellement conçue d'après eux, lorsque, parvenus à nettoyer l'Europe de leurs adversaires, ils portèrent la guerre en Afrique, et menacèrent le temple de Jupiter-Ammon.

Lorsque la saison devenait moins rigoureuse, les Sudéens reprenaient bien l'offensive ; mais c'est en vain que, pendant six ou huit mois de l'année, ils couvraient la campagne de leurs armées ; les Boréens, habiles à les éviter, se repliaient dans les vastes solitudes du nord de l'Asie, et semblaient disparaître à leurs regards. Aux premières approches de

l'hiver, au moment où les frimas obligeaient leurs ennemis à la retraite, on les voyait de nouveau sortir de leurs asiles, et recommencer leurs déprédations.

Cet état hostile, qui dura sans doute longtemps, eut un résultat inévitable, celui de développer dans l'âme des Boréens la valeur guerrière, en changeant en passion permanente l'instinct du courage qu'ils avaient reçu de la nature. Instruits par leurs nombreuses défaites, ils apprirent de leurs ennemis même l'art de les combattre avec moins de désavantage. Heureusement dégagés de tous préjugés, sans autre opiniâtreté que celle de la résistance, ils changèrent facilement leur mauvaise tactique en une meilleure, et ne gardèrent pas leurs armes grossières et peu dangereuses, quand ils eurent trouvé l'occasion de s'en procurer de plus redoutables. Au bout de quelques siècles, ces hommes que les superbes habitants de l'Afrique et de l'Asie regardaient comme de méprisables sauvages, dont la vie était à leur merci, devinrent des guerriers dont on ne pouvait plus, comme autrefois, dédaigner les attaques. Déjà les frontières extrêmes avaient été franchies plus d'une fois, les forts enlevés et détruits, les établissements trop enfoncés dans l'intérieur du pays pillés ou dévastés, et bientôt les villes mêmes bâties sur les rivages de la mer Méditerranée, depuis le Pont-Euxin jusqu'à la mer Atlantique, ne se crurent pas en sûreté, malgré les remparts dont elles étaient environnées.

Alors les nations sudéennes, auxquelles ces colonies appartenaient, réfléchirent sur cette situation critique, et jugèrent qu'il valait mieux chercher les moyens de vivre en paix avec les naturels du pays, que d'avoir à soutenir contre eux une guerre éternelle, dont ils ne recueillaient que les inconvénients sans avantage. L'une de ces nations, la première peut-être à laquelle l'idée en était venue, se détermina à envoyer une ambassade au Boréens : ce fut encore la nécessité qui détermina cet acte. Le Destin, en développant les conséquences d'un premier événement, mettait la Volonté de l'homme aux prises avec elles, et lui fournissait les occasions d'essayer ses forces.

Ce fut sans doute un spectacle aussi nouveau qu'extraordinaire, pour des hommes dont l'état de guerre était l'état naturel, qui ne connaissaient pas d'autres manières d'être que celles de braver l'ennemi ou de le craindre, et qui, nés au milieu des alarmes, n'avaient jamais conçu l'idée du repos, de voir arriser à eux des ennemis désarmés, précédés par un grand nombre de leurs compatriotes dont les chaînes étaient non seulement brisées, mais remplacées par de brillants emblèmes : ces compatriotes, destinés à servir d'interprètes, ayant demandé à parler au Herman, commencèrent par étaler devant lui les riches présents dont ils étaient porteurs, et lui exposèrent ensuite les désirs des Sudéens : mais comme il n'existait pas, dans l'idiome boréen, de mot propre pour exprimer l'idée de Paix, ils se servirent de celui qui exprimait celle de Liberté¹⁽ⁱ⁾, et dirent qu'ils venaient demander la liberté et l'offrir.

Je me laisse persuader, entraîné par mon sujet, que le Herman eut d'abord assez de peine à concevoir ce qu'on lui demandait, et qu'il dut recourir aux vieillards pour savoir s'il existait quelque chose de semblable dans la tradition, Il n'y existait rien qu'on pût comparer à cela. Depuis un temps immémorial on était en guerre ; cet état pouvait-il cesser ? Pourquoi et comment ? Les interprètes des Sudéens, intéressés à faire agréer l'ambassade, ne manquèrent pas de bonnes raisons : ils démontrèrent facilement à la Diète, que la cessation des hostilités offrirait un grand avantage aux deux peuples, en

leur laissant plus de loisir de vaquer à leurs travaux, et plus de sécurité pour en jouir. Au lieu de chercher à se ravir mutuellement les objets dont on avait besoin, au lieu de les emporter presque toujours dégouttant de sang de ses amis et de ses frères, ne valait-il pas mieux les échanger sans péril ? On pouvait fixer pour cela des limites qu'on s'engagerait réciproquement à ne point franchir ; on pouvait déterminer un lieu où se feraient les échanges. On voulait du fer, des armes, des étoffes : pourquoi ne point donner en échange des bestiaux, des grains, des fourrures ?

La Diète, composée des vieillards, goûta ces raisons. La classe des guerriers, sentant par instinct que la paix diminuerait son influence, eut beaucoup de peine à y consentir. Elle céda enfin, mais sans quitter les armes. Parmi les autres peuplades, la plupart suivirent l'exemple de la première ; mais il s'en trouva plusieurs qui ne voulurent pas y accéder. Pour la première fois, on vit qu'il était possible que la nation fût divisée, et, pour la première fois aussi, on sentit qu'il fallait que le petit nombre cédât au grand. Le Hérôll, ayant assemblé les Hermans, compta les voix ; et voyant que la majorité était pour la paix, il usa de son autorité pour contraindre la minorité. Cet acte de la plus grande importance eut lieu sans que son importance fût soupçonnée. La Race Boréenne était déjà gouvernée sans se douter qu'elle eût un gouvernement ; elle obéissait à des lois sans savoir même ce que c'était que des lois. Les événements naissaient des événements ; et la force des choses inclinait la volonté.

Ainsi le premier traité de paix qui fut conclu fut aussi un traité de commerce. Sans le second motif, on n'aurait pas conçu le premier.

Mais deux actes qui suivirent ce traité surprirent étrangement ceux des Boréens qui les virent. Le premier qui se fit, sans appareil, consista à tracer avec la pointe d'un stylet, sur une sorte de peau préparée, plusieurs caractères auxquels les Sudéens qui les traçaient paraissaient attacher une grande importance. Quelques vieillards ayant demandé aux interprètes ce que cela signifiait, apprirent, avec un étonnement mêlé d'admiration, que ces hommes noirs représentaient ainsi tout ce qui venait de se passer, afin d'en garder la mémoire, et de pouvoir en rendre compte à leurs Hermans quand ils seraient de retour chez eux. Un des vieillards, frappé de la beauté de cette idée, ne jugea point qu'il fût impossible de la réaliser pour sa peuplade ; et dès le moment qu'il en eut conçu la pensée, et qu'il eut seulement essayé de tracer avec son bâton, sur le sable, de simples lignes droites ou croisées pour exprimer les nombres, c'en fut assez : l'art de l'écriture prit naissance, et rentra dans le domaine du Destin qui le développa.

Le second acte qui se fit, avec une grande solennité, eut pour objet un sacrifice que les Sudéens firent au Soleil, leur grande Divinité. Le culte général de toutes ces nations d'origine africaine était le sabéïme. Cette forme de culte est la plus ancienne dont le souvenir se soit conservé sur la terre². La pompe du spectacle, cet autel élevé, cette victime immolée, ces cérémonies extraordinaires, ces hommes revêtus d'habits magnifiques, invoquant à genoux l'Astre de la lumière, tout cela frappa d'admiration la foule des Boréens accourue pour jouir d'un spectacle si nouveau. Les interprètes, interrogés de nouveau sur cet objet, répondirent que c'était ainsi que les Sudéens se comportaient quand ils voulaient remercier le soleil de quelque grand bienfait, ou l'engager à leur en accorder un. Quoique les vieillards entendissent bien les mots dont les interprètes firent

usage, ils ne comprirent pourtant rien à l'idée que ces mots renfermaient. Celle qu'ils en reçurent leur parut extravagante. Comment croire que le soleil, qui tous les jours se lève pour éclairer le monde, puisse accorder d'autres bienfaits ? Est-il possible qu'il favorise plus un peuple que l'autre, et qu'il soit plus ou moins bon aujourd'hui que demain ? L'intelligence de ces hommes encore assoupie n'était pas susceptible de s'élever à rien de spirituel ; la sphère instinctive et la sphère animique étaient seules développées en eux ; leurs seules émotions leur venaient encore des besoins ou des passions.

Les inspirations étaient nulles ; le moment n'était pas loin où ils devaient commencer à éprouver leurs influences ; mais ce ne devait être par aucun moyen sensible. Tout a son principe, et n'en peut avoir qu'un ; les formes seules peuvent varier. Quand les philosophes de tous les âges ont cherché l'origine des choses intellectuelles dans ce qui n'est pas intellectuel, il ont témoigné leur ignorance. Le semblable seul produit le semblable. Ce n'est pas la crainte qui fit naître les Dieux ; c'est l'étincelle divine confiée à notre intelligence, dont le rayonnement y manifeste tout ce qui est divin. Qui ne gémirait d'entendre un des plus considérables philosophes du siècle passé, Voltaire, le coryphée de son temps, dire sérieusement : « Il tonne; qui fait tonner ? Ce pourrait bien être un serpent du voisinage : il faut apaiser ce serpent. De là le culte. » Quel pitoyable raisonnement ! Quel oubli de soi-même ! Comment l'homme qui peut émettre une telle hypothèse ose-t-il prétendre à l'orgueil d'éclairer les hommes ?

Je ne veux pas oublier de dire, avant de terminer ce Chapitre, qu'on peut faire remonter au premier traité de paix qui fut conclu en Europe, le premier nom générique que se donnèrent les nations autochtones qui l'habitaient. Il paraît bien que, jusque-là, elles n'en avaient pas pris d'autres que celui de man, l'homme³. Mais ayant appris par leurs interprètes que les Sudéens se donnaient à eux-mêmes le titre d'Atlantes⁴, c'est-à-dire les Maîtres de l'Univers, elles prirent celui de Celtes, les héros ; et sachant, en outre, qu'à cause de la couleur blanche de leur peau, on leur donnait le nom injurieux de Scythes, ils désignèrent leurs ennemis par le nom expressif de Pelasks⁵, c'est-à-dire peaux tannées.

Notes du Chapitre

¹ Encore aujourd'hui, en allemand, le mot *frey* signifie libre, et le mot *frid* signifie la Paix.

² Le mot *Zaab* désignait le soleil dans la langue primitive des peuples africains. Il signifiait proprement le Père vivant ou resplendissant. De là, le mot hébreu *zchb*, l'or.

³ Le mot *man*, qui sert encore à désigner l'homme dans presque tous les idiomes septentrionaux, signifie l'Être par excellence. Il vient de la racine *ân* ou *ôn* exprimant en celte le verbe unique être ; de là le grec *xxx*, le latin *ens*, l'anglais *ain*, etc.

⁴ Ce nom assez connu se compose de deux mots : *atta*, le Maître, l'Ancien, le Père ; et *lant*, l'étendue universelle.

⁵ J'ai expliqué déjà le nom de Celtes. J'observerai seulement ici qu'il devrait être prononcé *Keltes*, étant formé sur le grec *xxxx*.». J'ai aussi expliqué le nom de Scythes. Quant au nom de *Pelasks* souvent écrit *Pelasges*, je dois dire qu'il peut signifier aussi les peuples noirs, parce que le mot *Ask* qui a désigné un bois, a aussi désigné un peuple. On a pu également, sans beaucoup de difficulté, y voir les peuples navigateurs, puisqu'ils l'étaient réellement.

CHAPITRE IX

De la Propriété, et de l'inégalité des Conditions. Leur origine.

Jusqu'alors les Boréens avaient possédé en propre un grand nombre de choses sans que l'idée abstraite de propriété entrât dans leur esprit. Il ne leur arrivait pas plus de mettre en doute la propriété de leur arc et de leurs flèches, que celle de leurs bras ou de leurs mains. Leur tanière leur appartenait parce qu'ils l'avaient creusée, leur chariot était à eux parce qu'ils l'avaient fabriqué. Ceux qui possédaient quelques rennes, quelques élans, ou quelques autres bestiaux, en jouissaient sans trouble par cela seul qu'ils les possédaient. La peine qu'ils avaient prise de les élever, la peine qu'ils continuaient à prendre de les nourrir, leur en assurait la possession. Tous en avaient ou en pouvaient avoir au même prix. Comme la terre ne manquait à personne, personne n'était en droit de se plaindre. La propriété était une telle conséquence de l'État social, et l'État social une telle conséquence de la nature de l'homme, que l'idée de la fixer et de la constater par une loi, ne pouvait pas seulement naître. D'ailleurs, comment une loi quelconque aurait-elle pu être faite ? Tout le droit politique n'était alors fondé que sur des usages, et ces usages s'étaient enchaînés les uns aux autres avec la même force que les actes de la vie. Or, chacun confondait avec la conscience de sa vie celle de sa propriété ; et il aurait paru aussi étrange de chercher à vivre de la vie d'un autre, que de vouloir jouir du fruit de son travail, qui n'était autre chose que l'exercice de sa vie.

Les publicistes, qui ne voyant pas ce que je viens de dire, se sont tourmentés pour trouver l'origine du droit de propriété, se sont perdus dans des hypothèses absurdes. Autant valait demander de quel droit l'homme possède son corps. Le corps de l'homme n'est pas l'homme tout entier ; ce n'est pas proprement lui, mais seulement ce qui est à lui. Sa propriété n'est pas son corps non plus, mais c'est ce qui appartient à son corps. Lui ravir son corps, c'est lui ôter la vie : lui ravir ce qui est à son corps, c'est lui enlever les moyens de la vie. La force peut sans doute le priver de l'un et de l'autre ; mais la force peut aussi les conserver ; et l'homme a autant de droit à défendre sa vie que les moyens de sa vie : c'est-à-dire son corps et ce qui est à son corps, ou sa propriété.

Ainsi, dès le moment que la Providence a déterminé parmi les hommes un principe d'État social, il y a eu nécessairement un principe de propriété ; car l'un ne saurait exister sans l'autre. Les premières sensations instinctives dont le Règne hominal a la conscience, sont jouir et posséder, pour l'homme, et posséder et jouir pour la femme ; c'est même de ce contraste, comme je l'ai montré, que jaillit le premier ébranlement qui donne le mouvement à tout le reste.

La propriété est donc un besoin aussi inhérent à l'homme que la jouissance. La sensation de ce besoin transformé en sentiment dans la sphère animique, devenant permanent comme tous les autres sentiments dans l'absence même du besoin qui les a fait naître, y produit une foule de passions, dont la force se divulgue et s'étend à mesure que la civilisation fait des progrès. Du sentiment de la propriété naît le droit ; des passions

qui l'accompagnent naissent les moyens d'acquérir ce droit et de le conserver. il n'est nullement besoin d'une convention pour cela : la loi qui l'établit est gravée d'avance dans tous les coeurs.

Je ne veux pas dire par là qu'il ne puisse arriver que dans l'origine des sociétés un homme privé d'arc, par exemple, ne tentera pas de s'approprier celui d'un autre ; qu'il ne lui dérobera pas, s'il le peut, le gibier qu'il aura chassé, la renne qu'il aura élevée et nourrie ; je dis seulement qu'en le faisant il saura qu'il agit contre un droit qu'il reconnaît pour lui-même, et qu'il veut qu'on respecte en lui ; un droit pour la conservation duquel il sait d'avance que l'homme qu'il veut dépouiller combattra de la même manière qu'il combattrait lui-même dans une semblable occasion. S'il ne savait pas cela, il n'existerait, pas d'État social, même commençant ; et l'arc ne serait pas taillé, et le gibier ne serait pas pris, et la renne ne serait pas asservie. De cette conscience naît une situation fâcheuse pour le réfractaire ; car ses forces en sont diminuées d'autant plus qu'il sent son tort, et celles de son adversaire, augmentées d'autant plus qu'il sent son droit.

L'homme aimera donc mieux se faire un arc en repos, que d'en ravir un tout fait au péril de sa vie. Il préférera d'aller à la chasse ou à la pêche pour son propre compte, que d'avoir à combattre sans cesse, et il jugera bien que la moindre fatigue et le moindre danger sont du côté du travail. A moins pourtant que l'urgence du besoin ne le pousse irrésistiblement à braver la mort pour conserver sa vie ; auquel cas, il rentrera momentanément dans l'état de nature d'où il était sorti, et s'exposera au hasard de perdre son corps pour atteindre aux moyens de le conserver. Il réussira quelquefois, mais plus souvent il périra : et sa mort, qui sera connue dans la peuplade, sera une leçon dont l'État social profitera.

Telle était la situation générale de la Race boréenne, relativement au droit de propriété à l'époque de l'apparition des Sudéens. Cette apparition et l'état de guerre dont elle fut la suite, apportèrent à ce droit quelques changements importants. D'abord les peuplades se divisèrent en deux classes distinctes, et se donnèrent plusieurs sortes de chefs. La division qui s'opéra était dans la nature des choses. Car il n'est point vrai, comme l'ont avancé quelques publicistes, ou mauvais observateurs, ou systématiquement passionnés, que tous les hommes naissent forts et guerriers. Les hommes naissent inégaux de toutes les manières et plus inclinés vers certaines facultés que vers d'autres. Il y en a de faibles et de forts, de petits et de grands, de belliqueux et de pacifiques, de paresseux et d'agiles. Tandis que les uns aiment l'agitation, le bruit, les dangers ; les autres recherchent, au contraire, le repos et le calme, et préfèrent le métier de pasteur et d'agriculteur à celui de soldat. Le travail de la charrue leur convient davantage que les fatigues de la guerre, et la houlette a plus d'attraits pour eux que la lance ou le javelot.

Or, la division qui se lit entre les uns et les autres ne fut point arbitraire. Ce fut librement et par un mouvement instinctif que chacun se mit à sa place. Il n'était pas encore là de point d'honneur qui forçât les hommes à paraître ce qu'ils n'étaient pas ; et encore moins de loi conscriptive qui leur ordonnât de prendre malgré eux un métier pour lequel plusieurs se sentaient un invincible éloignement. Aussi, dès que le Herman eut annoncé son intention de former une classe d'hommes d'armes, destinés à combattre l'ennemi, et une classe d'hommes de travail, réservés pour alimenter cette classe et lui fournir tous les objets dont elle ne pouvait plus se pourvoir elle-même, cette formation

eut-elle lieu sans la moindre difficulté. J'avoue qu'aucun des hommes qui entrèrent dans l'une ou dans l'autre de ces classes, ne prévint les conséquences que son choix pouvait avoir dans l'avenir. Leur vue ne pouvait pas aller jusque-là. Comment prévoir qu'une simple inégalité naturelle de forces ou d'inclinations se transformerait par la suite en une inégalité politique, et constituerait un droit ? Ce fut cependant ce qui arriva. Cette forme sociale, librement consentie, et confiée au Destin, eut les résultats qu'elle devait nécessairement avoir, et donna naissance au plus ancien gouvernement que l'Europe ait connu, le gouvernement féodal.

CHAPITRE X

Situation de la Race boréenne à celle première époque de la Civilisation

Mais peut-être le lecteur attentif me demandera-t-il comment une simple inégalité physique put constituer un droit moral, et surtout comment le choix des pères put obliger les enfants. Car il paraît bien que la première division étant faite en deux classes, celle des hommes d'armes et celle des hommes de travail, les enfants des uns et des autres restèrent en général dans l'une ou l'autre de ces classes ; de manière qu'au bout d'un certain temps, et lorsque les nations celtiques furent définitivement constituées, il se trouva que ceux de la première classe furent les supérieurs des autres, et jouirent de certains privilèges honorifiques qui les firent considérer comme nobles, et les autres comme roturiers. La réponse à cette question est si simple, que je ne conçois pas comment tant de publicistes auxquels on l'a proposée ne l'ont pas résolue. La voici : La classe des hommes d'armes, par le fait seul de sa libre formation, se trouva chargée non seulement de sa propre défense, mais aussi de la défense de l'autre classe ; en sorte qu'elle ne pouvait périr sans que l'autre ne périt également. Toutes les destinées de la Race boréenne pesèrent sur elle. Si elle eût été vaincue, la race entière disparaissait. Son triomphe assura donc plus que son existence ; il assura l'existence de toute la Race, et sa perpétuité. Les enfants qui naquirent tant dans une classe que dans l'autre, ne naquirent que parce qu'elle avait triomphé. Il lui durent donc la vie ; et cette vie put être classée, sans aucune injustice, selon l'inégalité politique dans laquelle et par laquelle il lui était accordé de se manifester. C'est ainsi que cette inégalité, d'abord physique, ensuite politique put constituer un droit légitime et moral, et passer des pères aux enfants, puisque sans elle les pères seraient morts ou auraient subi l'esclavage, et que les enfants ne seraient pas nés.

Le triomphe de la Race boréenne, à laquelle je donnerai maintenant le nom de Celtique, fut assuré par le traité de paix et de commerce dont j'ai parlé ; mais ce triomphe, qui garantit son existence, fut très loin de lui donner le repos.

Jusque-là, comme j'avais essayé de le montrer au commencement du Chapitre précédent, la propriété avait été plutôt un fait qu'un droit chez les Celtes. Nul ne s'était jamais avisé d'y arrêter sa pensée. Mais lorsque le commerce s'ouvrit avec les Sudéens, actuellement connus sous le nom d'Atlantes, et que les échanges eurent lieu entre les deux nations, il arriva que des peuplades, plus rapprochées des frontières, eurent un plus grand avantage que d'autres plus éloignées, et se trouvèrent à portée de faire un meilleur trafic. D'autre côté, les fourrures que demandaient les Atlantes étaient entre les mains des peuplades les plus reculées dans le nord, d'où on ne pouvait les tirer qu'en faisant des échanges multipliés. Les relations se compliquèrent, les intérêts se croisèrent. Les richesses inégales firent naître l'envie. Ces motifs de mésintelligence vinrent aux oreilles des Africains, qui en profitèrent habilement. Ces hommes, très avancés dans toutes les sciences physiques et morales, ne pouvaient ignorer celle de la politique ; il est vraisemblable qu'ils mirent en usage ses ressorts les plus secrets, pour augmenter cette mésintelligence qui

leur était favorable. Les ferments de discorde qu'ils jetèrent eurent tout le succès qu'ils en pouvaient attendre. Les peuplades celtiques, irritées les unes contre les autres, cessèrent de se considérer comme les parties inséparables d'un tout unique, et se comportèrent les unes vis-à-vis des autres comme se seraient comportés de simples individus. Or, la seule manière que les individus eussent connue jusqu'alors de vider leurs différends, avait été les combats particuliers. Ils n'avaient point d'autre jurisprudence que celle du duel.

Les Celtes se battaient pour toutes sortes de su jets, aussi-bien pour des intérêts privés que pour des intérêts généraux. Quand une Peuplade était assemblée pour élire un Herman, celui qui se présentait pour remplir cet emploi militaire, portait, par le seul fait de sa présentation, un défi à tous ses concurrents. S'il s'en trouvait un qui se jugeât plus digne que lui de commander aux autres, il acceptait le défi, et le vainqueur était proclamé. Quand ces Hermans de toutes les Peuplades se réunissaient pour élire un Hérôll, on suivait la même méthode. C'était toujours le plus fort ou le plus heureux qui recevait cette dignité. S'il s'élevait un différent quelconque entre les particuliers, la Diète n'avait pas d'autres manières de le juger que d'ordonner le combat entre les contendants. Celui qui s'avouait vaincu était condamné. Les hommes d'armes se battaient avec leurs armes, et presque toujours à outrance. Les hommes de travail luttaient entre eux avec ceste, ou s'armaient seulement de la massue. Le combat était terminé dès que l'un d'eux était terrassé.

On voit clairement que c'était le Destin seul qui dominait encore cette race, et que la sphère intellectuelle n'y était ouverte à aucune idée morale de juste ou d'injuste, de vérité ou d'erreur. Le juste était pour elle le triomphant, et la vérité, l'exercice de la force. La force était tout pour ces hommes instinctifs ou passionnés ; elle était pour eux, ce qu'a naguère exprimé énergiquement un homme qui s'y connaissait, le vrai mis à nu.

Dès que, par une suite du changement qui se fit dans la manière de vivre, ce ne fut pas les particuliers seuls qui eurent des intérêts opposés, mais que des Peuplades nombreuses se crurent lésées par d'autres peuplades, il n'y eut pas d'autres moyen de terminer les différends qui s'élevèrent entre elles, que d'invoquer la force des armes. On se déclara la guerre de la même manière, et presque avec les mêmes formes, qu'on se serait appelé en duel. Les Peuplades se battirent pour des objets souvent très frivoles, et même pour de simples offenses. Les Atlantes, témoins de ces sanglants démêlés, les excitaient sourdement ; faisaient adroitement pencher la balance d'un côté ou d'autre par leur secrète intervention, et trouvaient toujours les moyens de gagner là où leurs alliés perdaient. Je ne crains pas de pousser ici l'hypothèse trop loin en disant que leur astucieuse politique alla jusqu'au point de se faire vendre comme esclaves les prisonniers que les misérables Celtes se faisaient les uns sur les autres. Si cela est, comme je le crois, et comme peut-être j'en trouverais des preuves dans la tradition écrite, la fatalité du Destin avait été poussée aussi loin qu'elle peut aller. Car, considérée sous un certain point de vue, la mort n'est pas aussi cruelle que l'esclavage. En voici la raison : la mort ne fait que remettre l'homme sous la puissance de la Providence, qui en dispose selon sa nature ; tandis que l'esclavage le livre au Destin, qui l'entraîne dans le tourbillon de la nécessité¹.

Il est certain que l'époque où je me transporte fut la plus désastreuse pour les Celtes. Leurs calamités s'aggravaient avec les fautes qu'ils ne cessaient de commettre ; et peut-

être que la perfide paix qu'on leur avait donnée, plus dangereuse que la guerre même, eût entraîné leur perte, si le moment marqué par la Providence ne fût arrivé, où leur intelligence devait acquérir son premier développement.

Notes du Chapitre

1 Au reste, il n'est encore question ici que de cette espèce d'esclavage qui résulte de la force des armes, et qui pèse sur l'ennemi vaincu. Cet esclavage, qui est purement de fait sans être de droit, n'oblige nullement l'esclave à rester esclave ; car, comme c'est la force seule qui l'a fait tel, la force aussi peut le défaire. Il existe deux autres espèces d'esclavages dont je parlerai plus tard : l'esclavage domestique, qui s'établit dans la république ; et le servage féodal, qui a lieu dans les états féodaux. Le plus terrible de ces trois esclavages est sans doute l'esclavage domestique, parce qu'il est non seulement de fait, mais de droit ; qu'il devient légitime a cause de la loi qui le fonde, et qu'il oblige l'esclave à rester esclave par devoir, et à river ses chaînes mêmes par les vertus d'esclave qu'on lui inculque dès l'enfance. Le servage féodal est moins rigoureux, parce qu'il ne porte que sur une convention, et qu'on peut le considérer plutôt comme légal que comme légitime. J'expliquerai plus loin ce que je ne fais qu'indiquer ici.

CHAPITRE XI

Cinquième Révolution. Développement de l'intelligence humaine. Origine du Culte.

Je voudrais qu'avant de lire ce Chapitre, et surtout avant de porter un jugement quelconque sur l'idée qu'il renferme, le lecteur se persuadât une vérité fondamentale, hors de laquelle il n'y a qu'erreur et préjugé. C'est à savoir : que rien dans la nature élémentaire ne se forme ni tout de suite ni tout à la fois ; que tout y vient d'un principe, dont les développements, soumis à l'influence du temps, ont leur commencement, leur milieu et leur fin.

L'arbre le plus vigoureux, l'animal le plus parfait, sortent d'un germe imperceptible ; ils croissent lentement, et n'atteignent leur perfection relative qu'après avoir subi un nombre infini de vicissitudes. Ce qui arrive à l'homme physique arrive également à l'homme instinctif, animique ou intellectuel ; et ce qui a lieu pour l'individu, a lieu aussi pour la Race entière, et pour le Règne hominal même qui comprend plusieurs races.

Nous avons déjà vu se développer dans une de ces races que j'ai appelée Race boréenne, la sphère instinctive et la sphère animique, et nous avons pu suivre les divers mouvements de leurs facultés respectives, autant que la marche rapide que j'ai adoptée a pu nous le permettre. Je n'ai pas voulu faire un ouvrage volumineux, mais un ouvrage utile ; ce n'était pas le nombre des pages qui importait, c'était le nombre des pensées. Or, le développement des deux sphères inférieures, l'instinctive et l'animique, tout important qu'il est, resterait pourtant infructueux, si celui de la sphère intellectuelle ne venait en son temps le corroborer. L'homme, que ses besoins nécessitent et que ses passions entraînent sans cesse, est loin d'avoir atteint la perfection dont il est susceptible. Il faut qu'une lumière plus pure que celle qui naît du choc des passions vienne à son secours, pour le guider dans la carrière de la vie. Cette lumière, qui jaillit des deux grands flambeaux de la Religion et des lois, ne peut naître qu'après que le premier ébranlement de l'intelligence a eu lieu. Mais cet ébranlement n'est pas tel que se le sont imaginé quelques hommes plus forts d'enthousiasme que de sagacité ; cette lumière ne paraît pas brusquement dans tout son éclat ; elle s'ouvre par le crépuscule comme celle du jour, et passe par tous les degrés de l'aube et de l'aurore avant d'arriser à son midi. La Nature, je le répète en d'autres termes, ne montre dans rien des transitions brusques ; elle passe d'un extrême à l'autre par des nuances presque insensibles

On ne doit donc point s'étonner de voir chez les peuples enfants des notions intellectuelles obscures et même quelquefois bizarres, des croyances superstitieuses, des cultes et des cérémonies qui nous paraissent tantôt ridicules, et tantôt atroces, des lois extraordinaires, dont on ne saurait assigner le but moral ; toutes ces choses dépendent du mouvement encore désordonné de la sphère intellectuelle et des milieux ténébreux que la lumière providentielle est obligée de traverser : ces milieux plus ou moins denses, en brisant cette lumière, en la réfractant de plusieurs manières, la dénaturent souvent, et transforment les plus sublimes images en des fantômes effrayants. L'imagination

individuelle des enfants, chez les nations les plus avancées, offre encore le tableau fidèle de l'imagination générale des peuples à l'aurore de leur civilisation. Mais un écueil se présente ici à l'observateur, et je dois le signaler.

De même que les vieillards parvenus à la décrépitude ont beaucoup de traits de ressemblance avec les enfants, ainsi les nations, dans leur vieillesse, prêtes à disparaître de dessus la face de la terre, se rapprochent beaucoup de celles qui ne font que commencer leur carrière. La distinction entre elles est difficile à faire, mais non pas impossible. Un homme habitué à l'observation ne confond pas les derniers jours de l'automne avec les premiers jours du printemps, quoique la température soit la même : il sent dans l'air une certaine disposition qui lui annonce, dans les uns, la chute de la vie, et, dans les autres, son exaltation : ainsi, quoiqu'il y eût beaucoup de ressemblance, par exemple, entre le culte des Péruviens et celui des Chinois, il s'en fallait de beaucoup que la position des Peuples fût la même.

Les Celtes, à l'époque où je les examine, n'étaient pas loin de l'âge des Péruviens, lorsque ceux-ci furent découverts et détruits par les Espagnols ; mais ils avaient sur eux des avantages incalculables ; la partie physique, en eux s'était complètement développée avant que l'intellectuelle eût commencé son travail : ils étaient robustes et forts, et leurs passions étaient déjà excitées quand les Africains les rencontrèrent. Leurs corps endurcis par l'âpreté du climat, leur vie errante, l'absence de toute entrave civile et religieuse, leur donnèrent un avantage que j'ai déjà fait remarquer. Chez les Péruviens, au contraire, le développement intellectuel avait été précoce, et le développement physique, tardif et étouffé. J'ai quelques raisons de croire que, chez ce dernier peuple, l'ébranlement de la sphère intellectuelle avait été donné trop tôt, par suite d'un accident. Il est probable que des navigateurs chinois, écartés par une tempête, ayant abordé chez quelque peuplade de la baie de Panama, entreprirent sa civilisation, et réussirent à la porter très loin sous plusieurs rapports. Malheureusement ils agirent comme ces précepteurs imprudents qui, pour faire briller un moment leur élève, le rendent idiot pour tout le reste de sa vie. A l'exception de la morale et de la politique, les Péruviens avaient fait peu de progrès dans les autres sciences. C'étaient des fruits de serre chaude, brillants à la vue ; mais au goût, flasques et sans saveur. Tandis qu'on représentait à Cusco des comédies et des tragédies, qu'on y célébrait des fêtes magnifiques, on y ignorait l'art de la guerre, dont on n'avait fait encore l'essai que dans une dissension civile de peu de durée. Quelques brigands avarés, armés de férocité et de ruse, suffirent pour anéantir ce peuple trop tôt occupé d'idées au-dessus de sa portée. Les Celtes, plus heureux, avaient résisté à des Nations entières, aguerries et puissantes, par la seule opposition de leurs forces instinctives. Leurs idées s'étaient développées lentement et à propos. A présent leurs passions trop excitées les mettaient en danger ; leurs forces surabondantes se tournaient contre eux-mêmes. Il fallait leur donner un frein. Ce fut l'ouvrage de la Providence.

Encore cette fois le mouvement imprimé commença à se manifester par les femmes. Plus faibles, et par conséquent plus accessibles que les hommes à toutes les impressions, c'est toujours elles qui font les premiers pas dans la carrière de la civilisation. Heureuses si, pour en profiter dignement, elles savaient confondre leur intérêt propre dans l'intérêt général : mais c'est ce qui n'arrive presque jamais.

La guerre était allumée entre deux peuplades ; les deux Hermans, violemment irrités l'un contre l'autre, s'étaient provoqués, à la tête de leurs hommes d'armes ; ils allaient vider leur différend par un combat singulier. Déjà le fer brillait dans leurs mains, lorsque tout à coup une femme échevelée se jette au milieu d'eux, au hasard de recevoir la mort. Elle leur crie de s'arrêter, de suspendre leurs coups, de l'écouter. Son action, son accent, la vivacité de ses regards, les étonnent. C'était la femme de l'un et la sœur de l'autre. Ils s'arrêtent ; ils l'écoutent. Sa voix avait quelque chose de surnaturel, dont, malgré leur colère, ils se sentaient émus. Elle leur dit qu'accablée de douleur dans son chariot, elle s'était sentie défaillir, sans toutefois perdre entièrement connaissance ; qu'appelée, alors par une voix forte, elle avait levé les yeux, et qu'elle avait vu devant elle un guerrier d'une taille colossale, tout resplendissant de lumière, qui lui avait dit : « Descends, Voluspa, relève ta robe et cours vers le lieu où ton époux et ton frère vont répandre le sang boréen. Dis-leur que moi, le premier Herman, le premier héros de leur race, le vainqueur des peuples noirs, je suis descendu du palais des nuages, où réside mon âme, pour leur ordonner par ta voix de cesser ce combat fratricide. C'est la ruse des peuples noirs qui les divise. Ils sont là, cachés dans l'épaisseur de la forêt. Ils attendent que la mort ait moissonné les plus vaillants pour tomber sur le reste, et s'enrichir de vos dépouilles. N'entendez-vous pas les cris de victoire qu'ils poussent déjà aux pieds de leur idole ? Allez, ne perdez pas un moment. Surprenez-les dans l'ivresse de leur joie féroce, et frappez-les de mort. Mon âme tressaillira de plaisir au bruit de vos exploits. Porté sur vos pas par le souffle des orages, je croirai manier encore la forte lance et l'abreuver du sang ennemi. »

Ce discours, prononcé d'une voix véhémence, s'ouvre facilement la route de leur âme ; il y pénètre, il y cause un ébranlement jusqu'alors inconnu. La sensation qu'ils en éprouvent est forte et soudaine ; ils ne doutent pas de la véracité de la Voluspa¹. Ils la croient : tout est accompli. Le sentiment se transforme en assentiment, et l'admiration prend la plaie de l'estime. La sphère intellectuelle est émue pour la première fois, et l'imagination y établit son empire.

Sans se donner le temps de réfléchir, les deux guerriers se prennent la main. Ils jurent d'obéir au premier Herman, à ce Herman dont le souvenir s'est perpétué d'âge en âge, pour servir de modèle au héros. Ils ne doutent point du tout qu'il n'existe encore dans les nuages. Ni le principe, ni le mode, ni le but de cette existence, n'est point ce qui les inquiète. Ils y ajoutent foi par une émotion intuitive, qui est déjà le fruit de la réaction de leur admiration sur la valeur guerrière, leur passion favorite.

A la hâte ils haranguent leurs hommes d'armes. Ils leur apprennent l'événement qui vient de se passer. Ils sont pénétrés, ils pénètrent ; leur enthousiasme se communique. Nul ne doute que le premier Herman ne soit invisible à la tête de leurs bataillons. Ils l'appellent leur Hérôll² (s), et ce nom, qui reste consacré à lui seul, devient leur cri belliqueux. Ils atteignent le camp des Africains. Ils les trouvent dans l'attitude qu'avait indiquée la prophétesse, attendant l'issue du combat des deux peuplades, pour en profiter. Ils se précipitent sur eux, ils les massacrent. La fuite la plus prompte peut à peine en soustraire à la mort un petit nombre, qui va semant au loin la terreur.

Cependant les Celtes reviennent triomphants. A leur tête était cette même femme dont la voix inspirée avait préparé leur triomphe. En traversant la forêt, la fatigue l'oblige

à se reposer au pied d'un chêne. A peine y est-elle quelques instants, que l'arbre paraît, au milieu du calme, agiter son feuillage mystérieux. La Voluspa elle-même, saisie d'un trouble inexprimable, se lève, s'écrie qu'elle sent l'esprit de Herman. On se rassemble autour d'elle ; on l'écoute. Elle parle avec une force qui en impose aux hommes les plus farouches. Malgré eux ils sentent leurs genoux fléchir ; ils s'inclinent avec respect. Une sainte terreur les pénètre. Ils sont religieux pour la première fois. La prophétesse poursuit. L'avenir se dévoile à ses yeux. Elle voit les Celtes, vainqueurs de leurs ennemis, envahir tous les royaumes de la terre, s'en partager les richesses et fouler aux pieds ces peuples noirs dont ils ont été longtemps les esclaves. « Allez, dit-elle enfin, vaillants héros, marchez à vos glorieuses destinées, mais n'oubliez pas Herman, le chef des hommes, et surtout respectez Teut-tad, le Père sublime³ ! »

Tel fut le premier oracle prononcé parmi les Boréens, et telle fut la première impression religieuse qu'ils reçurent. Cet oracle fut rendu sous un chêne et cet arbre devint sacré pour eux ; dans une forêt, et les forêts leur servirent de temple ; par une femme, et dès ce moment les femmes prirent leurs yeux un caractère divin. Cette femme fut le modèle de toutes les Pythies, de toutes les Prophétesses qui furent connues par la suite des temps, tant en Europe qu'en Asie. D'abord elles prophétisèrent sous des chênes, et c'est ce qui rendit si fameux les chênes de la forêt de Dodone.

Lorsque les Celtes furent devenus les maîtres du monde, et qu'ils eurent pris des nations qu'ils avaient vaincues le goût des arts et de la magnificence, ils élevèrent à leurs Pythies des temples superbes, où le trépied symbolique, placé sur un gouffre, ou véritable ou artificiel, remplaça le chêne et le fit oublier.

Mais encore loin de cette époque, les Peuplades boréennes ne songèrent qu'à consacrer le lieu oit venait de se rendre le premier oracle. Elles élevèrent un autel, sur le modèle de ceux qu'elles avaient vus parmi les Atlantes ; et, plaçant au-dessus une lance ou un glaive, le dédièrent au premier Herman, sous nom d'Herman-Sayl⁴.

Notes du Chapitre

¹ Voluspa signifie celle qui voit l'universalité des choses.

² J'ai déjà dit que ce nom, avec l'inflexion gutturale, devint celui d'Hercule. C'est par la suppression de la première syllabe, qu'il a fait celui de Rôll ou Raoul. En y ajoutant le mot land, emprunté des Atlantes pour signifier l'étendue terrestre, on a formé Herolland, Orland ou Rolland c'est-à-dire le maître de toute la terre.

³ Je traduis Teut-tad par Père sublime ; mais il peut signifier aussi Père infini, universel. Les Grecs et les Latins ont changé ce nom en celui de Teutatès. Du mot Teut-Æsk, qui signifie le Peuple de Teut, nous avons fait Tudesque ; de Teut-Sohn, le fils de Teut, Teuton. Les Allemands appellent encore leur pays Deutsch-Land, c'est-à-dire la terre de Teut.

⁴ J'ai déjà expliqué ce mot : il signifie littéralement le poteau de Herman.

CHAPITRE XII

Récapitulation.

Dans ce premier Livre j'ai fait connaître l'objet principal de cet ouvrage, et, prenant l'homme au moment de son apparition sur la scène du Monde, réduit encore aux plus simples perceptions se l'instinct, étranger à toute espèce de civilisation, je l'ai conduit par le développement des principales facultés de son âme, jusque sur le seuil de l'Édifice social, à cette époque, qu'on a mal à propos qualifiée d'âge d'or; après avoir détruit cette erreur, et combattu plusieurs fausses théories qui s'y rattachent, j'ai continué ma marche.

Constitué en familles, possesseur d'un idiome articulé, l'Homme était arrivé au point où se trouvent, même de nos jours, un grand nombre de ses semblables. Il ne connaissait encore ni lois, ni gouvernement, ni religion. J'ai dû le mener à la connaissance de ces objets importants, et montrer que ce n'est pas par leur moyen qu'il peut devenir moral, puissant et vertueux, se rendre digne de ses hautes destinées, et atteindre le but pour lequel il a été créé. J'ai choisi pour cela la forme historique, afin d'éviter ou la sécheresse des citations, ou l'ennui des raisonnements abstraits. J'espère que le Lecteur voudra bien me pardonner cette hardiesse. Je le prie de croire, quoiqu'il puisse prendre ce commencement d'histoire comme une hypothèse, qu'elle n'est, réellement hypothèse que relativement aux détails. Il ne me serait point du tout difficile, si le cas y était, d'en prouver le fonds par un grand nombre d'autorités, et même de mettre la date séculaire aux principaux événements. Mais cela était tout à fait inutile pour l'objet de cet ouvrage.

D'abord j'ai présenté la Volonté de l'homme, encore faible, luttant contre elle-même, et ensuite plus forte, ayant à résister à la puissance du Destin. J'ai montré que les résultats de cette lutte et de cette résistance avaient été le développement des deux sphères inférieures, l'instinctive et l'animique, duquel développement dépendait un grand nombre de ses facultés.

J'ai attaché à ce même développement le principe du droit politique, et j'ai montré que ce principe qui est la Propriété, est un besoin aussi inhérent à l'homme que celui de la jouissance sans lequel il ne pourrait ni vivre ni se propager.

Après avoir prouvé que la Propriété est un besoin, j'ai fait voir que l'inégalité de forces données par la Nature pour satisfaire ce besoin, en établissant l'inégalité physique parmi les hommes, y détermine nécessairement l'inégalité des conditions, laquelle constitue un droit moral qui passe légitimement des pères aux enfants.

Or, du droit politique qui est la propriété et du droit moral qui est l'inégalité des conditions, résultent les lois et les formes diverses des divers gouvernements.

Mais avant de distinguer aucune de ces formes par son principe constitutif, j'ai voulu arriver au développement de la sphère intellectuelle, afin de conduire l'homme jusqu'au

seuil du temple de la Divinité. Là, je me suis arrêté un moment ; content d'avoir ébauché un sujet aussi vaste, et d'avoir indiqué, en passant, une foule de choses dont l'origine avait été peu connue jusqu'ici.

FIN DU LIVRE PREMIER

LIVRE SECOND.

L'OBJET PRINCIPAL DE CE LIVRE SERA DE SIGNALER LES EFFETS DU PREMIER ÉBRANEMENT DONNÉ À LA SPHÈRE INTELLECTUELLE, ET DE CONDUIRE L'HOMME JUSQU'À L'ENTIER DÉVELOPPEMENT DE SES FACULTÉS.

CHAPITRE PREMIER.

Premières formes du Culte. Création du Sacerdoce et de la Royauté

L'ÉVÈNEMENT providentiel qui s'était manifesté parmi les Celtes livrait à leurs méditations deux grandes vérités : l'immortalité de l'âme et l'existence de Dieu. La première de ces vérités les frappa et les saisit davantage que la seconde. Ils comprirent assez bien comment la partie invisible d'eux-mêmes qui sentait, se passionnait, pensait et voulait enfin, pouvait survivre à la destruction du corps, puisqu'elle pouvait bien veiller tandis que le corps dormait, et offrir encore dans ses songes des images plus ou moins fortes des sensations, des passions, des pensées et des volontés dont l'effet actuel n'existait plus; mais ils purent difficilement s'élever jusqu'à l'idée d'un Être universel, créateur et conservateur de tous les êtres. Leur faible intelligence avait encore besoin de quelque chose de sensible sur quoi elle pût s'appuyer. Les moyens d'abstraction et de généralisation n'étaient pas assez forts pour les soutenir à cette hauteur métaphysique. Ce n'est pas qu'ils n'admissent bien le nom de Père Sublime, que la Voluspa avait donné à cet Être inconnu pour lequel elle avait commandé le respect ; mais ce nom même de père, au lieu de les élever jusqu'à lui, les engageait plutôt à le faire descendre jusqu'à eux, en le leur présentant seulement comme le premier Père de la Race boréenne et le plus ancien de leurs ancêtres. Quant au premier Herman, il était clairement désigné à leurs yeux. Ils le voyaient tel que le souvenir s'en était conservé dans la tradition : terrible, indomptable dans les combats, leur appui, leur conseil, leur guide, et surtout l'implacable ennemi des Peuples noirs.

En sorte qu'on peut augurer, sans craindre de s'égarer beaucoup, que le premier culte des Celtes fut celui des Ancêtres, ou plutôt celui de l'Âme humaine divinisée, tel qu'il existe de temps immémorial en Chine, et chez le plus grand nombre des peuples tatars. Le culte Lamique, dont l'ancienneté ne cède qu'au sabéisme, n'est que ce même culte des Ancêtres perfectionné, comme je le dirai plus loin.

Le premier effet de ce culte, dont l'établissement fut dû à l'inspiration d'une femme, fut de changer brusquement et complètement le sort des femmes. Autant elles étaient humiliées à cause de leur faiblesse, autant elles furent exaltées à cause de la nouvelle et

merveilleuse faculté qu'on découvrit en elles ; du dernier rang qu'elles tenaient dans la société, elles passèrent tout a coup au premier. Elles subissaient partout la loi du plus fort; elles la lui donnèrent. On les déclara législatrices ; on les regarda comme les interprètes du ciel ; on reçut leurs ordres comme des oracles. Revêtues du suprême sacerdoce, elles exercèrent la première théocratie qui ait existé parmi les Celtes. Un collège de femmes fut chargé de tout régler dans le culte et dans le gouvernement.

Cependant ce collège dont les lois étaient toutes reçues comme des inspirations divines, ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était nécessaire, pour les faire connaître et les faire exécuter, de deux corps coercitifs, dépositaires de la science et du pouvoir, et tenant entre leurs mains les récompenses et les punitions morales et civiles. La voix de la Voluspa se fit entendre, et le collège nomma un souverain Pontife, d'une part, sous le nom de Drud ou Druid, et un Roi de l'autre, sous le nom de Kanh, Kong ou Kung¹.. Ces deux suprêmes magistrats se regardèrent, à juste titre, comme les délégués du ciel, institués pour instruire et gouverner les hommes, et s'intitulèrent, en conséquence, Pontife ou Roi par la faveur divine. Le Drud fut le chef de la Diète dans laquelle il se forma un corps sacerdotal, et le Kanh s'établit également à la tête des Leyts et des Folks, ou des hommes d'armes, et des hommes de travail, parmi lesquels il choisit les officiers qui devaient agir en son nom.

il ne se confondit pas néanmoins d'abord avec le Herman, qui fut toujours élu par ses pairs après l'épreuve du combat, et porté sur le pavois selon l'antique coutume; mais ce chef militaire cessa de porter le nom de Herman, pour le laisser sans partage au premier Herman divinisé, et se contenta du nom de Majer, c'est- le plus fort ou le plus vaillant²

On sait assez quelles violentes rivalités se sont élevées, par la suite des temps, entre le Kanh et le Mayer, ou le Roi investi de la puissance civile, régnant de droit divin, et le Maire, possesseur de la force militaire, et commandant aux hommes d'armes par droit d'élection ; souvent le Roi a réuni en lui les deux emplois ; et plus souvent encore le Maire a dépouillé le Roi de sa couronne, qu'il a placée sur sa tête. Mais ces détails, qui appartiennent à l'histoire proprement dite, ne sont pas de mon sujet ; je ne contente d'exposer les origines, afin d'en tirer plus tard des inductions relatives à l'objet important qui m'occupe.

Notes du Chapitre

¹ Le mot Drud signifie l'enseignement radical, le principe de la science. Il vient du mot rad ou rud, qui veut dire une racine. De là, Le latin radix, l'anglais root, le galois gredhan etc. Le mot Lanh exprime la puissance morale. II tient à la racine anh, qui développe le sens du souffle, d'esprit, d'âme; de la, en tudesque Konnen, et en anglais can, pouvoir.

² Le mot mayer vient de mah ou moh, force motrice. On dit encore en anglais may, en allemand mishe. Nous avons changé le mot Mayer en celui de Maire.

Ainsi par le mot Drud les Celtes entendaient un Principeradical, une Puissance directrice, de laquelle dépendait toutes les autres puissances. Ils attachaient au mot Kanh l'idée de fonction morale, et au mot Mayer, celle le force physique. Le Druid était donc parmi eux le chef de la doctrine religieuse; le Kanh, le législateur civil, le grand justicier ; et le Mayer, le chef militaire.

CHAPITRE II

Sixième Révolution. Schisme politique et religieux. Origine des Celtes, Bodohnes ou Nomades, et des Amazones

Revenons à présent un moment sur nos pas. Nous avons vu qu'avant le développement de son instinct, l'homme vivait dans une anarchie absolue ; il n'avait pas même cette sorte de gouvernement instinctif que l'on remarque chez plusieurs espèces d'animaux ; et cela par la même raison que j'ai exposée à l'occasion du mariage. Rien n'était fait d'avance chez lui, quoi que tout y fût déterminé en principe. La Providence, dont il était l'ouvrage, voulait qu'il se développât librement, et qu'en lui rien ne fût forcé.

Cette anarchie absolue cessa dès qu'il eut réfléchi sur lui-même, et que son mariage, résultat de cette réflexion, eut constitué une famille. Le rapprochement de plusieurs familles forma une sorte de gouvernement domestique, dont la volonté féminine usurpa peu à peu la domination exclusive. Nous avons vu comment le Destin rompit ce gouvernement innaturel par l'opposition soudaine de la Volonté de l'homme. La femme, jusqu'alors maîtresse, devint esclave ; tout le fardeau de la société tomba sur elle ; une sorte de tyrannie masculine eut lieu. Le peuple obéissant se composait des mères et des filles ; le peuple commandant, des chefs de familles, dont chacun était despote dans sa propre cahute. C'était le règne de la force instinctive toute seule.

Un événement que la Providence et le Destin amenèrent de concert, en opposant la force animique à la force instinctive, modifia cet état de choses. La Race boréenne, brusquement attaquée par une Race aguerrie et puissante, fut obligée de chercher, hors de l'instinct, des moyens de résistance : ses facultés animiques vivement excitées par le danger, se développèrent ; la nécessité de se défendre, jointe à celle de se procurer des aliments, lui suggéra l'idée heureuse de se diviser en deux classes ; l'une destinée à combattre, et l'autre à travailler : les plus forts furent choisis pour guider les combattants ; les plus sages, pour surveiller les travailleurs. On créa des chefs particuliers relevant tous d'un chef général ; on établit une Diète. Ce fut un gouvernement militaire où se trouvèrent réunis les principes de la féodalité à ceux du régime impérial.

D'abord la volonté agissait dans l'instinct, ensuite elle opéra dans l'entendement : voici qu'à présent elle vient de se placer dans l'intelligence. Mais le même écueil qui s'est déjà présenté à l'époque du développement de l'instinct, va se présenter de nouveau sous d'autres formes, et menacer le vaisseau social d'un ébranlement encore plus grand.

Comme c'est par la Femme que le mouvement a commencé, n'est-il pas à craindre, qu'entraînée par son caractère, séduite par l'intérêt ou la vanité, elle ne cherche à faire tourner à son seul profit un événement que la Providence a destiné à l'avancement

général de la Race ? Le Ciel a parlé par sa voix ; mais est-il sûr qu'il parle toujours ? Et quand il ne parlera plus, ne le fera-t-elle pas parler ? Quoique ces considérations ne frappassent pas généralement les esprits des Celtes, elles trouvaient assez de prise dans quelques uns d'entre eux pour y élever de grandes difficultés. Tous n'avaient pas été témoins du premier mouvement de la Voluspa, le plus grand nombre n'avait pas entendu son oracle ; plusieurs refusaient d'y croire ; ceux qui s'en trouvaient pénétrés jugeaient extraordinaire qu'on pût douter d'une chose dont ils affirmaient la véracité. Ni les uns ni les autres ne savaient pas qu'il est de l'essence des événements providentiels de produire cet effet. Ils s'étonnaient d'une chose qui constitue le plus bel apanage de l'Homme : si la Providence l'entraînait dans un mouvement irrésistible, elle ne différerait pas du Destin, et la même nécessité les dirigerait également. La Volonté de l'homme, forcée dans toutes les directions, n'aurait aucun choix à faire, et ses actes, indifférents à son égard, ne seraient susceptibles ni de louange, ni de blâme. C'est précisément à la liberté mentale qu'un événement laisse, qu'on peut reconnaître s'il est providentiel. Plus il est élevé, il est libre ; plus il est forcé, plus il incline vers la fatalité du Destin.

Cette liberté mentale, inhérente aux événements providentiels, se fit sentir ici pour la première fois, et se fit sentir avec force. Les Celtes virent avec étonnement peut-être, mais enfin ils virent qu'il était possible qu'ils ne pensassent pas la même chose sur les mêmes objets. Tandis que le plus grand nombre des peuplades recevaient avec respect les ordres du collège féminin, et se soumettaient sans aucune résistance au souverain pontife et au roi qu'il avait nommé ; tandis que l'enseignement sacerdotal et le gouvernement civil et militaire s'étendaient dans leur sein, et y jetaient de profondes racines ; tandis enfin que les oracles de la Voluspa y étaient reçus comme des lois sacrées, il y avait d'autres peuplades qui, tenant avec opiniâtreté à leurs anciennes formes, rejetaient toutes les innovations. Celle qui les choquait le plus, et à laquelle il paraissait pourtant que le collège féminin tenait avec le plus de force, à cause peut-être d'un peu d'intérêt particulier qui commençait à se mêler à l'intérêt général, était la fixation des demeures et la circonscription des familles ; ce qui tendait à établir la propriété territoriale, qui jusque-là avait été inconnue. Cette innovation fut le prétexte apparent du schisme qui se forma : il fut violent ; on en vint aux mains de part et d'autre ; mais comme les dissidents étaient dans une très faible minorité, en comparaison de la masse qui voulait directement les innovations ou qui les recevait sans débats, ils se virent obligés de se soumettre ou de se retirer. Ils préférèrent ce dernier parti ; et marchant toujours devant eux, du nord au midi de l'Europe, arrivèrent sur les bords de cette mer qu'on a depuis appelée proprement la mer Noire, quoique ce nom appartint autrefois, en général, à toute l'étendue des flots qui baignent le midi de l'Europe ; et cela, à cause des peuples noirs qui la possédaient ; comme on appelait mer Blanche, par une raison contraire, cette partie de l'océan qui entoure l'Europe et l'Asie du côté du pôle boréal.

Parvenus sur les bords de cette mer intérieure, les Celtes dissidents la côtoyèrent à l'orient, et pénétrèrent dans cette partie de l'Asie qui porte le nom d'Asie Mineure. Les faibles colonies que les Sudéens avaient poussées jusque-là furent facilement culbutées. Les vainqueurs, encouragés par ce premier succès, s'avancèrent rapidement, accroissant toujours leur butin et le nombre de leurs esclaves ; et bientôt le bruit se répandit au loin qu'un déluge de Scythes inondait les contrées septentrionales de l'Asie. Les efforts qu'on

fit pour arrêter le torrent ne firent qu'accroître son impétuosité et offrir de nouveaux aliments à ses déprédations. Les Celtes, dans l'impossibilité où ils étaient de reculer, devaient avancer ou périr. Ils avancèrent.

A cause des opinions qui les avaient forcés à abandonner leur patrie, ils s'étaient donné le nom de Bodohnes¹, c'est-à-dire sans habitations fixes ; et ce nom, qui subsiste encore dans celui des Bédouins, a été fameux. Après plusieurs vicissitudes, sur les quelles il est tout à fait inutile que je m'arrête, ces Celtes Bodohnes, devenus maîtres des bords de l'Euphrate, si célèbre par la suite, firent la conquête de l'Arabie, ou la plupart se fixèrent enfin, après avoir pris une partie des mœurs et des habitudes des peuples qu'ils avaient vaincus, et s'être soumis à leurs lois et à leurs cultes. C'est du mélange qui s'effectua alors du sang boréen et du sudéen que sont issus les Arabes. Toutes les cosmogonies où l'on trouve la Femme présentée comme la cause du mal, et la source féconde de tous les malheurs qui ont affligé la terre, sont sorties de là. Encore au temps de Mahomed, la femme était considérée comme impure par les peuples de l'Yémen, qui, comme leur prophète le leur reproche dans Coran, pleuraient à la naissance des filles, et souvent les enterraient vivantes.

Je ne veux pas abandonner ces Celtes dissidents, dont la fortune devint par la suite assez brillante, puisque ce fut d'eux que tirèrent leur origine les Assyriens et les Arabes, sans rapporter un fait dont la singularité a fort embarrassé les savants de tous les siècles. Ce fait est relatif aux Amazones. Je me garderai bien d'entrer dans le détail des controverses sans nombre qu'a fait naître l'existence de ce peuple de femmes guerrières. Ce qui résulte de plus clair de tout ce qu'on a dit pour et contre, c'est qu'en effet un tel peuple a existé ; d'abord en Asie, auprès du Thermodon, et ensuite dans quelques îles de la Méditerranée, et jusqu'en Europe même. Les Hindous, qui en ont conservé le souvenir, appellent le pays des Amazones Stri-radjya, et les placent auprès des monts Coulas, sur les bords de la mer. Zoroastre dit dans le Boun-dehesh qu'elles habitent la ville de Salem. Pausanias parle de leur invasion dans la Grèce, et les fait combattre jusque dans les murs d'Athènes ; Apollonius raconte dans ses Argonautiques, qu'elles s'étaient établies dans l'île de Lemnos et sur la terre ferme, auprès du cap Thémiscure. Ce qui paraît le plus probable, c'est que ce fut d'abord dans l'Asie Mineure que ces femmes extraordinaires commencèrent à exister. Sans doute quelques hordes de Bodohnes s'étant avancées sans précautions, tombèrent dans une embuscade, où les hommes furent taillés en pièces. Les femmes, ayant eu le temps de se mettre à l'abri, soit au-delà d'un fleuve, soit dans une île, se voyant les plus fortes, grâce à cet événement, résolurent d'en profiter pour saisir la domination. Il se trouva vraisemblablement parmi elles une femme d'un caractère ferme et décidé, qui leur en inspira le dessein, et qui se mit à leur tête. La tradition porte qu'elles massacrèrent les vieillards qui étaient restés avec elles, et même quelques hommes qui avaient échappé à l'ennemi. Quoi qu'il en soit, il paraît certain qu'elles formèrent un gouvernement monarchique, qui subsista pendant un temps assez long, puisque le nom de plusieurs de leurs reines est parvenu jusqu'à nous. Les historiens ne sont pas d'accord sur la manière dont elles admettaient les hommes parmi elles ; tout ce qu'on peut inférer de plus conforme à la vérité, c'est qu'elles réduisaient en esclavage ceux qu'elles faisaient prisonniers, et qu'elles donnaient à ceux qui naissaient de leurs unions passagères une éducation conforme à leurs vues.

Au reste le nom d'Amazones, sous lequel l'antiquité nous a fait connaître ces femmes guerrières, prouve à la fois leur origine celtique, et leur demeure en Asie, par la manière dont il est composé². Il signifie proprement celles qui n'ont pas de mâles ou de maris.

On sent bien, sans qu'il soit besoin de s'appesantir beaucoup sur cet objet, que si de pareilles femmes ont existé, il a fallu que l'excès du malheur les faisant sortir de leur nature, les ait porté à cet acte de désespoir. Or, dans la position où j'ai représenté les femmes les femmes Celtes bodohnes, leur malheur devait être excessif, puisqu'il était le résultat d'un schisme à la fois politique et religieux. Leurs maris, en méconnaissant la voix de la Providence, qui les appelait à des mœurs plus douces, en appesantissant sans raison un bras de fer sur un sexe déjà trop puni de ses fautes, livraient au Destin des germes de calamité qui ne pouvaient pas manquer de produire des fruits funestes, dès que l'occasion en favoriserait le développement.

Notes du Chapitre

¹ Il est remarquable que ce nom, également celte et phénicien, est encore parfaitement intelligible en allemand et en hébreu. La racine celte bod ou bed signifie proprement un lit ; et la même racine phénicienne beth ou beyth signifie une habitation. La racine ohn, conservée en allemand, et ain, on oin, qu'on trouve en hébreu, exprimant une absence, une négation. Notre verbe habiter tient à la première racine, bed ou beyth, ainsi que le saxon abidan, l'anglais to abide, abode, etc.

² Ce mot se compose de la racine mas, conservée toute pure en latin, et reconnaissable dans l'ancien français masle, dans l'italien maschio, dans l'irlandais moth, etc. ; cette racine réunie à la négation ohne, constitue le mot mas-ohne, lequel ayant pris l'article phénicien ha; dans ha-mas-ohne, offre exactement le sens que j'ai indiqué.

CHAPITRE III.

Première division géographique de l'Europe.

Mais tandis que ces événements se passaient en Asie, les Celtes restés en Europe continuaient d'y suivre le mouvement imprimé par la Providence. Le gouvernement théocratique et royal s'y établissait et promettait les plus heureux résultats. Déjà un nombre considérable de Druides, instruits par les soins du souverain pontife, appelé Drud, se répandait de tous côtés, et ajoutait aux deux classes déjà existantes parmi les Boréens, une classe éminemment utile, puisqu'elle tendait à maintenir l'harmonie entre les deux autres, en empêchant l'oppression d'un côté, et la révolte de l'autre. Cette classe, composée des hommes appelés Lœhr, c'est-à-dire les éclairés ou les savants, est devenue parmi nous ce qu'on appelait autrefois la clergie, et que nous appelons aujourd'hui le clergé. Beaucoup plus anciennement, et lorsque la théocratie domina seule en Europe, et dans l'absence même de la royauté, les souverains théocrates, dont les sièges principaux étaient en Thrace, en Étrurie, et dans les îles Britanniques, prenaient le titre de Lar¹.

Ainsi donc la Race boréenne se divisa en trois classes ; et, ce qui est digne de la plus grande attention, c'est que chaque classe représenta une des trois sphères constitutives de l'Homme, et suivit son développement, de manière que celle des Folk, ou des hommes de travail, fut analogue à la sphère instinctive ; celle des Leyt, ou des hommes d'armes, à l'animique ; et celle des Lœhr, ou des hommes éclairés, à l'intellectuelle. Cette marche, quoique troublée par quelques secousses, était admirable jusque-là.

Comme la masse de la nation celtique tendait à se fixer, on dut songer à faire le partage des terres ; mais avant d'en venir à ce point décisif, il fallait d'abord en connaître et en fixer les limites. Depuis l'événement providentiel que j'ai raconté, la guerre s'était rallumée plus vive que jamais entre les deux Races blanche et noire. Les Celtes, pénétrés d'un enthousiasme religieux et guerrier, faisaient des prodiges de valeur. Les Atlantes, pressés de toute part, ne pouvaient plus tenir la campagne devant eux. Le temps avait effacé les différences qui existaient d'abord. Les armes étaient devenues à peu près égales, et les Celtes, instruits dans la tactique militaire, trouvaient dans leurs forces corporelles un avantage de plus en plus signalé. Tout l'intérieur du pays était déjà nettoyé. Les Sudéens, relégués aux extrémités méridionales de l'Europe, sur les rives de la mer, ne pouvaient s'y maintenir qu'à la faveur de leurs villes fortifiées, dont les Celtes étaient inhabiles encore à faire le siège, et que d'ailleurs une marine puissante rendait imprenables par famine.

Lorsque la possession de l'Europe leur fut ainsi assurée, à l'exception des côtes méridionales, les Druides en divisèrent l'intérieur en trois grandes régions. La région centrale fut nommée Teuts-land, c'est-à-dire la terre élevée, sublime, ou la terre de Teut ; celle à l'occident reçut le nom de Hôl-land ou Ghôl-land, la terre inférieure ; et celle à

l'orient prit celui de Pôl-land, la terre supérieure. Les contrées placées au nord de ces trois régions furent appelées D'ahn-mark, la limite des âmes ; et celles du midi, occupées encore par les Atlantes, depuis le Tanais jusqu'aux colonnes d'Hercule, furent connues sous le nom générique d'Asks-tan, la demeure des Asks ou des Peuples noirs². Cette division géographique, quoique altérée par une multitude de subdivisions, a survécu à toutes les révolutions politiques et religieuses, et se reconnaît encore de nos jours dans ses points principaux. Quant aux immenses contrées qui s'étendaient au-delà du Borysthène regardé comme la borne de l'empire Boréen³, ainsi que son nom l'indique assez, on les croyait absolument privées d'habitants, et seulement peuplées d'animaux sauvages parmi lesquels le cheval était le plus estimé. C'était même à cause de cet animal belliqueux qu'on donnait à ces contrées le nom de Ross-land, la terre des chevaux⁴.

En croyant les contrées situées au-delà du Borysthène et de la Duna entièrement inhabitées, les Celtes se trompaient beaucoup. Cette opinion erronée indiquait seulement qu'ils avaient perdu de vue le lieu de leur berceau, et qu'ils ne se souvenaient plus d'être descendus eux-mêmes de ces régions glacées. Tandis qu'ils avaient fait des pas énormes dans la civilisation, et que, prêts à marcher à la conquête du Monde, ils constituaient déjà une nation nombreuse et puissante, des peuplades inconnues franchissaient à peine les premières limites de l'État social, se formaient en silence, croissaient en nombre, et n'attendaient que le moment favorable pour descendre leur tour des hauteurs boréales, et venir dans un climat plus doux leur en demander le partage.

Notes du Chapitre

¹ De là, chez le Grecs, le mot XXXX appliqué à celui X. qui fait le destin de quoi que ce soit ; chez les Latins les lares, et chez les Anglais modernes les Lords.

² Le mot ask, tantôt écrit avec un c, tantôt avec un q, tantôt variant de voyelle, se trouve dans une foule de noms de peuples établis dans ces parages : les Thraskes, les Osques, les Esques, les Tosques ou Toscans, les Étrusques, les Baskes ou Wasques, ou Vascons, ou Gascons, etc. J'ai écrit au long ma pensée sur tous ces peuples dans ma Grammaire de la langue d'Oc. On entendait par les Thraskes, les Asks orientaux ; par les Tosques, les Asks méridionaux ; et par les Vasques, les Asks occidentaux Le nom de Pélasges ou Pelasks désignait les peuples noirs en général, et particulièrement les marins. Le nom d'Asks-tan s'est conservé dans ceux d'Occitanie et d'Aquitaine.

³ Le nom de ce fleuve est composé des mots Bors-stein, la Borne de Bor.

⁴ Le mot Ross signifie encore un cheval en allemand ; notre mot Rosse en est une dégradation.

CHAPITRE IV.

Du premier Partage des terres, et de la Propriété territoriale.

Cependant les Druides, toujours dociles aux oracles de la Voluspa, et soumis aux décrets du Collège sacré, continuèrent leur division. Ils donnèrent aux hommes d'armes la propriété générale d'une vaste étendue de terre ; et aux hommes de travail la propriété particulière d'une petite étendue dans la grande. De manière que ce qui était possédé par dix familles ou cent familles de Folk, appartenait en totalité à une famille de Leyt, qui sans être obligée de travailler la terre, ni de s'occuper d'aucun autre métier que de celui des armes, jouissait d'une certaine partie des revenus, du travail et de l'industrie de ces petits propriétaires chargés de faire valoir sa grande propriété.

Comme plusieurs petites propriétés en formaient une grande, plusieurs grandes en formaient une plus grande ; et celles-ci réunies en constituaient une autre encore plus grande : de manière que si le premier homme d'armes qui dominait sur plusieurs hommes de travail, prenait le titre de baron, le second prenait celui de haut-baron, et le troisième celui de très haut-baron.

Le roi avait la domination sur tous les barons, et jouissait du droit honorifique de propriété universelle. C'est-à-dire que toutes les terres étaient censées lui avoir appartenu, et que les grands et les petits propriétaires reconnaissaient tenir de lui leurs droits respectifs. Toutes les terres non occupées dépendaient de lui ; il les donnait aux nouvelles familles à mesure qu'elles se formaient, et disposait également des domaines devenus vacants par l'extinction des familles anciennes. Outre cela, il possédait en propre un domaine très étendu, dont les revenus étaient affectés à sa couronne.

Il paraît que dans l'origine de cette législation, les Druides n'eurent pas d'autres propriétés que celles des sanctuaires où ils logeaient avec leurs femmes et leurs enfants. Leur principal revenu consista en une sorte de dîme prélevée sur tous les biens de l'État ; mais les dons qu'on leur fit par la suite des temps, les rendirent propriétaires d'une grande quantité de terres attachées à ces mêmes sanctuaires, et mirent entre leurs mains des trésors immenses.

On voit d'après cette esquisse rapide, que les propriétés territoriales furent d'abord d'une triple nature, et pour ainsi dire instinctives, animiques et intellectuelles. Ceux qui se sont imaginé qu'il a suffi à un homme d'enclorre le premier un espace de terrain, et de dire cela est à moi, pour le posséder, ont commis la plus lourde bétise. La possession réelle de l'homme, sa possession instinctive, ne va pas au-delà de son travail. La terre appartient à tous, ou n'appartient à personne. Il faut une concession providentielle pour en assurer la propriété ; et cette concession ne peut être l'effet que d'une législation théocratique.

La Providence ne se manifeste pas immédiatement, elle ne vient pas en personne dicter ses lois aux hommes ; elle a toujours besoin d'un organe humain pour faire entendre ses volontés. Ce n'est que lorsque cet organe se rencontre que la législation théocratique commence.

Cette législation, ainsi que je l'ai dit, avait commencé chez les Celtes à l'époque déterminée pour cela. Elle avait ajouté à la force, la seule puissance qui existât alors, deux autres puissances destinées à se servir mutuellement d'appui : la loi civile et la loi religieuse. Le chef militaire qui se trouvait au premier rang, avait dû céder sa place à deux nouveaux chefs institués pour être ses supérieurs : le roi et le souverain pontife. Le roi, par le seul fait de son couronnement, avait été déclaré le représentant temporel de la Providence, et par conséquent, le propriétaire universel de la terre. Il pouvait donc, en sa qualité de propriétaire universel, créer des propriétaires généraux ; et ces propriétaires généraux, établir à leur tour des propriétaires particuliers. Ce fut précisément ce qu'il fit. Mais comme la Providence, représentée temporellement par le roi, conservait néanmoins son action spirituelle, dont le souverain Pontife se trouvait revêtu, il découlait de là, que le roi devait hommage de sa propriété universelle à ce souverain Pontife, par la voix duquel son droit avait été promulgué ; et que c'était à juste titre que celui-ci réclamait, tant pour lui que pour le corps sacerdotal, une portion légale de tous les produits.

Si l'on veut faire attention aux lois et surtout aux usages, qui malgré le nombre infini de révolutions dont l'Europe a été le théâtre, se sont attachés au droit de propriété territoriale, on verra qu'ils tendent tous à prouver ce que j'avance, savoir : que ce droit n'a été primitivement qu'une concession.

Au reste, il ne faut pas confondre ce que je dis ici de la propriété territoriale, avec ce que j'ai dit ailleurs de la propriété industrielle. Ces deux propriétés ne se ressemblent pas du tout par le droit. La propriété industrielle constitue un droit naturel, inhérent à l'homme, un besoin dont l'État social tire son principe ; tandis que la propriété territoriale repose, au contraire, sur une concession innaturelle, étrangère à l'homme, qui n'a lieu que longtemps après que l'État social est constitué. Il n'est pas besoin de loi, comme je l'ai dit, pour établir le droit de propriété industrielle, parce que chacun sent par instinct que le produit du travail d'un homme lui appartient, de la même manière que son corps ; mais ce n'est jamais que par suite d'une loi, et d'une loi très forte, que le droit de propriété territoriale peut être admis ; parce que l'instinct repousse l'existence d'un pareil droit, et que jamais il n'aurait lieu, si l'intelligence dans laquelle il a son principe ne parvenait à le sanctifier. Aussi voit-on les hommes passionnés, dont la volonté se place dans l'instinct, s'élever avec violence contre la possession exclusive des terres, et demander toujours pourquoi une grande portion du peuple en est déshéritée. La seule réponse à faire à ces hommes, est celle-ci : c'est parce que la Providence l'a voulu. Or, sans prétendre porter sur les voies de la Providence un téméraire flambeau, on peut bien signaler les motifs d'une semblable volonté. Ces motifs sont évidemment de donner à l'édifice social une élévation et un éclat qu'il n'aurait jamais obtenus sans cela.

CHAPITRE V

Origine de la Musique et de la Poésie. Invention des autres Sciences.

Environ à cette époque, et peut un peu avant, il se passa plusieurs choses qui influèrent d'une manière sensible sur la Civilisation des Celtes.

Les Druides, en écoutant les oracles de la Voluspa, s'aperçurent que ces oracles étaient toujours renfermés dans des phrases mesurées, d'une forme constante, entraînant avec elles une certaine harmonie qui se variait selon le sujet ; de manière que le ton avec lequel la prophétesse prononçait ses sentences différait beaucoup du langage ordinaire. Ils examinèrent attentivement cette singularité, et après s'être habitués à imiter les intonations diverses qu'ils entendaient, parvinrent à les reproduire, et virent qu'elles étaient coordonnées d'après des règles fixes. Ces règles, qu'ils finirent, à force de travail, par réduire en système, leur donnèrent les principes des deux plus belles conceptions dont les hommes aient pu s'honorer : la musique et la poésie. Voilà quelle fut l'origine de la mélodie et du rythme.

Jusque-là les Celtes avaient été peu sensibles à la musique. Celle des Atlantes, qu'ils avaient entendue dans les combats ou dans quelques solennités, ne s'était offerte à eux que comme un bruit plus ou moins fort, aigu ou grave. Cherchant à rivaliser leurs ennemis, ils avaient bien inventé quelques instruments guerriers et monotones, tels que les tambours, la cymbale, le cornet et la bucine, avec lesquels ils parvenaient en effet à remplir l'air de bruits ou de sons formidables, mais sans aucune mélodie. Ce ne fut que quand leurs prêtres eurent reçu de la Voluspa les principes de l'harmonie musicale et poétique, qu'ils commencèrent à y trouver quelques charmes. La flûte, dont un génie heureux fut l'inventeur, causa une révolution dans les idées. On vit avec un ravissement inexprimable qu'on pouvait avec cet instrument suivre la voix de la Voluspa, et, pour ainsi dire, rappeler ses paroles par la seule répétition des sons qu'elle y avait attachés. La répétition de ces sons constitua le rythme poétique. Ce rythme, présenté à la nation comme un présent du ciel, fut reçu par elle avec un enthousiasme difficile à exprimer. On l'apprit par cœur, on le chanta dans toutes les occasions, on l'inculqua dès le berceau dans l'esprit des enfants ; de manière qu'en très peu de temps il y devint comme instinctif, et qu'on put par son moyen répandre avec la plus grande facilité le texte de tous les oracles ou de toutes les lois, que la Voluspa renfermait toujours dans la même mesure. Telle fut la raison pour laquelle on ne sépara jamais dans l'antiquité la musique de la poésie, et qu'on appela également l'une et l'autre la langue des Dieux.

Malgré le plaisir que je prendrais à m'étendre sur des objets aussi agréables, et vers lesquels mes goûts particuliers m'ont souvent entraîné, je ne dois ici que les effleurer, de peur de trop ralentir ma marche, ayant d'ailleurs dans d'autres ouvrages pris soin de les approfondir autant que je l'ai pu¹.

L'invention de la musique et de la poésie, en électrisant les esprits, donna lieu à des observations, à des recherches et à des méditations, dont les résultats furent des plus utiles. Pour la première fois on examina ce phénomène brillant de la Parole, auquel on n'avait pas fait la moindre attention jusque-là. Les Druides, que la Voluspa avait rendus musiciens et poètes, devinrent grammairiens. Ils examinèrent la langue qu'ils parlaient, et découvrirent avec surprise qu'elle s'appuyait sur des principes fixes. Ils distinguèrent le substantif du verbe, et trouvèrent les relations du nombre et du genre. Entraînés par l'esprit de leur culte, ils prononcèrent le genre féminin le premier, et frappèrent ainsi le langage boréen d'un caractère indélébile, d'un caractère entièrement opposé à celui du langage sudéen. Ayant à désigner, par exemple, des objets dont le genre n'existe que dans les formes du langage, ils appliquèrent le genre féminin ou masculin d'une manière opposée à l'opinion constante du Règne hominal, attribuant le genre féminin au soleil et le masculin à la lune, et se mettant ainsi en contradiction avec la nature des choses².

Cette faute, qui fut une des premières où la vanité animique de la femme entraîna l'esprit de la prophétesse, ne fut malheureusement ni la dernière, ni la plus considérable. Je signalerai tout l'heure la plus terrible de toutes, celle qui faillit encore perdre la Race entière. Je veux avant dire un mot sur l'invention de l'écriture, qui coïncida avec celle de la grammaire.

Les Celtes, comme je l'ai dit, avaient acquis par la fréquentation des Atlantes une vague connaissance de l'écriture ; mais leur esprit, encore mal développé, n'avait pas senti toute l'utilité d'un art aussi admirable ,et s'en était faiblement occupé. Ce ne fut que lorsque les Druides vinrent à réfléchir sur leur idiome originel, qu'ils sentirent la nécessité d'en fixer par l'écriture les formes fluctuantes. Ce qu'il y a de plus difficile dans cet art réside dans la conception de la première idée ; une fois que cette idée est conçue, et que son objet métaphysique est saisi par l'esprit, le reste n'a rien d'embarrassant.

Il serait trop hardi de dire aujourd'hui si le premier inventeur des caractères littéraux ne copia pas quelque chose de ce qu'il pouvait connaître de ceux des Atlantes, ou si les formes qu'il donna aux seize lettres de son alphabet furent absolument son ouvrage ; ce qu'il y a de certain, c'est que ces seize lettres prirent sous sa main une direction absolument opposée à celle que suivaient les caractères sudéens ; c'est-à-dire que chez les Atlantes, tandis que l'écriture traçait ses caractères sur une ligne horizontale allant de droite à gauche, chez les Celtes il la plaça au contraire en procédant de gauche à droite. Cette différence notable, dont personne, à ce que je crois, n'a encore donné la cause, dépendait de celle que je ais dire.

A l'époque très reculée où les caractères atlantiques furent inventés, la Race sudéenne, encore près de son origine, habitait en Afrique, au-delà de l'équateur ; vers le pôle sud ; de manière que l'observateur tourné vers le soleil, voyant cet astre se lever à sa droite et se coucher à sa gauche, suivait naturellement son cours dans le mouvement de son écriture. Mais ce qui était naturel dans cette position, ce qui même pouvait être considéré comme sacré, par des peuples adoreurs du soleil, cessait de l'être du côté opposé du globe, pour des peuples septentrionaux placés très loin même du tropique. Parmi ces peuples, l'observateur, tourné vers le soleil, voyait cet astre au contraire se lever à sa gauche et se coucher à sa droite ; en sorte qu'en partant du même principe qui avait dirigé

l'écrivain sudéen, le celte, en suivant le cours du soleil, devait naturellement tracer une ligne directement opposée, et donner à son écriture le mouvement de gauche à droite.

La connaissance de cette cause, si simple en apparence, livre à l'observateur une clef historique, qui ne lui sera pas d'une médiocre utilité ; car toutes les fois qu'il verra une écriture quelconque suivre la direction de droite à gauche, comme celle du Phénicien, de l'Hébreu, de l'Arabe, de l'Étrusque, etc. il peut en rapporter l'origine à la Race sudéenne ; et, tout au contraire, quand il verra cette écriture suivre la direction opposée de gauche à droite, comme la runique, l'arménienne, la tibétaine, la sanscrite, etc. il ne se trompera pas en la considérant comme d'origine boréenne.

Les Celtes distinguèrent leurs caractères alphabétiques par l'épithète de runiques ; et ce mot qui me frappe me persuade à présent qu'ils les imitèrent en quelque chose des caractères atlantiques. Voici pourquoi. Les Atlantes avaient deux sortes d'écritures, l'une hiéroglyphique, et l'autre vulgaire ou cursive, comme cela se prouve assez par le témoignage de l'Égypte, le dernier lieu de la terre où leur puissance a jeté son dernier éclat. Or, le mot runique signifie dans un grand nombre de dialectes, cursif³ ; de manière qu'on peut augurer que les caractères runiques ne sont que les caractères cursifs des Atlantes, un peu altérés dans leur forme, et tournés en sens inverse. Cette opinion reçoit d'ailleurs un grand degré de probabilité par la ressemblance frappante que l'on remarque entre les caractères cursifs phéniciens, et les caractères runiques ou cursifs des Étrusques et des Celtes.

Mais avant même que la poésie et la musique, la grammaire et l'écriture, fussent inventées, les sciences mathématiques avaient fait quelques progrès. La numération n'a pas besoin du développement de l'intelligence pour donner les premiers éléments de l'arithmétique ; et l'on ne peut s'empêcher de croire que le partage qui se fit des possessions territoriales ne fournit bientôt ceux de la géométrie pratique, comme les besoins de l'agriculture conduisirent à ceux de l'astronomie.

Ces sciences, sans doute, étaient encore loin de leur perfection ; mais il suffisait qu'elles eussent commencé d'être cultivées, pour que le but de la Providence fût rempli. J'ai assez dit que la Providence ne donne jamais que les principes des choses. C'est à la Volonté de l'homme qu'en appartient la culture, sous l'influence du Destin.

Notes du Chapitre

¹ Principalement dans mon Discours sur l'Essence et la forme de la Poésie, mis en tête de mes Examens sur les Vers dores de Pythagore ; dans mes Considérations sur le Rythme, et enfin dans mon ouvrage sur la Musique.

² Cette contradiction a disparu dans un grand nombre de dialectes celtiques, à cause de l'ascendant qu'y ont pris les dialectes atlantiques, avec lesquels ils se sont mêlés ; mais dans le centre de l'Europe, le dialecte allemand a conservé cette singularité. Dans ce dialecte, le soleil, die sonne ; l'air, die luft ; le temps, die zeit ; l'amour, die liebe, etc. sont du genre féminin ; et la lune, der mond ; la mort, der tod, l'eau, das vasser ; la vie, das leben, etc. sont du masculin ou du neutre.

³ La racine celtique Ran ou Run, développe l'idée de course et de fuite, ainsi que je me souviens de l'avoir déjà démontré. Le mot runig ou runik exprime donc la disposition à courir.

CHANTRE VI

Déviation du culte ; par quoi causée. Superstition et fanatisme : leur origine.

Si les principes donnés par la Providence avaient continué à se développer avec la même rectitude, la Race boréenne, parvenue rapidement au point culminant de l'édifice social, aurait offert un spectacle digne d'admiration. L'Europe, qu'elle eût illustrée de bonne heure, n'aurait point été le jouet de tant de vicissitudes ; et, sans avoir besoin de se faire l'esclave de l'Asie pendant une si longue suite de siècles, aurait tenu beaucoup plus tôt le sceptre du Monde. Mais le Destin, qui déterminait une série d'événements tout opposés, aurait demandé une volonté aussi pure que forte, pour empêcher leur réalisation ou résister à leurs effets ; et non seulement cette volonté ne se trouve pas, mais celle qui existait, au lieu de suivre le mouvement que lui imprimait la Providence, lui résista, voulut se faire centre, être son propre moteur ; et, loin d'éviter le Destin, se laissa dominer par lui, et fléchit sous sa loi.

Une seule passion niaie gouvernée causa tout le mal : ce fut la vanité qui, s'exaltant dans le sein de la Voluspa en particulier, et généralement dans celui de toutes les femmes, y fit naître l'égoïsme, dont les froides inspirations, au lieu d'étendre la sphère intellectuelle, la resserrent au contraire, et portent dans l'âme l'ambition dénuée de l'amour de la gloire.

On avait établi, dans les diverses contrées occupées par les Celtes, plusieurs collèges de femmes, à la tête desquelles était une Druidesse qui ne relevait que de la Voluspa : ces Druidesses présidaient au culte, et rendaient des oracles ; on les consultait dans les affaires particulières, comme l'on consultait la Voluspa dans les affaires générales. D'abord leur autorité était très étendue ; les Druides ne faisaient rien sans prendre leur avis, et les Rois eux-mêmes obéissaient à leurs ordres ; mais à mesure que la classe sacerdotale s'éclaira, à mesure que les sciences et les arts commencèrent à fleurir, elles s'aperçurent que leur influence diminuait, que l'autorité s'éloignait d'elles, et qu'on les révérait moins pour elles-mêmes, que pour la Divinité dont elles étaient les instruments.

Il était évident que l'homme, étonné par la grandeur du mouvement qui avait eu lieu, revenait insensiblement de son étonnement, et tendait à reprendre sa véritable place, que ce mouvement lui avait fait perdre. La même chose qui s'était passée à l'occasion du premier développement de la sphère instinctive, se passait sous d'autres rapports. Il était question, à présent comme alors, de savoir lequel des deux sexes resterait le maître.

Si la femme eût été sage, elle eût consenti à se laisser considérer comme l'instrument de la Divinité, comme le moyen de communication entre la Divinité et l'homme. Ce poste était assurément assez beau pour satisfaire sa vanité. Sa vanité pourtant n'en fut pas satisfaite, parce que l'égoïsme éveillé lui persuada qu'il n'y avait là-dedans rien pour elle. Quand elle parlait, était-ce elle qu'on écoutait ? Non ; c'était la Divinité qui parlait par

sa bouche. Quand elle gardait le silence, quelle autorité avait-elle ? Aucune : c'était le Druides, c'était le Roi, c'était le Maire qui commandait. Devait-elle se renfermer dans ce rôle insignifiant ? Était-ce assez pour son ambition ? Ses facultés ne l'appelaient-elles pas à de plus hautes destinées ? Ses facultés ! Eh ! Qui pouvait les apprécier mieux qu'elle ? Tout ce qui s'était passé n'en dépendait-il pas ? On cherchait la Divinité dans le ciel, parce que sa voix l'y avait mise. On lui demandait des oracles, parce que son intelligence en avait conçu. Si l'avenir avait été pénétré, n'est-ce pas la force de sa volonté qui avait réalisé les rêves de son imagination ? Ne serait-il pas possible que l'avenir dépendît d'elle, comme l'existence de la Divinité en avait dépendu ?

A peine cette idée impie est conçue, que la Providence épouvantée a reculé, et que le Destin a pris sa place. La Voluspa n'est plus l'organe de la Divinité ; c'est un instrument fatidique dont le Destin disposera. C'est en vain que vous chercherez désormais, dans l'idiome qu'elle emploiera, le futur vrai d'aucun verbe. Le Verbe, dans sa langue, s'en privé du futur¹. La nécessité seule du Destin enfantera l'avenir, en développant les conséquences du passé.

Ainsi, ne pouvant plus régner par la vérité, et voulant absolument conserver son empire, la femme chercha à régner par l'erreur. Tous les oracles qui sortirent des sanctuaires furent amphibologiques et ténébreux ; on n'entendit plus parler que de calamités, que de péchés commis, que d'expiations demandées, que de pénitences à faire. La Divinité suprême, Teutad, jadis offerte sous l'image bienveillante d'un père, ne parut plus que sous les traits austères d'un tyran. Le premier Herman, devenu le Dieu de la guerre, sous le nom de Thor², ne fut plus cet ancêtre protecteur, toujours occupé du salut de la nation ; ce fut un Dieu terrible et sévère, qui se donna à lui-même les titres les plus redoutables : on le nomma le père du carnage, le dépopulateur, l'incendiaire, l'exterminateur. Il eut pour épouse Friga ou Freya, la dame par excellence, qui, non moins cruelle que son mari, désignait d'avance, dans les combats, ceux qui devaient être tués, et, par un contraste bizarre, tenait dans une main la coupe de la volupté, et dans l'autre, le glaive qui dévouait à la mort.

Une superstition affreuse succéda au culte simple suivi jusqu'alors : la religion devint intolérante et farouche ; toutes les passions qui agitaient l'âme de la Voluspa enflammèrent les âmes des ancêtres : ils devinrent comme elle jaloux, avides et soupçonneux ; les sacrifices innocents qu'on avait accoutumé de leur faire ne furent plus capables de les contenter. On leur immola des animaux ; on remplaça les libations de lait par des libations de sang ; et, comme il fallut établir une différence entre les ancêtres des particuliers et ceux de la nation, on fut conduit à sacrifier à Teutad, à Thor, à Freya, des victimes humaines, jugeant que le sang le plus pur et le plus noble devait leur être aussi le plus précieux³.

Et qu'on ne se figure point que ces victimes se prissent parmi les captifs ou parmi les esclaves, non ; les têtes les plus nobles étaient souvent les plus menacées. Les Druidesses, inspirées par la Voluspa, étaient parvenues frapper les esprits d'une telle ivresse, qu'on regardait comme favorisés des Dieux ceux que le sort désignait pour être enterrés vivants, ou pour répandre leur sang au pied des autels. Les victimes elles-mêmes se félicitaient du choix qui tombait sur elles. Nul n'était excepté ; l'aveuglement allait au point, qu'on regardait comme du plus favorable augure quand le Roi lui-même était appelé à cet

honneur. Sans respect pour son rang, on l'immolait au milieu des applaudissements et des cris de joie de toute la nation.

Les fêtes où l'on offrait ces sacrifices atroces se renouvelaient souvent : tous les neuf mois on en célébrait une durant laquelle neuf victimes par jour étaient immolées pendant neuf jours consécutifs. A la moindre occasion, les Druidesses demandaient un messager pour aller visiter les ancêtres, et leur porter des nouvelles de leurs descendants. Tantôt on précipitait ce malheureux sur la lance du Herman-sayl ; tantôt on l'écrasait entre deux pierres ; tantôt on le noyait dans un gouffre ; plus souvent on laissait jaillir son sang, pour tirer un augure plus ou moins favorable du plus ou moins d'impétuosité avec laquelle il jaillissait. Mais c'était lorsque la crainte d'un malheur imminent agitait les esprits, que la superstition déployait ce qu'elle avait de plus horrible. Je n'aurais jamais fini si je voulais retracer la foule de tableaux qui viennent s'offrir à ma mémoire. Ici, c'est une armée qui dévoue à la mort son général ; là, c'est un général qui décime ses officiers. Je vois un monarque sexagénaire qu'on brûle en l'honneur de Teutad ; j'entends les cris des neuf enfants de Haquin, qu'on égorge sur les autels de Thor ; c'est pour Freya qu'on creuse ce puits profond où l'on ensevelira les victimes qui lui sont dévouées.

Sur quelque point que je jette mes regards en Europe, j'y vois les traces empreintes de ces hideux sacrifices. Depuis les bords glacés de la Suède et de l'Islande, jusqu'aux fertiles rivages de la Sicile ; et depuis le Borysthène jusqu'au Tage, je vois partout le sang humain fumer autour des autels ; et l'Europe ne souffre pas seule de ce fléau destructeur ; la funeste épidémie en franchit les limites avec les Celtes, et va infecter sur leurs pas les plages opposées de l'Afrique et de l'Asie. Que dis-je ? Elle en sort encore par l'Islande, et porte son venin jusque dans l'autre hémisphère. Oui, c'est de l'Islande que le Mexique a reçu cet abominable usage. Dans quelque lieu qu'on le voie établi, au nord ou au midi de la terre, à l'orient ou à l'occident, on peut sans erreur en rapporter l'origine à l'Europe : c'est dans la sombre horreur de ses forêts qu'il a pris naissance ; et son principe a été, comme je l'ai dit, la vanité blessée, et la faiblesse qui veut commander. Cette faiblesse, il est vrai, fut souvent punie de ses propres fautes ; souvent le glaive que les femmes tenaient suspendu sur un sexe qu'elles ne savaient gouverner que par la terreur, retombait sur leur sein. Sans parler ici des jeunes vierges qu'on enterrait vivantes ou qu'on précipitait dans les fleuves en l'honneur de Freya, il ne faut point oublier que les femmes des Rois et des principaux de l'État, étaient forcées par l'opinion superstitieuse qu'elles avaient créée elles-mêmes, de suivre leurs époux au tombeau, en s'étranglant à leurs funérailles, ou en se jetant dans les flammes de leur bûcher. Cette coutume barbare, qui subsiste encore dans quelques endroits de l'Asie, y a été portée par les Celtes vainqueurs.

Notes du Chapitre

¹ Les idiomes celtiques, qui n'ont pas éprouvé le mélange des idiomes atlantiques, tels que le saxon, l'allemand, l'anglais, etc. n'ont point de futur simple.

² Le mot thor, qui signifiait proprement un taureau, était l'emblème de la force. Le taureau servit plus tard d'enseigne aux Celtes, comme je le dirai.

³ C'est du nom de Thor, le Dieu de la guerre, que sont venus les mots terreur et terrible. Les mots effroi, effroyable, frayeur, etc. s'attachent également à l'impression que faisait le culte de Freya. On dit encore en saxon frihtan, en danois freyeter, en anglais to fright, épouvanter. Et ce qui est bizarre, c'est que c'est du nom de cette même Déesse, Friga ou Freya, que dérive le verbe frigan, faire l'amour ; en langue d'Oc fringar, et en français même fringuer. De là aussi les mots frai et frayer en parlant des poissons. Ce contraste singulier donne à penser que, selon la doctrine des Celtes, cette Déesse était conçue sous une double nature ; tantôt comme présidant à l'amour et à la naissance, sous le nom de Friga ; et tantôt à la guerre et à la mort, sous celui de Freya. Je reviendrai plus loin sur ce contraste que personne n'a encore assez remarqué.

CHAPITRE VII

Septième Révolution dans l'État social. Établissement de la Théocratie.

Le culte superstitieux et féroce auquel une fatale déviation des lois providentielles avait soumis les Celtes, la terreur qui en était la suite naturelle, et cette habitude de sentir toujours la mort planant sur leur tête, les rendaient inaccessibles à la pitié. Intolérants par système et valeureux par instinct, ils donnaient la mort avec la même facilité qu'ils la recevaient. La guerre était leur élément ; ce n'était qu'au milieu des batailles, et tandis que la fatigue accablait leur corps, que leur esprit, partout ailleurs assailli de fantômes, trouvait une sorte de repos. Dans quelque lieu que la victoire guidât leurs pas, la dévastation les suivait. Implacables ennemis des autres religions, ils en détruisaient les symboles, renversaient les temples, brisaient les statues, et souvent, sur le point d'en venir à une bataille décisive, faisaient vœu d'exterminer tous les hommes et tous les animaux qui tomberaient entre leurs mains : ce qu'ils exécutaient à la manière de l'interdit, comme les Hébreux le firent longtemps après. Ils croyaient honorer ainsi le terrible Thor, le plus vaillant de leurs ancêtres, et n'imaginaient pas qu'il y eût une autre manière pour Teutad lui-même de montrer sa force et sa puissance, que le carnage et la destruction. La seule vertu était pour eu la valeur ; le seul vice la lâcheté. Ils nommaient l'enfer, Nifelheim¹, le séjour des lâches. Convaincus que la guerre est la source de la gloire dans ce monde, et celle du salut dans l'autre, ils la regardaient comme un acte de justice, et pensaient que la force qui donne sur le faible un droit incontestable, établit la marque visible de la Divinité. Quand malheureusement ils étaient vaincus, ils recevaient la mort avec une intrépidité farouche, et s'efforçaient de rire, en sortant de la vie, même au milieu des tourments.

Déjà ils avaient eu plus d'une fois l'occasion d'exercer leur passion favorite. Les Atlantes, attaqués jusque dans l'enceinte de leurs villes, avaient été vaincus sur tous les points. Les côtes de la Méditerranée, ravagées depuis les bords de la mer Noire jusqu'à l'Océan, appartenaient au Celtes. Le peu de Sudéens qui étaient restés avaient été réduits en esclavage. Maîtres d'une grande quantité de ports, les vainqueurs n'avaient pas tardé à se créer une sorte de marine, avec laquelle, gagnant sans peine les côtes opposées de l'Afrique, ils y avaient posé des colonies. Conduits par un de leurs maires, que sa grande valeur avait fait nommer Hérôll, ils avaient parcouru l'Espagne ; et, toujours pillant et dévastant les établissements des Atlantes, étaient parvenus jusqu'au fameux détroit appelé depuis les Colonnes d'Hercule. Je ne crois pas sue tromper beaucoup en avançant que ce fut à cause de cet événement que ce détroit fut ainsi nommé ; car, comme je l'ai observé déjà, le nom d'Hercule ne diffère pas de celui de Hérôll. Il s'est d'ailleurs conservé une ancienne tradition à ce sujet. On dit que le surnom de cet Hercule, Celte d'origine, était Ogmi ; or le mot Ogmi signifiait en celte la grande Puissance ou la grande Armée².

Ainsi les Celtes possédaient donc à cette époque l'Europe entière, poussaient des hordes jusqu'en Afrique, menaçaient le temple d'Ammon, et faisaient trembler l'Égypte. Il était à craindre que cette puissance farouche ne fit la conquête du Monde ; ce qui serait devenu irrésistible si elle se fût rendue maîtresse de cet antique royaume, dont la fondation, selon Hérodote, ne remontait pas à moins de douze mille ans avant notre ère. Cet événement, s'il avait eu lieu, aurait été un des plus funestes pour l'humanité. La Providence le prévint. Elle ne pouvait pas changer directement la volonté pervertie de la Race boréenne ; mais elle pouvait la châtier ; et c'est ce qu'elle fit.

Quelques Celtes, revenus d'Afrique en Europe, y apportèrent les germes d'une maladie inconnue, d'autant plus terrible dans ses effets qu'elle détruisait l'espérance même de la population, en attaquant la génération dans ses principes. On la nommait Éléphantiase, peut-être à cause de l'éléphant, qui paraissait y être sujet. En peu de temps cette cruelle maladie, se propageant du midi ou nord, et de l'occident à l'orient, fit des ravages effroyables. Les Celtes qui en étaient atteints perdaient subitement leurs forces, et mouraient d'épuisement. Rien ne pouvait combattre son venin. La Voluspa, interrogée, ordonna vainement des sacrifices expiatoires. Les victimes humaines, qu'on immola par milliers, n'écartèrent pas le fléau. La nation périssait. Pour la première fois depuis longtemps ces indomptables guerriers, qui mettaient leur unique recours dans la force, sentirent que la force n'était pas tout. Les armes tombèrent de leurs mains. Incapables de la moindre action, ils se traînaient dans leurs camps solitaires, plutôt semblables à des spectres qu'à des soldats. Si les Atlantes avaient été alors en mesure de les attaquer, ils étaient perdus.

Il y avait en ce temps-là parmi les Druides un homme savant et vertueux, mais dont les sciences et les vertus paisibles avaient été peu remarquées jusqu'alors. Cet homme, encore dans la fleur de l'âge, gémissait en secret sur les erreurs de ses compatriotes, et jugeait avec juste raison que leur culte, au lieu d'honorer la Divinité, l'offensait. Il connaissait les traditions de son pays, et avait beaucoup étudié la nature. Dès qu'il vit la fatale maladie étendre ses ravages, il ne douta pas qu'elle ne fût un fléau envoyé par la Providence. Il l'examina avec soin, il en connut le principe ; mais ce fut en vain qu'il en chercha le remède. Désespéré de ne pouvoir opérer le bien dont il s'était flatté, errant un jour dans la forêt sacrée, il s'assit au pied d'un chêne et s'y en dormit. Pendant son sommeil il lui sembla qu'une voix forte l'appelait par son nom. Il crut s'éveiller et voir devant lui un homme d'une taille majestueuse, revêtu de la robe des Druides, et portant à la main une baguette, autour de laquelle s'entrelaçait un serpent. Étonné de ce phénomène, il allait demander à l'inconnu ce que cela voulait dire, lorsque celui-ci le prenant par la main le fit lever, et lui montrant sur l'arbre même au pied duquel il était couché une très belle branche de gui, lui dit : O Ram ! Le remède que tu cherches, le voilà. Et tout à coup tirant de son sein une petite serpette d'or, en coupa la branche et la lui donna. Ensuite ayant ajouté quelques mots sur la manière de préparer le gui et de s'en servir, il disparut.

Le Druides s'étant éveillé en sursaut, tout ému du rêve qu'il venait de faire, ne douta point qu'il ne fût prophétique. Il se prosterna au pied de l'arbre sacré où la vision lui était apparue, et remercia au fond de son cœur la Divinité protectrice qui la lui avait envoyée. Ensuite, ayant vu qu'en effet cet arbre portait une branche de gui, il la détacha avec respect, et l'emporta dans sa cellule, proprement enveloppée dans un bout du voile

qui lui servait de ceinture. Après s'être mis encore en prières, pour appeler sur son travail la bénédiction du ciel, il commença les opérations qui lui avaient été indiquées, et réussit heureusement à les terminer. Quand il crut son gui suffisamment préparé, il s'approcha d'un malade désespéré, et lui ayant fait avaler quelques gouttes de son divin remède, dans une liqueur fermentée, vit avec une joie inexprimable que la vie, prête à s'éteindre, s'était ranimée, et que la mort, forcée d'abandonner sa proie, avait été vaincue. Toutes les expériences qu'il fit eurent le même succès ; en sorte que bientôt le bruit de ses cures merveilleuses se répandit au loin.

On accourut vers lui de toutes parts. Le nom de Ram fut dans toutes les bouches, accompagné de mille bénédictions. Le collège sacerdotal s'assembla, et le souverain Pontife ayant demandé à Ram de lui découvrir par quels moyens un remède aussi admirable, auquel la nation devait son salut, était venu en sa possession, le Druide ne fit aucune difficulté de lui dire ; mais voulant donner au corps sacerdotal une puissance propre, qu'il n'avait pas eue jusque-là, il fit facilement sentir au Drud , qu'en faisant connaître à la nation la plante indiquée par la Divinité, en l'offrant même à sa vénération, comme sacrée, il ne fallait pas en divulguer la préparation ; mais la renfermer, au contraire, avec soin dans le sanctuaire, afin de donner à la religion plus d'éclat et plus de force, par des moyens moins violents que ceux employés jusqu'alors. Le souverain Pontife sentit la valeur de ces raisons, et les approuva. La nation celtique sut que c'était au Gui du chêne, désigné par la bonté divine, qu'elle devait la cessation du terrible fléau qui la dévorait ; mais elle apprit en même temps que la propriété mystérieuse de cette plante, la manière de la cueillir et de la préparer, étaient réservées aux seuls Lehrs, à l'exclusion des deux autres classes, des Leyts et des Folks.

Ce fut pour la première fois que, relativement à la caste sacerdotale, les deux autres castes des hommes d'armes et des hommes de travail furent confondues en une seule ; ce qui donna lieu à une nouvelle idée et à un nouveau mot. En considérant les Leyts et les Folks comme un seul peuple sur lequel les Lehrs avaient la domination, ou contracta les deux mots en un seul, et on en forma le mot Leyolk devenu pour nous celui de Laïque. En supposant que les Leyts éprouvassent quelque peine confusion, ils n'étaient pas du tout en mesure de s'y opposer. La force des choses les entraînait. Comme dans le principe de la société les Folks, qui leur avaient dû leur conservation, avaient bien été mis sous leur dépendance, il était également juste qu'eux-mêmes, qui devaient à présent leur conservation au Lehrs, reconnussent leur domination.

Ce changement, qui parut peu considérable, au moment où il s'effectua, eut les conséquences les plus importantes par la suite, lorsque la Théocratie pure s'étant établie, et toute ligne de démarcation se trouvant effacée, elle put dégénérer en despotisme absolu, ou en démocratie anarchique, selon que le pouvoir fut usurpé par la force d'un seul ou par celui de la multitude.

Ainsi dans l'Univers, le mal naît souvent du bien, et le bien du mal, comme la nuit succède au jour et le jour à la nuit, afin que les lois du Destin s'accomplissent, et que la Volonté de l'homme, choisissant librement l'un ou l'autre, soit amenée par la seule force des choses, à la lumière et à la vertu que lui présente sans cesse la Providence.

Notes du Chapitre

¹ Le mot *nifel* exprime le reniflement des chevaux quand ils sont effrayés. Nous en avons composé notre verbe *renifler*. On dit encore aujourd'hui en langue d'Oc *niflar*, souffler avec le nez, et au figuré saigner du nez.

² Ce mot, composé de deux mots, devrait être écrit *Hug muh*, le premier, *huge*, conservé en anglais, signifie très vaste ; il a servi de racine au latin *augere*, comme au français *augmenter* ; le second, *müh*, conservé en allemand, est l'analogue de l'anglais *may*, d'où vient *Mayer*, un puissant, un Maire.

CHAPITRE VIII.

Apparition d'un Envoyé divin.

Cependant une fête solennelle fut établie pour célébrer cet heureux événement. On voulut que la commémoration de la découverte du Gui de chêne coïncidât avec le commencement de l'année, que l'on plaça au solstice d'hiver. Comme la nuit la plus obscure couvrait le pôle boréal à cette époque, ou s'accoutuma à considérer la nuit comme le principe du jour, et on appela Nuit-mère la première nuit après le solstice. C'était au milieu de cette nuit mystérieuse que l'on célébrait le New-hey¹, c'est-à-dire le nouveau salut, ou la nouvelle santé. La nuit devint donc sacrée parmi les Celtes, et l'on s'accoutuma à compter par nuits. Le souverain Pontife régla la durée de l'année sur le cours du soleil, et celle du mois sur celui de la lune. On peut juger, d'après les traditions qui nous sont parvenues de ces temps reculés, que cette durée était établie d'après des calculs assez exacts, pour annoncer déjà des connaissances étendues en astronomie². Comme je me suis interdit les détails dans cet ouvrage, je m'abstiendrai de m'arrêter sur les cérémonies qu'on observait en cueillant le Gui de chêne. On trouve dans mille endroits tout ce qu'on pourrait désirer à cet égard³. Seulement je ne dois pas passer sous silence que l'être mystérieux qui l'avait montré au druide Ram, honoré commue un des ancêtres de la Race boréenne, fut désigné par le nom d'Esculape⁴, c'est-à-dire l'espérance du salut du Peuple, et considéré comme le Génie de la Médecine.

Quant au druide Ram, lui-même, sa destinée ne devait pas se borner là. La Divinité qui l'avait choisi pour sauver les Celtes d'une perte assurée en arrêtant le fléau formidable qui les livrait à la mort, l'avait également élu pour arracher de leurs yeux le bandeau de la superstition, et changer leur culte homicide. Mais ici, sa mission n'était pas aussi facile à remplir. L'épidémie physique était évidente pour tous, elle les menaçait tous ; nul n'avait des motifs pour la conserver : tandis que non seulement l'épidémie morale ne paraissait pas telle à tous ; mais que, considérée comme sacrée par les uns, elle était pour les autres un objet d'intérêt ou de vanité. Aussi, dès que le Druides eut fait connaître ses intentions, dès qu'il eut dit que le même Génie qui lui était apparu pour lui montrer le Gui de chêne, lui apparaissait encore pour lui ordonner de sécher les traces de sang dont les autels étaient inondés ; dès qu'il eut condamné les sacrifices humains, comme inutiles, atroces, en horreur aux Dieux de la Nation, il fut regardé comme un novateur dangereux, dont l'ambition cherchait à profiter d'un événement heureux pour assurer sa puissance.

La Voluspa, consultée, n'osa pas d'abord le traiter d'impie et de rebelle : l'ascendant qu'il avait acquis sur une grande partie de la nation par l'immense service qu'il venait de lui rendre, ne permettait pas encore de pareilles expressions ; mais après avoir fait son éloge, avoir remercié le ciel de la faveur qu'il lui avait faite, elle s'apitoya sur la faiblesse de son âme, et le représenta comme un homme pusillanime, il est vrai plein de douceur et de bonnes intentions, mais tout à fait incapable d'élever ses pensées jusqu'à

l'austère hauteur des pensées divines. Cette explication de la Pythie trouva d'abord un grand nombre d'adhérents. Sans cesser d'aimer le bon Ram, on le plaignit de bonne foi de manquer de courage ; et comme ses ennemis virent cette disposition, ils en profitèrent habilement en ajoutant le ridicule à la pitié. Son nom Ram, signifiait un bélier ; ils le trouvèrent trop fort pour lui, et par l'adoucissement malin de la première lettre, le changèrent en celui de Lam, qui voulait dire un agneau. Ce nom de Lam, qui lui resta, devint célèbre par toute la Terre, comme nous le verrons tout à l'heure. L'homme peut rejeter les bienfaits de la Providence, mais la Providence n'en marche pas moins à son but. Les Celtes, en méconnaissant sa voix, en dédaignant, en persécutant son envoyé, perdirent leur existence politique, et laissèrent prendre à l'Asie une gloire qu'ils auraient pu garder à l'Europe. Le Destin fut encore trop fort pour que l'aveugle Volonté de l'homme ne fléchît pas devant lui.

Notes du Chapitre

¹ Il est, je pense, inutile de dire que c'est de là que prend son origine notre fête de Noël, inconnue aux premiers chrétiens.

² Il paraît que le mois était composé de trente jours, l'année de trois cent soixante-cinq jours et six heures, et les siècles de trente et de soixante ans. La fête de New-heyhl, qui devait avoir lieu la première nuit du solstice d'Hiver, se trouvait reculée de quarante-cinq jours au temps d'Olaüs Magnus, l'an 1000 de Jesus-Christ ; et cela, par la raison que l'année celtique étant plus longue que la révolution du soleil, donnait un jour d'erreur en cent trente-deux ans. Ces quarante-cinq jours de retard répondent à cinq mille neuf cent trente ans, et font remonter par conséquent l'établissement du Calendrier celtique à près de cinq mille ans avant notre ère, en supposant même qu'il n'y ait eu aucune réformation.

³ Particulièrement dans Pline, Hist. Nat. L. XVI, C. 44.

⁴ Le mot *Æsc-heyhl-hopä*, d'où dérive le nom d'Esculape, peut signifier aussi, l'espérance du salut est au Bois ; ou, le Bois est l'espérance du salut ; parce que le mot *Æsc* signifiait également un Peuple et un Bois.

CHAPITRE IX.

Suites de cet événement. L'Envoyé divin est persécuté. Il se sépare des Celtes.

Malgré la décision de la Voluspa à son égard, Ram n'en continua pas moins son mouvement ; il manifesta hautement son intention d'abolir les sacrifices sanglants de toute nature, et annonça que telle était la volonté du ciel révélée par le grand Ancêtre de la nation Oghas¹. Ce nom qu'il substitua à celui de Teutad, obtint l'effet qu'il en désirait. Les Celtes, selon qu'ils adhèrent à ses opinions ou qu'ils s'en écartèrent, se trouvèrent sur-le-champ divisés en Oghases ou en Teutades ; et l'on put juger d'avance du succès du schisme qui se préparait. Afin de donner à son parti un point de ralliement encore plus fixe et plus évident, le Druide novateur s'empara de l'allusion qu'on avait faite de son nom, et prit pour emblème un bélier, qu'il laissa appeler par ses sectateurs Ram ou Lam selon qu'ils voulurent le considérer sous le rapport de la force ou de la douceur. Les Celtes, attachés à l'ancienne doctrine, opposèrent, à cause de Thor, leur premier Herman, le taureau au bélier, et prirent cet animal robuste et fougueux pour symbole de leur audace et de leur fermeté². Telles furent les premières enseignes connues parmi la Race boréenne, et telle fut l'origine de toutes les armoiries dont on fit usage par la suite pour distinguer entre elles les nations des nations, et les familles des familles.

Chacun arborant selon son opinion ou le Bélier ou le Taureau, on ne larda pas à en venir, entre les partisans de l'un ou de l'autre, des injures aux menaces, et des menaces aux combats. La nation se trouva un moment dans une situation éminemment dangereuse. Ram le vit ; et comme son caractère pacifique l'éloignait de toute espèce de moyen violent, il essaya de persuader ses adversaires. Il leur démontra avec autant de sagacité que de talent, que la première Voluspa, en fondant le culte des Ancêtres, avait donné moins de preuves que lui de sa céleste mission, puisque ne parlant jamais qu'au nom du premier Herman, elle n'avait arrêté que des maux partiels, n'avait donné que des lois particulières souvent funestes ; tandis que lui, guidé par le suprême Ancêtre, père de la Race entière, il a eu le bonheur de sauver la nation d'une ruine totale, et qu'il lui présentait, en son nom, des lois générales et propices, au moyen desquelles elle serait à jamais délivrée du joug odieux que lui imposaient les sacrifices sanglants.

Ces raisons, qui entraînaient les hommes pacifiques et de bonne foi, trouvaient dans l'intérêt, dans l'orgueil, dans les passions belliqueuses des autres, une opposition invincible. La Voluspa, qui sentit que son autorité chancelante avait besoin d'un coup d'éclat pour se raffermir, saisit l'occasion d'une fête et appela Ram au pied des autels. Ram, qui sentit le piège, refusa de s'y rendre, ne voulant pas présenter sa tête à la hache des sacrificateurs. Il fut frappé d'anathème. Dans cette extrémité, voyant qu'il fallait ou combattre ou s'expatrier, il se détermina pour ce dernier parti, résolu à ne point attirer sur sa patrie le fléau d'une guerre civile.

Une foule immense de sectateurs de toutes les classes s'attacha à sa fortune. La nation, ébranlée jusqu'en ses fondements, perdit par son opiniâtreté une grande partie de ses habitants. Avant de partir, Ram tenta un dernier effort ; il rendit au nom d'Oghas, le suprême Ancêtre, un oracle dans lequel les Celtes étaient menacés des plus grands malheurs s'ils continuaient à répandre le sang sur ses autels. Il l'envoya par un messenger au Collège sacerdotal. La Voluspa, qui en fut informée, redoutant son effet sur les esprits, prévint l'arrivée du messenger, et par un oracle contraire, l'ayant dévoué à l'impitoyable Thor, le fit égorger à son arrivée.

Jamais sans doute la Race boréenne ne s'était trouvée dans des circonstances aussi difficiles. Il semblait que ses Dieux mêmes, partagés d'opinion, se livrassent au sein des nuages un combat, dont les malheureux mortels allaient être les victimes. C'étaient, en effet, la Providence et le Destin qui luttaien ensemble. La Volonté de l'homme était comme le champ de bataille où ces deux formidables puissances se portaient leurs coups. Les différents noms que cette Volonté leur donnait n'importaient pas. Les anciens poètes ont bien senti cette vérité ; et, au-dessus d'eux tous, Homère l'a rendue avec une magnificence que nul autre n'a égalée. C'est, au reste, dans la connaissance de cette vérité que réside la véritable Poésie. Hors de là, il n'y a que de la versification.

Enfin privé de toute espérance d'accommodement, Ram partit, entraînant avec lui, comme je l'ai dit, la plus saine partie de la nation, et la plus éclairée. Il suivit d'abord la même route que les Celtes bodohnes avaient suivie ; mais quand il fut à la vue du Caucase, au lieu de suivre les sinuosités de cette montagne fameuse, entre la mer Noire et la mer Caspienne, il remonta le Don, et passant ensuite la Volga, il parvint en côtoyant cette dernière mer, cette plaine élevée qui domine la mer d'Aral.

Avant d'arriver à cette contrée, occupée encore aujourd'hui par des hordes nomades, il avait rencontré plusieurs de ces peuplades appartenant visiblement à la Race boréenne. Il en ignorait complètement l'existence, et ne fut pas médiocrement surpris de trouver ces lieux qu'il croyait déserts, habités et fertiles. Ces peuplades, d'abord effrayées à l'aspect de tant de guerriers armés, s'apprivoisèrent facilement quand elles virent que ces hommes, dont elles partageaient la couleur, et presque le langage³, ne cherchaient à leur faire aucun mal, et n'appartenaient pas à ces Peuples noirs, contre lesquels elles étaient obligées d'être dans un état continuel de guerre, pour éviter l'esclavage. Plusieurs se réunirent même aux Celtes, et leur servirent de guides dans ces nouvelles régions. Leur idiome fut bientôt connu, et l'on apprit d'elles que le pays dans lequel on se trouvait se nommait Touran par opposition à un pays moins élevé, plus uni, plus agréable, situé au-delà des montagnes, appelé Iran, duquel elles avaient été chassées par des peuples conquérants venus du côté du midi. A la description que Ram se fit faire de ces peuples, il ne tarda pas à les reconnaître pour appartenir à la Race sudéenne et il résolut aussitôt de leur enlever cette contrée qu'ils avaient usurpée, et de s'y établir.

Il resta néanmoins quelque temps dans le Touran, pour y faire le dénombrement du peuple qui s'était soumis à sa doctrine, en régulariser les diverses classes qu'un mouvement si brusque avait confondues, et donner au gouvernement théocratique qu'il méditait, le commencement de perfection que les circonstances pouvaient permettre. Il ne négligea rien pour attirer à lui toutes les peuplades Touraniennes, dont il put avoir connaissance ; et

comme il sut qu'il existait vers le nord une immense contrée, que ces peuplades appelaient la Terre paternelle, Tat-ârah⁴, à cause qu'elle avait été la demeure de leur premier Père, il ne manqua pas de leur faire entendre que c'était au nom de leur grand Ancêtre Oghas⁵, qui était aussi le sien, qu'il venait délivrer leur patrie du joug des étrangers. Cette idée qui flatte leur orgueil, gagna sans peine leur confiance. Plusieurs phénomènes qui ne les avaient pas frappés jusque-là, se présentèrent à leur esprit. L'un se rappelait un rêve ; l'autre, une vision. Celui-ci racontait le discours d'un vieillard mourant ; celui-là parlait d'une antique tradition ; tous avaient des motifs pour regarder l'évènement actuel comme une chose merveilleuse. Leur enthousiasme s'augmentait en se communiquant. Bientôt il fut à son comble. Il est de la nature de l'homme de croire à l'action de la Providence sur lui : pour qu'il n'y croie pas, il faut, ou que ses passions l'aveuglent, ou que des événements antérieurs aient déterminé sa Volonté à fléchir sous les lois du Destin ; ou bien que sa volonté propre, l'entraînant, prenne la place de la Providence.

Notes du Chapitre

¹ Le mot as, ans, ou hans, signifiait ancien ; et, comme je l'ai déjà dit, og voulait dire très grand. Notre mot ancêtre tient à la racine ans ; cette racine qui a fourni d'abord le nom du dieu Pénate des Celtes, As, Æs ou Esus, a fini par devenir un simple titre d'honneur, qu'on donnait aux hommes distingués en leur parlant : Ans-heaulme, Ans-carvel, Æs-menard, Ens-sordel, etc. Ce titre, prononcé tout seul, a signifié souverain ; de là, la hanse germanique et le nom des villes hanséatiques.

² Comme j'ai fait remarquer déjà que les mots terreur et terrible s'étaient attachés au culte de Thor, symbolisé par un taureau, je dois dire ici que, par un sentiment contraire, le culte de l'agneau Lam produisit les mots lamenter, lamentable, lamentation, etc.

³ Il est remarquable que, encore de nos jours, le tatar Oighouri a des rapports très étroits avec le celte irlandais ; on sait que le persan et l'allemand ont aussi beaucoup de racines communes.

⁴ C'est du mot Tatârah que dérive le nom de Tatare, que nous avons longtemps écrit Tartare, en opposition à la synonymie de tous les peuples asiatiques.

⁵ Les Tatares de nos jours révèrent encore Oghas ou Oghous comme leur premier Patriarche ; ceux qu'on appelle Oighours, à cause de cela, sont les plus instruits et les plus anciennement civilisés.

CHAPITRE X.

Quel était Ram : sa pensée religieuse et politique.

Plusieurs messagers furent dépêchés dans la Haute-Asie pour porter des nouvelles de ce qui se passait ; le bruit en retentit jusque dans les contrées les plus reculées ; on vit arriver de toutes parts des peuplades curieuses de voir l'envoyé de leur Grand Ancêtre, et jalouses de prendre part à la guerre qui se préparait. Dans plusieurs occasions importantes, Ram se montra digne de sa haute réputation. Sa active sagesse prévenait tous les besoins, aplanissait toutes les difficultés ; soit qu'il parlât, soit qu'il agit, on sentait dans ses paroles comme dans ses actions quelque chose de surnaturel. Il pénétrait les pensées, il prévoyait l'avenir, il guérissait les maladies ; toute la nature semblait lui être soumise. Ainsi le voulait la Providence, qui, destinant la Race boréenne à dominer sur la terre, lançait au-devant de ses pas les rayons lumineux qui devaient la conduire. Ram fut donc le premier homme de cette Race qu'elle inspira immédiatement. C'est lui que les Hindous honorent encore sous son propre nom de Rama ; c'est lui que le Thibet, la Chine, le Japon et les immenses régions du nord de l'Asie, connaissent sous le nom de Lama, de Fo, de Pa-pa, de Padi-Shah, ou de Pa-si-pa¹. C'est lui que les premiers ancêtres des Persans, les Iraniens, ont nommé Giam-Shyd, à cause qu'il fut le premier monarque du monde, ou le premier dominateur du Peuple noir ; car ce Peuple était appelé le Peuple de Gian, ou de Gian-ben-Gian, comme disent les Arabes. On voit dans le Zend-Avesta, que le dernier Zoroastre lui rend hommage, en le plaçant longtemps avant le premier prophète de ce nom, et le désignant comme le premier homme qu'Ormuzd ait favorisé de son inspiration². Il le nomme partout le Chef des Peuples et des troupeaux, le très puissant et très fortuné Monarque. Ce fut lui qui fit de l'agriculture la première des sciences, et qui apprit aux hommes la culture de la vigne et l'usage du vin. Il fonda la ville de Ver, capitale du Var-Giam-Gherd. Ville admirable, dit Zoroastre ; semblable au Paradis, et dont les habitants étaient tous heureux.

Les Livres sacrés des Hindous s'expriment à peu près dans les mêmes termes ; ils représentent Ram comme un puissant théocrate enseignant l'agriculture aux hommes sauvages, donnant des lois nouvelles aux peuples déjà civilisés, fondant des villes, terrassant les rois pervers, et répandant partout la félicité.

Arrien, qui donne à Ram le nom de Dionysos, c'est-à-dire l'intelligence divine, rapporte que ce prince enseigna aux hommes qui menaient, avant sa venue, une vie errante et sauvage, à ensemer les terres, à cultiver la vigne et à faire la guerre.

Zoroastre, dont l'objet était la réformation du culte persan, accuse cependant Giam-Shyd d'orgueil, et dit que la fin de son règne ne répondit pas au commencement. Quelques commentateurs ajoutent que ce théocrate offensa la Divinité, en tentant de se mettre à sa place, et en usurpant les honneurs divins. Ce reproche aurait été mieux fondé, si Ram eût, en effet, annoncé pour l'objet de son culte l'Être des êtres, le Très-Haut, Dieu lui-même

dans son insondable unité ; mais ses idées ne pouvaient pas s'élever jusque-là ; et, en supposant qu'elles l'eussent pu, celles du peuple qu'il conduisait ne l'y auraient pas suivi. Quoique la sphère intellectuelle eût déjà acquis de grands développements parmi la Race boréenne, elle n'était pas néanmoins parvenue au point d'atteindre à de telles hauteurs. L'idée qu'elle saisissait le plus facilement, était, comme je l'ai dit, celle de l'immortalité de l'âme : voilà pourquoi le culte des Ancêtres était celui qui lui convenait le mieux. L'idée de l'existence de Dieu, qui se lie à celle-là, ne la frappait encore que d'une manière vague et confuse.

Les Celtes ne voyaient dans Teutad ou dans Oghas que la chose même que ces mots exprimaient dans le sens le plus physique : le Père universel ou le Grand Ancêtre de leur nation, Ram, en se donnant pour le représentant de ce Père ou de cet Ancêtre commun, en affirmant que leur volonté se réfléchissait dans la sienne, en se revêtissant pour ainsi dire, de l'immortalité sacerdotale, et en persuadant à ses sectateurs que son âme ne quitterait son corps actuel que pour en prendre un autre, afin de continuer à les instruire et les gouverner ainsi de corps en corps jusqu'à la consommation des siècles ; Ram, dis-je, ne fit pas une chose aussi audacieuse que celle que Krishnen, Foë, et Zoroastre lui-même firent longtemps après. Il ne sortait pas de la sphère des choses sensibles et compréhensibles, tandis que les autres en sortaient. L'immortalité de l'âme étant reconnue, sa doctrine en était une conséquence toute simple. Il n'affirmait du Grand Ancêtre que ce qu'il affirmait de lui-même ; et quand il disait qu'il renaîtrait pour continuer son ministère, il ne disait pas autre chose, sinon que l'immortalité de son âme, au lieu de s'exercer ailleurs d'une manière invisible, s'exercerait d'une manière visible sur la terre ; en sorte que sa doctrine et les formes de son culte se servaient mutuellement de soutien et de preuves.

Quand on juge aujourd'hui, d'après les idées acquises depuis une longue suite de siècles, le culte lamique, il n'est pas étonnant qu'on y trouve de grands défauts, surtout si l'on n'en sait pas séparer la rouille des superstitions que les âges y ont attachée, et dont son éclat est terni ; mais si l'on veut l'examiner dans le silence des préjugés, on sentira bien que ce culte était le plus convenable qui pût être offert, à cette époque, à l'intelligence de l'homme. Il succédait au sabéisme, qui, déjà frappé de vétusté, chancelait de toutes parts, et ne pouvait se soutenir que par son moyen. C'était le culte des Ancêtres ramené à sa plus haute perfection relative. Il était simple dans ses dogmes, innocent dans ses rites, et très pur dans la morale qui en résultait. Il n'élevait pas ; il est vrai, beaucoup les esprits ; mais aussi il ne leur causait pas de violents ébranlements. Sa vertu principale, qui était la piété filiale, offrait aux institutions civiles une base presque inébranlable. Je reste persuadé que si quelque chose sur la terre pouvait prétendre à l'indestructibilité, ce culte y prétendrait au-dessus de tout autre. Voyez après tant de siècles écoulés³, le Japon et la Chine entière, le Thibet et les immenses régions de la Tatarie, le culte lamique y domine encore, malgré la foule de révolutions dont ces contrées ont été le théâtre.

Ram, échappé à la persécution, doué d'un caractère doux et compatissant, bannit toute persécution de son culte, et proscrivit toute idole et tout sacrifice sanglant : il divisa la nation en quatre classes, ajoutant ainsi une classe aux trois qui existaient déjà chez les Celtes. Ces classes, qui ont survécu aux Indes, sont celles des Prêtres, des Guerriers, des Laboureurs et des Artisans : ainsi il partagea en deux celle des Folks, et donna à l'une et à l'autre l'indépendance de la propriété territoriale. Les souverains Pontifes appartenrent

à la classe des prêtres et furent considérés comme immortels, leur âme ne sortant jamais d'un corps que pour en habiter un autre, et toujours celui d'un jeune enfant élevé à cet effet. La dignité royale fut héréditaire dans une seule famille de la classe militaire ; et cette famille réputée sacrée devint inviolable. Les magistrats civils furent choisis par le Roi dans la classe des Laboureurs, et durent tenir leurs pouvoirs judiciaires du souverain Pontife. Les Artisans fournirent les ouvriers et les serviteurs de toutes les sortes. L'esclavage fut aboli.

Après avoir posé ces bases simples de son culte et de son gouvernement, Ram, environné de la vénération d'un peuple immense et dévoué à ses ordres, descendit du Touran, où il s'était tenu jusqu'alors, et entra dans l'Iran pour en faire la conquête, et y établir le siège de sa théocratie.

Notes du Chapitre

¹ J'ai dit que le mot Ram signifie proprement un Bélier : aussi est-ce par le symbole du bélier qu'Osiris, Dionysos et même Jupiter ont été désignés. L'agneau, comme plus particulièrement appliqué au mot Lam, n'a pas été moins fameux. L'agneau blanc ou noir désigne encore de nos jours les diverses hordes de Tatâres. Par le nom de Fo, de pa, de pa-pa, on entend le Père par excellence. Padi-Shah signifie le Monarque paternel, et pa-si-pa, le Père des pères.

² Voici ce qu'on lit dans le Zend-Avesta, 9^o hd, page 108 : « Zoroastre consulta Ormuzd en lui disant : O Ormuzd, absorbé dans l'excellence, juste Juge du Monde.... quel est le premier homme qui vous ait consulté comme je fais ?.... Alors Ormuzd dit : le pur Giam-Shyd, chef des peuples et des troupeaux, ô Saint Zoroastre ! est le premier homme qui m'ait consulté comme tu fais maintenant. Je lui dis au commencement, moi qui suis Ormuzd, soumets-toi à ma Loi... médite-la et porte la à ton peuple.... Ensuite il régna.... Je lui mis entre les mains un glaive d'or... Il s'avança vers la lumière, vers le pays du midi, et il le trouva beau... »

Anquetil du Perron a écrit Djemschid, mais c'est une mauvaise orthographe. Giam-Shyd peut signifier le Monarque du Monde ou le Soleil universel, ce qui revient au même ; il peut signifier aussi le Dominateur ou le Soleil du Peuple noir, parce que ce peuple au temps de sa puissance portait le nom d'Universel, et se faisait appeler Gian, ou Gean, ou Jan, ou Zan, selon le dialecte ; mais comme le mot Gian, qui signifie proprement le Monde, s'est appliqué à l'Intelligence qui le meut, à L'Esprit universel, à tout ce qui est spirituel ou spiritueux, et enfin au vin, il est arrivé que Ram, Osiris, Dionysos ou Bacchus, qui ne sont que le même personnage sous différents noms, ont été considérés tantôt comme le Principe universelle, tantôt comme le Principe spirituel ou spiritueux de toutes choses, et enfin, par une matérialisation absolue de l'idée primitive, comme le Dieu du vin.

³ J'ose à peine dire ici combien de siècles comptent les chronologistes. J'ai déjà montré qu'on peut, au moyen de calculs astronomiques, faire remonter l'époque de Ram à près de cinq mille ans au-dessus de notre ère, en supposant qu'il n'y eût pas eu de corrections dans le Calendrier runique ; mais qui assurera qu'il n'y en avait pas eu ? Arrien, qui sans doute avait écrit d'après des traditions originales, rapporte que depuis ce Théocrate jusqu'à Sandrocottus, qui fut vaincu par Alexandre, on comptait six mille quatre cent deux ans. Plin s'accorde parfaitement avec Arrien, quoiqu'il ne paraisse pas l'avoir copié. Or, chacun sait que l'expédition d'Alexandre aux Indes eut lieu trois cent vingt six ans avant Jésus-Christ, d'où il résulte qu'on peut établir depuis Ram jusqu'à la présente année 1821, une durée de huit mille cinq cent cinquante ans.

CHAPITRE XI

Établissement d'un Empire universel, théocratique et royal.

Comme je me suis interdit les détails purement historiques, je marcherai rapidement dans cette partie de l'histoire de Ram. Tout ce qui s'en est conservé dans la tradition paraît allégorique. Les poètes qui ont chanté ses triomphes, longtemps après sans doute qu'il avait cessé d'être, l'ont visiblement confondu, non seulement avec le Grand Ancêtre de la Race boréenne, dont il établit le culte, mais encore avec la race entière, qu'ils ont personnifiée dans lui, C'est ce qui est évident dans le Ramayan, le plus grand poème des Hindous, ouvrage du célèbre Valmik, et dans les Dionysiaques de Nonnus¹. Dans ces deux poèmes, Rama et Dionysos sont également persécutés dans leur jeunesse, livrés à la haine d'une femme artificieuse et cruelle qui les force à désertir leur patrie. Après plusieurs aventures plus ou moins bizarres, l'un et l'autre finissent par triompher de tous leurs ennemis, et font la conquête de l'Inde, où ils obtiennent les honneurs divins.

Sans nous arrêter donc à ce tissu d'allégories qui seraient ici de peu d'intérêt, continuons notre exploration historique, afin d'en tirer, par la suite, d'utiles inductions pour atteindre à des connaissances morales et politiques vraies, et fondées sur la nature même des choses. Ce qui a le plus égaré les philosophes modernes, c'est le défaut d'érudition positive et traditionnelle. Non seulement ils ne connaissaient pas l'Homme en lui-même, mais ils ignoraient encore la route que cet être avait déjà parcourue, et les diverses modifications qu'il avait subies. Entre une multitude de situations, ils n'en fixaient jamais que deux ou, tout au plus, que trois, et croyaient bonnement, quand leur imagination avait fait quelques voyages chez les anciens Romains, chez les Grecs, et, par manière d'acquit, chez les Hébreux, que tout était dit, qu'ils connaissaient l'histoire du genre humain, et tout ce qu'il y avait de plus admirable dans cette histoire. Ils ne savaient pas que Rome et Athènes présentaient seulement de petits accidents politiques d'une certaine forme, dont la généralisation était impossible, et que les Hébreux, porteurs d'une tradition qu'ils ne comprenaient pas, ne pouvaient offrir à leurs méditations qu'un livre fermé de sept sceaux, plus difficiles à rompre que ceux dont il est parlé dans l'Apocalypse.

Nous toucherons toutes ces choses en leur lieu ; achevons auparavant de parcourir à grands traits les siècles qui nous en séparent.

Les Sudéens, établis depuis longtemps dans l'Iran, opposèrent au théocrate celte une résistance vigoureuse ; mais rien ne put arrêter l'enthousiasme religieux dont Ram avait pénétré son armée. Leur ville sacrée fut prise d'assaut². Une bataille générale et décisive ayant été livrée à peu de distance de cette capitale, ils furent entièrement vaincus.

Tout ce qui refusa de se soumettre fut obligé de sortir de l'Iran, et se replia en désordre, une partie vers l'Arabie, et l'autre partie vers l'Indostan, où le bruit de leur défaite les avait précédés.

Ram, ayant bâti une ville pour établir le siège de son souverain pontificat, la consacra à la Vérité qu'il annonçait, et la nomma, en conséquence, Vahr³. Cependant il songea à consolider et à étendre son empire. Le Grand Kanh qu'il avait sacré établit sa résidence dans Isthakhar, et releva de lui seul. Les Kanhs inférieurs obéirent à ses ordres. L'un d'eux, à la tête d'une puissante armée, se porta vers l'Asie Mineure, alors appelée Plaksha, tandis qu'un autre, marchant du côté opposé, arriva sur les bords du Sind, aujourd'hui l'Indus ; et malgré l'opposition formidable qu'il y rencontra, en franchit les ondes et pénétra dans l'Indostan. Ces deux Kanhs eurent des succès divers. Celui qui s'était porté vers le nord, ayant rencontré les Celtes bodohnes, avec lesquels il fit alliance, eut d'abord à combattre les Amazones, dont il renversa entièrement la domination. Ces femmes guerrières, obligées de se soumettre ou de quitter le continent de l'Asie, se réfugièrent en petit nombre dans l'île de Chypre, dans celle de Lesbos, et dans quelques autres de l'Archipel. La conquête de Plaksha étant achevée, et le Tigre et l'Euphrate coulant désormais sous les lois de Ram, la ville de Ninveh fut bâtie pour servir de capitale à un royaume, qui porta d'abord le nom de Chaldée, tant que la caste sacerdotale y domina, et qui prit plus tard le nom d'empire syrien ou assyrien, lorsque la caste militaire parvint à y prendre le dessus⁴. Les Arabes, qui à cette époque étaient déjà un mélange de Celtes et d'Atlantes, contractèrent facilement alliance avec les sectateurs de Ram, et reçurent sa doctrine.

Les Sudéens qui ne voulurent pas se soumettre à la loi du vainqueur se portèrent vers l'Égypte, ou, s'embarquant sur le golfe Persique, gagnèrent le midi de l'Asie, où leurs plus grandes forces étaient concentrées, C'est là que la lutte fut rude. Le Kanh qui avait passé assez heureusement le Sind, battu ensuite par les ennemis, fut obligé de le repasser en désordre. Le bruit de sa défaite étant venu aux oreilles du Grand Kanh, il marcha à son secours, mais vainement. Il fallait ici une puissance au-dessus de la sienne, Ram le sentit ; Il vit bien qu'il s'agissait à présent d'une conquête plus qu'ordinaire, et que de la lutte qui s'était engagée dans l'Indostan dépendait l'avenir de la Race boréenne, et le triomphe de son culte. C'était sur les bords du Gange qu'allait se décider cette grande question ; auquel des deux Peuples, noir ou blanc, devait appartenir l'empire du monde. Il s'y porta donc en personne, et rassembla autour de lui tout ce qu'il avait de forces. La tradition raconte qu'un grand nombre de femmes, appelées Thyades combattaient sous ses ordres, ainsi qu'une foule d'hommes sauvages, appelés Satyres. C'était sans doute une partie des Amazones qu'il avait soumises, et ces peuplades de Tatâres errants qu'il avait réunis et civilisés.

Suivant cette même tradition la guerre dura sept ans ; elle fut signalée par les plus étonnants phénomènes. Ram y déploya, dans un grand nombre de circonstances, des moyens au-dessus de l'humanité. Au milieu des plus arides déserts, et tandis que ses troupes étaient dévorées par une soif ardente, il découvrit des sources abondantes, qui parurent sourdre à sa voix du sein des rochers. Tandis que les vivres manquaient, il trouva des ressources inattendues dans une sorte de manne dont il enseigna l'usage. Une épidémie cruelle s'étant manifestée, il reçut encore de son Génie l'indication du remède qui en arrêta les ravages. Il paraît que ce fut d'une plante nommée hom⁵, qu'il tira le suc

salutaire dont il le composa. Cette plante, qui resta sacrée parmi ses sectateurs, remplaça le Gui de chêne et le fit oublier. Mais ce qui étonna le plus, ce fut de voir que ce puissant Théocrate, se trouvant transporté par les événements d'une longue guerre au milieu d'une nation dès longtemps parvenue au dernier degré de la civilisation, industrielle et riche, l'égalait en industrie, et la surpassait en richesses.

Parmi les choses que j'aurais dû rapporter en leur lieu, je vois que j'en ai omis une, à l'oubli de laquelle la sagacité du lecteur ne peut pas suppléer. C'est l'invention de la monnaie. Cette invention, comme toutes celles d'une haute importance, se perd dans la nuit des temps. Ceux des écrivains qui l'ont crue moderne, comme Waèhter ou Sperling, ont témoigné bien peu de connaissance de l'antiquité. A l'époque où l'empire chinois fut fondé, elle était déjà usitée. On sait que l'empereur Kang-hi ayant rassemblé des pièces de monnaie de toutes les dynasties, en possédait qui remontaient jusqu'au temps de Yao. Il en montra même à nos missionnaires quelques unes d'origine indienne, frappées au coin, et fort antérieures à celles des premiers monarques chinois.

On ne peut douter que certains métaux, et sur tout l'or, l'argent et le cuivre, n'aient été choisis de temps immémorial comme signes représentatifs de tous les autres objets, à cause de la facilité avec laquelle on peut les diviser sans qu'ils perdent rien de leur valeur. Il est des cas, comme l'observe très bien Court de Gebelin, où l'on a besoin d'une très petite valeur représentative ; et où trouver cette valeur dans une chose qui, sans s'altérer en rien, puisse se présenter en masse, et offrir des divisions aussi petites que l'on veut ? Une brebis, un bœuf, ne se partagent point sans se détruire. Un cuir, une étoffe, un vase, une fois divisés, ne peuvent plus se réunir en masse. Les métaux seuls ont cette faculté ; et c'est aussi ce qui les fit entrer dans la composition de ce signe, appelé monnaie, signe admirable, sans lequel il ne peut exister ni véritable commerce, ni parfaite Civilisation.

Je suppose que ce fut à l'époque de la première alliance que les Celtes contractèrent avec les Atlantes qu'ils reçurent la première connaissance de la monnaie, connaissance d'abord assez confuse, comme toutes les autres, mais qui se fixa et se perfectionna peu à peu. Les circonstances imminentes où se trouva Ram, en durent nécessairement étendre beaucoup l'usage. Il avait à parcourir des contrées où une longue habitude rendait l'or et l'argent d'une indispensable nécessité. Comme jamais il ne manqua de ces deux métaux au besoin, cela fit dire qu'il avait un Génie à ses ordres, qui lui découvrait les trésors et les mines partout où il y en avait.

La marque dont ce Théocrate frappait ses monnaies était un bélier ; voilà pourquoi la figure et le nom même de ce symbole se sont conservés parmi un grand nombre de nations. Il paraît que le type usité par les Celtes autochtones était un taureau. Quant à la monnaie des Atlantes qui avait alors cours dans les Indes, tout porte à croire qu'elle avait pour empreinte la figure d'une sorte de serpent ailé appelé Dragon⁶. Le Dragon était l'enseigne de ces peuples. Leur souverain suprême portait le titre de Rawhan ou Rawhon c'est-à-dire le Surveillant Universel, le Grand-Roi ; tandis que les souverains inférieurs qui relevaient de lui, comme celui d'Égypte, par exemple, s'appelaient Pha-rawhon : ce qui signifiait la voix, l'écho ou le reflet du Rawhon.

Il est parlé fort au long dans le poème du Ramayan, des combats terribles que se livrèrent Ram et le Rawhon, pour savoir à qui demeurerait l'empire. Nonnus, dans ses Dionysiaques, a consacré vingt cinq chants à les décrire. Il appelle le Rawhon, Dériades, sans doute son nom propre, et le qualifie toujours de Roi noir, chef du Peuple noir. Après un grand nombre de vicissitudes, sur lesquelles il est inutile de nous arrêter, le Rawhon, forcé d'abandonner sa capitale Ayodhya⁷, et de sortir même du continent, se retira dans l'île de Lankâ, aujourd'hui Ceylan, et s'y crut à l'abri des efforts de son ennemi, regardant les flots qui l'environnaient comme un obstacle insurmontable ; mais il apprit bientôt ses dépends ce que peut le véritable courage, soutenu par l'enthousiasme religieux. La tradition rapporte que les compagnons de Ram, que nuls dangers, nuls travaux, nulle fatigue, ne pouvaient rebuter, profitèrent de quelques rocs épars dans les ondes pour arrêter et lier ensemble un nombre considérable de radeaux, dont ils formèrent un immense pont, sur lequel ils passèrent⁸. Le Grand Kanh porta par ce moyen l'incendie dans le palais même du Rawhon ; et Ram, qui le suivit de près, décida la victoire. Le Rawhon fut tué dans le combat, et son vainqueur demeura seul maître de l'Asie.

On dit que dans ce mémorable combat une épouse de Ram, appelée Sita, prisonnière de l'ennemi, fut heureusement délivrée. Soupçonnée d'avoir cédé aux vœux du Rawhon, elle prouva son innocence, en se soumettant à l'épreuve du feu. Cet événement a fourni, et fournit encore aujourd'hui le sujet d'un grand nombre de drames, parmi les Indiens. C'est même de là que l'art du théâtre a pris son origine, ainsi que j'ai essayé de le montrer dans un autre ouvrage⁹.

Après la conquête de Lankâ, rien ne résista plus au Théocrate celte. Du midi au nord, et de l'orient à l'occident, tout se soumit à ses lois religieuses et civiles.

Notes du Chapitre

¹ Les savants anglais qui ont lu le Poème de Valmik, assurent qu'il surpasse infiniment, pour l'unité d'action, la magnificence des détails et l'élégance du style, l'ouvrage poli, érudit, mais froid, de Nonnus. Il y a, au reste, des rapprochements singuliers à faire entre ces deux poèmes.

² Le nom de cette ville antique devrait être écrit Ysdhan-Khdir, c'est-à-dire la Ville divine. Il est remarquable que dans l'ancien idiome de l'Iran, Isdhan signifie Dieu ou Génie, comme il le signifie encore en hongrois. On croit que cette ville était la même que les Grecs nommaient Persépolis. Elle est aujourd'hui en ruines. On trouve sur plusieurs monuments, et principalement sur celui que les modernes Persans appellent le Trône de Giam-Shyd, des inscriptions tracées en des caractères entièrement inconnus. Ces caractères, visiblement écrits de gauche à droite, indiquent une origine boréenne. Plusieurs poètes persans, et entre autres Nizamy et Sahdy, ont couvert de sentences morales les ruines d'Istha-Khar ; entre ces sentences la suivante est une des plus remarquables : « Parmi les souverains de la Perse, depuis les siècles de Feridoun, de Zohak, de Giam-Shyd, en connais-tu quelqu'un dont le trône ait été à l'abri de la destruction, et qui n'ait point été renversé par les mains de la fortune ? »

³ On trouve dans le Zend-Avesta que la ville de Vahr fut la capitale du Vahr-Giam-Ghard, c'est-à-dire dans l'enceinte universelle de la Vérité. On croit que la jolie ville d'Amadan repose aujourd'hui sur les ruines de l'antique Vahr. En expliquant en chaldaïque le nom d'Amah-dan, on trouve qu'il signifie la métropole de la justice.

⁴ On peut remarquer que les mots Chaldée et Syrie sont également interprétables par le celte on par l'hébreu, comme la plupart de ceux qui remontent à une haute antiquité. On trouve dans les mots Chaldée et Syrie les racines Oald, un vieillard ; et Syr, un Maître, un Seigneur.

La fondation de la ville d'Ask-Chaldan, appelée aujourd'hui Ascalon, peut servir de nouvelle preuve à ce que j'avance : le nom de cette ville antique, célèbre par la naissance de Sémiramis, peut signifier le Peuple celte, aussi bien que le Peuple chaldéen ; la racine primitive de ces deux mots étant la même. Il est digne d'attention que les Hindous considèrent encore aujourd'hui la ville d'Ask-chala comme sacrée.

⁵ On croit que c'est la même que les Grecs appelaient, Amomos, et les Latins Amomum ; les Égyptiens qui la connurent, la nommèrent Persea, peut-être à cause de son origine.

⁶ C'est de là que vient le mot antique Drach-mon une dragme c'est-à-dire un dragon d'argent. Si l'on veut voir quelques détails curieux sur les monnaies, on peut consulter mon Vocabulaire de la langue d'Oc, aux mots Monneda, Dardera, Escud, Piastra, Sol, Deniar, Liard, Patac, Pecugna etc.

⁷ Aujourd'hui Aoud ou Haud, sur le bord méridional du Gagra ou Sardjou, qui se jette dans le Gange vers 26° degré de latitude. Si l'on en croit les relations des Pouranas, cette ville antique fut une des plus considérables, des plus célèbres et des plus saintes de la terre ; elle avait quinze lieues de long.

⁸ Les Hindous montrent encore les restes de ce fameux pont dans une suite de rochers, qu'ils appellent le Pont de Ram. Les Musulmans ont cru devoir, par esprit de piété, changer le nom de Ram en celui d'Adam. Au reste, on lit dans le Ramayan que le chef des compagnons de Ram s'appelait Hanouman ; ce nom, celte d'origine, signifie le Roi des hommes, Kanh-of-man.

⁹ Discours sur l'essence et la forme de la Poésie, en tête des Vers dorés.

CHAPITRE XII

Récapitulation.

Voilà quels furent les effets d'un premier ébranlement intellectuel. Ces hommes que j'ai laissés, à la fin du dernier Livre, échappant à peine au joug d'une race ennemie, sont devenus en peu de siècles les maîtres d'un immense Empire, et les législateurs du Monde. Il est vrai que ce n'a point été sans trouble, sans erreurs, sans accidents de toutes les sortes. Mais connaît-on quelque chose de grand sur la Terre, qui se fonde sans peine et qui s'exécute sans péril ? Si les édifices les plus médiocres ont coûté des fatigues, combien n'en ont pas dû entraîner les remparts du Caucase, les pyramides d'Égypte, ou la grande muraille de la Chine ?

Les politiques modernes, accoutumés à lire des histoires rédigées en miniature, voient tout en petit. Ils s'imaginent qu'une loi couchée sur le papier est une loi, et qu'un Empire est constitué parce qu'une constitution a été écrite. Ils ne s'inquiètent pas si la Providence, si le Destin, si la Volonté de l'homme, entrent dans ces choses. Ils déclarent bonnement que la loi doit être athée, et croient que tout est dit. S'ils nomment la Providence, c'est comme faisait Épicure, par manière d'acquit, et pour dire seulement qu'ils l'ont nommée. Mais ce n'est point de cette manière que se déroulent les vastes décrets qui régissent l'Univers.

Écoutez, Législateurs ou Conquérants, et retenez ceci. Quels que soient vos desseins, si au moins une des trois grandes puissances que j'ai nommées ne les soutient pas, ils s'évanouiront dans les airs comme une vaine fumée. Et voulez-vous savoir quelle espèce de soutien leur prêtera chacune de ces puissances, si elles sont isolées ? Le Destin leur prêtera la force des armes ; la Volonté de l'homme, la force de l'opinion ; la Providence, la force morale qui naît de l'enthousiasme politique ou religieux. La réunion de ces trois forces donne seule la stabilité. Dès que l'une fléchit, l'édifice est ébranlé.

Avec le seul Destin on fait des conquêtes plus ou moins rapides, plus ou moins désastreuses, et l'on étonne le Monde, comme Attila, Gengis ou Tunourlenk. Avec la seule Volonté, on institue des Républiques plus ou moins orageuses, plus ou moins transitoires, comme Lycurgue ou Brutus ; mais ce n'est qu'avec l'intervention de la Providence qu'on fonde des États réguliers, des Théocraties, ou des Monarchies dont l'éclat couvre la Terre, et dont la durée fatigue le temps, comme celle de Taôth, de Bharat, de Ram, de Fo-hi, de Zeradosht, de Krishnen ou de Moïse.

FIN DU LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME

Les Nations ressemblent aux individus, ainsi que je l'ai répété plusieurs fois ; et les Races entières se comportent comme les Nations. Elles ont leur commencement, leur milieu et leur fin. Elles passent par toutes les phases de l'adolescence, de l'âge viril et de la vieillesse. Mais, comme parmi les individus la plupart meurent enfants, et sans atteindre même à l'adolescence, il en est de même parmi les nations. Il est de leur essence de s'engloutir les unes les autres, et de s'agrandir par la conquête et l'agrégation. Rarement atteignent-elles à leur extrême vieillesse.

J'ai exposé dans le Livre précédent le premier triomphe de la Race boréenne. Ce triomphe signala son adolescence. Il fonda la Théocratie Lamique, et donna un nouvel éclat à l'Empire Indien. L'Asie détrôna l'Afrique, et prit en main le sceptre du Monde ; mais l'Europe qui avait donné le mouvement ne fut rien encore ; et cela, par les raisons que j'ai assez clairement indiquées : c'est qu'au lieu d'adhérer au mouvement Providentiel, elle tenta de l'étouffer.

Dans ce troisième Livre, j'examinerai les suites de ce premier triomphe, j'en suivrai les phases les plus marquées, et signalerai les événements importants qui décidèrent du destin de l'Europe.

CHAPITRE PREMIER

Digression sur les Celtes. Origine des Saliens et des Ripuaires. Leurs Emblèmes. Loi salique.

Les Celtes d'Europe qui persistèrent dans le culte de Thor, et qui, malgré l'opposition de Ram, continuèrent d'offrir à leurs farouches Divinités des sacrifices humains, regardèrent d'abord le schisme qui venait d'avoir lieu parmi eux, comme peu considérable ; ils donnèrent même aux sectateurs de Ram un nom qui peignait moins la haine que la pitié. C'était pour eux un Peuple égaré, *Esk wander*¹. Ce nom, illustré par le succès, transporté, par la suite du temps, de tout le Peuple sur le chef en particulier, devint le nom générique de tous les héros qui se signalèrent par des exploits éclatants. Il y a peu de Nations qui ne se soient vantées d'un Scander. Le premier de tous, Ram, a été désigné comme le Scander aux deux cornes, à cause du Bélier qu'il avait pris pour emblème. Ces deux cornes ont été singulièrement célèbres par la suite. On les a mises sur la tête de tous les personnages théocratiques. Elles ont donné la forme de la tiare et de la mitre. Enfin, il est remarquable que le dernier des Scanders, Alexandre-le-Grand, portait le nom par lequel ce héros antique avait été désigné².

On trouve dans les livres sacrés des Hindous, appelés Pouranas, les plus grands détails touchant les conquêtes de Ram. Ces conquêtes s'étendirent sur toute la terre habitée. Comme il ne paraît pas possible que la vie d'un seul homme ait suffi à tant d'événements, il est probable que, selon la manière d'écrire l'histoire à cette époque reculée, on a mis sur le compte du premier fondateur du culte, tout ce qui fut fait par ses lieutenants ou ses successeurs. Quoi qu'il en soit, on trouve dans ces livres, que Ram, sous le nom de Deva-nahousha³, l'Esprit divin, après s'être assuré de l'île sacrée de Lanka, revint dans les contrées septentrionales de l'Asie, et s'en empara. Les villes saintes de Balk et de Bamiyan⁴ lui ouvrirent leurs portes et se soumirent à son culte. De là, traversant l'Iran, il se porta vers l'Arabie, dont il reçut les hommages. Après avoir visité la Chaldée qui lui appartenait, il revint sur ses pas, et se présenta sur les frontières de l'Egypte. Le Pharaon qui y régnait, jugeant que la résistance serait inutile contre une puissance devenue si formidable, se déclara son tributaire. Celui d'Ethiopie imita son exemple. De manière que des bords du Nil à ceux du Gange, et de l'île de Lankâ aux montagnes du Caucase, tout subit ses lois.

La partie occidentale de l'Europe, que les livres hindous nomment Varaha, et la partie orientale qu'ils nomment Kourou, furent également visitées par les armées de Ram qui y fondèrent des colonies. Les Celtes autochtones, forcés de refluer vers les contrées septentrionales, y rencontrèrent des peuplades encore errantes, auxquelles il fallut disputer le terrain. Une lutte meurtrière s'engagea. Egalement pressés des deux côtés, ces Celtes se trouvèrent dans la situation la plus pénible. Tantôt vaincus, tantôt vainqueurs, ils passèrent un grand nombre de siècles à combattre pour conserver leur

existence. Presque toujours repoussés des côtes méridionales, sans cesse harcelés par les hordes de Tatars qui s'étaient accoutumés à franchir le Borysthène, ils ne jouirent pas d'un moment de repos. Jouets d'un impitoyable Destin, au lieu d'avancer dans la carrière de la civilisation, ils reculèrent. Toutes leurs institutions se détériorèrent. Cachant dans l'horreur des forêts leur culte sanguinaire, ils devinrent farouches et cruels. Leurs vertus même prirent un caractère austère. Impatients de toutes sortes de jougs, irrités de la moindre contrainte, ils se firent de la liberté une sorte d'idole sauvage, à laquelle ils sacrifièrent tout, et jusqu'à eux-mêmes. Toujours prompts à exposer leur vie ou à ravir celle des autres, leur courage devint férocité. Une sorte de vénération pour les femmes, qu'ils continuaient à regarder comme divines, adoucissait un peu, il est vrai, l'âpreté de leurs mœurs ; mais cette vénération ne resta pas longtemps générale. Un événement inévitable vint diviser leur opinion à cet égard.

Depuis très longtemps, ainsi que je l'ai dit, les femmes partageaient le sacerdoce, et même le dominaient, puisque c'était de leur bouche que sortaient tous les oracles ; les Druidesses présidaient aux cérémonies du culte comme leurs maris, et même au sacrifices, et comme eux immolaient les victimes ; mais il n'était pas encore arrivé qu'une femme fût montée sur le trône. Tant que les chefs militaires avaient été électifs cela avait été impossible ; car l'élection entraînait presque toujours l'épreuve du combat ; mais quand ils devinrent héréditaires, en prenant la place de chefs civils, le cas fut absolument différent.

Il arriva qu'un Kanh mourant sans enfants mâle ne laissa qu'une fille. La question fut de savoir si cette fille hériterait de la couronne : les uns crurent que cela devait être ainsi ; les autres pensèrent le contraire. La nation se divisa. On remarqua que dans cette querelle les habitants des plaines fertiles, ceux qui résidaient sur les bords des fleuves et des mers, étaient dans le premier parti, et soutenaient la légitimité absolue de la naissance ; tandis que les habitants des montagnes, ceux qui avaient à lutter contre une nature plus agreste, ne voulaient la légitimité de la naissance que dans les mâles seulement. Cette remarque fut cause qu'on appela les premiers Ripuaires, et les seconds Saliens. Les Ripuaires passèrent pour efféminés et mous, et on leur donna le surnom de Grenouilles, à cause de leurs marais. Les Saliens furent taxés, au contraire, de rusticité et de manque d'esprit, et on les désigna par l'épithète de Grues, à cause des hauteurs qu'ils cultivaient. Les deux partis saisirent ces allusions, et prirent pour emblème ces différents animaux ; de manière que le taureau ne parut plus seul sur les enseignes celtiques, mais accompagné de grenouilles à ses pieds ou de grues sur son dos : de grenouilles, pour exprimer qu'il appartenait aux Ripuaires ; de grues, pour faire entendre qu'il désignait les Saliens. Le taureau même finit par disparaître, et les grenouilles et les grues restèrent seules. Opposées les unes aux autres, elles se combattirent longtemps ; et leurs divers partisans se vouèrent une haine implacable⁵. Les misérables Celtes, ayant abandonné les voies de la Providence, ne marchaient plus que de divisions en divisions et de malheurs en malheurs. La nation celtique n'existait déjà plus, à proprement dire. On ne voyait éparses dans les contrées septentrionales de l'Europe, que des fractions de ce grand tout, aussi divisées d'opinion que d'intérêt. Chaque fraction voulait commander ; aucune ne voulait obéir. L'anarchie qui était dans chacune d'elles, était aussi dans chaque individu. Les noms qu'elles se donnaient exprimaient presque toujours leur indépendance. C'étaient les Alains, les

Allemands, les Vandales, les Frisons, les Quades, les Cimbres, les Swabes, les Allobroges, les Scandinaves, les Francs, les Saxons, etc... dont on peut voir la signification en note⁶.

Le mouvement Providentiel était alors en Asie. C'était là que la Race boréenne avait transporté sa force. Nous allons nous y transporter nous-mêmes pendant un assez long espace de temps, avant de revenir en Europe.

Notes du Chapitre

¹ J'ai déjà dit que la racine Ask, Osk, Esk, avait désigné un peuple sous le rapport de multitude ou d'armée. Cette racine développait aussi, par la même raison, l'idée d'un bois, à cause de la multitude des arbres qui le composent ; de là, le verbe xxx, exercer, former à la manoeuvre, et aussi remuer, fourmiller ; de là, encore les mots xxx, touffu, et xxx, ombre. Le vieux mot français ost, une armée, en dérive. Le mot Wander réuni au radical Esk, pour signifier un peuple errant ou égaré, vient du primitif Wand, un tourbillon ; de cette dernière racine se sont formés le saxon, l'anglais, l'allemand Wind, le français Vent, et le latin Ventus.

Au reste, c'est du radical osk, un Peuple, que dérive notre terminaison moderne ois. On disait autrefois Gôt-osk ou Ghôl-land-osk, pour Gaulois, ou Hollandais, le Peuple des Terres-Basses ; Pôl-land-osk, pour Polonais, le Peuple des Terres-Hautes, etc...

² Le nom d'Alexandre se forme de l'antique Scander, auquel est joint l'article arabe al.

³ Il paraît certain que c'est de ce nom, vulgairement prononcé Deo-naûsh, que les Grecs ont tiré leur Dio-nysos.

⁴ La ville de Bamiyan est une des villes les plus extraordinaires qui existent ; comme la fameuse Thèbes égyptienne elle est entièrement taillée dans le roc. La tradition en fait remonter la construction au peuple de Gian-ben-Gian, c'est-à-dire aux peuples noirs. On voit à quelque distance deux statues colossales, dont l'une sert de portique à un temple dans l'intérieur duquel une armée entière a pu se loger avec tous ses bagages.

⁵ Les Ripuaires étaient ainsi appelés du mot ripa ou riba, qui signifiait un rivage ; et les Saliens, à cause du mot sal ou saul, qui exprimait une éminence. C'est de ce dernier mot que sortent les mots sault, seuil, saillant, et l'ancien verbe saillir ; ils tiennent tous à la racine hal, hel ou hil, désignant une colline. A l'époque de la domination des Étrusques, dont je parlerai plus loin, les Celtes saliens fournissaient de certains prêtres de Mars, dont la coutume était de sauter en chantant des hymnes à ce Dieu. Leur enseigne, qui était une grue, s'ennoblit assez par la suite pour devenir l'aigle romaine. Il en arriva autant aux grenouilles des Ripuaires, qui, comme on le sait assez, sont devenues les fleurs de lis des Francs.

⁶ Les Alains ou All-ans, les égaux en souveraineté ; les Allemands, les égaux en virilité ; les Vandales, ceux qui s'éloignent de tous ; les Frisons, les Enfants de la Liberté ; les Quades, les parleurs ; les Cimbres, les ténébreux ; les Swabes, les hautains ; les Allobroges, les briseurs de tout lien ; les Scandinaves, ceux qui errent sur des navire ; les Francs, les fracas-seurs, ceux que rien n'arrête ; les Saxons, les enfants de la nature, etc...

CHAPITRE II

Unité divine admise dans l'Empire universel. Détails historiques. Origine du Zodiaque.

A l'époque où Ram fit la conquête de l'Indostan, cette contrée ne portait pas ce nom. Aujourd'hui même, quoiqu'il y soit assez généralement reçu, les Brahmes ne l'emploient qu'avec répugnance. Ce nom signifiait la demeure du Peuple noir ; il lui avait été donné par les premières peuplades de l'Iran, en le tirant d'un mot de leur idiome qui signifiait noir¹. A cette époque reculée le nom de Bhârat-Khant ou Bhârat-Versh était celui que portait l'Inde entière. Ce nom exprimait dans l'idiome africain, la possession ou le tabernacle de Bhârat². Or, ce Bhârat, personnage très célèbre parmi les Hindous passait pour avoir été un de leurs premiers législateurs, celui de qui ils tenaient leur culte et leurs lois, leurs sciences et leurs arts, avant l'arrivée de Ram. Le Dieu que Bhârat offrit à l'adoration des peuples se nommait Whödka, c'est-à-dire l'Eternité, ou plutôt le type de tout ce qui est éternel : l'éternelle bonté, l'éternelle sagesse, l'éternelle puissance, etc. Les Hindous le connaissent encore aujourd'hui sous le nom de Boudh, mais fort dégénéré de son ancienne grandeur à cause du nombre considérable de novateurs qui ont usurpé son nom. Le nom de cet antique Wödth se trouve dans tous les cultes et dans toutes les mythologies de la terre. Le surnom le plus ordinaire que lui donnait Bhârat, était Iswara, c'est-à-dire l'Être suprême.

Ainsi, avant la conquête de l'Inde par Ram, l'unité divine y était enseignée et reconnue. Ce puissant Théocrate ne la détruisit pas ; mais comme il paraît bien que cette unité était présentée dans son incompréhensible immensité, il y adjoignit le culte des Ancêtres, qu'il fit considérer comme une hiérarchie médiane, nécessaire pour lier l'Homme à la Divinité ; et conduisit de cette manière l'intelligence de son peuple, de la connaissance de l'Être particulier à celle de l'Être absolu. Il nomma ces génies médianes Assour, de deux mots de sa langue, qui pouvaient signifier également un Ancêtre ou un Prince³. Quant aux objets visibles du sabéisme, tels que le soleil, la lune, et les autres planètes il les bannit de son culte, ne voulant y admettre absolument rien de sensible, ni aucune idole, ni aucune image, ni rien qui pût assigner une forme quelconque à ce qui n'en a pas.

Lorsqu'il arriva dans l'Inde, cette contrée obéissait à deux Dynasties que les Atlantes sans doute y avaient établies, et qui régnaient conjointement sous le nom de Dynastie solaire ou lunaire. Dans la première étaient les enfants du Soleil, descendants d'Ikshaûkou et dans la seconde les enfants de la Lune, descendants du premier Boudha. Les Brahmes disent que cet Ikshaûkou, chef de la Dynastie solaire, était fils du septième Menou, fils de Vaivasouata, qui fut sauvé du Déluge⁴. Le Rawhôn, détrôné par Ram, était le cinquante-cinquième monarque solaire depuis Ikshaûkou ; il se nommait Daçaratha.

Le trône de la Dynastie solaire était établi dans la ville sacrée d'Ayodhya, aujourd'hui Aûdh et celui de la Dynastie lunaire dans celle de Pratishthana, aujourd'hui Vitora. Ram, voulant, comme je l'ai dit, éloigner de son culte tout ce qui pouvait rappeler les idoles du sabéisme, réunit ces deux Dynasties en une seule. Voilà pourquoi on ne trouve

dans la chronologie des Hindous aucune trace de la Dynastie lunaire, depuis Ram jusqu'à Krishnen qui la rétablit après un grand nombre de générations.

Le premier Kanh que Ram sacra pour être le souverain Roi du Monde, se nommait Kousha. Il régnait sur un grand nombre de rois, qui, tels que ceux de l'Iran, de l'Arabie, de la Chaldée, de l'Égypte, de l'Éthiopie, de la Libye, et même de l'Europe, relevaient de lui. Le siège de son immense empire était dans la ville d'Ayodhya. Ram établit son suprême sacerdoce sur une montagne, auprès de Balk et de Bamiyan. Comme il s'était donné l'immortalité, selon le système Lamique dont j'ai déjà parlé, on n'a connu le nom d'aucun de ses successeurs. Les Brahmes remplissent le long intervalle qui s'est écoulé entre Ram et Krishnen, par le seul nom de Youdhistir⁵, qui ne signifie rien autre chose que le Représentant divin.

De même que le Roi suprême régnait sur une foule de rois feudataires, le Pontife Suprême dominait sur une foule de souverains Pontifes. Le titre ordinaire de ces souverains Pontifes était celui de père ou de papa. Le Pontife Suprême portait celui de Pa-zi-pa, le Père des pères. Partout où il y avait un roi, il y avait un souverain Pontife ; et toujours le lieu qu'il habitait était réputé sacré. Ainsi Balk ou Bamiyan devinrent le lieu sacré par excellence, à cause que le Pontife Suprême y avait fixé sa résidence ; et le pays qui environnait ces deux villes fut appelé Para-desa, la terre divinisée. On pourrait encore, en cherchant sur l'ancien continent les lieux que la tradition a consacrés, y reconnaître les traces du culte Lamique, et juger de l'immense étendue de l'Empire⁶.

Je me laisse entraîner dans des détails historiques, qui peut-être paraîtront déplacés ; je ne puis m'empêcher néanmoins, avant de clore ce chapitre, de rapporter une hypothèse que je ne crois point dénuée de fondement.

Ainsi que je l'ai rapporté plus haut, les Celtes avaient déjà fait assez de progrès en Astronomie, pour avoir un calendrier régulier ; mais il ne paraît pas qu'ils eussent arrangé les étoiles du ciel par groupes appelés astérismes, pour en former le Zodiaque et le système des constellations que nous connaissons aujourd'hui. Court de Gébeline dit que c'était principalement à l'observation du flux et du reflux de l'Océan septentrional, que ces peuples devaient la régularité de leur année. Lorsque Ram eut achevé la conquête de l'Inde, et que son autorité sacerdotale fut reconnue par toute la terre, il examina le Calendrier des peuples Atlantes, et vit qu'il était supérieur en beaucoup de points à celui des Celtes. Il résolut donc de l'adopter, surtout en ce qui avait rapport à la forme de la sphère céleste ; mais usant de son droit de Pontife Suprême, il ôta la plupart des figures que ces peuples antérieurs avait appliquées aux diverses constellations, et en imagina de nouvelles, avec une sagacité et un talent assez rares pour faire que les constellations zodiacales que le soleil parcourt dans une année, présentassent dans une suite de figures emblématiques trois sens parfaitement distincts : le premier ayant rapport à la marche de cet astre et à l'influence des saisons ; le second contenant l'histoire de ses propres voyages, de ses travaux et de ses succès ; et le troisième enveloppant, sous des hiéroglyphes très ingénieux, les moyens qu'il avait reçus de la Providence pour atteindre un but aussi extraordinaire et aussi élevé. Cette sphère céleste, ainsi conçue, fut reçue chez tous les peuples soumis à la domination de Ram, et livra à leurs méditations un livre admirable,

qui, après une longue suite de siècles, fait encore de nos jours l'étonnement ou l'étude d'une foule de savants.

Il n'entre point dans mon plan de m'appesantir sur les secrets mystères que peut renfermer ce livre, ouvert à la curiosité de tous ; il me suffit d'avoir montré qu'il n'était ni le fruit du hasard ni d'une frivole imagination ; mais, au contraire, celui de l'intelligence de l'homme dans la vigueur de son premier développement⁷.

Notes du Chapitre

¹ Par conséquent un Hindou signifiait un Nègre. C'est de ce mot qu'est sorti le mot indigo et peut-être l'anglais et le belge ink de l'encre.

² Le nom de Bhârat peut signifier le fils du Dominateur tutélaire.

³ Ce sont les mots As et Syr, que j'ai déjà cités plusieurs fois.

⁴ On entend par Menou l'intelligence législatrice, qui préside sur la Terre d'un déluge à l'autre. C'est comme une Constitution Providentielle qui comprend plusieurs phases. Les Hindous admettent l'apparition successive de quatorze Menous ; selon ce système nous sommes arrivés au septième Menou, et au quatrième âge de ce Menou. Si, comme je le crois, on peut dater du règne d'Ikshaûkou l'établissement des Atlantes en Asie, cet établissement devait remonter à environ deux mille deux cents ans avant Daçaratha. Nonnus nomme ce dernier Monarque indien, détrôné par Dionysos, Deriadès, nom qui n'est pas très éloigné de celui que lui donnent les Brahmes.

⁵ Ce nom devrait être écrit Wôdh-Ester, celui qui est eu place de Dieu.

⁶ Au nombre des lieux sacrés les plus célèbres, on peut mettre pour l'Inde, l'île de Lankâ, aujourd'hui Ceylan; les villes d'Aûdh, de Vitora, les lieux appelés Guyah, Methra, Devarkash, etc. ; pour l'Iran ou la Perse, la ville de Vahr aujourd'hui Amadan ; celles de Balk, de Bamiyan, etc. ; pour le Thibet, la montagne Boutala, la ville de Lassa ; pour la Tatarie, la ville d'Astrakhan, les lieux appelés Gangawaz, Baharein, etc. ; pour l'ancienne Chaldée, les villes de Ninive, de Babel ; pour la Syrie et l'Arabie, les villes d'Askèhala aujourd'hui Ascalon ; celles de Balbec, de Mimbyce, de Jérusalem, de la Mecque, de Sanah ; pour l'Égypte, les villes deThèbes, de Memphis, etc. ; pour l'ancienne Éthiopie, les villes de Rapta, de Meroé ; pour l'ancienne Thrace, le mont Haemus et les lieux appelés Balkan et Caucayon ; pour la Grèce, le Mont Parnasse et la ville de Delphe ; pour l'Etrurie, la ville de Bolsène ; pour l'ancienne Oscitanie, la ville de Nîmes ; pour les Asques occidentaux, la ville de Huesca, celle de Gadès ; pour les Gaules, la ville de Périgueux, celle de Bibracte aujourd'hui Autun, celle de Chartre etc. etc.

⁷ Les signes du Zodiaque, au nombre de douze, sont ce qu'il y a de plus remarquable dans la sphère céleste ; les autres ne servent guère qu'à en développer la triple expression. C'est dans l'invention de ces signes que Ram a mis toute la force de son génie. Celui qui porte son nom, le Bélier, doit être sans doute considéré comme le premier. Mais à quelle partie de l'année doit-il correspondre ? Si c'est au commencement, comme cela paraît certain, il faut donc le placer au solstice d'hiver, à cette nuit mère appelée par les Celtes Modra-Noot. Alors, en examinant l'état du ciel, nous verrons aujourd'hui que cette nuit tombe sur le Sagittaire ; ce qui donne une rétrogradation d près de quatre signe, ou de cent vingt degrés. Or, en calculant ces cent vingt degrés à raison de soixante-douze ans par degré nous trouvons par l'ancienneté du Zodiaque précisément huit mille six cent quarante ans ; ce qui ne s'éloigne pas trop de la chronologie d'Arrien, que j'ai déjà rapportée. En suivant cette hypothèse, il se trouve que le signe de la Balance tombait au solstice d'été, et divisait l'année en deux parties égales. Comme Ram a été confondu avec le Soleil, que l'on a désigné aussi par le symbole du Bélier, il a été tout simple, comme l'ont fait une foule

d'écrivains, de voir le cours de cet astre et ses diverses influences caractérisés par les douze signes qu'il franchit ; mais en réfléchissant sur l'histoire de ce célèbre Théocrate, telle que je l'ai racontée, on voit qu'elle est assez bien exprimée par les figures qui accompagnent ces signes. D'abord, c'est un Bélier qui fuit, la tête tournée en arrière, l'œil fixé vers le pays qu'il quitte. Voilà la situation de Ram abandonnant sa patrie. Un Taureau furieux paraît vouloir s'opposer à sa marche ; mais la moitié de son corps, enfoncée dans la vase, l'empêche d'exécuter son dessein ; il tombe sur ses genoux. Ce sont les Celtes désignés par leur propre symbole, qui, malgré tous leurs efforts, finissent par se soumettre à Ram. Les Gémeaux qui suivent n'expriment pas mal son alliance avec les sauvages Touraniens. Le Cancer signifie ses méditations et ses retours sur lui-même ; le Lion, ses combats, et surtout l'île de Lankâ désignée par cet animal ; la Vierge ailée, portant une palme à la main, indique sa victoire. Par la Balance n'a-t-il pas caractérisé l'égalité qu'il établit entre les vaincus et les vainqueurs ? Le Scorpion peut retracer quelque révolte, quelque trahison ; et le Sagittaire, la vengeance qu'il en tira. Le Capricorne, le Verseau et les Poissons tiennent à la partie morale de son histoire ; ils retracent des événements de sa vieillesse, et peut-être par les deux Poissons a-t-il voulu exprimer la manière dont il croyait que son âme serait enchaînée à celle de son successeur.

Comme c'est aux environs de Balk que les figures emblématiques de la sphère ont été inventées, vers le trente-septième degré de latitude, les astronomes peuvent voir que le cercle tracé du côté du pôle austral par les constellations du Navire, de la Baleine, de l'Autel et du Centaure, et le vide laissé au-dessous d'elles, dans les plus anciennes sphères, dessinent exactement l'horizon de cette latitude, et donnent, par conséquent, le lieu de leur invention.

CHAPITRE III

Conséquences d'un Empire universel. Etude de l'Univers. Est-il le produit d'une Unité absolue ou d'une Duité combinée ?

Ainsi la Race boréenne avait décidément pris la domination sur la sudéenne. Les débris de celle-ci, repoussés de toutes parts vers les déserts de l'Afrique, devaient finir par s'y éteindre. L'Empire indien s'étendait sur toute la terre habitée. A l'exception de quelques peuples rejetés aux extrémités du Midi et du Nord, il n'existait pour tous les hommes qu'un seul culte, dont un seul Pontife Suprême maintenait les dogmes et réglait les cérémonies ; et qu'un seul Gouvernement, dont un seul souverain Roi faisait agir les ressorts. Ce Pontife Suprême et ce souverain Roi, liés l'un à l'autre par les noeuds les plus forts, libres sans être indépendants, se prêtaient un appui mutuel, et concouraient par leur action diverse, sans être opposée, à tout conserver dans une admirable unité.

Un édifice si majestueux n'était point l'ouvrage du hasard ; il avait ses fondements dans la nature des choses, et recevait ses principes, ses formes et ses développements, de l'action simultanée des trois grandes puissances qui régissent l'Univers. Ainsi que deux métaux se raffermissent en s'amalgamant, les deux Races donnaient aux matériaux de l'édifice plus de solidité, en se confondant l'une dans l'autre.

Il est inutile de dire combien cette époque de la civilisation humaine eut d'éclat et procura de bonheur. Les Brahmes, qui la signalent comme leur troisième âge, ne se lassent pas d'en faire l'éloge ; leurs Pouranas retentissent à l'envi des plus magnifiques descriptions. Un nombre considérable de siècles se passa sans laisser la moindre trace. Le bonheur de l'homme est comme le calme des mers, il présente moins de tableaux et laisse moins de souvenirs que la calamité et la tempête.

Mais enfin, ce n'était ici que la jeunesse de la Race ; quoique tout y fût brillant et fastueux, rien n'était encore profondément beau ; les passions d'ailleurs étaient à craindre : elles arrivèrent. L'homme avait encore besoin de leçons ; il en reçut.

J'ai signalé, dans un autre ouvrage, la cause singulière qui vint troubler l'harmonie qui régnait dans le plus grand et le plus bel empire qui eût paru jusqu'alors, et qui ait paru depuis sur la terre ; et je suis entré à cet égard dans des détails très étendus qui me seraient interdits ici. Cette cause, qui le croirait ? Prit son faible commencement dans la musique. Pour comprendre ceci, il faut faire un moment trêve aux préjugés de notre enfance, et bien comprendre ce qu'ont dit Pythagore, Zoroastre, Kong-tzée, Platon et tous les Sages de l'antiquité, que la musique est la science universelle, la science sans laquelle on ne peut pénétrer dans l'essence intime d'aucune chose. Cette science ne fut pourtant ici que le prétexte du bouleversement qui arriva. Sa cause véritable fut dans la nature de

l'Homme, qui, le poussant toujours en avant dans la carrière qu'il parcourt, ne peut le laisser que peu de moments stationnaire sur les mêmes points. Son intelligence, une fois ébranlée, ne peut plus s'arrêter ; une vérité profonde l'émeut, même à son insu ; il sent qu'il n'est pas à sa place, et qu'il doit y arriver. Les hommes intellectuels ne tardent pas à devenir contemplatifs ; ils veulent connaître les raisons de tout ; et, comme l'Univers est livré à leur exploration, on sent qu'ils ont beaucoup à faire, et beaucoup d'occasion de se tromper.

J'ai déjà dit qu'à l'époque où les Celtes firent la conquête des Indes, ils y trouvèrent établi un

système complet de sciences métaphysiques et physiques. Il paraît certain qu'alors la cosmogonie atlantique rapportait tout à l'Unité absolue, et faisait tout émaner et tout dépendre d'un seul Principe. Ce Principe unique, nommé Iswara, était conçu purement spirituel. On ne peut nier que cette doctrine ne présente de grands avantages ; mais aussi on doit convenir qu'elle entraîne quelques inconvénients, surtout lorsque le peuple auquel elle est donnée ne se trouve pas dans des circonstances propres à la recevoir. Il faut, pour que le dogme de l'Unité absolue reste dans le spiritualisme pur, et n'entraîne pas le Peuple dont il constitue le culte dans un matérialisme et un anthropomorphisme abject, que ce Peuple soit assez éclairé pour raisonner toujours juste, ou qu'il le soit assez peu pour ne raisonner jamais. S'il ne possède que de demi lumières intellectuelles, et que ses connaissances physiques le portent à tirer des conséquences justes de certains principes dont il ne peut pas apercevoir la fausseté, sa déviation est inévitable ; il deviendra athée ou il changera le dogme.

Puisqu'il est prouvé que les Atlantes avaient admis le dogme d'un seul principe, et que ce principe avait été jusqu'alors en harmonie avec leur situation, on ne peut se refuser à croire qu'ils ne fussent parvenus au plus haut degré de l'État social. Leur empire avait embrassé la terre ; mais sans doute qu'après avoir jeté leur plus grand éclat, les lumières commençaient à s'y obscurcir quand les Celtes en firent la conquête. Les Hindous, qui leur avaient succédé sur une autre partie de la terre, quoique leurs disciples les plus instruits, étaient loin de posséder les mêmes moyens. Leur gouvernement marchait encore, grâce à l'impulsion qu'il avait reçue ; mais déjà les ressorts étaient usés, et les principes de vie qui l'animaient ne se réparaient plus.

Tel était l'état de choses, plusieurs siècles même avant l'arrivée de Ram. Il est évident que si ce Théocrate n'eût pas trouvé l'empire des Atlantes dans son déclin, et chancelant sur sa base, non seulement il ne s'en serait pas si facilement emparé, mais il n'eût pas même tenté de le faire ; car la Providence ne l'y aurait pas déterminé. Il adopta, comme je l'ai dit, l'Unité divine, à laquelle il adjoignit le culte des Ancêtres ; et trouvant toutes les sciences fondées sur un Principe unique, les livra ainsi à l'étude de ses peuples.

Mais il arriva, après un laps de temps plus ou moins long, qu'un des Souverains Pontifes, examinant le système musical de Bhârat, que l'on croyait fondé sur un seul principe, comme tout le reste, s'aperçut qu'il n'en était pas ainsi, et qu'il était nécessaire d'admettre deux principes dans la génération des sons¹.

Or, ce qui faisait de la musique une science tellement importante pour les anciens, c'était la faculté qu'ils lui avaient reconnue de pouvoir facilement servir de moyen de passage du physique à l'intellectuel ; en sorte qu'en transportant les idées qu'elle fournissait d'une nature à l'autre, ils se croyaient autorisés à prononcer, par analogie, du connu à l'inconnu. La musique était donc entre leurs mains comme une sorte de mesure proportionnelle qu'ils appliquaient aux essences spirituelles.

La découverte que venait de faire ce Souverain Pontife dans le système musical, ayant été divulguée et connue dans tout l'Empire, les savants contemplatifs ne tardèrent pas à s'en emparer, et à l'employer, selon l'usage, pour expliquer par son moyen les lois cosmogoniques de l'Univers et bientôt ils virent avec étonnement que ce qu'ils avaient jusqu'alors considéré comme le produit d'une Unité absolue, était celui d'une Duité combinée. Ils auraient pu sans doute, sans s'effrayer de cette idée, remettre tout à sa place, en regardant les deux Principes dont ils étaient forcés d'admettre l'existence, comme principiés, au lieu de les regarder comme principiants, ainsi que fit, quelques siècles plus tard, le premier Zoroastre ; mais il aurait fallu pour cela s'élever à des hauteurs où leur intelligence ne pouvait pas encore atteindre. Accoutumés à tout voir dans Iswara, ils n'eurent pas la force de le déposséder de sa suprématie, et ils aimèrent mieux le doubler, pour ainsi dire, en lui adjoignant un nouveau principe qu'ils appelèrent Pracriti, c'est-à-dire la Nature. Ce nouveau principe posséda le sakti, ou le pouvoir concepif, et l'ancien Iswara, le bidja, ou le pouvoir génératif et vivifiant.

Le résultat de ce premier pas, qui fut d'assez longue durée, fut donc de faire considérer l'Univers comme le produit de deux principes possédant, chacun en son particulier, l'un la faculté du mâle, et l'autre, celle de la femelle. Ce système dont la simplicité séduisit d'abord, fut généralement adopté. On trouve, chez la plupart des peuples, ces deux Principes invoqués sous une multitude de noms. Ce sont eux que Sanèhoniaton appelait Hipsystos, le Très-Haut ; et sa femme, Berouth, la Création ou la Nature. Les Hindous possèdent à eux seuls plus de mille noms, qu'ils ont donnés en divers temps à ces deux Principes Cosmogoniques. Les Égyptiens, les Grecs, les Latins, avaient une infinité d'épithètes pour les désigner. Celles que nous employons aujourd'hui le plus communément en poésie se renferment dans les noms mythologiques de Saturne et de Rhéa, correspondant à ceux d'Iswara et de Pracriti².

Notes du Chapitre

¹ Je suis entré dans de très grands détails tant sur cet objet que sur tous ceux que je ne fais qu'indiquer ici, dans un ouvrage sur la Musique, qui sera publié incessamment.

² Les noms de Saturne et de Rhéa signifient le Principe igné et le Principe aqueux. Les deux racines qui les composent se reconnaissent dans les noms des deux Races sudéenne et boréenne.

CHAPITRE IV.

Huitième Révolution. Division des Principes universels. Influence de la Musique. Questions sur la Cause première : est-elle mâle ou femelle ? Schisme dans l'Empire ce sujet.

Mais dès que les nations dépendantes de l'empire indien furent autorisées à considérer l'Univers comme le produit de deux Principes, l'un mâle et l'autre femelle, elles furent insensiblement portées à se faire sur la nature de ces mêmes principes des questions que les circonstances amenèrent, et devaient nécessairement amener. Puisque l'Univers, se demanda-t-on, est le résultat de deux puissances principiantes, dont l'une agit avec les facultés du mâle et l'autre avec celles de la femelle, comment peut on considérer les rapports qui les lient ? Sont-elles indépendantes l'une de l'autre ? Egalement ingénérées, et existantes de toute éternité ? Ou bien doit-on voir dans l'une d'elles la cause préexistante de sa compagne ? Si elles sont toutes deux indépendantes, comment se sont-elles réunies ? Et, si elles ne le sont pas, laquelle des deux doit être soumise à l'autre ? Quelle est la première en rang, soit dans l'ordre des temps, soit dans l'ordre comparatif de l'influence ? Est-ce Iswara qui produit Pracriti, Pracriti, Iswara ? Lequel des deux agit-il plus nécessairement et plus énergiquement dans la procréation des êtres ? Qui nommer le premier, ou la première, dans les sacrifices, dans les hymnes religieux qu'une immense multitude de peuples leur adresse ? Doit-on confondre ou séparer le culte qu'on leur rend ? Les hommes et les femmes doivent-ils, ou doivent-elles avoir des autels séparés pour l'un et pour l'autre, ou pour tous les deux ensemble ?

On dit, continua-t-on, que la musique sacrée présente des moyens sûrs et faciles de distinguer les deux principes universels : oui, quant à leur nombre et à leurs facultés opposées ; mais non quant à leur rang, et encore moins quant à leur influence sexuelle¹. Là-dessus on interrogeait le Système musical de Bhârat, qui, loin d'éclaircir toutes ces difficultés, les embrouillait encore.

Si le lecteur veut bien se rappeler ce que j'ai dit dans le premier Livre de cet Ouvrage, et s'il considère l'obstacle qui arrêta la consolidation du premier âge de la civilisation, il verra que c'est ici, sous des rapports plus élevés, la même difficulté qui se présente. Il n'était question alors que d'une misérable tanière à gouverner ; à présent il s'agit de l'Univers. Les formes ont beaucoup varié ; le fond est toujours le même.

Que si des personnes, peu accoutumées à lire dans les annales du Monde, trouvent oiseuses et même ridicules ces questions dont les suites funestes firent couler tant de sang, qu'elles aient la bonté de croire que ces questions sont d'une énorme profondeur, en comparaison de celles qui, longtemps après, et dans des siècles non loin de nous, ont causé des ravages proportionnés à l'étendue du pays qu'elles pouvaient envahir. Car à l'époque où l'Empire indien couvrait toute la terre, quoi se réduisaient, en effet, ces difficultés

qui tendaient à le diviser ? A savoir si la Cause première de l'Univers, en admettant qu'il n'y en eût qu'une, agissait dans la création des choses selon les facultés du mâle ou de la femelle ; et dans le cas où cette Cause fût double, comme l'indiquaient les analogies qu'on tirait de la science musicale, lequel des deux principes on devait placer le premier, soit dans l'ordre des temps, soit dans celui de la puissance, le masculin ou le féminin. Et lorsque cet empire, divisé, déchiré de toutes les manières, était près d'expirer dans le dernier de ses lambeaux, dans ce qu'on appelait l'Empire grec, ou plus justement le Bas-Empire, à quoi étaient venues aboutir les questions qui depuis mille ans avaient ravagé l'Empire romain ? A savoir si la lumière que certains moines fanatiques nommés Hésicartes, voyaient à l'entour de leur nombril, comparée à celle qui éclata sur le Mont Thabor, était créée ou incréée. On sait que plusieurs conciles, assemblés pour prononcer sur cette singulière difficulté, se partagèrent, et, par leurs dissensions, facilitèrent les progrès des Tatars, qui, sous le nom de Turcs, s'emparèrent de Constantinople, et mirent fin à l'Empire. Je tais, autant pour l'honneur de l'humanité que pour éviter les longueurs, les questions en grand nombre, plus ridicules les unes que les autres, que je pourrais rapporter. Un lecteur instruit suppléera facilement à mon silence. Ainsi donc ce n'est pas d'après l'opinion particulière qu'on pourrait avoir, qu'il faut apprécier les questions dont je viens de parler ; mais d'après la situation générale des esprits, à l'époque où elles eurent lieu.

D'abord ces questions circulèrent sourdement dans l'Empire, et s'y propagèrent en se renforçant de tout ce que leur nature même présentait d'insoluble. Le Sacerdoce suprême soit qu'il feignit de les ignorer, ou que s'en occupant il les condamnât, en irrita également les auteurs. Les sectaires se multiplièrent dans tous les partis, et lorsque, forcé de prononcer en faveur de l'un d'eux, il maintint la dominance du sexe masculin sur le féminin, l'antériorité du principe mâle et sa plus grande influence dans l'Univers, il passa pour tyrannique ; et son orthodoxie, qu'il fut obligé d'appuyer d'une certaine force légale, devint une affreuse intolérance. Les esprits irrités fermentèrent en secret, s'échauffèrent, et n'attendirent qu'une circonstance favorable pour faire explosion.

Cette circonstance se présenta ; car la circonstance opportune ne manque jamais à l'esprit qui la désire et qui l'attend. On lit dans plusieurs Pouranas², que deux princes de la dynastie régnante, également issus du roi Ougra, ayant conçu l'un contre l'autre beaucoup de haine, divisèrent l'Empire indien, qui, suivant des opinions opposées, se partagea en leur faveur. L'aîné de ces princes, appelé Tarak'hya entraîna dans son parti les grands de l'État, et les premières classes des citoyens ; tandis que le cadet, nommé Irshou, n'eut pour lui que les dernières classes, et pour ainsi dire la lie du peuple. C'est pourquoi on nomma d'abord, par dérision, les partisans d'Irshou les Pallis³ (2), c'est-à-dire en samscrit, les Pâtres.

Ces Pallis, ou ces Pâtres, devenus fameux dans l'histoire, sous le nom de Pasteurs, ne réussirent pas d'abord dans leurs projets ; car Tarak'hya les ayant vigoureusement poursuivis, détruisit leur principale place d'armes, qu'ils avaient établie sur les bords du fleuve Narawind-hya, et appelée de leur nom Pallisthan. Il est très probable que si le mouvement causé par Irshou dans l'Empire indien, eût été purement politique, ou fût resté tel, il aurait été, sans les moindres suites, étouffé dès sa naissance. Mais, soit qu'Irshou fût réellement un des sectateurs zélés de Pracriti, ou qu'il crût utile à ses

intérêts de le devenir, il rompit ouvertement avec le sacerdoce orthodoxe, et déclara qu'il adorait la faculté féminine, comme appartenant à la Cause première de l'Univers et qu'il lui accordait l'antériorité et la prééminence sur la faculté masculine. Dès ce moment tout changea de face. La guerre, qui n'avait été que civile prit une forme religieuse. Son parti se fortifia de tous ceux qui partageaient cette doctrine, quel que fût leur rang, et couvrit en peu de temps la face entière de la Terre, dont presque une moitié se déclara pour lui.

Mon dessein n'est point de décrire ici les combats sans nombre que se livrèrent les deux partis ; lorsque, tour à tour vainqueurs ou vaincus, relevant et détruisant cent fois les mêmes trophées, ils couvrirent pendant plusieurs siècles, et l'Asie, et l'Afrique, et l'Europe, de ruines sanglantes. Je ne me laisse que trop entraîner, je le sens, au plaisir de retracer quelques faits extraordinaires de cette histoire antique, si intéressante et si peu connue ! Venons à présent aux principaux résultats de l'événement dont je viens de parler.

Les sectateurs de la faculté féminine, appelés d'abord Pallis, les Pasteurs, ayant pris pour symbole de leur culte le signe distinctif de cette faculté, appelé Yoni, en samscrit, furent surnommés par la suite Yonijas, Yawanas, Ioniol, c'est-à-dire Ioniens ; et comme, pour des raisons mystérieuses qu'il est inutile d'expliquer ici, ils avaient pris pour enseigne la couleur rouge tirant sur le jaune, on leur donna aussi le nom de Pinkshas, ou de Phéniciens, qui signifie les Roux. Tous ces noms, injurieux dans la bouche de leurs adversaires, devinrent glorieux dans la leur ; et reçus ou traduits parmi toutes les nations où ils triomphèrent, y devinrent autant de titres d'honneur⁴.

De leur côté, les Hindous, leurs antagonistes, demeurés fidèles au culte de la faculté masculine dans la Divinité, eurent aussi leurs dénominations particulières ; mais comme ils triomphèrent plus rarement en Europe, ces dénominations et ces symboles y sont devenus beaucoup moins communs. Cependant on peut reconnaître sur quelques monuments leur symbole le plus frappant, qui était, par opposition à celui de leurs ennemis, le signe distinctif de la faculté masculine⁵. La couleur de leur enseigne, blanche comme celle des anciens Druides, leur fit donner le nom de Blancs ; et c'est à la faveur de ce nom, traduit en divers dialectes, qu'on peut distinguer, dans les temps très anciens, la résistance que rencontrèrent, en diverses contrées de l'Asie et de l'Europe, leurs adversaires, appelés tantôt Philistins, tantôt Ioniens, tantôt Phéniciens ou Iduméens selon qu'on les considérait comme Pasteurs, adorateurs de la faculté féminine, ou portant la couleur rouge.

Notes du Chapitre

¹ On pourra voir ce que j'ai dit à cet égard dans mon ouvrage sur la Musique, Liv. III, ch. 3.

² Principalement dans le Scanda-powana, et dans le Brahmanda.

³ Le mot samscrit Palli, analogue à l'étrusque et au latin Palès, le Dieu ou la Déesse des Bergers, peut venir du celte pal, désignant un bâton allongé qui sert de houlette ou de sceptre.

⁴ Le nom de Palli, changé en celui de Bâlli, par les Chaldéens, les Arabes, les Égyptiens, qui prononçaient difficilement la consonne P, a signifié, selon la contrée et selon le temps, Gouverneur, Seigneur, Souverain et même Dieu. Il persiste encore parmi nous dans le titre de Bailli. Le nom de Palais, qui se donne à la demeure du souverain, en dérive. C'est à cause de ce nom que celui de Pasteur ou de Berger est devenu, dans une foule de langues, synonyme d'amant ou d'homme aimable auprès des femmes. C'est à cause du nom de Yoni, analogue à celui de Ionch, une Colombe, que cet oiseau a été consacré à la Déesse de l'Amour, Milydha, Aphrodite, Vénus, etc. ; et que tous les arts de luxe, toutes les inventions molles et délicates, ont été rapportés à l'Ionie. C'est à cause de la couleur phénicienne, appelée ponceau, que la couleur pourpre a été l'emblème de la souveraineté ; enfin, c'est à cause de la Colombe rouge que ce peuple portait en armoiries, que l'oiseau blasonique appelé Phénix, du nom même des Phéniciens, est devenu si célèbre.

⁵ Ce signe, appelé Linga en samscrit, Phallos ou Phallus en grec et en latin, se reconnaît, quoique défiguré, dans l'ordre d'architecture dorique, par opposition à l'ionique. Ce symbole se transforme ordinairement en tête de bélier. Le Yoni prend aussi la forme d'une fleur de violette ; et voilà pourquoi cette fleur, consacrée à Junon, était si chère aux Ioniens.

La couleur blanche, qui était celle des Druides, comme elle a été ensuite celle des Brahme, est cause que dans la plupart des dialectes celtiques, le mot blanc est synonyme de sage, de spirituel et de savant. On dit encore en allemand *weis* blanc, et *wissen* savoir : *ich weis*, Je sais ; etc. En anglais, *white* blanc, et *wit* esprit ; *wity*, spirituel ; *wisdom*, sagesse ; etc. Il est présumable que les Argiens et les Albains, c'est-à-dire les Blancs, furent en Grèce et en Italie des adversaires Phéniciens.

CHAPITRE V.

Origine des Pasteurs phéniciens ; leurs opinions sur la Cause première de l'Univers. Leurs conquêtes. Nouveaux Schismes, d'où proviennent les Persans et les Chinois. Établissement des Mystères : pourquoi.

Ces Indiens dissidents, ainsi que cela est constaté par toutes les légendes samscrites, ne parvinrent jamais à faire de grands progrès dans l'Inde proprement dite ; mais cela n'empêcha pas que, d'un autre côté, ils ne devinssent extrêmement puissants. Leur premier établissement considérable s'effectua d'abord sur le golfe Persique ; de là ils passèrent dans l'Yémen, dont ils firent la conquête malgré la violente opposition qu'ils y rencontrèrent. Les Celtes bodohnes, depuis longtemps maîtres de l'Arabie, après avoir résisté autant qu'ils le purent, obligés de céder au Destin, aimèrent mieux s'expatrier que de se soumettre. Une grande partie passa en Ethiopie, le reste se répandit dans les déserts, et s'y divisa en peuples errants, qu'on appela Hébreux pour cette raison¹. Cependant les Phéniciens ayant pris la domination de la mer qui sépare l'Arabie de l'Égypte, lui donnèrent leur nom, et vinrent, comme le dit Hérodote, occuper le rivage de la Méditerranée, où ils établirent le siège de leur Empire².
(t)

A cette époque, l'empire chaldéen fut renversé. Un des chefs des Phéniciens, connu sous le nom de Bâlli, fit la conquête de Plaksha, l'Asie Mineure, et bâtit sur les bords de l'Euphrate la célèbre ville de Babel, à laquelle il donna son nom. Ce Bâlli, appelé Belos ou Belus, par les Grecs et par les Latins, fut donc le fondateur de cet empire célèbre qu'on a appelé tantôt Babylonien, tantôt Syrien ou Assyrien. Les Hébreux, ennemis implacables des Phéniciens, à cause qu'ils étaient issus de ces Celtes bodohnes, chassés par ces pasteurs de l'Arabie Heureuse, et contraints d'aller errer dans les déserts, les Hébreux, dis-je, donnèrent à ce Bâlli le nom de Nembrod, pour exprimer la violence et la tyrannie de son usurpation. Mais ce fut en vain qu'ils tentèrent d'arrêter le torrent qui se débordait sur eux. Depuis le Nil jusqu'à l'Euphrate, tout subit en quelques siècles le joug de ces formidables Pasteurs, qui, quoique assis sur le trône, gardaient ce nom, qu'on leur avait donné comme injurieux. La Haute Égypte résista longtemps à leurs efforts, à cause des vigoureux partisans qu'y avait la faculté masculine, sous le nom d'Iswara, Israël, ou Osyris ; mais enfin la faculté opposée l'emporta partout ; et la déesse Isis, chez les Thébaïtes, et la déesse Milydha, chez les Babyloniens, furent également placées au-dessus d'Adon. En Phrygie, la bonne Mère Mâ, appelée Dindymène par les Grecs, dépouilla Atis, le Père souverain, de sa force virile ; et ses prêtres ne purent se conserver, qu'en lui offrant en sacrifice la chose même dont l'Orthodoxie faisait ailleurs l'emblème de son culte.

Telle fut, dans les temps anciens, cette influence de la musique, dont on avait tant parlé sans jamais chercher à la comprendre. De là, les lois sévères promulguées contre les innovateurs dans cette science ; et les efforts des Pontifes d'en cacher avec soin les principes constitutifs au fond des sanctuaires. C'est surtout ce que firent les prêtres Égyptiens, lorsque forcés de courber la tête sous le joug des rois pasteurs, et obligés de feindre des sentiments qu'ils n'avaient pas, ils songèrent à établir ces mystères secrets où la Vérité ensevelie, et réservée aux seuls initiés, ne parut plus aux yeux des profanes que couverte des voiles les plus épais. Ce fut dans ces mystères qu'ils consacrèrent les événements dont je viens d'esquisser le récit ; et que, ne pouvant témoigner ouvertement leur douleur touchant la défaite du principe masculin dans la cause première de l'Univers, ils inventèrent cette allégorie si connue d'Osiris trahi, déchiré, dont les membres dispersés ensanglantent l'Égypte ; tandis qu'Isis, livrée au plus affreux désespoir, quoique couronnée des mains d'Anubis, et soupçonnée d'avoir pris part cette lâche trahison, rassemble en pleurant les membres de son époux, et les renferme dans un tombeau, à l'exception d'un seul, perdu dans les flots du Nil. Cette ingénieuse allégorie, qui fut alors reçue dans tous les sanctuaires où l'orthodoxie conservait des partisans, se trouve avec quelque changement de nom dans toutes les mythologies de la terre³.

Cependant les Hindous orthodoxes, justement effrayés des succès de leurs adversaires, et voyant leur empire morcelé s'écrouler à l'extérieur, mirent tous leurs soins à défendre du moins le centre, en y rassemblant toutes leurs forces. Il parut sur le trône pontifical un homme extraordinaire, qui fut comparé au premier Ram, et honoré de son nom, à cause de la force qu'il manifesta. Pendant quelque temps, il soutint l'édifice prêt à s'écrouler ; mais il était réservé à un homme plus grand d'en arrêter la chute. Cependant les Yonijas furent déclarés impies, anathématisés et bannis à perpétuité. Tout commerce fut interdit avec eux. Il fit défendre aux Hindous, non seulement de les recevoir, mais encore de les aller trouver dans leur propre pays. La couleur rouge, qui leur servait d'enseigne, fut regardée comme abominable. Les Brahmes durent s'abstenir de jamais rien toucher qui portât cette couleur, même dans leur plus grande détresse ; et le fleuve Indus fut désigné comme la limite fatale que nul ne pouvait franchir sans encourir l'anathème.

Ces mesures rigoureuses, peut-être nécessaires pour conserver le tout, eurent néanmoins l'inconvénient d'en détacher encore plusieurs parties. Elles donnèrent lieu à un schisme presque aussi considérable que le premier. Ce nouveau schisme prit naissance au sein des plus chauds partisans du principe mâle et des plus zélés défenseurs de son antériorité et de sa prééminence. Parmi les Iraniens, un homme doué d'une grande force d'intelligence, nommé Zeradosht ou Zoroastre, prétendit qu'on s'était trompé en concevant les deux principes cosmogoniques, Iswara et Pracriti, comme principiants, et possédant, l'un la faculté du mâle, et l'autre la faculté de la femelle ; qu'il fallait, au contraire, les regarder comme principiés, tous les deux mâles tous les deux émanant de l'Éternité, Wôdh ; mais l'un agissant dans l'esprit comme Principe du Bien, et l'autre dans la matière, comme Principe du Mal ; le premier, appelé Ormudz , le Génie de la Lumière ; et l'autre, Ariman, le Génie des Ténèbres.

Parmi les Peuples qui habitaient au-delà du Gange, un autre Théosophe, non moins audacieux, appelé Fo-hi, prétendit que le premier schisme des Pallis avait pris naissance dans un malentendu, et qu'on l'aurait évité si l'on eût examiné que les facultés sexuelles

avaient été mal posées sur les deux Principes cosmogoniques Iswara et Pracriti, ou l'Esprit et la Matière ; que c'était Pracriti ou la matière qui possédait la faculté masculine, fixe et ignée, tandis qu'Iswara ou l'Esprit possédait la faculté féminine, volatile et humide. En sorte que, selon lui, les Phéniciens n'étaient point schismatiques en mettant la matière avant l'esprit, mais seulement en lui attribuant des facultés opposées celle qu'elle a réellement.

Zéradosht et Fo-hi apportaient à l'appui de leurs raisonnements des preuves tirées de la science musicale, qui paraissaient péremptoires ; mais qui seraient ici tout-à-fait hors de place⁴. Ils se flattaient l'un et l'autre de ramener le calme dans l'Empire, en satisfaisant une partie des prétentions des Pallis réfractaires ; leur espérance fut également trompée. La Caste sacerdotale, voyant plus loin qu'eux-mêmes dans les conséquences de leur propre idée, les rejeta et les condamna également. Zéradosht, plus irrité encore que Fo-hi, parce qu'il était plus passionné, alluma une guerre civile et religieuse, dont le résultat définitif fut la séparation absolue de l'Iran. Les Peuples qui le reconnurent pour leur souverain théocratique, prirent dorénavant les noms de Parthes, Parses ou Perses, cause du nom de Paradas, que les Hindous orthodoxes leur avaient donné par dérision. Ces peuples, qui s'emparèrent plus tard de la domination de l'Asie, y devinrent très célèbres et très puissants. Ils eurent, à des époques différentes, divers législateurs théocratiques, qui prirent successivement le nom du premier Zéradosht⁵, que nous nommons Zoroastre. Le dernier qui parut du temps de Darius, fils d'Hystaspes, est celui dont les Ghébres suivent encore la doctrine, consignée dans le Zend-Avesta⁶. (a) Les deux Principes opposés de la Lumière et des ténèbres, Ormuzd et Ariman, y sont présentés comme également issus du Temps-sans-bornes, autrement l'Eternité, seul Principe principiant auquel ils sont soumis. Le troisième Principe qui les réunit s'appelle Mithra. Ce Principe médiateur représente la Volonté de l'homme, comme Ormuzd et Ariman représentent la Providence et le Destin. Ce système cosmogonique est réuni au culte des Ancêtres, comme tous ceux qui tiennent à la même origine. Le Principe principiant éternel y est adoré sous l'emblème du feu.

Quant à Fo-hi⁷, doué d'un caractère plus pacifique et plus doux que Zéradosht, il ne voulut pas allumer une nouvelle guerre civile au sein de l'Empire, mais il s'éloigna, suivi de ses partisans ; et, franchissant les déserts qui bornaient l'Inde à l'Orient, alla s'établir sur les bords du fleuve Hoang-ho, qu'il nomma ainsi Fleuve-Jaune, à cause de la couleur jaune qu'il prit pour enseigne, tant pour se distinguer des Hindous orthodoxes, que pour n'être pas confondu avec les Phéniciens. Il rassembla sur les bords de ce fleuve quelques hordes de Tatars errants, anciens débris de la Race jaune, qui se réunirent à ses sectateurs, et leur donna sa doctrine, fort ressemblante pour le fond à celle de Zoroastre. Selon lui, les deux Principes principiés sont Yin, le repos, et Yang, le mouvement, tous deux issus d'un seul Principe principiant appelé Tai-ki le premier Moteur. Les deux principes Yin et Yang donnent, par leur action réciproque, naissance au troisième Principe médiateur, appelé Pan-Kou, l'Être universel : alors il existe trois puissances appelées Tien-hoang, Ti-hoang et Gin-hoang ; c'est-à-dire le Règne céleste, le Règne terrestre, et l'humain, ou, en d'autres termes : la Providence, le Destin et la Volonté de l'homme, les mêmes que j'ai établies au commencement de cet ouvrage. Le culte des Ancêtres fut admis dans la Religion de Fo-hi, plus expressément encore que dans celle de Zoroastre.

C'est à cette émigration que les Livres samscrits rapportent l'origine de l'empire chinois, qu'ils nomment Tchandra-Douïp le Pays de la Lune masculinisée ; c'est-à-dire le Pays où le Principe féminin est devenu le masculin. Le nom de Tchinas, que les Brahmes donnent aux peuples qui l'habitent, ne signifie pas absolument des impies et des réprouvés comme celui de Yawana dont ils signalent les Ioniens en général, et les Grecs en particulier ; mais seulement des schismatiques. Les Chinois, que nous nommons de ce nom injurieux, ne l'ont pas accepté : ils se nomment, et ils nomment leur propre pays, Tien-hia, ce qu'il y a de plus précieux sous le ciel⁸. (s)

Il est certain que parmi les démembrements qui se firent, à cette époque, de l'Empire indien, aucun, sans doute, n'égala, ni pour l'étendue, ni pour la puissance, celui des Tchinas ; mais aussi aucune nation ne garda avec un plus inviolable respect les lois et les coutumes de ses Ancêtres, dont le culte ne s'éteignit jamais dans son sein. C'est encore aujourd'hui un très beau fragment de l'Empire universel, qui a surnagé presque intact sur le torrent des âges. Tandis que l'Asie a éprouvé une foule de révolutions ; que les faibles restes de l'empire indien ont été la proie de trente nations rivales ; que le sceptre des Phéniciens, arraché de leurs mains par les Assyriens, est passé dans celles des Égyptiens, des Arabes et même des Étrusques ; qu'il est revenu de nouveau dans les mains des Assyriens, pour tomber dans celles des Mèdes, des Perses, des Grecs, des Romains ; et qu'enfin ses débris, échappés à la ruine de Constantinople, ont été dispersés sur toutes les contrées de l'Europe ; la Chine a survécu à ces catastrophes, qui ont changé cent fois la face du Monde, et n'a jamais pu être conquise sans que la force de sa constitution n'ait aussitôt asservi ses propres conquérants.

Notes du Chapitre

¹ Le mot hebri, dont nous avons fait hébreu, signifie transporté, deporté, expatrié, passé au-delà. Il a la même racine que le mot harbi, un Arabe ; mais il a plus de force, en ce qu'il exprime une dislocation plus grande.

² Les Pouranas des Hindous lui donnent le nom de Pallisthan c'est la Palestine proprement dite, l'Idumée ou la Phénicie.

³ Les chronologistes ont éprouvé de grandes difficultés pour fixer l'époque de l'apparition des Pasteurs phéniciens en Égypte. Cela me paraît pourtant très aisé quand on veut consulter les faits, et ne pas se renfermer dans des limites qu'on ne puisse franchir. Nous savons par les Livres sacrés des Hindous, que le schisme d'Irshou qui donna naissance à ces Pasteurs, eut lieu avant le commencement du Kali-youg, vers 3200 avant Jésus-Christ. Or, ces peuples, d'abord fixés sur le golfe Persique, eurent besoin de plu sieurs siècles pour s'établir solidement en Palestine, et se mettre en état d'attaquer un royaume aussi puissant que l'Égypte. Ils durent certainement commencer par la conquête de l'Arabie et de la Chaldée. Nous savons par la table des trente Dynasties égyptiennes de Manethon, conservées par Jules Africain, que les Pasteurs phéniciens fournirent trois de ces Dynasties, depuis la XV^{ème} jusqu'à la XVII^{ème}, dont la durée totale fut de 953 ans. Le Pharaon Amos qui les vainquit, monta sur le trône environ 1750 ans avant notre ère, et précéda de 130 ans ce fameux Aménophis qui érigea en l'honneur du Soleil la statue colossale de Memnon. En sorte que, si l'on réunit ces 1750 ans, avec les premiers 953, on trouvera que ce fut vers l'an 2703, avant notre ère, que les Phéniciens entrèrent en Égypte, environ cinq siècles après le schisme d'Irshou.

D'après ces données, on peut raisonnablement inférer que les premiers mystères égyptiens furent célébrés vingt- cinq ou vingt-six siècles avant Jésus-Christ. Il existe une tradition portant qu'à l'époque où ils commencèrent, l'équinoxe du printemps tombait sur les premiers degrés du Taureau : ce qui donne une coïncidence remarquable.

⁴ On pourra les trouver dans l'ouvrage déjà cité.

⁵ Je crois que ce nom, dont on a toujours manqué la signification, peut être ramené aux deux racines celtiques et phéniciennes Syrah-d'Osht, le Prince ou le chef de l'Agression ou de l'Armée.

⁶ Les Ghébres, sont un reste des Peuples célèbres que Moïse appelle Ghiborim, et que les Grecs ont connus sous le nom d'Hyperboréens ; ce sont les seuls descendants des Peuples Boréens qui en aient conservé le nom antique jusqu'à nos jours. Ils appellent Gustasps le Prince sous le règne duquel parut leur dernier Zeradosht. Le Zend-Avesta, traduit par Anquetil-du-Perron, n'est qu'une sorte de Bréviaire de l'ouvrage de cet ancien Théosophe.

⁷ Le nom de Fo-hi signifie le Père de la Vie. Il faut remarquer, comme une chose très digne d'attention, que les deux racines qui composent ce nom sont d'origine celtique.

⁸ Il existe une tradition importante pour la chronologie. On trouve qu'à l'époque des premières observations astronomiques, parmi les Chinois, l'étoile polaire, appelée Yeu-

tchu, c'est-à-dire le Pivot de la droite, était, dans la constellation du Dragon, celle que nous désignons par Alpha. Cette tradition, qui nous reporte à environ deux mille sept cents ans avant notre ère, offre une nouvelle coïncidence qui corrobore tout ce que j'ai dit dans ma précédente note.

CHAPITRE VI.

Réflexions sur le démembrement de l'Empire universel.

Avant de continuer cette exploration historique qui, comme on le sent bien, donne à ma première hypothèse une force plus qu'hypothétique, il me semble important de faire ici une réflexion. On se demandera peut être comment l'empire de Ram, dont le principe était évidemment Providentiel, et duquel la Volonté de l'homme avait jeté les fondements, d'accord avec la Providence, n'était pas plus durable. Si on borne là la difficulté, et qu'on ne demande pas pourquoi il n'était pas éternel, je répondrai facilement ; et si l'on poussait la difficulté jusqu'à ses dernières limites, je répondrais plus facilement encore. D'abord je dirais à ceux qui peuvent l'ignorer, que pour ce qui est de l'Éternité absolue, Dieu seul la possède ; car on ne pourrait admettre deux êtres absolus sans impliquer contradiction. L'éternité que Dieu communique ne peut donc être qu'une éternité relative, dont son Éternité absolue détermine le principe et le mode. Toutes les formes sont dans le domaine du temps ; le temps lui-même n'est que la succession des formes ; les essences seules sont indestructibles, parce qu'elles tiennent par leur principe à l'Essence absolue, qui ne saurait jamais passer : car, pour concevoir un passage, il faut concevoir un espace ; et comment concevoir un espace hors de l'espace absolu ?

Il faut donc distinguer la forme de l'essence ; le temps, de l'espace ; et l'éternité relative, de l'éternité absolue. La Forme, le Temps, l'Éternité relative sont des émanations ; l'Essence, l'Espace, l'Éternité absolue, sont des identités divines. Tout ce qui constitue ces identités est immuable ; tout ce qui appartient à ces émanations peut changer. Les formes, en se succédant les unes aux autres, enfantent le Temps ; le Temps donne naissance à l'éternité relative ; mais cette éternité, et le temps qui la mesure, et les formes qui la remplissent, s'évanouissent également dans l'Essence qui donne les formes, dans l'Espace qui crée le temps, et dans l'Éternité absolue qui enveloppe l'éternité relative.

Tout a son poids, son nombre et sa mesure ; c'est-à-dire, son rang dans l'échelle des êtres, ses facultés propres et sa puissance relative. Rien ne peut paraître dans la vie élémentaire sans subir les lois de cette vie. Or, la première de ces lois est d'y paraître sous une forme, assujettie aux trois époques du commencement, du milieu et de la fin. Toute forme dont le mouvement propre n'est pas dérangé par des événements étrangers, parcourt ces trois époques ; mais ce n'est que le plus petit nombre qui les parcourt sans interruption. La plupart des formes sont brisées dès le commencement, peu atteignent le milieu de leur existence, et encore moins parviennent à la fin. Plus les formes sont multipliées dans une seule espèce, et plus il en avorte dans l'origine. Qui pourrait nombrer, par exemple, combien un chêne produit de glands, tous destinés à devenir des chênes avant qu'un autre chêne prenne naissance d'un seul de ces glands ?

Si, parmi les trois Puissances qui régissent l'Univers, le Destin obtenait seul la domination ; si la Volonté de l'homme disparaissait ou se paralysait ; si la Providence était absente, conçoit-on quel épouvantable chaos suivrait cet état de choses ? Toutes les espèces, luttant les unes contre les autres, se déclareraient une guerre sans terme ; toutes voudraient occuper seules l'étendue terrestre, et faire venir à bien tous les germes qu'elles jettent ; en sorte qu'il n'y aurait pas de raison pour que, dans le règne végétal, par exemple, l'espèce du chêne, de l'orme, ou de tel autre arbre, n'étouffât toutes les autres, et ne couvrît toute la terre¹. Mais la Volonté de l'homme est là pour tout maintenir dans de justes bornes, tant dans le règne végétal que dans l'animal, et pour empêcher que les plantes nuisibles et les animaux dangereux ne se multiplient autant que leurs forces le leur permettraient. Cette Volonté, mue par son propre intérêt, veille, au contraire, à ce que les espèces faibles, mais utiles, se propagent et se conservent, grâce aux soins qu'elle leur donne.

Mais quoique la Volonté de l'homme puisse ainsi préférer une espèce une autre, et couvrir de magnifiques moissons de blé ou de riz des plaines immenses qui ne produiraient, sans elle, que des chardons ou quelques autres plantes stériles ; quoiqu'elle puisse propager la vigne sur des coteaux ou ne croîtraient que des bruyères, et promener de nombreux troupeaux d'animaux pacifiques dans des lieux déserts qu'habiteraient seules les bêtes farouches ; quoiqu'elle puisse tout perfectionner par la culture, cette Volonté ne peut cependant pas changer la nature intime d'aucune chose, ni la soustraire aux lois du Destin, dans le domaine duquel elle est obligée de puiser son nutriment. Tout ce qu'il vit de la vie élémentaire en doit subir les lois. La plante annuelle ne peut pas voir deux hivers ; le chêne robuste doit arriver au terme de sa décomposition ; et tandis que la mouche éphémère remplit sa carrière en un jour, l'éléphant, qui peut atteindre deux siècles, est pourtant obligé de passer comme elle.

Ainsi donc l'Homme peut choisir, parmi les germes physiques ou les principes intellectuels que la Providence met à sa disposition, ceux dont il veut protéger le développement ; il peut connaître leurs facultés propres, leurs vertus diverses, leur force vitale, leur durée relative, et savoir d'avance quel sera le résultat de ses soins. Un agriculteur saura bien, par exemple, que s'il sème un grain de blé, il n'aura qu'une plante frêle et passagère, tandis que s'il sème un gland, il obtiendra un arbre robuste et vivace ; mais il saura aussi que la plante annuelle lui donnera une jouissance prompte et facile, tandis que l'arbre séculaire le laissera longtemps attendre ses fruits. Son choix sera donc, dans l'un ou dans l'autre cas, motivé par ses besoins, et fondé sur ses lumières agricoles ; il se déterminera avec connaissance de cause. La position du législateur serait exactement la même que celle de l'agriculteur, si l'un pouvait réunir au même degré l'expérience qui éclaire la conduite de l'autre. Cela est presque impossible ; cependant le législateur entièrement aveugle et inexpérimenté, qui jettera au hasard des principes politiques, sans connaître d'avance, et la nature de ces principes, et celle du peuple auquel il les destine, ne méritera point du tout ce titre, et ressemblera à l'ignorant agriculteur qui sèmerait du riz dans un sable aride, ou qui voudrait planter de la vigne dans un marais. L'un et l'autre passeront, à juste titre, pour des fous, dignes des calamités de tout genre qui les attendent.

A présent que j'ai assez éclairé le fond de la question que je me suis proposé de résoudre, je dirai que Ram ayant reçu directement de la Providence le principe intellectuel d'un Empire théocratique, en jeta le germe dans des circonstances favorables, qui en hâtèrent le développement. Mais ce germe, le plus robuste et le plus vivace de tous ceux de son espèce, dut néanmoins subir les vicissitudes de toutes les choses confiées au Destin ; et puisqu'il eut un commencement d'existence temporelle, il dut nécessairement, après avoir atteint son milieu, pencher vers sa fin. J'ai montré, par plusieurs rapprochements chronologiques, que l'époque de son commencement pouvait remonter à environ six mille sept cents ans avant notre ère. Or le premier ébranlement qui s'y fit sentir, et dont l'histoire ait conservé la mémoire, date de l'an 3200. Cet empire resta donc dans tout l'éclat de sa jeunesse pendant trente-cinq siècles. A cette époque les passions commencèrent à s'y faire sentir, et formèrent dans son sein des orages plus ou moins violents. Il y survécut néanmoins malgré les défections et les schismes dont j'ai parlé ; et pendant encore onze ou douze siècles posséda l'inde tout entière. Ce ne fut que vers l'an 2100 avant Jésus-Christ, que l'extinction de la Dynastie solaire, et celle même de la Dynastie lunaire que Krishnen avait rétablie, comme je le dirai tout à l'heure, ayant entraîné sa chute politique, il se concentra dans la seule existence religieuse, et plaça son siège principal au Thibet, où il survit encore, malgré sa grande vieillesse, dans le culte Lamique.

Si l'on considère que ce culte, aujourd'hui âgé de plus de quatre-vingt-cinq siècles, domine encore sur une grande partie de l'Asie, après avoir joui pendant près de quarante-six siècles de l'Empire universel, dont trente-cinq furent couverts d'un éclat exempt de tout nuage, on conviendra que son sort a été assez beau, et qu'on ne doit ni s'étonner ni s'affliger de son déclin, ni de sa disparition même prête à s'effectuer.

Notes du Chapitre

¹ Buffon fait la remarque judicieuse que la Nature, qui tend à organiser les corps autant qu'il est possible, émet une immense quantité de germes. Ce Naturaliste a fait le calcul que si rien n'arrêtait la puissance productrice d'un seul germe, comme d'une graine d'orme, par exemple, il existerait au bout de cent cinquante ans, plus d'un million de millions de lieues cube, de matière organisée semblable au bois d'orme ; en sorte que le globe terrestre tout entier serait converti en matière organisée d'une seule espèce.

CHAPITRE VII

Les Phéniciens se divisent ; leur culte s'altère. Fondation de l'Empire assyrien. Premier conquérant politique. Neuvième Révolution dans l'État social.

Maintenant revenons au Phéniciens, et continuons à esquisser à grands traits la suite de leur histoire.

Les Pasteurs schismatiques, ayant causé la première division de l'Empire indien, ne furent pas longtemps sans se diviser entre eux. La flamme de l'incendie qu'ils avaient allumé, manquant d'aliments à l'extérieur, devait nécessairement réagir sur eux-mêmes. Quoique d'abord ils s'accordassent sur le principal point du schisme, qui était la prééminence accordée dans l'univers à la faculté féminine, ils ne tardèrent pas à se proposer des difficultés assez ardues, sur la nature de cette faculté. Un grand nombre de sectes se formèrent, dont la plus considérable prétendit qu'on ne devait point considérer cette faculté comme simplement conceptive mais comme créatrice ; et qu'on devait la désigner par le nom d'Hébé, qui, dans l'idiome phénicien, était celui de l'amour au féminin¹. Cette secte établit que, dès l'origine des choses, il exista deux êtres, l'Amour et le Chaos ; l'Amour, principe féminin spirituel ; le Chaos, principe masculin matériel. Selon la doctrine qu'elle répandit, c'était l'Amour qui, en débrouillant le Chaos, avait donné naissance à l'Univers.

Il paraît bien certain que la secte phénicienne qui adopta cette Cosmogonie, et qui reconnut dans l'Amour un principe féminin, créateur de toutes choses, fut très répandue et très nombreuse. Les fragments qui nous restent de Sanèhoniaton, et la Théogonie grecque d'Hésiode, en sont une preuve manifeste. On peut remarquer, comme une chose digne d'attention, que cette doctrine n'était pas du tout éloignée de celle des anciens Celtes dont Ram avait cru devoir se séparer, il y avait alors plus de quarante siècles. Aussi arriva-t-il, dès que les Phéniciens se présentèrent sur les côtes méridionales de l'Europe, et qu'ils s'emparèrent de colonies que les Hindous y avaient posées sur les ruines de celles des Atlantes, qu'ils n'eurent aucune peine à s'allier avec le reste des Celtes subsistant encore dans l'intérieur des terres, sur les côtes septentrionales du Danemark, ou dans les îles Britanniques. De manière même qu'il se fit des deux cultes une sorte de fusion qui se reconnaît facilement dans les livres mythologiques de l'un et de l'autre peuple².

Les Phéniciens, possesseurs d'une grande variété de connaissances physiques et morales, mais dont le culte se trouvait dépourvu de rites, firent alors un échange assez malheureux. Ils apprirent aux Celtes leurs sciences, et reçurent en retour une foule de superstitions, parmi lesquelles étaient au premier rang les sacrifices humains. Comme ils étaient sortis des voies de la Providence, et que, tombés dans celles du Destin, ils ne pouvaient lui opposer qu'une volonté passionnée et mal éclairée, ils s'abandonnèrent à ces superstitions nouvelles avec plus de fureur que ceux mêmes qui les leur livraient. Les

aruspices, les augures, les divinations de toutes sortes, trouvèrent place dans leur religion nouvelle. Ils adoptèrent le culte de Thor, avec toutes ses atrocités, et s'en engouèrent au point de nommer une de leurs métropoles de son nom. Ce fut la fameuse ville de Tyr, dans laquelle ils lui élevèrent un temple magnifique sous son nom de Herèhòl. Ce nom, par une coïncidence qui ne doit pas échapper à la sagacité du lecteur, se trouvait avoir le même sens en celte qu'en phénicien. Cependant, comme les mots qui le composaient avaient déjà quelque chose de trop antique, ils les traduisirent dans ceux plus modernes de Melicartz³, le Roi de la Terre. Quant à Teutad, qu'ils empruntèrent aussi aux Celtes, ils lui donnèrent par excellence le nom de Moloch, le Roi, ou celui de Krôn, le Couronné⁴. Ce fut par la suite des temps le fameux Kronos des Grecs, le Saturne des Étrusques, duquel sortirent tous les autres Dieux mythologiques des anciens Polythéistes.

C'est une chose très singulière de voir comment ces Phéniciens, après avoir pris presque toutes les divinités mythologiques des Celtes, et les avoir pliées à leurs divers systèmes cosmogoniques, les leur rendirent plus tard sous mille noms nouveaux, et présentées sous une infinité d'emblèmes qui les rendaient méconnaissables ; car la légèreté et l'inconstance, particulières à ces peuples, les jetèrent dans les idées les plus disparates et les plus extravagantes, ainsi que le prouve, dans ses contradictions et ses incohérences remarquables, leur mythologie, conservée en grande partie par les Grecs et par les Romains, qui en étaient issus. Leur instabilité à cet égard est aussi frappante que la ténacité et la persévérance des Chinois, leurs antagonistes les plus décidés. Il semblait que la faculté féminine à laquelle ils avaient accordé la suprématie universelle, agissait sur leur imagination versatile. S'il était question d'écrire leur histoire, on pourrait montrer facilement que la multitude de noms qu'ont portés en divers temps les nations d'origine phénicienne, et qu'elles ont donnés à leurs colonies, n'ont caractérisé que la versatilité de leurs opinions et l'énorme quantité de leurs symboles cosmogoniques.

Mais non seulement, comme je l'ai dit, les Phéniciens se divisèrent en un grand nombre de sectes qui les affaiblirent ; ils eurent encore à lutter contre plusieurs nations attachées en secret à l'orthodoxie, et qu'ils avaient plutôt entraînées par la force de leurs armes que par la justesse de leurs arguments. Parmi ces nations, celle des Égyptiens fut toujours celle qui porta le plus impatiemment le joug de ces Rois pasteurs, et qui fit les plus fréquents efforts pour le secouer, ainsi que l'atteste son histoire. J'ai déjà dit que ce fut même à son attachement secret pour l'orthodoxie que durent leur origine ces Mystères d'Isis, devenus si fameux par la suite, et qui servirent de modèle à tous les autres, même à ceux qui, à cause de divers changements opérés dans le culte, eurent tout un autre but et une toute autre forme. Cependant, malgré cette opposition intérieure, tant religieuse que politique, ce ne fut point l'Égypte qui la première eut la gloire de se soustraire au joug des Phéniciens. Les Livres sacrés des Brahmes disent expressément que ce fut sur les bords du Kamoud-vati, ou de l'Euphrate, que la faculté masculine ayant repris la domination sur la faculté féminine, on adora de nouveau son symbole sous le nom de Bâl-Iswara-Linga⁵. Les peuples de ces bords rentrèrent ainsi dans l'orthodoxie, mais sans se réunir à l'Empire indien ; ils en formèrent un particulier, dont la durée et l'éclat furent très considérables.

C'est du sein de cet Empire que sortit le premier conquérant purement politique qui ait paru dans la Race boréenne. Jusque là, toutes les guerres avaient eu pour objet, ou

la conservation de la Race, ou des dissensions civiles ou religieuses. L'histoire nomme ce conquérant Ninus, c'est-à-dire le fils du Seigneur⁶ ; ce qui l'a fait considérer par la suite des temps comme le fils de Belus ; mais Belus, ou plutôt Bâl, était le nom donné à l'Être suprême, à celui que les Celtes nommaient Teutad ; les Indous, Iswara, et les Phéniciens, Moloch.

La première conquête de Ninus fut celle de l'Iran, qui perdit alors son nom primitif pour prendre celui de Perse, conservé par cette contrée jusqu'à nos jours. La dynastie que le premier Zoroastre y avait établie, près de mille ans avant cet événement, s'appelait Mahabad, c'est-à-dire la Grande-Sagesse⁷ ; elle était purement théocratique. Elle fut remplacée par celle des Pishdadiens, ou des Juges, sortes de Vice-Rois que leur donna le monarque assyrien. Cette dernière dynastie ne finit qu'à l'avènement de Kai-Kosrou, que nous nommons Cyrus.

Ninus, après avoir étendu ses conquêtes très avant dans la Scythie et jusque chez les Celtes d'Europe, tourna ses armes contre l'Inde, et se prétendit appelé à relever l'Empire de Ram ; mais la mort le surprit au milieu de ses vastes projets, dont son épouse, qui lui succéda, accomplit une partie. Cette femme célèbre, pour témoigner qu'elle ne prenait aucune part au schisme des Pasteurs, et se donner un appui parmi les orthodoxes hindous, se fit appeler Sémiramis, c'est l'Éclat de Ram⁸, et prit pour enseigne une colombe blanche.

Mais longtemps avant cette époque, il s'était passé aux Indes un événement très considérable, et qui devait avoir la plus grande influence sur les destinées de l'Univers. Il est bon de revenir un moment sur nos pas.

Notes du Chapitre

¹ Le mot allemand moderne *liebe*, amour, a la même racine que le mot phénicien *hébeh*, et il est également du genre féminin. Cette analogie est remarquable entre tous les mots qui remontent à une haute antiquité. Le mot *chaos* opposé à celui d'*hébé*, développe l'idée de tout ce qui sert de base aux choses, comme le *marc*, l'*excrément*, la *caput mortuum*. C'est, en général, tout ce qui demeure d'un être après que l'esprit en est sorti.

² Il suffit de lire le fragment qui nous reste de *Sanèhoniaton*, et les fables renfermées dans l'*Edda* des Islandais, pour demeurer convaincu de ce que j'avance.

³ Les Grecs nous l'ont fait connaître sous le nom de *Melicerte*.

⁴ Le mot *Krôn* signifie proprement une corne en phénicien. Mais j'ai dit que ce fut dans l'origine, à cause de la corne du Bélier *Ram*, que furent imaginées toutes les coiffures sacerdotales et royales. Le mot celtique *Krohne*, une couronne, en dérive. Les Grecs, en confondant le nom de *Kronos*, le Couronné, avec celui du temps *Chronos*, ce qui s'écoule, ont fini par faire de *Saturne* le Dieu du temps.

⁵ On peut dater cette époque de celle de l'érection de la fameuse tour de *Babel*, qui, d'après les observations des Chaldéens, envoyés par *Callisthène* à *Alexandre* remontait à 1903 ans avant ce conquérant ; ce qui place cette époque à l'an 2230 avant notre Ère ; environ mille ans après le schisme d'*Irshou*.

⁶ *Nin-Iah* signifiait en chaldaïque, comme en phénicien la progéniture de l'Être souverain.

⁷ On devrait écrire *Maha-wôdh*, la Puissance éternelle ou la Grande Éternité. Encore aujourd'hui les *Parses*, appelés *Ghébres*, donnent à leurs prêtres le nom de *Mobéd*.

⁸ Le mot *Sem* ou *Shem* signifie un signe, un lieu, un nom, une chose éclatante.

CHAPITRE VIII.

Nouveaux développements de la sphère intellectuelle. Autre Envoyé divin : Krishnen. Origine de la Magie parmi les Chaldéens, et de la Théurgie en Égypte. Nouvelle vue sur l'Univers. Admission d'une Triade dans l'Unité divine.

Il était évident que le schisme des Pasteurs phéniciens devait entraîner la division et la chute de l'Empire universel de Ram ; et qu'il fallait trouver un moyen de conserver la force centrale aussi longtemps qu'il serait nécessaire, pour que les vérités qui devaient survivre à cette catastrophe ne fussent pas englouties avec elle. La Providence le voulut, et un homme extraordinaire parut dans le monde : cet homme, né parmi les Pasteurs, comme l'indique son premier nom Gopalla¹, fut par la suite appelé Krishnen, Bleu céleste, à cause de la couleur bleue qu'il prit pour emblème. Les Brahmes le regardent encore aujourd'hui comme une des plus brillantes manifestations de la Divinité, et le placent ordinairement à la huitième incarnation de Vishnou. Ils conviennent généralement que cet homme divin, voyant l'état déplorable où les sectes rivales des Lingajas et des Yonijas avaient réduit l'Empire indien, et gémissant sur les malheurs sans nombre que leur fanatisme avait causés, entreprit de réparer le mal qui en était résulté, en ramenant les esprits une doctrine mitoyenne, tolérante dans ses principes, susceptible de satisfaire aux objections de tous les partis, et propre à lever leurs doutes sans les aigrir les uns contre les autres.

Krishnen, disent-ils, commença par établir que les deux facultés, mâle et femelle, étaient également essentielles, également influentes dans la production des êtres ; mais que ces facultés resteraient éternellement séparées l'une de l'autre, et par conséquent inertes, si une troisième faculté ne leur fournissait le moyen de se réunir. Cette faculté qu'il attribua à Vishnou, fut conçue par lui comme une sorte de lien médiane entre Iswara et Pracriti ; en sorte que si par l'un on entendait l'Esprit et par l'autre la Matière, on devait considérer la troisième faculté comme l'âme qui opère la réunion des deux. Cela posé, ce grand homme alla plus loin. Il fit concevoir que les deux facultés qui se montrent indépendantes et isolées dans les êtres physiques et principiés, ne sont pas telles dans les êtres intellectuels et principiants ; de manière que chaque faculté mâle possède sa faculté femelle inhérente, et chaque faculté femelle, sa faculté mâle. Ainsi, admettant une sorte d'hermaphrodisme universel, Krishnen enseigna que chaque principe cosmogonique était double. Alors, laissant de côté l'Être absolu Wôdh², comme inaccessible à l'entendement humain, et considérant Iswara et Pracriti comme ses facultés créatrices, inhérentes, il posa trois principes de l'Univers, émanés de cet Être ineffable, qu'il nomma Brahmâ, Vishnou et Siva, auxquels il adjoignit, comme leurs facultés inhérentes, Sarasvatî, Lakshmi et Bhavani³. Telle fut l'origine de cette Trinité Indienne qui, sous différents noms et sous différents emblèmes, a été admise ou connue de tous les Peuples de la Terre.

Parmi les trois personnes de cette Trinité, le prophète Indien choisit Vishnou comme la principale, et l'offrit de préférence l'adoration de ses disciples. Il éloigna, en conséquence, les symboles du Linga et du Yoni, qui avaient causé tant de troubles, et prit pour le sien la figure de l'ombilic, comme réunissant les deux autres, et caractérisant la doctrine de l'hermaphrodisme divin qu'il établissait. Cette doctrine eut un succès prodigieux dans l'Inde proprement dite, où son premier effet fut de ramener la paix. Le fanatisme religieux s'y éteignit. Krishnen conçut alors le vaste dessein de recommencer l'Empire universel. Il osa même aller plus avant que Ram, et rétablir la dynastie lunaire que cet ancien Théocrate avait jugé convenable d'interrompre, et qui était restée interrompue depuis plus de trente-six siècles ; mais le mouvement providentiel n'allait pas jusque-là. Les idées politiques ne pouvaient pas suivre le cours des idées morales ; et la scission qui s'était opérée était trop forte pour que les parties désunies pussent jamais se rapprocher et se confondre.

Le bien véritable qui résulta de la mission de Krishnen, après celui du rétablissement de la paix religieuse, fut de donner à l'Inde une force morale capable de résister à toutes les invasions, et de la présenter à la tête de la civilisation universelle, comme digne d'instruire et de dominer ses propres conquérants. De manière que la conquête de cette contrée fut longtemps considérée comme le but d'une gloire immortelle, plutôt intellectuelle que physique. Tous les héros qu'une noble émulation poussa dans la carrière des conquêtes, depuis Ninus jusqu'à Alexandre, envièrent le surnom de vainqueur de l'Inde, et crurent ainsi marcher sur les traces de Ram, le premier Scander aux deux cornes.

Ninus et Sémiramis essayèrent de triompher de l'Inde, et après eux le Larthe Séthos en fit la conquête. Ce Séthos, venu d'Étrurie, comme je le dirai plus loin, était le dix-septième monarque après Amosis, celui même qui mit fin, en Égypte, au règne des Pasteurs. Presque à la même époque où ces Pasteurs étaient forcés de quitter le trône d'Égypte, environ mille huit cents ans avant notre ère, ils étaient également chassés de l'Arabie, par les Peuples fatigués de leur joug. Ces Peuples, après s'être rendus indépendants, se choisirent des rois de leur nation, auxquels ils donnèrent le nom affectueux de Tobba, c'est-à-dire celui qui fait le bien. Ainsi l'Empire phénicien, également pressé de toutes parts, sur le continent de l'Asie et de l'Afrique, se bornait presque aux côtes de la Méditerranée, et ne se soutenait plus qu'à la faveur de son immense marine et de ses colonies, qui, soumettant toujours les mers à sa puissance, rendaient le reste de la terre tributaire de son commerce. Tyr et Sidon étaient à cette époque l'entrepôt des richesses du Monde.

Quoiqu'il puisse paraître étrange que je me laisse ainsi aller au plaisir d'écrire l'histoire, j'entrerai encore ici dans quelques détails. Je ne veux pas négliger, puisque l'occasion s'en présente si naturellement, de faire voir à quelle distance de la vérité nous a placés la mauvaise interprétation du Sépher de Moïse, et comment ou s'est trouvé forcé, d'après cette interprétation, de mutiler l'histoire des nations antiques pour les renfermer dans la plus ridicule et la plus étroite des chronologies à peu près de la même manière que la mythologie grecque rapporte qu'un certain Procruste raccourcissait les étrangers pour les faire entrer dans son lit de fer.

Voici ces détails que je crois de quelque importance. Quand l'Assyrien Ninus fit la conquête de la Perse, il y trouva la doctrine de Zoroastre établie depuis longtemps, et

donna ainsi occasion aux prêtres chaldéens de la connaître. Cette doctrine, fondée sur les deux principes opposés du Bien et du Mal, plaît singulièrement aux hommes qui s'adonnent aux sciences naturelles, parce qu'elle explique facilement un grand nombre de phénomènes. Les hommes animiques s'en accommodent fort bien. Aussi trouve-t-on qu'elle fit de grands progrès dans la Babylonie. On place ordinairement vers cette époque l'apparition d'un second Zoroastre qui fut le créateur de cette espèce de science appelée Magie, à cause des Mages⁴, qui s'y rendirent savants. Les Hébreux, à l'époque de leur captivité, s'initièrent dans cette science, ainsi que dans la doctrine des deux principes, et ils donnèrent à l'une et l'autre une place dans leur culte. C'est par eux que nous les avons connues. Il n'y a rien dans le Sépher de Moïse qui ait trait à la chute de l'Ange rebelle. La Magie, qui en est une sorte de résultat, y est au contraire sévèrement défendue. Voilà donc la raison pour laquelle, d'abord les Chaldéens, et ensuite les Juifs, ont été cités parmi toutes les nations antiques, pour leurs opérations magiques et leurs connaissances occultes.

A présent voici pourquoi l'Égypte, au contraire, fut célèbre parmi ces mêmes nations, pour ses lumières théurgiques et sa sagesse, et pourquoi ses mystères où l'on dévoilait les principes des choses, furent recherchés par les plus grands hommes, qui hasardèrent souvent leur vie pour s'y faire initier.

L'Égypte, il ne faut point l'oublier, fut la dernière contrée qui resta sous la domination des Atlantes. Elle conserva donc toujours le souvenir de ces peuples ; et lors même qu'elle passa sous la puissance des Pasteurs phéniciens, elle resta en possession de deux traditions importantes : la première qui lui venait originellement de la Race sudéenne, dont ses habitants avaient fait partie, et la seconde qu'elle avait acquise de la Race boréenne, dont elle avait subi plus tard le culte et les lois. Elle pouvait même, au moyen de la première tradition, remonter à une antérieure, et conserver quelque idée de la Race australe qui avait précédé la sudéenne. Cette première Race, à laquelle appartenait peut-être le nom primitif d'Atlantique, avait péri tout entière au milieu d'un déluge effroyable qui, couvrant la terre, l'avait ravagée d'un pôle à l'autre, et submergé l'île immense et magnifique que cette Race habitait au delà des mers. Au moment où cette île avait disparu avec tous les peuples qui l'habitaient, la Race australe tenait l'Empire universel et dominait sur la sudéenne, qui sortait à peine de l'état de barbarie, et se trouvait encore dans l'enfance de l'État social. Le déluge qui l'anéantit fut tellement violent, qu'il n'en laissa subsister qu'un souvenir confus dans la mémoire des Sudéens qui y survécurent. Ces Sudéens ne durent leur salut qu'à leur position équatoriale, et aux sommets des montagnes qu'ils habitaient ; car il n'y eut que ceux qui furent assez heureux pour se trouver sur les sommets les plus élevés qui purent échapper au naufrage.

Ces traditions, que le corps sacerdotal égyptien possédait presque seul, lui donnait une juste supériorité sur les autres. Les Prêtres de Thèbes ne pouvaient sans doute que rire de pitié lorsque après une foule de siècles écoulés, ils entendaient les Grecs, peuples nouveaux, à peine sortis de l'enfance, se vanter d'être autochtones ; parler de quelques inondations partielles comme du Déluge universel, et donner Ogygès ou Deucalion, personnages mythologiques pour les ancêtres du Genre humain ; oublier plaisamment ce qu'ils devaient aux Sudéens, au Celtes, au Chaldéens, aux Phéniciens, au Égyptiens eux-mêmes, pour se targuer de leur haute science ; placer en Crète le tombeau de Zeus, le

Dieu vivant ; faire naître dans une bourgade de la Béotie, Dionysos, l'Intelligence divine ; et dans une petite île de l'Archipel, Apollon, le Père universel, toutes ces choses, et une infinité d'autres que je pourrais rapporter, étaient bien faites pour autoriser ce Prêtre qui disait à Solon : Vous autres Grecs, vous êtes comme des enfants qui battent leurs nourrices. Vous vous croyez fort savants, et vous ne connaissez encore rien de l'histoire du Monde.

Notes du Chapitre

¹ Gopalla signifie proprement le Bouvier. Les Hindous, en faisant son apothéose, le placèrent parmi les constellations. C'est le Bootès des Grecs, que les Arabes nomment encore Muphrid-al-Rami, celui qui explique Ram.

² Les Brahmes nomment aussi l'Être absolu Karta, le premier Moteur ; Baravastou, le Grand Être ; Parasashy, le seul Souverain, etc. Son nom mystérieux, qu'ils ne profèrent jamais, de peur de le profaner, est OM. Ce nom, composé des trois caractères, A, U, M, représente Vishnou, Shiva et Brahmâ. Ces trois Divinités, selon la doctrine de Krishnen, n'en font qu'une, et ne sont que les facultés manifestées de l'Éternité absolue.

³ La doctrine du Théosophe indien, telle que je viens de l'exposer en peu de mots, est contenue dans les Pouranas intitulés Bagwhat-Vedam, et Bagwhat-ghita. On doit entendre par Brahmâ, l'Esprit ou l'intelligence ; par Vishnou, l'Âme ou l'Entendement ; et par Siva, le Corps ou l'instinct. Sarasvatî représente la sphère intellectuelle ; Lakshmi, l'animique ; et Bhavani, l'instinctive : et cela, tant dans la Nature universelle que dans la Nature particulière.

⁴ Le mot Mage signifiait également grand et puissant ; on donnait ce titre aux Prêtres Iraniens à l'époque de leur théocratie. La Magie était donc proprement la grande science, la connaissance de la Nature.

CHAPITRE IX.

L'apparition du Conquérant politique entraîne le Despotisme et la chute de la Théocratie. Suite de ces événements. Mission d'Orphée, de Moïse et de Foë. Fondation de Troie.

L'Assyrien Ninus fut, comme je l'ai dit, le premier conquérant politique. Grâce à lui et à Sémiramis qui lui succéda, Babylone tint le sceptre du Monde, jusqu'à l'avènement des Pharaons, Aménophis et Orus, qui le donnèrent à l'Égypte, environ six siècles après. Mais durant cet intervalle il se passa plusieurs événements remarquables.

Les Pasteurs phéniciens furent détrônés en Égypte par Amosis, et chassés de l'Arabie. Les uns refluèrent dans la Palestine ; les autres allèrent s'établir sur les côtes septentrionales de la Lybie, car alors on donnait le nom de Lybie à tout le continent africain¹ ; un grand nombre resta en Égypte, et se soumit à la domination du vainqueur.

Cependant les successeurs de Ninus et de Sémiramis, voyant tout obéir leurs ordres, s'endormirent sur leur trône et se livrèrent à la mollesse. Aralios et Armatristis furent les premiers monarques qui perdirent de vue leur haute destination, et qui, oubliant qu'ils étaient les représentants temporels de la Providence, et qu'ils devaient hommage de leur dignité au souverain Pontife, cherchèrent à se rendre indépendants, et à gouverner leurs états despotiquement. Béloèhus, qui leur succéda, eut même l'audace de porter la main sur la tiare sacrée ; et soit qu'il profitât de la mort du souverain Pontife, ou qu'il eût hâté ses derniers moments, pour la réunir à sa couronne, il se déclara monarque absolu. Cette profanation eut les suites qu'elle devait avoir. Les Colonies européennes qu'il écrasait du poids de sa tyrannie et de son orgueil, se révoltèrent. Elles écoutèrent la voix de leurs souverains Pontifes résidant sur les montagnes sacrées de la Thrace, de l'Étrurie et de l'Hespérie, et refusèrent de le reconnaître. Les Anaxes des Thraces, les Larthes des Étrusques, les Règhes des Vasques, tous relevant jusque-là de l'autorité suprême du souverain Roi, profitant de cette occasion favorable à leur ambition, secouèrent le joug, et se déclarèrent Rois eux-mêmes de vice-rois qu'ils étaient. Toutes les forces de l'Empire assyrien, alors très considérables, se levèrent contre eux. Les Phéniciens, obligés de suivre le mouvement, fournirent leur marine ; mais les Arabes et les Égyptiens firent une puissante diversion. La guerre allumée entre l'Asie d'une part, et l'Europe de l'autre, ayant l'Afrique pour auxiliaire, fut longue et terrible. Pendant plus de trois siècles le sang ne cessa pas un moment de couler. Au milieu de ces troubles politiques, il sembla que la nature elle-même, agitée de convulsions intestines, voulait ajouter aux horreurs de la guerre. Les fléaux les plus formidables se manifestèrent. Des déluges effroyables inondèrent plusieurs pays ; les mers surmontèrent leurs bords et couvrirent l'Attique ; les lacs s'ouvrirent des passages à travers les montagnes de la Thessalie ; et tandis que des peuples entiers étaient entraînés par les vagues courroucées, un ciel d'airain couvrait d'autres contrées, et pendant l'espace de sept années les laissait sans une goutte de

pluie ou de rosée. Des volcans se déclarèrent en plusieurs endroits. L'Etna lança ses premiers tourbillons de flammes. Un furieux incendie éclata dans les forêts de la Gaule, sans qu'on sût d'où en était parti la première étincelle. Presque toute l'Italie brûla. Les monts Hespériens furent embrasés, et prirent à cause de cet événement le nom de monts Pyrénées. Pour la première fois le sang des rois coula sur le trône. On vit des scélérats obscurs porter sur leur prince une main impie, et se mettre à leur place. La terre trembla. Des montagnes furent renversées, et des villes entières ensevelies sous leurs débris.

De quelque côté que l'on jette les yeux, à quelque époque que l'on considère ces temps déplorable, depuis le règne l'Assyrien Béloèhus jusqu'à celui de l'Égyptien Orus, on ne voit que désastres et calamités². Ce sont des fragments de peuple qui se heurtent, qui se brisent, qui passent d'Asie en Europe, et d'Europe en Asie, pour en abreuver les rivages de leur sang. Au milieu de cette confusion, on voit descendre des hauteurs septentrionales des hordes de Boréens encore sauvages. Ils viennent, comme des oiseaux de proie, affamés de carnage, pour dévorer les restes de l'Empire phénicien tombant en lambeaux.

L'audace sacrilège de l'impie Béloèhus avait donné le signal de tous ces malheurs.

L'inde et la Chine même n'étaient pas plus tranquilles que le reste du Monde : déjà la Chine avait été le théâtre de plusieurs révolutions ; dans l'inde, les deux dynasties solaire et lunaire s'étant éteintes par suite des conquêtes de Sémiramis, des aventuriers audacieux, sans autre titre que leur courage, sans autre droit que leur épée, avaient fondé des royaumes plus ou moins puissants. Sans s'inquiéter de l'assentiment du Pontife Suprême, relégué sur les montagnes du Thibet, ils s'étaient mis eux-mêmes la couronne sur la tête s'exposant ainsi à ce qu'elle en fût arrachée par les mêmes moyens qui la leur avaient acquise. Un certain Sahadeva dans le Magadha ; un certain Bohg-Dhant, dans la ville de Sirinagour, s'étaient ainsi déclarés rois, mais leur faible postérité, jouet des orages politiques, avait souvent ensanglanté les marches du trône : tantôt le premier ministre de l'un, tantôt le chef de la garde de l'autre, les avaient supplantés. On avait vu le vieux Nanda, assassiné à l'âge de plus de cent ans, remplacé par un homme de la plus basse extraction.

Telles étaient les suites du schisme d'Irshou. Le génie puissant de Krishnen avait bien pu en arrêter le débordement pendant douze ou quinze siècles ; mais le mouvement comprimé n'en devenait que plus dangereux. La Volonté de l'homme s'étant livrée au Destin, en devait suivre le cours. Tout ce qu'il était possible de faire à présent, était de conserver le dépôt des traditions antiques et les principes des sciences, afin de les livrer plus tard, et quand l'orage serait passé, à des Peuples nouveaux qui pussent en profiter. La Providence en conçut la pensée ; et ce dessein en puissance ne tarda pas à passer en acte.

Environ quatorze ou quinze siècles avant notre ère, trois hommes extraordinaires parurent sur la terre : Orphée, chez les Thraces ; Moïse, chez les Égyptiens, et un troisième Boudha chez les Hindous. Ce Boudha fut appelé d'abord Foë, et ensuite surnommé Shakya. Le caractère de ces trois hommes, tout à fait dissemblable, mais d'une égale force dans son genre, se reconnaît encore dans la doctrine qu'ils ont laissée : son empreinte indélébile à bravé le torrent des âges. Rien de plus brillant dans les formes, rien de plus

enchanteur dans les détails que la mythologie d'Orphée ; rien de plus profond, de plus vaste, mais aussi rien de plus austère que la cosmogonie de Moïse ; rien de plus enivrant, de plus capable d'inspirer l'enthousiasme religieux que la Contemplation de Foë. Orphée a revêtu des plus brillantes couleurs les idées de Ram, de Zoroastre et de Krishnen ; il a créé le polythéisme des poètes ; il a enflammé l'imagination instinctive des peuples. Moïse, en nous transmettant l'Unité divine des Atlantes, en déroulant à nos yeux les décrets éternels, a porté l'intelligence humaine à une hauteur où souvent elle a peine à se tenir. Foë, en révélant le mystère des existences successives, en expliquant la grande énigme de l'Univers, en montrant le but de la Vie, a parlé au coeur de l'homme, a ému toutes ses passions, a surtout exalté l'imagination animique. Ces trois hommes, qui partent également de la même vérité, mais qui s'attachent plus particulièrement à en faire ressortir une des faces, s'ils avaient pu être réunis, seraient peut-être parvenus à faire connaître la Divinité absolue : Moïse, dans son insondable Unité ; Orphée, dans l'infinité de ses facultés et de ses attributs ; Foë, dans le principe et la fin de ses Conception.

A l'époque où Orphée parut, l'Égypte dominait sur la terre : elle avait abaissé la puissance des Babyloniens, fait alliance avec les Éthiopiens et les Arabes, et forcé les superbes successeurs de Ninus de reconnaître non seulement l'indépendance des colonies phéniciennes établies en Europe, mais encore celles des Phéniciens proprement dits, subsistant en Afrique et en Asie, sous les noms divers de Numides, de Lybiens, de Philistins, d'Iduméens, etc. Ces colonies, ayant acquis leur indépendance, furent très loin, d'être tranquilles. Quoiqu'on pût reconnaître trois centres principaux sur les côtes méridionales de l'Europe, depuis le Pont-Euxin jusqu'aux Colonnes d'Hercule, à cause des trois souverains Pontifes établis sur les monts Rhodopes, les Apennins et les Pyrénées, il s'en fallait de beaucoup que les Thraces, les Étrusques et les Vasques formassent trois puissances distinctes et parfaitement unies entre elles. Une foule de petites souverainetés s'étaient formées au milieu d'elles, aussi différentes de noms que de prétentions, d'étendue et de forces. Les Anaxes, les Larthes, les Règhes, s'étaient multipliés à l'infini. Tous voulaient commander ; aucun ne voulait obéir ; le souverain Pontife avait beau faire entendre sa voix, on ne l'écoutait plus ; l'anarchie était complète³. A peine ces petits souverains avaient été débarrassés du soin de combattre les Assyriens, qu'ils avaient tourné leurs armes contre eux-mêmes. De l'Orient à l'Occident, et de l'Occident à l'Orient, il y avait un mouvement continu de petits peuples qui, cherchant à se dominer mutuellement, se heurtaient et se brisaient tour à tour. Les historiens et les chronologistes qui ont cherché à pénétrer dans cette époque des Annales du Monde, se sont perdus dans un dédale inextricable⁴. Au milieu de ces mouvements, de trop peu d'importance pour que je m'y arrête, il s'en passa pourtant un que je dois rapporter, à cause de l'influence singulière qu'il acquit par la suite.

Un certain Jasius, étant un des Larthes des Étrusques, déclara la guerre à un autre Larthe nommé Dardanus, qui vraisemblablement se trouvant trop faible pour lui résister, invoqua l'appui du roi de Babylone, Ascatade⁵. Après plusieurs combats où les deux Larthes furent tantôt vaincus, tantôt vainqueurs, Dardanus, ne se souciant plus de retourner en Italie, céda les droits qu'il avait sur cette contrée à un certain Tyrrhène, fils d'Ato, parent ou allié de l'Assyrien Ascatade, et reçut en échange une partie des champs Méoniens, où il s'établit avec ceux des Aborigènes qui avaient suivi ses drapeaux. Quant à

Tyrrhène, il arriva par mer en Italie, et y obtint, à la suite d'un traité, la ville de Razène, ou il fonda un petit royaume.

Ce Dardanus fut le premier roi de Troie, petite ville qu'il trouva bâtie au pied du mont Ida, et qu'il agrandit considérablement. Ses successeurs, appelés, Dardanides, quoique relevant toujours du monarque assyrien, jetèrent un assez grand éclat pour laisser leur nom au détroit des Dardanelles, sur lequel ils dominaient. Leur ville capitale, embellie par trois siècles de prospérité, devint fameuse par le siège de dix ans qu'elle soutint contre les Grecs ; et sa chute occupa et occupe encore toutes les voix de la Renommée grâce au génie d'Homère, qui la choisit pour sujet de ses chants épiques et de ses allégories.

Notes du Chapitre

¹ Ce nom lui était donné à cause de sa forme. Dans le langage atlantique le mot Lyb voulait dire cœur ; de là notre mot Lobe. L'Afrique a reçu son nom moderne du Celte Afri, qui signifie farouche, barbare ; de là notre mot affreux.

² Si l'on place le règne de Ninus, d'après le cucul de Callisthène, à l'an 2200 avant Jésus-Christ, on aura pour celui du règne de Béroëhus, l'an 1930 ; et pour celui du règne d'Orus, environ l'an 1600 ; d'où il suit que l'intervalle écoulé entre Béroëhus et Orus, est d'environ trois siècles.

³ C'est même à cette époque qu'on peut faire remonter l'origine du mot Anarchie.

⁴ Pour se tirer d'embarras ils ont appelé ces temps de tumulte, les temps héroïques ; c'est au contraire des temps de décadence, où l'obscurcissement des lumières commençait se faire sentir.

⁵ Je fais remarquer le nom de ce Roi, qui, formé de deux racines celtiques, signifie Père du Peuple.

CHAPITRE X.

Quels étaient Orphée, Moïse et Foë. Leur doctrine. Établissement des Amphictyon en Grèce. Origine des Confédérations et de la Représentation nationale. Dixième Révolution dans l'État social.

En ce temps-là, une dispute très vive s'étant élevée en Égypte, entre deux frères qui prétendaient tous les deux à la couronne, il s'ensuivit une guerre civile de longue durée. L'un d'eux, nommé Ramessès, fut, à cause de ses manières fastueuses, surnommé Gopth, le Superbe ; et l'autre, nommé Armessès, fut, à cause de sa douceur et de sa modestie, surnommé Donth, le Modeste¹. Le premier étant resté vainqueur, obligea son frère à s'expatrier ; et celui-ci, suivi de tous ceux qui restèrent attachés à sa fortune, passa en Grèce, où il établit plusieurs colonies. C'est lui que les Grecs ont appelé Danaüs, et sur le compte duquel ils ont bâti plusieurs fables mythologiques. Gopth, dont le nom a été changé en celui d'Egyptus, donna pour les Grecs son nom à l'Égypte², nommée avant cet événement Chemi ou Mitzrah.

Ce fut avec l'une de ces colonies qu'Orphée, Thrace d'origine, mais initié à Thèbes aux mystères sacrés des prêtres égyptiens, passa en Grèce. Il trouva, comme je l'ai dit, cette belle contrée en proie au double fléau de l'anarchie religieuse et politique. Favorisé néanmoins par l'influence des Égyptiens, et soutenu par son propre génie, il exécuta en peu de temps ce que la Providence exigeait de lui. Ne pouvant point reconstruire sur le même plan un édifice écroulé, il profita du moins avec une rare habileté des matériaux qu'il trouva sous sa main. Voyant la Grèce divisée en une certaine quantité de petits souverains qui ne voulaient absolument plus reconnaître la suprématie des Thraces, il leur persuada de se réunir ensemble par une confédération politique et religieuse, et leur offrit un point de ralliement sur le mont Parnasse, dans la ville de Pytho³, où il donna à l'oracle d'Apollon, qui y était déjà établi, une grande célébrité. La force et les charmes de son éloquence, réunis aux phénomènes qu'il opéra, soit en prédisant l'avenir, soit en guérissant les maladies, lui gagnèrent tous les esprits, et lui fournirent les moyens d'établir le Conseil des Amphictyons, l'une des plus admirables institutions qui aient honoré l'intelligence humaine.

Rien n'a été plus célèbre dans l'antiquité que ce Conseil, élevé au-dessus des peuples et des rois, pour les juger également. Il s'assemblait au nom de toute la Grèce, deux fois l'année, au printemps et en automne, dans le temple de Cérès, aux Thermopyles, près l'embouchure du fleuve Asope. Les décrets de cet auguste Tribunal devaient être soumis au souverain Pontife, résidant sur le Mont Sacré, avant d'avoir force de lois ; et ce n'était qu'après avoir été approuvés et signés par lui, qu'ils étaient gravés sur des colonnes de marbre, et considérés comme authentiques.

On voit qu'Orphée, ne pouvant plus conserver les formes de la royauté, que les rois eux-mêmes avaient contribué à détruire, conservait du moins celles de la théocratie, afin

d'opposer une digue qui pût arrêter les débordements de l'anarchie, que les excès du despotisme et ceux de la démagogie provoquaient également. Ce conseil amphictyonique offrit le premier exemple de la confédération de plusieurs peuples réunis sous la dénomination d'un seul, celui des Hellènes, et créa une nouveauté politique de la plus grande importance, celle de la représentation nationale, ainsi que son nom l'exprime assez⁴. Heureux s'il avait pu s'entourer d'une force assez grande pour empêcher les entreprises turbulentes de quelques cités qui, pour se donner une liberté absolue, en opprimèrent d'autres, et donnèrent naissance une nouvelle forme d'esclavage légitime, dont j'aurai plus loin occasion de parler⁵. Mais le mal déjà conçu dans la pensée de l'homme, et servi par toute la puissance du Destin, était inévitable. Orphée ne pouvait qu'en retarder l'explosion, et préparer de loin le remède qui devait en arrêter les effets.

Je ne m'étendrai pas davantage sur la doctrine d'Orphée ; j'en ai assez parlé dans d'autres ouvrages, pour me dispenser de grossir celui-ci par des répétitions inutiles. Il résulte de tout ce que nous ont laissé les Anciens au sujet de cet homme justement admiré, qu'il fut le créateur du système musical des Grecs, et qu'il employa le premier le rythme illustré par Homère. Si la Grèce a surpassé toutes les autres nations du Monde dans la culture des beaux-arts ; si elle nous a ouvert la carrière des sciences morales, politiques et philosophiques, c'est à Orphée qu'elle a dû cet avantage. Orphée a produit Pythagore, et c'est Pythagore que l'Europe a dû Socrate, Platon, Aristote, et leurs nombreux disciples. Il paraît qu'Orphée enseignait comme Krishnen l'Hermaphrodisme divin, et qu'il renfermait les principes cosmogoniques dans une triade sacrée⁶. Sa morale était la même que celle du prophète indien ;

il avait en horreur, comme lui, les sacrifices sanglants. Les tentatives qu'il fit pour substituer les mystères de Bacchus à ceux de Cérès, lui devinrent funestes. Il paraît même que les Ioniens, c'est-à-dire les anciens partisans de la faculté féminine, ayant rassemblé leurs forces contre lui, parvinrent à l'accabler. C'est du moins ce qui résulte de la tradition conservée dans une foule de fables, où l'on raconte qu'Orphée fut déchiré par des femmes furieuses, qui s'opposèrent aux innovations qu'il voulait apporter à leur culte. Quoiqu'il en soit, ses institutions lui survécurent, et ses disciples, appelés Eumolpides, c'est-à-dire les Parfaits, illustrèrent longtemps la Grèce.

Le nom d'Orphée, qui signifie le Guérisseur, le Médecin éclairé, indique un titre donné à ce Théocrate, à cause des services qu'il rendit à sa Patrie. Il est vraisemblable que c'était le nom de quelque personnage mythologique, peut-être celui d'Esculape, dont la légende fut, par la suite des temps, fondue dans son histoire. Cette remarque s'applique également à Moïse, dont le nom signifie au contraire le Sauvé.

Moïse, élevé à la cour du Pharaon égyptien, initié aux mystères sacrés, passa de bonne heure en Éthiopie, à cause d'un meurtre qu'il avait commis. Ce fut là qu'il connut la tradition primitive des Atlantes sur l'Unité divine, et qu'il retrouva une partie de ces peuplades arabes que les Pasteurs phéniciens avaient chassées de l'Yémen, ainsi que je l'ai déjà raconté. Ces Arabes, issus d'un mélange d'Atlantes et de Celtes bodohnes, avaient toutes sortes de motifs pour détester ces Pasteurs, auxquels ils conservaient le nom de Philistins. Dispersés dans l'Éthiopie comme dans l'Égypte, ils y étaient très malheureux. Moïse avait pris naissance parmi eux. Il était errant, il en fut accueilli. L'infortune les

lia. On sait assez comment cet homme divin, appelé par la Providence à de si hautes destinées, fut réduit à garder les troupeaux de Jéthro, dont il épousa la fille Zéphora.

Jéthro était un de prêtres de ces Arabes expatriés, dont j'ai déjà fait mention. On les nommait hébreux pour la raison que j'ai dite. Jéthro connaissait les traditions de ses ancêtres ; il les lui apprit. Peut-être conservait-il quelques livres généthliques relatifs aux Atlantes ; il les lui donna. Le livre des Générations d'Adam, celui des Guerres de Ihôa, celui des Prophéties, sont cités par Moïse. Le jeune Théocrate se pénétra de toutes ces choses, et les médita longtemps. Enfin il obtint sa première inspiration étant au désert. Le Dieu de ses pères, qui se nomma lui-même Ihôa, l'Être-étant, lui fit entendre sa voix du sein d'un buisson ardent.

Je n'insisterai point sur le sens mystérieux et secret du Sépher de Moïse, puisque j'ai dit ailleurs beaucoup de choses à ce sujet⁷. Ce que j'ajouterai ici, comme ayant particulièrement trait à la matière que je traite, c'est que Moïse, après avoir rapporté la légende d'Ælohim, l'Être des êtres, rapporte ensuite celle de Noé, le Repos de la Nature ; celle d'Abraham, le Père sublime ; celle de Moïse, le Sauvé, à laquelle il mêle habilement la sienne, laissant à celui qu'il s'est choisi théocratiquement pour lui succéder, à Josué, le Sauveur, le soin d'achever son ouvrage. En sorte que les origines qu'il paraît donner à son peuple, et qu'il se donne à lui même, par la manière dont il lie ces légendes à son histoire propre, sont purement allégoriques, s'attachent à des objets cosmogoniques infiniment plus importants, et remontent à des époques infiniment plus reculées.

Telle était la méthode que suivaient les anciens Sages, et telle fut celle de Moïse. Le Sépher de cet homme extraordinaire, parvenu tout entier jusqu'à nous à la faveur du triple voile dont il l'a couvert, nous a porté la tradition la plus ancienne qui existe aujourd'hui sur la terre. Elle atteint non seulement l'époque des Atlantes primitifs, mais s'élevant au-delà de la catastrophe dont ils furent les victimes, s'élance à travers l'immensité des siècles jusqu'aux premiers principes des choses, qu'elle énarre sous la forme d'un Décret divin, émané de l'éternelle Sagesse.

Les Hébreux n'étaient point un reste des Pasteurs phéniciens, comme l'ont cru quelques écrivains, puisque ces Pasteurs n'avaient pas de plus mortels ennemis. Ce peuple était le résultat d'un premier mélange, fait en Arabie, entre le sang sudéen et le boréen. Leur opposition à la doctrine Ionienne les contraignit d'abord d'abandonner leur patrie. Persécutés en Égypte et en Abyssinie, ils y devinrent intolérants eux-mêmes. La Doctrine de Krishnen les ayant trouvés ensuite aussi réfractaires que celle d'Irshou, on les considéra comme des hommes insociables, dont on ne pouvait fléchir le caractère opiniâtre, et on les relégua dans les déserts, comme des sortes de Parias impurs⁸. Ce fut là que les trouva Moïse, et que, les ayant saisis dans leurs propres idées, il les conduisit la conquête de la Palestine, à travers une foule d'obstacles que son Génie surmonta. Ce peuple, que Moïse appelle un peuple de col roide, fut celui que la Providence choisit pour lui confier le dépôt sacré dont j'ai parlé. Ce dépôt, dont les Hébreux ont rarement connu le vrai mérite, a traversé intact le torrent des âges, a bravé l'effort de l'onde, et du feu, et du fer; grâce aux mains ignorantes, mais robustes, qui le gardaient.

Les noms d'Orphée et de Moïse sont, comme je l'ai énoncé, plutôt des titres résultants de leur doctrine, que des noms propres. D'autres hommes ont pu les porter avant eux, et c'est ce qui a jeté quelque confusion dans leur histoire. Quant à Foë, surnommé aussi Boudha ou Shakya, on connaît son nom originel, comme on connaissait celui de Krishnen. J'ai dit que ce dernier s'appelait Gopalla. Le nom propre de Foë était Sougot. Il ne prit celui de Foë qu'après sa vocation. Voici comment les Hindous racontent sa première inspiration. Le jeune Sougot, disent-ils, tandis qu'il était retiré sur la montagne Solitaire, où il s'était réfugié pour éviter la colère de son père qui voulait le marier, considérant un jour l'étoile du matin, tomba dans une sorte d'extase, pendant laquelle le ciel s'ouvrit à ses yeux. Il vit alors l'essence du premier Principe. Des mystères ineffables lui furent révélés. Revenu de l'étonnement où l'avait jeté cette vision, il prit le nom de Foë, le Père vivant, et commença à poser les premiers fondements de son culte. On le surnomma par la suite Boudha, la Sagesse éternelle, et Shakya, l'Être toujours existant.

Les points essentiels de sa doctrine se réduisent aux suivants : les âmes des hommes et des animaux sont de la même essence ; elles ne diffèrent entre elles que selon le corps qu'elles animent, et sont également immortelles. Les âmes humaines, seules libres, sont récompensées ou punies, suivant leurs bonnes ou leurs mauvaises actions.

Le lieu où les âmes vertueuses jouissent des plaisirs éternels est gouverné par Amida, le principe du Bien, qui règle les rangs selon la sainteté des hommes. Chaque habitant de ce lieu fortuné, dans quelque degré qu'il soit placé, se fait une douce illusion de penser que son partage est le meilleur, et qu'il n'a point à envier la félicité des autres. Tous les péchés y sont effacés par la miséricorde et la médiation d'Amida. Les femmes et les hommes ne diffèrent plus. Les deux sexes jouissent des mêmes avantages, selon la doctrine de Krishnen.

Le lieu réservé à la punition des méchants ne renferme point de peines éternelles. Les âmes coupables n'y sont tourmentées que relativement aux crimes qu'elles ont commis, et leurs tourments sont plus ou moins longs, selon l'intensité des crimes. Elles peuvent même recevoir quelque soulagement par les prières et les bonnes œuvres de leurs parents et de leurs amis ; et le miséricordieux Amida peut fléchir en leur faveur Yama, le Génie du mal, suprême monarque des enfers. Lorsque ces âmes ont expié leurs crimes, elles sont renvoyées sur la terre pour passer dans les corps des animaux immondes, dont les inclinations s'accordent avec leurs anciens vices. Leur transmigration se fait ensuite des plus vils animaux aux plus nobles, jusqu'à ce qu'elles soient dignes, après une entière purification, de rentrer dans des corps humains : alors elles parcourent la même carrière qu'elles ont déjà parcourue, et subissent les mêmes épreuves⁹. (1)

Le culte de Foë, qui n'est qu'une sorte de corollaire de celui de Ram, s'y est facilement amalgamé. Presque tous les Lamas sont aujourd'hui Bouddhistes ; de sorte qu'on peut admettre, sans erreur, que c'est un des cultes les plus répandus sur la face de notre hémisphère. Le système de la métempsycose en est né, et tous ceux qui l'ont reçu de Pythagore n'ont fait que suivre les idées de Foë.

Notes du Chapitre

¹ Il est présumable que ces deux frères étaient jumeaux, et qu'ils régnèrent d'abord ensemble avant de se brouiller.

² C'est ici l'article phénicien ha, rendu par l'article grec O, qu'on a mis devant le mot Gopth pour en faire ha-Gopth, changé ensuite en XXXX, Ægyptus. Le nom moderne des Coptes prouve cette dérivation. Les noms anciens Chemi ou Mitzrah expriment également dans deux dialectes différents, la compression ou le resserrement, et font allusion à la position géographique de cette contrée.

³ C'était l'ancien nom de la ville de Delphes, ainsi appelée à cause de la Pythie qui y prononçait l'oracle d'Apollon.

⁴ Ce nom est composé de deux mots grecs XXX et XXX ; il signifie proprement ce qui fait une contrée de plusieurs contrées, ou un peuple de plusieurs peuples.

⁵ Dans le septième Livre de cet Ouvrage, chapitre III. Je n'ai pas cru devoir interrompre ici le fil historique.

⁶ Aristote nous a conservé, au sujet de l'Hermaphrodisme divin, ce beau vers d'Orphée :

Jupiter est l'Époux et l'Épouse immortelle.

Cette doctrine fut reçue de toute la terre ; mais chaque état, en la recevant, se proclama le seul et véritable propriétaire de l'Ombilic, c'est-à-dire du point central dont il était l'emblème. La ville de Delphes disputa cet honneur à celle de Thèbes en Égypte, comme celle-ci l'avait disputé au fameux temple de Shakanadam, et à l'île sacrée de Lankâ.

Quant à la Triade sacrée de Krishnen, Brahmâ, Vishnou et Siva, il est évident que les idées varièrent beaucoup sur le rang, sur l'emploi, sur le degré de puissance de chacune de ces trois Divinité. Tantôt on vit dans Vishnou un fluide aqueux, aérien ou igné ; tantôt on confondit Brahmâ avec la lumière ou l'éther ; et Siva avec le feu ou la terre. Osiris, Orus, Typhon, chez les Égyptiens ; Zeus, Dionysos, Aïdès, chez les Grecs ; Jupiter, Bacchus, Pluton, ou Vejovis, n'ont pas, à beaucoup près, représenté leurs modèles ; ils ont même souvent différé entre eux : mais on a toujours pu reconnaître leur origine commune à travers les variations qu'ils ont éprouvées ; et voir que, produits par deux principes opposés, mâle et femelle, ils pouvaient être ramenés à un principe absolu, inaccessible à toute recherche, appelé Wôdh ou Karta, par les Hindous ; Kneph ou Chnoun par les Égyptiens ; et Phanès, Faunus, Pan, Jan, Zan, Janus ou Jaô, par les Romains et les Grecs. On trouve quelquefois la Trinité indienne représentée par Saturne, Jupiter et Mars. Les trois autels de ces Dieux se voyaient souvent réunis à Rome.

⁷ Dans mon ouvrage sur la Langue hébraïque restituée.

⁸ Les Parias constituent, aux Indes, une caste d'hommes réprouvés, auxquels il est interdit de vivre dans la société des autres hommes.

⁹ C'est pour s'épargner ces épreuves réitérées que les Sectateurs de Foë, résolus, à ne plus revivre sur la terre, ont outré les préceptes moraux de leur Prophète, et, par un esprit de pénitence, porté l'abnégation de soi à un excès presque incroyable. Il n'est pas rare aujourd'hui même, après plus de trois mille ans d'existence, de voir des fanatiques de ce culte, si tolérant et si doux, devenir leurs propres bourreau et de se dévouer à une mort plus ou moins douloureuse ou violente : les uns se précipitent dans l'eau, une pierre au cou ; les autres s'ensevelissent vivants ; ceux-ci vont se sacrifier à la bouche des volcans ; ceux-là s'exposent à une mort plus lente sur des rochers arides et brûlés par le soleil ; les moins fervents se condamnent à recevoir, au cœur de l'hiver, sur leur corps entièrement nu, cent cruches d'eau glacée ; ils se prosternent contre terre mille fois par jour, en frappant à chaque fois le pavé de leur front ; ils entreprennent nu-pieds des voyages périlleux sur des cailloux aigus, parmi des ronces, dans des routes semées de précipices ; ils se font suspendre dans des balances sur des abîmes affreux. Il n'est pas rare de voir dans les solennités publiques une multitude de ces dévots Boudhistes se faire écraser sous les roues des chariots ou sous les pieds des chevaux. Ainsi les extrêmes se touchent. L'impitoyable Thor et le doux et favorable Amida ont eu également leurs victimes dévouées : tant il est difficile de rencontrer ce juste milieu où résident seulement la Vérité, la Sagesse et la Vertu !

CHAPITRE XI.

Quel était le but de la mission d'Orphée, de Moïse et de Foë. Mouvement politique et moral du Monde, pendant l'espace d'environ mille ans. Apparition de Pythagore et de plusieurs autres Grands Hommes.

Ainsi la Providence, dans son intarissable bonté, ne pouvant point empêcher la dissolution de l'Empire universel qu'elle avait élevé par les mains de Ram, voulait du moins en adoucir les suites, et conserver dans ses principaux fragments autant de force et d'harmonie qu'il était possible, afin de pouvoir les employer plus tard, pour l'érection d'un nouvel édifice, plus grand encore et plus beau que le premier, lorsque les temps marqués pour cela seraient arrivés.

Voilà les raisons qui avaient déterminé la mission d'Orphée, de Moïse et de Foë. Ces trois hommes, très dissemblables entre eux, étaient appropriés avec une admirable sagacité aux Peuples et aux circonstances qui les demandaient. Ces circonstances étaient telles, que les trois grandes puissances qui régissent l'Univers, ayant réuni leur action pendant un long espace de temps dans l'empire de Ram, à présent la séparaient ; mais de manière que le Destin restant presque uniquement maître en Asie et en Afrique, tandis que la Volonté de l'homme s'apprêtait à dominer toute l'Europe, la Providence, obligée de se retirer, ne pouvait conserver, par-ci par-là, que quelques points circonscrits et cachés dans l'ombre. Orphée, destiné à contenir les emportements de la Volonté, la saisissait par l'imagination, et, lui offrant la coupe enchanteresse de la volupté, l'amenait par le prestige des beaux-arts, par les charmes de la poésie et de la musique, par l'éclat et la majesté des cérémonies, à venir puiser dans ses mystères des leçons de morale, et des connaissances universelles, qu'on ne pouvait plus abandonner à la multitude qui les aurait profanées. Puisque le lien de la politique devait se relâcher, il fallait que celui de la religion et de la philosophie se resserrât proportionnellement.

D'un autre côté, Foë dont l'influence intellectuelle devait s'opposer à ce que la fatalité du Destin avait de plus rigide, offrait les dédommagements d'une vie future ; montrait que l'action de cette puissance, en apparence si terrible, se renfermait dans des bornes fort étroites ; et que la Volonté de l'homme, en s'y soumettant dans le cours d'une vie passagère, pouvait lui échapper pour l'éternité. Il faisait voir, d'ailleurs, que les hommes les plus favorisés par cette puissance étaient toujours les plus exposés, et que l'éclat et la pompe de ses présents cachaient des dangers d'autant plus grands, que leurs possesseurs étaient plus disposés à en abuser. Comme c'était en Asie que le despotisme absolu s'établissait, parce que les rois, non contents de se soustraire partout à la domination sacerdotale, avaient encore usurpé la puissance des souverains Pontifes ; il fallait adoucir, autant qu'il était possible, le joug qu'ils faisaient peser sur la masse du Peuple, et montrer en même temps à ces monarques imprudents la situation périlleuse dans laquelle ils s'étaient placés.

Quant à Moïse, sa mission s'était bornée à conserver les principes cosmogoniques de tous les genres, et à renfermer comme dans une arche sainte, les germes de toutes les futures institutions. Le Peuple auquel il confia la garde de cette arche, était un peuple grossier, mais robuste, dont sa législation exclusive augmenta encore la force. Les formes de son gouvernement n'importaient pas ; il suffisait pour que les vues de la Providence fussent remplies, que sa fusion dans aucun autre gouvernement ne pût avoir lieu.

Si l'on a bien compris ce que je viens de dire, on doit sentir combien cette époque de l'État social était importante. Trois Principes longtemps confondus dans l'Unité, donnaient, en se divisant, naissance à trois formes de gouvernement entièrement nouvelles. En Asie, la masse du Peuple soumise à l'individu, subissait le despotisme sous les lois du Destin ; en Europe, l'individu soumis à la masse, fléchissait sous la démocratie, et suivait l'impulsion de la Volonté de l'homme ; en Arabie, en Égypte, en Éthiopie, et surtout en Palestine, une sorte de puissance intellectuelle, dénuée de force et de moyens apparents, gouvernait invisiblement des Peuples indifféremment en proie à toutes les formes de gouvernement, fluctuant entre mille visions et mille opinions diverses, et changeant au gré de ses caprices les plus sublimes vérités en des superstitions et des pratiques puériles.

Depuis la guerre civile qui s'était élevée en Égypte, entre Armessès et Ramessès, surnommés Donth et Gopth ou Danaüs et Egyptus, et dont le résultat avait été l'expatriation de Danaüs, et le passage en Grèce d'un grand nombre de colonies égyptiennes, cette contrée avait perdu une grande partie de sa force ; en sorte qu'après le faible règne du second Aménophis, elle tomba sous la domination des Étrusques. Nous savons, par un fragment très curieux de Manéthon, que le fameux Séthos n'était point Égyptien d'origine, puisqu'il ne porta pas sur le trône le titre de Pharaon, mais bien celui de Larthe, qui était le titre que prenaient les souverains d'Étrurie. La dynastie de ce Séthos, qui régna sur l'Égypte, et qui fit la conquête momentanée de l'Arabie et de l'Inde, fournit six Larthes, dont le dernier, appelé Thuoris, mourut l'année même de la prise de Troie par les Grecs.

Après quelques dissensions intestines, les Égyptiens parvinrent pourtant à reprendre leur influence, mais ils en furent bientôt dépouillés par les Lydiens qui s'emparèrent de l'empire des mers. Ces Lydiens devinrent pendant quelque temps ce qu'avaient été les Phéniciens dont ils étaient issus ; mais dans la situation des choses, rien ne pouvait durer. Au bout de quelques siècles, c'étaient les Rhodiens qui les avaient remplacés.

Les mêmes révolutions qui se succédaient à Memphis et à Sardes, se succédaient aussi à Babylone. L'Empire des Assyriens, autrefois si florissant, était devenu si faible, que Teutamos, qui prenait encore le titre de Roi des rois, ne peut point défendre Priam contre les Grecs, quoique ce monarque eût imploré son assistance, selon ce que rapporte Diodore. Le siège de Troie fut célèbre dans l'antiquité, précisément à cause de cela. Il parut étonnant que quelques faibles Peuplades, à peine échappées au joug des Thraces, osassent assiéger une ville royale, placée sur la protection du Roi des rois, sans que Ninive ni Babylone, presque à la vue desquelles elle se trouvait, pussent s'opposer à son embrasement. Aussi cet exploit enfla-t-il singulièrement l'orgueil de ces hommes dont la doctrine d'Orphée avait déjà exalté l'imagination. On les vit, poussant leurs entreprises militaires, posséder en peu de siècles toutes les îles de l'Archipel¹, et couvrir de leurs

colonies le littoral presque entier de l'Asie Mineure. Ce fut à cette époque que Rhodes devint célèbre par son commerce maritime, et qu'Homère parut².

Alors un ébranlement général eut lieu dans toute l'Europe. La Volonté de l'homme, s'élevant au-dessus de la Providence et du Destin, prétendit dominer et domina par la multitude. Toutes les lignes de démarcation disparurent. On ne distingua plus parmi les Peuples que des hommes libres et des esclaves, selon qu'ils furent vainqueurs ou vaincus. On eût dit que la Race humaine, emportée par un mouvement rétrograde, revenait à l'enfance de la société, et ne reconnaissait plus pour toute autorité que la force.

Dans Athènes, un oracle dicté par cette Volonté dominatrice, force Codrus, son dernier roi, à se dévouer à la mort. A Lacédémone, Lyncurgue, également entraîné par l'opinion démocratique, abdique la royauté, et forme le projet hardi de régulariser ce mouvement anarchique, en faisant de Sparte un couvent de soldats. Corinthe chasse ses rois. Partout la puissance royale est détruite. Les rois qui résistent au torrent, ou ceux qui, après avoir été renversés, parviennent à ressaisir l'autorité, obligés d'employer une force extraordinaire pour la conserver, sont appelés tyrans, et assimilés aux vice-rois despotiques, que, durant la puissance des Phéniciens, Tyr envoyait au loin pour gouverner ses colonies. La Grèce entière se hérissa de Républiques. Cette forme de Gouvernement passe des îles de l'Archipel sur la partie de l'Asie possédée par les Grecs, et s'y propage. Les Phéniciens, eux-mêmes, profitant de la faiblesse des Assyriens et des Égyptiens, qui les tenaient asservis, secouent le joug, et forment plusieurs États indépendants dont l'Arabie ressent l'influence. Deux tribus puissantes, celle des Hémyarites et celle de Caraïshites, se divisent d'opinion. La première, qui veut conserver les formes monarchiques, est attaquée par l'autre, qui cède au mouvement populaire. Il s'ensuit de violents combats, durant lesquels les deux tribus souffrent également. La tribu des Hémyarites ayant triomphé momentanément, un de leurs rois se crut assez fort pour faire une incursion en Perse, et y fonda la ville de Samarcand, sur les ruines de celle de Soghd, capitale de l'ancienne Soghdiane.

Au milieu de ces troubles, les Grecs, devenus de plus en plus nombreux et formidables, envoyaient partout des colonies. Milet, dans l'Asie Mineure ; Mytilène, dans l'île de Lesbos ; Samos, dans l'île de ce nom ; Cumes, en Italie, s'élèvent sous leur domination. Carthage, sur les côtes d'Afrique, reçoit un nouveau lustre par les soins des Tyriens. La ville de Syracuse est fondée en Sicile, et peu de temps après Rome commence à paraître sur la scène du Monde.

Cependant l'Empire des Assyriens se démembra. Un préfet de Médie, nommé Arbace, secondé d'un prêtre babylonien, nommé Bélésis, se révolte contre Sardanapale, dernier roi d'Assyrie, et le contraint à mettre le feu à son palais, dans Ninive et à s'y brûler avec ses femmes et ses trésors. Peu de temps après, un roi de Babylone, nommé Nabon-Assar, rempli d'un orgueil fanatique, irrité des éloges qu'il entendait donner à ses prédécesseurs, s' imagine qu'il suffit de faire disparaître ces exemples importuns pour remplir l'Univers de son nom. Il ordonne, en conséquence, qu'on efface toutes les inscriptions, qu'on brise toutes les tables d'airain, et qu'on brûle les bibliothèques. Il veut que l'époque de son avènement au trône soit celle où se rattachent tous les souvenirs³.

Ainsi depuis que l'Unité n'était plus dans les choses, c'est-à-dire depuis que la Volonté de l'homme, affaiblie d'une part, ou livrée de l'autre à une effervescence désordonnée, ne liait plus la Providence au Destin, les choses telles qu'elles fussent, bonnes ou mauvaises, n'avaient qu'une existence précaire, et paraissaient dans une fluctuation continuelle. Si, au milieu des ténèbres qui gagnaient de plus en plus, quelques lueurs brillantes se montraient par intervalle, semblables à des météores, elles disparaissaient avec la même rapidité. La tendance générale, quoique imprimée par deux causes opposées, le despotisme d'un seul ou celui de la multitude, était vers l'extinction des lumières. Tout penchait vers sa décadence. Les Empires et les Républiques portaient également dans leur sein des germes de destruction, qui ne tardaient pas à se développer. Les lumières, insensiblement affaiblies, s'éteignaient ; les souvenirs s'effaçaient dans les esprits ; l'histoire allégorique mal comprise, et la mythologie défigurée, se matérialisaient pour ainsi dire, en passant du moral au physique. Les voiles, précurseurs d'une obscurité de plus en plus profonde, se déployaient sur le monde intellectuel. La corruption faisait des progrès effrayants dans toutes les classes de la société. Du haut des trônes de l'Asie, qu'elle avait d'abord envahis, elle se glissait dans les sanctuaires ; et si les Républiques européennes pouvaient s'y soustraire, à leur origine, ce n'était que par un effort violent, qui, venant bientôt à se lasser, les laissait tomber dans une dissolution encore plus profonde.

La Providence, ne pouvant point suspendre entièrement le mouvement désorganisateur, en ralentissait du moins le cours, et préparait des moyens de salut pour l'avenir. Dans l'espace de quelques siècles, elle suscita une foule d'hommes extraordinaires, qui, inspirés par elle, et doués de talents différents élevèrent des digues contre ce débordement de vices et d'erreurs, et présentèrent des asiles à la Vérité et à la Vertu. Alors parurent, à peu de distance les uns des autres, le dernier des Bouddhas aux Indes, Sin Mou au Japon, Lao-tzée et Kong-tzée en Chine, le dernier des Zoroastres en Perse, Esdras parmi les Juifs, Lycurgue à Sparte, Numa en Italie, et Pythagore pour toute la Grèce. Tous tendirent au même but, quoique par des chemins opposés.

A l'époque où Pythagore parut, riche de toutes les lumières de l'Afrique et de l'Asie, environ neuf siècles après Orphée, il y trouva le souvenir de ce Théosophe presque effacé de la mémoire des hommes, et ses institutions les plus belles ou méconnues ou rapportées à des origines fantastiques. Le misérable orgueil de passer pour autochtones, et de s'élever au-dessus des autres nations, en niant leurs bienfaits, faisait débiter aux Grecs mille extravagances, dont celles que j'ai déjà rapportées ne sont que la moindre partie. Profitant d'une certaine analogie qui se trouvait entre les noms de leurs villes et ceux des villes de la Phénicie ou de l'Égypte, analogie qui prouvait leur origine, ils faisaient naître dans la Thèbes béotienne le Souverain Universel, hercule, sans s'inquiéter si mille autres lieux ne réclamaient pas cet insigne honneur. Pour eux le Menou des Indiens devenait le Minos de l'île de Crète, et le Scander aux deux cornes, le fils de Sémélé. Ils assuraient que Persée, fils de Danaé, avait été le législateur des Perses. Ils attribuèrent la découverte du fer aux Dactyles, l'invention de la charrue à Cérès, celle des chars à Erichthonius, et forgeaient une infinité de fables de cette espèce, plus absurdes les unes que les autres⁴. Le Peuple devenu souverain, qui y croyait, commandait arrogamment aux plus fortes têtes d'y croire. Les mystères établis pour faire connaître la vérité, ouverts à un trop grand nombre d'initiés, perdaient leur influence. Les Hiérophantes, intimidés ou corrompus,

se taisaient ou consacraient le mensonge. Il fallait nécessairement que la vérité se perdit tout à fait, ou qu'il se trouvât une autre manière de la conserver. Pythagore fut l'homme auquel cette manière fut révélée. Il fit pour la science ce que Lycurgue avait fait pour la liberté. Ne pouvant point arrêter le torrent, il y céda, mais pour s'en emparer et le maîtriser.

Lycurgue, comme législateur, avait institué sur un seul point de la Grèce une sorte de congrégation guerrière, mélange singulier de despotisme et de démocratie, en apparence consacrée à la liberté, mais destinée au fond à comprimer les excès de tous les genres. Cette formidable institution, contre laquelle vint se briser le despotisme persan, renversa l'orgueil anarchique des Athéniens, et prépara les triomphes d'Alexandre. Pythagore, comme philosophe, institua une sorte de congrégation sacrée, assemblée secrète d'hommes sages et religieux, qui, se répandant en Europe, en Asie, et même en Afrique, y lutta contre l'ignorance et l'impiété, qui tendaient à devenir universelles. Les services qu'il rendit à l'humanité furent immenses. La secte qu'il créa, et qui aujourd'hui n'est pas entièrement éteinte⁵, en traversant, comme un sillon de lumière, les ténèbres amoncelées sur nous par l'irruption des barbares, la chute de l'Empire romain, et l'érection nécessaire d'un culte sévère et lugubre, a rendu la restauration des sciences mille fois plus facile qu'elle n'eût été sans elle, et nous a épargné plusieurs siècles de travaux. C'est elle qui a poussé en avant toutes les sciences physiques, qui a ranimé la chimie, débarrassé l'astronomie des préjugés ridicules qui arrêtaient sa marche, conservé les principes de la musique, appris à connaître l'importance des nombres, celle de la géométrie et des mathématiques, et donné des points d'appui à l'histoire naturelle. Elle a également influé sur le développement des sciences morales, mais avec moins de succès, à cause des obstacles qu'elle a rencontrés dans la métaphysique des écoles. J'ai assez parlé de cet homme admirable, dans plusieurs autres de mes ouvrages⁶, pour devoir borner ici l'énumération de ses bienfaits.

Notes du Chapitre

¹ Ce mot est remarquable ; il est un abrégé du grec XXXXX qui signifie exactement ce qui domine sur la Mer Noire. Ceci corrobore ce que j'ai dit ci-devant, que toute la mer Méditerranée portait autrefois le nom de Pélaghe, ou mer Noire, à cause des Pélasques, ou Peuples noirs, qui la possédaient.

² Certains écrivains, peu judicieux, représentent quelquefois cette époque comme l'aurore de la civilisation, tandis qu'elle en était, au contraire, le déclin. Ils ne font pas attention que la langue grecque était déjà parvenue au plus haut point de perfection ; que d'abord les Lydiens et ensuite les Rhodiens avaient acquis, par le commerce, des richesses immenses ; que les arts avaient fait de tels progrès qu'on avait pu modeler, fondre et élever le colosse de Rhodes, cette énorme statue de bronze, représentant Apollon, placée à l'entrée du port, de manière à ce que chacun de ses pieds portant sur l'un des môles avancés, un vaisseau voguant à pleines voiles pût passer entre ses jambes : ce qui annonçait dans les sciences exactes, physiques et mécaniques, des moyens que nous n'avons pas encore renouvelés. On croit généralement qu'Homère a peint les mœurs de son siècle ; mais on se trompe. Ce poète a retracé les mœurs imaginaires des temps antiques telles que son génie les lui représentait.

³ Cette ère de destruction date de l'an 747 avant Jésus-Christ. On assure qu'une semblable idée vint au Romain après l'établissement de la République, et que les Consuls firent secrètement détruire les Livres de Numa, et tout ce qui pouvait rappeler l'ancienne domination des Étrusques sur eux, Il paraît également certain que les monuments des Thraces et des Vasques ont eu le même sort que ceux des Chaldéens et des Étrusques. Le souvenir d'un pareil événement s'est perpétué aux Indes. On sait assez qu'il eut lieu en Chine, et que l'empereur Tsin-ché-hoang alla encore plus loin que Nabon-Assar, en défendant, sous peine de mort, de garder aucun monument littéraire antérieur à son règne. A une époque beaucoup plus rapprochée de nous, Omar, le plus fougueux et le plus ignorant des disciples de Mahomed, fit brûler la fameuse bibliothèque d'Alexandrie. Avant lui, plusieurs Papes chrétiens, non moins intolérants, avaient fait détruire un grand nombre de monuments antiques. Les Archives du Mexique et celles du Pérou ont disparu pour satisfaire le zèle fanatique d'un Évêque espagnol. Ainsi d'un bout à l'autre de la terre, l'orgueil et l'ignorance se sont ligués pour étouffer la voix de l'Antiquité, et priver les hommes de leur propre histoire. On pourrait éviter ces événements désastreux en les prévenant.

⁴ J'ai sous les yeux un gros Livre qui traite de la Science de l'Histoire, où la chronologie, fondée sur celle d'Ussérius, est présentée dans une série de nombreux tableaux. On y voit entre autres choses, que Prométhée enseigna aux hommes l'usage du feu l'an 1687 avant Jésus-Christ ; que Cadmus montra aux Grecs l'art d'écrire en l'an 1493 ; qu'un heureux hasard procura aux Dactyles la découverte du fer l'an 1406 ; que Cérès donna l'usage de la charrue l'an 1385 ; et tout cela plusieurs siècles après la fondation des royaumes de Sicyone et d'Argos, tandis que Phoronée avait déjà donné un code de lois aux Argiens ; que Sparte avait été bâtie ; qu'on avait frappé des monnaies d'or dans Athènes ; et que Sémiramis avait étonné le Monde par les magnifiques Jardins qu'elle avait fait construire

dans Babylone. Certes, c'est quelque chose d'admirable que des royaumes sans charrues, des codes de lois sans lettres, de la monnaie d'or sans feu, et des villes bâties sans fer !

⁵ Il existe encore quelques formes et quelques préceptes parmi les Francs-maçons, qui en ont hérité des Templiers. Ces derniers les avaient reçus en Asie, à l'époque des premières Croisades, d'un reste de Manichéens qu'ils y trouvèrent. Les Manichéens les tenaient des Gnostiques, et ceux-ci les avaient puisés à l'École d'Alexandrie, où les Pythagoriciens, les Esséniens et les Mithriaques s'étaient fondus ensemble.

⁶ Particulièrement dans mes Examens sur les Vers dorés.

CHAPITRE XII.

Récapitulation.

J'ai montré dans ce Livre, d'une vaste étendue, l'intelligence humaine parvenue à son plus haut développement, revêtue de tout l'éclat que donne le génie, telle que l'astre du jour, arrivé au solstice d'été, demeurant comme en suspens au sommet de sa carrière, et n'abandonnant qu'à regret cette sublime station pour descendre d'abord lentement vers le point inférieur d'où elle était partie.

J'ai dit quel avait été le dernier Empire universel, et je pense avoir assez fait entendre qu'un pareil Empire ne pouvait être que théocratique. Il ne peut y avoir rien d'universel, rien de durable, rien de véritablement grand, là où la force divine n'est pas ; c'est-à-dire là où la Providence n'est pas reconnue.

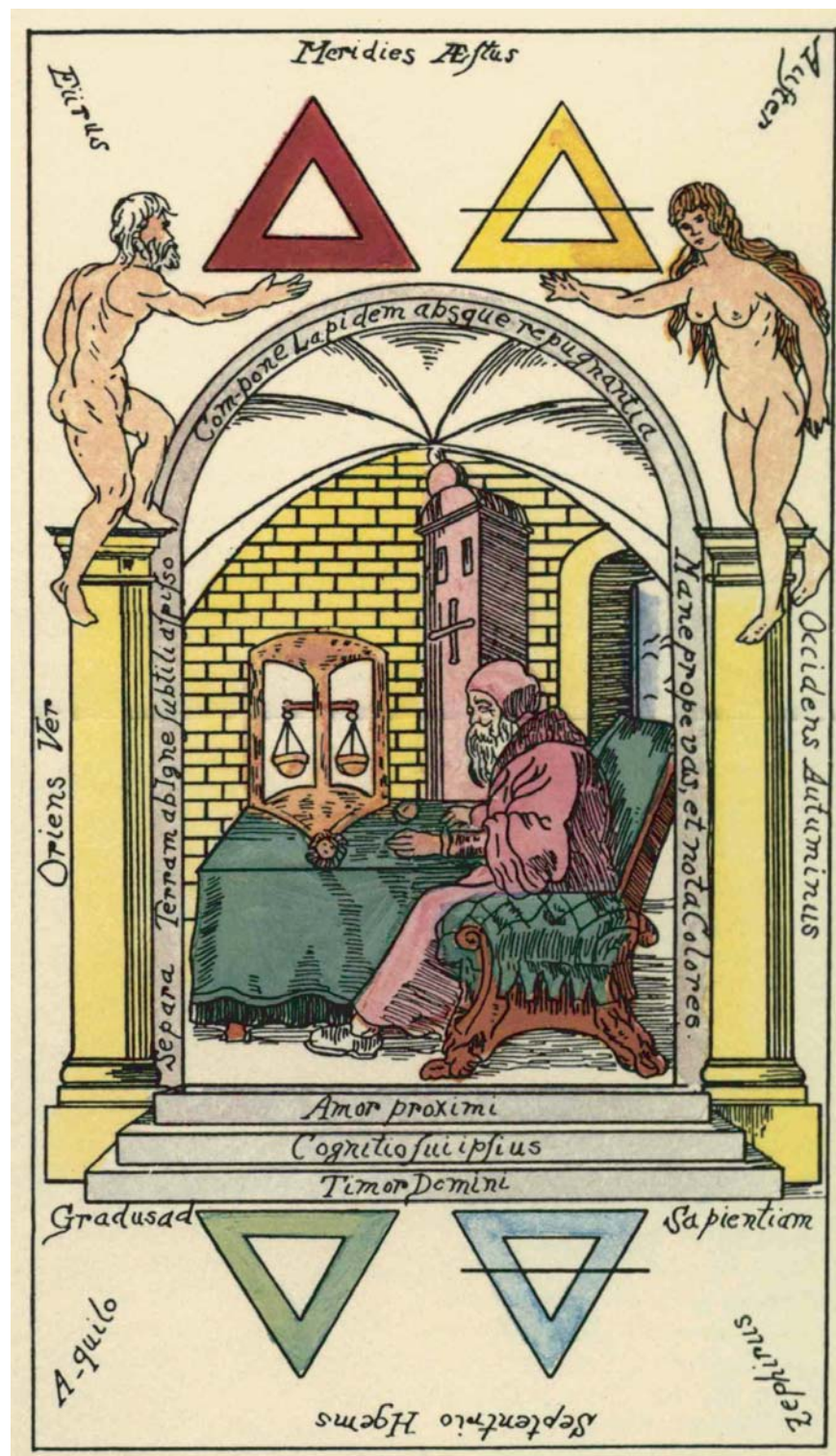
Mais comme tout ce qui a commencé doit finir, j'ai tâché d'expliquer par suite de quelles lois éternelles cet Empire universel, après avoir brillé d'un long éclat, avait dû pencher vers son déclin, et perdre peu à peu son unité constitutive. On a vu quelle avait été la cause de sa première division ; et je crois avoir dit à ce sujet des choses aujourd'hui peu connues. Si le lecteur a remarqué l'origine que je donne à une foule de choses, j'espère qu'il aura éprouvé quelque satisfaction de voir avec quelle fécondité se sont développés les principes simples posés d'abord dans le premier Livre. Si, dès le commencement de cet Ouvrage, il a considéré seulement comme des hypothèses les événements que j'ai racontés, il aura dû convenir, du moins, qu'il était difficile d'en trouver de plus analogues à ceux qui devaient suivre. Au point où nous en sommes parvenus, il y a longtemps que l'histoire positive a commencé ; et je ne sais trop quelle serait la main assez hardie pour oser poser la ligne de démarcation. Dans une chaîne où tous les chaînons se lient, lequel faudra-t-il regarder comme premier ? Si la moitié de cette chaîne a été longtemps cachée dans l'obscurité, est-ce une raison pour en nier l'existence ? Si, lorsque je la montre en l'éclairant, on dit que je la crée, qu'on prenne un autre flambeau, et qu'on me fasse voir, en la frappant d'une clarté plus vive, ou qu'elle n'existe pas, ou qu'elle existe autrement.

FIN DU TOME PREMIER

Antoine Fabre d'Olivet

Histoire Philosophique
du Genre Humain

Tome 2



©Alain Trocmé Editeur

ISBN : 978-2-917040-04-1



DE
L'ÉTAT SOCIAL
DE L'HOMME;

OU
VUES PHILOSOPHIQUES

SUR L'HISTOIRE DU GENRE HUMAIN,
PRÉCÉDÉES D'UNE DISSERTATION INTRODUCTIVE SUR LES MOTIFS
ET L'OBJET DE CET OUVRAGE,

PAR M. FABRE D'OLIVET.

TOME SECOND.



A PARIS,
CHEZ J. L. J. BRIÈRE, LIBRAIRE,
RUE DES MOYENS, N° 37.

~~~~~  
1822.

# DE L'ÉTAT SOCIAL DE L'HOMME.

## SECONDE PARTIE.

### LIVRE QUATRIÈME.

Le troisième Livre a signalé les causes qui amenèrent le déclin du dernier Empire universel. J'ai fait voir comment ce déclin, d'abord insensible, s'était accéléré peu à peu, et avait fini par une chute de plus en plus rapide. Je dirai dans ce Livre le résultat des dernières luttes qui s'établirent alors entre l'Asie et l'Europe, et montrerai que ce fut sous les débris de l'Empire romain que vint expirer l'Empire universel de Ram.

Comme le Soleil, parvenu au solstice d'hiver, laisse le pôle boréal plongé quelque temps dans les ténèbres, ainsi l'obscurité morale roulant avec les flots des barbares qui inondèrent l'Europe à cette époque, envahit pendant quelques siècles l'esprit humain, et fit reculer la civilisation. Mais enfin le mouvement ascendant recommença, et les lumières disparues ou affaiblies se montrèrent de nouveau, et acquirent un éclat de plus en plus croissant.

## CHAPITRE PREMIER.

*Onzième révolution dans l'État social. Les Cultes dégénèrent ; les idées intellectuelles se matérialisent.  
Admission de deux doctrines, l'une secrète, l'autre publique.*

**L**a situation du Monde à l'époque où parurent les grands hommes dont j'ai parlé en finissant ce dernier Livre, était remarquable au dernier point. La fatalité du Destin dominant sur l'Asie et y créant le despotisme des rois, était en présence de la Volonté de l'homme qui consacrait en Europe la souveraineté des peuples. La Providence méconnue, quoique invoquée par les deux partis, n'était dans aucun que pour la forme seulement. Les cultes divers dégénéraient partout en frivoles cérémonies, ou en superstitions lugubres, quand elles n'étaient pas ridicules. A l'exception de quelques sanctuaires secrets où la Vérité réfugiée ne trouvait d'asile que sous les voiles les plus épais, l'Égypte même n'offrait plus dans sa mythologie sacrée qu'un inextricable chaos où la raison égarée se perdait. Le dragon des Atlantes, confondu avec le crocodile, recevait les adorations d'un peuple imbecile. Le bélier de Ram usurpait les autels du Soleil, et le taureau des Celtes était adoré en place de la Lune. Comme chaque astre du ciel était désigné par un animal, une foule d'animaux divinisés envahissait les temples. Cette fatale épidémie, passant d'Égypte en Arabie, avait porté son venin jusqu'aux Indes, et même jusqu'en Perse. Mais comme la Lune, au lieu d'être considérée ici possédant la faculté mâle, y était regardée, au contraire, comme représentant la faculté femelle de l'Univers, ce n'était plus un taureau qui lui servait de symbole, mais une vache ; et la vache devenait pour les Hindous dégénérés l'objet d'une stupide vénération. Le chien attribué à Mercure, appelé le Prophète ou le Ministre divin, rappelait l'idée de tous les envoyés providentiels, et, selon la contrée, recevait le nom de Boudh, de Nabo, de Job, d'Anubis, etc. En sorte que le peuple s'accoutumant à voir son prophète représenté sous la figure d'un chien, ou seulement avec la tête de cet animal, transportait sur le chien le respect qu'il avait pour le prophète. Il en était de même de la colombe blanche ou rouge qui désignait Vénus ; de la tortue qui appartenait à la terre ; du loup, de l'ours, du sanglier qui était le symbole de Mars ; de la grue, de l'épervier, de l'aigle qui caractérisait Jupiter ; etc.

D'abord l'Égypte, et ensuite toute la terre fut couverte de pratiques religieuses aussi fantasques que puérile. Des animaux symboliques, divinisés par la superstition, on passa aux plantes ; et l'on vit, comme dit plaisamment Juvénal, les Dieux Lares de quelques nations croître parmi les légumes de leurs jardins. Alors se vérifia cette prédiction d'un ancien Prêtre égyptien, qui, voyant cette déviation du culte, avait dit à sa patrie, que la postérité, en considérant son idolâtrie, mettrait au rang des mensonges et des fables tout ce qu'on pourrait dire de son antique sagesse, de ses lumières et de ses vertus.

Mon intention n'est point de m'appesantir sur des détails que l'on trouve partout. Il était nécessaire seulement, pour l'objet que je traite, de montrer que cette situation de la terre, telle qu'elle existait, environ six siècles avant notre ère, n'était point du tout habituelle, comme quelques écrivains ont voulu le faire croire ; mais qu'elle était le résultat presque inévitable des divisions qui avaient eu lieu dans l'Empire universel, et de la dégénérescence qui les avait suivies dans toutes les institutions morales et politiques.

Les grands hommes qui parurent alors, quoique assistés par la Providence, et possesseurs des plus puissants génies, ne purent pas changer l'état des choses ; parce que cet état avait son principe dans la volonté même de l'homme, qui, comme je l'ai assez répété, est irréfutable. Tout ce qu'ils purent faire, ce fut de conserver au milieu du torrent désorganisateur, des Centres immobiles, où la Vérité se conservât. On doit observer, si l'on ne l'a déjà fait, que depuis Orphée, Moïse et Foë, aucune religion nouvelle ne s'établit plus sur la terre. Les derniers Boudhas, Sin-mou, Lao-tzée et Kong-tzée, le dernier Zoroastre, Esdras, Lycurgue, Numa et Pythagore, se soumirent tous au culte établi, se conformèrent même à ses rites extérieurs, et se contentèrent de fonder des sectes théosophiques ou philosophiques plus ou moins étendues. Ce fut alors que s'établirent par leurs soins, et presque partout, deux doctrines parfaitement distinctes, l'une vulgaire, conforme aux idées de la multitude, l'autre secrète, destinée seulement donner au petit nombre la connaissance de la Vérité, et l'explication des pensées des sages. Plusieurs initiations nouvelles s'ouvrirent ; les anciennes prirent un caractère nouveau. On mêla aux traditions cosmogoniques des anciens mystères, des connaissances positives sur les principes des choses, sur les sciences, sur les arts mêmes, sur la morale, et jusque sur la politique. Pour la première fois, il y eut des sociétés secrètes, dont les membres, unis par les mêmes principes, se juraient une fidélité inviolable, et se reconnaissaient, même parmi les autres initiés, à de certains signes. La société Pythagoricienne fut la plus étendue et la plus féconde en grands hommes. On connut aussi les Orphiques les Mithriaques, les Esséniens, les Nazaréens, les Isiaques, les Samanéens, les Tao-tzées, et une infinité d'autres qu'il est inutile de nommer. Le but de toutes ces sociétés était d'arrêter la corruption de quelque côté qu'elle se présentât, d'offrir des asiles ou des secours à la vertu, et de donner, autant qu'il était possible, un frein aux écarts du despotisme royal, aristocratique ou populaire.

Et ce qui est très remarquable, c'est que ces sociétés se multiplièrent principalement en Europe, ou sur le littoral de l'Asie et de l'Afrique, où se manifestait plus fortement la domination de la multitude. Car quoiqu'il soit très vrai que tout despotisme est pernicieux quelle que soit sa forme, et j'entends ici par despotisme toute puissance qui se fonde sur la volonté arbitraire et non limitée de ceux qui l'exercent sans l'intervention de la Divinité qui en règle l'emploi, il n'en est pourtant pas moins vrai que la violence ou le danger du despotisme augmentent à mesure qu'il descend des premières classes de la société dans les dernières, et qu'il se répand dans un plus grand nombre de bras. C'est même toujours sur la multitude armée que se fonde en dernière analyse un despotisme quelconque, impérial ou républicain, soit que cette multitude reçoive la loi d'un seul, ou de plusieurs, ou qu'elle se la fasse elle-même. Seulement les révolutions sont là plus rapides et moins profondes ; ici, plus tenaces et plus haineuses.

Au reste, quoiqu'à l'époque où je me transporte, le mal commençât à être grand, il n'était pourtant point parvenu à ce point extrême de briser toutes les formes, et de paraître au dehors dans sa hideuse nudité. Les monarques d'Asie, quoiqu'ils eussent réellement secoué l'autorité théocratique des souverains Pontifes, n'en conservaient pas moins un respect extérieur pour la Divinité. Ils entretenaient toujours des prêtres, pour faire les sacrifices et les cérémonies d'usage, et maintenaient ainsi les peuples dans une sorte d'assoupissement religieux favorable à leurs desseins ; mais cet assoupissement, manquant de principe de Vérité, dégénérât nécessairement en stupidité ou en folle superstition. Et, ce qui est très remarquable, c'est qu'en même temps que le despotisme asiatique conservait quelques

formes extérieures de la théocratie qu'il avait étouffée, l'anarchie européenne se croyait obligée de conserver certaines formes de la royauté qu'elle avait abolie. Il y avait dans Athènes, comme dans Rome, et dans tous les autres états républicains, un Roi des sacrifices, afin que le peuple pût communiquer légitimement avec le fantôme sacerdotal qui existait encore. Il semblait que, d'un côté, le Destin craignant la force de la Volonté, essayât de l'endormir ; et que, de l'autre, cette force entièrement déployée, redoutant l'abandon absolu de la Providence, essayât de la tromper.

## CHAPITRE II

*La lutte s'ouvre entre l'Europe et l'Asie. Prise de Troie par les Grecs. Abaissement de l'Empire Assyrien. Élévation de la Perse sous Cyrus. Expédition de Xerxès. Triomphe de la Grèce. Conquêtes d'Alexandre.*

D'après la situation des choses que je viens de dépeindre, on peut juger de l'action des trois grandes puissances de l'Univers. Celle du Destin dominait en Asie ; celle de la Volonté de l'homme, en Europe ; et celle de la Providence, repoussée des deux côtés, se trouvait réduite à dissimuler sa marche, pour ne point enfreindre les lois de Nécessité et de Liberté qu'elle s'est imposées à elle-même.

Mais puisqu'il n'existait que deux puissances agissantes et opposées, il était évident qu'elles devaient se combattre. La Nécessité et la Liberté ne peuvent point rester indifférentes l'une vis-à-vis de l'autre. Dès que la seule puissance qui peut entretenir l'harmonie entre elles est méconnue, il faut bien que la discorde naisse. L'Asie et l'Europe durent donc combattre pour savoir laquelle des deux resterait l'Empire. Le Destin d'une part, et de l'autre la Volonté de l'homme, déployèrent leurs forces les plus redoutables.

Déjà l'Europe avait engagé la lutte par des irruptions plus ou moins considérables ; la prise de Troie, presque à la vue du monarque assyrien, qui n'avait pas osé s'y opposer, avait été un grand événement. L'établissement de plusieurs colonies grecques sur le littoral asiatique en avait été le résultat ; la Sicile, la Corse, la Sardaigne, avaient été soumises et peuplées de colonies libres. Les Cimmériens, descendant des hauteurs septentrionales, avaient envahi plusieurs fois l'Asie-Mineure, et s'y étaient établis : ils y avaient fait connaître la force de leur cavalerie, plus légère et mieux aguerrie que celle des Assyriens. Les Grecs avaient imité leur exemple, et, pour la première fois, on avait vu des courses de chevaux introduites aux Jeux olympiques<sup>1</sup>. Tout pressait l'Asie de songer à sa défense : mais ni les rois de Babylone ni ceux d'Échatane même, n'étaient en état de résister à la Grèce, si la Grèce, réunie en un seul peuple, venait à les attaquer. Cette réunion, quoique encore éloignée, se préparait en silence. Le royaume de Macédoine venait d'être fondé.

Cependant le roi de Médie, Cyaxare<sup>2</sup>, après avoir chassé les Celtes de l'Asie-Supérieure, qu'ils avaient envahie, et s'être rendu maître de toute l'Assyrie, de la Palestine et d'une partie de l'Arabie, laisse un royaume florissant, qui tombe peu de temps après entre les mains de Cyrus. Grâce à ce jeune héros, la Perse, soumise aux Babyloniens depuis plus de quinze siècles, se place au premier rang des puissances asiatiques, et prétend à l'Empire universel. La conquête de la Lydie livre à Cyrus des trésors immenses ; il entre triomphant dans Babylone ; il pénètre dans l'Inde. A sa mort, son fils Cambyse poursuit le cours de ses victoires, et fait la conquête de l'Égypte. Les Juifs, après avoir obtenu de Cyrus la permission de retourner à Jérusalem, et d'y réédifier leur temple, se rendent tributaires de l'Empire persan : ainsi toute l'Asie, et ce qu'il y avait de plus considérable en Afrique, semblaient se réunir en un seul faisceau.

L'Europe commence les hostilités. Les Athéniens passent en Asie, assiègent la ville de Sardes, et la livrent aux flammes. Les Perses, conduits en Europe presque à la vue d'Athènes, y sont défaits par Miltiade. L'Égypte profite de cet événement pour secouer le joug ; mais Xerxès<sup>3</sup>, après avoir fait rentrer ce royaume sous son obéissance, commence contre la Grèce sa mémorable expédition. On sait assez quel en fut le succès. La Volonté de l'homme triompha de tout ce que le Destin put lancer contre elle de plus formidable. Plus d'un million de soldats, d'abord arrêtés aux Thermopyles par trois cents Spartiates, déterminés à vaincre ou à mourir, vint s'anéantir dans les champs de Platée et de Mycale ; et la flotte la plus considérable qui eût encore pesé sur les flots de la Méditerranée, couvrit de ses débris les bords de Salamine. L'Asie fut vaincue.

Si la Grèce eût su profiter de ses avantages, elle enlevait alors à la Perse le sceptre du monde, et fondait en Europe l'Empire universel. Il ne fallait pour cela qu'écouter la voix des Amphictyons, et croire la Providence, qui, par l'organe de la Pythie de Delphes, signalait Socrate comme le plus sage des mortels. En se réunissant en un seul corps de nation, en étouffant toutes les haines, toutes les rivalités qui séparaient les divers membres de la confédération amphictyonique, en recevant de la bouche de Socrate les instructions que le Génie de cet homme divin lui aurait données, la Grèce s'élevait à des destinées dont il était impossible de déterminer l'éclat et la durée. Mais non, cette Volonté hautaine, enorgueillie de sa victoire, n'en sut tirer qu'un avantage passager et frivole ; elle sacrifia à quelques moments d'une jouissance fastueuse, des milliers d'années de gloire et de bonheur ; car je dois dire ici une chose qui n'a pas été sentie ; c'est que la Grèce mourut jeune, et, pour ainsi dire, s'éteignit dans sa fleur : la vanité la perdit. Éprise d'une folle liberté, elle céda aux orages des passions, et ne donna pas les fruits qu'Orphée et Pythagore avaient fait éclore, et que Socrate et Platon étaient destinés à mûrir.

Au lieu de se raffermir en se concentrant, elle se divisa, et, tournant contre elle-même ses aveugles emportements, brisa de ses propres mains les admirables instruments que la Providence lui avait donnés pour sa conservation. A peine vainqueurs, les Athéniens et les Spartiates se brouillèrent : ils arrosèrent de leur sang les plaines du Péloponnèse(1).

(s) Remarquez que le nom de Pelops, d'où dérive ce mot, signifie Terre noire. C'était le nom de la Grèce tandis qu'elle était occupée par les Pélasques ; ou Peuples noirs. Les Héraclides qui vainquirent les Pélopides, désignent les Boréens appelés Hérules. Au reste, les différents noms que les Grecs ont portés, en divers temps, expriment les sectes dont ils ont fait partie. Par le nom d'Hellènes on doit entendre les Lunaires, opposés aux Hélices ou Iliones, les Solaires ; par celui d'Argiens, les Blancs, opposés aux Phéniciens, les Rouges ; par ceux de Doriens ou Achéens, les Mâles ou les Forts, opposés aux Ioniens, etc. Quant au nom de Grecs, qu'ils se 'donnaient difficilement à eux-mêmes, il venait du celte Graia, une grue, et prouvait qu'ils avaient fait partie de la faction des Saliens contre les Ripuaire.

En peu d'années, Aristide, le plus juste des Grecs, Thémistocle et Cimon, les sauveurs de la patrie, furent bannis. La ville de Platée fut brûlée, et tous ses habitants subirent l'esclavage. Celle d'Athènes, prise par les Spartiates, fut livrée aux proscriptions de trente tyrans ; et enfin Socrate, d'abord abandonné aux sarcasmes amers d'un Aristophane, aux impies calomnies d'un Anytus, condamné par un tribunal insensé, expia par le supplice de la ciguë le crime d'avoir été le plus grand des Athéniens et le plus vertueux des hommes.

Dès ce moment, il n'y eut plus rien à espérer pour la Grèce ; ses mouvements ne furent plus



que des convulsions, tantôt causées par une joie insensée, tantôt par une crainte puérile. Les Spartiates, après avoir triomphé des Athéniens, furent humiliés par les Perses, avec lesquels Antalcidas conclut une paix honteuse. Défaits par les Thébains à Leuctres et à Mantinée, ils ne se relevèrent plus de cette catastrophe. Les femmes de Sparte virent alors la fumée du camp ennemi, et perdirent jusqu'au souvenir de leurs farouches vertus. Les Thébains, réputés les plus grossiers des Grecs, saisirent la domination comme pour la mettre à la portée du roi de Macédoine, et la lui laisser prendre plus facilement. La Grèce eut encore de grands hommes, mais elle ne fut plus une grande nation, et ne put plus prétendre à l'être. Elle eut de grands hommes, mais pour les méconnaître, pour les persécuter, pour les vendre comme de vils animaux sur la place publique, pour les dévouer la mort.

A cette époque, le Conseil des Amphictyons avait perdu toute son autorité, et le sanctuaire de Delphes toute son influence. Ce lieu sacré, pillé par les Phocéens et profané par les Crisséens, donne prétexte à une guerre dans laquelle Philippe de Macédoine trouve moyen d'entrer, en sa qualité de membre du conseil amphictyonique. C'est en vain que la Grèce, effrayée de voir arriver dans son sein un si dangereux confédéré, essaie de l'en éloigner. Les déclarations dont Démosthène fait retentir la tribune n'excitent qu'une inutile effervescence. On s'agite dans Athènes, on affecte dans Sparte un insolent laconisme ; Thèbes se livre à quelques sourdes intrigues ; mais nulle part il n'existe de véritable force. Philippe poursuit ses desseins ; il triomphe d'Olynthe, subjugue les Phocéens, termine la guerre sacrée, rend au temple de Delphes son éclat ; et s'emparant du Conseil des Amphictyons, que ces imbéciles confédérés avaient toujours négligé, se fait nommer généralissime de toutes les troupes de la Grèce. La Volonté comprimée jette un cri de désespoir ; abandonnée de la Providence, prête à être écrasée par le Destin, elle cherche les moyen de se sauver, et ne trouvant que le crime, elle l'embrasse : Philippe est assassiné ; mais ce lâche attentat, loin d'écarter le péril qui la menace, le précipite au contraire. Tel est l'ordre éternel, que tout crime entraîne avec lui son propre châtement.

Alexandre, qui succède à son père, quoique très jeune encore, déploie des moyens encore plus grands. A l'âge de vingt ans, il entre dans la Grèce, renverse Thèbes, soumet les Athéniens, et bientôt, à la tête d'une armée que son seul courage rend formidable, débarque en Asie et commence la conquête de la Perse.

Il est bien inutile, je pense, que je m'arrête sur les détails de l'expédition d'Alexandre. Tout le monde sait comment ce jeune héros, vainqueur sur le Granique, battit Darius à la bataille d'Issus ; trancha le nœud gordien en passant par Gordium, afin d'accomplir l'oracle qui promettait l'Empire de l'Asie à celui qui le dénouerait ; s'empara de Tyr, après un siège de sept mois ; fit la conquête de l'Égypte, où il fonda Alexandrie ; prit Gaza, soumit toute la Syrie, et fit enfin son entrée triomphante dans Babylone, après avoir entièrement défait l'armée de Darius à Arbèles.

A compter de ce moment, la Grèce n'exista plus, et l'avenir de l'Europe fut encore un fois compromis ; car Alexandre cédant au Destin qui s'était emparé de lui, consentit à établir son Empire en Asie, et à prendre l'habit et les mœurs des Peuples qu'il avait vaincus. Il est dommage que ce héros, susceptible de sentir tout ce qui était grand, n'ait pas vu que ce n'était pas seulement pour effectuer un changement de dynastie sur le trône de Perse qu'il était sorti de la Macédoine. Comment ne se souvint-il pas que son père n'avait dû la force qu'il lui avait léguée qu'au parti qu'il avait pris dans la guerre sacrée, en rendant au



temple de Delphes son influence, et à l'Assemblée des Amphictyons sa dignité ? Pourquoi ne songea-t-il pas à relever le sacerdoce sur la Montagne-Sainte ? pourquoi ne vit-il pas qu'il fallait établir la capitale de son Empire dans Athènes, ou au moins dans Byzance ? L'orgueil l'aveugla. Il rapporta à lui seul qu'il devait à la Providence, et crut n'avoir été poussé à la conquête du Monde que par son étoile. Content d'être appelé le fils de Jupiter, il ne s'inquiéta point de mériter cet honneur insigne, et se livra au Destin qui le perdit. Son expédition dans l'Inde ne fut plus qu'une vaine démonstration ; et sa mort, arrivée à l'âge de trente-deux ans, soit qu'elle fût provoquée par le poison, soit qu'elle fût la suite d'une orgie, n'en fut pas moins le résultat de ses fautes.

## Notes de Chapitre

<sup>1</sup> Les Jeux olympiques établis par Iphitus en l'honneur de Jupiter Olympien, vers l'an 884 avant Jésus-Christ, avaient pour but de maintenir dans la Grèce l'unité religieuse que la Politique tendait à rompre. Ces jeux ne commencèrent à servir d'époque chronologique que vers l'an 770. L'ère des Olympiades date de la victoire de Corèbe, qui fut le premier inscrit sur les registres publics. L'introduction des courses de chevaux est de l'an 645.

<sup>2</sup> Ce nom, qui devrait être écrit Kai-assar, signifie le suprême Monarque. C'était un titre que prenait alors le Roi mède comme Roi des rois. Le nom de Cyrus, Kai Kosrou, a à peu près le même sens.

<sup>3</sup> Shîr-Shah, le Vaillant-Roi ou le Roi-Lion.

## CHAPITRE III.

*La Grèce perd son existence politique. Réflexions sur la durée relative des divers gouvernements.*

On sait qu'après le partage qui fut fait de l'Empire d'Alexandre entre ses généraux, un certain Polysperchon proclama, au nom des nouveaux souverains, la liberté de toutes les villes de la Grèce ; mais c'était une dérision. La Grèce n'avait plus d'existence politique, et toute la liberté laissée à ces villes se réduisait à celle d'empoisonner leurs grands hommes quand elles en avaient encore, ou à faire taire les philosophes, comme Athènes l'essaya sur Phocion et Théophraste. Mais Athènes, la plus libre, ou plutôt la plus turbulente des villes grecques, ne laissa pas, en quelques années, de tomber au pouvoir d'Antipater, de Démétrius de Phalère, de Démétrius-Poliorcète, d'Antigone-Gonatas, etc. Quant à Sparte, après avoir massacré ses Éphores, elle eut des tyrans dont le nom même ne mérite pas d'être cité.

Ainsi, en faisant remonter l'existence politique de la Grèce à l'établissement du tribunal des Amphictyons, environ mille cinq cents ans avant Jésus-Christ, on ne peut donner à cette existence qu'une durée de douze siècles tout au plus, dont cinq à six siècles sous le régime républicain ; ce qui n'est pas, comme on voit, comparable à rien de tout ce que nous avons vu, soit dans la théocratie, soit même dans la royauté. Cette existence très agitée et très bornée a pourtant été louée avec excès, peut-être à cause de son agitation même, et de sa brièveté ; car ce que les hommes prisent, surtout dans l'histoire, c'est la rapidité et le mouvement. Mais est-ce bien là que réside le bonheur des Peuples ? J'en doute. Quand je vois trois ou quatre mille ans occuper à peine quelques pages, n'ai-je pas le droit de penser que le calme le plus parfait a régné pendant cet intervalle, et que la rareté des événements annonce l'absence des guerres et des malheurs, des crimes et des autres fléaux ? Il n'y a rien de si tôt dépeint que la félicité ; c'est l'aspect d'un lac paisible qui réfléchit un ciel sans nuages. Mais la tempête qui annonce le danger, mais les calamités qui soulèvent les Peuples, tout cela varie la scène de mille manières, et fournit matière une infinité de tableaux. On aime à lire ces descriptions pompeuses où les contrastes éveillent l'attention, où les oppositions de lumière et d'obscurité, de vertu et de vice, émeuvent le cœur, où l'intérêt est excité par le choc des passions ; sans doute : mais est-ce seulement pour amuser la postérité que les Peuples ont une histoire ? Quel est l'homme qui sacrifierait le bonheur de sa vie entière à la sottise vanité de fournir la matière d'un roman ?

Au reste, c'est une observation que j'ai faite, et que j'engage le lecteur à méditer. Toutes les chronologies antiques qui nous sont parvenues des Hindoux, des Égyptiens, des Chinois, des Iraniens ou des Chaldéens, et dans lesquelles on trouve également calculée la durée des dynasties et celle des règnes, portent généralement la durée relative des règnes de trente à quarante ans, l'un dans l'autre. Il n'est pas très rare de voir des monarques rester sur le trône pendant soixante, quatre-vingts, et même cent ans. Arrien et Pline s'accordent

dire que depuis Ram, qu'ils nomment Dionysos, jusqu'à Alexandre, cent cinquante-trois règnes ont fourni, aux Indes, un espace de six mille quatre cent deux ans ; et d'un autre côté, Hérodote rapporte que les prêtres égyptiens lui montrèrent, dans une grande salle, les statues de trois cent quarante-cinq Pontifes, dont la durée générale des sacerdoces s'élevait à onze mille trois cent quarante ans. J'ai observé moi-même, en parcourant l'histoire des dynasties antiques, que, durant tout le temps que la théocratie de Ram conserva sa force, il n'y eut pas la moindre révolution sur le trône. Les rois, se succédant les uns aux autres, selon l'ordre de la nature, remplissaient leur longue carrière, et faisaient le bonheur des Peuples, sans avoir à redouter jamais, ni les passions de la multitude, ni les ambitions des grands. Protégés par la Providence, dont ils reconnaissaient le mandataire, ils maintenaient dans un juste équilibre et la fatalité du Destin, et le libre arbitre de l'homme. Les poignards ni le poison ne pouvaient approcher d'eux. Ce ne fut même que long - temps après le schisme des Phéniciens, des Parses et des Chinois, et lorsque l'extinction des dynasties solaire et lunaire eut lieu, que les révolutions commencèrent. Les monarques insensés qui leur succédèrent, mus par un orgueil funeste, ne virent pas qu'en secouant l'autorité des souverains Pontifes, ils éloignaient ainsi la main de la Providence qui les protégeait, et ouvraient à leurs rivaux et à leurs sujets la route du crime et de la rébellion.

Ce fut environ vingt siècles avant notre ère, que cette fatale pensée tomba dans la tête des rois. Beloëhus, à Babylone ; Pradyota, chez les Hindoux, commencèrent le mouvement qui se fit sentir des bords du fleuve Hoang-ho jusqu'au Nil. Le mal même alla si loin en Égypte, qu'Hérodote assume que pendant plus d'un siècle, durant les règnes désastreux de Chéops et de Chéphren, les temples des Dieux restèrent fermés. A partir de cette époque, la royauté fut soumise à des orages qu'elle avait ignorés jusqu'alors. La couronne, souvent ensanglantée, passa sur des têtes coupables, et des mains parricides portèrent le sceptre. Alors on vit les règnes se raccourcir de plus en plus, et les rois se multiplier dans une progression effrayante<sup>1</sup>.

Mais pour revenir à mon premier propos, je disais que l'existence politique des Grecs, sous le régime républicain, pouvait être évaluée à cinq ou six siècles. L'expérience démontre que c'est là que se borne à peu près la durée des plus fortes républiques. Celle de Sparte, de Carthage, et de Rome même, n'ont pas vécu davantage.

La chute de la Grèce porta à l'Ionie, c'est-à-dire à tout ce qui tenait au schisme phénicien,, un coup presque mortel. De tant de contrées que ce schisme avait couvertes, il ne lui restait plus que celles sur lesquelles Carthage et Rome pouvaient étendre leur domination ; car déjà Sidon et Tyr n'existaient plus.

Les habitants de Sidon, assiégés par les Perses, quelques années après l'embrasement du temple d'Éphèse s'étaient donné réciproquement la mort, après avoir livré leur ville aux flammes, et Tyr avait été la proie des successeurs d'Alexandre. C'était donc dans Carthage et dans Rome que les restes de cette antique puissance se concentraient, et que la Volonté de l'homme allait encore exercer sa force.

## Notes de Chapitre

<sup>1</sup> Si l'on considère, par exemple, la dynastie de Cyrus, on verra que dans l'espace de deux cent vingt-huit ans, c'est-à-dire depuis l'époque où Cyrus prit la couronne de Perse, l'an 559 avant Jésus-Christ, jusqu'à la mort de Darius, détrôné par Alexandre l'an 331, quatorze rois, presque tous assassinés ou assassins, se sont succédés au trône ; ce qui donne environ seize ans pour chaque règne.

## CHAPITRE IV.

*Commencements de Rome. Ses Guerres. Sa lutte avec Carthage. Ses Triomphes.*

**A**vant que les Romains se fussent constitués en République, ils dépendaient des Étrusques, appelés aussi Tusces, Tosques et Toscans, lesquels les gouvernaient d'abord au moyen de vice-rois qu'ils leur envoyaient. Ces vice-rois appelés Tarquins<sup>1</sup>, avaient fini par se rendre à peu près indépendants des Larthes étrusques, lorsque le Peuple, fatigué de leur orgueil et de leur avarice, secoua leur autorité, et s'étant déclaré libre sous la conduite de Brutus et de Valérius, mit à leur place un sénat présidé par deux consuls amovibles.

L'Étrurie, qui, dans les temps antérieurs, n'avait pas différé de la Thrace, n'était, comme je l'ai dit, qu'une colonie phénicienne, implantée sur celle des Hindoux, mélange d'Atlantes et de Celtes. Rome, destinée à tant de célébrité, n'était premièrement qu'une espèce de fort bâti sur ses rives du Tibre, pour en protéger la navigation. Son nom, étrusque ou phénicien, qui devint par la suite son nom secret et sacré, était alors Valentia, c'est-à-dire le rendez-vous de la force. Ce ne fut qu'après s'être délivrée des Tarquins qu'elle prit le nom de Rome, d'un ancien mot grec qui signifiait mettre en liberté(1). Cette ville, qui resta fort longtemps dans une grande obscurité, ne fut connue des Grecs qu'à l'époque de sa prise par les Gaulois. L'historien Théopompe disait un mot de cet événement, au rapport de Pline, mais sans y attacher une grande importance. Il paraît cependant que, vers cette époque, les Romains avaient envoyé déjà des magistrats dans Athènes, pour avoir communication des lois de Solon.

(i) Valentia se forme des mots Whal-aûthô Quant au nom de Rome, il peut en effet venir du grec Gomn... Mais je sais que les Brahmes citent plusieurs passages des Pouranas, qui le réclament comme s'attachant plus particulièrement à Celui de Rama. Ils disent que Rome fut une de ses colonies.

Carthage était alors plus connue par ses expéditions militaires. Cette République commerçante avait des établissements considérables en Espagne, sur les côtes occidentales et méridionales des Gaules, et jusqu'en Sicile. Elle se rendait déjà redoutable. Rome, d'abord trop farouche pour aimer les arts, asile d'une foule de vagabonds sans connaissances et sans envie d'en acquérir, était tombée dans un tel état d'ignorance, que tandis que la Grèce possédait le Cycle de Méton, on y posait encore un clou tous les ans à la porte du temple de Jupiter, pour conserver la chronologie. Le premier cadran solaire que l'on vit dans cette ville y fut placé sur le temple de Romulus Quirinus, plus de deux siècles après l'établissement des Consuls. Les Romains n'étaient dans l'origine que des sortes de flibustiers que l'appât du butin réunit, des brigands courageux dont l'unique vertu, décorée du nom pompeux d'amour de la Patrie, ne consista pendant plusieurs siècles qu'à rapporter à la masse commune ce qu'ils avaient pillé aux nations du voisinage. Quand ces guerriers allaient en

course, ils portaient pour enseigne des poignées de foin, appelées manipuli. La grue qu'ils reçurent des prêtres saliens, et qu'ils transformèrent en aigle, ne parut que longtemps après sur leurs drapeaux.

Il est même possible que cet emblème ne fut pris par eux que durant la première guerre Punique, et pour rivaliser avec les Carthaginois, qui portaient une tête de cheval. Comme cette tête de cheval était consacrée à Moloch, le même que Saturne, l'aigle romaine fut consacrée à Jupiter.

Quoi qu'il en soit, ce fut dans les murs de Rome que la volonté de l'homme, comprimée en Grèce, et prête à être accablée par le Destin, vint se réfugier. Ce fut là qu'elle concentra toutes ses forces. Carthage, qui ne pouvait pas lui offrir un asile aussi sûr, fut sacrifiée.

Si l'on aime le mouvement dans l'histoire, si l'on se plaît aux événements tumultueux, rapides et violents ; si des vertus farouches d'un certain genre, un héroïsme dur et sans aménité, peuvent intéresser au milieu de scènes de carnage et de dévastation, on doit lire avec ravissement les annales de Rome. Jamais ville, jamais peuple, n'en donna de pareils exemples. En quelques siècles, l'Univers vit cette bourgade étrurienne, encore meurtrie des chaînes qu'elle avait portées, sortant peine des mains de Porsenna qui l'avait humiliée, et de celles de Brennus qui l'avait rançonnée et réduite au Capitole, essayer ses forces, s'étendre au dehors, s'élever, et, du sein de la poussière, atteindre au faite des grandeurs. Dans la guerre des Samnites, elle sort de son obscurité ; elle provoque Pyrrhus par le siège de Tarente, et, d'abord effrayée à la vue de ses éléphants, recule devant lui ; mais, bientôt rassurée, elle l'attaque, le bat, et le force à se retirer en Épire. Obligée de disputer l'empire de la mer aux Carthaginois, elle a besoin d'une marine ; elle en crée une en un moment, et son premier combat est un triomphe. Dans l'intervalle de la première guerre Punique à la seconde, elle s'empare de la Sardaigne et de la Corse, soumet les pirates de l'Illyrie, porte ses armes au-delà même de l'Italie, et passe le Pô pour la première fois.

Cependant des signes sinistres viennent intimider ces guerriers, qui, superstitieux autant qu'ignorants, croient apaiser les Dieux par des sacrifices humains. Deux Grecs et deux Gaulois, homme et femme, sont saisis par ordre des Consuls, et enterrés vivants dans la place publique de Rome. Cet abominable sacrifice n'empêche pas qu'à l'ouverture de la seconde guerre Punique, Annibal, après avoir détruit Sagunte, en Espagne, ne passe les Alpes, et ne couvre les champs de Trasimène et de Cannes de cadavres romains. L'épouvante était dans Rome, et, malgré la vaine jactance de quelques sénateurs, il a toujours paru certain que si le général carthaginois l'eût assiégée, il l'aurait prise. Pourquoi donc ne profita-t-il pas de ses avantages ? C'est que la même volonté qui faisait mouvoir les deux Républiques, n'en pouvant conserver qu'une, conservait celle où elle avait le plus d'influence, celle qui tenait à l'Europe, où était son centre d'activité ; et, comme je l'ai déjà dit, sacrifiait l'autre. C'est ce qui parut évident dans cette circonstance, où non seulement la volonté particulière d'Annibal fléchit sans qu'on pût savoir pourquoi ; mais où les citoyens de Carthage, se divisant entre eux sur les plus frivoles prétextes, livrèrent leur ville à la destruction qui l'attendait. La bataille de Zama, gagnée par Scipion, décida de son sort. Ce fut en vain qu'Annibal crut retarder la marche de Rome, en invoquant contre elle la puissance du Destin. La guerre qu'il alluma entre Antiochus et les Romains ne servit qu'à accroître leur puissance, en les enrichissant des dépouilles de ce monarque, en les mettant en état de faire la conquête de la Macédoine, et en les rendant les arbitres de l'Égypte.

Carthage détruite, rien ne résista plus à ce colosse républicain, qui, étendant ses bras énormes, tantôt en Asie, tantôt en Afrique, tantôt en Europe, fit reconnaître ses lois depuis le Tage jusqu'au Tanais, et depuis le mont Atlas jusqu'au Caucase.



## Notes de Chapitre

<sup>1</sup> Le mot Tarquin se compose des deux mots phéniciens Tôr-Kîn, celui qui régularise la possession ou la conquête. Quant aux noms propres que plusieurs de ces Tarquins paraissent avoir portés, ce sont plutôt des épithètes qui désignent leurs ouvrages. Ainsi le nom de Romulus indique le fondateur de Rome, et Quirinus, le Génie de la ville Numa, le législateur, le théocrate, etc. Il paraît certain que ce dernier fut un puissant législateur parmi les Étrusques dont le nom fut ensuite donné par honneur à ceux qui l'imitèrent. On sait, au reste, que le premier historien de Rome, Fabius Pictor, n'écrivit que du temps de la seconde guerre Punique, environ cinq cent quarante ans après l'époque où l'on place la fondation de cette ville, et qu'il ne put consulter que des traditions fort incertaines

## CHAPITRE V.

*Réflexions sur les causes qui amenèrent la chute de la République romaine. Conquête des Gaules par César.  
Guerres civiles. Proscriptions. Victoire d'Octave.*

**L**a Volonté de l'homme triomphait avec la puissance romaine. Le Destin, forcé de reculer de toutes parts, ne se maintenait plus que dans le midi de l'Asie, où le torrent menaçait déjà de l'atteindre. Il ne fallait pour cela que renverser l'Empire des Parthes, qui servait de barrière<sup>1</sup>, ce qui serait indubitablement arrivé si cette volonté victorieuse eût pu éviter de se diviser ; mais cela était impossible, à moins que la Providence n'intervînt ; car, comme je l'ai assez répété, et comme il me semble que l'histoire dont je déroule aux yeux du lecteur les principaux événements le prouve assez, il ne peut exister rien de durable hors de la Providence qui le consolide. Soit que le Destin ou la Volonté de l'homme agissent de concert ou isolément, ils ne produiront jamais que des choses passagères, des formes, plus ou moins brillantes, qui se briseront les unes les autres, et s'évanouiront dans l'espace. Or, la Providence n'était pas plus reconnue dans Rome qu'elle ne l'avait été dans Athènes. Le culte public, privé de base, ne consistait plus qu'en vaines cérémonies, en superstitions atroces ou ridicules, en formules allégoriques qui n'étaient plus comprises. Le corps du peuple se reposait bien encore sur ce fatras indigeste de mythologie phénicienne, étrusque, grecque, et se livrait bien à quelques croyances vagues ; mais la tête de la nation ne recevait aucune de ces idées comme vraies ; elle les considérait seulement comme utiles, et s'en servait politiquement. Les Augures, les Aruspices, se faisaient pitié l'un à l'autre, et, selon la remarque de Cicéron, ne pouvaient plus se regarder sans rire. Déjà durant la première guerre Punique, deux cent cinquante ans avant notre ère, Claudius Pulcher, prêt à livrer au Carthaginois un combat naval, voyant que les poulets sacrés ne voulaient pas manger, les avait fait jeter à la mer, en disant plaisamment qu'il fallait les faire boire. Le souverain Pontife, entretenu, seulement pour la forme, comme le roi des sacrifices, ne jouissait que de quelques honneurs stériles, sans véritable autorité. Cet emploi se briguait à Rome comme celui d'Édile ; et l'on ne faisait point de différence, dans le choix, entre l'instruction morale de l'homme qui ordonnait les cérémonies religieuses, et celle de l'homme qui présidait au jeu du cirque. En général, tant en Europe qu'en Asie, sous la domination du Destin comme sous celle de la Volonté, on ne regardait la Religion que comme une institution politique, une sorte de frein ou de bride, sagement imaginée pour arrêter la multitude ou l'agiter, et la diriger au gré des gouvernements.

La conquête de l'Afrique et de l'Asie avait amené dans Rome le luxe, et l'amour des richesses, qui en est la suite. Celle de la Grèce avait porté le goût des arts et des lettres, et cet instinct de philosophie argutieuse, naturel aux Grecs. Une foule de systèmes, qui tous s'élevaient sur les débris les uns des autres, avait envahi les écoles. Presque tous combattaient le polythéisme dominant ; mais, sans mettre positivement rien en place, se perdaient dans des raisonnements captieux, qui, tantôt appuyant le pour et le contre de toutes choses,

conduisaient au scepticisme. Plusieurs même de ces systèmes, corrompus par des sophistes ignorants, flattaient les goûts des voluptueux et des pervers, en les affranchissant des remords de la faiblesse ou du crime, et leur présentant les Dieux comme ne s'occupant nullement de ce qui peut se passer sur la terre. Au système d'Épicure, ainsi défiguré, s'opposait bien celui de Zénon le stoïque, établissant sur l'ordre de l'Univers la nécessité d'une Cause première, intelligente, et fondant le bonheur de l'homme sur l'accomplissement de ses devoirs ; mais ce système, porté trop loin, comme celui d'Épicure, s'était desséché en s'exaltant trop, de la même manière que l'autre s'était corrompu en se relâchant au-delà de ses bornes. En sorte que la société romaine se composait, ou d'hommes trop faciles à suivre toutes les impulsions, ou d'hommes trop roides pour céder à aucune. Cette division, dont je montre le principe, causa la ruine de la République, et eût empêché la consolidation de l'Empire qui la suivit, quand bien même la force des choses ne s'y fût pas absolument opposée ; car, d'un côté, trop de mollesse se prêtait à trop de formes, et de l'autre, trop de rigidité les brisait toutes. Il n'y avait dans tout cela ni vie ni vérité.

Jules César fit la conquête des Gaules ; mais quoiqu'il éprouvât d'assez grandes difficultés dans cette expédition, elles furent légères en comparaison de celles qu'il aurait rencontrées si les Gaulois eussent formé une seule nation. Mais ils étaient divisés en une infinité de peuples, souvent jaloux l'un de l'autre, et que nul lien commun ne réunissait plus. Il y avait longtemps qu'il n'existait plus de Celtes proprement dits ; le nom antique s'était bien conservé, mais la nation avait disparu. Il n'existait pas davantage de Gaulois, de Tudesques, ni de Polasques ; ces noms persistaient seulement comme monuments historiques. On aurait en vain cherché les nations qu'ils avaient primitivement désignées. On trouvait dans les Gaules, les Rhètes, les Bibractes, les Ruthènes les Sénones, le; Allobroges, les Arverne, les Carnutes, les Bitures, les Hennètes, et une foule d'autres petits peuples qu'il serait aussi ennuyeux qu'inutile de nommer. La Germanie, qui avait pris la place de Teutland, et la Sarmatie, qui tenait lieu du Poland et du Rosland, était également partagée entre une infinité de peuplades semblables. Les irruptions qui s'étaient succédées cent fois du nord au midi, et de l'occident à l'orient, les colonies africaines et asiatiques, qui s'étaient supplantées tour à tour pendant un si long espace de temps, avaient changées de mille manières la physionomie de l'Europe.

Les variations qui avaient eu lieu dans les peuples avaient aussi eu lieu dans les idiomes, dans les mœurs, dans les lois, dans les cultes ; en sorte que la confusion était devenue telle qu'il était impossible de remonter à la pensées même à aucune espèce d'unité. On aurait cru, en comparant un Grec à un Breton, et un Romain à un Sarmate, qu'il était impossible que de pareils hommes tinssent à la même origine.

Les Gaulois donc, que César vainquit, n'étaient plus précisément des Gaulois et encore moins des Celtes. C'était un mélange de cent petits peuples, qui, souvent ne s'entendaient pas entre eux. Ils se défendirent avec la valeur la plus opiniâtre, et ne cédèrent qu'à la supériorité que donnaient au Romains leur discipline, l'autorité et les talents de leur général. Pendant ces longs et sanglants débats, une grande partie des habitants des Gaules périt sur le champ de bataille, un nombre encore plus grand subit l'esclavage, et le reste, incapable de faire une plus longue résistance, se soumit aux vainqueurs.

Mais, avant cet événement, des symptômes de dissolution s'étaient manifestés à Rome. Cette République, si préconisée par des hommes plus passionnés que savants, à peine âgée

de quatre siècles, penchait déjà vers sa chute ; et, n'ayant plus le sang d'aucun peuple à répandre, s'apprêtait à se noyer dans les torrents du sien.

Déjà Marius et Sylla, aussi divisés de caractère que d'ambition, avaient allumé une guerre civile, dont les fruits amers avaient été la proscription d'un nombre infini de citoyens. Catilina, ambitieux plus obscur, essayant d'arriver, par la conspiration, à l'autorité, qu'on ne pouvait obtenir alors que par des succès militaires, avait été facilement renversé par Cicéron, qui n'eut pas le même bonheur auprès de César, et qu'Antoine eut la lâcheté de proscrire, comme Antipater avait proscrit Démosthène, trois siècles auparavant ; lorsque Pompée, dont la gloire avait précédé celle de César, ne pouvant souffrir un rival qui l'effaçait, soit qu'il crût encore à la possibilité de la République, ou qu'il feignit d'y croire, entraîna dans son parti la majorité du sénat, et tout ce que Rome comptait encore de citoyens rigides observateurs des lois antiques. Caton, Brutus et Cassius se déclarèrent pour lui. Mais César, plus habile à connaître l'esprit des Romains, et plus prompt à profiter des circonstances, tandis que le sénat lui donnait ordre, à son retour des Gaules, de licencier son armée, la concentre, au contraire, et franchissant avec elle le Rubicon, limite de son gouvernement, entre en Italie. Une nouvelle guerre civile se déclare, dont les événements étonnent par leur rapidité.

Dès le premier choc, Pompée, assiégé dans Brundisium, s'évade sans oser soutenir le siège. César, voulant empêcher la réunion de ses forces, court en Espagne, et met en déroute ses lieutenants. Il revient sur ses pas, il assiège et prend Marseille, et de là, volant en Macédoine, présente la bataille à Pompée dans les plaines de Pharsale, et l'y défait entièrement. Pompée se sauve en Égypte, où il est assassiné par les ordres du roi Ptolémée. César, qui était sur ses traces, entre en Égypte, se rend maître d'Alexandrie, et, portant la guerre en Afrique, y gagne la bataille de Thapsus. Caton se donne la mort. Avec lui expire ce que la Volonté de l'homme avait de plus noble et de plus grand. Ce qui en persiste dans Brutus et dans tous ceux de son parti, s'irrite contre les événements, s'exaspère, et, pour échapper au malheur, médite le crime.

César pouvait éviter le coup qui l'attendait ; il n'avait qu'à écouter la voix de la Providence, qui l'en prévenait de toutes les manières, et à lui faire hommage de sa fortune ; mais, parvenu presque au même point qu'Alexandre, il commit la même faute que ce conquérant ; il attribua tout ce qu'il avait fait de grand à son étoile ; et, plus audacieux encore, porta la main sur la tiare, et se fit déclarer souverain Pontife. Il fut assassiné.

Avant l'explosion de la guerre civile, une sorte de pacte s'était conclu entre Pompée, César et Crassus, et ce pacte insolite, qui avait porté le nom de Triumvirat, avait eu la plus funeste issue. Après la mort de César, un nouveau triumvirat, non moins hétérogène que le premier, se forma entre Octave, fils adoptif de César, Antoine, son lieutenant, et Lépide, personnage insignifiant. Les proscriptions recommencèrent ; Rome fut encore inondée de sang. Brutus et Cassius, battus par Antoine, se donnèrent la mort. Le fils de Pompée fut massacré. Presque tous les meurtriers de César périrent par le glaive. Enfin, Octave et Antoine s'étant brouillés, le combat naval d'Actium décida leur querelle, et livra la République romaine à la discrétion du vainqueur : ce vainqueur, comme étonné de sa victoire, comme accablé de la couronne qui tombait sur sa tête n'osa ni refuser l'Empire, ni le saisir d'une main franche et délibérée. L'image ensanglantée de César tombant percé de coups au milieu du sénat fut sans cesse devant ses yeux. Octave était né sans courage politique ; il n'avait de la

valeur qu'en un jour de bataille : le titre d'Auguste, qui lui fut donné, ne changea pas son caractère<sup>2</sup> ; il se crut heureux sans se croire vénérable ; et, quoiqu'il fût revêtu de la dignité de souverain Pontife et de celle d'Empereur, il n'eut jamais ni l'influence providentielle de l'un, ni l'autorité légitime de l'autre : il fut obéi, parce qu'il avait la puissance que donne la force mais non pas parce qu'il avait la puissance que donne l'ascendant : aussi sa conduite vis-à-vis du sénat fut-elle un long mensonge ; et son règne amphibologique, où les noms opposés de République et d'Empereur se mêlèrent sans cesse, influa tellement sur les règnes de ses successeurs, qu'ils en reçurent tous une couleur fausse qui les dégrada. Tibère n'eût pas été conduit à régner par la terreur, et Caligula ni Néron n'eussent pas commis tant d'inutiles cruautés, sans la position fausse et ridicule où les avait placés la politique insidieuse et pusillanime d'Octave.

## Notes de Chapitre

<sup>1</sup> Cet Empire avait été fondé par Arsace vers l'an 250 avant Jésus-Christ, sur un démembrement de celui de Séleucus. Il comprenait particulièrement l'ancienne Perse. La dynastie de cet Arsace est connue des Persans sous le nom d'Ashkanide.

<sup>2</sup> Le mot latin Augustus du mot Augur, qui signifiait proprement l'action de lever les yeux au ciel pour implorer ses secours ou recevoir ses inspirations.

## CHAPITRE VI.

*Mission de Jésus : son objet. Mission d’Odin et d’Apollonius de Tyane ; à quel but.*

Rome, asservie au Destin, ne revenait pas du coup qui l’avait atterrée. N’osant pas s’avouer qu’elle ne fût plus libre, elle cherchait à s’en imposer par de vaines formules ; mais ce misérable recours de la vanité tournait à son désavantage. Ses citoyens, basement serviles ou insolemment indépendants, fatiguaient également leurs maîtres par leurs adulations ou leurs résistances. Tour à tour humiliés ou brisés, ils ne savaient pas rester dans le juste milieu d’une légitime soumission. Disciples d’Épicure ou de Zénon, imbus des principes d’une philosophie trop relâchée ou trop tendue, ils passaient alternativement d’une mollesse systématique à une austérité fastueuse ; lorsqu’il parut tout coup au milieu d’eux une société d’hommes nouveaux ignorants et grossiers pour la plupart, mais emplis d’un enthousiasme extraordinaire. Ces hommes, poussés en avant par une vocation presque irrésistible, étrangers à tous les systèmes connus, attaquaient les erreurs du polythéisme, démasquaient les fourberies des prêtres, les ruses des philosophes ; et, simples dans leur morale, irréprochables dans leurs mœurs, mouraient plutôt que de méconnaître les vérités qu’ils étaient chargés d’annoncer.

Ces hommes, qu’on confondit d’abord avec une secte juive, et qu’on appela Nazaréens, se donnaient à eux-mêmes le nom de Chrétiens, à cause de leur maître, surnommé Christ<sup>1</sup>. Leurs dogmes étaient peu connus ; on les croyait, en général, tristes et funèbres : leurs prêtres, qui adoptaient la couleur noire, parlaient tous de la fin du Monde comme très prochaine, annonçaient la venue du Grand Juge, exhortaient à la pénitence, et promettaient l’expiation des péchés dans le eau du baptême, et la résurrection des morts. Comme ils s’assemblaient en secret dans les lieux les plus retirés, dans les cavernes et dans les catacombes pour y célébrer un mystère qui passait pour redoutable, et qu’ils appelaient néanmoins d’un nom très doux, Eucharistie<sup>2</sup>, les Juifs, leurs ennemis décidés, en prirent occasion de les calomnier, et publièrent que, dans leurs fêtes nocturnes, ils égorgeaient un enfant pour le manger ensuite.

Ce qui frappait principalement les hommes purement politiques dans ces hommes nouveaux qui s’intitulaient chrétien, c’était leur intolérance : accoutumés à ne considérer les religions que comme des institutions humaine, ils étaient tombés dans une indifférence profonde sur le fond, ainsi que sur la forme, et ne concevaient pas qu’on pût attacher assez de prix à tel ou tel dogme, à tel ou tel rite, pour les préférer à tous les autres, aux dépens même de sa vie. Les magistrats romains auraient aussi bien admis dans Rome le culte du Christ, qu’ils y avaient admis celui de Sérapis ou de Mithras, si ses sectateurs avaient pu souffrir le mélange ; mais c’est précisément ce qu’ils ne pouvaient pas faire sans cesser d’être eux-mêmes. Les chrétiens, persuadés qu’eux seuls connaissaient le vrai Dieu, qu’eux seuls lui rendaient un culte parfait, institué par lui-même, regardaient toutes les autres religions, non seulement avec mépris, mais encore avec horreur ; en fuyaient les cérémonies comme des abominations exécrables, et, transportés par un zèle saint qu’on taxait de folie et

de rébellion, en troublaient les mystères, et souvent en maltraitaient les ministres. Ces magistrats, persuadés que toute religion qui accuse les autres de rendre à Dieu un culte impie et sacrilège, tend à troubler la paix des états, regardèrent à leur tour cette religion comme dangereuse, et provoquèrent contre les chrétiens des lois sévères qu'on exécuta rigoureusement. Ils s'imaginaient que quelques coups frappés à propos suffiraient pour abattre ces insensés ; mais ils virent avec un grand étonnement qu'il en était précisément le contraire, et que les chrétiens, loin de reculer devant la mort, se précipitaient en foule au-devant d'elle, bravaient le supplice, et, jaloux d'obtenir la palme du martyre, opposaient à la rage de leurs bourreaux une sérénité qui les glaçait d'épouvante.

Il y avait longtemps qu'on n'avait vu sur la terre des hommes soumis à une action providentielle s'élever au-dessus de la fatalité du Destin, et dompter la Volonté ; on en vit alors, et l'on put juger de leurs forces. La Providence, qui avait voulu leur apparition, la jugeait indispensable. Depuis longtemps la Terre, en proie toutes sortes de fléaux, penchait, ainsi que je l'ai montré, vers une dégénération sensible ; tout y naissait corrompu, et se flétrissait avant terme. L'Empire romain, fondé dans des circonstances fâcheuses, mélange informe de républicanisme et de despotisme, ne pouvait jouir que d'un éclat éphémère : cet éclat, ou plutôt cette lueur qui parut sous le règne des Antonins, depuis Vespasien jusqu'à Marc-Aurèle, ne servit qu'à rendre plus pénible l'obscurité qui lui succéda. A peine formé, cet empire s'écroula ; et, tandis que celui auquel il avait la prétention de succéder se soutenait encore après plus de six mille ans d'existence, deux ou trois siècles suffirent pour le démembrer, et quatre pour le renverser de fond en comble<sup>3</sup>,

Les ténèbres qui, depuis le moment de sa naissance, étaient devenues de plus en plus épaisses, couvrirent alors tout l'Occident, et, pendant longtemps, le tinrent plongé dans une nuit profonde.

Il fallait un culte nouveau dont les dogmes, inaccessibles à la raison, et les formes inflexibles, soumissent également la Volonté de l'homme, et dominassent le Destin. C'était un, immense effort de la Providence. L'homme, qu'elle appela pour remplir cette terrible mission devait sans doute être plus qu'un homme, car un homme, tel qu'il eût été, eût ployé sous l'énorme fardeau qu'elle lui donnait à soutenir. Cet homme divin se nommait Jésus c'est-à-dire Sauveur<sup>4</sup>. Il naquit parmi ces mêmes Hébreux auxquels la garde du Sépher de Moïse avait été confiée quinze siècles auparavant, et parmi ces hommes d'un caractère inflexible, dans la secte des Nazaréens, la plus rigide de toutes<sup>5</sup>.

La force mentale de Jésus, son exaltation Intellectuelle, sa vertu animique ; n'avaient eu rien de comparable jusque-là. Il n'était point savant selon les hommes, puisqu'on a douté qu'il sût même écrire ; mais la science du Monde ne lui était nullement nécessaire pour son œuvre. Elle lui aurait nui au contraire ; il ne lui fallait que de la foi ; et nul ni avant ni après lui n'a porté aussi loin cet abandon de la volonté qui s'élance résolument devant elle. Il commença sa mission à trente ans, et la finit à trente trois. Trois ans lui suffirent pour changer la face du Monde. Mais sa vie, quelque longue qu'elle eût été, de quelques miracles qu'il l'eût remplie, n'aurait point suffi. il fallait qu'il voulût mourir, et qu'il eût la force de ressusciter. Admirable effort de la nature humaine aidée par la Providence ! Jésus le voulut, et trouva en lui les moyen de se livrer à la mort pour en braver les horreurs, et en dompter l'indomptable puissance. Ce roi des épouvantements ne l'épouvanta pas. Je m'arrête. Des enthousiastes ignorants ou fanatiques n'ont que trop servi par leurs vaines exagérations à



détruire l'acte le plus beau dont l'Univers ait été témoin<sup>6</sup>.

Mais avant même que Jésus eût été appelé soumettre l'assentiment de l'homme et à dominer sa raison, la Providence avait suscité deux hommes d'un rang inférieur au sien, mais également forts dans leur genre, pour s'emparer de la faculté animique et de l'instinctive, Le premier, appelé Frighe fils de Fridulphe surnommé Wodan par les Scandinaves, nous est connu sous le nom d'Odin ; l'autre, Apollonius, est désigné par le nom d'Apollonius de Tyane, à cause d'une petite ville de Cappadoce dans laquelle il était né. Ces deux hommes eurent des succès différents, mais ils servirent l'un et l'autre, en divisant la Volonté, à la préparer à subir le joug que Jésus devait lui donner.

Frighe était Celte ou Scythe d'origine, ainsi que son nom l'indique assez<sup>7</sup>. Un ancien historien de Norvège assure qu'il commandait aux Ases, peuple d'origine celtique, dont la patrie était située entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne<sup>8</sup>. Il paraît que, dans sa jeunesse, il s'était attaché à la fortune de Mithridate, et qu'il commanda dans ses armées, jusqu'au moment où ce monarque, forcé de céder à l'ascendant des Romains, se donna la mort. Toutes les contrées qui dépendaient du royaume de Pont ayant été envahies, Frighe, ne voulant point subir le joug du vainqueur, se retira vers le nord de l'Europe, accompagné de tous ceux qui partageaient ses sentiments.

les Scandinaves, qui portaient alors le nom de Cimbres, ennemis implacables des Romains, le reçurent comme un allié. Ils lui ouvrirent facilement leurs rangs, et lui facilitèrent l'accomplissement des desseins que la Providence avait sur lui. Les circonstances, d'ailleurs, le favorisaient singulièrement. Ces peuples, qui sortaient de faire une incursion en Italie, y avaient éprouvé un échec considérable. Un petit nombre, échappé à la destruction, nourrissait au fond du cœur un violent désir de vengeance. A la vue de ces farouches guerriers, auxquels un lien déjà très fort l'unissait, le prince des Ases sentit bien quel parti il en pouvait tirer.

Frighe était sectateur de Zoroastre, il connaissait d'ailleurs toutes les traditions des Chaldéens, et des Grecs, ainsi que plusieurs des institutions qu'il a laissées dans la Scandinavie le prouvent invinciblement. Il était initié au mystères de Mithras. Son Génie était héroïque, et l'élévation de son âme le rendait susceptible d'inspiration. La vertu principale des Cimbres, au milieu desquels il se trouvait, était la valeur guerrière. La nation Celtique, je le répète, n'existait plus depuis longtemps. Un mouvement continu de peuples roulant du nord au midi, en avait presque effacé la trace. Les Romains occupaient la plus belle partie de l'Europe. Leur culte avait pénétré presque partout. Les Druides ne conservaient que l'ombre de leur ancienne grandeur. La voix de la Voluspa était éteinte depuis longtemps. Aucune des circonstances heureuses qui pouvaient le favoriser n'échappèrent au disciple de Zoroastre ; il vit d'un coup d'œil cette immense région qui s'étend depuis la Volga, sur les confins de l'Asie, jusqu'aux bords de l'Armorique et de la Bretagne, aux extrémités de l'Europe promise à ses Dieux et à ses armes. Et, en effet, ces belles et vastes contrées que nous connaissons aujourd'hui sous les noms de Russie, Pologne, Allemagne, Prusse, Suède, Danemark, France, Angleterre, lui appartenrent ou devinrent la conquête de ses descendants ; de manière que l'on peut dire qu'il n'existe pas un trône, et pas une famille royale au milieu de ces nations qui ne tirent de lui leur origine.

Frighe, pour ne pas effaroucher les peuples qu'il voulait convaincre, s'arrêta avec ses compagnons en un lieu favorable à ses desseins, et obtint la permission d'y bâtir une ville

qu'il appela Asgard, du nom de son ancienne patrie. C'est là que déployant avec art un luxe nouveau, une pompe religieuse et guerrière, il attira à lui les peuples environnants, frappés de l'appareil et de l'éclat de ses cérémonies. Monarque et souverain Pontife, il se montrait à la fois à la tête de ses soldats et au pied des autels ; dictait ses lois en Roi, et annonçait ses dogmes en Apôtre divin. Il agissait alors exactement comme Mahomed agit environ sept siècles après lui.

Les changements qu'il fit à l'ancienne religion des Celtes ne furent pas considérables. Le plus grand fut de substituer à Teutad, le grand Ancêtre des Celtes, un Dieu suprême appelé Wod ou Goth, duquel toute la nation gothique reçut ensuite son nom<sup>9</sup>. C'était le même que Zoroastre appelait le Temps sans bornes, la Grande Éternité, le Boudh des Hindoux que Ram avait trouvé connu dans toute l'Asie. C'est du nom de ce Dieu suprême Wôd, appelé aussi le Père universel, le Dieu vivant, le Créateur du Monde, que Frighe reçut le nom de Wodan, dont nous avons fait Odin : c'est-à-dire le Divin.

Le législateur des Scandinaves unit donc avec beaucoup de force et de sagacité la doctrine de Zoroastre à celle des anciens Celtes. Il introduisit dans sa mythologie un Génie du Mal appelé Loke<sup>10</sup>, dont le nom était l'exacte traduction de celui d'Ahriman ; donna au genre humain l'antique Bore pour ancêtre, et continua à fonder sur la valeur guerrière toutes les vertus. Il enseigna positivement, et ce fut le principal dogme de son culte, que les seuls héros jouiraient dans le Valhalla, le palais de la valeur, de toute la plénitude des félicités célestes. (2)

• (t)

(s) Voici de quelle manière s'exprimait Odin sur le sort qui attendait les héros au sortir de cette vie, en se conformant aux idées et aux mœurs de son peuple :

« Le Valhalla, disait-il, ce séjour céleste de la valeur, est assez vaste pour contenir tous les héros que la gloire y amène. Quarante portes s'ouvrent pour donner entrées dans ce lieu magnifique. Huit héros peuvent sortir par chacune, suivis d'une foule de spectateurs, pour aller combattre. Car tous les jours dès que l'animal qui fait briller une crête dorée a fait retentir de ses chants le séjour des Dieux les héros éveillés courent à leurs armes, et se rangent à l'entour du Père des Batailles. Ils entrent en lice, et dans des transports inexprimables de courage et de joie, se mettent en pièces les uns les autres. C'est leur noble amusement. Mais aussitôt que l'heure du repas approche, ils cessent le combat, oublient leurs blessures, et retournent boire dans le palais de Wodan. Le nombre de ces guerriers ne peut jamais être assez grand pour que la chair du sanglier Serimner ne suffise pas pour les nourrir. Tous les matins on le cuit, et le soir il redevient entier. Quant à leur boisson elle coule d'une source également immortelle. Les vases destinés à la contenir ne restent jamais vides. Les Valkyres en remplissent sans cesse des coupes qu'elles présentent en souriant à ces héros. »

On voit que dans le Valhalla d'Odin, les Valkyres, c'est-à-dire celles qui cherchent les vaillants, remplacent les Houris du Paradis de Mahomed. Les unes et les autres sont imitées des Houranis de Zoroastre. Observez, comme une chose très singulière, et qui vient à l'appui de tout ce que j'ai dit, que la racine de ce mot Houri, employé par les Persans et par les Arabes, est purement celtique. On dit encore aujourd'hui Hora en gallique, Whore en anglais, Hure dans tous les dialectes tudesques, etc. Il est vrai que le sens en est devenu très abject, et qu'il exprime moins qu'une courtisane ; mais c'est un effet du changement

des mœurs. Autrefois l'amour libre n'était pas condamné par le culte, au contraire. On voit que le mot samscrit Devadasi, qui traduit le mot celtique Hora, ne signifie qu'une fille consacrée aux Dieux. Le grec Eros, l'Amour, découle de la même source, ou plutôt il est la racine même du celtique Hora, et de l'arabe Houri. Cette racine développe l'idée d'un Principe créateur, selon le système ionique ou phénicien.

## Notes de Chapitre

<sup>1</sup> Du grec *Christus*,. Ce mot vient du verbe oindre, consacrer par l'onction. Il est l'exacte traduction de l'hébreu *Meshiah*.

<sup>2</sup> Vient du grec et désigne ce qui existe de plus gracieux, de plus cher.

<sup>3</sup> Si l'on veut appliquer ici la règle que j'ai déjà appliquée à l'Empire de Cyrus, on verra que dans l'espace d'environ trois cent soixante ans, depuis Auguste jusqu'à Constantin, plus de quarante-cinq empereurs occupèrent le trône ; ce qui ne donne guère que neuf ans par règne. L'Empire romain fut alors démembré : ce qu'on appela l'Empire d'Occident, depuis Constantin jusqu'à Augustule n'offrit plus qu'un chaos.

<sup>4</sup> Le nom de Jésus est formé de la même racine que ceux de Josué et de Moïse.

<sup>5</sup> Les Nazaréens, ainsi que l'exprime leur nom, formaient une congrégation séparée des autres Juifs; ils se distinguaient en séparant leurs cheveux au sommet de la tête, et quelquefois en se faisant une tonsure qui a été imitée par les prêtres chrétiens.

<sup>6</sup> C'est surtout ce que Klopstock a fait dans son poème, ainsi que je l'ai fait observer dans mon Discours sur l'Essence et la forme de la Poésie, page 172.

<sup>7</sup> Le mot *Frighe* tient à une racine celtique qui développe l'idée de se mettre en liberté. Il est remarquable que le nom des Francs découle de la même source. Le nom du père d'Odin, *Fridulphe*, signifie le soutien de la paix.

<sup>8</sup> Pline, qui parle des *Aséens*, les place aux environs du Mont-Taurus. Strabon cite une ville nommée *Asbourg*, qui paraît avoir été la capitale des *Ases*. Cette ville est appelée *Asgard* dans l'Edda. Au reste, comme je l'ai déjà dit, le mot *As* signifiait un Prince, et même un Dieu dans la langue primitive des Celtes. On le trouve avec la même signification de Prince ou de Principe chez les Scandinaves, les Étrusques et les Vasques. Les Romains se servaient du mot *As* pour exprimer une unité de mesure ou de poids. Nous l'appliquons encore aujourd'hui au premier nombre des dés ou des cartes. C'est de ce mot très antique que dérive le nom donné à l'Asie. Dans tous les dialectes atlantiques il exprime la base des choses.

<sup>9</sup> J'ai souvent parlé de ce nom. Il faut remarquer qu'il s'est appliqué aux Indes à la planète de Mercure et au Mercredi, exactement comme dans le nord de l'Europe ; mais ici il a persisté davantage comme désignant l'Être-Suprême ; au lieu que, dans l'Indostan, il s'est donné plus particulièrement aux Envoyés divins et aux Prophètes. Ce même nom, écrit et prononcé *God* ou *Goth*, est resté celui de Dieu dans la plupart des dialectes septentrionaux, malgré le changement de culte et l'établissement du christianisme. Il s'est confondu avec le mot *Gut*, qui signifie bon ; mais ces deux mots ne dérivent pas de la même racine. Le nom de Dieu, *God* ou *Goth*, vient de l'atlantique *Whôd*, l'éternité ; et le mot *gut* ou *good*, bon, vient du celtique *gui le gosier* ; d'où *gust*, le goût.

<sup>10</sup> C'est-à-dire le renfermé, le comprimé, le ténébreux. Observez que les Scandinaves, en attribuant à *Loke* le Samedi, avaient assimilé le Génie du mal à Saturne.

## CHAPITRE VII.

*Conquêtes d'Odin : sa doctrine et celle d'Apollonius. Fondation du christianisme.*

Cependant Odin, parti des rives du Tanaïs, s'était avancé jusqu'au sein de la Vandalie, aujourd'hui la Poméranie, soumettant à ses lois tous les Peuples qui se trouvaient sur son passage, soit par l'éclat de ses lumières, soit par la force de ses armes. Sa renommée et sa puissance s'étaient accrues à chaque pas par le nombre de ses prosélytes et par celui de ses sujets. Déjà la Russie s'était soumise à ses lois, et avait reçu Suarlami, l'aîné de ses fils, pour la gouverner. La Westphalie et la Saxe orientale avaient été données par lui à Baldeg et à Sigdeg, deux autres de ses fils. Il avait ajouté la Franconie à ses conquêtes, et l'avait laissée en héritage à son quatrième fils, Sighe. De là, prenant la route de la Scandinavie par la Chersonèse cimbrique, il passa dans la Fionie, dont il s'empara. Cette contrée lui plut, et il y bâtit la ville d'Odinsée, qui conserve encore dans son nom le souvenir de son fondateur. Le nom de cette ville prouve qu'à cette époque le nom de Wodan, le Divin, était déjà donné au prince des Ases par l'enthousiasme de ses sectateurs. Le Danemarck, qui se soumit entièrement à ses armes, reçut Sciold, le cinquième de ses fils, en qualité de roi. Cette contrée, s'il faut en croire les Annales islandaises, n'avait point encore eu de roi, et commença dès lors à compter parmi les puissances septentrionales<sup>1</sup>. Les successeurs de Sciold prirent le nom de Scioldungiens, et régnèrent un assez long espace de temps.

Enfin Odin allait marcher vers la Suède pour en faire la conquête, lorsque Cylfe, roi de cette contrée, frappé d'étonnement au récit qu'il entendait faire de toutes parts, résolut d'approfondir par lui-même ces bruits, et de savoir s'il devait attribuer les succès du prophète conquérant à ses prestiges ou à quelque inspiration divine. Ayant formé ce dessein, il déguise son rang, et vient sous le nom du vieillard Gangler, dans l'endroit où le prince des Ases tenait sa cour. L'auteur de l'Edda, qui raconte ce voyage, dit que Gylfe, après avoir interrogé les trois ministres d'Odin, sur les principes des choses, sur la nature des Dieux, et sur les destinées de l'Univers, fut tellement frappé des choses admirables qu'il entendit, que, ne pouvant douter qu'Odin fut un envoyé de la Providence, il descendit du trône pour le lui céder. Cet événement mit le comble à la gloire du Théocrate. Ynghe, son sixième fils, ayant pris la couronne de Suède, la transmit ses descendants, qui prirent le nom d'Yngleingiens. Bientôt la Norvège imita l'exemple de la Suède, et se soumit au dernier des fils d'Odin appelé Sœmunghe.

Cependant le législateur Scandinave ne négligeait rien pour faire fleurir ses nouveaux États, et pour y fonder son culte sur des bases solides. Il établit à Sigtuna la ville de la Victoire, aujourd'hui Stockholm, un conseil suprême, composé de douze Pontifes, qu'il chargea de veiller à la sûreté publique, de rendre la justice au Peuple, et de conserver fidèlement le dépôt des connaissances religieuses.

Les débris historiques parvenus jusqu'à nous, représentent Odin comme le plus persuasif des hommes. Rien, disent les chroniques islandaises, ne pouvait résister à la force de ses discours, dans lesquels il mêlait souvent des vers composés sur-le-champ. Éloquent dans les temples, où son air vénérable lui gagnait tous les cœurs, il était au milieu des batailles le plus impétueux et le plus intrépide des guerriers. Sa valeur, chantée par les Bardes, ses disciples, a été transformée par eux en une vertu surnaturelle. Ils ont, par la suite du temps, renfermé dans son histoire particulière tout ce qui appartenait à l'histoire générale de la Race boréenne, à cause de Bore qu'il s'était donné pour ancêtre. Non contents de le confondre avec Wôd, le Dieu suprême qu'il annonçait, ils l'ont encore confondu avec l'antique Teutad, et lui ont attribué tous les chants de la Voluspa. Les poésies islandaises qui subsistent encore le représentent comme un Dieu maître des éléments, disposant à son gré des vents et des orages, parcourant l'Univers en un clin d'œil, prenant toutes les formes, ressuscitant les morts et prédisant l'avenir. Il savait, d'après les mêmes récits, chanter des airs si mélodieux et si tendres, que les plaines se couvraient de nouvelles fleurs, les collines tressaillaient de plaisir, et que les ombres, attirées par la douceur de ses accords, sortaient des abîmes et demeuraient immobiles autour de lui.

Ces exagérations sont inévitables : on les trouve exprimées de la même manière pour Ram, pour Orphée et pour Odin, dans le Ramayan des Hindous, dans la mythologie grecque, et dans l'Edda.

Mais pour rentrer dans le domaine de l'histoire positive, voici ce qu'on raconte de certain sur la mort d'Odin. Ce Théocrate, comblé de bonheur et de gloire, ne voulut pas attendre dans son lit une mort lente et dénuée d'éclat. Comme il avait toujours annoncé, pour accroître le courage de ses guerriers, que ceux-la seuls qui mourraient d'une mort violente seraient dignes des plaisirs célestes, il résolut de terminer sa vie par le fer. Ayant donc rassemblé ses amis et ses plus illustres compagnons, il se fit neuf blessures, en forme de cercle, avec la pointe d'une lance, déclarant qu'il allait dans le Valhalla prendre place, avec les autres Dieux, à un festin éternel.

Odin voulant, selon les desseins de la Providence, former un Peuple audacieux et vaillant, et fonder un culte animique, éminemment passionné, ne pouvait mourir que comme il mourut ; sa mort fut le chef-d'œuvre de sa législation. Sans être aussi héroïque que celle de Jésus, elle le fut davantage que celle d'Apollonius de Tyane, et mit également le sceau à sa doctrine.

Ainsi, tandis qu'un culte entièrement intellectuel, destiné à dominer la raison, se préparait en Judée, une doctrine animique, violente dans ses préceptes, s'était établie en Scandinavie seulement pour préparer les voies à ce culte, et en favoriser la propagation ; et cependant un homme puissamment instinctif, capable d'un très grand effort de volonté, parcourait l'Empire romain, enseignant que la vie n'est qu'un châtement, un milieu pénible entre deux états, indifférents en eux-mêmes, la génération et la mort. Cet homme, appelé Apollonius, suivait, dans la doctrine de Pythagore, ce que cette doctrine avait de plus positif. Son axiome favori était, que rien ne périt ; qu'il n'y a que des apparences qui naissent et qui passent, tandis que l'essence reste toujours la même ; et, selon lui, cette essence première, à la fois active et passive, qui est tout en tout, n'est autre chose que le Dieu éternel, qui perd son nom dans nos langues par la multitude et la variété des choses à désigner. L'homme, disait-il, sortant de son état d'essence pour entrer dans celui de nature, naît ; et si, au contraire, il

sort de celui de nature pour entrer dans celui d'essence, il meurt ; mais il ne naît ni ne meurt véritablement ; il passe d'un état à l'autre, voilà tout ; il change de mode sans changer jamais ni de nature ni d'essence : car rien ne sort de rien et n'aboutit jamais à rien.

En répandant cette doctrine, Apollonius affaiblissait nécessairement la puissance de la Volonté. Cette puissance, jetée ainsi dans le vague, ne voyait plus de but à ses efforts, si, en effet, comme l'enseignait Apollonius, elle n'agissait que sur des apparences, et si l'Univers n'était réellement qu'un automatisme divin, indifférent à toutes les formes.

Apollonius menait une vie très austère. Il opérait un grand nombre de phénomènes, soit en rendant la santé aux malades, soit en prévoyant les choses futures. Il eut un grand nombre de disciples, et ses succès furent d'abord plus éclatants que ceux de Jésus ; mais sa doctrine, n'ayant pas la même base, ne pouvait pas avoir la même durée. Après une existence de plus d'un siècle, il disparut comme Moïse, sans que Damis même, le plus chéri de ses disciples, pût dire ce qu'il était devenu. Ce Théosophe n'apprit rien de nouveau, à proprement parler ; mais il donna à la sphère instinctive un ébranlement qui ramena la vue intérieure de l'homme sur les éléments mêmes des choses. Cet ébranlement fut singulièrement favorable aux progrès du christianisme, en fournissant à ses sectateurs l'occasion de résoudre plusieurs difficultés qui embarrassaient l'esprit des philosophes.

A cette époque, une foule d'hommes, dont l'élévation de l'Empire romain avait froissé les plus chers intérêts, se livraient à la méditation, et repliaient sur eux-mêmes l'activité qu'ils ne pouvaient plus étendre sur les objets politiques. Ces hommes recherchaient l'origine du Monde, et surtout celle de la Matière, la cause des maux, la nature et la destination de l'Homme. Or, les chrétiens répondaient à cela sans la moindre hésitation. Leurs réponses, il est vrai, étaient brusques, mais elles étaient énoncées avec cette persuasion profonde et vive, qui pénètre et persuade. Ils disaient que le Monde avait été créé par Dieu même ; que la Matière dont ce Monde avait été créé, tirée du néant, avait été faite de rien ; que la cause des maux tenait à la faute du premier homme, qui, créé libre et à l'image de Dieu, avait transgressé ses commandements. Et, quant à la nature et à la destination de l'homme, ils n'étaient pas plus embarrassés pour dire que l'homme était la créature de Dieu, destiné à être éternellement heureux dans le ciel, ou éternellement malheureux dans les enfers, selon qu'il suivrait la route de la vertu ou celle du vice.

Des solutions aussi tranchantes, qui, proposées froidement, auraient rebuté des esprits froids, frappaient d'étonnement des esprits ardents qui voyaient la mort même reculer devant l'enthousiasme de leurs promoteurs. Les miracles opérés par Jésus, et surtout sa résurrection, affirmée par une foule de témoins qui avaient scellés leur témoignage de leur sang, étaient des arguments difficiles à détruire, quand on ne pouvait pas en nier l'existence<sup>2</sup>.

Au point où les choses étaient arrivées, par une suite de la déviation de la Volonté de l'homme, il était néanmoins difficile d'empêcher leur entière dissolution ; et Jésus, appelé à ce grand œuvre, ne serait point parvenu à l'arrêter, même après l'immense victoire qu'il avait remportée sur le Destin, en triomphant de la mort, son arme la plus terrible, si la Providence ne lui eût encore accordé le moyen d'apparaître aux yeux de Saül, et de changer la volonté particulière de cet homme, au point de le rendre le plus zélé protecteur de sa doctrine, tandis qu'il en était, avant cet événement, le persécuteur le plus acharné. Saül, qui changea depuis son nom en celui de Paul<sup>3</sup>, fut le véritable fondateur du christianisme.



Sans lui, rien ne se serait effectué.

Les douze apôtres, que Jésus avait laissés, n'avaient point la force requise pour remplir leur apostolat. Le christianisme dut donc à saint Paul sa forme dogmatique et morale, et sa doctrine spirituelle. Il reçut plus tard ses rites sacrés et ses formes d'un Théosophe de l'école d'Alexandrie, nommé Ammonius.

#### Notes de Chapitre

<sup>1</sup> Les chronologistes septentrionaux placent cet événement soixante ans avant Jésus-Christ ; or, la défaite de Mithridate par Pompée date de l'an 67, ce qui coïncide assez.

<sup>2</sup> On sait assez qu'il s'est trouvé de nos jours des hommes assez peu judicieux pour nier jusqu'à l'existence physique de Jésus. Il fallait que ces hommes fussent bien embarrassés de son existence providentielle, pour en venir à ce comble d'absurdité.

<sup>3</sup> Le nom de Saül tient à une racine qui développe l'idée de hauteur ; et celui de Paul, au contraire, à une racine qui exprime l'humilité.



## CHAPITRE VIII.

*Douzième révolution dans l'État social. Constantin est forcé d'embrasser le christianisme, et d'abandonner Rome. Invasion des Goths. Chute de l'Empire romain.*

**M**ais tandis que toutes ces choses se passaient, le mouvement désorganisateur qui menaçait l'Empire romain commençait à se manifester. Il semblait qu'on entendait déjà les sourds craquements qui annonçaient la chute de cet édifice mal construit. Au nord, les Bretons s'étaient révoltés, et avaient massacré les légions romaines. Au midi, les Juifs, encore couverts du sang d'un Envoyé divin, mais toujours soutenus par l'espérance d'un libérateur à venir, avaient essayé plusieurs fois de se soustraire au joug. Vaincus partout, et dispersés parmi toutes les nations de la terre, ils y avaient porté leur haine. Les Parthes en Asie, les Goths en Europe, avaient déjà menacé les frontières. Les germes de révolte que le génie de l'Empereur Sévère avait comprimés se développèrent avec fureur sous Caracalla. Toutes les passions qui produisent les révolutions, et qui bouleversent les états, fermentaient d'un bout à l'autre de l'Empire. On vit plus de vingt Empereurs dans le troisième siècle, et presque tous élevés sur le trône par la sédition, ou par le meurtre de leurs prédécesseurs. A peine un Empereur était-il massacré, et son meurtrier avait-il saisi la couronne, que trois ou quatre concurrents, chacun à la tête d'une armée, venaient la lui disputer. Le sénat romain, misérable instrument des plus viles passions, mettait au nombre des Dieux les tyrans les plus exécrables. Il ne rougissait pas de décerner les honneurs divins à un Caracalla, le meurtrier de son père et de son frère, le fléau de Rome, et l'horreur du genre humain. Le Polythéisme, avili, ne pouvait opposer aucune digue à ces désordres.

Ce fut au milieu de ce trouble, tandis que le feu du ciel embrasait le Capitole, et que la peste moissonnait le peuple d'Orient, que les sectateurs d'Odin, après avoir ébranlé les frontières, les franchirent enfin. D'abord connus sous le nom général de Goths, on les distingua bientôt par les surnoms qu'ils se donnaient. Les Francs et les Sicambres furent les premiers connus<sup>1</sup>. Ces peuples, enflammés d'un enthousiasme religieux et guerrier, non contents d'attaquer l'Empire romain en Europe, envahirent encore ses possessions en Asie, et bientôt en Afrique. D'abord on en détruisit un grand nombre ; mais aucune défaite ne put ralentir leur audace. Ils semblaient renaître sous le fer qui les mutilait, comme la mythologie le raconte de L'hydre de Lerne. Vainement Claude II avait-il massacré trois cent mille Goths proprement dits<sup>2</sup>, et Aurélien autant d'Allemands, ces deux victoires n'empêchèrent pas que peu d'années après il ne fallût leur céder la Dacie et la Thrace. Les Bourguignons, les Vandales, les Francs, se succédaient les uns aux autres, et portaient partout la désolation.

Constantin, justement épouvanté de la situation de l'Empire, voyant sa partie morale entièrement corrompue, et son existence physique évidemment compromise en Occident, se détermina, en embrassant le culte des chrétiens, à consolider la révolution religieuse

que la force des choses avait amenée, et à transférer le trône impérial sur les rivages du Bosphore. Ce double mouvement était devenu indispensable. Il fallait abandonner un culte usé, qui n'offrait plus aucune garantie ; et, au milieu de l'orage qui se préparait, concentrer sur un point limitrophe de l'Asie et de l'Europe, une partie des lumières que Rome n'était plus en état de conserver. Cette ville audacieuse, dont rien ne pouvait abattre l'arrogance, était dévouée la destruction. Quelque jugement que la postérité ait d'ailleurs porté sur le caractère particulier de Constantin, il n'en reste cependant pas moins vrai que ce fut un homme de génie, qui jugea son siècle, et qui fit avec intelligence et force ce que les circonstances exigeaient de lui.

Ainsi le culte chrétien triompha, et, du sein même de la poussière où il était né, s'éleva tout à coup sur le trône. Il présenta aux flots de barbares dont l'Empire était inondé une digue morale, contre laquelle tous leurs efforts vinrent se briser. Tandis que rien de physique ne pouvait résister à la violence de leur impulsion, ce culte les saisit dans des liens spirituels, où la fougue de leurs passions vint s'amortir. Les ténèbres de l'ignorance, roulant avec eux devaient couvrir l'Europe, et la tenir longtemps plongée dans une atmosphère ténébreuse. Il fallait un culte approprié à cette situation pénible, et la Providence l'ayant prévu avait tout préparé pour que ce culte s'établît. Il avait été mis, par la force intellectuelle de son fondateur, au-dessus de la fatalité du Destin, et de la puissance arbitraire de la Volonté, également vaincues, et par le sacrifice volontaire de sa vie, et par la victoire qu'il avait remportée sur la mort.

Il est tout-à-fait inutile que je m'arrête sur cette épouvantable époque de l'histoire moderne. On sait assez que le terrible Alaric, le premier qui eut l'honneur de prendre et de saccager Rome, avait été général d'armée sous Théodose I, Empereur d'Orient. On n'ignore pas que Théodose, qui avait employé Alaric et ses Goths pour se défaire de son compétiteur Eugène, leur donnait un salaire, changé en tribut sous le règne du faible Arcadius. Cependant Alaric, mécontent de ce tribut, et prétendant à de plus nobles trophées, laisse là son tributaire pour attaquer Honorius, Empereur d'Occident. Stilicon, général des armées d'Honorius, pouvait seul résister à ce redoutable ennemi ; on l'accuse de l'avoir appelé, on lui tranche la tête. Rome est prise, et l'Empire d'Occident déchiré. Les sectateurs d'Odin, le voyant ouvert, y pénétrèrent de tous les côtés. Alaric avait fait la brèche, tous les autres barbares s'y précipitent, et veulent avoir part au pillage. Les Vandales saisissent l'Espagne ; les Bourguignons et les Francs envahissent les Gaules ; les Visigoths s'emparent de l'Oscitanie ; les Lombards inondent l'Italie. Les Romains, forcés d'évacuer la Grande-Bretagne, n'éprouvent partout que des revers. Pendant ce temps les Huns, conduits par le farouche Attila, menacent à la fois les vaincus et les vainqueurs, pillent et massacrent tout ce qu'ils trouvent devant eux, sans distinction de culte ni de nom, et ajoutent à la confusion générale. Enfin Odoacre, à la tête de ses Hérules, arrive au milieu du désordre, entre dans Rome, et détrône Augustule, l'an 476 de notre ère. Quelques années après, Clovis, Roi des Francs, acheva la conquête des Gaules, commencée par Mérovée et Childéric, et y fonda le Royaume de France. On sait assez comment Clotilde, sa femme, fille de Chilpéric, Roi des Bourguignons, lui persuada d'embrasser le christianisme. Cet événement de la plus haute importance, en soumettant le culte d'Odin à celui de Jésus, consolida les desseins de la Providence, et sauva la société européenne de la perte assurée où l'entraînait la fatalité du Destin.

On ne doit pas oublier que les Goths par les mains desquels l'Empire romain fut renversé, sous quelques noms qu'ils se présentent dans les Annales modernes, étaient des sectateurs

d'Odin, formés d'un mélange de peuplades asiatiques et européennes descendues du Nord. Ils avaient le caractère, les mœurs, les lois, et presque le même culte que les Celtes primitifs. Comme leur seule vertu était la valeur guerrière, ils ignoraient tous les arts d'agrément, toutes les sciences de pure spéculation, et se faisaient gloire de les ignorer. La haine qu'ils nourrissaient pour le nom romain, et que leur Législateur leur avait inculquée il y avait environ cinq ou six siècles, leur rendait odieux tout ce qui s'y attachait ; ce nom était pour eux l'expression de ce qu'on peut imaginer de bas et de lâche, d'avare et de vicieux. Ils attribuaient aux sciences et aux arts cultivés par les Romains, qu'ils avaient en horreur, l'état d'avilissement où ce peuple était tombé<sup>3</sup>.

Aussi, partout où les Goths portèrent leurs pas ; leurs traces furent teintes de sang, et leur présence annonça le ravage ; les provinces les plus fertiles furent converties en déserts ; les villes détruites, les campagnes incendiées, les habitants égorgés ou entraînés en esclavage : bientôt la famine et la peste ; se joignant aux horreurs de la guerre, mirent le comble à la désolation des peuples. Depuis deux mille ans, l'Univers n'avait pas été en proie à tant de fléaux à la fois. Les écrivains contemporains qui ont eu le malheur d'être témoins de ces scènes de dévastation et de carnage, ont de la peine à trouver des expressions assez énergiques pour en peindre toutes les horreurs<sup>4</sup>.

L'Europe ravagée se couvrit insensiblement de terres incultes et de marais fétides ; la plus affreuse barbarie succéda partout à la civilisation. L'Italie elle-même, le centre du luxe et des arts, cette contrée où l'agriculture était suivie avec un soin extrême, l'Italie fut tellement bouleversée par les barbares, qu'encore au neuvième siècle, elle était couverte de forêts qui servaient de repaires à des bêtes sauvages.

Lorsque ce violent orage fut un peu calmé, que les vainqueurs, fatigués de meurtres et de dévastations, se reposèrent sur les débris qu'ils avaient amoncelés, il se trouva que ce vaste corps politique appelé l'Empire romain, misérablement déchiré, se divisait en une foule de petits états, entre lesquels toute communication était interrompue. Le commerce était abandonné ; les arts les plus utiles ne trouvaient plus d'artisans ; l'agriculture même était négligée ; les pirates seuls couvraient les mers ; les habitants des parties un peu éloignées d'un même royaume ne pouvaient entretenir ensemble aucune relation<sup>5</sup>. Le moindre voyage était une entreprise périlleuse : enchaînés par mille obstacles au lieu où le sort les avait fait naître, la plupart des hommes ignoraient jusqu'au nom des autres pays ; et livrés à l'infortune, ne conservaient aucune idée de leur ancienne prospérité.

## Notes du Chapitre

<sup>1</sup> Le nom de Sicambres (Sig-Kimbres) signifie les Cimbres victorieux.

<sup>2</sup> Je répète qu'on doit entendre par les Goths, les sectateurs d'Odin, en général. Les Sicambres, les Francs, les Vandales, les Allemands, etc. sont des surnoms donnés à ces mêmes Goths, relativement à leur caractère ou à leur mœurs, comme celui d'Ostrogoths ou de Visigoths le sont relativement à leur position géographique. Les Goths, Gothans ou Gothins étaient, par rapport à Odin, ce que sont les Chrétiens par rapport au Christ.

<sup>3</sup> Ils enveloppaient dans cette proscription jusqu'à l'art d'écrire. Aussi, ce n'est qu'aux historiens grecs ou latins qu'on doit le peu de notions qu'on a sur eux. Lorsque, revenus de leurs préjugés, ils commencèrent à rédiger leurs annales, le souvenir de leur origine était entièrement perdu. Jornandès, Paul, Warnefride, Grégoire de Tours, quoique les plus anciens et les plus accrédités de leurs historiens, ne donnent sur leur origine, leurs lois et leurs mœurs, que des lumières confuses et peu satisfaisantes.

<sup>4</sup> Procope dit que c'est par un sentiment d'humanité qu'il ne veut pas transmettre à la postérité le détail des cruautés exercées par les Goths, pour ne pas l'effrayer par ces monuments de barbarie. Idace, témoin oculaire de la désolation qui suivit l'irruption des Vandales en Espagne, dit que lorsque ces barbares eurent tout ravagé avec la dernière férocité, la peste vint encore ajouter ses horreurs à cette calamité. La famine, dit-il, fut si générale, que les vivants, furent obligés de se nourrir de cadavres. Saint Augustin confirme le récit de ces malheurs. Les rivages de l'Afrique furent aussi maltraités que ceux d'Europe. On assure que dans la seule guerre des Vandales, il périt plus de cinq millions d'hommes.

<sup>5</sup> Les communications étaient si difficiles, il y avait si peu de commerce parmi les hommes, qu'encore vers la fin du dixième siècle un abbé de Clugny, en Bourgogne, ayant été sollicité de venir conduire des moines dans un monastère auprès de Paris, s'excusa en disant qu'il ne voulait pas s'exposer à voyager dans une région étrangère et inconnue. Plus d'un siècle après, au commencement du douzième, les moines de Ferrières, dans le diocèse de Sens, ne savaient pas qu'il existait en Flandre une ville appelée Tournai ; et les moines de Saint-Martin de Tournai ignoraient également où était le couvent de Ferrières. Une affaire qui concernait les deux couvents les obligea à avoir quelques communications ; ils se cherchèrent avec des peines infinies, et ne parvinrent enfin à se trouver que par hasard. La Géographie était si peu cultivée qu'on ne connaissait même plus la place respective des trois parties du Monde. On voit sur les cartes fabriquées dans ces temps d'ignorance, Jérusalem placée au milieu de la Terre, et l'Asie, l'Afrique et l'Europe, tellement disposées autour, qu'Alexandrie est aussi près de la ville sainte que Nazareth.

## CHAPITRE IX.

*Réflexions sur ces événements. Situation du sacerdoce et de la royauté. Nouveaux déviements de la Volonté.*

Ainsi la population européenne se trouvait revenue, après un nombre de vicissitudes plus ou moins pénibles, au même état d'où elle était partie plusieurs milliers d'années auparavant. Il y avait pourtant cet avantage pour elle, qu'elle avait l'expérience du passé, et qu'un culte providentiel, élevant autour d'elle des barrières protectrices, la défendait contre sa propre ignorance et contre ses propres fureurs. La Volonté, violemment comprimée par les derniers événements, subissait d'une part le joug du Destin, et de l'autre, celui de la Providence. Il était question de voir si, en sortant de cet état d'accablement, elle voudrait reconnaître librement l'une ou l'autre de ces deux puissances, s'allier à l'une d'elles en particulier, ou leur servir de lien commun. D'un côté était l'autorité civile et militaire ; de l'autre, l'autorité spirituelle et sacerdotale. D'abord ces deux autorités encore ébranlées par les secousses réitérées que venait d'éprouver le corps politique, mal affermies et mal ordonnées, se connaissaient à peine ; et tantôt trop confondues, et tantôt trop séparées, ignoraient leurs limites réciproques et leurs véritables attributions. Durant L'espace d'environ deux siècles et pendant la violence de l'invasion, il fut impossible de rien distinguer à travers les ténèbres épaisses que les barbares entraînaient avec eux ; à peine soupçonnait-on qu'on eût un souverain Pontife, et ce souverain Pontife ignorait, au milieu de l'orage, s'il existait encore des monarques. Mais enfin, quand la tranquillité reparue permit d'examiner l'état des choses, on dut voir avec étonnement que, non seulement ces deux autorités ne se connaissaient pas entre elles, mais encore que les divers membres dont elles étaient composées ne les reconnaissaient pas eux-mêmes : en sorte que, sous l'apparence d'un régime sacerdotal et royal, il n'y avait en effet que deux anarchies dont tous les efforts tendaient à se dominer mutuellement.

Malgré les coups dont elle venait d'être frappée, cette indomptable Volonté européenne persistait dans son mouvement. Incapable de secouer deux jougs aussi rigoureux que ceux de Jésus et d'Odin, qu'elle portait ensemble, elle cherchait à les détruire en les divisant, et y parvenait. Déjà le christianisme, attaqué jusque dans ses fondements, avait été ébranlé par une foule de novateurs hardis, appelés hérésiarques, à cause des opinions particulières qu'ils professaient. Tandis que les uns regardaient Jésus comme Dieu même, descendu du ciel pour éclairer les hommes, les autres ne voulaient voir en lui qu'un génie céleste, qu'un prophète divin, et même qu'un homme inspiré comme Moïse, Orphée ou Socrate. Si d'un côté des hommes attachés à l'orthodoxie, tels que Berylle et Paul de Samosate, tâchaient d'établir les mystères de La Trinité et celui de l'Incarnation ; de l'autre, Arius et Macédonius les attaquaient avec violence. Artemon et Théodote trouvaient-ils les dogmes du christianisme trop obscurs et sa morale trop sévère, tout à coup survenait Montan et ses encratistes, qui se prétendaient appelés à y apporter encore plus d'obscurité et de rigueur. La discipline de l'Église, le culte rendu à la Vierge, étaient aussi l'occasion d'une foule de sectes. Il y avait des chrétiens philosophes ou systématiques, qui, cherchant de bonne foi à rendre les

mystères du christianisme conformes aux idées que la raison leur fournissait, tâchaient de les expliquer par la doctrine de Pythagore ou de Platon, par le système des Émanations des Chaldéens, par la croyance des deux principes de Zoroastre. Valentin, Basilide, Saturnin, Carpocrate, Marcion, Bardesane, et sur tout Manès, se firent remarquer dans cette route.

Au milieu de ce tumulte, les souverains Pontifes, appelés Patriarches ou Papes, qui auraient dû se trouver revêtus d'une force suffisante pour établir l'orthodoxie de l'Église, en maintenir les droits, et faire taire les novateurs, virent avec effroi qu'ils étaient dénués d'autorité réelle ; que leurs décisions n'étaient respectés d'aucun parti et que, forcés d'obéir aux mouvements de la multitude, ils devaient sanctionner alternativement le pour ou le contre, selon que le pour ou le contre était adopté par la majorité de certaines assemblées appelées Conciles, auxquelles l'opinion générale voulait qu'ils fussent soumis. Pour comble de malheur, ces souverains Pontifes, dépouillés ainsi de toute souveraineté, et ne trouvant alors dans leurs mains aucune arme assez forte pour arrêter les progrès des hérésies, puisque les hérétiques ne se soumettaient ni à leurs décisions ni à leurs anathèmes, irrités par la résistance, et cédant à des passions qui ne manquent jamais au cœur de l'homme le plus intègre, quand il croit la Divinité intéressée dans sa propre cause ; ces souverains Pontifes, dis-je, s'accoutumèrent imprudemment à considérer comme criminels des hommes qui n'étaient que dissidents, et les déférèrent à l'autorité civile des monarques. Ceux-ci, flattés de prendre cet avantage sur le sacerdoce, et sans prévoir les épouvantables inconvénients qu'il pouvait entraîner par la suite, prêtèrent leurs forces, et convertirent en affaires d'état, des querelles religieuses qui auraient dû se renfermer et s'éteindre dans l'enceinte de l'Église. Le bannissement, l'exil, la perte des biens, la mort, furent prononcés contre des opinions. Les chrétiens, d'abord persécutés, devinrent persécuteurs ; le sang coula ; et les partis, alternativement vainqueurs, ne virent d'autres malheurs dans l'État que celui de ne pas exterminer entièrement le parti oppose.

Ainsi donc, le sacerdoce chrétien, en se laissant envahir par les formes républicaines, en soumettant, contre toute raison, son chef suprême à la volonté d'une assemblée, en méconnaissant ce chef, en lui disputant son rang, son titre, son autorité, se livra lui-même à l'anarchie, et se dévoua à la nullité ou au despotisme. Il autorisa les monarques à ne point reconnaître ce qu'il ne reconnaissait pas, et provoqua cette lutte scandaleuse qui pendant plus de mille ans affligea l'Europe. L'importance qu'il donna aux hérésies les multiplia ; l'appel qu'il fit à la force civile l'en rendit dépendant ; et lorsqu'au seizième siècle, il se trouva divisé et détruit, il ne dut attribuer sa division et sa destruction qu'à ces mêmes formes républicaines qu'un fol orgueil, une volonté indisciplinable lui avait fait adopter.

Ces formes insolites dont les monarques avaient d'abord profité pour diminuer habilement l'influence des souverains Pontifes, et se soustraire à leur surveillance, furent d'ailleurs une arme à deux tranchants dont ils ne tardèrent pas à ressentir les atteintes ; car, puisqu'ils trouvaient bon que l'autorité fût divisée d'un côté, et soumise à la sanction du corps sacerdotal, ils ne pouvaient pas trouver mauvais qu'elle le fût de l'autre, et que le corps féodal les dominât. Cette réaction était d'autant plus inévitable qu'il était plus naturel aux barons de se regarder comme indépendants des rois, qu'aux prêtres de se considérer comme déliés de l'obéissance envers leur chef suprême. Les hordes de Goths qui, sous différents noms, envahirent l'Empire romain, n'étaient point composées de soldats mercenaires soumis à un despote, mais d'hommes farouches, conduits par un chef, leur égal, et conquérants pour eux-mêmes. Avant d'entreprendre aucune affaire, ils délibéraient en commun et la

décidaient à la majorité. L'autorité du chef se bornait à faire exécuter la volonté générale. Après la conquête, chaque guerrier regarda la portion de terre qui lui était échue avec la quantité de familles qui en dépendaient, comme une récompense de sa valeur. Il renouvela dans ces contrées presque tous les usages, presque toutes les lois qui avaient existé autrefois, et dont j'ai parlé au commencement de cet ouvrage ; mais avec cette différence notable, que ne trouvant point d'unité dans le culte nouveau qu'il adopta, il ne se soucia pas d'en mettre dans le Gouvernement royal ; chaque baron se considéra comme maître absolu chez lui , ne reconnut d'autre obligation que celle de suivre le Roi à la guerre ; et, se constituant son propre juge et son propre vengeur, ne releva que de Dieu et de son épée. Alors l'Europe se trouva morcelée en une infinité de petites souverainetés, dont l'étendue se bornait souvent au donjon où résidait le souverain.

Telle fut la fin de l'Empire universel ; et tel avait été son commencement. Cet Empire, après avoir atteint son dernier degré d'élévation, était descendu à son dernier degré d'abaissement. Il allait rester dans cette situation, plus ou moins longtemps, selon les circonstances, et selon que l'action des trois grandes Puissances de l'Univers se réunirait encore pour opérer sa reconstruction.



## CHAPITRE X.

*Vue rapide sur l'état de l'Asie. Mission de Mahomed et ses suites. Treizième révolution.*

**I**l faut remarquer qu'au moment où les ténèbres s'épaississaient de plus en plus sur l'Europe, et couvraient l'occident de notre hémisphère, l'orient et le midi de l'Asie recommençaient à jouir de quelque clarté. Les orages violents qui avaient agité la Chine après le règne du fameux Tsin-ché-hoang<sup>1</sup>, s'étaient apaisés ; et cet Empire avait ensuite joui d'un assez grand éclat. Plusieurs hommes de génie avaient paru dans son sein. On avait vu une ambassade chinoise franchir pour la première fois ses frontières, parcourir la Haute-Asie, la Perse, une partie de l'Europe et l'Inde, pour y puiser de nouvelles lumières sur les sciences et sur les arts. Les Japonais avaient été soumis à un tribut, et la Corée avait été conquise. La grande muraille, entreprise autrefois pour arrêter les irruptions des Tatares, mai qui tombait en ruines depuis plusieurs siècles, avait été partout relevée, et couvrait une étendue de plus de cinq cents lieues. Enfin, une des belles inventions qui aient honoré l'esprit humain, celle du papier, favorisait encore le progrès des sciences<sup>2</sup>.

L'Inde était également florissante ; le règne du célèbre roi Vikramaditya avait reproduit tout ce que cette contrée avait eu autrefois de remarquable ; la poésie y avait été surtout cultivée avec un grand succès ; il semblait que ces peuples, déjà vieux, mais encore vigoureux et sains, reprenaient une nouvelle vie, au sortir de quelque violente maladie qui avait menacé leur existence.

Une nouvelle dynastie, celle des Sassanides, s'était élevée en Perse ; et ce royaume, embelli et mieux gouverné, avait pu faire la conquête de l'Arabie<sup>3</sup>.

L'Afrique n'était pas non plus restée oisive et sans quelque gloire ; les Abyssins avaient même pénétré plusieurs fois dans l'Yémen, et avaient essayé d'y introduire le christianisme.

En général, le cinquième et le sixième siècle, qui furent pour l'Europe une époque de désolation et de barbarie, furent pour l'orient de l'Asie, et particulièrement pour la Chine, des siècles de luxe et de magnificence. Quelques théosophes distingués, tels que Sotoctais au Japon, et un nouveau Bouddha chez les Siamois, avaient même illustré cette époque ; lorsque la Providence, jugeant l'état misérable où la Volonté de l'homme, toujours réfractaire à ses lois, avait amené l'Europe, voyant le pouvoir royal sans force et le sacerdoce sans vertu, livrés l'un et l'autre à des divisions sans fin, qui les réduisaient à la nullité la plus absolue, contemplant Rome et Constantinople, devenues le foyer de querelles interminables, de schismes et d'hérésies aussi ridicules pour le fond que pour la forme, sans espoir de ramener de longtemps à l'unité sacerdotale et royale, des esprits aussi divisés par leurs intérêts propres et leurs passions particulières ; la Providence, dis-je, voulut du moins arrêter ce débordement qui, menaçant d'envahir l'Asie entière, pouvait lui ravir un reste de grandeur qui s'y manifestait. Déjà, comme je l'ai dit, les Abyssins, imbus des opinions hétérodoxes de quelques moines grecs, avaient tenté de les inoculer dans l'Arabie. L'Asie-Mineure, infectée des doctrines opposées d'une foule d'hérésiarques, avait failli entraîner la Perse, en excitant l'ambition d'un jeune prince, fils du roi Nourshirvan<sup>4</sup>. Il était évident qu'il n'y avait pas un



moment perdre ; il fallait une digue très forte qui séparât l'Asie de l'Europe ; et cette digue, ce fut Mahomed qui fut chargé de l'élever<sup>5</sup>.

Mahomed était, comme Odin, un homme puissamment animique, capable d'un enthousiasme passionné, et, comme Jésus, doué d'une force de volonté extraordinaire. Il n'était point instruit, mais il connaissait lui-même son ignorance, et savait en tirer parti pour faire ressortir tout ce que son inspiration avait de plus remarquable. C'est le seul prophète qui ait dit de lui-même, qu'il ne pouvait point pénétrer l'avenir, et qu'il n'était point envoyé pour faire des miracles, mais seulement pour gouverner les hommes et leur enseigner la vérité<sup>6</sup>. Mahomed, abandonné lui-même et agissant dans ses propres facultés, était un homme ordinaire, très aimant, d'un caractère doux, modeste, ami de la paix, et silencieux ; mais lorsqu'il cédait à l'esprit divin qui s'emparait de son âme, rien ne pouvait résister aux mouvements impétueux de son éloquence ; les feux de ses regards embrasaient les âmes, une autorité surnaturelle commandait par sa voix : il fallait le suivre ou l'éviter. Lorsqu'à l'âge de cinquante-deux ans, une persécution inique, à laquelle il ne s'attendait pas, le força de fuir sa patrie, et de recourir aux armes, il déploya une intrépidité et des talents militaires que nul de ses ennemis ne soupçonnait en lui. L'enthousiasme guerrier dont il pénétra ses disciples est au-dessus de toute expression ; Odin lui-même n'en inspira pas un plus grand.

Il est à remarquer ici que si Jésus eût voulu suivre la route des conquêtes qui s'ouvrit devant lui, lorsque les peuples de la Galilée lui offrirent la couronne, et qu'il se fût mis à la tête des Juifs qui attendaient un Messie conquérant, il aurait inévitablement fait la conquête de l'Asie ; mais l'Europe lui aurait résisté ; et, comme c'était en Europe qu'il devait principalement exercer son influence, il dut être incliné à choisir une victoire bien moins éclatante d'abord, mais bien plus forte dans l'avenir, et se résoudre à surmonter la fatalité du Destin plutôt qu'à s'en servir.

Jésus avait succédé à l'inspiration de Moïse, Mahomed succéda à l'inspiration de Moïse et à celle de Jésus, qu'il reconnut également pour divines ; seulement il prétendit que les sectateurs de Moïse s'étaient écartés de sa doctrine, et que les disciples de Jésus avaient mal entendu celle de leur maître<sup>7</sup>.

Il rétablit, en conséquence, l'Unité absolue de Dieu, telle que les hébreux l'avaient reçue de la tradition atlantique, et renferma toute sa religion dans ce peu de paroles : Il n'y a de Dieu que DIEU et Mahomed est son prophète. Il établit d'ailleurs avec la plus grande force l'immortalité de l'âme et le dogme des châtiments et des récompenses futures, selon les vices et les vertus des hommes ; seulement voulant parler à l'imagination animique de la multitude, il eut soin, comme avait fait Odin, de se conformer aux idées de son peuple, dans la peinture qu'il lui présenta des délices qui attendaient ses élus. Dans le Walhalla d'Odin les belliqueux Scandinaves se battaient et buvaient ; dans le paradis de Mahomed, les voluptueux Asiatiques se livraient à un repos enchanteur, et goûtaient sans inquiétude tous les charmes de l'amour.

On ne doit pas oublier que la tradition atlantique concernant l'Unité absolue de Dieu, avait été principalement conservée par les Celtes bodohnes, qui, après s'être mêlés au Atlantes d'Afrique, avaient constitué le peuple arabe, et ensuite le peuple hébreu, en refusant de se soumettre au joug des Phéniciens ; en sorte que cette tradition, ramenée sans altération à sa source, acquit dans la bouche de Mahomed une autorité d'autant plus grande, qu'il sut habilement en détacher ce qui s'y était mêlé d'étranger, chez les Hébreux, par la

fréquentation des Chaldéens, devenus les disciples de Zoroastre et de Krishnen ; c'est-à-dire la Duité des principes cosmogoniques, et la Trinité des facultés divines. Il maintint avec une grande force la dominance de la faculté masculine sur la féminine, et n'oublia pas que Moïse, en attribuant à la femme le premier péché, l'avait soumise à l'homme. Ce fut ce qui l'engagea à consacrer le dogme de la polygamie, réclamé par les mœurs de son peuple et l'usage immémorial de l'Asie. Il négligea ainsi l'influence des femmes, qui avait tant servi, et qui devait tant servir encore à l'établissement du christianisme en Europe<sup>8</sup>. Mais le succès aussi brillant que rapide obtenu par la doctrine de l'islamisme, prouva assez qu'il n'en avait pas besoin.

Mahomed était déjà maître de La Mecque et d'une grande partie de l'Arabie quand il mourut : sa mort, qu'il avait prévue et annoncée dans son Coran, loin de diminuer l'enthousiasme de ses sectateurs, parut l'augmenter encore. Elle fut digne de sa vie. Il ne se la donna pas, comme avait fait Odin, mais il l'accepta<sup>9</sup> ; et peut-être témoigna-t-il plus de grandeur d'âme. En peu d'années, ses successeurs, qui prirent le titre de Califes, vainquirent les Perses, alors dominant sur l'Asie, s'emparèrent de toutes leurs possessions, entrèrent en triomphe dans Jérusalem, conquirent l'Égypte, et, déjà maîtres d'un empire immense, vinrent, en moins d'un siècle, s'établir en Espagne, et menacer de là l'Europe épouvantée.

Après s'être saisis de l'Aquitaine et de toutes les côtes de la Provence jusqu'à Avignon, les Sarrasins, car c'est ainsi qu'on les appelait<sup>10</sup>, s'étaient avancés jusque dans le cœur de la France, lorsque Charles Martel, les ayant atteints dans les plaines de Poitiers, gagna sur eux la fameuse bataille qui mit pour longtemps un terme à leurs progrès en Europe. On a beaucoup vanté cette victoire, et sans doute avec raison, puisque celui qui fut choisi pour l'effectuer avait les qualités nécessaires pour cela ; mais elle était inévitable. L'Europe n'aurait pas pu être entièrement vaincue sans que la face du Monde n'eût changé ; et l'influence de Mahomed n'allait pas jusque là. Les résultats particuliers que cette victoire amena pour la France furent l'extinction de la race de Clovis, l'élévation de celle de Charles Martel, le couronnement de Pépin, et le règne fatidique de Charlemagne, dont je parlerai tout à l'heure.

Mahomed commit, au reste, une faute grave qui abrégua beaucoup la durée du Califat. Il ne songea pas à séparer le glaive de l'encensoir ; et comme il avait réuni l'un et l'autre dans sa main, il les transmit ainsi à ses successeurs ; mais ce puissant Théocrate devait-il s'attendre qu'il se rencontrerait toujours une main assez ferme pour les tenir ensemble ? Ce fut ce qui n'arriva pas. Après le règne glorieux d'Haroun-al-Rashid, le Califat tomba en décadence ; et déjà vers le commencement du dixième siècle, le Calife Radhi ne régnait plus dans Bagdad, que sous la tutelle de l'Émir, chef de sa garde. Cet Émir, devenu de plus en plus puissant, ne garda bientôt plus de ménagements. S'étant assuré d'un corps de Tatares appelés Turcs, qu'il avait sous son commandement, il se rendit maître de la personne même du Calife Kaiem, en se prosternant à ses pieds ; le força à le suivre ; et, le conduisant au palais qui devait lui servir de prison, en tenant la bride de sa mule, le dépouilla, sous l'apparence d'un vain respect, de toute la puissance temporelle<sup>11</sup>.

A partir de ce moment le sacerdoce fut distingué de la royauté dans le culte musulman ; mais comme cette distinction s'était opérée de force, il n'exista jamais de véritable union entre eux. Néanmoins comme le dogme du Destin avait été admis par Mahomed, le sacerdoce se soumit assez promptement, et ne se livra pas à une lutte aussi opiniâtre qu'en Europe.

Quoique la durée du Califat ne fût pas aussi longue qu'elle aurait pu l'être, elle le fut pourtant assez pour remplir le but de son institution. L'Europe fut contenue. Les ténèbres qui la couvraient furent tempérées par son éclat ; et les sciences et les arts cultivés en Espagne, par les soins des Arabes, purent s'y répandre et s'y propager plus facilement quand le moment favorable fut arrivé pour cela.

## Notes de Chapitres

<sup>1</sup> Le même qui voulut anéantir tous les monuments littéraires antérieurs à son règne, et qui réunit tout l'empire dans sa main, après avoir détruit les sept royaumes qui le composaient auparavant : l'an 221 avant Jésus-Christ.

<sup>2</sup> Cette belle invention date de l'an 105 avant Jésus-Christ.

<sup>3</sup> Le commencement de la dynastie des Sassanides est de l'an 155 avant Jésus-Christ, et la conquête de l'Arabie de l'an 240 de notre ère.

<sup>4</sup> C'est le même que nos historiens nomment Cosroès, ou Cyrus-le-Grand ; son fils, aveuglé par le zèle de quelques prêtres chrétiens, s'était armé contre lui après avoir embrassé leur culte. Mais le monarque ayant découvert et puni le crime de ce prince, en conçut une telle haine contre la religion à laquelle il l'attribuait, qu'après l'avoir proscrite dans ses états, il l'attaqua partout où il put l'atteindre.

<sup>5</sup> Mahomed naquit vers l'an 569 ou 570 après Jésus-Christ. Il commença son Apostolat âgé de quarante-deux ans, l'an 612 ; et fut Proscrit à la Mecque, l'an 622. C'est de cette époque que date la gloire de Mahomed, et l'ère des Musulmans appelée Hégire, parce que leur Prophète fut obligé de s'enfuir à Médine.

<sup>6</sup> Les miracles qu'on lui a attribués depuis, sont, soit des allégories mal comprises, ou des impostures ridicules dont ses amis fanatiques ou plutôt ses ennemis ont chargé sa mémoire.

<sup>7</sup> Il est digne de remarque que ce fut le même reproche que les Oracles du Polythéisme adressèrent constamment aux Chrétiens. Ces oracles, consultés sur la religion nouvelle, et sur l'intolérance inaccoutumée de ses sectateurs, répondaient tous qu'il ne fallait pas accuser Jésus de ces excès, mais seulement ses Disciples qui avaient corrompu sa doctrine : Jésus étant un homme divin, le plus admirable de tous ceux qui eussent paru sur la Terre.

<sup>8</sup> J'ai dit que ce fut Clotilde qui engagea Clovis à embrasser le christianisme. Une sœur des empereurs Basile et Constantin, manie à un grand knès de Russie, nommé Volodimer, obtint de son mari qu'il se fit baptiser. Environ dans le même temps Miscislas, duc de Pologne, fut converti par sa femme, sœur du duc de Bohême. Les Bulgares reçurent ce culte de la même manière. Giselle, sœur de l'empereur Henri, fit encore chrétien son mari, roi de Hongrie. La même chose arriva en Angleterre.

<sup>9</sup> Mahomed, après avoir été au temple faire sa dernière prédication et sa dernière prière, rentra dans son palais et se coucha. Sa fille Fatime était au chevet de son lit avec plusieurs de ses disciples. Il dit à sa fille en lui prenant la main : Voilà la Mort à la porte ; elle demande la permission d'entrer... et, après un moment de recueillement, ayant embrassé sa fille pour la dernière fois, il se tourna vers la porte, et ajouta : Qu'elle entre ! Et il expira.

<sup>10</sup> C'est-à-dire les dominateurs d l'Asie.

<sup>11</sup> Cet usurpateur se nommait Ortogrul-beg. La race Ottomane qu'on en fait descendre, date sa puissance de cet événement, arrivé l'an 1050 de notre ère.

## CHAPITRE XI.

*Règne de Charlemagne. Quatorzième révolution. Les Croisades. Prise de Jérusalem par les Chrétiens. Prise de Constantinople par les Musulmans. Causes et résultats de ces trois grands événements.*

**D**epuis l'époque de l'irruption des Goths, la chute de l'Empire romain, et l'extinction des lumières en Occident, jusqu'au moment où ces lumières commencèrent à renaître, après un espace de mille ans, c'est-à-dire, depuis le cinquième jusqu'au quinzième siècle, il se passa en Europe plusieurs événements remarquables, parmi lesquels on doit surtout en distinguer trois : le règne de Charlemagne, la prise de Jérusalem par les Croisés, et celle de Constantinople par les Musulmans. Le premier de ces événements et le dernier furent l'ouvrage du Destin. Celui du milieu dépendit seul de la Volonté de l'homme qui se réveilla au onzième siècle comme d'un long assoupissement. Mon intention étant de revenir plusieurs fois sur ces événements majeurs, et même d'examiner un peu en détail l'intervalle de temps qui les sépare, je vais me contenter d'en esquisser les traits les plus saillants.

Charlemagne fut le premier monarque, dans ces temps modernes, dont le génie, s'élevant à de hautes conceptions, osa former le projet de rétablir l'Empire romain, détruit depuis plus de trois siècles, et de jeter sur ses débris les fondements d'un nouvel empire universel. Cet homme extraordinaire, surtout pour le temps où il vivait, géant élevé au-dessus d'un peuple de pygmées, réussit d'abord dans son entreprise. Heureux conquérant et politique habile, il couvrit l'Europe de ses trophées, et saisit dans Rome la couronne impériale que lui offrait le pape Léon. L'Empire qu'il posséda surpassa même celui des Romains en Occident<sup>1</sup>. Mais cet éclat inattendu, et qu'on ne devait point attendre, fut pour la France une sorte d'aurore boréale, qui, se montrant tout à coup au milieu des ténèbres, ne les dissipa un moment que pour en laisser apercevoir toute la profondeur.

Cet effort du Destin ne pouvait point durer. Il aurait fallu, pour en consolider les étonnants effets, que Charlemagne eût songé à y faire intervenir la Providence ; mais son intelligence n'était point ouverte de ce côté. Sans se souvenir que son père Pépin n'était qu'un Maire élevé sur le trône en place d'un roi légitime, dont l'autorité douteuse et chancelante avait eu besoin de l'assentiment du souverain Pontife pour se soutenir, il se reposa sur la seule force de son génie et de ses armes. Il dédaigna de fonder sur les bases solides de la Religion l'édifice de sa grandeur. Il embrassa le culte par politique, le propagea par ambition, et ne rendit au pape qu'un hommage illusoire ; quoiqu'il feignit de recevoir la couronne impériale de ses mains, il se garda bien de la lui soumettre ; et, comme fâché de quelques condescendances et de quelques frivoles présents, il témoigna assez hautement qu'il ne prétendait pas dépendre du sacerdoce, puisqu'au moment où il associa son fils Louis à l'Empire dans Aix-la-Chapelle, il lui commanda de prendre lui-même sur l'autel la couronne, ne voulant pas qu'il la reçût d'un Pontife. Cet insolent orgueil, qui a été imité quelquefois, a toujours mal réussi. Cette couronne que Charlemagne dédaigna de devoir à la Providence, ne resta pas longtemps dans sa maison. Après avoir été le prétexte de bien des malheurs, elle tomba de la tête de

Louis-l'Enfant sur celle d'un comte de Franconie, ainsi que je le raconterai plus loin.

J'ai dit que le règne de Charlemagne fut l'ouvrage du Destin, et que l'événement qui vint ensuite, la prise de Jérusalem, principal objet des Croisades, fut celui de la Volonté de l'homme. On se demandera peut-être, comment ces deux événements peuvent se classer de cette manière, et quel est le moyen de reconnaître cette classification. Si l'on se fait cette demande, j'en serai d'autant plus content qu'elle me fournira l'occasion de résoudre plusieurs questions semblables sur lesquelles je ne me suis point arrêté, parce que, trop plein de mon sujet, et jugeant la chose trop évidente, d'après les principes précédemment posés, j'ai négligé de le faire. D'ailleurs, dans un ouvrage de la nature de celui-ci, on ne peut ni tout dire à la fois ni tout expliquer en même temps ; il faut que l'esprit de l'écrivain soit amené à parler des choses par les choses mêmes ; et ce serait à tort qu'un lecteur impatient l'accuserait d'obscurité avant d'avoir achevé de lire l'ouvrage en entier. Ce n'est que par l'ensemble qu'on peut juger des détails. C'est pourquoi une seconde lecture est indispensable à ceux qui veulent saisir un système quelconque, de quelque manière qu'il soit exposé.

Le règne de Charlemagne fut l'ouvrage du Destin, parce qu'il dépendit de la position de ce monarque, de son génie particulier, et de tous les antécédents qui avaient amené le couronnement de Pépin, son père. Personne que lui ne voulait le but où il tendait, et souvent personne ne le voyait. Son seul ascendant entraînait toutes choses, qui se seraient arrêtées s'il s'était arrêté, et qui, en effet, cessèrent de marcher dès qu'il cessa d'être. Rien autour de lui ne se remuait qu'il ne se remuât. Son impulsion fatidique était tellement nécessaire que, dès qu'elle n'exista plus, tous les ressorts de son gouvernement se détraquèrent. L'édifice qu'il avait élevé avec mille fatigues s'écroula dès qu'il ne le soutint plus, parce que les volontés qui l'avaient secondé dans son établissement étaient toutes passives, la sienne seule agissant activement dans son propre destin. Si Charlemagne avait intéressé la Providence à son œuvre, son œuvre aurait persisté, précisément en proportion de l'action providentielle qu'il y aurait évoquée. Voulez-vous savoir comment ? Je sais vous le dire, et vous dévoiler un grand mystère ; faites-y attention. Son œuvre aurait persisté, parce qu'il aurait continué à la conduire. En se reposant sur son destin, il se reposa sur un effet transitoire qui ne pouvait pas s'étendre au-delà de sa cause ; et comme il ne s'était rien réservé au-delà de sa vie, sa mort fut le terme de ses travaux.

A présent, jetez les yeux sur les Croisades. Le mouvement qui les produisit était inhérent à la masse qui se mouvait. Toutes les volontés extérieures paraissaient se réunir en une volonté intérieure qui se fixait sur le même objet : arracher Jérusalem aux Infidèles. Le moindre goujat ne différait pas sur ce point de sentiment avec le monarque ; et le destin de l'un comme le destin de l'autre étaient également forcés de suivre l'impulsion donnée, qui ne venait ni de celui-ci ni de celui-là, qui venait on ne savait d'où. C'était un tourbillon qu'il était très difficile d'éviter, et duquel on ne pouvait plus sortir une fois qu'on y était entré. L'intensité de son mouvement s'augmentait en raison de sa masse, et sa masse en raison de son mouvement, dans un tourbillon de cette nature, qu'on peut appeler tourbillon volitif, le centre est partout ; il manque d'effet jusqu'à ce qu'il se fixe, ce qui ne se peut faire que par le Destin ou par la Providence. Dans un tourbillon fatidique, comme celui de Charlemagne, par exemple, le centre n'est que sur un seul point ; si ce point manque, tout manque ; à moins que la Volonté ou la Providence n'y supplée. La Volonté fut nulle, et la Providence ne fut point invoquée du temps de Charlemagne. Du temps des Croisades, il ne se trouva pas un seul destin capable de régulariser le mouvement, et d'y appeler la Providence. Aussi



cet immense tourbillon n'eut-il que des résultats excessivement médiocres, du côté où on les attendait principalement.

Si l'on pouvait en croire le témoignage des auteurs contemporains, six millions d'hommes prirent la croix. L'Europe entière, selon l'expression d'une princesse grecque, écrivant l'histoire de son père, l'Europe entière paraissait comme arrachée de ses fondements, et prête à se précipiter de tout son poids sur l'Asie. Il aurait fallu là un homme puissant, capable de concevoir une grande pensée et de l'exécuter ; mais il ne s'en trouva pas, et des torrents de sang coulèrent en pure perte.

On dit que le premier prétexte de ce mouvement extraordinaire fut le bruit qui se répandit tout à coup en Europe que la fin du monde allait arriver. La consternation y fut générale. Beaucoup d'hommes aussi crédules que pieux se réunirent en toute hâte à Jérusalem, où ils s'imaginèrent que Jésus-Christ allait bientôt reparaître pour juger les hommes. Les Turcs, qui se trouvaient maîtres de la Palestine depuis qu'ils avaient dépouillé les Califes de leur autorité, reçurent mal cette affluence de chrétiens, et en maltraitèrent plusieurs. Un de ces pèlerins mal traités, connu sous le nom de Pierre l'Hermite, revint en Europe raconter ses vexations, et exciter les chrétiens à la vengeance. Toute l'Église chrétienne fut émue. Le Concile de Plaisance, auquel assistèrent plus de trente mille personnes, décida la guerre contre les Infidèles ; et celui de Clermont, encore plus nombreux, confirma cette décision.

C'était, comme je viens de le dire, un immense mouvement de la Volonté qui se manifestait. S'il se fût trouvé un homme providentiel ou fatidique, c'est-à-dire un homme de génie, qui eût su attacher à ce mouvement ou la Providence ou le Destin, il est impossible de dire quelles suites énormes il aurait pu avoir. Mais Charlemagne n'était plus depuis longtemps ; le Pape Grégoire VII venait de mourir ; et Charles-Quint n'était pas encore prêt à naître. Plus de quatre-vingt mille hommes, ignorants et fanatiques, conduits par Pierre l'Hermite, ne firent qu'ensanglanter leur route et la couvrir de leurs cadavres. Ils ne parvinrent pas même en Palestine. Beaucoup d'autres Croisés qui suivaient un prédicateur allemand, nommé Gotescalc, furent massacrés en Hongrie. Godefroi de Bouillon eut un sort plus heureux, puisqu'il parvint à s'emparer de Jérusalem, et à y fonder un royaume passager. Mais cette conquête était encore bien peu de chose en comparaison des moyens qu'il y employa. Il n'avait fallu à Alexandre que quarante mille hommes pour soumettre l'Asie ; et quand Mahomed commença sa carrière, il n'avait pas trois cents hommes à ses ordres.

En général, les Croisades n'obtinrent que de faibles succès militaires, et toujours en rapport avec le destin particulier de celui qui les obtenait. La prise de Jérusalem fut le plus important de ces succès, et sans doute Godefroi de Bouillon qui le remporta, le plus illustre des héros croisés, puisqu'il atteignit en quelque sorte le grand but des Croisades ; mais si Godefroi eût été un homme de génie, il aurait bien senti que ce n'était pas pour le faire Roi de Jérusalem que la chrétienté entière s'était émue. Vouloir borner là un mouvement si violent, était une idée misérable, et bien digne du peu de gloire et de durée qui s'attacha à sa réalisation. Il fallait concevoir tout ce qui pouvait résulter de grand et de magnifique de ce succès, et savoir enorgueillir la Volonté elle-même de son propre triomphe. Il fallait déclarer Jérusalem la capitale du monde chrétien, ville sainte et sacrée ; y installer le Pape, revêtu d'une autorité universelle ; et, en suivant le cours des événements qui ne pouvaient pas manquer de se présenter, et qui en effet se présentèrent, s'emparer de Constantinople, y détruire le schisme grec, et en faire la ville impériale, comme sous Constantin. Rien de tout cela ne se fit. Aussi,

par la même raison que l'Empire fatidique de Charlemagne s'était écroulé, faute d'une volonté forte qui le soutînt, le mouvement volitif des Croisades s'éteignit, faute d'un destin assez puissant qui le centralisât. En moins de deux siècles, les chrétiens, chassés de toutes leurs possessions en Asie, n'y conservèrent aucune de leurs conquêtes. Cependant l'action volitive de six millions d'hommes ne pouvait pas être entièrement perdue. Ces expéditions lointaines, quoique sans résultats apparents, eurent pourtant des effets salutaires sur les formes de l'État social et sur les mœurs. Les Croisés, en marchant vers la Terre-Sainte, virent des contrées florissantes et des villes magnifiques ; ils trouvèrent en Asie un luxe dont ils n'avaient point d'idée. L'utilité des sciences et des arts les frappa ; leurs préjugés s'affaiblirent, leur vue s'étendit, de nouvelles idées germèrent dans leurs têtes ils sentirent la différence qu'il y avait entre eux et les autres peuples. Plusieurs associations religieuses et guerrières qui se formèrent, et principalement celle des Templiers, acquirent par l'initiation des lumières théosophiques qu'elles rapportèrent en Europe. Il se fit comme une fusion de connaissances. Celles qui vinrent d'Orient se mêlèrent à celles qui sortaient d'Espagne, et se fécondèrent mutuellement.

Je reviendrai plus loin sur la plupart de ces choses, qui demandent un examen plus approfondi.

Mais ce mouvement violent qui venait d'avoir lieu avait alarmé l'Asie. Cette terrible Volonté européenne, toujours prompte à se soulever, avait besoin d'être contenue. L'épidémie était devenue telle, qu'on avait vu la veuve d'un roi de Hongrie prendre la croix, et se mettre à la tête d'un parti de femmes ; et plusieurs milliers d'enfants passer en Palestine, conduits par des pédagogues énergumènes. Un mouvement contraire se déclara.

Le chef d'une horde tatare, nommé Témugin se crut appelé par le Destin à faire la conquête du Monde<sup>2</sup>. Il rassembla les principaux Kanhs des Tatares dans une sorte de Diète appelée Cour-lhé, et, leur avant déclaré sa vocation, les engagea à le suivre. Un grand nombre de ces Kanhs y ayant consenti, il prit le nom de Gengis-Kahn, le grand Roi, et marcha à l'accomplissement de ses destinées. Ses succès surpassèrent encore ses espérances. En moins de vingt ans, il avait déjà conquis plus de huit cents lieues de l'orient à l'occident, et plus de mille du midi au septentrion. Ses successeurs étendirent encore ses conquêtes, et les poussèrent depuis les frontières orientales de la Chine, jusqu'au centre même de l'Europe, en Hongrie et en Bohême. Les chrétiens, refoulés de toute part, firent alors rejaillir sur eux-mêmes la flamme dont ils étaient embrasés. Ne pouvant plus entreprendre de Croisades contre ceux qu'ils appelaient les Infidèles, ils s'attaquèrent et se mutilèrent eux-mêmes. Ils prirent la croix contre ceux auxquels ils donnaient le nom d'Hérétiques, sans s'inquiéter de quel côté était l'hérésie. On sait comment le fanatique ambitieux, Simon de Montfort, à la tête de plus de cinq cent mille combattants, sous prétexte de soumettre les Albigeois, ravagea le midi de la France, alors la patrie des lettres et des arts, et étouffa dans leur berceau les muses Occitaniques, (t)

L'orage qui avait ébranlé l'Asie sous le règne de Gengis et de ses enfants, était à peine calmé, que les princes chrétiens tentèrent de renouveler leurs expéditions politiques et religieuses contre les Musulmans ; mais le mouvement volitif avait cessé.

Plus de soixante mille personnes furent égorgées à la seule prise de la ville de Béziers. Avant de monter à l'assaut, les Croisés demandèrent aux légats comment, à leur entrée dans la ville, ils pourraient distinguer les catholiques des hérétiques. « Tuez-les tous, répondit Izarn ;



Dieu connaîtra ceux qui sont à lui. » La suite de cette abominable Croisade, qui renversa l'espérance de la France, et retarda ses destinées de plusieurs siècles, fut l'établissement du Tribunal de l'Inquisition, l'effroi de l'humanité, et la honte du culte chrétien.

Ces princes, réduits à leurs propres destins, furent partout repoussés ; et, pour comble de maux, une maladie cruelle attaqua leur armée. Un des meilleurs rois qu'ait possédés la France, Saint-Louis, malheureusement entraîné par le vertige de son siècle, atteint en Afrique de miasmes mortels, succomba à l'épidémie, et mourut étendu sur la cendre, avec autant de piété que de courage<sup>3</sup>.

Ces nouvelles agressions de l'Europe entraînèrent de nouvelles réactions de la part de l'Asie. L'Empire ottoman, fondé en Bithynie à la fin du treizième siècle, s'y était accru en silence, et avait acquis des forces redoutables. Tout à coup il paraît sur la scène du monde, et entre dans la carrière des conquêtes. En un moment, il envahit toute la Syrie, et bientôt il menace l'Europe. Les chrétiens effrayés publient en vain une nouvelle Croisade. Le temps en était passé. Amurât franchit le détroit et s'empare d'Andrinople. Son fils, Bajazeth, gagne la fameuse bataille de Nicopolis contre le roi de Hongrie, Sigismond, dans laquelle périt l'élite de la noblesse française commandée par le comte de Nevers. Sous les successeurs de ces princes, l'Empire grec est morcelé, resserré de plus en plus, et réduit à la seule ville de Constantinople, qui tombe enfin au pouvoir de Mahomed II, vers le milieu du quinzième siècle. La prise de cette ville mit fin à l'Empire d'orient, et livra aux Turcs la plus belle et l'une des plus fortes positions de l'Europe. C'est là que tout ce que l'Islamisme a de plus redoutable, et le Destin de plus vigoureux, est venu établir son siège, comme pour surveiller cette indomptable contrée, et comprimer l'impétuosité de ses mouvements. C'est dans Constantinople que sont déposées les clefs de l'Asie, et que s'est ourdi le nouveau nœud gordien qui seul en assure la domination. Il n'est point de monarchie universelle hors de l'enceinte de ses murs : c'est là que Memphis et La Mecque, Rome et Jérusalem, ont réuni la force de leurs destinées. Les conquérants qui ont prétendu à l'Empire universel, et qui n'ont pas su ce que je découvre ici, en propres termes, n'ont pas connu l'histoire du Monde ; ils ont entièrement ignoré la marche des trois grandes Puissances qui régissent l'Univers, et ont attribué au hasard ou à leur étoile ce qui ne leur appartenait pas.

Dès que ce formidable point d'appui fut posé, l'Espagne fut abandonnée. Le Destin auquel elle n'était plus nécessaire se retira, et le roi Ferdinand put se couvrir d'une gloire immortelle, en remportant sur les Maures une victoire facile. Les Sarrasins, forcés de repasser les mers, se répandirent en Afrique ; et les Juifs, bannis peu de temps, enlevèrent une grande partie de la population et des richesses de ce royaume.

## Notes de Chapitre

<sup>1</sup> Il comprenait l'Italie jusqu'à la Calabre, l'Espagne jusqu'à l'Èbre toutes les Gaules, l'Istrie, la Dalmatie, la Hongrie, la Transylvanie, la Moldavie, la Pologne jusqu'à la Vistule, et toute la Germanie.

<sup>2</sup> En 1206.

<sup>3</sup> Sa mort arriva à Tunis le 25 août 1270.

## CHAPITRE XII.

### *Récapitulation.*

**P**lus de deux mille ans se sont passés entre le commencement de ce Livre et sa fin. Ce long espace de temps ne nous a guère offert que l'histoire de la lutte engagée entre la Volonté et le Destin, la Liberté et la Nécessité. Nous avons vu l'Europe et l'Asie lancer l'une sur l'autre tout ce qu'elles avaient de forces, et triompher alternativement. Au milieu de ces sanglants débats, la Providence, toujours impartiale, toujours prête à secourir le côté le plus faible, a constamment prévenu la perte entière de l'une ou de l'autre puissance, et au moment de son plus grand danger lui a présenté des abris tutélaires. Le lecteur aura sans doute remarqué cette action admirable. Il aura bien vu que la mission de Kong-tzée, de Zoroastre, de Pythagore, avait pour but de conserver les lumières intellectuelles, au milieu des ténèbres matérielles qu'entraînait la dégénérescence universelle des cultes ; il aura bien jugé que si Odin était destiné à renverser le colosse romain, qui menaçait d'anéantir l'Asie, Jésus devait, d'un autre côté, arrêter l'impétuosité de ses mouvements, et empêcher l'entière dissolution de l'Etat social en Europe : dissolution inévitable sans lui. En examinant la situation du Monde à l'époque où Jésus parut en Judée, le lecteur n'aura pas pu s'empêcher de voir qu'il fallait préparer les esprits au grand changement qui allait s'opérer, et qu'Apollonius de Tyane était tout-à-fait propre à remplir cet objet. Mais si l'Europe devait être sauvée, il ne fallait pas que l'Asie pérît ; et sa perte était assurée, si l'Europe, échappée à sa léthargie, venait à se lever furieuse, et, pleine d'un enthousiasme religieux, se précipitait sur elle, comme cela arriva à l'époque des Croisades. La Providence, qui prévint ce mouvement comme elle avait prévu tous les autres, le prévint par la mission de Mahomed. Ce puissant Théocrate, en supposant qu'il n'eût pas été assez fort, était soutenu par Sotoctaïs, et le dernier des Bouddhas ; par Gengis-Kahn et Timour-Lenk, qui étaient leurs productions.

La Providence, en se soumettant aux lois de Liberté et de Nécessité que développent la Volonté et le Destin, n'a point prétendu que l'une de ces deux puissances restât jamais absolument maîtresse de l'autre. C'est pourquoi leurs plus grands efforts sont vains quand ils tendent à ce but. Il se trouve toujours après leurs triomphes les plus décidés, quelque obstacle inattendu qui les paralyse. Cet obstacle est l'ouvrage de la Providence.

La lutte qui s'est malheureusement engagée entre la Liberté et la Nécessité dure depuis longtemps. Elle durera jusqu'à ce que ces deux puissances s'accordent à reconnaître la Providence, fléchissent l'une et l'autre sous son auguste autorité, et lui permettent de les réunir. Alors le trouble qui règne depuis près de cinq mille ans fera place au calme, et l'État social prendra une forme plus régulière et plus favorable la prospérité et au bonheur du genre humain.

## Fin du Livre Quatrième

## LIVRE CINQUIÈME.

Parvenu au point le plus important de l'histoire moderne, j'ai résolu de m'y arrêter un moment, afin de pouvoir, en contemplant de cette hauteur la route que nous avons déjà parcourue, rappeler à mon esprit les principaux événements qui s'y sont présentés, y ajouter quelques nouvelles réflexions, et, poursuivant ma route à travers les événements contemporains, atteindre enfin le but que je me suis proposé au commencement de cet Ouvrage celui d'acquérir sur l'État social de l'homme, des notions moins confuses que celles qu'on nous en avait données jusqu'ici.

## CHAPITRE PREMIER.

Digression sur le Règne hominal ; sur son essence intime, sa composition, la solidarité de ses membres, et les moyens d'élaboration qu'il renferme en lui.

J'ose me flatter qu'un lecteur, même médiocrement attentif, quand même il ne recevrait pas toutes mes idées, les connaît du moins, et peut me permettre de raisonner sur elles. Il ne doit point ignorer à présent que je ne considère pas l'Homme dans son isolement individuel, mais dans l'universalité de son espèce, que j'ai appelée Règne hominal. Ce Règne se présente toujours à moi comme un être unique, jouissant d'une existence intelligible, qui devient sensible par l'individualisation. Quand les philosophes ont dit que la Nature ne fait que des individus, ils ont dit vrai, en appliquant cet axiome à la nature physique ; mais ils ont dit une absurdité, s'ils l'ont étendu à la nature intellectuelle : cette nature supérieure ne fait, au contraire, que des Règnes modifiés d'abord en espèces, ensuite en genres, et enfin en individus, par la nature inférieure. Dans le Règne hominal, les espèces sont des Races distinguées par la couleur, les formes physionomiques et le lieu natal : les genres sont des nations ou des peuples, diversifiés par le langage, le culte, les lois et les mœurs : les individus sont des hommes, particularisés par leur position respective, dans ces Nations ou dans ces Races, et portant dans cette position leurs facultés propres et leur volonté individuelle. Tous les hommes qui composent un peuple composent un être rationnel dont ils sont les membres sensibles ; cet être rationnel, qu'on appelle Corps politique, Peuple ou Nation, possède une double existence, morale et physique, et peut être considéré, ainsi que l'homme individuel, sous le triple rapport de son corps, de son âme ou de son esprit, comme être corporel et instinctif, animique et passionné, spirituel et intelligent. Cette double existence n'est pas toujours dans des proportions harmoniques ; car souvent l'une est forte quand l'autre est faible, et l'une vivante quand l'autre est morte. La même inégalité qui existe parmi les hommes existe aussi parmi les peuples : chez les uns, les passions sont plus développées que chez les autres ; il y en a de purement instinctifs comme de purement intellectuels.

Les hommes sont dans les nations, et les nations dans les Races, comme les couleurs diverses étalées sur la palette d'un peintre. Le Règne hominal les pose d'abord dans leurs teintes les plus tranchées, pour les mélanger ensuite, et en tirer les teinte adoucies dont il composera son tableau. Ce Règne, comme je l'ai assez dit, est une des trois grandes puissances qui régissent l'Univers : il constitue en particulier ce que j'ai appelé la Volonté de l'homme ; mais cette Volonté n'est point simple, comme je viens de le faire entendre ; elle agit sur trois modifications, sans lesquelles elle ne pourrait pas se manifester : ces modifications, qui sont particulières dans l'homme individuel, sont universelles dans l'Homme universel, c'est-à-dire dans le Règne hominal. Le lieu propre de la Volonté dans ce Règne, est l'âme universelle. C'est par l'Instinct universel de l'Homme qu'elle se lie au Destin, et par son intelligence universelle, qu'elle communique avec la Providence : la Providence n'est même pour l'homme individuel, que cette Intelligence universelle, et le Destin, que cet Instinct

universel : ainsi donc le Règne hominal renferme en lui tout l'Univers. Il n'y a absolument hors de lui que la Loi divine qui le constitue, et la Cause première d'où cette Loi est émanée. Cette Cause première est appelée DIEU, et cette Loi divine porte le nom de Nature. Dieu est Un ; mais comme la Nature paraît d'abord offrir un second principe différent de Dieu, et qu'elle-même renferme un triple mouvement d'où paraissent résulter trois différentes natures, la nature providentielle, la nature volitive et la nature fatidique, il suit de là que l'homme individuel ne peut rien saisir qui ne soit double dans ses principes, ou triple dans ses facultés. Lorsque, par un grand effort de son intelligence, il arrive à l'idée vraie de Dieu, alors il atteint le fameux quaternaire de Pythagore, hors duquel il n'y a rien.

J'ai dit tout à l'heure que le Règne hominal, résultat de cette Loi divine appelée Nature, constituait une des trois grandes puissances par lesquelles l'Univers est régi : la Volonté ; et cela doit être conçu ainsi, quoiqu'il contienne aussi les deux autres, qui sont la Providence et le Destin ; parce que c'est la Volonté qui le fait être ce qu'il est, et qui, l'inclinant vers la Providence ou vers le Destin, le conduit à l'une des deux fins de la Nature, qui sont l'unité ou la divisibilité, la spiritualisation ou la matérialisation.

L'essence de la Volonté est la liberté. La nécessité existe également dans le Destin comme dans la Providence ; mais cette Nécessité, dont la forme paraît la même, diffère singulièrement dans le fond. La Nécessité providentielle agit par assentiment ; la Nécessité fatidique, par sensation. Le sentiment qui dépend de la Volonté adhère librement à l'une ou à l'autre de ces deux nécessités, ou les repousse également pour rester dans son centre. La Volonté petit rester dans son centre animique aussi longtemps qu'elle ne se divise pas.

Ce qui arrive à l'Homme universel, au Règne hominal arrive aussi à l'homme individuel. La Volonté qui meut ce Règne, libre dans son essence, reste également libre dans le moindre des individus humains que la nature physique manifeste ; et remarquez soigneusement ceci : Ces individus, quoique libres, ne sont pas isolés ; ils font partie d'un Tout sur lequel ils agissent, et qui réagit sur eux. Cette action et cette réaction continuelle, qui les rend dépendants l'un de l'autre, forme une sorte de lien qu'on peut appeler solidarité. Les individus sont donc solidaires dans les peuples ; les Peuples, dans les nations ; les Nations, dans les races ; les Races, dans le Règne. Une solidarité universelle unit donc le Tout à la moindre de ses parties, et la moindre de ses parties à son Tout. Rien ne peut être détruit, mais tout peut être élaboré. C'est par l'élaboration des individus que s'effectue celle des masses ; et par celle des masses que s'opère celle de l'Ensemble.

Or, il existe deux grands moyens d'élaboration qui, quoique employés sous diverses formes, et désignés par différents noms, n'en sortent pas moins d'une même cause pour arriver à un même résultat. Ces deux moyens sont l'unité et la divisibilité, l'attraction et la répulsion, la formation et la dissolution, la vie et la mort. Dans la sphère politique où je me renferme pour l'heure, je ne dois considérer ces deux moyens que sous les noms de formation et de dissolutions. La vie et la mort agissent dans les individus ; l'attraction et la répulsion, dans les éléments ; l'unité ou la divisibilité, dans les principes.

C'est au moyen de la formation que le Règne hominal tend à réunir les individus qui le composent, depuis la particularisation la plus absolue ; c'est-à-dire depuis cet état d'isolement individuel où l'homme, ne connaissant que lui-même n'a pas même l'idée du lien conjugal, le premier de tous, jusqu'à l'universalisation sociale, où le même culte, les mêmes lois, la même langue, réunissent tous les hommes. C'est au moyen de la dissolution

que le mouvement contraire a lieu, et que le Règne hominal, après avoir recueilli les fruits de l'universalisation sociale, retombe dans la particularisation absolue, en repassant par toutes les phases politiques, depuis l'Empire universel jusqu'à la plus étroite individualisation de l'homme sauvage.

Nous avons vu ce double mouvement agir et se développer dans une des principales races du Règne, la Race boréenne, à laquelle nous appartenons ; et nous avons pu le suivre dans ses principales phases de formation et de dissolution. Partis des premiers éléments de l'État social, nous nous sommes élevés jusqu'à l'Empire universel ; mais sans atteindre pourtant à la perfection de cet Empire, ainsi que je l'ai fait observer : ce qui a dû nous faire augurer que ce n'était pour nous qu'une première élaboration suivie d'une seconde. En effet, le mouvement de dissolution ne nous a point ramenés au plus bas degré de l'échelle sociale, comme cela aurait pu être, mais seulement à l'un des degrés mitoyens ou la civilisation, quoique interrompue, ne s'est point trouvée détruite. Nous avons dû ce bienfait à la Providence, qui a voulu que le culte destructif donné par Odin aux nations gothiques, fût amorti par le culte conservateur institué par Jésus. J'ai assez fortement indiqué les causes et les conséquences de ces deux cultes. Revenons à présent un moment sur nos pas pour continuer notre exploration historique.

## CHAPITRE II.

*Utilité de la Féodalité et du Christianisme. Modification de ces deux régimes l'un par l'autre. La Chevalerie et ses suites. Réformation de l'État social en Europe.*

Ce fut sans doute un spectacle aussi admirable qu'inattendu, de voir ces peuples farouches, pour qui le ravage et la destruction étaient un besoin, dont les bras, armes de fer et de flammes, portaient partout la mort et l'incendie, s'arrêter tout à coup au milieu de leurs victoires, et recevoir de ceux même dont ils avaient en horreur les sciences et les arts, une religion qui enchaînait leur fureur, et contrariait tous leurs penchants. Il faut, pour juger le contraste étonnant de leur caractère avec leur position, parcourir nos épouvantables annales, depuis le milieu du cinquième siècle jusqu'au commencement du onzième. Je ne crois point que rien de plus remarquable se soit présenté sur la terre. On voit de toutes parts une tendance décidée vers la dissolution absolue, et des efforts incroyables pour s'y précipiter, toujours arrêtés par l'impossibilité d'y atteindre. Un des hommes les plus extraordinaires qui parurent à cette époque, en Europe, fut Charlemagne. Il ne parvint point à l'Empire universel auquel il prétendait, par les raisons que j'ai dites ; mais il rendit un service signalé à l'État social, en resserrant le nœud qui en empêchait la dissolution. Des écrivains, dont les intentions étaient pures, mais qui possédaient peu de connaissances au-delà des formes extérieures des choses, ont beaucoup blâmé ce prince de son expédition contre les Saxons. Ils l'ont accusé de fanatisme, parce qu'il força ces peuples à embrasser le culte chrétien ; mais ils n'ont pas réfléchi que c'était le seul moyen d'arrêter leur fougue destructive ; et que, s'il ne l'eût pas fait, l'Europe, exposée quelques années plus tard aux irruptions des Scandinaves, appelés Normands, était absolument hors d'état de leur résister, et périssait inévitablement, si les Saxons eussent réuni leurs efforts à ceux de ces Barbares.

Deux institutions extrêmement fortes, l'une politique, l'autre religieuse, sauvèrent alors la civilisation européenne d'une dissolution absolue : ce furent le régime féodal et le christianisme. Quelques philosophes systématiques ont beaucoup déclamé contre ces deux institutions, et cela était assurément très facile, en les considérant isolées, et hors de l'époque où elles furent appliquées. Les taureaux fougueux et les chevaux indomptés n'aiment pas beaucoup le joug qui les captive, ni le frein qui les blesse ; mais l'homme, qui connaît l'utilité de ces deux choses, les leur applique pourtant quand cela est nécessaire, sans s'inquiéter de leur pensée ainsi fait la Providence à l'égard de l'homme, lorsqu'il peut abuser de sa liberté, et tourner contre lui-même des forces qui lui ont été données pour un autre usage.

Mais enfin ces deux terribles institutions, également rigides, également sévères, la féodalité et christianisme, durent se relâcher insensiblement, à mesure que les mœurs s'adoucirent, et que les passions, moins destructives, cessèrent de pousser l'État social vers son entière



dissolution. Ce relâchement commença à se manifester dans le régime féodal, sur lequel l'esprit du christianisme agit vivement à l'époque des Croisades. Ce régime était parvenu vers la fin du onzième siècle au dernier terme de sa grandeur ; il ne pouvait plus que déchoir, à mesure que son utilité diminuait, et que ses usages, repoussés par les mœurs, devenant de plus en plus intolérables, blessaient également les maîtres et les sujets. Les rois, justement irrités de l'orgueil de leurs barons, et les barons eux-mêmes fatigués de leur propre autorité, demandaient un changement. Ces derniers saisirent avec avidité l'espérance qui leur était offerte, et la plupart vendirent à vil prix leurs domaines féodaux, pour aller chercher des établissements plus analogues à leurs goûts. Les souverains s'enrichirent par ces acquisitions partielles, et augmentèrent progressivement leur puissance ; ils se rendirent agréables à un grand nombre de communes, auxquelles ils donnèrent la liberté politique, et purent trouver dans le commerce, qu'ils favorisèrent des ressources considérables pour affermir leur autorité. Devenus de plus en plus respectables, à mesure qu'ils étaient devenus plus puissants, ils eurent la force de suspendre les querelles et les hostilités particulières, qui jusqu'alors avaient banni la paix de leurs états. Ils fondèrent, pour rendre la justice en leur nom, des tribunaux réguliers, d'où les combats judiciaires, les appels en champ clos, et les jugements de Dieu, furent insensiblement éloignés<sup>1</sup>.

Cependant le gouvernement féodal ayant été attaqué par le christianisme, et considérablement adouci dans l'espace de moins d'un siècle, réagit à son tour sur cette religion, et la contraignit de modifier beaucoup la rigidité de ses préceptes et l'obscurité de son enseignement. Cette réaction, qui prit encore naissance au sein des Croisades, et ne sortit point par conséquent des principes avoués par les deux institutions féodale et religieuse, dépendit entièrement de la fondation de l'ordre de la chevalerie ; fondation que plusieurs écrivains ont traitée de bizarre, faute d'avoir examiné son but, et d'avoir été instruits de cette grande vérité politique, que jamais aucune institution radicale, soit dans le culte ou dans la forme du gouvernement, ne se modifie et ne se change que par des moyens intérieurs, fournis par elle-même : les moyens extérieurs, qu'on emploie quelquefois par ignorance ou par nécessité, sont toujours dangereux, et n'arrivent presque jamais au but qu'on se propose.

L'ordre de la chevalerie, fondé vers le commencement du douzième siècle, fut le résultat des circonstances particulières où se trouvait alors la société européenne. Le même esprit qui avait engagé tant de gentilshommes à prendre les armes pour la défense des pèlerins opprimés en Palestine, en excita d'autres à se déclarer les protecteurs de la faiblesse, et les vengeurs de l'innocence opprimée en Europe. L'humanité, l'amour, la justice, l'honneur, étaient les qualités distinctives des chevaliers ; qualités que la religion dut reconnaître et consacrer. Elle les reconnut et les consacra peut-être sans en prévoir toutes les conséquences ; mais ces conséquences inévitables, venant à se développer, se trouvèrent avoir des racines dans son sein même, et y puisèrent un enthousiasme qui, les exaltant de plus en plus, leur fit porter des fruits qu'elle fut obligée de laisser mûrir.

L'humanité adoucit d'abord l'esclavage ; et, malgré les réclamations de l'intérêt et de la crainte, tendit à l'abolir entièrement, et l'abolit. L'amour polit les mœurs, y porta des grâces depuis longtemps inconnues, et y fit germer une foule de vertus aimables, qui donnèrent naissance aux beaux-arts. La justice opéra sur les caractères, en modéra les emportements, et parvint à réprimer, jusqu'à un certain point, la fougue des passions. L'honneur éclaira la bravoure, et mit à la gloire son véritable prix. La guerre se fit avec moins de férocité ; la violence et l'oppression diminuèrent. Le respect pour la vérité, l'attachement à ses devoirs,

l'exactitude à tenir sa parole, formèrent le caractère du gentilhomme. Un homme d'honneur fut un homme nouveau, un homme particulier à cette époque de l'État social, un homme dont on aurait vainement cherché le modèle ailleurs, ni chez les Grecs, ni chez les Romains, ni chez aucune autre nation de la terre.

Cette création était nécessaire, était indispensable même. Le gouvernement féodal, tout excellent qu'il était pour arrêter la dissolution de la société, ne valait rien pour en suivre les développements dans une formation nouvelle ; ses abus s'y seraient alors manifestés trop impunément, et l'on aurait trop souvent vu les hommes utiles, faibles et désarmés, exposés aux insultes des hommes turbulents, revêtus de la force. La religion chrétienne, admirable pour arrêter l'impétuosité des passions féroces des peuples ignorants et barbares qu'elle devait museler, ne pouvait plus conserver son austérité au milieu des nations nouvelles qui se formaient sous l'influence de la chevalerie et de la littérature. Elle devait oublier qu'elle avait fait un crime de la galanterie ; et que les beaux-arts, et même les sciences humaines, avaient été présentés par ses premiers sectateurs comme des inventions pernicieuses, des suggestions du Génie infernal, des pièges tendus aux hommes pour les éloigner des voies du salut. Les chevaliers voulaient de l'amour, voulaient de l'honneur, on fut obligé de leur en accorder, et de transformer en vertus ce que naguère on aurait considéré comme des faiblesses, et même comme des vices. Les poètes voulaient des illusions, voulaient des fables ; ils cherchaient les charmes de l'éloquence hors des Évangiles et de la Vulgate ; il fut nécessaire de leur tolérer la lecture d'Ovide et de Virgile qu'on avait anathématisés, et de souffrir qu'ils renouvelassent le souvenir d'une mythologie ennemie, qu'on regardait comme un tissu d'impiétés.

Ainsi se réactionnaient les choses. L'amour des chevaliers excitait la verve poétique des troubadours ; la verve poétique des troubadours enflammait l'imagination des artistes ; l'imagination des artistes développait l'esprit philosophique des érudits. La gloire s'étant montrée ailleurs que sur le cimier des casques, et chacun pouvant la saisir sur la lyre du poète, sur la palette du peintre, sur le pupitre de l'écrivain, on s'élança dans la carrière que l'honneur, la justice et l'humanité avaient ouverte à tous. Cette égalité véritable, dont on voyait briller l'aurore, remplissait les esprits d'un enthousiasme inattendu, devant lequel la sévérité du culte était obligée de céder. L'honneur exigeait que tout travail reçût son prix, que tout talent eût sa récompense, que tout homme distingue montât sa place : il fallait céder à l'honneur.

Le mouvement donné aux esprits explorateurs les porta d'abord vers la métaphysique. La théologie scolastique les occupa longtemps seule, et les enveloppa comme dans un réseau de distinctions subtiles. Les premiers hommes qui s'intitulèrent philosophes dans ces siècles à peine éclairés d'un faible crépuscule, épuisèrent la force de leur génie dans des recherches ou dans des spéculations aussi pénibles que frivoles ; mais enfin, il s'en trouva quelques uns assez heureux ou assez hardis pour démêler dans l'obscurité du labyrinthe où ils étaient engagés, le fil qui pouvait les aider à en sortir ; ils le saisirent et rencontrèrent Aristote ; Aristote les conduisit à Platon. Alors une clarté nouvelle les frappa. Et lorsque leurs yeux éblouis se furent assez raffermis pour oser fixer le flambeau qu'ils tenaient entre leurs mains, ils en dirigèrent la lumière sur les objets qui les environnaient, et ne furent pas médiocrement surpris de les trouver fort différents de ce qu'ils se les étaient imaginés. Quelques uns, trop pressés de parler, furent punis de leur intempérante loquacité ; les autres, devenus sages par ces exemples, se turent, et attendirent un temps plus propice pour exposer leurs opinions,

ou bien les rétractèrent après les avoir émises<sup>2</sup>.

Cependant les Universités et les Collèges s'ouvraient de toutes parts ; chacun s'empressait d'entrer dans une carrière nouvelle, qui, rivalisant celle des armes, conduisait comme elle à la gloire et à la distinction. On attribue ordinairement à Charlemagne la fondation de la première Université ; mais, en supposant que ce prince ait pu réaliser cette grande idée, il ne paraît pas qu'elle ait pu obtenir de bien grands succès au milieu des troubles affreux qui suivirent son règne. Ce ne fut guère que sous le pontificat de Grégoire VII, que l'instruction publique reçut un véritable encouragement<sup>3</sup>. Ce souverain Pontife, doué d'une audace et d'une force extraordinaires, était seul capable de concevoir une grande idée et de l'exécuter. L'instruction publique ne prit néanmoins une forme régulière et constante que vers le commencement du treizième siècle, où les degrés de l'université de Paris furent définitivement fixés<sup>4</sup>. Ce fut aussi l'époque où la science de la jurisprudence prit un grand accroissement. Il y avait alors un peu moins d'un siècle qu'on avait trouvé en Italie un exemplaire des Pandectes de Justinien. Dans la situation des esprits, un tel ouvrage devait les frapper d'admiration. On se mit à l'étudier ; on le commenta, et en peu d'années après sa découverte, on nomma dans les principaux États de l'Europe, des professeurs de Droit civil, chargés d'en donner des leçons publiques. Les gentilshommes occupés du métier des armes, abandonnèrent généralement cette étude aux hommes dont la fortune avait favorisé les ancêtres, soit dans l'agriculture, les beaux-arts ou le commerce, et laissèrent ainsi une nouvelle route s'ouvrir à leur émulation. Cette condescendance leur donna bientôt des rivaux redoutables ; car il était tout simple que des hommes qui tenaient entre leurs mains la vie et l'honneur des autres, jouissent bientôt d'une grande considération, et parvinssent à une grande fortune. Ce fut ce qui arriva. On pris également les gens de robe et les gens d'épée, les gentilshommes et les juges, les chevaliers et les artistes ; et, comme l'a très bien observé le judicieux Robertson, les arts et les vertus de la paix commencèrent à être mis leur place, et reçurent les récompenses qui leur étaient dues.

Tels furent les premiers efforts que fit la Volonté de l'homme pour se soustraire au joug du Destin qui l'avait accablée, et qui l'aurait entièrement anéantie, si la Providence ne s'y fût opposée. Ces efforts furent bons ; et s'ils avaient été ménagés avec soin, ils auraient pu conduire à de nobles résultats ; mais l'exagération, si prompte à se mêler aux passions animiques, ne tarda pas à les pousser hors des bornes qu'ils auraient dû garder.

## Notes de Chapitre

<sup>1</sup> Les combats judiciaires, usités parmi les nations gothiques, remontaient à la plus haute antiquité. Ils avaient été en usage chez les Celtes primitif, ainsi que les autres épreuves, appelées jugement de Dieu. On trouve chez toutes les nations du Globe des traces de cette Jurisprudence celtique, qui autorisait les accusés à prouver leur innocence en se soumettant à de certaines épreuves appelées Ordalies, comme celles de saisir une masse de métal rougie au feu, de plonger le bras dans l'eau ou dans l'huile bouillante sans se brûler, d'avaler une boisson empoisonnée sans éprouver aucun symptôme mortel, etc. Ces usages extraordinaires répandus sur toute la terre, donnent une nouvelle preuve à ce que j'ai énoncé touchant la domination dont jouirent les Celtes dans les temps antérieurs, grâce aux conquêtes de Ram et à l'établissement de son empire universel. Les nations gothiques, en renouvelant ces usages, y ajoutèrent la teinte de barbarie qui était de leur partage.

Après leurs conquêtes, et lorsque le gouvernement féodal fut solidement établi, les grands vassaux s'étant assurés de la propriété héréditaire de leurs terres et de leurs dignités, s'arrogèrent encore le pouvoir de rendre la justice, le droit de battre monnaie, et le privilège de faire, en leur propre nom, la guerre à leurs ennemis particuliers ; toutes choses qui passèrent insensiblement des plus puissants Princes aux moindres Barons ; en sorte que chaque contrée de l'Europe, livrée à de continuels ravages, devint une arène où mille petits souverains se déchirèrent mutuellement. Tout fut couvert de châteaux forts ; tout fut divisé ; tout fut ennemi naturel. Le roi, paré d'un vain titre, resta sans autorité ; le peuple, jouet des passions, des rivalités, des haines de ses maîtres, tomba dans le plus triste abrutissement. Il n'y avait pas une Baronnie qui ne fût en proie à quelque guerre intestine, allumée par l'ambition ou par l'esprit de vengeance. Les rois avaient tenté vainement de s'opposer à cet usage sanguinaire. Charlemagne seul avait eu assez de force pour en suspendre les désordres ; mais ses faibles successeurs, incapables de maintenir ses institutions, avaient laissé le torrent dévastateur reprendre son cours. Le mal enfin avait tellement empiré, et le péril devenait si pressant, que la Providence fût obligée de faire entendre sa voix. Vers l'an 1032, un Évêque de la province d'Aquitaine publia qu'un ange lui était apparu, pour lui ordonner d'annoncer à tous les hommes qu'ils eussent à cesser leurs hostilités particulières, et à se réconcilier les uns avec les autres : telle étant la volonté de Dieu. Cette publication obtint son effet. Il en résulta une trêve de sept ans. Il fut résolu que personne ne pourrait attaquer ni inquiéter son adversaire pendant le temps destiné à célébrer les grandes fêtes de l'Église ; ni depuis le soir du jeudi de chaque semaine jusqu'au lundi de la semaine suivante. Ce règlement, qui n'était d'abord qu'une convention particulière à un royaume, devint une loi générale dans toute la chrétienté. Elle fut confirmée par le Pape, et ratifiée par plusieurs Conciles. On l'appela la Paix de Dieu. Cette paix, dictée par le Ciel, aurait été encore insuffisante pour contenir l'esprit de violence qui agitait ces malheureux siècles, si l'événement des Croisades, en donnant une nouvelle direction aux idées, n'eût pas fourni aux rois les moyens, nécessaires de la faire observer.

<sup>2</sup> On remarqua parmi ces derniers Bérenger, qui fut le premier à nier la présence réelle, et à ne voir que l'impanation dans l'Eucharistie, comme le fit Luther trois siècles après.

<sup>3</sup> L'ignorance était encore si profonde dans le neuvième siècle, que l'art d'écrire même était devenu extrêmement rare. En vertu du bénéfice de clergie, on ne pendait pas un voleur qui savait lire. Les ecclésiastiques n'étaient guère plus instruits sur ce point que les plus simples

laïques. On voit, par les actes des Conciles, que plusieurs d'entre eux, constitués en dignités, ne purent pas signer leur nom. Notre mot signature et notre verbe signer sont une preuve de cet état de barbarie ; ils indiquent l'espèce de signe que chacun adoptait en place de son nom. C'était ordinairement le signe de la croix. Alfred-le-Grand se plaignait que de son temps il n'y avait pas un seul prêtre dans ses états qui entendit la liturgie.

A cette ignorance des plus simples éléments des lettres se joignait celle de tous les arts. On ne connaissait plus aucune commodité de la vie. Le luxe des Romains avait disparu pour faire place au plus grossier nécessaire. A peine conservait-on dans les monastères quelques faibles traces des événements passés. La masse de la nation ne connaissait rien au-delà du moment actuel. L'esprit humain languissait sans culture, sans émulation, sans souvenirs, sans espérances.

<sup>4</sup> Vers l'an 1230 ; à cette époque dix mille personnes eurent voix pour décider une question agitée dans l'Université de Paris, ce qui suppose une quantité prodigieuse d'écoliers, puisque les seuls gradués avaient droit de voter. En 1262, On comptait déjà dix mille écoliers à l'Université de Bologne ; et quelque temps après trente mille à celle d'Oxford.

## CHAPITRE III.

*Coup d'œil historique et politique sur les principales nations, de l'Europe. Espagne.*

**A**insi, après quelques siècles de profonde ignorance et de misère, la civilisation européenne, arrêtée sur le bord de l'abîme par deux puissantes institutions, celles du gouvernement féodal et du culte chrétien, s'était relevée de sa léthargie, et recommençait son mouvement ascendant. Elle avait, du onzième au quinzième siècle, fait des pas tellement rapides, et déployé des forces tellement formidables, que l'Asie alarmée avait dû prendre des précautions contre elle : ce qui s'était effectué, comme je l'ai dit, d'abord par l'envahissement de l'Espagne ; et plus tard, par la prise et l'occupation de Constantinople.

Il était question de voir quel parti prendrait, dans cet état de choses, la Volonté de l'homme, et si elle voudrait reconnaître enfin la Puissance de la Providence ou celle du Destin. Déjà, grâce à l'affaiblissement du système féodal, plusieurs grands royaumes s'étaient formés, dont les peuples, rivaux en puissance comme en gloire, tendaient à prendre la domination. Tous y avaient plus ou moins de titres ; tous y étaient plus ou moins poussés par leur position. Au premier rang était alors l'Espagne ; ensuite venaient la France et l'Angleterre, l'Italie et l'Allemagne. La Pologne ni les puissances du Nord, la Suède et le Danemark, n'étaient point en état de se mettre sur les rangs, et la Russie était inconnue.

Jetons un coup d'œil rapide sur chacun de ces états, et voyons quelles pouvaient être leurs espérances.

L'Espagne, envahie par les Goths, subit le sort commun à toutes les parties de l'Empire romain, et tomba sous le bras de fer de ces Barbares, qui ne l'épargnèrent pas plus que tout le reste ; heureusement que leur joug ne s'y appesantit pas aussi longtemps. Les Sarrasins d'Afrique, appelés par le comte Julien, en firent la conquête au commencement du huitième siècle, et y portèrent avec les sciences et les arts des Arabes, beaucoup de connaissances utiles. Ce royaume jouit donc d'un plus heureux destin que les autres états ; et quand il fut parvenu à recouvrer son indépendance, il put, avec juste raison, se placer à la tête de la civilisation européenne : mais cette situation, favorable d'un côté, entraîna de l'autre quelques graves inconvénients. Le changement ne s'y était pas fait brusquement ; les conquêtes sur les Maures avaient eu lieu, au contraire, en divers temps et sous différents chefs. D'abord le roi Pélage, cantonné dans les montagnes des Asturies, avait rassemblé autour de lui quelques chrétiens courageux qui, refusant de se soumettre aux Musulmans, avaient formé sous son commandement un petit état qui s'était maintenu, grâce à l'aspérité et à la pauvreté de la contrée dans laquelle il était caché. Cet état, profitant des circonstances favorables qui se présentèrent, s'était insensiblement agrandi. Les querelles survenues parmi les Maures avaient encouragé plusieurs villes à secouer leur joug ; de manière qu'à la fin du onzième siècle, à l'époque où le mouvement ascendant recommença en Europe, il y avait en Espagne une vingtaine de rois, tant chrétiens que musulmans, indépendants les uns des autres, sans compter un nombre considérable de chevaliers qui, se considérant également souverains,



allaient à cheval, armés de toutes pièces, et suivis de quelques écuyers, offrir leurs services à celui qui se trouvait disposé à les mieux payer<sup>1</sup>.

Comme les conquêtes sur les Sarrasins n'avaient pas pu se faire sans le concours du peuple espagnol, qui souvent avait chassé lui-même ces étrangers pour se donner à des princes chrétiens, il se trouvait que le système féodal avait pris en Espagne un caractère particulier, et participant en quelque sorte de la démocratie. Nulle part la prérogative royale n'était resserrée dans des bornes plus étroites ; nulle part les nobles n'affectaient plus d'orgueil, et les citoyens des villes plus d'indépendance : c'est en Espagne qu'on a vu pour la première fois les peuples consacrant l'insurrection comme un droit légitime, et même comme un devoir, révoquer leur serment d'obéissance, déposer leurs rois, et même leur faire leur procès. Cet épouvantable abus de la force populaire était appelé le privilège de l'Union, et faisait partie des coutumes légales du royaume d'Aragon. Dans ce royaume, les rois, longtemps électifs, ne jouissaient que d'un vain titre ; l'exercice réel de la souveraineté était dévolu aux Cortès, sorte d'assemblée parlementaire sans la permission de laquelle le monarque ne pouvait ni imposer des taxes, ni déclarer la guerre, ni faire la paix, ni frapper de la monnaie. Mais comme si de telles barrières n'eussent point suffi pour arrêter ses usurpations, on a encore jugé convenable d'établir au-dessus de lui une sorte de surveillant, dont l'office avait quelque ressemblance avec celui des Éphores ou des Tribuns du peuple ; c'était un Interprète des lois, un Grand Justicier, appelé Justiza autorisé à exiger des comptes de tous les magistrats et du roi lui-même , dont il contrôlait tous les actes<sup>2</sup>.

Il était difficile de limiter davantage la puissance royale ; et autant aurait valu n'avoir point de rois ; car comment s'attendre qu'un prince doué de quelque force de caractère pût se soumettre à de pareilles entraves ? Celui qui les supportait était incapable de régner ; et l'état souffrait de son impéritie : celui qui se sentait les vertus d'un monarque cherchait à les briser ; et l'état était en proie aux révolutions<sup>3</sup>. On voit que c'était principalement en Espagne que la Volonté de l'homme avait exagéré ses efforts : elle aurait tendu même à y établir le foyer d'une liberté illimitée, si la Providence, en déterminant la mission de Mahomed, n'eût fourni au Destin des armes assez fortes pour s'y opposer.

Les royaumes de Castille, de Valence et de Catalogne, quoique affichant dans leurs constitutions des formes un peu moins démocratiques que celui d'Aragon, n'étaient guère plus favorables à la royauté ; l'assemblée des Cortès y était également admise avec toutes ses prérogatives. Les nobles qui y possédaient la plus grande partie des terres, y faisaient valoir avec beaucoup de hauteur le privilège de leur caste. Les peuples, remplis du sentiment de leurs forces, que les guerres continuelles soutenues contre les Maures avaient déployées, manifestaient un esprit d'insubordination, impatient de toute règle. En général, l'Espagne manquait d'unité ; et même, après l'entière expulsion des Maures, et la réunion de tous ses royaumes en un seul, par le mariage de Ferdinand et d'Isabelle, ses diverses parties, mal jointes, ne formaient point un tout régulier. C'est à ce défaut d'ensemble qu'il faut attribuer le peu d'avantage que cette nation tira des connaissances qu'elle avait reçues des Arabes, et des lumières précoces qui, loin de la conduire au but où elle devait atteindre, ne firent que lui inspirer un orgueil stérile qui la perdit.

Plusieurs rois de Castille et d'Aragon avaient essayé vainement d'étendre la prérogative royale aux dépens des privilèges des nobles et des libertés des communes ; mais Ferdinand seul se trouva en mesure de l'entreprendre avec fruit, lorsque, ayant réuni les deux sceptres

dans sa main, il se vit revêtu d'une puissance assez grande pour ne craindre aucun concurrent parmi ses vassaux, et d'une gloire assez éclatante pour entraîner le respect de ses peuples. Les victoires décisives qu'il remporta sur les Maures lui dominèrent l'une et l'autre. A la tête d'une armée victorieuse, il sut en tourner habilement les forces contre une aristocratie féodale qui l'inquiétait ; et la frappant dans ses plus solides appuis, dans la chevalerie et dans les Cortès, restreignit tellement l'influence de ces corps féodaux, que, privés de puissance et de considération, ils finirent par disparaître entièrement.

Ainsi l'aristocratie espagnole fut abattue ; mais le monarque, en évitant un écueil, tombait dans l'autre : il se livrait à la démocratie, qui, d'abord obéissante, n'eût pas manqué de réclamer toutes ses libertés, même celle de se mettre en insurrection, toutes les fois que cela lui conviendrait, et dès qu'elle trouverait un prince assez faible pour la redouter. Ferdinand le vit fort bien ; et, cherchant un moyen d'éviter un pareil inconvénient, eut le malheur de s'attacher au plus mauvais de tous, à la terreur religieuse. Ferdinand n'était pas réellement pieux ; et comment aurait-il pu l'être, tandis que Borgia, sous le nom d'Alexandre VI, occupait le siège pontifical ? Il ne regardait les religions que comme des institutions politiques, dont les gouvernements pouvaient se servir selon leurs positions et leurs intérêts. La Providence était pour lui le Destin, et le Destin, la force ou l'habileté des hommes. La Croisade contre les Albigeois avait fait naître le funeste tribunal de l'inquisition ; le monarque espagnol vit dans ce tribunal l'espèce de frein qui lui était nécessaire, et le prit sans s'inquiéter de l'étrange abus dont il se rendait coupable. Les Aragonais, d'abord effrayés à l'aspect du fantôme qui leur était présenté, coururent aux armes, s'opposèrent de toutes leurs forces à l'établissement des inquisiteurs, et en tuèrent même le chef ; mais la force militaire, alors toute puissante dans les mains de Ferdinand, eut bientôt comprimé ces rebelles, qui, combattus au nom du ciel, durent enfin se soumettre. On ne peut jamais lutter avec avantage contre les conséquences avouées d'un principe qu'on est obligé de respecter.

Ferdinand, après cette victoire, reçut du pape Alexandre VI le surnom de Catholique ; il eût mieux mérité celui de despote. La Providence outragée s'éloigna alors de l'Espagne ; et la Volonté de l'homme, violemment comprimée par le Destin, chercha à faire explosion de la manière que je le dirai plus loin.

## Notes de Chapitre

<sup>1</sup> La chevalerie, fondée à cette époque et reçue dans tout le monde chrétien, fleurit principalement en Espagne. Ce fut là surtout que parurent les chevaliers errants, proprement dits. Le plus célèbre d'entre eux fut don Rodrigue, surnommé le Cid, ou plutôt le Sîd, c'est-à-dire le Seigneur par les Sarrasins mêmes, étonnés de son courage. Sa fortune fut considérable. Peu de rois étaient aussi puissants et respectés que lui. Ses exploits et son mariage avec Ximène, dont il avait tué le père ont fourni le sujet d'une foule de romances que les Espagnols chantent encore.

<sup>2</sup> C'était par la bourbe de ce Justiza, que les barons Aragonais disaient à leurs rois, le jour même de leur couronnement, ces paroles souvent citées : « Nous qui valons autant que vous, et qui tous ensemble sommes plus puissants que vous ; nous promettons d'obéir à votre gouvernement, si vous maintenez nos droits et nos privilèges ; et sinon, non. »

<sup>3</sup> C'est ce qui arriva souvent, et principalement dans le courant du treizième et du quatorzième siècle, sous les règnes d'Alfonse III et de Pierre IV.



## CHAPITRE IV.

*France. Angleterre. Italie.*

**L**a France était, après l'Espagne, l'état européen le plus florissant du quinzième siècle : le gouvernement monarchique avait marché vers l'unité à travers une foule d'obstacles, dont plusieurs avaient été assez heureusement franchis. Le régime féodal établi dès le commencement de la première Race, avait commencé à fléchir sous la seconde, et, dans les mains de Charlemagne, avait reçu quelques modifications importantes, qui tendaient à lui donner les formes impériales ; mais sous les faibles successeurs de ce prince, tout ce qu'il avait cherché à réunir se divisa, et, dans le mouvement contraire qu'il suivit, dépassa de beaucoup ses limites naturelles ; en sorte que ce fut principalement en France et en Allemagne, où cette réaction se fit le plus sentir, que la féodalité offrit les plus petites divisions, et pencha le plus vers l'anarchie aristocratique<sup>1</sup>.

Ceci était un effet inévitable du règne de Charlemagne : ce règne entièrement fatidique, ayant exagéré la puissance du Destin, sans lui donner aucun point d'appui, ni dans la Volonté, ni dans la Providence, avait dû nécessairement amener sa dissolution ; car il me semble avoir assez répété qu'il n'est donné qu'à la Providence seule de consolider les choses. Ce qui vient uniquement de la Volonté se divise en s'exaltant ; ce qui vient du seul Destin se dissout par la corruption.

Dans le courant du neuvième siècle, il n'existait plus aucune autorité en France, le peuple y était dans l'esclavage. Le corps féodal, tombé en dissolution, y était sans force, et la puissance royale, avilie, n'était plus qu'un vain simulacre, sans considération. Les rois, dénués d'armée, de domaines, de sujets même, languissaient sans honneur, lorsqu'enfin Hugues Capet, chef de la troisième Race, fut appelé au trône par l'assentiment des grands du royaume. Cet événement décida du sort de la France, en donnant à la royauté une force réelle, qui, allant en augmentant, surpassa bientôt celle des barons. Les successeurs de Hugues, presque tous distingués pour leur siècle, profitèrent habilement des circonstances pour s'emparer sans bruit des États de la nation, qui, sous le nom de Champ de Mars ou de Mai, avaient représenté le corps féodal, du temps de la première Race. Ces États ne trouvant plus dans ce corps ni lien commun, ni intérêt général, ni principe d'union qu'ils pussent saisir, se laissèrent facilement dominer par des princes capables de faire agir à propos le mobile de l'intérêt ou de la crainte, et consentirent à se dépouiller pour eux de la puissance législative. Ce premier pas fait, les rois de France, Louis le Gros et Philippe le Bel, l'affermirent successivement en donnant la liberté aux communes, en ouvrant à leurs députés l'entrée de ces mêmes États, qui dès lors prirent le nom d'États généraux. Tout le reste dépendit de là.

Les monarques, devenus législateurs, en prirent le style et toutes les attributions, jusqu'à s'arroger le droit d'imposer des taxes, et de lever arbitrairement des armées. Ils éloignèrent insensiblement la convocation des États généraux, dont ils n'avaient plus besoin, et finirent même par les remplacer par les juges de leur cour, dont ils formèrent un corps politique,

qu'ils qualifièrent du nom de Parlement, et auquel ils attribuèrent, outre les fonctions judiciaires, celles de vérifier et d'enregistrer leurs édits et leurs autres actes législatifs. A cette époque la France pencha vers la monarchie absolue ; et, dans le mouvement que les choses y prirent, il fallut nécessairement que la royauté y fût tout ou rien ; ce qui dépendit toujours du génie du prince régnant, dont le destin faisait celui de son royaume. Si ce génie était puissant, la France était puissante et bien gouvernée ; s'il était faible, au contraire, la France tombait dans un état de faiblesse et de confusion. Cette situation singulière avait ses avantages et ses inconvénients. Je montrerai tout à l'heure pourquoi, prête à monter au premier rang des puissances de l'Europe, la France n'y monta pas. Ce ne furent ni les États généraux, ni la noblesse, ni les parlements, qui l'en empêchèrent, comme l'ont avancé des écrivains superficiels ; ce fut l'aveuglement de Charles VII, et son ingratitude envers la Providence.

L'Angleterre, longtemps rivale de la France, et souvent rivale heureuse, avait éprouvé les mêmes vicissitudes. Envahie par les farouches disciples d'Odin, comme toutes les autres parties de l'Empire romain, elle avait encore moins résisté que le continent. Tour à tour envahie par les Angles, par les Saxons, par les Danois, par les Normands, elle avait successivement plié sous leur joug, changeant de maître comme de lois, et de langage comme de mœurs. D'abord elle avait été divisée entre une foule de petits souverains, presque toujours en guerre, qui, à force de se détruire, s'étaient enfin réduits à sept, et avaient formé l'heptarchie saxonne, à laquelle un roi de Wessex, nommé Egbert, avait pourtant mis un terme, en réunissant les sept royaumes en un seul, appelé le royaume d'Angleterre. Cette réunion eut cela de favorable qu'elle produisit le règne d'Alfred, justement appelé le Grand ; homme extraordinaire pour son siècle, et prince recommandable sous tous les rapports<sup>2</sup>.

Ce règne fut pour l'Angleterre ce qu'avait été celui de Charlemagne pour la France. A la mort d'Alfred, tout rentra dans la confusion. Les Danois inondèrent de nouveau l'Angleterre ; les Normands les suivirent, et entraînèrent après eux des rejetons des anciens Francs, qui y usurpèrent la couronne. A cette époque les barons anglais profitèrent de la faiblesse de plusieurs de leurs rois pour faire valoir leurs anciens privilèges, que les conquêtes successives des Danois et des Normands avaient fait disparaître ; et comme ils ne le purent sans s'appuyer des forces des communes, il se trouva qu'au bout d'un certain temps les concessions qu'ils avaient arrachées aux monarques tournèrent plus au profit des communes qu'à l'avantage des nobles. Les peuples, formés à cet esprit de turbulence qui avait agité les barons, le tournèrent contre les barons eux-mêmes, de manière que le système féodal, ouvert de toutes parts, céda à la multitude, et ne put se conserver qu'à la faveur de la démocratie, qu'il admit dans son sein.

Ainsi ce fut sur la démocratie que s'appuya, en tombant, la féodalité en Angleterre ; sur la religion, considérée comme moyen coercitif, que se reposa en Espagne la royauté triomphante de la féodalité ; et sur elle-même toute seule que la royauté crut pouvoir s'affermir en France, se flattant de contenir également les prétentions de la féodalité, et les empiétements des communes, par la seule force des armes, et la seule illusion du sceptre. Il y avait plus de Volonté que de Destin en Angleterre, et plus de Destin que de Volonté en France et en Espagne ; mais la France avait cet avantage sur l'Espagne, qu'elle ne profanait pas du moins la puissance de la Providence, en abusant de son nom pour étayer son autorité, et que les bases de son gouvernement, étant plus vraies, étaient par conséquent plus fortes.

Si le sort de l'Italie différa en quelque chose de celui des autres contrées de L'Europe après l'invasion des Barbares, c'est qu'il fut encore plus affreux, tant à cause des richesses en plus grande abondance qui les y attiraient sans cesse, que de la haine plus vive qu'ils avaient à y satisfaire contre les Romains. On appela Lombards ceux des Goths qui s'y fixèrent enfin, après l'avoir ravagée. Le règne de Charlemagne arrêta un moment le désordre général, et répandit quelques rayons d'espoir sur l'Italie ; mais ce calme dura peu. L'édifice qu'avait élevé ce monarque était immense ; nul, après lui, n'en pouvait supporter le faix. Son empire, d'abord divisé par Louis son fils, dit le Débonnaire, se subdivisa encore à la mort de Lothaire, fils de Louis, et bientôt n'exista plus. La couronne d'Allemagne fut pour jamais séparée de celle de France ; et les descendants de Charlemagne, de plus en plus hors d'état de les conserver, les laissèrent tomber l'une et l'autre : la première sur la tête d'un comte de Franconie, appelé Conrad ; et la seconde sur la tête d'un vassal appelé Hugues Capet<sup>3</sup>. Mais avant ces deux événements tous les ressorts du gouvernement s'étaient brisés ; l'unité d'action avait disparu ; de manière que les membres féodaux de ce grand corps, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits, s'étaient tous rendus souverains dans leurs domaines.

Or, parmi les choses extraordinaires qui se passèrent alors, il faut remarquer soigneusement celle-ci : c'est qu'il se trouva des domaines, et particulièrement des villes, au moment du changement dont je viens de parler, qui n'eurent point de chefs militaires, ni de barons qui pussent à l'instant y saisir l'autorité ; mais des évêques ou des abbés, des juges, des magistrats municipaux, qui s'y voyant les maîtres, consolidèrent leur puissance sans que personne eût la force de s'y opposer, ou songeât à le faire dans le chaos effroyable où tout était réduit ; en sorte que le système féodal, ainsi morcelé, comprit dans son sein un nombre assez considérable de petites théocraties et de petites républiques, dont l'existence insolite ne fut pas une des moindres bizarreries de ces temps ténébreux. Il n'y avait assurément dans tout cela rien de véritablement théocratique, et encore moins de véritablement républicain : tout se bornait à des formes ; le fond ne sortait pas de l'anarchie féodale.

L'Espagne, la France, l'Angleterre, ou ne reçurent pas du tout ces formes, à cause des circonstances qui s'y opposèrent, ou bien quand elles les reçurent, elles ne les gardèrent pas longtemps ; mais il n'en fut pas ainsi de l'Italie et de l'Allemagne, où le défaut d'ensemble dans le gouvernement se fit encore plus sentir. Ces deux contrées furent farcies de petites souverainetés ecclésiastiques et municipales, qui d'abord s'intitulèrent impériales, et feignirent de relever de l'Empire, mais qui finirent par se rendre indépendantes. Les souverainetés ecclésiastiques étaient en plus grand nombre en Allemagne ; les municipales, en Italie. Cette dernière contrée était surchargée d'une foule de ces prétendues républiques qui se dévoraient tour à tour, et qui, sortant des mains d'un conseil aristocratique pour tomber dans celles d'un usurpateur éphémère, ne faisaient que changer de tyrannie. Ce n'était partout que factions, jalousies, complots, conspirations, surprises ; on ne se battait pas, car on n'avait pas d'armées, mais on s'assassinait, et les plus grandes victoires s'obtenaient par des empoisonnements<sup>4</sup>.

Au milieu de ce chaos anarchique, il y avait pourtant quelques villes qui se distinguaient des autres, grâce au commerce qui leur en fournissait les moyens. Venise, Gènes, Pise, Florence, étaient de ce nombre ; Venise, surtout, qui avait su de bonne heure ouvrir un commerce fructueux avec Alexandrie<sup>5</sup>. On peut dire que c'est principalement en Italie que le système féodal céda à l'esprit mercantile dont il reçut le mouvement volitif. Le gouvernement qui s'y établit ne fut point républicain, comme l'ont qualifié des historiens

peu judicieux : il fut emporocratique<sup>6</sup>. Ce fut l'emporocratie qui domina partout dans cette contrée, et du sein de laquelle sortirent les hommes distingués qui donnèrent à l'Italie le peu de beaux jours qu'elle ait eus dans le seizième siècle. Cette espèce de gouvernement qui passa d'Italie en Flandre, se naturalisa un peu plus tard en Hollande. Il s'intitula encore là républicain, quoiqu'il ne fût réellement que municipal et emporocratique. Il ne peut exister de gouvernement véritablement républicain que là où le peuple s'assemble en masse et nomme lui-même ses magistrats, comme cela se pratiquait dans Athènes et dans Rome. Toutes les fois que le gouvernement devient représentatif, il tourne à l'emporocratie. Rousseau a eu parfaitement raison sur ce point. Il a bien vu que la Volonté populaire, principe essentiel de toute république, ne saurait être représentée. L'idée des représentants est moderne, ainsi qu'il le dit, ou plutôt elle est renouvelée de l'ancien gouvernement des Celtes, et modifiée d'après le système féodal des Goths.

Avant les Hollandais, les Suisses, en échappant au joug de l'Autriche, avaient eu la prétention de constituer une république ; mais c'était tout simplement une association municipale qu'ils avaient constituée. Depuis la chute de l'Empire romain, il n'a point existé, en Europe, un seul gouvernement qu'on puisse qualifier d'homogène et de parfait dans son genre. Ils ont tous entraîné avec eux un mélange des éléments les plus opposés<sup>7</sup>.

## Notes de Chapitre

<sup>1</sup> A cette malheureuse époque, on ne trouvait de sûreté nulle part. Tout n'était que brigandage et confusion. L'Angleterre ne différait pas à cet égard de la France, et l'Allemagne était encore plus infestée de désordres. Les idées du juste et du beau y étaient tellement perverties, qu'encore au commencement du treizième siècle, plusieurs Margraves allemands comptaient parmi leurs droits ceux de rançonner les voyageurs passant sur leurs territoires, et d'altérer les monnaies. L'empereur Frédéric III eut beaucoup de peine à leur faire entendre raison à cet égard, et fut obligé de les contraindre dans la diète d'Égra, à prêter serment de ne plus exercer de pareils droits.

<sup>2</sup> Heureux guerrier et politique habile, Alfred vainquit les ennemis extérieurs et intérieurs ; il donna à ses peuples un code de lois où il introduisit pour la première fois l'institution du Jury. Il favorisa le commerce et fit construire un nombre considérable de vaisseaux. On assure même qu'il jeta les fondements de l'Université d'Oxford, et qu'il travailla de toutes ses forces à faire fleurir les sciences et les arts dans ses états. Il était lui-même littérateur, et l'on conserve encore quelques uns de ses écrits. Alfred mourut en 900, après avoir régné environ trente ans.

<sup>3</sup> En 912, et en 987.

<sup>4</sup> Voyez dans Machiavel l'histoire de Castracani, tyran de Lucques et de Pistoie. Voyez ce que dit cet écrivain de César Borgia. De pareils desseins, heureux ou malheureux, sont l'histoire de toute l'Italie.

<sup>5</sup> Ces villes trouvèrent dans les Croisades une occasion d'accroître leur puissance et leurs richesses, en fournissant des moyens de transport aux Croisés, en passant avec eux des marchés pour les munitions et les vivres ; en établissant leur indépendance sur des actes légaux qui forcèrent les Empereurs à ratifier leurs privilèges. Frédéric Barberousse voulut en vain rétablir dans leur sein la juridiction impériale ; il ne put en venir à bout, et signa à Constance, en 1183, un traité de paix où tous ses droits furent abandonnés.

<sup>6</sup> Mot nouveau pour exprimer une nouvelle idée. Il est tiré du grec « un marchand » et « force ».

<sup>7</sup> C'est en vain que quelques écrivains ont voulu regarder le gouvernement de Venise comme une aristocratie parfaite. C'était plutôt une tyrannie municipale. Il n'y avait rien de noble dans ce gouvernement que le titre qu'il se donnait à lui-même. Tout y était sévère et cruel, parce que tout y était timide ; tout y était inquiet et partial, parce que tout y était jaloux. Le peuple, toujours tremblant et désarmé, n'y était propre ni à l'attaque ni à la défense : aussi fut-il la victime de la première entreprise vigoureuse qui se forma contre lui. La ligue de Cambrai lui porta un coup mortel. Le commerce, dans lequel Venise pouvait encore fonder quelque espérance, lui fut enlevé peu de temps après par les Portugais.

En considérant Venise comme une aristocratie sévère, on a pu regarder Florence comme une démocratie tempérée ; mais la vérité pure est qu'il n'y avait ni aristocratie ni démocratie dans tout cela : il y avait usurpation municipale, rigoureuse d'un côté et faible de l'autre. Le peuple était plus heureux dans Florence, mais aussi plus exposé aux révolutions. Le Doge de Venise était un Échevin tantôt tyrannique et tantôt tyrannisé. Lorsque Florence eut un chef, ce fut sous le nom de Gonfalonier, un échevin plus légal, à peu près comme le Doge de Gènes, une sorte de maire, despotique sans violence, et absolu sans sévérité. L'un d'eux, nommé Côme Medici, aimé du peuple parce qu'il sut former son goût en feignant de le flatter, donna son nom à son siècle, en devinant l'opinion des siècles suivants.

L'histoire ne s'entretient si longuement de la ville de Milan, qu'à cause des guerres sanglantes que sa possession a excitées entre l'Allemagne et la France. Il n'y avait, du reste, rien de remarquable dans la forme de son gouvernement. Je dirai plus loin un mot de Naples.

## CHAPITRE V.

*Quelle était Rome, et ce qu'elle aurait dû être. Situation respective des Papes et des Empereurs ; leurs divisions.*

**S**i je n'ai point parlé de Rome dans le Chapitre précédent, c'est qu'il est très difficile de fixer sa pensée à son égard, et de savoir si l'on doit la considérer comme ville sacrée, impériale, ou libre. Elle a prétendu, selon les circonstances, à l'un ou à l'autre titre, et on les lui a donnés également selon les partis qui y ont dominé ; mais elle n'a mérité entièrement ni l'un ni l'autre. La Providence, le Destin, la Volonté de l'homme, s'y sont montrés alternativement, y ont déployé tour à tour des forces considérables, sans pouvoir jamais ni se réunir ni se séparer tout-à-fait, ni se reconnaître, ni se subjuguer mutuellement. Rome a été le lieu d'un combat éternel entre ces trois puissances. Elle a été le théâtre d'une infinité de révolutions, et a présenté, suivant les époques, une image de la situation générale de l'Europe.

Il est évident que si la religion chrétienne a dû avoir un souverain Pontife, si ce souverain Pontife a été dans l'essence de son culte, il a dû nécessairement résider quelque part, et posséder un siège inviolable et sacré ; car enfin, cette première personne de la hiérarchie sacerdotale ne peut point être laissée à la merci de la puissance civile, quelle qu'elle soit. Ce n'est point avec ses bras ni avec ceux de ses prêtres, qu'un souverain Pontife peut se défendre si on l'attaque. Il faut qu'il ait un lieu de refuge tellement révééré, que nul ne puisse y mettre le pied sans son aveu, à moins d'encourir à l'instant l'anathème, et d'être réputé impie. C'est une maxime irréfragable, et que tout esprit juste doit sentir, qu'il faut nécessairement qu'un souverain Pontife soit dans l'endroit où il réside, tout ou rien. La Providence qu'il représente et dont il est l'organe, ne petit point souffrir de partage : en supposant qu'il la représente véritablement et qu'il possède sa parole, ce qui est irrésistible s'il est admis comme souverain Pontife ; car s'il n'est pas admis comme tel, il n'y a plus de difficulté. Toutes les fois qu'il a existé un véritable souverain Pontife, ce Pontife a habité un lieu sacré, inviolable, hors des atteintes de la Puissance civile. Dès le moment qu'il s'est mêlé parmi les citoyens, qu'il a habité la même enceinte que le souverain, quelle qu'ait été la nature de ce souverain, il a été sous la main de fer du Destin, et n'a plus joui d'aucune liberté. Alors on a pu faire de lui tout ce qu'on a voulu ; nommer aussi bien Hildebrand que Borgia ; lui baiser les pieds, le promener en triomphe dans Venise, comme fit Frédéric 1<sup>er</sup> à Adrien IV ; ou envoyer des sicaires pour lui donner des soufflets dans Agnatie, comme en usa Philippe-le-Bel envers Boniface VIII.

Mais est-il de l'essence du culte chrétien d'avoir un souverain Pontife ? Il ne m'appartient pas de décider cette question ; je ne la décide pas non plus, en tant que théologien ; je la tranche seulement comme politique, et je dis en général qu'il ne peut pas plus exister de royauté sans roi, que de sacerdoce sans chef sacerdotal. Cependant, on peut me répondre qu'un roi n'est pas tellement nécessaire au gouvernement des hommes, qu'on ne puisse bien s'en passer, comme cela se voit dans les républiques. J'en conviens ; mais je réponds



qu'alors il n'y point de monarchie, et que les peuples qui se donnent des lois, se les donnent selon leur volonté, les font et les défont à leur gré ; et j'ajoute que si ces peuples ont un culte, ils l'ont également comme ils le veulent, y ajoutent ou y retranchent selon leur caprice, et nomment aussi-bien pour souverain Pontife Anytus que César. Je sais que cette marche de choses peut convenir à de certains esprits : mais comme il m'est également loisible d'avoir une opinion à ce sujet, la mienne, que je crois avoir assez clairement manifestée, est, qu'en supposant les peuples habiles à se donner des lois à eux-mêmes, ce dont je doute, il n'est pas vrai qu'ils puissent jamais se donner un culte ; parce que tout culte suppose une inspiration ou une révélation divine dont, considérés en masse, ils sont absolument incapables.

Au reste, la difficulté a toujours été, en Europe, de savoir s'il y avait non seulement un souverain Pontife, mais aussi un Empereur ; si ce Pontife serait le Patriarche de Constantinople ou celui de Rome ; et l'Empereur, celui d'Orient ou d'Occident. On pense bien qu'après l'irruption des Barbares, et leur établissement en Occident, l'Empire d'Orient prétendit à la domination, et que son Patriarche s'arrogea d'abord tous les droits du suprême sacerdoce. L'Église grecque méprisait l'Église latine ; on regardait à Constantinople l'ancienne Rome comme anéantie, et la nouvelle, comme ignorante et sauvage. Au temps même des Croisades, les Grecs ne virent arriver chez eux les Francs qu'avec terreur. Anne de Comnène ne parle jamais de ces peuples qu'avec le plus profond dédain ; elle répugne à souiller de ce nom barbare la majesté et l'élégance de l'histoire. Il s'établit donc, dès le commencement, une lutte entre les deux Églises ; lutte qui, allant toujours en s'envenimant, à cause que les deux Patriarches ne voulurent jamais consentir à se reconnaître, finit par une rupture, et enfanta un schisme dont Photius fournit le premier prétexte<sup>1</sup>.

Le Patriarche de Rome resta donc seul souverain Pontife de l'Église latine, sous le nom de Pape, et jouit d'abord d'un sort assez brillant, grâce à la munificence de Pépin, qu'Étienne II avait sacré. Charlemagne, aussi magnanime que généreux, confirma tous les dons de Pépin ; et, pour mettre fin aux tentatives que les Lombards ne cessaient de faire pour s'emparer de Rome, renversa leur royaume, dont il confina le dernier roi dans un monastère. Tout allait fort bien jusque là ; mais Charlemagne, comme je l'ai fait remarquer, avait plutôt obéi à la grandeur de son caractère qu'aux lumières de son intelligence. À sa mort, tout ce qu'il avait édifié s'écroula. On ne vit dans ses descendants aucune des qualités qui l'avaient illustré : au lieu d'entretenir par un respect mutuel l'harmonie entre l'autel et le trône, ils se livrèrent à des divisions qui les perdirent. On aurait dit que plus le sang de Charlemagne s'éloignait de sa source, plus il s'abâtardissait. Enfin, la couronne impériale étant passée des Francs aux Allemands, devint presque subitement le partage de ces mêmes Saxons que ce monarque avait si cruellement persécutés pour leur faire embrasser le christianisme. On sent qu'encore tout froissés des tortures qu'ils avaient éprouvées, ils ne devaient pas aimer beaucoup les Pontifes, qui les leur avaient suscitées : aussi saisirent-ils avec avidité les moindres prétextes pour les persécuter. Henri-l'Oiseleur et les trois Othons furent d'assez grands princes pour le temps où ils régnèrent ; mais ils tenaient encore trop au culte d'Odin, pour que leur valeur ne fût pas féroce, et leur politique sanguinaire.

Le siège pontifical, peu respecté par eux, et peut-être devenu peu respectable, fut en proie aux horreurs de tous les genres : la mémoire du pape Formose fut outragée par son successeur, et le cadavre de ce Pontife, exhumé, fut jeté dans le Tibre. Étienne VI, qui osa permettre cette indignité, justement puni, fut pendu dans sa prison. Étienne VIII, poursuivi par la populace de Rome, en avait été si cruellement balaféré au visage, qu'il n'osa



plus reparaître en public. A cette époque, Rome n'appartenait plus au sacerdoce ; deux femmes artificieuses y avaient la principale autorité ; Marozie et Théodora réglaient par leurs intrigues les élections des souverains Pontifes : le pape Jean X, que Théodora avait fait nommer, ayant déplu à Marozie par l'austérité de ses mœurs, avait été étranglé par les ordres de cette femme impudique, et remplacé bientôt après par un fils qu'elle avait eu du pape Sergius. Ce fils, exalté sous le nom de Jean XI, était mort misérablement en prison avec sa mère ; et Jean XII, accusé d'adultère, avait été solennellement déposé par ordre d'Othon 1<sup>er</sup>, et massacré peu de temps après.

Il n'y avait plus aucune dignité attachée à la tiare, aucun respect accordé au caractère sacerdotal ; le trône saint s'achetait, se vendait, s'ensanglantait tour à tour. L'Italie, entièrement conquise par les Allemands, se débattait sous leur joug. Les Romains subjugués brisaient leurs fers dès qu'ils le pouvaient. Othon II, justement appelé le Sanguinaire, irrité de l'opposition qu'il rencontrait dans le sénat de Rome, n'avait pas trouvé d'autre moyen de le réduire à l'obéissance, que d'ordonner le massacre des principaux sénateurs : exécration moyen qui déshonora son règne, sans lui donner la tranquillité qu'il cherchait, puisqu'on vit, peu d'années après, un consul nommé Crescentius proclamer l'indépendance de cette ville, et prétendre y rappeler le siècle de Brutus. On dit qu'Othon III, ayant fait saisir le rebelle, le fit pendre par les pieds, malgré la parole qu'il avait donnée de lui accorder sa grâce. Le pape Jean XXII, soupçonné d'avoir fomenté la rébellion, éprouva le sort le plus cruel : l'Empereur lui fit couper les mains et les oreilles, et arracher les yeux. Il publia, pour pallier ce crime, que ce Jean était un antipape.

Mais comment s'imaginer jamais que de pareilles horreurs resteraient impunies ? Il faut bien peu connaître la marche des choses, pour croire que la Puissance spirituelle se laisserait ainsi avilir, et que des actions aussi lâches n'entraîneraient pas de réactions. Les Empereurs allemands, ou plutôt saxons, voulaient donc que les souverains Pontifes du culte chrétien, appelés à exercer une si grande influence sur les esprits, fussent absolument dénués de force civile, qu'ils n'eussent pas un asile, pas un lieu pour reposer leur tête ; qu'ils fussent à leur discrétion, et qu'on pût impunément les outrager et les tuer même, si cela convenait aux monarques.

Mais enfin cela ne se pouvait pas. En ne les considérant même que comme Évêques de Rome, est-ce qu'ils n'avaient pas sur Rome autant de droits que ceux de Mayence, de Cologne, de Trèves, avaient sur ces villes ? S'était-on avisé de trouver mauvais que les abbés de Fulde, de Saint-Gal, de Kempten, eussent affecté les droits régaliens ? Avait-on été demander à ces prélats les titres sur lesquels ils fondaient leur autorité ? Puisque l'Évêque de Mayence était bien souverain, pourquoi celui de Rome ne l'aurait-il pas été ? Était-ce parce qu'il était Pape, Patriarche, ou souverain Pontife, qu'il devait être sans patrimoine, sans éclat, sans sûreté pour sa personne ou pour sa dignité ? Quelle folie ! On voulait faire d'un chef spirituel dont la puissance devenait de plus en plus redoutable, un pasteur de la primitive Église, un prêtre mendiant, attendant dans l'humilité et l'abjection, sa subsistance des dîmes et des aumônes volontaires du peuple. Misérable contradiction, et qui peint bien à quel point la Volonté de l'homme s'était laissé abuser par les passions les plus basses et les plus obscures ; l'ombre même de la puissance providentielle révoltait son orgueil, irritait son envie : elle aimait mieux subir le joug de fer du Destin, et se consoler de ses maux en disant : c'est la force, c'est la nécessité.

Eh bien, la force et la nécessité se placèrent aussi sur le trône pontifical. Les monarques qui n'avaient pas voulu reconnaître une houlette pastorale, furent obligés de courber le front sous une verge de fer. Un homme doué d'un grand caractère, intrépide, audacieux, inflexible autant que sévère, fut élu pape sous le nom de Grégoire VII. Il s'appelait auparavant Hildebrand. Son père n'était qu'un pauvre artisan dans une petite ville de Toscane. A peine a-t-il saisi l'encensoir, que, résolu de porter un coup violent à l'autorité civile, il déclare excommuniés tous ceux qui recevraient d'un laïque les investitures d'aucun emploi sacerdotal, et ceux qui les donneraient ; et menace à la fois de frapper d'anathème l'Empereur d'Allemagne, Henri IV, et le roi de France, Philippe 1<sup>er</sup>, qui se rendaient coupables de cet abus. A cette nouvelle, le monarque allemand assemble un concile à Worms, et y fait déposer Grégoire ; mais celui-ci n'était pas un Jean XII ou XXII, qu'on peut intimider, outrager ou mutiler impunément. Il convoque un autre concile plus régulier que le premier, puisqu'il était légitime, et y déclare Henri excommunié et déchu du trône. Ce coup inattendu frappe l'Europe de stupeur ; le prince, dépouillé de toute sa force morale, en est atteint et terrassé. Les principaux souverains d'Allemagne tant ecclésiastiques que temporels, se soulèvent et s'arment contre lui. On voit sa femme et ses enfants même briser tous les liens de la nature et du devoir, se porter ses accusateurs, et se joindre à ses ennemis. Il est contraint de plier devant la puissance terrible qui se déploie pour la première fois.

Arrêtez un moment vos regards sur lui. Voyez-le, voyez ce monarque, jusqu'alors invincible, paraître en suppliant à la porte du château de Canossa, où résidait le Pape, y rester trois jours, tête nue, le corps couvert d'un cilice, exposé au milieu des glaces de l'hiver au jeûne le plus rigoureux, pour implorer un pardon qu'il n'obtient enfin qu'avec peine, et aux conditions les plus humiliantes. Et gardez-vous de croire qu'Henri fût un homme faible ; c'était un prince courageux, indomptable à la guerre. Il se trouva dans le cours de sa vie, en personne, à plus de soixante batailles, soumit la Saxe, triompha de deux concurrents redoutables, et combattit jusqu'à ses propres enfants, armés contre lui. A l'époque de son humiliation il était la terreur de l'Europe, et marchait rapidement à la monarchie universelle. Voilà ce qui fit principalement la grandeur de Grégoire, qui l'arrêta d'un seul mot au milieu de sa carrière, sans avoir besoin d'aucune force physique. Ce fut en vain que le monarque abattu, revenu du premier éblouissement qui avait causé sa chute, se crut assez fort pour violer ses serments. Tout ce qu'il put faire par ses emportements et ses intrigues, ce fut d'augmenter le trouble qui régnait déjà, et de donner naissance à deux factions opposées, qui, pendant trois siècles, agitèrent sans relâche l'Italie et l'Allemagne. La faction des Guelfes défendait l'autorité sacerdotale, et celle des Gibelins soutenait les prétentions des empereurs. Au milieu des guerres ouvertes ou cachées que ces deux factions entraînèrent, la puissance impériale s'affaiblit de plus en plus, au milieu des meurtres, des empoisonnements, des attentats de toute sorte dont le trône fut souillé, et s'évanouit tout-à-fait durant le long interrègne qui suivit la mort de Guillaume de Hollande. Rodolphe de Hapsbourg, fondateur de la maison d'Autriche, fut enfin élu empereur, en 1273, non parce qu'on le crut en état de relever ou d'étendre la puissance impériale ; mais, au contraire, comme l'observe fort bien Robertson, parce que ses domaines et son crédit ne paraissaient pas assez considérables pour exciter la jalousie d'aucun de ses rivaux. Ainsi les deux chefs de cette féodalité gothique, qu'on appelait un empire, le Pape et l'Empereur, se détruisirent l'un l'autre, pour n'avoir pas voulu se respecter mutuellement ; et comme ils avaient alternativement cherché à être tout, ils finirent par n'être rien. Malgré tout son génie, Grégoire VII ne parvint pas à saisir la

puissance universelle à laquelle il prétendait, parce que l'essence même de son culte s'y opposa<sup>2</sup>. Il put bien humilier la majesté impériale ; et, en légua à ses successeurs l'arme formidable de l'anathème, les rendre la terreur des rois et les arbitres des nations ; mais malgré les trois couronnes dont elle entoura leur tiare, et les trois croix dont il surmonta leur sceptre, il ne put jamais faire que le corps sacerdotal voulût les reconnaître pour leurs souverains infaillibles, ni que les conciles ne s'arrogassent pas sur eux la suprême autorité. Ce défaut d'unité était inhérent au culte chrétien. L'Église s'était revêtue, dès sa naissance, des formes républicaines qu'elle avait rencontrées dans l'Empire romain ; et cet Empire, en se reconstruisant, tant bien que mal, trois ou quatre siècles après sa chute, avait encore ajouté à ces formes incohérentes tous les abus de la féodalité gothique.

Les mêmes inconvénients qui existaient dans l'Église existaient aussi dans l'Empire ; et leur effet, encore plus grave, en rompait partout l'harmonie. Quoique les empereurs d'Allemagne regardassent tous les princes de l'Europe, et même jusqu'aux doges de Venise et de Gênes, comme leurs vassaux, et qu'ils se crussent en droit de les citer à leur tribunal, et de les mettre au ban de l'Empire, il n'y a pas un seul de ces princes qui voulût se soumettre à leurs ordres. Ceux même qui les élisaient ne leur accordaient que des honneurs stériles, sans aucune ombre d'autorité. Dans certaines occasions, il est vrai, les plus grands princes les accompagnaient et les servaient, avec le titre d'officier de leur maison ; le jour de leur couronnement, ils leur servaient à boire à cheval ; dans leurs diplômes, ils leur donnaient le nom de César, et le titre de Maître du Monde ; mais ils laissaient fort bien ces Maîtres du Monde, ces Augmentateurs de l'Empire, ainsi qu'ils les appelaient, sans trésors et sans puissance. Toujours en garde les uns contre les autres, on voyait d'un côté les vassaux sans cesse occupés à arrêter les prétentions de leur chef, et de l'autre le chef sans cesse porté à empiéter sur les privilèges de ses vassaux. Quelle dignité pouvait avoir un pareil ensemble ? A Rome on voulait un mendiant pour souverain Pontife, toujours occupé à dire amen, et qu'on pût employer comme une machine politique. En Allemagne, car l'Empereur ne possédait pas en cette qualité une seule ville, un seul château, que je puisse nommer, on voulait un roi de théâtre, une sorte de passe-volant de parade, qu'on pût mettre de côté quand la parade était terminée.

Telle était en général la situation des principales nations de l'Europe, et le point où les avait conduites le déploiement de leur Volonté particulière, lorsque les Turcs, amenés en Europe par la fatalité du Destin, vinrent, en s'emparant de Constantinople, élever une barrière protectrice pour l'Asie, et présenter aux envahissements de la Volonté un obstacle insurmontable.

## Notes de Chapitre

<sup>1</sup> Ce schisme qui dure encore, consiste en ce que l'Église grecque fait émaner le Saint-Esprit du Père seulement, tandis que l'Église latine le considère comme émanant du Père et du Fils. Ce schisme, qui commença à se manifester vers le milieu du neuvième siècle, fut entièrement consommé en 1053 par le patriarche Cerularius.

<sup>2</sup> Il était impossible que les monarques adorassent sur le trône un Prêtre prêchant l'humilité, égalant l'esclave au roi ; et que les Évêques, ses égaux, obéissent aux ordres de celui qui, ne prenant que le titre de serviteur des serviteurs, devait reconnaître et consacrer cette maxime : « que le premier serait le dernier. » etc.

## CHAPITRE VI.

*Lutte de la France contre l'Angleterre. Danger de la France abandonnée par le Destin. Mouvement de la Providence en sa faveur. Jeanne d'Arc.*

Chacune des nations européennes dont j'ai parlé, quoique pénétrée du même sentiment d'ambition qui la portait à dominer sur les autres, et à saisir la monarchie universelle, ne pouvait point se dissimuler, en jetant les yeux sur elle-même, qu'elle ne fût trop faible pour cela. Il fallait donc que, de force ou de ruse, une d'elles en saisisse une autre pour en réunir les moyens aux siens, et marcher ensuite à la conquête du reste. La réunion de la France à l'Allemagne, tentée plusieurs fois, avait toujours échoué. La dignité impériale, placée dans cette dernière contrée, semblait bien lui donner un avantage sur l'autre ; mais cet avantage, purement nominal, n'influaient en rien sur l'esprit des rois de France, que le souvenir de Clovis et de Charlemagne remplissait d'un juste orgueil. Après quelques tentatives de la part des Allemands, la fameuse bataille de Bouvines, gagnée par Philippe-Auguste, décida pour jamais que la France ne serait jamais leur sujette. Les Allemands se tournèrent alors vers l'Italie ; mais la haine que les Papes nourrissaient contre eux, les dissensions fomentées par les Guelfes et les Gibelins, les rivalités qu'ils y rencontrèrent de la part des Français et des Espagnols, tout cela les empêcha d'y faire des conquêtes permanentes. D'ailleurs, si l'on considère le temps qui s'écoula depuis l'avènement de Rodolphe de Hapsbourg jusqu'au règne de Maximilien, prédécesseur immédiat de Charles-Quint, on verra que l'Allemagne, en proie à toutes les calamités qu'entraîne un gouvernement sans unité et sans ressort, ne pouvait former aucun plan régulier et suivi. Ce ne fut guère que sous le règne de ce prince que l'Empire goûta quelque tranquillité, grâce aux établissements qu'il y fonda, ou auxquels il donna une meilleure forme<sup>1</sup>.

L'Espagne, après avoir secoué le joug des Sarrasins, et s'être réunie dans les mains d'un seul monarque, de la manière que je l'ai dit, ayant jeté les yeux sur la situation des choses, vit que ce qu'elle avait de mieux à faire, était de saisir la domination en Italie, pour s'emparer ensuite de la France, en franchissant à la fois les Alpes et les Pyrénées. Elle négligea pour le moment le Portugal, qui s'était d'abord formé des conquêtes qu'Alfonse 1<sup>er</sup> avait faites sur les Maures<sup>2</sup> ; jugeant avec raison qu'il serait assez temps de s'en rendre maître, une fois que le reste de l'Europe serait soumis. Déjà les princes d'Aragon avaient fait d'assez grands efforts pour tenir le royaume de Naples, et y étaient enfin parvenus, malgré la lutte vigoureuse qu'y avaient soutenue tantôt les Allemands, et tantôt les Français<sup>3</sup>. Ils n'attendaient pour s'élancer de là qu'un moment favorable, qui devait se présenter, et qui se présenta en effet.

Quant à la France et à l'Angleterre, que diverses vicissitudes avaient, pour ainsi dire, mêlées et rendues successivement dépendantes l'une de l'autre, elles sentaient mutuellement qu'il était important pour l'une d'elles de faire la conquête de sa rivale. Plusieurs événements malheureux avaient donné de grands avantages à l'Angleterre. Après les cruelles batailles

de Crécy et de Poitiers, la prise de Calais, la captivité du roi Jean, et les ravages causés par les attroupements de paysans rebelles connus sous le nom de la Jacquerie ; après la minorité orageuse de Charles VI, la démence de ce prince, le règne perfide de sa femme Isabelle de Bavière, les sanglantes factions des Bourguignons et des Armagnacs, et enfin la fatale bataille d'Azincourt, il était difficile de prévoir comment la France pourrait survivre à tant de désastres.

Cependant, en parcourant les annales des divers États élevés sur les débris de l'Empire romain, on ne peut se dissimuler que la France, entre tous les autres, n'ait été plus souvent favorisée par des événements extraordinaires et remarquables. N'est-ce pas dans son sein que parurent Clovis, le fondateur de la première monarchie régulière, après l'invasion des Barbares ? Charles Martel, celui qui arrêta les progrès des Sarrasins, et empêcha l'Europe de devenir encore une dépendance de l'Asie ? Charlemagne, qui recommença l'Empire d'occident ? Guillaume-le-Conquérant, qui se fit roi d'Angleterre ? Godefroi-de-Bouillon, dont le nom s'attache au seul triomphe des Croisades ? Et une foule d'autres héros qu'il serait trop long de nommer : Hugues Capet, Philippe Auguste, Saint-Louis, etc. ? Si l'on considère la succession des rois sur les divers trônes de l'Europe, depuis le milieu du dixième siècle jusqu'à la fin du quinzième, on verra qu'il y a un grand avantage de force, de grandeur, de talent, de légitimité même, parmi les rois de France ; ce qui sert de preuve à ce que j'ai avancé : que le Destin sur lequel ces rois s'appuyaient, les favorisait.

Comment donc s'imaginer que cet État allait périr ; que sa langue, la plus belle et la plus forte de toutes celles qui s'étaient élevées sur les débris du latin et du celte, héritière de la langue d'Oc, si malheureusement étouffée dans le sang des Albigeois<sup>4</sup>, cette langue destinée à éclairer l'Europe, allait faire place au saxon, ou du moins en recevoir un bizarre mélange ? Cela paraissait pourtant inévitable, à moins d'un événement providentiel, car à présent le Destin s'y trouvait évidemment trop faible, et la Volonté était divisée ou nulle.

Qui pourrait peindre la situation où se trouvait la France ? Charles VI avait perdu l'esprit. Les Français, en proie aux factions intérieures, étaient haïs et persécutés chez les étrangers. On venait d'en ordonner le massacre à Gènes. Le duc de Bourgogne, tout-puissant dans Paris, après y avoir fait assassiner le duc d'Orléans envoyait au gibet ou condamnait à l'exil tous ceux du parti des Armagnacs qui lui portaient ombrage. Les Anglais, vainqueurs d'Azincourt, inondaient et ravageaient les provinces. Isabelle de Bavière, reine ambitieuse, épouse adultère et mère dénaturée, favorisait les étrangers, opprimait son mari, et persécutait son fils. Ce jeune prince, trop irrité peut-être de tant d'outrages, avait vu le duc de Bourgogne abattu à ses pieds d'un coup de hache par un de ses serviteurs jaloux de le venger. Accusé de ce meurtre, il avait été cité par le parlement de Paris, condamné par contumace, et déclaré incapable de régner. On avait donné sa sœur Catherine pour épouse au roi d'Angleterre, et sans respect pour les lois du royaume qui excluent les filles du trône, on lui avait décerné la couronne pour dot. Le Destin des Anglais l'emportait, la France allait succomber.

Cependant la Providence qui veut son salut, ménage de loin l'événement extraordinaire qui doit la sauver. Trois femmes, malheureusement trop célèbres, avaient été les instruments fatidiques de tant de calamités. Éléonore de Guyenne, femme de Louis-le-Jeune ; Isabelle de France, sœur de Charles-le-Bel ; et cette Isabelle de Bavière, épouse de l'insensé Charles VI, dont je viens de parler. La première avait dépouillé la France de ses plus fertiles provinces pour les porter en dot au roi d'Angleterre, Henri d'Anjou, qu'elle avait épousé après



avoir été répudiée par Louis-le-Jeune, à cause de ses galanteries en Palestine. La seconde, meurtrière de son mari, avait donné des prétentions sur la couronne de France à son fils Edouard III, et allumé la première guerre entre les deux royaumes ; la troisième avait consenti à l'exhérédation de son fils, pour appeler au trône son gendre Henri V. Toutes les trois s'étaient déshonorées par leurs intrigues, leurs cruautés ou leurs vices<sup>5</sup>. La Providence, résolue à renverser, par le bras d'une femme pure et sainte, l'édifice de honte et de scandale élevé par ces trois femmes déshonorées, détermine un mouvement extraordinaire ; et son action toute-puissante, dominant à la fois et la fatalité du Destin et la force de la Volonté, va frapper dans un humble village le cœur d'une jeune fille, dont elle fait une nouvelle Voluspa. Jeanne d'Arc était son nom. Elle fut surnommée la Pucelle, à cause de sa chasteté. Rendons honneur à sa mémoire, et que la France qu'elle a sauvée d'un joug odieux se réjouisse de lui avoir donné le jour.

Cette fille, l'honneur de son sexe, était née dans la pauvreté ; mais dès l'âge le plus tendre elle avait manifesté un doux penchant pour les idées religieuses d'une certaine forme. Elle croyait aux fées, dont les noms et les fables mystérieuses avaient retenti autour son berceau ; et quand elle fut en âge de mener paître les brebis, elle s'égarait souvent dans les bois, en pensant à ces déités bocagères que ses ancêtres les Gaulois y avaient adorées. Elle ne se rendait pas compte de ses sentiments. Sa faible instruction ne pouvait point aller jusqu'à lui en faire distinguer la nature d'avec les idées plus modernes qu'on avait essayé de lui donner. La Vierge Marie, dont on lui avait inspiré la dévotion, n'était pour elle qu'une fée plus compatissante et plus puissante que les autres ; elle allait souvent l'invoquer sur les ruines d'une vieille chapelle, enfouie dans les bois, et lui demandait de la rendre vertueuse et forte comme elle.

Cette habitude que Jeanne d'Arc avait prise dès son enfance, lui resta lorsque la nécessité de pourvoir à la subsistance de ses parents la força de se mettre en servitude dans une hôtellerie de Vaucouleurs. Elle allait aussi souvent qu'elle le pouvait visiter sa chapelle chérie, y déposer des fleurs et y faire sa prière. Sa position dans cette hôtellerie lui permettait de voir et d'entendre beaucoup de voyageurs : elle écoutait leurs récits sur les malheurs de la France, et sur l'état déplorable où en était réduit le roi Charles VII, alors proscrit, fugitif, errant sur les débris de son royaume, que possédait, au nom, d'un enfant de neuf mois, un régent étranger ; car dans l'espace de quelques années le roi d'Angleterre était mort, ainsi que l'infortuné Charles VI. Ces récits, souvent accompagnés de gémissements, d'imprécations ou de larmes, électrisaient la jeune héroïne ; elle sentait son cœur battre d'indignation, son front rougissait de colère ; elle demandait comment il ne se trouvait pas un homme assez vaillant pour battre ces insolents étrangers, et remettre le roi légitime sur le trône. Ou lui répondait qu'un grand nombre de braves étaient morts aux combats d'Azincourt, de Cravant et de Verneuil, et que les autres, renfermés dans Orléans, la dernière ressource des Français, pouvaient être considérés comme prisonniers. Cette ville prise, lui disait-on, il ne reste plus d'espoir ; et elle le sera, à moins d'un miracle. Ce miracle se fera ! s'écriait-elle avec un accent inspiré. On la regardait, on était ému ; mais comment oser espérer un miracle ?

Cependant elle allait porter des fleurs à sa chapelle solitaire, et y priait avec une ferveur tellement vive, qu'un jour, entraînée par l'élan de sa dévotion, elle défaillit sans perdre connaissance, et crut sentir l'air agité et repoussé vers elle par le mouvement d'un être céleste s'abaissant majestueusement sur deux ailes étendues : « Jeanne, lui dit-il, tu demandes qui

pourra sauver la France et son roi : ce sera toi. Va, revêts la cuirasse et saisis l'épée ; tu triompheras au nom de Dieu qui m'envoie ; le siège d'Orléans sera levé, et tu feras sacrer ton roi dans Reims. » A ces mots, il lui sembla que l'Envoyé divin dirigeait sur elle une flamme ondoyante qui vint s'attacher à son cœur, et l'embrasa d'une ardeur jusqu'alors inconnue. Tout disparut.

La jeune Voluspa se releva de son extase, transportée de joie et remplie d'un prophétique espoir : Elle apprit à qui voulut l'entendre la vision qu'elle venait d'avoir, et s'annonça, sans aucun mystère, comme inspirée du ciel pour changer le destin de la France. La fermeté de son accent, le feu divin qui brillait dans ses yeux, n'annonçaient ni fourberie ni démente ; la force de la vérité s'y faisait sentir. On la mena vers un vénérable prêtre qui, l'ayant entendue, n'hésita pas à la présenter au seigneur de Baudricourt, alors gouverneur de Vaucouleurs. Ce seigneur, après l'avoir interrogée plusieurs fois, se décida à la faire conduire au Roi. Au moment où elle parut devant le monarque, il venait de recevoir la nouvelle que la ville d'Orléans, quoique défendue par le brave comte de Dunois, était sur le point de se rendre ; il méditait déjà sa retraite en Dauphiné ; les paroles de l'héroïne, la manière modeste et ferme dont elle explique sa mission, le pénétrèrent et le rassurèrent ; il sent renaître en sa présence un espoir qu'il croyait perdu : il commande qu'on lui donne des armes ; il veut qu'on obéisse à ses ordres. Elle vole à la victoire. En peu de jours elle est sous les murs d'Orléans ; elle force les Anglais d'en lever le siège, attaque leur général Talbot à Patai, le met en déroute, revole auprès du Roi, et le conduisant en triomphe dans Reims, portant elle-même l'oriflamme, le fait sacrer au milieu des acclamations de sa sors armée : ainsi s'accomplit l'oracle de Vaucouleurs<sup>6</sup>.

Jeanne, qui voyait sa mission heureusement remplie, voulait se retirer. Timide hors des combats, modeste au comble de la gloire, sans se laisser éblouir par les adorations d'un peuple ivre de joie, qui venait en foule au-devant d'elle l'encensoir à la main, elle ne demandait qu'à retourner dans son humble ermitage. Charles s'y opposa. En cédant aux instances du Roi, elle se livra à un autre destin que le sien : pouvait-elle s'attendre à en être trahie ? Non sans doute ; aussi le Roi, qui l'abandonna, fut-il abandonné de la Providence. La France fut sauvée parce qu'elle devait l'être ; mais l'ingrat monarque, qui méconnut la main qui l'avait protégé, ne jouit point de son triomphe ; il périt misérablement, et sa maison fut éteinte peu de temps après<sup>7</sup>.

Jamais peut-être la Providence n'avait manifesté sa puissance d'une manière moins équivoque ; on eût dit que le bras qu'elle avait étendu sur la France s'était montré sans voile à tous les yeux. Les lois de nécessité et de liberté qu'elle s'est imposées à elle-même avaient été suspendues ; cela était évident, et la France ne le sentit pas. La France vit son admirable héroïne livrée par un funeste destin au duc de Luxembourg, vendue par ce misérable aux Anglais, traînée à Rouen devant un tribunal inique, périr au milieu des flammes comme une infâme sorcière inspiré par l'Esprit infernal<sup>8</sup>. La France le vit, et put le souffrir ! Charles ne fit pas un mouvement, ne hasarda pas un cheveu de sa tête, ne couvrit pas les champs de Rouen de cadavres pour la sauver ! Et la France oserait encore se plaindre des maux qu'elle souffrit, qu'elle souffre encore à cause de cet horrible attentat ! Mais la Providence est juste : la peste qui ravagea Athènes vengea la mort de Socrate ; les Juifs, dispersés depuis dix-huit siècles sur la face de la terre, expient encore leur lâche déicide ; la France, retardée dans sa carrière, livrée à des maux infinis, a dû s'absoudre du supplice de Jeanne d'Arc. La solidarité des peuples n'est pas une chimère. Ce n'est pas



impunément que les nations peuvent égorger leurs grands hommes, ou briser de leurs mains aveugles les instruments de la Providence. La réaction est, dans ce cas-là, toujours égale à l'action, et le châtement égal au forfait. C'est en vain que l'on dirait que les individus sont, pour la plupart, innocents ; cela n'est pas vrai il n'y a d'innocents que ceux qui s'opposent au crime ; ceux qui le souffrent le partagent.

## Notes de Chapitre

<sup>1</sup> Le plus important de tous fut celui qui porta le nom de Chambre impériale. Sorte de tribunal fédératif, autorisé à prononcer sur tous les différends entre les membres du corps germanique. Ce tribunal qui portait quelque ressemblance au conseil des Amphietyons, eût conduit l'Empire à son but, si quelque chose avait pu l'y conduire.

<sup>2</sup> Cet Alfonse, fondateur du royaume de Portugal, était fils d'Henri de Bourgogne de la Maison de France. Il fut couronné en 1139, après avoir défait cinq rois Maures à la bataille d'Ourique.

<sup>3</sup> Ce fut vers l'an 1019 que quelques chevaliers Normands, ayant débarqué en Italie, y formèrent des établissements qui donnèrent naissance aux royaumes de Sicile et de Naples. Les souverains de ces royaumes eurent de longs démêlés avec les Papes, qui prétendaient y avoir des droits. Au lieu de sentir le grand avantage qu'il y aurait eu pour eux de vivre en bonne intelligence avec ces pontifes, et même à se reconnaître leurs vassaux, pour avoir occasion de les protéger, ils les persécutèrent, au contraire, leur firent la guerre avec acharnement, et les traitèrent souvent avec la dernière indignité : aussi leurs états furent-ils en proie aux plus grandes calamités. Il n'y a point de contrée en Europe dont l'histoire offre une suite de crimes plus odieux, de révolutions plus rapides, plus nombreuses et plus cruelles. On ne peut en lire sans horreur les sanglantes annales. On sait assez comment tous les Français qui se trouvaient en Sicile y furent massacrés en 1282. Le nom de Vêpres Siciliennes donné à ce massacre en indique le moment, et peint la profonde impiété des assassins.

<sup>4</sup> C'est dans la langue d'Oc que les premiers essais de poésie ont été tentés par les troubadours ; c'est cette langue qui a précédé et poli le castillan et l'italien, et qui leur a donné leurs formes grammaticales, ainsi qu'au français.

<sup>5</sup> On dit qu'Éléonore s'étant éprise en Palestine d'un jeune Turc d'une rare beauté, nommé Sala-Heddin, avait oublié pour lui ce qu'elle devait à son époux, à sa patrie et à sa religion. Le roi, qui devait punir son inconduite, en la renfermant dans un cloître, se contenta de la répudier en lui laissant emporter tous ses héritages, dont elle avait enrichi son second mari. Le roi d'Angleterre se trouva, à la faveur de ce mariage, réunir les duchés de Normandie et d'Aquitaine, les comtés d'Anjou, de Poitou, de Touraine et Maine, et devint ainsi l'un des plus redoutables vassaux de la couronne de France. Quelques années après, Jean, frère de Richard Cœur-de-lion, ayant poignardé de sa propre main, Arthur, son neveu, qui était le légitime héritier de Richard, pour régner à sa place, mandé au tribunal du roi de France Philippe Auguste, y fut jugé par ses pairs, et déclaré coupable de félonie. Toutes les terres qu'il possédait en France furent confisquées, ce qui le fit surnommer Jean-sans-Terres. Ce fut ce prince assassin qui signa la Grande Charte, et donna ainsi lieu à une nouvelle organisation parlementaire en Angleterre.

Isabelle de France épousa Édouard II, et vécut mal avec son mari. Elle profita des troubles du royaume pour armer contre lui, et lui faire la guerre. Elle le poursuivit lui et son favori Spencer avec un acharnement incroyable. Après s'être emparée de Bristol, elle y fit pendre le père de Spencer, âgé de quatre-vingt-dix ans ; et bientôt, saisissant le favori lui-même, lui fit arracher à ses yeux les parties de la génération, et le condamna au même supplice. Cette femme implacable et jalouse, ayant ensuite convoqué un parlement, y fit déposer juridiquement le malheureux Édouard, qui subit peu de temps après la mort la plus cruelle. Édouard III qui succéda à son père, le vengea en faisant pendre Mortimer, l'amant de la

reine, et la faisant enfermer elle-même pour le reste de ses jours ; mais cela n'empêcha pas qu'il ne se prévalût des droits prétendus qu'elle lui donnait au trône de France, pour allumer contre Philippe de Valois, successeur de Charles-le-Bel, la guerre violente qui mit la France à deux doigts de sa perte.

Isabelle de Bavière, mère de Charles VII, était principalement irritée contre son fils, à cause que ce jeune prince ayant découvert dans certaine Église quelque argent qu'elle y avait caché pour satisfaire ses passions, s'en était servi pour subvenir aux besoins de l'État. On assure que son mari, dans un moment lucide, ayant surpris un de ses galants avec elle, le fit coudre dans un sac, et jeter dans la Seine. Il la fit même renfermer dans un château fort. Mais elle trouva moyen d'appeler le duc de Bourgogne à son secours, et de l'intéresser à sa délivrance. Il la délivra en effet, et conclut avec elle une ligue où entra le roi d'Angleterre. Telles étaient les trois femmes sans honneur et sans vertu, sur les droits desquelles les Anglais fondaient tous les leurs pour asservir la France.

<sup>6</sup> Quand Jeanne d'Arc eut été présentée au Roi, ce prince, indécis sur ce qu'il devait faire, jugea convenable de faire examiner cette fille inspirée par le parlement de Poitiers. D'abord on lui demanda des miracles pour confirmer sa mission : « Je ne suis pas venue, répondit-elle, pour faire des miracles ; mais conduisez-moi à Orléans, et je vous donnerai des signes certains de ma mission. »

- Mais, lui répliqua-t-on, si Dieu veut sauver la France, qu'est-il besoin d'armées et de batailles ?

- Les gens d'armes, ajouta-t-elle, combattront en mon Dieu, et le Seigneur donnera la victoire. »

Quand elle revint de Poitiers, le Roi la reçut avec les plus grands honneurs. Il lui fit faire une armure complète, excepté l'épée, qu'elle envoya chercher à Sainte-Catherine de Fier-Bois, dans le tombeau d'un vieux chevalier, où on la trouva telle qu'elle l'avait dépeinte sans l'avoir jamais vue. En paraissant devant Orléans, pour en faire lever le siège, elle fit écrire aux Anglais cette lettre remarquable, qu'elle jeta elle-même dans leurs retranchements au bout d'une flèche : « Écoutez les nouvelles de Dieu et de la Pucelle, Anglais qui n'avez aucun droit au royaume de France. Dieu vous ordonne par moi, Jeanne la Pucelle, de vider nos forts et de vous retirer. »

<sup>7</sup> Après le couronnement de Charles VII à Reims, Jeanne demanda avec instance la permission de s'en aller, « Désormais, disait-elle, je n'aurai plus regret de mourir. » Et comme on lui demanda si elle avait quelque révélation sur sa mort, elle répondit « Non ; mais Dieu ne m'a commandé seulement que de faire lever le siège d'Orléans, et de conduire le Roi à Reims.... Le Roi me fera plaisir de me rendre à mes parents et à mon premier état. » Le Roi la retint, et pour l'abandonner lâchement ensuite.... On sait assez comment, tourmenté de terreurs continuelles, ce prince se laissa mourir de faim à l'âge de cinquante-huit ans, de peur d'être empoisonné par son fils Louis XI, en 1461. Sa maison finit en 1498, dans la personne de Charles VIII.

<sup>8</sup> Jeanne d'Arc fut blessée et prise en défendant Compiègne. Sa place n'était plus là. Sa mission guerrière avait été remplie à Reims, comme elle le disait elle-même. Il paraît certain que l'Université de Paris présenta requête contre elle, l'accusant d'hérésie et de magie, parce qu'elle croyait aux fées. Cette divine héroïne fut jugée à Rouen, par un nommé Cauchon, évêque de Beauvais, cinq autres évêques français, un seul évêque d'Angleterre, assistés

d'un moine dominicain vicaire de l'inquisition, et par des docteurs de l'Université. Ainsi ce furent bien les Français, Bourguignons ou Normands, qui furent les plus coupables, puisqu'ils vendirent aux Anglais le sang innocent. Le duc de Bedford faisait dire à ces juges iniques : « Le roi d'Angleterre l'a achetée chèrement, et il veut qu'elle soit brûlée. Les Anglais qui agissaient ouvertement, dans cette affaire, en ennemis implacables et acharnés, étaient cruels, mais non traîtres et vils comme les juges qu'ils influençaient.

La divine héroïne ne put pourtant point être d'abord condamnée au bûcher ; elle le fut seulement à jeûner au pain et à l'eau dans une prison perpétuelle comme superstitieuse, devineresse du Diable, blasphémeresse de Dieu, en ses saints et saintes, errant par moult desors en la foi du Christ, etc.. Mais bientôt accusée d'avoir repris une fois l'habit d'homme qu'on lui avait laissé pour la tenter, ses juges exécrationnels la livrèrent au bras séculier pour être brûlée vive, en 1431, le 30 mai. Elle avait fait lever le siège d'Orléans le 8 mai 1429, et sacrer le Roi à Reims le 17 juillet de la même année.

La procédure manuscrite de Jeanne d'Arc existe encore en original. On y remarque que les réponses de l'héroïne sont toujours également prudentes, vraies et fermes. Elle disait quelquefois à ses juges : « Beaux Pères, songez donc au fardeau que vous vous imposez. » Interrogée pourquoi elle avait osé assister au sacre de Charles avec son étendard, elle répondit : « Il est juste que qui a eu part au travail en ait à l'honneur. » Quand on lui demandait par quelle sorcellerie elle avait animé ses soldats, elle disait : « Voici : Je m'écriais, entrez hardiment au milieu des Anglais ; et j'y s'entrais moi-même la première. » Accusée d'avoir profané les noms de Jésus et de Marie, elle répliquait ingénument : « C'est de vos clercs que j'ai appris à en faire usage, non seulement pour mon étendard, mais encore pour les lettres que je faisais écrire. » Quant à ses visions, elle ne les démentit pas un moment : « Soit bons ou mauvais esprits, si est-il vrai, disait-elle, qu'ils m'ont apparu. »

## CHAPITRE VII.

*Causes d'un double mouvement de la Volonté dans le système politique et dans le culte. Quinzième révolution.  
Découverte du Nouveau-Monde.*

**L**a Providence avait voulu que la France fût sauvée ; elle le fut ; mais les Français, coupables envers elle d'une exécration ingratitudine, durent souffrir, et souffrirent. Tout ce qui tenait au système féodal fut surtout accablé de maux. Le règne sanguinaire de Louis XI lui porta un coup mortel dont il ne se releva plus. Ce règne terrible laissa dans tous les esprits une impression profonde, que ne purent effacer les règnes brillants mais inutiles de Charles VIII, Louis XII et François 1<sup>er</sup>. A cette époque un immense mouvement eut lieu en Europe. Si la Providence avait pu y être reconnue, l'aurore de la grandeur et de la félicité s'ouvrait pour elle. Mais, comme nous l'avons vu, la France éminemment favorisée, ferma volontairement les yeux à son éclat ; et son monarque victorieux, attribuant tous ses succès à son étoile, abandonnant l'admirable instrument qui les lui avait procurés, ne s'occupa que d'objets fatidiques ou volitifs. Après avoir établi des corps de troupes permanents, après avoir fondé sur sa propre volonté la levée des impôts, il domina par les uns et par les autres sur les barons et sur les peuples, et anéantit la suprématie sacerdotale par la promulgation d'un acte schismatique, appelé Pragmatique sanction. Tous ces moyens qu'il légua à ses successeurs furent autant d'armes dont ils abusèrent.

Tandis que la Volonté de l'homme recevait ainsi, en France, les lois du Destin, elle les recevait aussi en Italie. Le trône pontifical, déshonoré par Alexandre VI, était devenu, sous Jules II, un trône purement monarchique. Ce pape n'avait été qu'un audacieux guerrier, un politique habile. Léon X qui lui succéda fut un monarque splendide, un roi généreux, protecteur des lettres et des arts ; mais ce ne fut point un souverain Pontife. Quoiqu'il possédât des vertus qui le mettaient fort au-dessus de Borgia, il faut cependant dire ici la rude vérité : il n'avait pas plus que lui de foi dans les dogmes de son culte. En général, les papes devenus souverains temporels, n'ayant pas pu se meure au-dessus des conciles comme souverains Pontifes, s'y étaient mis comme monarques, depuis Eugène IV, et s'étaient accoutumés, comme les autres rois, à ne regarder la religion, en général, et celle qu'ils professaient en particulier, que comme un frein nécessaire, un instrument politique, dont ils étaient déclarés par leur position les dépositaires et les régulateurs. Toute la rigueur que la plupart d'entre eux déployaient contre les hérétiques et les novateurs, ne prenait plus sa source, comme autrefois, dans un fanatisme religieux, dans un zèle saint, respectable quoique aveugle, mais seulement dans la nécessité de conserver les formes d'un culte utile, dont ils ne jugeaient pas le fond susceptible d'examen. Dans les affaires ecclésiastiques toutes leurs maximes étaient fixes et invariables, parce qu'elles n'avaient pour but que de conserver ce qui était, sans nullement chercher à l'approfondir ; et à cet égard, chaque Pontife nouveau adoptait, quant au spirituel, le plan de son prédécesseur ; mais quant au temporel, au contraire, il fallait que chacun se pliât aux circonstances, se traçât une route particulière, et souvent eût recours à la ruse, pour suppléer à la force qui lui manquait. Aussi la cour des Papes fut-elle regardée comme le berceau de cette politique moderne, qui

consiste dans la finesse des négociations et dans l'astuce de la conduite. Il n'y eut presque rien que cette cour ne tentât sous ce rapport ; et si elle ne s'allia pas ostensiblement avec les Musulmans de Constantinople, il n'existe que trop de preuves qu'elle écouta plus d'une fois leurs propositions.

Mais ce que la cour de Rome n'osa pas faire, du moins ouvertement, celle de France le fit. Cette cour, ayant perdu de vue les vrais intérêts de l'Europe, pour ne penser qu'aux siens propres, s'unit avec les Turcs, et de la même plume qu'elle avait tracé son alliance avec les Suisses, signa son traité avec le Grand-Sultan. Ainsi elle réunit, comme je l'ai déjà exprimé, la fatalité d'Destin à la force de la Volonté, et se crut assez habile pour les maintenir l'une par l'autre, et les maîtriser également. Cette hardiesse qui versa sur la France un déluge de maux, sous les règnes qui suivirent celui de François 1<sup>er</sup>, lui procura néanmoins un moment d'éclat sous celui de Louis XIV, éclat trop tôt terni même du vivant de ce monarque, et trop chèrement payé par les humiliations qui affligèrent celui de Louis XV, et les épouvantables malheurs qui terminèrent celui de Louis XVI.

Si l'on veut réfléchir un moment sur la Situation de l'Europe, après que d'une part, les Turcs, affermis à Constantinople, y avaient élevé une barrière insurmontable du côté de l'Asie, et que de l'autre, la France, ayant anéanti le système féodal, s'était réunie en une seule masse dans la main de Louis XI, pour ne former qu'une monarchie à peu près despotique, on sentira que la Volonté de l'homme, dont l'essence est la liberté, partout menacée d'une compression absolue, devait chercher des issues pour faire explosion. Partout le despotisme tendait à s'établir, et avec lui la nécessité du Destin. Cette inflexible Volonté venait de manquer en France la plus belle occasion de s'unir avec la Providence ; mais la Providence et le Destin lui déplaisaient également. Elle rejetait toute espèce de joug, et cherchait à tout soumettre à son libre arbitre. Dans la détresse où elle se trouvait, détresse qui allait en augmentant, elle médita un double mouvement, dont les moyens furent choisis avec un art admirable. D'un côté, elle enflamma l'industrie mercantile des Italiens et des Portugais, gênés par les conquêtes des Turcs à l'Orient, et les poussa à des découvertes nouvelles à l'Occident : d'un autre, elle exalta l'orgueil systématique des moines anglais et allemands, froissés par l'arrogance des ultramontains, et les excita à soumettre à l'examen de la raison des dogmes que les papes avaient résolu d'y soustraire. Par le premier moyen, elle étendait son domaine, et se préparait de loin des asiles en cas de défaite ; par le second, elle engageait, avec les seules armes qui lui restassent, un combat dont les chances lui offraient des avantages.

Dès le commencement du quatorzième siècle, un habitant de la ville d'Amalfi dans le royaume de Naples, nommé Flavio Gioia, avait inventé, ou plutôt renouvelé l'usage de la Boussole, et au moyen de cet instrument aussi simple que sûr, avait mis les navigateurs à même d'entreprendre des voyages de long cours. Déjà les Portugais en avaient profité pour franchir les mers Atlantiques, au sein desquelles ils avaient découvert l'île de Madère et les Açores. Ils avaient franchi la ligne équinoxiale, et vu rouler sur leurs têtes un nouveau ciel, dont les constellations leur étaient inconnues, lorsqu'un Génois nommé Christophe Colomb, entendant parler de leurs entreprises vers le midi, s'imagina qu'en allant vers l'Occident, en suivant le cours du Soleil, il trouverait indubitablement un autre continent. Gênes, sa patrie, et la cour de France, auxquelles on prétend qu'il demanda de lui fournir quelques vaisseaux pour mettre à bout son hasardeux dessein, rejetèrent sa proposition. L'Espagne l'accueillit. Il mit à la voile le 3août 1492, et le jour de Noël de cette même année, il arriva

à Haïti, aujourd'hui Saint-Domingue. Bientôt le bruit de sa découverte se répandit ; et lorsqu'après avoir revu l'Europe, Colomb entreprit son second et son troisième voyage, une foule d'aventuriers de toutes les nations se précipitèrent sur ses traces. Americ Vespuce dont le nom fut donné à ce Nouveau-Monde, qu'il n'avait point découvert<sup>1</sup> ; Alvares Cabral, qui aborda le premier sur les côtes du Brésil ; Fernand Cortès et Pizarro, conquérants du Mexique et du Pérou, furent les plus fameux. Le bonheur ne suivit point leurs succès, auxquels la Providence n'avait pas pris part ; et la gloire même ne s'y attacha pas. Presque tous périrent misérablement, et Colomb lui-même persécuté par un vil intrigant nommé Bovadilla, renvoyé d'Haïti comme un criminel, arriva en Espagne chargé de chaînes. Le roi Ferdinand le fit mettre en liberté, mais sans lui rendre justice, ce qui irrita tellement Colomb, qu'étant mort de chagrin peu de temps après, il ordonna qu'on ensevelit avec lui dans son cercueil les fers dont il avait été chargé.



## Notes de Chapitre

<sup>1</sup> Cet Americ Vespuce, qui a donné son nom à l'Amérique, passa dans cette partie du Monde, en qualité d'aventurier, avec un certain Ojeda, qui y alla, sans l'agrément et sur les brisées de Colomb. Americ était Florentin. Il écrivit une relation de son voyage ; et ce fut cette relation écrite avec élégance qui lui valut sa réputation. Colomb avec tous ses droits échoua devant cet adroit écrivain. L'injuste postérité n'appela point Colombie, comme elle le devait, la quatrième partie du Monde, que Colomb avait découverte, mais Amérique. Tout ce que peut faire à présent l'historien impartial, c'est, en parlant de l'hémisphère entier, de le nommer hémisphère Colombique, comme je fais.

## CHAPITRE VIII.

*Quelle était la situation du Nouveau-Monde à l'époque de sa découverte. Révolutions qu'il avait éprouvées. Ile Atlantide.*

**L**e nouvel hémisphère, dont Colomb avait plutôt occasionné la découverte qu'il ne l'avait faite lui-même, était un Monde assez nouveau, relativement à l'ancien ; plus jeune, plus récemment sorti du sein des eaux, produisant, dans les trois règnes, des substances ou des êtres sur lesquels la nature imprimait visiblement tous les traits de la jeunesse. Les formes générales et géologiques y étalaient une magnificence remarquable ; mais le principe vital, peu développé, y languissait encore. On y voyait des montagnes plus hautes que dans l'autre hémisphère, des fleuves plus grands, des lacs plus nombreux et plus vastes ; et cependant le règne végétal y manquait de sève et de vigueur. On n'y rencontrait aucune espèce d'animaux qu'on pût comparer à celle de l'ancien Monde. Les lions même et les tigres, ou plutôt les pumas et les jaguars qu'on a qualifiés de ces noms, n'avaient ni l'intrépidité de ceux d'Afrique, ni leur voracité. Le climat lui-même ne répondait nullement à celui de l'autre hémisphère. Il était respectivement plus humide et plus froid. Les végétaux flexibles et lactescents, les reptiles venimeux, les insectes importuns, s'y propageaient seuls en abondance, et avec une étonnante rapidité.

Le sol, peu productif, et comme frappé d'une impuissance native, ne comportait qu'une petite quantité d'habitants. A l'époque où les Européens mirent pour la première fois le pied dans cette immense région, il ne s'y trouvait que deux nations entièrement formées : celle du Mexique et celle du Pérou. Tout le reste du continent était peuplé de petites tribus indépendantes, souvent jetées à des distances énormes les unes des autres, dénuées de lois, d'art et d'industrie ; et, ce qui est très remarquable, privées du secours des animaux domestiques. Les deux seules nations qui fussent entrées dans la carrière de la civilisation, n'y avaient fait encore que les premiers pas. Elles en étaient à peine aux premiers linéaments de l'État social. C'étaient des peuples enfants qui, livrés à eux-mêmes, protégés par la Providence qu'ils commençaient à reconnaître, soumis à un Destin peu rigoureux, se seraient développés graduellement, et seraient parvenus à nous étonner peut-être par leur grandeur, si, trop tôt exposés au funeste mouvement de la Volonté européenne, ils n'avaient pas été écrasés dans leur fleur, et bien longtemps avant qu'ils pussent donner leurs fruits.

Ce cruel événement peut-il être expliqué ? Sans doute. Je n'ai reculé jusqu'ici devant aucun, et celui-là ne peut pas plus que les autres échapper aux principes que j'ai posés. J'ai assez dit que la Volonté de l'homme, bonne ou mauvaise, est irréfragable, et que la Providence ne peut arrêter son action sans contrevenir elle-même à ses propres lois. Mais le Destin, qui entraîne avec lui une irrésistible nécessité, s'oppose, par son essence même, à cette action, et la combat. De quelque côté que reste la victoire, le résultat est toujours favorable au but que la Providence s'est proposé ; car il ne peut jamais y avoir que perte de temps ou changement de formes. D'ailleurs, remarquez ceci : soit que le Destin triomphe, ou la Volonté, aucune de ces deux puissances ne peut triompher sans faire naître à l'instant sou

contraire ; c'est-à dire sans que la victoire de la Volonté ne jette le germe d'un événement fatidique qui se développera, ou sans que celle du Destin ne provoque une cause volitive, qui aura son effet.

Or, la Volonté, fortement comprimée en Europe par le Destin, s'échappe et se fraie une route vers l'Amérique ; ce qu'elle ne peut faire sans employer des instruments parmi les hommes volitifs, dans le sein desquels fermentaient des passions plus ou moins violentes. Si ces hommes s'étaient trouvés éclairés et tempérants, ils auraient facilement senti que leur gloire comme leur intérêt les engageait à ménager les peuples doux et timides que le sort exposait à leurs armes ; ils auraient vu qu'ils pouvaient les soumettre sans les détruire, et conquérir l'Amérique sans la ravager ; mais malheureusement il en arriva tout autrement. Les Espagnols que le mouvement imprimé lança d'un hémisphère sur l'autre, se trouvèrent des hommes ignorants, avides et farouches, qui, longtemps courbés sous les chaînes qu'une adroite politique leur avait données, s'en vengèrent en les jetant avec fureur sur un peuple enfant, incapable de leur résister. Semblables à des loups qu'une longue faim à tourmentés, ils se précipitèrent sur ces faibles agneaux pour les dévorer. Ils agirent en corps de nation, comme agit un simple brigand, lorsque, rencontrant dans l'épaisseur d'un bois un voyageur, il l'égorge pour avoir son argent. La Providence ne peut point empêcher ce crime volontaire, quand le Destin du voyageur ne l'empêche pas, à moins de faire un miracle, ce qui répugne à ses lois ; mais elle le venge en attachant la punition au crime, comme l'effet à sa cause. Ainsi les Espagnols, en massacrant les Américains commirent un crime national, dont toute la nation espagnole devint responsable, et qu'elle dut expier. Souvenez-vous ici de ce que j'ai dit en commençant ce livre, au sujet de la solidarité des peuples. Cette solidarité s'étend sur toutes les générations, et lie aussi-bien les enfants que les pères, parce que, dans ce cas, les pères ne diffèrent pas des enfants.

Mais peut-être un lecteur attentif et profondément explorateur m'arrêtera à ce point, pour me dire qu'en supposant en effet que le crime national soit puni comme le crime individuel, il ne voit pas quelle réparation, quel bien ce châtiment procure, soit au peuple détruit par des conquérants farouches, soit au voyageur égorgé par un brigand. A cela je lui réponds que je me serais bien gardé de mettre la main à la plume pour écrire sur des matières aussi ardues, si j'avais pu penser qu'un homme perdît tout en perdant la vie, et qu'un peuple pût être détruit. Je ne crois point cela du tout. Je crois que l'existence individuelle ou nationale est suspendue par la mort ou par la destruction, mais non point détruite. Il y a seulement, comme je le disais tout à l'heure, perte de temps ou changement de formes. Ce qui n'est qu'interrompu doit recommencer. Je prie le lecteur de rappeler à son esprit une comparaison que j'ai déjà faite<sup>1</sup>. Je vois un gland qui germe et qui, si rien n'arrête son destin, va produire un chêne. Ma volonté s'oppose à cet effet ; j'écrase le gland : le chêne est interrompu. Mais ai-je détruit, anéanti, le principe qui agissait dans le gland ? Cela est absurde à penser. Un nouveau destin recommence pour lui. Il se décompose, rentre dans ses éléments, et, s'insinuant encore dans les racines de l'arbre, monte avec la sève, et va reproduire un gland semblable au premier et plus fort. Qu'ai-je fait par mon action destructive ? Rien du tout, par rapport au gland ; mais peut-être beaucoup, par rapport à moi ; surtout si j'ai mis de la malice, de l'envie, de l'impatience, ou tout autre mauvais sentiment dans mon action ; car tandis que j'ai cru opérer sur le gland, c'est sur moi que j'ai opéré. Cette comparaison, bien comprise, peut résoudre une foule de difficultés.

Revenons aux Américains. Lorsque les Espagnols les rencontrèrent, ils étaient encore dans

l'enfance de l'État social ; aucune de leurs facultés n'était entièrement développée ; ils étaient faibles au physique comme au moral : on voyait distinctement qu'ils appartenaient à une Race différente de la blanche et de la noire<sup>2</sup> : c'était à la Race rouge, mais non point pure. Ils étaient le résultat d'un premier mélange effectué à une époque très reculée, lorsque la Race blanche n'existait pas encore, et d'un second mélange beaucoup moins ancien, lorsque cette Race existait déjà depuis longtemps. Ces peuples indigènes avaient perdu la trace de leur origine ; seulement une vague tradition, survivant au milieu d'eux, faisait descendre leurs ancêtres des monts les plus élevés de cet hémisphère. Les Mexicains disaient que leurs premiers législateurs étaient venus d'une contrée située au nord-est de leur empire. Si l'on veut y faire attention, on trouvera dans ces deux traditions les deux principales époques dont je viens de parler : la première remonte jusqu'au désastre de l'Atlantide, dont le souvenir s'est perpétué chez toutes les nations ; la seconde s'attache seulement une émigration de la Race boréenne, qui s'effectua de l'Islande sur le Groenland et du Groenland sur le Labrador, jusqu'au Mexique, en traversant les contrées qui portent aujourd'hui le nom de Canada et de Louisiane. Cette seconde époque est séparée de l'autre par plusieurs milliers d'années.

Le récit le plus authentique que nous ayons du désastre de l'Atlantide nous a été conservé par Platon, qui l'attribue, dans son dialogue de Timée, à un prêtre égyptien, discourant à Sais avec Solon. Ce prêtre fait remonter la catastrophe dont il parle à plus de neuf mille ans ; ce qui lui donne pour nous une antiquité d'environ onze mille quatre cents années.

L'île Atlantide était, selon lui, plus grande que l'Afrique et l'Asie ensemble ; elle était située dans la mer Atlantique, en face des Colonnes d'Hercule. Il y avait des rois célèbres par leur puissance qui, non seulement régnaient sur cette magnifique contrée, et sur toutes les îles adjacentes, mais encore sur une grande partie de l'Afrique jusqu'en Égypte, et sur toute l'Europe occidentale jusqu'à la Tyrrhénie. Ils cherchaient à asservir le reste de notre hémisphère, lorsqu'il survint d'affreux tremblements de terre suivis d'un déluge effroyable ; les peuples opposés furent tous engloutis dans les abîmes, et dans l'espace d'un jour l'Atlantide disparut.

Il est difficile de ne pas reconnaître, dans la description que donne ce prêtre de Saïs, de cette île plus grande que l'Afrique et l'Asie, l'hémisphère Colombique, situé exactement comme il l'annonce, au sein de la mer que nous nommons encore, du nom de cette île fameuse, mer Atlantique, et en face des Colonnes d'Hercule : aussi est-il bien certain que le nouveau continent appelé aujourd'hui Amérique, n'est autre que cette île dont l'antiquité a raconté tant de merveilles ; seulement elle n'était pas figurée alors comme nous la voyons de nos jours ; elle s'étendait beaucoup plus vers le pôle austral, auquel elle tenait peut-être, et moins vers le pôle boréal. La Race austréenne y dominait comme la Race boréenne domine aujourd'hui sur notre hémisphère. Cette Race était rouge ; elle avait civilisé la Race noire, et, comme le disait le prêtre égyptien, porté de nombreuses colonies sur l'Europe et sur l'Asie, qui lui appartenaient presque entières. A cette époque, c'est-à-dire il y a près de douze mille ans, le globe terrestre n'était pas dans la situation où nous le voyons ; le pôle boréal, au lieu d'être élevé d'environ vingt-trois degrés, était abaissé, au contraire, dans la même proportion, et laissait dominer le pôle austral ; de manière que la masse des mers qui pèse aujourd'hui sur ce pôle pesait sur le pôle opposé, et couvrait principalement la partie nord de l'hémisphère Colombique, peut-être jusqu'au cinquantième degré. Il est également présumable que, sur notre hémisphère, les mers s'étendaient jusqu'au soixantième, et couvraient toute la partie

nord de l'ancien continent depuis la Norvège jusqu'au Kamtchatka.

Au moment le plus florissant de l'Empire atlantique, et lorsque cet Empire allait achever la conquête du Monde, une horrible catastrophe eut lieu. La profondeur des temps a pu nous en dérober les causes, mais elle n'a pas empêché le bruit d'en retentir jusqu'à nous. Il n'existe presque point de nations qui n'en aient perpétué le triste souvenir dans des cérémonies lugubres ; on en trouve le récit dans tous les livres sacrés ; et les traces mêmes qui en sont restées empreintes sur la surface du globe, et jusque dans son intérieur, annoncent partout un affreux bouleversement qui prouve assez aux yeux des hommes observateurs que ces récits ne sont pas illusoires.

Les philosophes et les naturalistes de tous les siècles, cherchant les causes physiques qui avaient pu amener ces crises de la nature appelées déluges ou cataclysmes, en ont trouvé, ou d'insuffisantes, ou de visiblement erronées. Les théosophes se sont tous accordés sur la cause métaphysique : ils ont dit que c'était la perversion absolue des peuples, et leur entier abandon de la Providence qui l'avait amenée. Moïse, qui en parle comme d'une funeste possibilité, est formel sur ce point. Pythagore et Platon ne diffèrent ni de Kong-tzée ni de Meng-tzée, et Krishnen s'accorde avec Odin. Mais quoique la cause primordiale métaphysique puisse être admise, il n'en reste pas moins de grandes difficultés touchant les causes secondaires et physiques.

Au reste, je dois dire ici une chose importante, dont je parlerai ailleurs plus au long ; c'est qu'il existe deux espèces de déluges, qu'on ne doit pas confondre ensemble : le Déluge universel ; celui dont parle Moïse sous le nom de Maboul ; celui que les Brahmes connaissent sous le nom de Dinapralayam, est une crise de la nature qui met un terme à son action ; c'est une reprise en dissolution absolue des êtres créés. La description de ce déluge, la connaissance de ses causes et de ses effets, appartiennent à la cosmogonie<sup>3</sup> ; ce n'est point ici le lieu d'en parler, puisqu'il n'influe pas seulement sur l'État social de l'homme en l'interrompant, mais en le détruisant tout-à-fait. Les déluges de la seconde espèce sont ceux qui n'occasionnent qu'une interruption dans la marche générale des choses, par des inondations partielles, plus ou moins considérables. Parmi ces cataclysmes, on peut considérer celui qui détruisit l'Atlantide comme un des plus terribles, puisqu'il submergea un hémisphère tout entier, et qu'il fit passer sur l'autre un torrent dévastateur qui le ravagea. Les savants qui se sont occupés d'en chercher la cause, ne l'ont pas trouvée, comme je viens de le dire, parce qu'ils n'avaient pas les données nécessaires pour cela, et que la plupart, imbus de préjugés, portaient leur vue ou trop près, ou trop loin d'eux ; comme quand ils se contentaient de l'irruption d'un volcan, d'un tremblement de terre, du débordement d'un lac ou d'une mer intérieure ; ou bien qu'ils allaient accuser de cette catastrophe la queue d'une comète. Je suis entraîné à dévoiler entièrement cette cause naturelle, que j'ai laissé entrevoir tout à l'heure en parlant de la situation antérieure du globe. Je n'en pourrai point donner à présent les preuves géologiques, parce qu'elles m'entraîneraient dans des détails trop étrangers à cet ouvrage ; mais si les géologues veulent examiner attentivement la configuration des côtes sur les deux hémisphères, et le mouvement que les courants des mers conservent encore, ils sentiront bien que j'expose la vérité.

L'épouvantable cataclysme qui submergea l'Atlantide, fut causé par un mouvement brusque du globe terrestre, qui élevant tout à coup le pôle boréal qui était abaissé, lui fit prendre une situation contraire à celle qu'il occupait auparavant. Dans ce mouvement, qui peut-

être eut plusieurs oscillations, la masse des eaux qui se trouvaient sur ce pôle roula avec violence vers le pôle austral, revint sur le pôle boréal, et retourna à plusieurs reprises vers le pôle opposé, où elle se fixa enfin en l'accablant de son poids. La charpente terreuse céda en plusieurs endroits, là surtout où elle couvrait des cavernes et des anfractuosités profondes ; et, en s'écroulant, ouvrit d'immenses abîmes où les ondes furieuses vinrent s'engloutir avec les débris qu'elles entraînaient, et la foule de victimes qu'elles avaient privées de la vie. L'hémisphère que nous habitons résista davantage, et ne fut que lavé, pour ainsi dire, par les vagues qui le traversèrent sans s'y arrêter ; mais l'autre fut partout enfoncé, décharné et couvert d'eaux stagnantes qui y séjournèrent longtemps. Toutes les terres australes, où se trouvait l'Atlantide proprement dite, disparurent. Au pôle opposé, les terres boréales sortirent du sein des eaux, et servirent de berceau à la Race blanche ou boréenne, d'où nous sommes issus. Ainsi c'est au désastre de l'Atlantide que nous devons en quelque sorte notre existence. La Race noire, que j'ai nommée Sudéenne, originaire de l'Afrique, née, comme je l'ai dit, aux environs de la ligne équinoxiale, souffrit beaucoup de cette catastrophe, mais infiniment moins que la Race rouge ou austréenne, qui périt presque entièrement. A peine quelques hommes, qu'un heureux destin fit rencontrer sur les monts Appalaches, les Cordelières ou les Tapayas, purent-ils échapper à la destruction. Les Mexicains, les Péruviens et les Brésiliens avaient pour ces montagnes une vénération particulière. Ils conservaient un vague souvenir qu'elles avaient servi d'asile à leurs ancêtres. On dit qu'encore de nos jours les sauvages des Florides vont quatre fois l'année en pèlerinage sur le mont Olaymi, l'un des plus élevés des Appalaches, pour offrir un sacrifice au Soleil, en mémoire de cet événement.

## Notes de Chapitre

<sup>1</sup> Dans la Dissertation introductive, Chapitre 4 à la fin à la fin.

<sup>2</sup> Au moment où j'écris il y a plus de trois siècles que l'Amérique est connue et fréquentée des Européens, qui y ont opéré de grands changements, tant par le mélange qu'ils y ont fait de leur propre sang avec celui des Indigènes, que par celui des Peuples noirs qu'ils y ont importés. Ils y ont aussi beaucoup influé sur les deux règnes inférieurs, le végétal et l'animal, par la culture et le croisement des races. Ce n'est donc pas en Amérique même qu'on peut connaître ce qu'était cette contrée avant sa découverte, mais dans les descriptions qui en furent données à cette époque.

Les indigènes de l'hémisphère Colombique avaient, en général, le teint d'un brun rougeâtre tirant sur le cuivre. Ils étaient sans barbe, et sans autres poils que leurs cheveux noirs, longs, grossiers et faibles. Leur complexion était humide et sans force virile. On trouvait des hommes qui avaient du lait aux mamelles, comme les femmes, qui, dans un besoin, auraient pu allaiter leurs enfants. Ils mangeaient peu, supportaient difficilement la fatigue, et atteignaient rarement une vieillesse avancée. Leur vie courte et monotone n'était point exposée aux accès des passions violentes. L'ambition et l'amour avaient très peu de prise sur leur âme. Leurs vertus et leurs vices étaient également au berceau. Leurs facultés intellectuelles avaient à peine atteint un premier développement. On trouvait dans plusieurs peuplades des individus tellement dépourvus de prévoyance qu'ils ignoraient s'ils existeraient le lendemain. Les femmes étaient peu fécondes, peu considérées, et ne jouissaient d'aucun droit. Dans plusieurs cantons leur servitude était intolérable. A l'exception des deux nations dont la civilisation était ébauchée, les autres peuplades étaient encore dans l'état le plus sauvage, étrangères à l'industrie, et n'ayant que quelques idées confuses de la propriété. Parmi ces peuplades, celles qui vivaient de leur pêche étaient les plus stupides ; ensuite venaient les chasseurs dont l'instinct était plus développé, mais qui, également paresseux, empoisonnaient leurs flèches pour chasser avec plus de facilité. Là où étaient les cultivateurs, là commençait la civilisation. L'hémisphère entier ne possédait pas un pasteur. On n'y connaissait aucun animal qu'on eût encore soumis au joug de la domesticité.

<sup>3</sup> J'en parlerai dans le Commentaire que je médite sur le Sépher de Moïse, et principalement sur les dix premiers chapitres du Baereshith.



## CHAPITRE IX.

*Conquêtes des Espagnols, et leurs crimes en Amérique. Etablissement des Portugais en Asie. Résultats généraux.*

**B**acon croyait comme moi que l'Amérique avait fait partie de l'antique Atlantide. Il le donne clairement à entendre dans son, *Atlantida Nova*. Il dit que les habitants de cette partie du monde étaient autrefois très puissants, et qu'ils essayèrent de soumettre l'ancien continent par les armes. Après la submersion de leur Empire, quelques hommes épars purent se sauver sur les sommets des montagnes. Ces hommes, ajoute-t-il, s'abâtardirent rapidement, oublièrent tous les arts, et devinrent sauvages. Ils vécurent longtemps isolés et sans lois, et ne se réunirent que lorsque les plaines se découvrirent, et qu'ils purent les habiter. Boulanger, qui a fait de grandes recherches à cet égard, pense, avec juste raison, qu'après la perte de l'Atlantide, les peuples de notre hémisphère qui survécurent tombèrent dans la stupeur, et furent longtemps errants sans oser fonder d'établissement ; il croit que la vie sauvage naquit de la terreur imprimée par cet événement, et fut le fruit de l'isolement et de l'ignorance. Beaucoup de savants ont depuis étendu et commenté ces idées, qui ne sont qu'un renouvellement de celles que Platon avait reçues directement des Égyptiens, et dont il fait un admirable tableau dans son *Livre des Lois*. Les hommes, dit ce philosophe, qui échappèrent à la désolation universelle, étaient, pour la plupart, des pâtres habitants des montagnes, privés d'instruction, au milieu desquels toutes les découvertes dans les arts, dans la politique, dans les sciences, étaient inconnues : elles se perdirent sans qu'il en restât le moindre vestige. Les villes les plus florissantes, situées dans les plaines et sur le bord de la mer, avaient été entraînées avec leurs habitants. Partout s'offrait l'image d'une vaste solitude. Des pays immenses étaient sans habitants. Quand deux hommes venaient à se rencontrer sur ces mornes ruines, ils pleuraient d'attendrissement et de joie.

La Race Sudéenne fut, ainsi que je l'ai annoncé, celle qui resta la plus forte sur notre hémisphère. Elle s'y propagea la première, et y saisit la domination, après avoir passé par toutes les phases de l'État social, et avoir renouvelé dans son entier la masse des connaissances humaines. J'ai dit comment elle rencontra la Race boréenne, encore dans l'enfance de la civilisation, et j'ai assez fortement exposé les raisons qui l'empêchèrent de la détruire. J'ai même touché, par occasion, quelque chose des raisons opposées qui causèrent plus tard la ruine de la Race austréenne, lorsque les Européens en rencontrèrent, sur l'hémisphère Colombique, les débris qui commençaient à se reformer. La principale de ces raisons fut que de grandes sociétés s'étaient déjà fixées, et avaient constitué des Empires considérables, avant d'avoir acquis les forces et les connaissances nécessaires pour les conserver en cas d'attaque. Je sais bien que si ces Empires, ainsi constitués, avaient pu s'élever à leur dernier degré de perfection, ils auraient offert au Monde un spectacle aussi nouveau qu'intéressant ; mais il aurait fallu qu'ils fussent restés encore inconnus pendant plusieurs siècles aux Européens. La Providence, qui avait fourni le principe de ces associations brillantes qui s'élevaient au Mexique et au Pérou, et le Destin qui les protégeait en silence, ne s'y opposaient pas : mais



la Volonté de l'homme, pressée de chercher hors de l'ancien hémisphère un asile contre l'asservissement absolu dont elle était menacée, imagina le Nouveau-Monde, et le découvrit. Elle ne put mettre d'abord en avant que des hommes d'un caractère audacieux et passionné, dont la plupart, dépourvus de lumières et de véritable morale, se montrèrent aussi féroces qu'avidés, et changèrent en un vil intérêt les motifs plus nobles qui les guidaient et qu'ils ne comprenaient pas.

Il est impossible de lire les détails des cruautés exercées en Amérique par les premiers Européens qui pénétrèrent dans cette contrée, sans éprouver un sentiment d'horreur. Dès leur entrée dans Haïti, et même sous Colomb, les Espagnols s'y comportèrent en tyrans. Ils osèrent bien associer à leurs fureurs des chiens dressés à combattre et à dévorer les malheureux Indigènes, et régler les grades de ces animaux, selon le plus ou moins de férocité qu'ils remarquaient en eux. Ils croyaient sans doute, par anticipation, ce que plusieurs écrivains, fanatiques ou menteurs, dirent ensuite pour les excuser, que les Américains n'étaient pas des hommes, et qu'on pouvait les massacrer impunément. Quand Colomb découvrit Haïti, il y avait un million d'habitants : quinze ans après on n'y en comptait que soixante mille ; et ce nombre, réduit à quinze mille, quelques années après disparut entièrement<sup>1</sup>. Pour remédier à cette dépopulation, on trompa quarante mille malheureux des îles Lucayes, qu'on transporta à Haïti, pour les y livrer à la même mortalité. Las Casas, témoin de ces atrocités, après avoir fait quelques vains efforts pour s'y opposer, égaré par son humanité, conseilla d'acheter des Noirs en Afrique pour fournir aux colonies espagnoles en Amérique. Cette idée fut adoptée, et le fatal commerce établi par un édit de Charles-Quint.

On doit remarquer que les Génois, alors constitués en une sorte de république emporocratique, furent les premiers se charger de cet odieux monopole. Ainsi ce ne fut point assez de l'oppression d'un hémisphère entier, il fallut que l'autre fournît aussi des esclaves, et qu'un peuple décrépît vînt partager l'infortune d'un peuple enfant ; mais dans le mouvement que les choses avaient pris en Amérique, cela était indispensable. Puisque la Volonté y méditait un établissement, et qu'elle y entraînait avec elle l'esprit d'emporocratie, qui n'est qu'un républicanisme dégénéré, il était nécessaire d'y faire naître l'esclavage, afin d'éviter la misère absolue d'une partie du peuple : car tenez ceci pour certain, que toute république emporocratique où l'esclavage ne sera point établi, devra fonder sa grandeur sur la misère absolue d'une partie de la population. Ce n'est qu'à la faveur de l'esclavage que peut se soutenir la liberté. Les républiques sont oppressives de leur nature. Quand l'oppression, c'est-à-dire l'esclavage ou la misère, ne se manifeste pas dans son sein, comme cela est arrivé à la Hollande, elle se manifeste au loin, et cela revient au même. Il faut toujours des esclaves à une république, sur tout si l'emporocratie y domine : que les esclaves soient dans son sein ou hors de son enceinte, il n'importe ; l'esclavage a toujours lieu, et avec lui tous les inconvénients qu'il entraîne.

Après que les Espagnols eurent assez ravagé les îles qui enveloppent l'hémisphère Colombique à l'Orient, ils tournèrent leurs efforts vers le continent lui-même, y découvrirent les deux seuls empires qui y existaient, et s'en emparèrent. Les conquêtes du Mexique et du Pérou paraissent des prodiges d'audace quand on considère les Mexicains et les Péruviens comme des peuples faits, capables de la même résistance ; mais cela n'était pas ainsi : c'étaient des peuples enfants, dont on pouvait facilement se rendre maître avec un peu de force et beaucoup de perfidie.

Le commencement de l'empire du Mexique ne remontait pas au-delà de six siècles avant l'arrivée des Espagnols. On ne peut douter, d'après l'examen de leurs lois et de leur culte, qu'ils n'eussent reçu leur législation religieuse et civile du nord de l'Europe. Dire à quelle époque, cela est impossible. Tous les documents sur lesquels on aurait pu fonder une chronologie ont été détruits<sup>2</sup>. Il paraît probable que ce fut au moment où les Scandinaves, sous le nom de Normands, se montrèrent sur toutes les mers, qu'un de leurs navires, parti d'Islande, fut poussé par quelque tempête, et alla toucher les côtes du Canada ou de la Floride. Quoi qu'il en soit, la tradition rapportait à cette époque l'apparition d'un homme favorisé du ciel, qui engagea plusieurs tribus errantes à se fixer dans le pays d'Anabac, le plus fertile et le plus agréable de la contrée, et à s'y établir sous un gouvernement régulier. Cet état, d'abord assez borné, s'étendit peu à peu par l'agglomération de plusieurs peuplades qui s'y réunirent, et forma enfin un empire florissant, dont Montezuma, détrôné par Fernand Cortès, était le neuvième empereur. La ville de Mexico, qui devint le centre de cet empire, fut fondée vers le treizième siècle. Cette ville était assez grande et fort bien peuplée, mais les constructions, même les plus considérables, telles que les temples et les palais, y étaient mal bâties et annonçaient une architecture encore dans l'enfance. La religion, sombre et féroce comme celle des anciens Celtes, admettait les sacrifices humains. On retrouvait dans le gouvernement mexicain les formes du système féodal. L'empereur avait sous sa domination trente nobles du premier rang, dont chacun avait dans son territoire environ cent mille citoyens, parmi lesquels on comptait trois cents nobles d'une classe inférieure. La caste des Mayèques était assez semblable à celle de nos anciens serfs. Dans les villes, comme dans Les campagnes, on distinguait les rangs, et chacun y avait sa profession affectée.

Les Mexicains avaient ébauché presque tous les arts sans en perfectionner aucun. Leur écriture ne consistait qu'en tableaux hiéroglyphiques. Ils avaient néanmoins une sorte de poste au moyen de laquelle on faisait parvenir rapidement, du centre aux extrémités de l'empire, les ordres de l'empereur, ou les nouvelles importantes. Leur année était divisée en dix-huit mois de vingt jours chacun, auxquels ils ajoutaient cinq jours complémentaires, ce qui annonçait quelques connaissances astronomiques. Cependant leur agriculture était imparfaite. Comme ils ne connaissaient pas la monnaie, les impôts se payaient en nature. Chaque chose, de quelque espèce qu'elle fût, était rangée dans des magasins, d'où on les tirait pour le service de l'État. Le droit de propriété territoriale était connu au Mexique ; tout homme libre y possédait une certaine étendue de terre ; mais les liens sociaux, encore mal assurés, annonçaient, comme je l'ai dit, un État social à son aurore.

L'empire du Pérou, également dans l'enfance, offrait cependant des formes plus agréables que celui du Mexique. La religion plus douce, et le culte plus brillant, donnaient plus de douceur et plus d'éclat au gouvernement. Les Péruviens adoraient le Soleil et la Lune, et rendaient de certains honneurs aux Ancêtres, ce qui indiquait dans leur législateur une origine asiatique. Selon les traditions péruviennes, ce législateur, nommé Manco-Cápac parut avec sa femme Mama-Ocollo, sur les bords du lac Titia, et s'annonça comme le fils du Soleil. Il rassembla les peuplades errantes, et leur persuada de s'adonner à l'agriculture, qu'il leur enseigna. Après ce premier pas, le plus difficile de tous, il les initia dans les arts utiles, leur donna des lois, et se fit reconnaître pour leur souverain théocratique. Ce fut sur la religion qu'il fonda tout l'édifice social. L'Inca péruvien n'était pas seulement législateur et monarque, il était révérend comme le fils du Soleil. Sa personne et sa famille étaient sacrées. Les princes de la famille théocratique épousaient leur propre sœur pour éviter le mélange

avec tout autre sang, comme faisaient autrefois les monarques égyptiens.

A l'arrivée des Espagnols, le douzième monarque, après Manco-Cápac, était sur le trône. Il se nommait Huana-Capac ; il mourut, et laissa un fils nommé Atahualpa, auquel il ne voulut donner que la moitié de son empire, le royaume de Quito, déclarant son frère Huascar, qu'il affectionnait beaucoup, héritier du royaume de Cuzco. Ce partage, inusité, causa un mécontentement général, et alluma une guerre civile dont le perfide Pizarro profita pour offrir ses secours à Atahualpa, s'approcher de lui, et l'enlever du milieu de ses sujets, ce qui fut exécuté avec des formes tellement odieuses qu'on ne peut les retracer sans indignation. Un prêtre, nommé Valverde, prêta son ministère à cet acte exécrationnel, et osa bien confirmer la sentence mortelle prononcée par le féroce Espagnol contre ce malheureux monarque. Atahualpa fut étranglé au Pérou, par grâce spéciale, au lieu d'être brûlé vif, comme le portait sa sentence. Au Mexique, Fernand Cortès, après avoir forcé les propres sujets de Montezuma à massacrer cet infortuné monarque, fit mettre son successeur Guatimozin sur des charbons ardents, pour l'obliger à découvrir le lieu où étaient cachés ses trésors<sup>3</sup>.

Les empires du Mexique et du Pérou furent ainsi conquis et soumis à la couronne d'Espagne ; mais des conquêtes achetées par de tels crimes ne pouvaient porter avec elles ni gloire ni bonheur.

Les Portugais, aussi cruels que les Espagnols, ne furent pas plus heureux. Leurs immenses découvertes en Asie ne leur donnèrent un moment d'éclat et de force que pour leur faire sentir un peu plus tard leur faiblesse et leur obscurité. Les conquêtes dont le seul amour des richesses est le mobile, ne produisent aucune gloire. J'ai déjà dit comment les Portugais avaient été poussés à chercher une nouvelle route vers les Indes, celle que Venise suivait auparavant étant entièrement obstruée par les succès des Ottomans. Après avoir passé la ligne équinoxiale, et observé les étoiles du pôle austral<sup>4</sup>, ils doublèrent enfin le cap des Tempêtes qu'ils nommèrent Cap de Bonne-Espérance. Commandés par Vasco de Gama et par Alfonse d'Albuquerque, ils combattirent successivement les rois de Calicut, d'Ormus, de Siam, et défirent la flotte du Soudan d'Égypte. Ils prirent la ville de Goa ; et bientôt après ils s'emparèrent de Malacca, d'Aden et d'Ormus. Ils s'établirent sur toutes les côtes de l'île de Ceylan, poussèrent leurs Colonies dans le Bengale, trafiquèrent dans tout l'Archipel indien, et fondèrent la ville de Macao sur les frontières de la Chine. En moins de cinquante ans ils découvrirent plus de cinq mille lieues de côtes, furent les maîtres du commerce, depuis l'océan Atlantique jusqu'à la mer d'Éthiopie, et disposèrent de tout ce que la nature terrestre produit d'utile et de rare, d'agréable et de brillant. Ils renversèrent la fortune de Venise, en répandant en Europe, à bien moins de frais, tous les objets nécessaires ou précieux, et éclipsèrent la gloire de cette Aristocratie emporocratique, dont la puissance fut anéantie pour jamais. La route du Tage au Gange devint fréquentée, et la découverte du Japon sembla mettre le comble à la grandeur du Portugal. Tout ceci se passa dans la première moitié du seizième siècle.

Ces découvertes, ces conquêtes faites dans l'un et dans l'autre hémisphère, les richesses immenses qu'elles procurèrent, loin d'enrichir les Espagnols et les Portugais, finirent par les appauvrir ; car en exploitant au loin les mines d'or et d'argent, en allant à la recherche des diamants et des perles, ils négligèrent les véritables mines et les véritables trésors de l'industrie, qui sont l'agriculture et le travail manufacturier. Les colonies d'Asie, celles du Mexique, du Pérou et du Brésil, dépeuplèrent les Espagnes ; en sorte que la mort de

Sébastien, et celle du vieux cardinal qui lui avait succédé au trône de Portugal, lorsque ce royaume, tombé entre les mains du roi d'Espagne, Philippe II, à la fin du seizième siècle, en faisait en apparence le monarque le plus puissant du globe, puisqu'il dominait sur les deux hémisphères, et que le soleil, suivant son orgueilleuse expression, ne se couchait jamais sur ses États, on dut voir que cette grandeur était illusoire, et n'avait pas été élevée pour lui ; c'est ce que j'ai assez donné à entendre. Ce n'était nullement la grandeur de l'Espagne, qu'avait eue en vue la Volonté de l'homme dans le mouvement qu'elle y avait excité. Cela devint, je pense, tout-à-fait clair, lorsque le mouvement coïncidant dans le moral s'étant opéré en Allemagne, au moyen de Luther, on vit quelques misérables provinces révoltées résister à ce formidable colosse, et consolider leur révolte par une confédération emporocratique qui brava tous ses efforts. La Hollande, ainsi constituée, s'empara avec une facilité remarquable de toutes les conquêtes des Portugais. L'Angleterre, étant entrée peu temps après dans le même mouvement, domina l'Espagne après lui avoir résisté, et alla jeter dans l'Amérique septentrionale un germe d'emporocratie, destiné à envahir l'hémisphère entier, réagir vivement sur sa métropole, et menacer l'Europe d'un entier bouleversement. Ainsi la Volonté de l'homme réussit dans la profondeur de ses desseins, échappa au Destin, qui croyait l'avoir accablée, et, toujours indomptable, s'apprêta à de nouveaux combats.

## Notes de Chapitre

<sup>1</sup> Les Espagnols joignirent à la force la perfidie la plus atroce pour réprimer les révoltes que leurs concussions faisaient naître. L'infortunée Anacoana qui régnait sur la partie occidentale d'Haïti, fut saisie au milieu d'une fête que son aveugle bonté avait préparée à ces tigres, et conduite à la ville de Saint-Domingue pour y être pendue. C'est un nommé Ovando qui fut le scélérat chargé de cette lâcheté. Il est bon que son nom passe à la postérité, marqué du fer chaud de la réprobation. Je nommerai par le même motif l'infâme Velasquez, qui, ayant fait prisonnier dans l'île de Cuba le Cacique Hatuey, le condamna être brûlé vif. Un moine fanatique s'approchant de l'infortuné Cacique, tandis qu'il était attaché au poteau, lui conseillait d'embrasser la religion chrétienne afin d'aller en paradis :

« Y a-t-il quelque Espagnol ? dit Hatuey. - Oui, il y a ceux qui ont été bons. - Cela suffit, ajouta le Cacique ; je ne veux pas aller dans un lieu où je rencontrerai un seul de ces brigands. »

<sup>2</sup> Ce fut un nommé Jean de Zumaraga, moine franciscain, premier évêque de Mexico, qui ordonna que toutes les archives des Mexicains, consistant en tableaux hiéroglyphiques, fussent livrées aux flammes.

<sup>3</sup> Ce fut dans cette cruelle situation que Guatimozin dit à son ministre, qui souffrait le même tourment que lui, et auquel la douleur arrachait des gémissements, ce mot qui peint une grande âme : Et moi, suis-je sur un lit de roses ?

<sup>4</sup> C'est une chose bien remarquable que le fameux poète italien, Dante, eût parlé plus d'un siècle auparavant de ces étoiles qui dominent sur ce pôle : « Je me tournai à main droite, dit-il dans le premier Chant de son Purgatoire, et considérant l'autre pôle, je vis quatre étoiles qui n'avaient jamais été connues que dans les premiers âges du Monde. » C'est-à-dire à l'époque où le pôle austral dominait sur l'horizon, avant le désastre de l'Atlantide.

## CHAPITRE X.

*Schisme de Luther. Comment Charles-Quint pouvait l'arrêter.*

Tous ceux qui ont écrit l'histoire des nations modernes ont été frappés du grand spectacle que présenta l'Europe au commencement du seizième siècle ; mais aucun n'a songé à expliquer pourquoi ce grand spectacle se termina presque partout par des catastrophes. Le Nouveau-Monde, il est vrai, fut découvert et conquis ; mais il fut dévasté. L'ancien continent vit naître des hommes extraordinaires presque dans tous les genres ; mais ces hommes l'ébranlèrent au lieu de le raffermir, et l'embrasèrent au lieu de l'éclairer. L'Italie se glorifia de Léon X ; et ce souverain Pontife vit un schisme redoutable naître sous son pontificat, et déchirer l'Eglise chrétienne. Charles-Quint, François 1<sup>er</sup>, furent de grands princes ; et ils n'entraînèrent après eux que des malheurs sur les états qu'ils avaient gouvernés. Luther, Calvin, furent des hommes de génie ; et leur génie ne produisit que des divisions funestes, des guerres, des massacres et des persécutions. D'où vint cette contradiction ? De la lutte sans cesse renaissante entre la Volonté et le Destin, la Liberté et la Nécessité, en l'absence de la Providence, qu'aucun des deux partis ne voulait reconnaître.

Avant que Colomb eût découvert le Nouveau- Monde, on ne croyait pas à la possibilité de sa découverte ; on niait l'existence de ce Nouveau-Monde ; on allait même jusqu'à anathématiser ceux qui l'admettaient. Avant que Luther eût entraîné la moitié de l'Europe dans son schisme, on était si loin de prévoir une pareille révolution, qu'on se moquait de ses prédications ; on ne le croyait pas même digne du bûcher ou avaient péri Savonarole, Jean Huss, Jérôme de Prague, Arnauld de Bresce, Dulcin et beaucoup d'autres. Le pape Léon X, qui venait d'être élevé au pontificat à l'âge de trente- six ans, promettait à l'Europe un magnifique règne : descendant des Médicis de Florence, il en avait toutes les vertus et tous les défauts : il aimait les sciences et les arts ; il protégeait les artistes et les savants ; il était généreux, noble, ami sincère ; il pouvait être un prince accompli ; mais il ne croyait pas aux dogmes de son culte ; et dès lors c'était un mauvais Pontife. Sa magnificence fut le prétexte plutôt que la cause du schisme qui se manifesta : il voulut achever la Basilique de Saint-Pierre commencée par Jules II, et n'ayant pas assez d'argent pour subvenir à cette dépense, il s'imagina qu'il pouvait mettre un petit impôt sur les consciences, et faire vendre dans la chrétienté des indulgences, comme on en avait déjà vendu. Il aurait sans doute bien mieux fait de prendre une voie plus franche, et de dire ouvertement aux chrétiens, que leur souverain Pontife, ayant besoin d'une certaine somme pour élever un magnifique palais au Prince des apôtres, leur demandait à chacun une légère contribution ; mais cette voie aurait été contraire à l'esprit d'un culte qui prêche l'humilité. A quoi bon, aurait-on dit, élever un palais au pauvre pêcheur Céphas ? Il fallait donc prendre un biais, et user de ruse, selon la méthode de la cour de Rome, forcée par sa position d'être toujours en contradiction avec elle-même. Cette ruse, qui n'aurait pas été même aperçue dans un autre temps, ou qui l'ayant été, eût passé pour une peccadille, fut taxée de crime énorme, et traitée avec une rigueur sans exemple.



Il est vrai que Jean Huss, et surtout Wiclef, avaient préparé les esprits à cette incartade : on avait entendu les hussites en Bohême et les Lollars en Angleterre, déclamer contre l'autorité des Papes, déclarer que ni les Patriarches, ni les Archevêques, ni les Évêques, n'ont, d'après l'Évangile, aucune prééminence sur les autres prêtres, aucun pouvoir différent ; que les biens qu'ils possèdent sont des usurpations dont la justice veut qu'ils soient dépouillés ; que les rois ne doivent rien au Saint-Siège, et que le Saint-Siège ne peut exercer aucune juridiction sur eux ni sur leurs royaumes ; et, quant aux dogmes, qu'il est indubitable que la substance du pain et du vin demeure après la consécration, et que le corps de Jésus-Christ n'est dans cette substance consacrée que comme le feu dans le fer enflammé ; l'un et l'autre subsistant ensemble sans aucune transsubstantiation du fer par le feu.

Luther donc, en prêchant cette doctrine, ne disait rien de nouveau. En attaquant l'autorité des Papes, les formes du culte, les vœux monastiques, l'intégrité des dogmes, il ne faisait que répéter ce que d'autres avaient dit avant lui ; mais il le répétait dans des circonstances bien différentes. Ce n'était pas lui qui créait le mouvement, c'était le mouvement qui le créait. Remarquez bien ce point décisif, lecteur judicieux, et vous vous rendrez compte, pour la première fois peut-être, de ce qu'il arrive si souvent qu'un homme très ordinaire réussit là où des hommes supérieurs se perdent. Luther ne valait pas assurément Jean Huss, ni Jérôme de Prague. Il n'avait ni l'austère vertu du premier, ni les talents remarquables du second<sup>1</sup>. C'était un homme d'un caractère passionné, ardent, d'un génie assez élevé, mais sans dignité ; parlant assez bien par entraînement, mais écrivant sans méthode et sans talent ; ce qui indique qu'il sentait vivement, et pensait avec difficulté. Il causa une forte émotion ; mais les esprits étaient déjà émus. Lui-même, en considérant les effets qu'il produisait, était le premier étonné. Combien de fois, jugeant qu'il allait trop avant, n'aurait-il pas voulu s'arrêter ! Mais une fois lancé dans la carrière, il n'était plus temps de réfléchir aux suites. Tout le fruit qu'il retirait de ses combats intérieurs était des fatigues mentales très grandes, qu'il attribuait ensuite à l'Esprit infernal.

Dès l'an 1516, et avant la publication des indulgences en Allemagne, Luther avait énoncé ses opinions, conformes à celles de Jean Huss ; cette publication ne fit que lui servir de prétexte pour les répandre avec plus d'éclat. Cependant Léon X, indifférent aux attaques de ce moine obscur, qu'il regardait comme un fanatique ignorant et peu dangereux, méprisait ses prédications ; il continuait ses travaux, et détournait les yeux du scandale trop manifeste que causait le corps sacerdotal, par le luxe qu'il étalait, et la mollesse dans laquelle il était tombé. Il n'y avait qu'une révolution violente qui pût lui rendre un peu de son énergie. Luther provoque cette révolution. Appuyé de la protection de Frédéric, électeur de Saxe<sup>2</sup>, il va en avant ; il fait retomber sur les prodigalités et les délices de Léon de Médicis, les crimes d'Alexandre Borgia, et les emportements de Jules de La Rovere. Le Pape le condamne, il en appelle au futur concile ; le Pape le frappe d'anathème, il fait brûler publiquement la bulle d'excommunication à Wittenberg. Dès lors Luther devient un homme puissant et redoutable ; ses maximes se répandent. Zuingle, curé de Zurich, en Suisse, les adopte, et en déduit de nouvelles conséquences. Il change entièrement les formes du culte, abolit le sacrifice de la messe, et ne voit plus dans le sacrement de l'Eucharistie qu'une cérémonie commémorative. Le sénat de Zurich s'assemble, et se prononce pour la réforme. Autant en fait celui de Berne. Bientôt la majorité de la Suisse est entraînée, et donne la main à la Saxe, au Wittenberg, et aux autres parties de l'Allemagne déjà schismatiques.

L'Empereur Charles-Quint somme Luther de venir rendre compte de sa conduite, en sa



présence, à la diète impériale de Weimar. Luther ose s'exposer au sort de Jean Huss ; il obéit ; muni d'un semblable sauf-conduit, mais plus valable, parce que Charles-Quint n'avait pas la pusillanimité de Sigismond, et que d'ailleurs la diète n'était pas un concile : elle ne pouvait juger l'hérésiarque que sous des rapports purement politiques. Luther condamné sous ces rapports, n'en continue pas moins son mouvement. Docile à la Volonté qui le guide, il adhère, malgré l'Empereur et la diète, aux idées Zuingle sur l'inutilité de la messe ; l'abolit, ainsi que l'exorcisme ; nie l'existence du purgatoire et la nécessité de la confession, de l'absolution et des indulgences ; fait ouvrir les cloîtres ; délie les religieux des deux sexes de leurs vœux, et lui-même donne l'exemple du mariage des prêtres, en épousant une religieuse. Quel plus grand triomphe la Volonté de l'homme pouvait-elle remporter sur le Destin !

Sur ces entrefaites le Pape meurt. La circonstance était admirable pour Charles. On dit que son prédécesseur Maximilien avait eu le dessein de joindre la tiare à la couronne impériale ; cela n'était pas un bon parti, quand même e il eût réussi ; mais rien n'empêchait de changer les formes de la papauté. Un homme dont le génie n'aurait pas été médiocre l'aurait facilement senti. Il aurait vu que dans l'état des choses il n'y avait pas d'autre moyen d'anéantir le schisme qui allait ensanglanter et déchirer l'Église, qu'en le consacrant. Il fallait appeler Luther au suprême sacerdoce. Le coup était hardi : c'était le seul qui pût sauver l'Europe du péril qui la menaçait. Luther, devenu Pape, était capable de soumettre la Volonté de l'homme au joug de la Providence, et je suis certain qu'il l'aurait fait. Jusque-là il n'avait été qu'entraîné, alors son inspiration aurait commencé. Charles, en le reconnaissant, en aurait été reconnu, et l'Empire universel aurait daté de son règne. Le Turc, à peine entré en Europe, en aurait été chassé ; Jérusalem aurait été conquise, et l'Ancien comme le Nouveau-Monde auraient vu dans cette ville la ville sacrée, vers laquelle tous les peuples de l'Univers devaient se tourner en priant.

Charles ne sentit rien de tout cela. Cédant à de petits intérêts, il fit élever sur le trône pontifical son précepteur, sous le nom d'Adrien VI ; homme probe, mais faible, incapable de soutenir un fardeau comme celui qui tombait sur sa tête. Cet Adrien fut suivi de Clément VII, Jules de Médicis, lequel possédant tous les défauts de sa famille, sans en avoir les vertus, acheva, par un orgueil déplacé, et une roideur intempestive, d'exaspérer le schisme, et de livrer l'Europe aux dissensions qui l'attendaient.

## Notes de Chapitre

<sup>1</sup> On dit que Jérôme de Prague déploya devant le Concile de Constance, où il fut condamné avec son ami Jean Huss, une éloquence inconnue jusqu'alors. Il parla comme Socrate, et mourut avec la même fermeté.

<sup>2</sup> Ce prince s'étant trouvé en concurrence avec Charles Quint et François 1<sup>er</sup> avait été élu empereur, et avait refusé cette dignité.

## CHAPITRE XI.

*Suites du schisme de Luther. Anabaptistes. Législation de Calvin à Genève*

**L**uther, considéré comme réformateur de culte, par l'impéritie de Charles-Quint, qui ne sut ni généraliser sa réforme ni l'arrêter ; audacieux novateur, parce qu'il ne pouvait pas être davantage, et apôtre de la Volonté quand on ne lui permettait pas de l'être de la Providence ; Luther connu du moins sa position, et profita des circonstances en habile homme. Il porta au Destin trois coups terribles, qui n'ont pas été assez remarqués, parce que les historiens, assez exacts à retracer les effets, ne remontent presque jamais aux causes. Moine chrétien, il se délia de ses vœux, et épousa publiquement une religieuse ; il approuva le divorce de Henri VIII, roi d'Angleterre, avec Catherine d'Aragon, et permit la polygamie au landgrave de Hesse. C'était briser hardiment ce que le culte chrétien avait alors de plus austère, et soumettre sans restriction la nécessité à la liberté. Le divorce de Henri VIII, auquel s'opposait le Pape Clément VII, qui ne connaissait ni les hommes ni les temps, entraîna plusieurs conséquences très graves : la première fut de rendre toute alliance impossible entre l'Espagne et l'Angleterre, ce qui fit pour longtemps la sécurité de la France, empêcha son envahissement par Philippe II, du temps de la Ligue, et permit à Henri IV de monter sur le trône : la seconde fut de produire le règne d'Élisabeth, qui vint, après le règne désastreux de Marie, donner à l'Angleterre un essor extraordinaire qui pouvait conduire ce royaume à de hautes destinées, si un événement funeste n'en avait pas troublé le cours. Cet événement que je vais indiquer à présent, quoiqu'il intervertisse un peu l'ordre des temps, est le meurtre juridique de Marie Stuart. Ce meurtre, qui souilla la vie d'Élisabeth, opéra un effet tout contraire à celui que prétendait cette princesse aveuglée par la jalousie et l'orgueil. Au lieu d'affermir l'autorité royale, comme elle le croyait, il l'ébranla au contraire jusque dans ses bases les plus sacrées, et rendit à la Volonté de l'homme tout ce qu'elle pensait lui ravir par son despotisme passager. L'Angleterre apprit, par les formes qu'on suivit dans cet exécrable régicide, que les têtes couronnées pouvaient tomber sous le glaive des lois, et que les peuples avaient un droit à ce glaive. Il ne faut pas confondre ici le meurtre d'Anne de Bouleyn, ni celui des autres femmes de Henri VIII, avec celui de Marie Stuart. Ces forfaits, quoique semblables dans leurs résultats, ne se ressemblent pas du tout dans leurs principes. Henri était un tyran farouche, qui assassinait ses femmes, si elles étaient innocentes, ou qui les punissait d'une manière atroce, si elles étaient coupables. Le crime ne pesait que sur lui seul ; mais Élisabeth n'avait aucun droit sur Marie, reine son égale, et reine d'un autre royaume. Ce ne fut pas elle qui l'assassina ; elle la fit assassiner par son peuple même, auquel elle déféra cette malheureuse princesse, en reconnaissant dans ce peuple un droit compétent pour la juger. Or, si le peuple anglais, au dire d'Élisabeth, avait le droit de juger une reine d'Écosse, et celui de la condamner à mort, à plus forte raison avait-il le droit de juger un roi ou une reine d'Angleterre, et de les envoyer à l'échafaud. Il aurait pu exercer ce droit funeste sur Élisabeth elle-même, si les circonstances le lui eussent permis. Il ne tarda guerre à en faire usage, puisque environ soixante ans après, l'infortuné Chartes 1<sup>er</sup>, livré à la merci d'une populace fanatique et séditeuse, fut immolé à l'ambition

de Cromwell, par un parlement régicide. Ce fut au crime d'Élisabeth que ce monarque dut son supplice ; et ce crime, qui était l'ouvrage de la royauté, pouvait seul avoir un pareil résultat : car pour que la royauté pût être légitimement soumise à la sentence du peuple, il fallait que la royauté l'eût voulu, autrement cela aurait été impossible.

Voilà, pour revenir de cette digression, quelles furent les principales conséquences qu'entraîna le divorce de Henri VIII : ce furent d'une part la sécurité et la grandeur de la France sous les règnes de Henri IV et de Louis XIV ; et de l'autre la gloire et la souveraineté du peuple anglais, et les malheurs dont cette souveraineté fut la source : malheurs qui doivent être imputés principalement au caractère d'Élisabeth, comme je viens de le dire.

Quant aux conséquences qui suivirent la permission accordée par Luther au landgrave de Hesse, de prendre deux femmes, elles furent également considérables. Les princes du Nord, toujours peu attachés au pouvoir pontificat de Rome, dont la rigueur paraissait croître à mesure qu'on s'éloignait du centre, virent naître avec plaisir une occasion d'en secouer le joug. Eux et leurs peuples, malgré leur conversion au christianisme, retenaient au fond de leur cœur un levain secret du culte d'Odin<sup>1</sup>. Les condescendances de Luther, et l'esprit de liberté qui faisait le fond de sa doctrine, leur plurent singulièrement. Ils y retrouvèrent quelque chose de leurs anciennes idées, et s'y réunirent volontiers. Ils protestèrent donc contre les décisions des diverses diètes qui avaient condamné Luther et ses adhérents<sup>2</sup>, et formèrent à Smalkalde cette fameuse ligue qui consolida le schisme, et fit un corps politique des différents membres qui le composaient. Ce ne fut que depuis cette ligue, et à mesure qu'elles y entrèrent, que les puissances du Nord commencèrent à compter dans le système politique de l'Europe. La Suède, séparée du Danemark par la valeur de Gustave Wasa, se montra même redoutable quelque temps après, domina l'Empire d'Allemagne, sous le règne de Gustave Adolphe ; et sous celui de Charles XII balança la puissance des czars de Russie. On sait assez comment le monarque suédois, malgré le génie de son rival, Pierre 1<sup>er</sup>, mit un moment en question si l'Empire russe se fonderait. Le Danemark, après avoir échappé à la tyrannie de Christiern II, forma un état respectable. La Saxe, la Hesse, le Hanovre, le Brandebourg, élevé au rang de royaume avec la Prusse, prirent tour à tour une influence remarquable. La Hollande, après avoir secoué le joug des Espagnols, domina sur les mers, s'empara de la puissance des Portugais en Asie, et fit le commerce du Monde. L'Angleterre, livrée d'abord à de violentes convulsions, en étant sortie victorieuse, saisit cette prépondérance, que sa position et sa force relative devaient lui donner nécessairement ; et, dominant sur les deux hémisphères, les rendit également tributaires de sa vaste marine. La Suisse même ne resta pas sans quelque éclat, à cause de Genève, qui se fit l'une des métropoles de la réforme.

Enfin, tels avaient été les succès de la doctrine de Luther, qu'avant la mort de ce puissant hérésiarque, arrivée l'an 1546, et en moins de trente ans, plus de la moitié de l'Europe, auparavant catholique, s'y était soumise. L'autre moitié ébranlée aurait infailliblement suivi la même route ; et dès lors la Volonté de l'homme, triomphante sur cette partie du Monde, y aurait amené un moment le fantôme politique après lequel elle court sans cesse sans l'atteindre jamais, la liberté absolue. Mais il est de l'essence de cette volonté de se diviser au moment où la Providence méconnue l'abandonne. Si cela n'était pas ainsi, c'est-à-dire si elle pouvait conserver son unité de mouvement, en se servant à elle-même de point d'appui, elle triompherait toujours ; car elle est irréfragable de sa nature, et rien dans l'Univers ne peut résister à son action. Cependant si cette action est perverse, doit-elle mettre l'Univers

en danger ? Non ; le décret divin qui a doué cette Volonté de cette action irrésistible, a voulu qu'elle ne pût persister que dans son unité, et que son unité ne subsistât jamais que dans le bien, ou, ce qui est la même chose, que dans l'harmonie providentielle.

Dès que cette harmonie est rompue, l'unité se détruit, l'action se divise, et la Volonté de l'homme, opposée à elle-même, se combat et se dévore.

Luther pouvait être un homme providentiel, mais il fallait pour cela qu'il se reconnût lui-même comme l'instrument de la Providence, afin que la Providence fût reconnue en lui ; mais il se considéra seulement comme un réformateur du culte, et l'on s'accoutuma à considérer sa réforme, et non pas lui ; et dans sa réforme, ce qu'elle avait de plus ou moins conforme aux idées qu'on avait : en sorte qu'en adoptant la réforme de Luther, ce ne fut point Luther qu'on adopta comme chef ou comme régulateur de cette réforme, mais seulement comme premier moteur d'un mouvement dont chacun s'appropriä le centre se réservant d'en étendre ou d'en restreindre pour soi la circonférence, selon son inspiration particulière ; en convenant néanmoins de certaines bases, dont la principale était qu'on ne devait reconnaître que les saintes Écritures pour règle de la foi : ainsi il n'y eut, à proprement parler, dans le culte nouveau aucun chef investi d'aucune puissance spirituelle. Chacun, la Bible ou l'Évangile à la main, pouvait dogmatiser à son aise.

Dans les états qui embrassèrent ce culte, les souverains temporels s'en déclarèrent les chefs ; et, sans aucune mission apostolique, sans aucun droit au souverain pontificat, agirent en souverains Pontifes dans tout ce qui avait rapport à la discipline de l'Église. L'Europe vit avec étonnement, surtout en Angleterre, des femmes exercer les droits de la papauté, et s'arroger sur le sacerdoce une funeste influence<sup>3</sup> ; ce qui était assurément ce qu'on pouvait voir de plus contraire à l'esprit du christianisme.

Ce défaut d'unité, qui se fit remarquer dès la naissance de la Réforme, dut faire augurer que ses suites seraient orageuses : elles le furent, en effet, plus qu'on ne pouvait jamais l'imaginer. A peine Luther avait-il commencé ses prédications, que Zuingle paraît en Suisse, et tire des conséquences nouvelles de sa doctrine : la guerre s'allume entre les cantons ; elle se poursuit avec différents succès. Zuingle y est tué. Les cantons, justement fatigués de leurs dissensions, déposent les armes, et s'accordent à garder chacun la doctrine qui lui convient, et à se tolérer mutuellement. Avant cette époque, deux hommes nommés Siork et Muncer, enthousiastes ignorants et fanatiques, s'étaient élevés sur les traces de Luther ; et, renchérissant sur les idées de ce réformateur, s'étaient prétendus inspirés pour achever ce qu'il n'avait fait qu'ébaucher. Il fallait, selon eux, renouveler l'édifice du christianisme jusque dans ses fondements, et rebaptiser tous les enfants. Sous le nom d'Anabaptistes, ils commettent d'affreux ravages ; ils jettent dans les esprits une sorte d'ivresse religieuse qui les exalte jusqu'au délire ; chacun de leurs sectateurs se croit inspiré par le Saint-Esprit, et prend pour des lumières certaines, pour des ordres sacrés, les rêves de son imagination égarée. Celui-ci croit recevoir l'ordre de tuer son frère ; il part du fond de l'Allemagne et vient froidement le massacrer à Paris ou à Rome. Cet autre entend l'Esprit lui dire de se pendre, il se pend. L'amant tue sa maîtresse ; l'ami immole son ami. On reçoit les histoires allégoriques comme des faits avérés ; on ne parle que d'imiter Abraham, qui sacrifie son fils ; Jephté, qui sacrifie sa fille ; Judith, qui égorge Holopherne. L'Allemagne tombe dans une effroyable confusion. On est obligé de combattre ces forcenés. On les cerne comme des bêtes féroces. Ils se renferment dans Munster, où l'un des plus audacieux, Jean de Leyde, se fait

reconnaître pour roi. Le sang coule à torrents. On les extermine partout où l'on les trouve. Muncer périt sur un échafaud à Mulhouse avec son disciple Pfeiffer. Jean de Leyde, saisi dans Munster, est déchiré avec des tenailles ardentes. On leur rend fureur pour fureur.

Tandis que ceci se passe, Calvin paraît ; Calvin, d'un caractère austère et dur, d'une humeur atrabilaire, sans reconnaître ni Luther, ni Muncer, ni Zuingle, ni Melanchthon, ni Oecolampade, ni aucun de leurs adhérents, se trace une route nouvelle au milieu de la Réforme. Il renonce au système vague et relâché de Luther, blâme ses condescendances envers les souverains, son attachement aux choses temporelles ; et, s'éloignant également de la frénésie des anabaptistes, qui, s'érigeant leurs propres maîtres, ne voulaient ni prêtres ni magistrats, annonce ouvertement son intention d'attacher la doctrine évangélique aux formes républicaines. Genève, qui d'abord avait dédaigné ses propositions, finit par les accueillir.

Genève avait été d'abord une ville impériale dans laquelle l'évêque avait usurpé l'autorité, comme dans Cologne, Mayence, Lyon, Reims, etc. Cet évêque avait ensuite cédé une partie de son autorité au duc de Savoie. Les Genevois attaquèrent la validité de cette cession, se révoltèrent contre les Savoyards, chassèrent leur évêque catholique, et nommèrent Calvin leur législateur. Calvin ne manquait ni de force ni de talent ; il écrivait mieux que Luther, quoiqu'il parlât moins de facilité. Sa législation porta l'empreinte de son caractère ; elle eut de la fermeté sans grandeur, de la régularité sans aucune espèce d'élégance. Les mœurs en furent sages, mais tristes ; les lois justes, mais dures. Les beaux-arts en furent bannis. Pendant plus d'un siècle, on n'entendit pas dans Genève un seul instrument de musique. Les jeux, les spectacles, tous les arts aimables, y furent regardés comme impies, et les sciences mêmes comme corruptrices. L'industrie mercantile d'une part, l'argutie religieuse de l'autre, envahirent toutes les facultés. Ce fut une théocratie emporocratique. Genève fut, à proprement dire, un couvent de marchands, comme Sparte avait été un couvent de guerriers. Lycurgue et Calvin ne manquent pas de quelques traits de ressemblance : mais Lycurgue, les armes à la main, ne livra personne au tranchant du glaive ; et Calvin, courbé sur l'Évangile, déclaré hérétique par l'Église catholique, avec laquelle il avait rompu, fit brûler juridiquement son ami Servet, qu'il accusa d'hérésie, d'après les lettres confidentielles que celui-ci lui avait écrites à lui-même. Quel plus épouvantable abus de la force de la Volonté momentanément réunie au Destin !

Voilà l'école remarquable d'où sortit naguère un homme doué d'une sensibilité rare, d'un penchant décidé pour les beaux-arts, musicien, romancier, poète, écrivain de la plus grande distinction, qui, imbu dès le berceau d'idées entièrement opposées à ses penchants, se plaça, par ses étranges paradoxes, dans une contradiction perpétuelle avec lui-même, dit anathème aux sciences et aux arts, proclama la souveraineté du peuple, et cosmopolite par l'esprit, et Genevois par l'instinct, crut mettre tout en harmonie en généralisant Genève dans l'Univers. Que cet homme ait cru bon ce qu'il disait, il n'y a rien là que de très ordinaire ; mais qu'une grande partie de l'Europe l'ait cru, cela demande attention. Il fallait, pour en arriver là, que Rousseau fût l'interprète d'une puissance qui le faisait mouvoir à son insu ; ce qui deviendra de plus en plus évident par tout ce qui me reste à dire.

## Notes de Chapitre

<sup>1</sup> Le culte d'Odin persista longtemps dans le Nord, et ne s'éteignit entièrement qu'à la mort de Sweynon, le dernier roi de Danemark qui le professa, au commencement du onzième siècle.

<sup>2</sup> C'est à cause de cette protestation que les sectateurs de Luther ont été nommés Protestants. Le nom de Huguenots leur vient de la corruption du mot allemand Eingenossen, qui signifie les Réunis. Ce nom leur fut donné à cause de leur réunion à Smalkalde. Charles-Quint, ayant convoqué une nouvelle Diète à Augsbourg, y reçut des princes confédérés une profession de foi, rédigée par Melanchthon, disciple de Luther ; cette profession de foi, appelée la Confession d'Augsbourg, contient les principaux points de leur doctrine.

<sup>3</sup> Bodin disait plaisamment à ce sujet, en revenant d'Angleterre, qu'il avait vu dans ce pays une chose des plus extraordinaires : et quand on lui demandait quoi ? Il répondait, « J'ai vu danser le chef de l'Église réformée. »



## CHAPITRE XII.

### *Récapitulation.*

J'ai marché lentement dans ce dernier Livre, et je me suis arrêté sur les détails plus que dans aucun autre. Cela était nécessaire. Mon ouvrage peut être considéré comme un vaste tableau que je déroule aux yeux de mes lecteurs, en même temps que j'en explique le sujet, et que j'en fais distinguer les effets et les groupes. J'ai commencé d'abord par les fonds vaporeux et les sommités presque perdues dans les nuages. Les traits étaient alors peu arrêtés, les formes indécises, et les jours et les ombres également éteints ; mais à mesure que nous sommes passés d'un plan à l'autre, les couleurs ont acquis de la fermeté, et les personnages sont devenus saillants : il a fallu plus d'espace pour en contenir moins, parce que nous les voyions de plus près, et que la perspective ne me permettait plus de les présenter en masse. Nous voici arrivés au premier plan. Je serai obligé de supprimer beaucoup de détails que je pourrais dire, pour ne pas trop allonger mon discours, et ne pas dépasser les bornes que je me suis prescrites.

## FIN DU LIVRE CINQUIÈME.

## LIVRE SIXIÈME.

Nous avons examiné de nouveau, dans le dernier Livre, plusieurs objets que nous avons déjà vus, afin d'en mieux apprécier les rapports avec ceux qui allaient suivre. Nous avons considéré les diverses nations de l'Europe, et avons jeté un coup d'œil rapide sur leur marche pour sortir du régime féodal, et sur leur situation diverse après en être sorties. Il était important d'arrêter notre attention sur le double mouvement qui s'est opéré ensuite, et sur les deux grands événements qui en sont résultés : la découverte de l'Amérique et le schisme de Luther. Nous allons continuer à présent notre exploration historique, pour arriver enfin à l'application des principes que nous aurons recueillis.

# CHAPITRE PREMIER.

*Invention de la Poudre à canon et de l'art de l'imprimerie. Causes et effets de ces deux inventions. Beaux-arts. Arts utiles. Commodités de la vie.*

**A**u moment où s'opéraient les deux grands mouvements dont j'ai retracé les principales circonstances, plusieurs choses importantes concouraient à donner à la Volonté qui les avait provoqués les moyens nécessaires d'en tirer tous les avantages qu'elle s'en était promis. Parmi ces moyens, il en est deux surtout, qui, ayant exercé une grande influence sur l'esprit humain et sur les destinées du Monde, méritent une attention particulière : ce sont l'invention de la poudre à canon et celle de l'imprimerie. Ces deux inventions, qui précédèrent de peu la découverte de l'Amérique et le schisme de Luther, furent destinées à seconder ces deux mouvements qui, sans elles, auraient éprouvé de beaucoup plus grandes difficultés. Elles agirent fortement sur le physique et sur le moral de la société, et changèrent en peu de temps toutes ses habitudes militaires et civiles<sup>1</sup>.

Au moyen de la poudre à canon on arriva facilement à l'invention des armes à feu, à celle de l'artillerie et de la mousqueterie, qui, en ôtant aux anciens chevaliers la ressource des armures défensives, mirent dans les combats une égalité inconnue jusqu'alors. L'infanterie, méprisée, devint redoutable, et les hommes d'armes ne purent plus la massacrer impunément<sup>2</sup>. La chevalerie, rendue inutile par cette invention, perdit peu à peu son importance, et disparut bientôt entièrement du moins quant au fond, car quant à la forme, elle subsista comme institution honorifique ainsi qu'elle subsiste encore. Le système féodal, déjà ébranlé, trouva dans les armes nouvelles et dans la tactique militaire qu'elles firent naître, un obstacle insurmontable à son raffermissement. Ces armes, terribles dans la main de tous les hommes, effacèrent les différences de force individuelle et d'armure, et donnèrent au talent du général, et à la véritable valeur du soldat, un ascendant irrésistible. Ainsi fut armée la Volonté.

L'art de l'imprimerie, en multipliant les copies des ouvrages d'esprit, répandit l'instruction dans toutes les classes de la Société, et donna à la pensée un essor qu'elle n'avait pas encore connu. Les lumières intellectuelles purent se propager rapidement. Les hommes, grâce à cette admirable invention, se trouvèrent placés dans une sorte de communication spirituelle, qui leur permit de participer aux idées les uns des autres. Les affaires politiques, les événements qui pouvaient intéresser la Société en particulier ou en général, furent plus facilement divulgués. On put en imposer beaucoup moins sur la réalité des choses. L'ignorance ne fut plus un état forcé. L'opinion publique se forma, et cette opinion devint un des plus puissants ressorts de la politique. Ainsi fut éclairée la Volonté.

Les armes à feu contribuèrent puissamment aux succès des Portugais en Asie et des Espagnols en Amérique. Les faibles Américains, surtout, ne pouvaient envisager qu'avec terreur ces hommes farouches qu'ils voyaient possesseurs de la foudre, lancer la mort à des distances énormes. L'imprimerie donna aux sectateurs de Luther une force qu'ils n'auraient jamais obtenue sans cela ; elle éclaira sur leurs véritables intentions, détruisit les calomnies qu'on

pouvait ourdir contre eux, et, pénétrant les masses à de grandes distances, montra, dès son origine, quel puissant levier cette belle invention fournissait pour les remuer. Son action était d'autant plus forte à cette première époque de son existence, qu'on possédait peu de livres, et que les peuples ne se trouvaient pas enveloppés, comme de nos jours, d'une foule de feuilles éphémères qui absorbent leur attention et les accablent d'un fatras d'inutilités.

Ces deux moyens ne furent pas l'ouvrage du hasard, comme des écrivains superficiels ont voulu le faire entendre ; ils furent, au contraire, le fruit d'une Volonté réfléchie. C'est ce qu'on ne doit pas oublier. Jamais, peut-être, l'esprit humain n'avait fait un effort aussi grand. Mais qu'on y prenne garde ; ce n'est ni le Destin ni la Providence qui les a amenés ; c'est la Volonté de l'homme toute seule, et pour servir ses passions. S'ils ne sauvent pas le Genre humain en le soumettant à l'action providentielle qui l'attend, ils le perdront. En même temps que ces choses se passaient, le Génie des arts s'était réveillé en Italie et en Espagne<sup>3</sup>. Les troubadours occitaniques, chassés de leur patrie par la sanglante Croisade de Simon de Montfort contre les Albigeois, s'étaient divisés ; et tandis qu'une partie avait franchi les Alpes, l'autre partie avait franchi les Pyrénées. C'est là qu'ils avaient porté la connaissance des vers prosodiques qu'ils improvisaient en chantant, et naturalisé la rime qu'ils avaient apprise des Arabes. Ces poètes avaient aussi composé des comédies, que les Espagnols et les Italiens avaient imitées. Les Anglais eurent un théâtre quelque temps après, ainsi que les Français, qui, d'abord inférieurs aux autres nations, finirent par les surpasser toutes.

La peinture, la sculpture, l'architecture, la musique, prirent un essor très élevé, surtout en Italie<sup>4</sup>.

Le seizième siècle vit éclore une foule de talents. Ce fut, en général, le siècle des beaux-arts. Le dix-septième fut celui de l'érudition. On multiplia dans ce siècle les exemplaires des ouvrages grecs et latins ; on les étudia, on les commenta, on chercha à imiter ces modèles ; on les imita surtout en France, où la poésie rimée atteignit à son plus haut degré de perfection sous le règne de Louis XIV.

Les Espagnols qui avaient donné le ton à l'Europe durant le seizième siècle, ne le donnèrent plus dans le dix-septième. Ce fut le tour des Français, qui leur succédèrent comme ils avaient eux-mêmes succédé aux Italiens. Ce ne fut que dans ce siècle où la délicatesse et le goût se réunirent au luxe pour embellir la vie, et joindre l'utilité à la magnificence. Jusquelà on n'avait connu qu'un luxe d'ostentation, dénué d'agrément<sup>5</sup>. Sous le règne même de François 1<sup>er</sup>, le père des arts en France, on était dépourvu des plus simples commodités de la vie. Tandis que ce prince recevait à Ardres le Roi d'Angleterre, Henri VIII, sous une tente de drap d'or, il n'avait pas un carrosse pour voyager à l'abri de la pluie. Les deux seuls coches qu'il y eût alors à Paris étaient pour la reine et pour Diane de Poitiers. Un siècle après, la cour d'Henri IV n'était guère mieux fournie. Les plus grands seigneurs de ces temps-là voyageaient à cheval ; et lorsqu'ils menaient leurs femmes à la campagne, ils les prenaient en croupe, couvertes d'une cape de toile cirée si la saison était pluvieuse. Cet état de dénuement augmentait encore à mesure qu'on s'avancait vers le Nord. En Russie, par exemple, il était très rare de trouver un lit au milieu du dix-septième siècle. Tout le monde, et les plus grands boyards eux-mêmes couchaient sur des planches. Le reste était en proportion.

En général, les efforts de l'esprit humain, après ceux qu'il avait dû faire pour la conservation

de son existence et de l'État social également compromis après l'irruption des Barbares, avaient été dirigés vers l'ensemble des choses. Avant de songer à vivre bien, il avait dû songer à vivre. Ce ne fut que lorsque l'ensemble fut assuré qu'il s'inquiéta des détails. Les Italiens s'étaient occupés de la magnificence des arts ; les Espagnols, de l'ostentation du luxe ; les Français songèrent aux agréments de la vie, et peut-être aux jouissances de la vanité. Le siècle de Louis XIV fut un siècle éminemment vaniteux. Si l'on prise tant les Lettres de madame de Sévigné, c'est parce que ces Lettres en offrent une parfaite image. Les Français d'alors aimaient toutes choses comme madame de Sévigné aimait sa fille.

## Notes de Chapitre

<sup>1</sup> L'invention de la poudre à canon est attribuée à un moine nommé Berthold Schwartz, originaire de Fribourg, en Allemagne, qui trouva, dit-on, cette composition fulminante en mêlant ensemble du soufre, du salpêtre et du mercure, pour arriver à la poudre aurifique d'Hermès. L'art de l'imprimerie fut inventé un peu après cette époque, à Mayence, par Gutenberg, Fust, et Schœffer, commis ou domestique de Fust, qui la réalisa en imaginant les lettres mobiles et l'encre propre à imprimer. On chercha à arrêter l'effet de ces deux inventions en les faisant passer pour l'œuvre du Diable, et en dénonçant leurs inventeurs comme des sorciers, Schwartz fut mis en prison ; Fust et Schœffer furent vivement persécutés ; mais heureusement les accusations de magie, intentées contre eux, n'eurent point de suite.

<sup>2</sup> La bataille de Bouvines, gagnée par Philippe Auguste, en 1215, fournit une preuve que les chevaliers armés de toutes pièces étaient invulnérables. On raconte que le Roi de France ayant été renversé de son cheval, fut longtemps entouré d'ennemis, et reçut des coups de toute espèce d'armes sans verser une goutte de sang. Tandis qu'il était couché par terre, un soldat allemand voulut lui enfoncer dans la gorge un javelot à double crochet, et n'en put jamais venir à bout. Aucun chevalier ne périt dans la bataille, sinon Guillaume de Longchamp, qui malheureusement mourut d'un coup dans l'œil, adressé par la visière de son casque. L'empereur Othon perdit la bataille. On dit qu'il y mourut trente mille Allemands ; c'étaient sans doute des fantassins, dont l'armure n'était ni aussi complète ni d'une aussi fine trempe que celles des chevaliers.

<sup>3</sup> Déjà, dès le treizième siècle, les Vénitiens avaient trouvé le secret des miroirs de cristal. On avait inventé la faïence dans une ville d'Italie nommée Faenza. Un nommé Alexandre Spina avait trouvé l'usage des lunettes. En général, c'était en Italie que l'industrie faisait les plus grands efforts. On y avait vu les premiers moulins à vent et les premières horloges à roues. L'horloge de Bologne était déjà fameuse au treizième siècle. La Flandre était, après l'Italie, la contrée la plus industrielle de l'Europe. Bruges était l'entrepôt de toutes les marchandises qui passaient par mer de la Méditerranée dans la Baltique. Ce fut Édouard III, roi d'Angleterre, qui songea le premier à naturaliser le commerce dans ce royaume, en y attirant des ouvriers flamands en 1326. Les contrées de l'Europe où l'emporocratie a dominé, ont été successivement l'Italie, les Pays-Bas et l'Angleterre.

<sup>4</sup> La peinture fut comme réinventée au treizième siècle par un Florentin nommé Cimabue. Il s'acquit une si grande réputation que Charles 1<sup>er</sup>, roi de Naples, lui alla rendre visite. Le Giotto le suivit. Il reste de Cimabue quelques fresques qui prouvent son génie ; et de Giotto, quelques tableaux qu'on voit avec plaisir. Ce Giotto était un jeune pâtre, que Cimabue rencontra à la campagne gardant ses moutons, et les dessinant sur une brique en les regardant paître.

Le rénovateur de l'architecture grecque dans ces temps modernes fut un nommé Brunelleschi, qui bâtit le dôme de la cathédrale de Florence, en 1294. Il fut le premier qui abandonna le genre gothique.

L'invention du papier fait avec du linge pilé date du commencement du quatorzième siècle. On parle d'un certain Pax qui en établit une manufacture à Padoue.

<sup>5</sup> Le luxe de ces temps-là consistait principalement dans le cortège que l'on traînait après soi ; les évêques eux mêmes ne marchaient qu'avec un nombre prodigieux de domestiques et de chevaux. Cet usage remontait jusqu'aux anciens Celtes. Encore au milieu du quatorzième

siècle, presque toutes les maisons, dans les villes de France, d'Allemagne et d'Angleterre, étaient couvertes de chaume. On ne connaissait point l'usage des cheminées. Un foyer commun s'élevait au milieu de la chambre principale, et perçait le plafond. Le vin était rare, même en Italie. On ne mangeait de la viande dans les plus grandes villes que trois fois par semaine. La bougie était inconnue. La chandelle était un grand luxe. On s'éclairait à l'aide de morceaux de bois secs. Les maisons des particuliers étaient construites d'une grossière charpente recouverte d'une espèce de mortier appelé torchis. Les portes en étaient basses et étroites ; et les fenêtres petites, presque sans jour.



## CHAPITRE II.

*Institution des Jésuites : à quel but. Quel était Ignace de Loyola. Nouvelles réflexions sur la conduite de Charles VII ; sur celle de François 1<sup>er</sup> ; sur celle de Philippe II, roi d'Espagne ; sur celle de Henri IV, roi de France. Assassinat de ce monarque.*

Pendant ces siècles la religion éprouva diverses vicissitudes. D'abord, elle se divisa, comme je l'ai dit, par le schisme de Luther ; et ce schisme, que nul n'eut la force de consolider, se subdivisa presque dès l'instant de sa naissance. La Volonté de l'homme qui l'avait fait naître ne pouvait en empêcher la division, puisque cette division tenait son essence même, qui est la liberté. Mais le Destin, comme effrayé du péril qu'il venait de courir, suscita dans l'orthodoxie un homme d'une force extraordinaire, d'un caractère inflexible et capable d'un dévouement sans bornes : cet homme s'appelait Ignace de Loyola. Le culte chrétien n'en a pas produit un plus dévoué à ses intérêts. Comme il devait être opposé à Luther, il était en tout son contraire. Luther était un moine allemand qui rompait ses vœux, qui sortait de la solitude du cloître pour entrer dans la carrière des dissensions et des armes. Ignace était un soldat espagnol qui jetait au loin l'épée pour revêtir le cilice, et sortait du corps-de-garde pour entrer dans le sanctuaire. Le premier, formé aux sciences dès sa jeunesse, était éloquent et érudit. Le second, qui savait à peine lire, qui parlait mal, entra au collège à l'âge de trente-trois ans, se soumit à tous les devoirs de l'enfance, voulut en recevoir les corrections ; et triomphant d'une nature ingrate, fit toutes ses classes, prit tous ses degrés, et fut enfin reçu maître ès-arts de l'Université de Paris, environ dix à douze ans après sa vocation<sup>1</sup>. Parvenu à ce point, il réalisa le projet qu'il avait conçu de fonder une société d'hommes savants, dévoués à l'instruction de la jeunesse, et s'occupant sans relâche du soin d'éclairer les infidèles et de combattre les hérétiques. Ignace ajouta un quatrième vœu à ceux qui étaient déjà en usage : celui d'obéissance au Pape. Il renonça, par la règle qu'il établit, à toutes les dignités ecclésiastiques. Le pape Paul III, auquel il soumit son projet, en fut vivement frappé<sup>2</sup> ; il en promulgua la bulle d'institution, avec la condition expresse que les membres de cette société, qu'on appela Société de Jésus, ne passeraient jamais le nombre de soixante. Mais c'eût été bien en vain que le Pape aurait voulu restreindre le zèle qui amenait auprès d'Ignace une foule de sectateurs, pressentant de loin quelle importance pouvait prendre le nouvel ordre religieux qui s'établissait. Ce fondateur eut avant de mourir plus de mille Jésuites à ses ordres ; et sans la moindre idée de politique, sans la moindre ambition personnelle, donna naissance l'ordre le plus politique et le plus ambitieux qui eût encore existé dans le christianisme. Cela devait être ainsi : le soldat espagnol n'était qu'un instrument du Destin, comme le moine allemand l'était de la Volonté. L'un tirait sa force de la nécessité, et l'autre de la liberté. Ils devaient se chercher et se combattre partout. C'est ce qu'ils firent avec des succès partagés.

La réforme de Luther ne s'étant pas généralisée par la faute de Charles-Quint, et l'ordre des Jésuites ayant eu le temps de prendre des forces, l'Europe se trouva livrée à des dissensions interminables ; car les deux partis eurent dès lors des chefs incapables de fléchir les uns devant les autres. Au milieu des débats sanglants que produisirent ces dissensions, et dont

la France fut principalement le théâtre, à cause des deux partis qu'elle recélait dans son sein, on dut voir que le catholicisme l'emportait sur la réforme, ce qui venait surtout de la force de concentration qu'il opposait, grâce aux Jésuites, au seul enthousiasme de quelques sectaires privés de chef sacerdotal et tendant toujours à se diviser. La conduite de François 1<sup>er</sup> dans l'origine même du schisme, parut ridicule et contradictoire ; elle ne pouvait pourtant pas être différente dans la fausse position où il se trouvait placé. Tout le mal venait de plus loin. Il prenait sa source dans le fol aveuglement et l'ingratitude de Charles VII. Si ce monarque eût voulu reconnaître dans la personne de Jeanne d'Arc, la Providence qui se dévoilait pour sauver la France, les choses auraient marché tout autrement ; il aurait entièrement chassé les Anglais du continent. Élevé au-dessus de la terreur que lui inspira un fils dénaturé, il ne serait pas mort de faim l'âge de cinquante-huit ans, de peur d'être empoisonné ; en prolongeant sa vie seulement de quinze ou vingt années, il aurait épargné à la France le règne funeste de Louis XI ; le Flamands, irrités de la tyrannie de Louis, n'auraient pas à leur tour tyrannisé leur jeune princesse, Marie de Bourgogne, pour lui faire épouser, contre toute raison et toute convenance, Maximilien d'Autriche<sup>3</sup> ; les querelles dont cette union fut la suite entre la France et l'Autriche, n'auraient pas eu lieu. Charles VIII, fort de son alliance avec Marie, aurait pu facilement garder ses conquêtes en Italie ; Louis XII, moins pressé par les circonstances, n'eût point été forcé d'approuver les horribles perfidies de César Borgia, de plier devant le génie impérieux de Jules II ; il aurait pu, en toute liberté, exercer pour le bien de la France le caractère de bonté qui lui était propre. François 1<sup>er</sup> arrivé au trône sous les plus heureux auspices, n'eût point vainement concouru avec Charles d'Autriche pour la couronne impériale ; il l'aurait obtenue d'emblée, et la France serait ainsi rentrée dans tous les droits de Charlemagne. Maîtresse de tout le Pays-Bas et de l'Italie entière, rien n'aurait résisté à ses mouvements. François 1<sup>er</sup> aurait déployé à l'aise ce génie noble et magnifique dont il était doué. Il aurait vu ce qu'il fallait faire à l'apparition de Luther, et il l'aurait fait. Le culte chrétien aurait été réformé sans secousse, et la Providence, assise sur le trône de Saint-Pierre, aurait conduit la France à l'Empire du Monde<sup>4</sup>.

Mais rien de tout cela ne se fit ; et le temps qui devait être employé à faire naître des merveilles ne fut pas seulement perdu, il fut employé à produire mille calamités. Dans la situation où étaient les choses, François 1<sup>er</sup> ne pouvait pas admettre la réforme de Luther dans son royaume sans le perdre.

Il ne pouvait pas disposer de la papauté comme Charles-Quint aurait pu le faire à la mort de Léon X, ni régulariser un mouvement qui, entre ses mains, serait resté ce qu'il était ; c'est-à-dire, schismatique. Forcé de persister dans la communion catholique, il était donc obligé de laisser persécuter les protestants chez lui pour les empêcher de le soumettre à l'influence de l'Angleterre, tandis qu'il les protégeait en dehors pour les opposer à l'ambition de son rival. Lorsqu'il fut bien décidé que l'empereur n'embrasserait pas la réforme, François la favorisa encore davantage. Ce fut lui qui donna à Genève les facilités nécessaires pour se mettre en liberté, et qui laissa cette ville, voisine de ses états, devenir comme la capitale d'une secte dont il avait besoin. Sans ce coup de politique il était perdu. Charles-Quint et le roi d'Angleterre, Henri VIII, s'étant réunis malgré les diversités d'opinion, entrèrent tous les deux en France. Déjà Charles était à Soissons, et Henri avait pris Boulogne. On tremblait pour Paris. La situation de François le sauva. Les princes protestants qu'il avait protégés se réunirent contre l'empereur et le forcèrent d'abandonner ses conquêtes ; le parti

catholique tout-puissant en France fournit au Roi les moyens nécessaires pour renvoyer les Anglais, en lui procurant l'argent dont il avait besoin pour cela.

François 1<sup>er</sup> étant mort, Chartes-Quint soutint encore la lutte dans laquelle il était engagé pendant dix ans ; mais enfin lassé de tant de secousses, trompé dans toutes ses espérances, vieilli avant le temps, il laissa tomber de ses mains un gouvernail qu'il ne pouvait plus tenir, et abdiqua l'Empire<sup>5</sup>. Son frère Ferdinand 1<sup>er</sup> devint empereur, et son fils, Philippe II, roi d'Espagne.

Après Charles-Quint il n'y eut rien qui approchât de la grandeur d'Henri IV et Louis XIV, Charles XII et Pierre-le-Grand. L'Espagne semblait, par l'étendue de ses États, par les richesses du Nouveau-Monde, devoir dominer l'Europe. Elle ne domina pas même la Hollande, qui lui échappa, et qui finit par la dépouiller de presque tout ce qu'elle possédait aux Indes. Philippe II ayant épousé Marie, reine d'Angleterre, voulait en saisir la couronne après la mort de cette princesse ; il avait préparé contre ce royaume une flotte qu'on appelait l'Invincible. Il désirait faire reconnaître sa fille Eugénie reine de France, et lui-même prendre le titre de protecteur ; il tenait l'Italie sous sa main ; il se flattait d'envahir l'Allemagne. Du fond de son cabinet, il faisait trembler tous les souverains du Monde. Sa flotte, réunie à celle du Pape et des Vénitiens, et commandée par don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, avait gagné sur les Ottomans la fameuse bataille de Lépanthe ; il paraissait au comble de la puissance : il n'en était rien. La flotte invincible qu'il avait envoyée contre l'Angleterre fut combattue par les orages, et brisée sur des écueils. Les Anglais ravagèrent ses possessions en Amérique ; et, après avoir brûlé ses galions, jetèrent l'épouvante dans sa ville de Cadix. La France qu'il agita pendant un demi-siècle, durant les règnes faibles ou funestes des descendants de François 1<sup>er</sup>, sortit victorieuse de toutes les crises où il la jeta. Les factions qu'il excita dans son sein s'y déchirèrent à l'envi ; il fit rendre à Madrid des actions de grâce de l'exécrable massacre qui eut lieu le jour de la Saint-Barthélemy ; il arma les mains d'un Roi contre son peuple, et tourna les armes du peuple contre son Roi ; il soutint sourdement l'ambition des Guises, fomenta la Ligue, et persécuta longtemps le roi de Navarre, héritier présomptif de la couronne de France. Cependant quel fruit retira-t-il de tant d'efforts ? Aucun. Son pouvoir s'éclipsa devant le génie de Henri IV, qui, en allant à la messe, lui fit perdre en une demi-heure le prit de près de quarante ans de travaux.

On a demandé souvent si Henri IV pouvait se dispenser d'abandonner la réforme qu'il avait soutenue jusque-là, Non, il ne le pouvait pas. S'il l'avait pu, François 1<sup>er</sup> aurait pu, à plus juste titre, l'embrasser. Mais, pour faire un pareil mouvement en France, il fallait posséder l'Italie, et avoir la force d'y créer un Pape. Henri IV n'était pas dans cette position. Ce prince, pauvre et sans armée, était proscrit par les parlements, anathématisé par la Sorbonne unie au Sacerdoce, et rejeté par la majorité de la nation. On employait contre lui les armes de la politique et celles de la superstition. Les réformés d'ailleurs le soutenaient mal, leur zèle commençait à s'affaiblir. Henri IV dut abandonner une volonté faible et chancelante, pour entrer dans la carrière fatidique qui s'ouvrait devant lui<sup>6</sup>. Si l'on compare ce monarque à tous les princes ses contemporains, on verra qu'il était le plus grand ; mais les circonstances furent au-dessus de lui. On attenta plus de cinquante fois à sa vie. Ravaillac, qui parvint au bout de sa cruelle entreprise, était un maître d'école fanatique, sans complices directs, mais inspiré par la faction jalouse, qui, redoutant toujours le génie de ce prince, avait résolu sa mort.

Henri IV pouvait-il l'éviter ? Oui, il le pouvait. Son génie l'avait prévenu de son danger ; mais le coup suspendu, n'en serait pas moins resté menaçant. Ce n'est qu'en triomphant de l'Italie qu'il aurait assuré son salut, si toutefois il avait pu en triompher. Il avait bien dans Sully un habile administrateur ; mais qui aurait guidé ses armées sous ses ordres ? Les catholiques s'opposaient à ses desseins, et les réformés non seulement manquaient de force, mais n'étaient pas, en général, portés à le servir. A sa mort arrivée en 1610, la Volonté européenne perdit tout ce qu'elle avait conservé d'espoir. Ce prince avait été sa dernière ressource pour faire entrer la France dans le mouvement religieux qu'elle avait excité en Europe. L'Allemagne trop divisée, et d'ailleurs tenue en respect par l'Autriche appuyée par l'Italie et par l'Espagne, et l'Angleterre, trop isolée du continent, ne lui offraient pas une garantie suffisante. Ses regards se tournèrent vers l'Amérique dont elle avait à dessein ménagé la découverte, et elle résolut d'y passer par l'Angleterre, de s'y concentrer, afin de pouvoir de là réagir sur l'Europe quand le temps en serait venu.

## Notes de Chapitre

<sup>1</sup> En 1533.

<sup>2</sup> On raconte qu'après avoir lu le projet, il posa la main dessus, et s'écria avec enthousiasme : Spiritus Domini est hic ! Ceci est l'esprit de Dieu !

<sup>3</sup> Ce furent principalement les Gantois qui formèrent cette alliance. Ces insolents citadins, firent couper la tête au chancelier et au chambellan de Marie, qui négociaient pour la France. Ils eurent l'audace de faire mettre plus tard en prison Maximilien, époux de leur princesse, pour avoir violé leurs privilèges, en 1488. Ce peuple, imitateur des Vénitiens, tendait déjà à l'emporocratie, que la Hollande atteignit enfin en s'étayant du schisme de Luther.

<sup>4</sup> Considérez, à l'appui de tout cela, que le schisme papal qui existait alors favorisait cet événement.

<sup>5</sup> En 1556 ; il n'avait alors que cinquante-six ans.

<sup>6</sup> Paris lui ouvrit ses portes en 1594 ; et il affermit sa puissance en 1598, par la paix de Vervins, en forçant Philippe II à le reconnaître, et à lui restituer toutes les villes qu'il lui retenait encore.

## CHAPITRE III.

*Mouvement de la Volonté européenne vers l'Amérique. Moyens de ce mouvement. Règne de Jacques 1<sup>er</sup> en Angleterre. Malheurs de son fils Charles 1<sup>er</sup>. Quel était Cromwell. Fondation de la secte des Quakers par Fox et Pen. Transplantation de secte en Amérique.*

Déjà l'idée de transporter la réforme en Amérique avait été conçue par l'amiral Coligni, qui, sous le règne d'Henri II, avait fait une tentative sur le Brésil. Un chevalier de Villegagnon y fut envoyé. Calvin lui-même s'intéressa à l'entreprise ; mais les pasteurs qu'il y fit passer l'empêchèrent de réussir. Ils divisèrent par leurs controverses et leur ambition la colonie naissante qui fut détruite par les Portugais. Coligni ne perdit pas courage, et comme s'il eût prévu le sort funeste qui attendait les réformés quelques années plus tard, il fit un nouvel effort vers la Floride ; mais la colonie qu'il y envoya en 1564 fut exterminée par les Espagnols. La France n'avait pas le mouvement nécessaire pour ces expéditions. D'ailleurs, ce n'étaient point les sectateurs de Calvin qu'il fallait là. La Prédestination que ce chef des réformés adoptait, et les formes rigides de sa législation les soumettaient trop au Destin. Ce fut au milieu des plus véhéments et des plus enthousiastes disciples de Luther, au milieu des anabaptistes, que la Volonté européenne alla choisir le germe de liberté qu'elle voulait propager dans le Nouveau-Monde. Il est vrai de dire que ces anabaptistes, qui s'étaient d'abord conduits en furieux et qu'on avait massacrés partout où on les avait rencontrés, déposant tout à coup leurs fureurs, et cédant à un nouvel esprit, étaient devenus les plus pacifiques des hommes. C'est d'eux que sont sortis d'un côté les hernutes, ou frères moraves ; et de l'autre les quakers, ou frères-unis. Ces derniers ont eu leur principal foyer en Angleterre, mais ils ont poussé des essaims sur l'ancien et le nouveau continent.

Déjà les Anglais s'étaient établis dans l'Amérique septentrionale, et y avaient posé plusieurs colonies, lorsque Jacques 1<sup>er</sup> succéda à la reine Élisabeth, et porta sur le trône l'esprit de controverse dont il était rempli. Un événement malheureux, la conspiration des poudres, l'aigrit violemment contre le parti catholique ; on accusa ce parti d'avoir conçu le coupable projet de faire sauter la salle du parlement avec tous les membres de cette assemblée, et le Roi même. Ce prince, irrité, se livra à des persécutions qui déplurent aux réformés plus qu'aux catholiques même par la manière arbitraire dont il les exerça. Les prérogatives dont il voulut renforcer la puissance royale, et dont il arracha la concession au parlement, indisposa ce corps, et fit naître dans la nation deux factions opposées, celle des Torys et celles de Whigs, l'une attachée à la cause du Roi, l'autre à celle du Peuple. Au milieu de ces dissensions, les esprits également agités s'ouvrirent aux idées les plus exagérées. C'est dans ce moment que les anabaptistes exercèrent leur influence. Ils parurent d'abord sous le nom de puritains, et dissimulèrent sous une sorte d'austérité religieuse leurs idées républicaines. Jacques mourut avec la réputation d'un adroit controversiste, et d'un faible monarque. Son fils, Charles 1<sup>er</sup>, qui lui succéda, parut arriver au trône dans des circonstances favorables, tandis qu'au contraire il y arriva dans des circonstances éminemment difficiles. Les partis formés par son père étaient en présence, et n'attendaient qu'une occasion pour éclater. Cette

occasion s'offre dans la personne du vice-roi d'Irlande, Stafford, qui déplaît aux Whigs, et dont la chambre des communes demande la mort. Tout son crime était d'avoir trop bien servi son maître. Charles, au lieu de soutenir son ministre et de dissoudre l'assemblée factieuse qui voulait lui faire la loi, croit céder à une nécessité cruelle ; il a la faiblesse de signer l'arrêt de mort d'un serviteur zélé qui l'avait aidé de sa propre fortune ; mais c'est à une volonté rebelle qu'il cède, et cet arrêt est le précurseur du sien propre.

Le puritanisme avait fait des progrès en Irlande, et déjà quelques quakers s'y montraient. Soit que les manières de ces novateurs, plus extraordinaires encore que celles de tous les autres réformés, déplussent davantage aux catholiques, ou que l'esprit de parti les eût encore plus exaspérés là qu'ailleurs, les catholiques, ne pouvant s'armer ouvertement contre leurs antagonistes, méditent contre eux un forfait atroce, et les assassinent. On évalue à quarante mille le nombre de ceux qui furent massacrés. La nouvelle de cet horrible attentat soulève l'Angleterre. On accuse Charles d'avoir provoqué ces meurtres, et la nation indignée s'arme contre lui. Ce prince était sans doute innocent, mais le peuple, incapable de réfléchir, était entraîné par un aveugle délire. Le parlement, devenu l'instrument d'une irrésistible Volonté, force le Roi de sortir de Londres. Il a recours à la force, la force le trahit. Un homme doué de talents extraordinaires, et comme politique et comme guerrier, enthousiaste et froid, prudent et capable de tout entreprendre, Cromwell, sort des rangs des derniers citoyens, et monte en un instant au rang des premiers de l'État. Il s'empare de l'opinion et de l'armée, et commande à l'une et à l'autre. Les troupes du Roi sont battues, ses partisans sont paralysés. Le parlement d'Angleterre, encouragé par le succès, ne garde plus de mesure ; il se lie à celui d'Écosse par un acte solennel qui proclame tous les principes de la république. Le malheureux Charles, qui avait cru trouver un asile en Écosse, y est saisi et livré aux parlementaires anglais. Son infortune paraît les toucher un moment. La sombre et farouche austérité de ces puritains va céder à l'illusion de la royauté que toute la fureur de la guerre civile n'avait pas encore dissipée. Cromwell le voit ; il casse le parlement trop peu docile à ses ordres, et en nomme un autre, que l'armée parlementaire domine. Maître alors des trois royaumes, il en saisit le monarque, et le défère au parlement, qui lui fait son procès. Le funeste exemple donné par Élisabeth est suivi, et le sang de la malheureuse famille de Stuart coule pour la seconde fois sur l'échafaud<sup>1</sup>.

Le coup fatal qui fait tomber la tête d'un roi sous le tranchant de la hache populaire, retentit dans l'Europe et ne la glace pas d'horreur ; les monarques, livrés à de petites intrigues de cabinets, à de petites guerres, ne s'arrêtent pas frappés d'épouvante. Voient-ils seulement à quoi peut aboutir un pareil événement ? Non, ils ne le voient pas. Ils ne voient dans le cercueil ensanglanté d'un roi d'Angleterre, qu'un prince assassiné ; ils ne voient pas que la royauté, immolée à la souveraineté du peuple, y est ensevelie avec lui.

Je fais ici la même réflexion que j'ai faite à l'égard d'Élisabeth. Si Cromwell avait immolé lui-même son souverain, le crime aurait été pour lui. C'eût été un attentat individuel, qui n'aurait point attaqué l'universalité des choses, et qui surtout n'aurait point livré une puissance à l'autre ; mais Cromwell n'aurait pas plus assassiné le Roi, qu'Élisabeth n'aurait assassiné Marie. Le crime se commettait pour eux, mais non pas par eux. Les conséquences en étaient bien différentes et bien plus terribles.

Mais au reste, Cromwell, tout puissant qu'il paraissait être, tout protecteur de trois royaumes qu'il s'intitulait, n'était qu'un instrument déterminé par une puissance invisible à servir



un mouvement qu'elle imprimait. Le véritable chef de ce mouvement était un cordonnier de Dreton, appelé George Fox, homme ignorant et simple, mais doué d'une grande force d'exaltation et de ténacité dans les idées. A peine la royauté fut détruite en Angleterre et la république proclamée, qu'il sortit de sa boutique, et répandit ses opinions. Cromwell pressentit, en l'écoutant, qu'il avait un maître ; il le fit arrêter, et défendit à ses sectateurs de tenir aucune assemblée ; mais toute sa puissance échoua. Cette main terrible qui avait ébranlé l'Angleterre et précipité son prince au tombeau, ne put rien contre un cordonnier. Son faible protectorat, qui n'avait pas été le but du mouvement, s'éteignit avec lui, et son fils Richard conserva à peine quelques mois l'ombre de puissance qu'il lui avait laissée. Le fils de Charles 1<sup>er</sup> fut rappelé ; la monarchie se rétablit en Angleterre ; et cependant le cordonnier Fox, sorti de sa prison, s'empara facilement de l'esprit d'un nombre infini de mécontents, auxquels il donna sa doctrine, et se forma un parti considérable. Au nombre de ses disciples se trouva un homme d'un génie distingué, profondément méditatif, et susceptible de devenir législateur. Cet homme, appelé Guillaume Penn, a été célèbre. Ayant adopté dans leur ensemble les idées de Fox sur la liberté et l'égalité de tous les hommes, sur l'aptitude qu'ils ont tous d'être leur propre Pontife et leur propre magistrat, sans se devoir les uns aux autres ni aucune déférence ni aucune marque de respect, il forma le projet d'établir cette doctrine en Amérique. Il voyagea avec Fox dans toute l'Angleterre, en Hollande et en Allemagne pour faire des prosélytes. Quand il en eut un nombre suffisant, il obtint de Charles II, en 1681, pour lui et pour ses successeurs, cette province de l'Amérique septentrionale, qui, de son nom et des forêts qui l'environnaient, a été appelée Pennsylvanie ; y envoya plusieurs colonies de quakers, et y fonda la ville de Philadelphie, à laquelle il donna ses lois<sup>2</sup>.

Ainsi s'accomplirent, après les plus violentes secousses, les desseins de la Volonté. Les germes de liberté et d'égalité qu'elle avait transplantés en Amérique s'y développèrent en silence, s'y multiplièrent, et acquirent une force assez considérable pour envahir le Monde, quand le temps en serait venu. Toutes les colonies anglaises et hollandaises en furent pénétrées, et devinrent des emporocraties d'une certaine forme, ou toutes les idées politiques et religieuses se fondirent dans une indifférence absolue, excepté une seule qui avait été dominante dans la tête créatrice de Fox, et dans celle de son disciple législateur Penn, l'idée d'égalité et d'indépendance.



## Notes de Chapitre

<sup>1</sup> La maison de Stuart régnait sur l'Écosse depuis 1370. Jamais race n'a été plus infortunée. Presque tous les rejetons en sont morts de mort violente.

<sup>2</sup> En 1699 ; environ vingt ans après, plus de trente mille familles allemandes y passèrent ; de sorte qu'en peu de temps le nombre des autres Européens y surpassa celui des Anglais.

## CHAPITRE IV.

*Établissement des Jésuites au Paraguay. Vue sur l'Asie. Révolution en Chine et au Japon. Antique histoire du Japon. Mission de Sin-mou ; sa doctrine et forme de son gouvernement. Mission de Sotoctaïs, sectateur de Foé Doctrine des disciples de Kong-tzée. Fautes commises par les missionnaires chrétiens.*

Cependant l'esprit de liberté ne pouvait point agir sans que celui de nécessité n'agît également, et toujours d'une manière opposée. Le mouvement que les disciples de Luther faisaient en Amérique fut imité à l'instant par ceux de Loyola. Tandis que Fox et Penn donnaient dans l'Amérique septentrionale un asile à la Volonté, les Jésuites espagnols en donnaient un au Destin dans la méridionale : ils y fondaient parmi les sauvages du Paraguay ce qu'ils ont appelé le Pays des Missions ; établissement extraordinaire dont les lois, tout-à-fait opposées à celles de la Pennsylvanie, étaient destinées à en balancer les inconvénients. Il est inévitable que les puissances du Nord et du Midi de l'hémisphère Colombique ne viennent pas à se heurter un jour. C'est alors que Luther et Loyola mesureront leurs forces, se surmonteront réciproquement, ou se confondront ensemble : ils se confondront nécessairement si l'Europe prend, au moyen de la Providence, qui ne cesse de le lui offrir, la domination qui lui est due sur l'Univers, et qu'elle ne perdra, si elle la perd, que par sa faute.

L'Asie n'est point du tout en état de disputer à l'Europe cette prééminence, si l'Europe se présente jamais dans la carrière, en consentant à soumettre sa Volonté à la Providence, ce qu'elle n'a pas voulu entièrement faire depuis l'origine de la Race boréenne qui y domine. L'Afrique n'y a plus aucun droit ; et l'Amérique n'en jouira qu'autant que l'Europe s'en montrera indigne.

Après les conquêtes de Gengis- khan et celles de ses enfants, Octaï et Coblai-khan, l'Asie n'avait plus offert que l'image d'une mer agitée, dont des vents opposés élevaient les vagues et les abaissaient tour à tour ; rien n'y était stable ; tout y changeait à chaque instant de forme, selon que l'ordonnait le Destin : ses peuples, vieillis, sans volonté propre, obéissaient à ses lois inconstantes, en les modifiant néanmoins par un reste de l'influence providentielle qu'ils avaient autrefois possédée. Parmi les descendants de Gengis, Batou-khan, fils de Toushi, auquel était échu le Turquestan, la Bactriane, le royaume d'Astracan et le pays des Uzbeks, était venu porter ses armes en Europe, et ravager, dans le courant du treizième siècle, tout l'orient de cette contrée jusqu'en Hongrie. D'un autre côté, Houla-Kou, fils de Tuli, qui avait hérité de la Perse, avait passé l'Euphrate à la même époque, et mis un terme au califat de Bagdad ; tandis qu'un fils même de Gengis, nommé Zagataï, avait possédé la Transoxiane, Kandahar, l'Inde septentrionale et le Tibet. Toutes ces conquêtes durèrent peu. Il est de l'essence des choses soumises au Destin seul ou à la Volonté, de varier de formes et de changer souvent de maître ; le fond reste seul, à cause du Principe providentiel qui y est. La principale erreur de la Volonté est de croire pouvoir suppléer à ce principe, en dominant le Destin.

La Chine, en passant sous la domination des enfants de Gengis, ne fit que changer de

dynastie. Telle est la force des institutions de cet antique Empire, qu'aucune révolution n'a jamais pu y porter atteinte. Cela dépend principalement de ce que ces institutions, reposant toutes sur la masse du peuple, restent inébranlables au milieu de l'orage qui n'en agite que les sommités. L'armée n'étant là que l'enveloppe du trône, et non son seul appui, sa destruction n'entraîne pas, comme dans les gouvernements purement militaires, la chute de l'édifice, mais seulement son envahissement : le monarque se place à la tête de l'État, l'armée se reforme autour de lui, et la nation, qui souvent n'a pas éprouvé le moindre ébranlement, ne s'aperçoit pas qu'elle ait un autre maître : ce maître, quel qu'il soit, ne peut se soutenir qu'autant qu'il possède assez de génie pour en imposer à ses rivaux. Le peuple, qui sent par instinct que sa masse le met à l'abri de tout danger, ne s'émeut que très difficilement au bruit d'un danger qui ne peut pas l'atteindre. Les descendants de Gengis négligèrent trop leur armée : aussi suffit-il d'un aventurier audacieux pour les renverser du trône. Cet aventurier avait été, dit-on, valet dans un couvent de bonzes ; il devint empereur vers le milieu du quatorzième siècle. La Chine conserva comme à son ordinaire ses lois, son culte et ses mœurs. C'est ce qu'elle fit encore au commencement du dix-septième, lorsque les Tatars Manchou, s'en étant rendus maîtres, y fondèrent une des plus nobles dynasties qu'elle ait possédées. C'est du sein de cette dynastie qu'est sorti le célèbre Kang-hi, qui, pendant un règne glorieux de plus de soixante années, a fait fleurir dans cet Empire les sciences et les arts<sup>1</sup>.

Ce prince protégea dans ses vastes États l'établissement des missionnaires chrétiens, à cause des sciences physiques et mathématiques qu'ils y enseignaient, et permit l'exercice de leur culte. Ce culte y fit en peu de temps de rapides progrès ; et sans doute il aurait fini par tenir en Chine un rang très distingué parmi les différents cultes qu'on y pratique, si les moines qu'on y envoya avaient voulu renoncer à leur intolérance, et se plier davantage à l'esprit pacifique du gouvernement ; mais les dissensions que firent naître leurs disputes, leur arrogance et leurs folles prétentions, obligèrent You-tchin, successeur de Kang-hi, de les éloigner ; et Kien-long les proscrivit tout-à-fait, et leur interdit à jamais l'entrée de son empire.

Ces missionnaires qui furent éconduits en Chine avec des formes polies et des ménagements dont les seuls Chinois sont capables, n'éprouvèrent pas tant de douceur au Japon. Il est vrai qu'ils s'étaient conduits dans cette contrée d'une manière encore moins tolérable. A peine y avaient-ils obtenu quelque crédit qu'ils avaient engagé leurs néophytes à jeter au feu les statues des Ancêtres de la Nation, et à renverser leurs temples. Ces actes, aussi intempestifs qu'impolitiques, avaient soulevé contre eux une partie du peuple. Avant l'arrivée des Chrétiens au Japon, les autres sectes, au nombre de douze, existaient comme des sœurs qui se jalourent et se surveillaient mutuellement sans s'exclure ; qui cherchent à dominer dans la maison paternelle sans se chasser réciproquement, et surtout sans songer à se donner la mort. Mais tel est le caractère du sacerdoce chrétien qu'il ne saurait vivre en paix avec aucun autre sacerdoce. Reçu quelque part, il faut qu'il y domine, qu'il y renverse tout ce qui lui est opposé, ou que persécuté à son tour, il y soit enseveli sous les débris des autels qu'il a voulu détruire.

Lorsque les Portugais découvrirent le Japon au milieu du seizième siècle, ce pays jouissait d'une tranquillité parfaite. Il conservait dans son gouvernement toutes les formes du gouvernement antique, théocratique et royal. Le Daïri qui occupait le trône pontifical résidait dans la ville sacrée de Méaco ; et le Cubo-sama, qui tenait le sceptre royal, avait établi

sa résidence dans la ville de Jesso. On voyait à travers l'obscurité des annales Japonaises que cette forme de gouvernement remontait jusqu'aux temps les plus reculés, et s'attachait non seulement à l'Empire universel de Ram, mais encore peut-être à celui des Atlantes<sup>2</sup>.

Les Japonais se disaient autochtones, et se donnaient, pour premiers législateurs et pour premiers souverains, des Dieux au nombre de sept, qui pendant une longue suite de siècles les avaient gouvernés. Ils disaient que le dernier de ces Dieux eut pour fils un demi-dieu, nommé Tensio-Daï-Dsin, qui fut le père des hommes, ainsi que l'exprime son nom en langue japonaise. Après un grand nombre de siècles écoulés encore dans la prospérité et dans la paix, il survint de grandes dissensions sur la terre, et de longues guerres qui y occasionnèrent de grands changements. Le Japon, comme tout le reste du Monde, fut en proie à mille calamités. Enfin la colère du ciel s'étant apaisée, un homme divin naquit. Cet homme, que les annales Japonaises appellent Sin-mou, parut vers l'an 660 avant notre ère. La peste, la famine et la guerre venaient de ravager sa patrie. Ces terribles fléaux, en ébranlant vivement l'imagination des Japonais, avaient en quelque sorte préparés les voies à la législation et à la réforme. Un peuple est toujours plus docile lorsque, échappé au naufrage, il se rappelle les maux qu'il a soufferts, et sent le besoin d'un pilote courageux et d'une Divinité protectrice.

Sin-mou attribuant les dissensions qui avaient ébranlé le Monde à la séparation des deux puissances sacerdotales et royales conçut le projet hardi de réunir dans la même main le sceptre et l'encensoir ; et ce projet lui réussit. Pendant dix-huit siècles, cette institution se maintint au Japon, sans la moindre altération, dans la famille de ce grand homme. Cet exemple est peut-être unique ; car, comme je l'ai dit en parlant de Mahomed, il est trop rare de trouver une suite d'hommes capables de soutenir à la fois la tiare et le sceptre, pour oser les charger d'un pareil fardeau. Les Japonais, favorisés par leur situation géographique, qui les isole au milieu des mers, nés avec une imagination vive, un cœur droit, une âme grande et forte, et surtout remplis du sentiment de leur propre dignité et de leur haute destination, les Japonais étaient seuls propres à recevoir et à conserver aussi longtemps cette forme de gouvernement.

Avant Sin-mou il ne subsistait d'autre culte au Japon que celui des Ancêtres, qui avait survécu au naufrage de tous les autres. Ce Théocrate ajouta à la région céleste où on les plaçait, une suite de régions semblables, habitées par les esprits supérieurs, dont l'essence allait toujours en s'épurant, jusqu'au point de se confondre avec le Principe universel, dont l'élévation infinie ne permettait de connaître ni le nom ni les attributs. Ces esprits supérieurs furent nommés Camis. Répandus en foule dans toutes les parties de l'Univers, ils habitaient, selon leurs perfections, le ciel éthéré, le soleil, la lune, les astres lumineux, la terre et les autres éléments. Chacun, libre d'adresser ses vœux à l'une de ces hiérarchies spirituelles, choisissait celle qui lui paraissait le plus analogue ses goûts, à son caractère ; tâchait d'imiter ses vertus, et se préparait d'avance l'Élysée qui lui plaisait davantage.

Le Théocrate japonais avait établi comme un dogme fondamental l'immortalité de l'âme, et son état futur de bonheur ou de peine, selon ses vertus ou ses vices ; mais par suite d'une doctrine qui ne se trouve que dans son culte, il hissait à chacun la faculté de se créer, par le genre de ses vertus, l'espèce de bonheur qui lui agréait le mieux. Sin-mou avait connu l'esprit particulier de son peuple, et y avait conformé son enseignement. Les méchants devaient, selon lui, errer dans le vague des airs, repoussés des esprits célestes de toutes

les régions, pour y souffrir mille tourments, jusqu'à l'expiation de leurs crimes. Sans leur dire positivement que ces âmes perverses seraient, à la fin de leurs souffrances, appelées à recommencer une autre vie, et viendraient animer des corps terrestres, il leur inspira une folle horreur pour les animaux malfaisants, et leur défendit de tuer et de manger les espèces domestiques, et celles qui rendent à l'homme des services journaliers.

A ces dogmes simples et clairs, Sin-mou ajouta quelques cérémonies légales, pour entretenir la pureté et la santé du corps, quelques fêtes solennelles, qui, en réunissant les citoyens, fissent disparaître l'inégalité des rangs, et resserrassent les liens sociaux ; et enfin un pèlerinage indispensable vers la cabane d'Isje, monument respectable et sacré, où le vieux Tensio-Dai-Dsin avait donné des lois aux premiers habitants du Japon.

Les temples dédiés aux Camis, ou esprits immortels, étaient de la plus grande simplicité ; ils n'offraient guère qu'un sanctuaire dénué de décoration, et le plus souvent privé de simulacre. Des guirlandes et des bandelettes blanches, suspendues à la voûte, peignaient la pureté du lieu ; et un grand miroir, placé sur une espèce d'autel, était là pour indiquer aux adorateurs des Esprits immortels que, comme ils voyaient distinctement dans cette glace l'image des beautés ou des défauts du corps, ainsi la Divinité pouvait voir dans leur âme l'image empreinte de leurs vertus ou de leurs vices<sup>3</sup>. Ces temples s'appelaient Mia. Depuis l'introduction du culte de Foë dans leur île, les Japonais ont des temples beaucoup plus magnifiques, appelés Tira, dans lesquels ils ont admis les divinités des nations étrangères, et principalement celles des Chinois et des Indiens. L'intérieur de ces nouveaux temples renferme souvent plus de mille statues, placées autour de la statue principale, élevée sur un trône superbe. Le marbre et l'or y rivalisent de magnificence. Le puissant Théosophe qui fit bâtir les premiers Tira s'appelait Sotoctaïs ; il parut vers la fin du sixième siècle de notre ère, et connut parfaitement qu'après les révolutions arrivées aux Indes et à la Chine, la simplicité du culte de Sin-mou ne convenait plus aux Japonais, et n'offrait plus à la vivacité de leur imagination qu'un frein usé qu'il fallait renforcer. Ses disciples, en grand nombre, n'ont pas manqué d'entourer son berceau de beaucoup de prodiges. Selon leurs récits, il apparut à sa mère avant sa naissance, et lui annonça qu'il serait saint<sup>4</sup>. Dès l'âge de quatre ans il possédait déjà toute la science de Foë. On dit qu'étant sur une haute montagne il y reçut l'inspiration divine, qui lui fut communiquée en songe par un ancien prophète indien, appelé Darma. Les conversations qu'il eut avec Darma touchant le culte de Foë furent mises en vers, et rencontrèrent dès leur publication des enthousiastes et de violents adversaires. Sotoctaïs triompha de tous les obstacles, et fut enfin reconnu par le Daiïri Jô-Mei, dont le fils, âgé seulement de sept ans, expliqua dans les temples la nouvelle doctrine. Ce culte ranima le génie d'un peuple naturellement porté à la vertu et à l'enthousiasme. Le Japon, jusqu'alors tributaire de la Chine, cessa de l'être ; il échangea son industrie contre les richesses des nations voisines.

Outre l'ancien culte de Sin-mou, appelé Shintos, et celui de Sotoctaïs, appelé Budso, à cause de Bouddha, un des surnoms de Foë<sup>5</sup> ; les Japonais en reçurent quelque temps après un troisième, d'un disciple de Kong-tzée qu'ils appelèrent Siuto, la Voie des sages. Les sectateurs de cette dernière doctrine, s'élevant au-dessus de tous les préjugés populaires, placent la perfection et le souverain bien dans une vie tranquille et vertueuse. Ils ne connaissent d'autres récompenses ni d'autres châtiments que les suites nécessaires de la vertu ou du vice : c'est-à-dire que la satisfaction que l'on goûte en faisant le bien, et les remords qui accompagnent les mauvaises actions. Ils croient les âmes émanées de l'Esprit

universel, âme du monde, être suprême, immortel ; ils pensent qu'elles se réuniront à leur principe quand elles ne seront plus arrêtées par les liens du corps. Selon eux, il n'y a point d'autre divinité que le Tien ou le ciel. La nature, qu'ils personnifient, gouverne le monde sans l'avoir créé. Elle-même a été produite par In et Jo<sup>6</sup>, deux puissances, l'une active, l'autre passive ; l'une principe de génération, l'autre de mort. Tout ce qui existe dans le monde découle d'elles, et le monde est éternel. Les seuls actes extérieurs de religion que se permettent les shintoïstes, peu différents des lettrés chinois, se réduisent à quelques cérémonies en l'honneur des ancêtres.

Ces trois sectes principales se subdivisaient encore et s'élevaient jusqu'à douze, lorsque les missionnaires chrétiens arrivant au Japon, la treizième place leur fut offerte. Ils pouvaient la prendre sans causer aucun trouble, et parvenir peut-être à dominer insensiblement toutes les autres. Mais ce n'est pas ce qu'ils firent. A peine installé, leur évêque, sans aucun égard pour le Daïri, que toutes les autres sectes reconnaissaient, proclama la souveraineté du pape, prétendit ne dépendre que de lui, et voulut prendre le pas sur les rois. Ces prétentions extravagantes révoltèrent les Japonais, encore plus fiers qu'indulgents, et l'évêque fut chassé ; les missionnaires cabalèrent, ils furent bannis ; leurs prosélytes, déjà nombreux, s'armèrent ; on les combattit ; ils furent vaincus ; ils conspirèrent ; la conspiration fut découverte, elle entraîna une guerre civile affreuse, dans laquelle les chrétiens furent tous exterminés. Enfin, il parut en 1637 un édit formel portant interdiction à tout chrétien, de quelque nation, rang et condition qu'il fût, de paraître au Japon, sous peine de mort.

Les Hollandais profitèrent quelque temps de ces désastres, en faisant abjuration publique du christianisme, et en foulant aux pieds les symboles de ce culte ; mais leur triomphe fut passager et eut des suites très désagréables. On leur ferma tous les ports et on les relégua dans une île malsaine, où ils restèrent prisonniers tant que dura leur commerce.

La révolution qui sépara la puissance royale de la théocratique arriva l'an 1118 de notre ère, à la mort du Daïri Takacura. Cette révolution, préparée d'avance, s'exécuta avec la plus grande tranquillité. Le Séogon, sorte d'officier militaire chargé depuis longtemps de tout ce qui était du ressort de l'administration civile, se rendît indépendant sous le titre de Cubo-sanza. Il saisit la couronne royale qu'il détacha sans effort de la tiare ; mais il n'en voua pas moins au Daïri un respect religieux sans bornes. Il sentit bien qu'il ne pouvait être rien qu'autant qu'il reconnaît un chef suprême. Il le reconnut, et celui-ci, ayant sanctionné une usurpation devenue indispensable, on vit au Japon deux monarques distincts, l'un sacerdotal, exerçant les fonctions de Pontife suprême, et l'autre royal, remplissant celles de magistrat civil et de chef des armées. Ces deux monarques se sont assez facilement renfermés dans leurs attributions respectives, et n'ont occasionné par leurs prétentions opposées que peu de troubles, assez promptement dissipés. Le Cubo-sama possède, il est vrai, une force matérielle imposante ; il est craint et obéi ; mais le Daïri jouit d'une vénération, d'un respect tellement profond, que cette force s'est toujours trouvée nulle quand il s'est agi de la tourner contre lui. Il y a eu, au Japon, plus de possibilité au Daïri de s'emparer de la puissance royale, qu'au Cubo-sama de saisir la religieuse, et cela a dépendu de l'opinion du peuple, et de l'influence que la Religion, en général, quoique divisée en plusieurs sectes, n'a pas cessé d'exercer sur lui. Cela ne s'est pas passé ainsi dans d'autres contrées, et surtout en Syrie, où les Turcs ont dépouillé sans peine les Califes de Mahomed ; mais ces Califes, par des raisons qui peuvent être facilement déduites de tout ce que j'ai dit, ne croyaient plus eux-mêmes à leur apostolat, et n'avaient par conséquent aucune force. Une maxime que

je ne puis me lasser de répéter est celle-ci : Tout souverain Pontife qui peut douter de lui-même ne doit point espérer que les autres y ajouteront foi. En fait de culte, la politique ne sert de rien : la vérité seule est la base de la vérité.

## Notes de Chapitre

<sup>1</sup> On peut juger de la promptitude avec laquelle s'effectua la fusion du peuple vainqueur dans le peuple vaincu, par la difficulté qu'éprouva l'empereur Kang-hi, seulement cinquante ans après la victoire, pour faire dresser un vocabulaire de la langue Manchoue, qui déjà tendait à se perdre entièrement.

<sup>2</sup> La mémoire du désastre de l'Atlantide avait survécu au Japon, et s'y conservait encore dans une fête solennelle qu'on célébrait avec beaucoup de pompe. C'était la fête des lampes ou des lanternes, qu'on célèbre encore en Chine, et dans l'Inde, telle qu'on la célébrait autrefois en Égypte.

<sup>3</sup> Il est digne de remarque que les plus antiques Égyptiens admettaient le même symbole dans leur temple ; ce qui porte à croire que cet usage remonte jusques aux Atlantes primitifs.

<sup>4</sup> Tandis que la mère de Sotoctais avait cette vision au Japon, Émine, mère de Mahomed, en avait une semblable en Arabie.

<sup>5</sup> Foë est appelé au Japon Amida, et en Chine O-mi-to. Ce nom sanscrit signifie l'immense.

<sup>6</sup> Yin et Yang en chinois.



## CHAPITRE V.

*Continuation de la vue sur l'Asie. Puissance des Ottomans. État de leur Empire, et son déclin. Vue rapide sur la Perse et sur l'Inde.*

**D**epuis que l'Empire de Ram a perdu son Unité, les divisions et les subdivisions s'y sont succédées avec une rapidité de plus en plus croissante ; l'Asie est devenue le théâtre d'une foule de révolutions continuelles qui, roulant les unes sur les autres, n'ont laissé que des traces confuses, difficiles à distinguer, et disparaissant toujours sous celles de la plus récente. Les Tatars, principaux moteurs de ces révolutions, sont devenus les instruments du Destin : quelque nom qu'ils portent, quelque culte qu'ils suivent, on peut les regarder toujours comme poussés par une aveugle nécessité. Ce n'est pas en vain que la doctrine de Mahomed, qui leur était destinée, a fait un dogme de la fatalité ; ils sont en cela entièrement opposés aux Goths, quoique peut-être également barbares. Les Goths avaient reçu d'Odin le mouvement arbitraire ; ce mouvement doit sans cesse heurter l'autre ou en être heurté, jusqu'au moment où la Providence les confondra.

Ce fut vers le milieu du quatorzième siècle que finit le royaume de Kashmire, alors le plus ancien de toute l'Inde, et le seul fragment de l'Empire indien qui fût resté intact jusque là. Il durait depuis l'an 3100 avant Jésus-Christ, et avait eu cent cinquante-trois rois. Un prince musulman, nommé Shems-heddin, fit cette importante conquête. Environ à la même époque, les Turcs, dont j'ai parlé plusieurs fois, s'étant avancés jusque sur les bords du détroit des Dardanelles, après avoir arraché la puissance civile au Calife de Bagdad, avaient franchi ce détroit, et s'étaient venus établir en Europe.

On dit que ce furent les Génois, alors possesseurs du faubourg de Galata, qui, pour quelques marcs d'or, favorisèrent ce passage, en fournissant les vaisseaux nécessaires. Ainsi l'esprit emporocratique, indifférent sur toutes choses, excepté sur celles qui gênent son indépendance ou qui touchent ses intérêts du moment, donna lui-même les moyens de poser entre L'Europe et l'Asie cette barrière qui faillit l'anéantir, et qui l'eût anéanti, si le cap des Tempêtes n'eût pas été doublé. L'expédition de Timourlenk au commencement du quinzième siècle, et les victoires que ce fameux conquérant remporta sur les Ottomans, retardèrent un peu cet événement, mais ne l'empêchèrent pas. Timourlenk, ou Timour-le Boiteux, était un prince tatar doué d'une grande audace, et plus policé que ne l'étaient ordinairement ceux de cette nation. On dit que parmi les peuples européens, il estimait particulièrement les Français ; et qu'il envoya même une ambassade au roi Charles VI. Il étendit ses conquêtes sur la Perse entière, soumit la plus grande partie des Indes, força la grande muraille de la Chine, et domina sur l'Asie-Mineure et sur l'Égypte ; c'est à un de ses successeurs, nommé Ouloug-beg, qu'on doit la première Académie des Sciences, fondée à Samarcande vers le commencement du quinzième siècle. Ce monarque fit mesurer la terre, et eut part à la composition des Tables astronomiques qui portent son nom. Il méritait des enfants plus dignes de lui : l'un d'eux, pressé par la soif de régner, le fit assassiner.

Les Turcs, après avoir renversé l'Empire d'Orient comme je l'ai dit, et posé cette forte barrière

destinée à contenir l'Europe du côté de l'Asie, poursuivirent leurs conquêtes. Profitant des dissensions qui s'élevèrent parmi les descendants de Timourlenk, ils s'emparèrent encore de la Syrie, de la Mésopotamie, et subjuguèrent l'Égypte. Selim 1<sup>er</sup>, Soliman et Selim II, qui se succédèrent dans le seizième siècle, furent les plus grands monarques des Ottomans : ils enlevèrent aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem l'île de Rhodes, regardée comme le boulevard de la chrétienté<sup>1</sup>, envahirent la Moldavie, la Valachie, une partie de la Hongrie, et mirent le siège devant Vienne. L'Europe occidentale et méridionale était menacée ; l'île de Chypre venait d'être conquise ; lorsque le pape Pie V, jugeant avec juste raison que le temps des Croisades était passé, et qu'il fallait agir par soi-même, eut le courage de faire la guerre ; il se ligua avec les Vénitiens et le roi d'Espagne Philippe II, et coopéra à la fameuse bataille de Lépante en 1571. Ce fut la première fois que l'on vit l'étendard des deux clefs déployé contre le croissant. L'étendard papal triompha, et cela devait être ainsi, parce qu'il n'avait pas été donné au destin de Mahomed de surmonter celui du christianisme, mais seulement d'en arrêter les envahissements sur l'Asie. Toutes les fois que Rome a été menacée par les Musulmans, elle l'a été vainement. On remarqua que ce fut même à dater de cette époque où les deux destins se heurtèrent de front, que la puissance ottomane commença à décliner.

Cette puissance n'était plus aussi nécessaire depuis que la Volonté européenne s'était ouvert deux routes à l'occident : aussi la vit-on dégénérer rapidement dans le dix-septième siècle, et n'être plus que l'ombre d'elle-même dans le dix-huitième. Son dernier exploit remarquable fut le siège de Candie. Le visir Achmet-Cuproli s'empara de cette place après un des sièges les plus opiniâtres dont l'histoire fasse mention<sup>2</sup> La barrière existait toujours, mais elle était seulement gardée. Ceux qui l'avaient posée ne pouvaient pas étendre plus loin leurs ravages.

La plupart des politiques systématiques ont considéré le gouvernement des Turcs comme despotique ; mais ils se sont trompés sous plusieurs rapports. Ce gouvernement n'est point despotique quant à l'essence, il ne l'est que quant à la forme. C'est la corruption d'une théocratie, et son usurpation par la force militaire. Ce gouvernement est le plus fatidique de tous ; c'est-à-dire celui où la nécessité du Destin se fait sentir avec plus de force. La puissance du sultan paraît illimitée, et rien n'est plus contraint que cette puissance, à chaque instant pressée entre la religion qui retient ce prince, et la force militaire qui le pousse. La tiare qu'il a usurpée le gêne dans ses mouvements, et le glaive qui est dans ses mains est une arme à deux tranchants, qui le blesse quand il l'emploie maladroitement, et le terrasse quand il est assez faible pour la craindre. Le corps des Janissaires est celui dans lequel réside cette force redoutable. Sous un prince que ses talents et son courage rendent digne de commander, les Janissaires<sup>3</sup> sont des instruments dociles, animés de tout l'enthousiasme militaire, enivrés de l'amour de la gloire et du sentiment de leur supériorité ; mais sous des sultans faibles ou malheureux, ces instruments, devenus rebelles, se refusent à la main qui prétend les saisir, et se rendent maîtres de la couronne qu'ils ravissent ou donnent à leur gré.

Le sultan, considéré comme le délégué de Dieu même, est vénéré tandis qu'il est heureux, et sa personne est sacrée, parce qu'on le croit favorisé du ciel. Il peut alors beaucoup de choses. Mais si la fortune l'abandonne, l'illusion se dissipe, et chacun, le regardant comme réprouvé, précipite sa chute au lieu de la retarder. Le Destin, qui faisait sa force, l'accable dès qu'il ne le soutient plus.

Durant le cours du quinzième et du seizième siècle, ce Destin, favorable aux Ottomans, était dans toute sa force. Aussi ceux des écrivains de ce temps, recommandables par leurs lumières et leur impartialité, reconnaissent-ils les Turcs comme fort supérieurs aux Chrétiens dans la connaissance et dans la pratique de l'art militaire. Guichardin va jusqu'à dire que c'est d'eux que les Italiens ont appris l'art de fortifier les places. Mais cette supériorité ne persista pas dans les siècles suivants, et leur puissance diminua beaucoup, lorsque le Destin ayant achevé son mouvement ne les excita plus de la même manière.

Depuis la conquête de la Perse par les Arabes, cette contrée envahie deux fois par les Tatares, conduits par Gengis-khan et Timourlenk, respirait enfin sous les lois plus douces des Sophis, dont la race issue d'Arménie y avait porté avec les mœurs de cette contrée, le goût -les arts et de la magnificence. Il est très remarquable qu'au moment où Luther jetait en Europe les premiers germes du schisme qui a divisé l'Occident, un Persan, d'un caractère également entreprenant, donnait naissance à la secte qui divise aujourd'hui les Persans et les Turcs. Cet homme, appelé Eidar, et surnommé Sophi-le-Sage, se rendit tellement puissant en dogmatisant en faveur des sectateurs d'Aly contre ceux d'Omar, que Shah-Rustan, encore mal affermi sur le trône qu'il venait d'usurper, le fit assassiner. Ismayl-Sophi, fils d'Eidar, se trouva doué d'un génie assez courageux pour soutenir, les armes à la main, les opinions de son père, et continuer à propager sa doctrine<sup>4</sup>. Ses disciples devinrent ses soldats. Il convertit et conquit l'Arménie, dont les forces lui donnèrent les moyens de subjuguier la Perse entière, et jusqu'aux Tatares de Samarcande. La couronne de Perse, qu'il laissa à son fils Thamas, passa à ses descendants, qui la gardèrent pendant plusieurs générations. Leur royaume devint sur la fin du seizième siècle, et sous le règne du grand Shah-Abas, arrière-petit-fils d'Ismayl, un des plus florissants et des plus heureux pays du monde. Ce monarque combattit les Turcs avec avantage, et fit sur eux d'assez grandes conquêtes pour affaiblir leur puissance et la pousser vers le déclin où elle tendait. Il reprit sur les Portugais l'île et la ville d'Ormus, et diminua considérablement leur influence en Asie. Il bâtit plusieurs villes, embellit beaucoup Ispahan qu'il choisit pour capitale de ses états<sup>5</sup>, et fit partout d'utiles établissements. Après sa mort, arrivée en 1699, son fils Shah-Sophi qui monta sur le trône ne répondit pas aux talents de son père. Il se laissa dominer par la mollesse, et livra le gouvernement de l'État à de vils favoris qui causèrent sa ruine. La faiblesse de Shah-Hussein acheva de tout perdre. Les factions des Eunuques blancs et noirs troublèrent tellement l'Empire, et y jetèrent une telle confusion, qu'il suffit de quelques aventuriers connus sous le nom d'Afghans ou Agwans pour le renverser<sup>6</sup>. Ces Afghans détruisirent facilement une puissance énervée, qui se serait détruite elle-même quand même elle n'aurait pas été en butte à leurs attaques. Maghmoud, successeur de Miriveys, le premier chef de ces barbares, assiégea Ispahan, et reçut les clefs de cette immense capitale des mains mêmes du faible Hussein, qui n'ayant pas la force de se défendre, le reconnut pour son maître, et se trouva trop heureux de lui donner sa fille.

Cependant un fils de cet Hussein nommé Thamas, ayant survécu au désastre de sa famille, fut sauvé par le fils d'un pâtre nommé Nadir, qui prit quelque temps après sa défense. Ce Nadir, étant devenu par la suite un redoutable guerrier, se plaça sur le trône de Perse sous le nom de Thamas Kouli-Khan, et fit la conquête de l'Inde où il renversa l'Empire des Mogols en 1739. Depuis cette époque l'Inde n'a pas cessé un moment d'être agitée. Une foule de souverains éphémères, presque tous Tatares, se sont succédés dans son intérieur ; et ses côtes, d'abord exposées aux ravages et aux querelles des Portugais et des Hollandais,

l'ont été plus tard aux entreprises semblables des Français et des Anglais. Ces derniers, restés seuls maîtres, y ont déployé toute l'arrogance de leur emporocratie exclusive, et fait reconnaître les droits de leur monopole depuis le cap des Tempêtes jusqu'aux mers du Japon. Au milieu de ces révolutions réitérées, on ne doit point croire que les peuples asiatiques aient été malheureux au même degré que l'auraient été des Européens placés dans les mêmes circonstances, qu'ils aient éprouvé les mêmes angoisses, et souffert les mêmes douleurs. Soumis au Destin qui les a captivés, ils ne se rebellent pas contre lui ; ils plient sous les coups de l'orage, et sont exempts des peines morales que donne la volonté froissée et l'amour-propre blessé. Les révolutions qui changent là la forme des gouvernements n'atteignent pas la masse du peuple, qui reste indifférente aux succès de ses maîtres, presque tous étrangers. Les richesses qui leur sont apportées de toutes les contrées de la terre les touchent peu. Ils les laissent saisir par les avides marchands, obligés d'en céder la plus grande partie aux Nababs, encore plus avides qu'eux. L'extrême fertilité de la terre et la chaleur du climat laisse peu de prise aux besoins. La nourriture et le vêtement s'acquièrent avec une si grande facilité, que l'homme n'est jamais embarrassé pour les obtenir. L'inquiétude de l'avenir qui dévore les peuples européens est à peine connue des Indiens. Ils vivent de si peu, que nulle part la peine des hommes n'est moins payée qu'aux Indes. L'ouvrier qui pêche les perles dans les mers du Bengale, ou qui cherche les diamants dans les mines de Golconde, coûte dix fois moins que celui qui enlève les boues des rues de Londres ou de Paris.

## Notes de Chapitre

<sup>1</sup> Charles-Quint donna quelque temps après, en 1525, l'île de Malte à ces chevaliers.

<sup>2</sup> Ce siège dura vingt ans, et ne se termina qu'en 1669.

<sup>3</sup> Le véritable nom des Janissaires est Yengi-Cheri, c'est-à-dire nouveaux Guerriers ; ce sont de jeunes esclaves chrétiens, instruits et disciplinés dès l'enfance.

<sup>4</sup> On appelle Sunnites les sectateurs d'Omar et Shiites les sectateurs d'Aly. La différence qui existe entre ces deux sectes, est que la dernière regarde Omar et les quatre Khalifes qui supplantèrent Aly, comme des usurpateurs, ne mettant presque point de différence entre Aly et le Prophète. Les Turcs sont Sunnites, les Persans, Shiites : ces deux sectes se haïssent, et se vouent à l'anathème mutuellement.

<sup>5</sup> On dit qu'Ispahan, avant d'avoir été ravagée par les Afghans, au commencement du dix-huitième siècle, était une des plus belles et des plus agréables villes du monde. On faisait monter le nombre de ses habitants à plus d'un million avant le siège qu'elle soutint en 1722. Il y avait un nombre prodigieux de palais magnifiques, entre lesquels dominait celui du Sophi qui avait plus d'une lieue de tour, cent soixante belles mosquées, dix-huit cents caravansérails, deux cent soixante bains publics, un nombre considérable de cafés , de bazars , de collèges, de promenades, etc. etc.

<sup>6</sup> Il existe une tradition singulière sur les Afghans. On prétend que cette peuplade, dont la guerre et le pillage sont l'unique métier, est un reste des dix tribus d'Israël, dispersées en Asie par les Assyriens. Eux-mêmes se font descendre des Juifs ; mais ils se donnent Saül pour ancêtre.

Al'apparition de Mahomed ils s'attachèrent à l'Islamisme, et combattirent vaillamment pour le faire triompher. D'abord ils s'enrôlèrent sous les drapeaux de Mahmoud le Ghaznavide, qui monta sur le trône de l'Hindoustan l'an 387 de l'hégire (993 après Jésus-Christ) ; et ensuite, au sultan Khehal Al-Dyn Gaury, sous les ordres duquel ils s'emparèrent de la ville de Dehli.

Les Afghans firent pour leur propre compte la conquête de la montagne de Salomon, Kouh-Soleyman, et y formèrent une sorte d'établissement régulier. Le grand-moghol Akbar fit bâtir pour eux la ville de Peishour, située sur la route d'Astok à Kaboul. Ces peuples jouissent d'une haute réputation de bravoure, mais on les accuse d'y mêler beaucoup de férocité et de barbarie.

## CHAPITRE VI.

*Considérations sur la Russie et sur la Suède. Pierre 1<sup>er</sup>. Charles XII. Lutte entre ces deux Monarques. La Victoire demeure à la Russie. Pourquoi.*

Ce fut au moment où la puissance des Ottomans commençait à décliner que l'on vit s'élever sur les limites orientales de l'Europe et vers le nord de cette contrée une puissance formidable qu'on avait à peine remarquée jusqu'alors. Cette puissance à laquelle on donne le nom de Russie, à cause de la partie de l'Europe qu'elle habite, anciennement appelée Rosland, se compose de divers peuples, dont les principaux sont les Slaves, les Finnois et les Varaignes. Il n'y a que peu de siècles qu'on ne connaissait les Russes que sous le nom de Moscovites, à cause de leur ville capitale appelée Moscou.

Avant le czar Pierre 1<sup>er</sup>, dont le règne commença en 1689, la Russie était restée presque entièrement inconnue aux nations de l'Europe occidentale et australe. On ignore ce que devint cette contrée après la législation d'Odin. Les Finnois, qui l'habitaient seuls, envahis par les Slaves venus du côté de l'Orient, furent forcés de leur céder le terrain. La ville de Slavensk, bâtie sur les bords du Volkoff, à peu de distance du lac Imen, fut la première capitale de ces conquérants. Une contagion l'ayant dépeuplée, Novogord fut bâtie à peu de distance. La nouvelle ville commençait à prospérer, lorsque des pirates, désignés seulement par le nom de Varaignes, c'est-à-dire les Occidentaux, vinrent sous la conduite de leur chef Rouric<sup>1</sup>, s'établir dans les environs. Ils profitèrent de quelques troubles élevés dans Novgorod, alors gouvernée en république, pour offrir leur service à l'un des partis qui les ayant acceptés, ne se trouva vainqueur qu'à condition de devenir tributaire. Cependant les trois peuples finirent par se mêler et se confondre, au moyen de la religion chrétienne qu'ils reçurent également à la fin du dixième siècle<sup>2</sup>.

Depuis le onzième siècle les Knès russes étaient tributaires des Tzars tatares de Casan. Ce fut Ivan Basilowitz qui parvint à secouer tout-à-fait ce joug honteux, et qui donna un commencement de forme à l'empire de Russie, vers le milieu du seizième siècle. Il fit la conquête de Casan, d'Astracan, et changea son titre de Knès, qui signifiait Prince, en celui de Tzar, qui voulait dire Souverain autocrate. Ce mot qui a été écrit depuis Czar, s'est confondu avec le nom de César, que prenaient les souverains féodaux d'Allemagne, et a été plus justement traduit par celui d'Empereur ; car du moins le czar de Russie était revêtu d'une puissance réelle, et dominait sur un Empire immense, le plus étendu qui eût encore existé depuis celui de Ram. Il est vrai que cette étendue ne renfermait encore, surtout en Asie, que des déserts privés de culture et d'habitants ; mais on pouvait fixer avec le temps les peuplades sauvages qui les parcouraient au nord et à l'orient, leur apprendre l'agriculture et les arts, et les multiplier au moyen d'une bonne législation. La population ne manque jamais là où se réunissent des lois douces et protectrices, et une terre fertile.

Le czar Pierre, justement surnommé le Grand, entreprit d'achever ce qu'Ivan Basilowitz avait commencé, et parvint, à force de génie, à vaincre les obstacles que les choses et les hommes opposaient à ses efforts, et à porter la Russie au rang des premières puissances



de l'Europe. Il y eut entre cet Ivan et Pierre une funeste ressemblance : tous deux firent mourir leur fils. Ivan, soupçonnant le sien de tramer une conspiration pendant le siège de Pleskou, le tua d'un coup de pique ; et Pierre, jugeant que son fils Alexis renverserait son ouvrage par incapacité, l'ayant fait condamner à mort pour l'éloigner du trône, ce jeune prince ne survécut pas à sa condamnation et à sa grâce.

Les ancêtres de Pierre avaient occupé le trône dès l'an 1613. Ils y avaient été appelés à la suite des plus cruelles révolutions, par une assemblée composée des principaux Boyards, qui ayant à se donner un souverain après l'assassinat du jeune Démétrî, dernier rejeton des princes de Volodimer, élut Michel Romanov, fils de l'archevêque de Rostou et d'une religieuse, allié par les femmes aux anciens czars. Le jeune Romanov, après avoir reçu la couronne, racheta son père, qui était prisonnier chez les Polonais, et le créa patriarche. Les circonstances étaient extrêmement heureuses pour fonder un empire régulier, théocratique et royal. Elles furent manquées. Alexis, fils de Michel Romanov, loin de souffrir que le Patriarche continuât à surveiller la moralité de ses actions, comme l'avait permis son père, s'indigna de cette sujétion qu'il trouvait humiliante, et voulut réduire le sacerdoce à la même nullité où il était avant la révolution qui avait placé sa famille sur le trône. Le patriarche, qui se trouvait doué d'un caractère hautain, résista ; non seulement il voulut conserver ce qu'on prétendait lui ôter, mais acquérir des prérogatives nouvelles qui ne lui étaient pas dues ; la lutte s'engagea entre les deux puissances, et l'Empereur profitant des fautes que commettait son antagoniste, tournant contre lui la constitution de son propre culte, ayant convoqué un synode national, le fit déposer solennellement et confiner dans un cloître pour le reste de ses jours.

Dès ce moment toute puissance théocratique fut anéantie ; le gouvernement russe devint, à très peu de chose près, semblable à celui des Turcs. La milice des Strelitz, fort ressemblante à celle des Janissaires, commença à prendre le même ascendant, et se montra aussi disposée à regarder les empereurs ses créatures, et l'empire comme son patrimoine. C'est ce que connut parfaitement Pierre, qui faillit en être victime à son avènement à la couronne. Après avoir heureusement échappé aux pièges de ses ennemis, déjoué les intrigues sanglantes de sa sœur Sophie, et relégué cette femme artificieuse dans un monastère, se voyant affermi sur le trône, il conçut le projet indispensable, mais dangereux, d'abolir la milice des Strelitz. Mais avant de porter ce coup décisif, sans lequel la réforme qu'il méditait dans son Empire n'aurait pas pu s'effectuer, il voulut se rendre recommandable aux yeux de ses sujets par ses lumières et par ses victoires.

Il s'instruisit dans tous les arts, et principalement dans celui de la navigation, pour lequel la nature lui avait donné une aversion presque invincible ; mais il triompha de son aversion, et vainquit même la nature en se faisant jeter dans l'eau malgré son horreur pour cet élément. Il devint, à force d'étude et de travail, le meilleur marin de ses états. Il voulut aussi connaître l'art militaire dans ses moindres détails, et remplit les devoirs de soldat, depuis le grade de caporal jusqu'à celui de général, dans un régiment qu'il avait créé. Ensuite, ayant assuré pour un certain temps la tranquillité de son empire, et donné sa confiance à un habile étranger, nommé Le Fort, il voyagea dans tous les états de l'Europe en simple particulier, et comme à la suite de son propre ambassadeur. Il vit dans ce voyage extraordinaire tout ce qu'il lui importait de voir, s'instruisit de tout ce qui pouvait lui être utile, et travailla de ses propres mains, dans les ports de la Hollande, à la construction des navires, pour ne rien ignorer de ce qu'il voulait faire apprendre à ses sujets. Cependant il avait apaisé

plusieurs séditions, combattu avec avantage les Tatares de la Crimée, fait respecter ses frontières aux Chinois, assuré son commerce sur la mer Noire, et conquis l'importante place d'Azoph. Tant de prévoyance et d'activité étonnait l'Europe. Son caractère la frappa de terreur. Pierre, étant encore à Vienne, apprend qu'une conspiration a éclaté en son absence à Moscou, et que les Strelitz ont manifesté le dessein de replacer sa sœur Sophie sur le trône ; il y vole. Il arrive au milieu du tumulte ; il comprime les factieux, et frappe le coup qu'il avait dès longtemps médité. La redoutable milice est cassée. Deux mille de ces malheureux Strelitz, convaincus d'avoir trempé dans la conspiration, sont pendus aux créneaux ; leurs chefs, plusieurs officiers, quelques prêtres, ont la tête tranchée ; on enterre deux femmes vivantes ; tout le reste est dispersé dans la Sibérie et dans les contrées limitrophes. Après cet événement, où le Czar déploya un mélange de grandeur et de cruauté remarquable, rien ne lui résista plus dans l'intérieur de son empire. Il put y faire à loisir tous les changements qu'il voulut, et même supprimer tout-à-fait la dignité de Patriarche qui l'inquiétait. Mais un ennemi, ou plutôt un rival redoutable, se montra à l'extérieur. C'était le terrible roi de Suède, Charles XII.

Depuis l'élévation de Gustave Wasa au trône de Suède, et son adhésion au schisme de Luther, ce royaume avait acquis une grande prépondérance parmi les puissances septentrionales. Cette prépondérance s'accrut encore sous le faible règne de l'empereur d'Allemagne, Rodolphe II, lorsqu'une ligue protestante s'étant formée contre une ligue catholique, cette contrée se vit plongée dans une guerre civile de trente années, qui la réduisit à l'état le plus déplorable. Après des succès partagés, où les deux partis, alternativement vainqueurs ou vaincus, avaient entassé les ruines sur les ruines, et versé le sang sur le sang, les protestants, autant affaiblis par leurs victoires que par leurs revers, fléchissaient presque partout ; lorsque le roi de Suède, Gustave Adolphe, vint changer la face des choses, et ôter à l'empereur Ferdinand II tous les avantages qu'il espérait retirer de ces désastres pour accroître son autorité et peut être anéantir pour jamais le schisme. Ce prince, partout victorieux, devint l'arbitre de l'Allemagne. La France s'allia avec lui, et lui fournit des forces, afin d'abaisser par son moyen la puissance de la maison d'Autriche. Malheureusement le roi de Suède fut tué à la bataille de Lützen, mais il laissa après lui de très bons généraux qu'il avait formés, et qui achevèrent son ouvrage ; tandis que l'Empereur, s'étant privé lui-même du seul homme habile qu'il pût leur opposer, en faisant assassiner le fameux duc de Waldstein, dont il redoutait l'ambition et les talents, se trouva sans appui, obligé de renoncer à toutes ses espérances. Après la mort de Gustave Adolphe, sa fille Christine monta sur le trône. Les victoires de son père et le génie de son chancelier, Oxenstiern, faisaient de la Suède la première puissance de l'Europe. Elle ne fut point éblouie par tant de grandeur. Après avoir, de concert avec la France, pacifié l'Allemagne par la paix de Westphalie, dont le fameux traité forme encore la base du droit public, cette femme extraordinaire étonna le monde par l'abdication volontaire d'un trône où elle était assise avec tant de gloire. A l'âge de vingt-sept ans, elle quitta une cour dont elle faisait l'ornement, et, renonçant à la réforme de Luther, alla à Rome se vouer à la culture des sciences. Il paraît que cette Reine sentit que, dans la situation singulière où se trouvait la Suède, ce royaume, jouissant d'une grande considération militaire avec de très faibles moyens dans tous les autres genres, avait besoin d'un monarque guerrier. Charles Gustave, duc des Deux-Ponts, qu'elle choisit, était parfaitement convenable à la circonstance. Il avait la force qui était nécessaire pour soutenir une couronne sur laquelle la Volonté européenne fondait son espérance. Cette Volonté, après



avoir tout préparé en Angleterre pour effectuer vers l'Amérique le mouvement dont j'ai parlé, faisait encore un effort sur l'Allemagne au moyen du schisme, dont la Suède était déclarée le chef. Si les monarques qui succédèrent à Charles Gustave eussent aussi bien senti leur position que Christine sentit la sienne ; si, au lieu de tourner les forces que la Volonté de l'homme leur donnait contre cette même volonté, et de viser au despotisme au lieu de viser à la puissance populaire, ils eussent favorisé le mouvement qui les avait élevés ; il est difficile de dire jusqu'à quel point la Suède aurait pu monter. Elle aurait facilement acquis la Pologne, conquis le Danemark, dominé sur l'Allemagne entière, et peut-être fait reculer jusqu'en Asie ces mêmes Russes qui la brisèrent. Mais il fallait pour cela vouloir ce que les circonstances voulaient. Christine, qui ne le voulut pas, sentit du moins son insuffisance, et se retira non seulement du schisme, mais du trône ; tandis que Charles XI y apportant un esprit tout-à-fait opposé à celui qu'il aurait fallu, perdit tout et prépara la chute de son fils. Il voulut régner en despote sur des provinces qui ne se donnaient à lui que dans l'espoir de conserver leur liberté, et eut bien la haute sottise de condamner à perdre l'honneur et la vie, l'infortuné Patkul, gentilhomme livonien, dont tout le crime était d'avoir porté au pied du trône les plaintes respectueuses et fortes de sa patrie. Ce même Patkul, qui avait eu le bonheur de s'évader, ayant été saisi quelques années après par Charles XII, et accusé d'avoir excité le roi de Pologne, Auguste, à rentrer dans la possession de la Livonie, fut livré au plus cruel supplice par l'implacable roi de Suède. Mais cet acte déshonorant arrêta ce prince au milieu de ses triomphes, et rendit inutiles toutes les vertus guerrières, et même civiles, dont il avait été doué au suprême degré.

La victoire de Nerva, qui avait donné en un moment à ce jeune monarque la réputation d'un héros et la force d'un conquérant, n'eut que des conséquences éphémères : ce fut un éclair brillant, mais passager, qui s'évanouit dans les ténèbres. Après avoir été un moment l'arbitre de l'Allemagne, maître de la Pologne et de la Saxe, vainqueur en tous lieux, il vint perdre à Poltava le fruit de tant de travaux, et paraître n'avoir acquis tant de gloire que pour en décorer son rival. La fortune de Pierre l'emporta sur la sienne, précisément parce que le czar de Russie était ce qu'il devait être, l'instrument du Destin ; tandis que lui, qui aurait dû être celui de la Volonté européenne, n'avait voulu être, comme son père, que le sien propre. Jeté après sa défaite dans la possession du sultan des Turcs, il eut tout le temps de faire sur l'inconséquence de sa conduite des réflexions qu'il ne fit pas : il ne songea qu'à y fomentier contre la Russie une guerre qui éclata en effet entre cette puissance et la Porte ottomane, mais qui n'eut enfin d'autres résultats que celui de montrer à l'Europe le génie de Pierre-le-Grand dans tout son éclat, et de lui faire pressentir ce que pouvait devenir un empire nouveau qui, dès les premiers moments de sa fondation, luttait déjà avec tant d'avantage contre un empire affermi par la victoire et par le temps.

A partir de cette époque, la Suède perdit tous ses droits à la primauté ; elle ne fut plus que ce que lui permettaient d'être ses forces propres et l'étendue de son territoire. L'Empire russe, constitué et civilisé par Pierre 1<sup>er</sup>, se consolida, se polit sous les règnes successifs de quatre femmes douées de qualités différentes, mais toutes appropriées aux circonstances ; tantôt douces, tantôt sévères, mais toujours brillantes. Le Destin, dont cet empire était l'ouvrage, en amenant ces quatre princesses sur le trône, confirma une chose dont l'histoire du Monde offre partout l'exemple ; savoir : que c'est par les femmes que commence toute civilisation, tout mouvement intellectuel, de quelque nature qu'il soit ; et que, plus précoces que les hommes, tant en général qu'en particulier, elles doivent paraître là où le Destin, la

Providence ou la Volonté de l'homme déterminent une production hâtive : or, l'Empire russe est au nombre des créations politiques, une création extrêmement hâtive, et qui devait l'être pour remplir son objet.

## Notes de Chapitre

<sup>1</sup> Je suppose qu'on devait écrire Rolrich ; ce nom, équivalant à celui de Rolland ou de Raoul, signifie le Régulateur de l'Empire, et indique une origine scandinave. Les Varaignes étaient une division des Scandinaves, qui se portèrent à l'Orient, tandis que les autres se portaient à l'Occident et au Midi. Ils reçurent des Slaves le nom d'Occidentaux, par la même raison que nous les appelâmes Normands.

<sup>2</sup> On dit que ce fut une princesse nommée Olga, qui, ayant été baptisée à Constantinople, porta en Russie la religion grecque. Son petit-fils, nommé Valodimer, fut le premier Grand-Knès de la Russie qui fut chrétien. Assez long temps l'archevêque de Novgorod dépendit du Patriarche de Constantinople ; mais enfin il fut sacré patriarche en 1588, et prit rang après celui de Jérusalem.

## CHAPITRE VII.

*Élévation de la Prusse sous Frédéric II. Fautes que commet ce prince. Démembrement de la Pologne. Vue sur la Pologne, sur le Danemark, et sur les autres puissances de l'Europe. Quelques réflexions sur le Ministère du cardinal de Richelieu.*

Ainsi par la faute des monarques suédois, Charles XI et Charles XII, la Suède n'atteignit pas le but qu'elle aurait dû atteindre, et le schisme de Luther manqua encore une fois de point d'appui. La Volonté européenne tenta un nouvel effort, et détermina l'électeur de Brandebourg, Frédéric 1<sup>er</sup>, à prendre le titre de roi de Prusse en 1701. Ce nouveau royaume, d'abord peu considérable, prit un ascendant remarquable dès l'avènement de Frédéric II, surnommé le Grand, domina l'Allemagne, et lui servit de sauvegarde contre les attaques de la Russie. Si Frédéric eût possédé autant de sagacité que de valeur et de bel esprit, il eût encore saisi l'occasion qui se présentait de donner une base à sa puissance ; et il se serait bien gardé de s'allier avec ses deux ennemis naturels, l'Autriche et la Russie, pour déchirer la Pologne et en partager avec eux les lambeaux ; car ce n'était pas avec quelques lieues carrées de plus ajoutées à ses états qu'il pouvait espérer que ses successeurs résisteraient plus tard à un colosse tel que la Russie. Il fallait conquérir, et non partager la Pologne ; en changer la forme, et non en détruire l'existence politique ; ce qui était facile eu gagnant l'affection des peuples et en y méritant le titre de Roi. Frédéric était destiné à cela. Le mouvement imprimé par la Volonté l'y poussait ; et, s'il l'eût voulu, tous les obstacles qui paraissaient s'y opposer se seraient aplanis. Il préféra suivre un autre mouvement, et ce fut, malheureusement pour lui, celui de la Russie qu'il suivit.

La Pologne, qui fut ainsi démembrée par les trois puissances que je viens de nommer, était l'état le plus extraordinairement constitué de l'Europe : ce n'était ni une monarchie, ni une république, ni un état féodal, ni une aristocratie ; c'était tout cela ensemble. Elle s'intitulait république, et avait un Roi ; elle avait un Roi, et nul ne voulait lui obéir. Ce Roi était presque toujours étranger. Les Palatins, qui ôtaient la liberté aux peuples, et qui accablaient leurs sujets, ou plutôt leurs esclaves, du joug le plus injurieux et le plus dur, n'étaient occupés qu'à défendre leur liberté contre les entreprises du Roi. L'État était toujours en combustion, et les Diètes y ressemblaient moins à un sénat qu'à une arène de gladiateurs ; il suffisait du veto d'un seul noble polonais pour arrêter les discussions les plus importantes. On avait eu la folle prétention de réunir sans lien médiane, dans ce royaume, le Destin à la Volonté, et de prétendre faire marcher ensemble les lois de la nécessité et de la liberté : aussi cet État fut-il en butte à des révolutions continuelles. On y compte néanmoins quelques Rois distingués, et entre autres, Jean Sobiewski, qui gagna sur les Turcs la fameuse bataille de Cokzim, et les força à lever le siège de Vienne. Le plus sage fut peut-être le cardinal Casimir, qui suivit l'exemple de Christine, et abdiqua le trône en 1668, pour venir mourir à Paris, abbé de Saint-Germain-des-Prés. Le royaume de Pologne fit dans toutes les circonstances beaucoup moins qu'il ne pouvait faire ; aussi tout ce qu'il perdit en différents temps eût-il suffi pour constituer un état florissant. Il fut contraint, en 1671, de se rendre tributaire du Turc ; et un siècle après, il fut démembré et perdit son existence politique.

Le Danemark, depuis l'action infâme de Christiern II, qui fit égorger le Sénat suédois dans une fête solennelle, avec un nombre considérable des principaux citoyens, en 1520, n'a plus exercé aucune influence directe sur l'Europe. La séparation absolue de la Suède l'a trop affaibli pour que la démarche extraordinaire que firent les États du royaume en 1660 ait pu avoir quelques résultats. Ces États déférèrent au roi Frédéric III le droit héréditaire et la souveraineté absolue. Dans toute autre circonstance, un pareil acte eût perdu les Danois, ou les aurait rendus redoutables à leurs voisins. Il ne fit rien de cela ; ce qui est une preuve que ces peuples n'avaient ni la force qui fait consentir à un pareil acte quand il est libre, ni celle qui fait qu'on le refuse quand il est forcé.

La Hongrie et la Bohême n'ont pas plus exercé d'influence sur l'Europe que le Danemark, mais ces deux royaumes ont éprouvé de bien plus grandes infortunes ; la Hongrie surtout, qui parut jouir d'un moment d'éclat sous les règnes de Carobert et de son fils Louis. Ce Carobert avait été porté au trône par le choix du pape Boniface VIII, l'un des Pontifes les plus entreprenants qu'ait possédés le Saint-Siège. Il était fils d'un neveu de Saint-Louis, appelé Charles Martel. Il réunit à son royaume la Dalmatie, la Servie, la Transylvanie et la Valachie, et rendit la Hongrie l'état le plus puissant de l'Allemagne ; mais cette puissance ne fut que passagère. Deux reines adultères et régicides furent la cause de sa perte : Jeanne de Naples et Élisabeth de Bosnie<sup>1</sup>. Louis, fils de Carobert, fut un grand prince, pour le temps où il vivait ; il fut chéri de ses peuples, admiré des étrangers, et choisi sur la fin de sa vie pour être roi de Pologne. On le surnomma le Grand. Malheureusement il ne laissa point d'enfant mâle. Sa veuve, Elisabeth de Bosnie, ayant fait assassiner Charles Durazzo, élu Roi par les états de Hongrie, afin de conserver le trône à sa fille Marie, entraîna ce royaume dans des dissensions sanglantes, dont elle fut la première victime, vers le milieu du quatorzième siècle. Depuis ce temps, la Hongrie, incessamment ravagée, tantôt par les Turcs, tantôt par les Autrichiens, qui voulaient l'asservir, et dont elle ne voulait pas souffrir la domination, ne jouit pas d'un moment de tranquillité. Au commencement du seizième siècle, son roi, Louis II, fut tué à la bataille de Mohats, livrée contre les Turcs ; et son armée fut taillée en pièces. Soliman emmena avec lui plus de deux cent mille captifs. Tout fut anéanti par le fer et par le feu. Ce qui resta de Hongrois fut obligé de se creuser des habitations souterraines, pour échapper à la rapacité du vainqueur.

J'ai assez parlé de l'Allemagne, sous le rapport de la puissance impériale ; et de l'Italie, sous celui de la puissance pontificale ; il est inutile de revenir sur des choses semblables, où les noms seulement seraient changés. On doit savoir assez que si depuis Charles Quint les empereurs d'Allemagne possédèrent quelque puissance, ils la dûrent à leurs propres États, et non point du tout à leur titre. Comme souverains de l'Autriche, de la Hongrie, de la Bohême, d'une partie de la Flandre, ou d'autres contrées, ils tenaient sans doute le premier rang en Allemagne, et un rang très distingué en Europe ; mais ce n'était pas, je le répète, comme empereurs, c'était comme monarques. Si l'Empire avait existé un moment sous Charlemagne, il y avait longtemps qu'il n'existait plus.

La puissance pontificale, qui n'avait guère plus existé que l'impériale, se trouva entièrement anéantie au commencement du dix-septième siècle, par la résistance de la République de Venise au pape Paul V. Ce Pape ayant mis cette république en interdit, et excommunié le Doge et le Sénat, l'interdit ne fut publié nulle part, et l'excommunication fut méprisée. Ce qu'il y eut de plus extraordinaire dans cette affaire, c'est que ce fut Henri IV qui se porta médiateur entre les deux puissances, et qui les raccommoda. On vit en cette occasion

combien les temps étaient changés. Les Papes, sans force sur l'opinion, et réduits à de vaines cérémonies, devinrent alors ce qu'on avait tant désiré qu'ils fussent ; mais aussi les Empereurs ne jouirent d'aucune puissance au-delà de leurs forces réelles, comme on le vit plusieurs fois, et surtout en 1740, lorsque Marie-Thérèse reine de Hongrie et de Bohême par le testament de son père, disputa l'empire à Charles VII, le dépouilla de son duché de Bavière, et eut la force de faire élire son mari François 1<sup>er</sup>, pour régner sous son nom, comme elle régna ensuite sous le nom de son fils Joseph II. Ce fut en cette occasion où la puissance impériale fut réellement éteinte dans la personne de Charles VII, et où l'élection des empereurs d'Allemagne ne fut plus qu'une vaine formalité.

Ainsi que je l'ai dit, l'Espagne, parvenue au plus haut point de grandeur dans le seizième siècle, déclina rapidement dans le dix-septième, et finit par n'avoir aucune puissance dans le dix-huitième. La cour de Philippe III ne fut qu'un chaos d'intrigues, comme celle de Louis XIII. Le duc de Lerme régna en Espagne sous le nom de son maître, comme le cardinal de Richelieu en France ; mais il s'en faut bien que ce fût avec le même génie. Le duc d'Olivares, qui lui succéda sous Philippe IV, fut cause que le Portugal se sépara encore une fois de la monarchie espagnole, et que toutes les possessions des Portugais aux Indes devinrent la proie des Hollandais. La régence de Marie d'Autriche, et le faible règne de Charles II, achevèrent de tout perdre.

Grâce au génie de Henri IV, la France allait prendre en Europe une position plus ferme, et renoncer à la politique tergiversante et faible qu'elle avait été obligée de suivre depuis François 1<sup>er</sup>, lorsque ce Monarque fut assassiné. On vit alors combien un seul homme peut influencer sur le sort des nations. Tout était en harmonie sous son administration ; tout fut discorde sous la régence de sa veuve, Marie de Médicis. Les factions assoupies se réveillèrent ; la paix religieuse, rétablie avec tant de peine, fut troublée de nouveau ; le peuple qui vivait dans l'abondance retomba dans la misère. La guerre civile se ralluma, les meurtres recommencèrent, les préjugés les plus hideux renaquirent. Le premier ministre de la Régente, Concini, fut assassiné, et son cadavre, traîné dans les rues, fut déchiré par des brigands qui dévorèrent son cœur ; sa femme Galigai fut brûlée comme sorcière ; le parlement, ridicule instrument des plus ridicules opinions, défendit, sous peine de mort, de rien enseigner de contraire à la doctrine d'Aristote. Le roi Louis XIII, entraîné contre son goût dans une guerre funeste, n'y éprouva que des désastres ; tout penchait vers sa ruine totale, lorsque le cardinal de Richelieu, entrant au conseil, se crut assez fort pour soutenir l'édifice prêt à s'écrouler. Il le fut en effet. Cet homme dont on a dit autant de mal que de bien, et beaucoup de l'un et de l'autre, ne méritait ni l'excès de blâme ni l'excès de louange qu'on lui a prodigué. Voguant sur une mer orageuse, et toujours prêt à faire naufrage, son mérite fut de n'avoir jamais douté de lui. Souple autant que violent, ses amis furent ses instruments, et ses ennemis ses victimes. Il ne changea pas la politique de la France, qui était mauvaise, mais il y mit une suite et une vigueur qui la firent réussir. Tandis qu'il persécutait les protestants en France, qu'il y écrasait pour jamais leur puissance, il s'allia avec ceux de Hollande et d'Allemagne, et protégea leurs prétentions ; tandis qu'il outrageait en France la mère et la tutrice de son Roi, sa Reine et sa bienfaitrice, il s'humiliait devant la reine de Suède, et offrait à l'Europe le singulier spectacle d'un cardinal se réunissant à une reine protestante. Il raffermir la royauté en France, et la laissa ébranler en Angleterre. Il fonda l'Académie Française, et restreignit la liberté de la presse ; il fut esprit fort, et fit brûler Urbain Grandier comme sorcier. Enfin ce ne fut qu'en humiliant son Roi qu'il parvint

à le rendre puissant, et qu'en tyrannisant la France qu'il parvint à le rendre respectable. Cet homme extraordinaire mourut en 1642. La veuve de Henri IV l'avait précédé de cinq mois, et Louis XIII le suivit cinq mois après. On a demandé lequel des trois fut le plus malheureux. Si quelques jouissances d'orgueil et de vengeance s'effacent devant la haine qu'on inspire et la terreur continuelle qu'on éprouve, il est évident que ce fut Richelieu, dont le funeste destin ne lui permit jamais d'aller au bien général ou particulier que par des routes dangereuses ou sanglantes.

## Notes du Chapitre

<sup>1</sup> L'une de ces reines, Jeanne de Naples, ayant épousé le malheureux André de Hongrie, eut la cruauté de le faire étrangler sous ses yeux avec un lacet qu'elle avait tissé elle-même. A la nouvelle de cet attentat, le roi de Hongrie Louis, frère de cet André, leva une armée, et courut en Italie pour venger la mort de son frère. Il s'empara du royaume de Naples, et pouvant le garder, l'abandonna au Pape, se contentant d'en chasser la Reine. Cet acte de clémence était trop grand. La Providence ne l'approuva pas. Jeanne, surprise quelque temps après par son fils adoptif, que le pape Urbain VI avait fait roi de Naples, fut étouffée entre deux matelas.

La seconde de ces Reines fut Élisabeth de Bosnie, femme de ce même Louis, dont la Providence s'était servie pour punir de crime de Jeanne. A la mort de ce Prince arrivée en 1382, les États de Hongrie élurent d'abord sa fille Marie, qui n'était pas encore nubile, et peu après choisirent pour roi Charles Durazzo, descendant en ligne directe d'un frère de Saint-Louis. Ce choix ayant déplu à Élisabeth, veuve de Louis et mère de Marie, elle fit assassiner devant elle ce malheureux monarque. Cet exécration régiticide révolta tellement les Hongrois, que, peu de temps après, Élisabeth et Marie, voyageant dans la Basse-Hongrie, furent saisies par un seigneur de Croatie, qui, se croyant autorisé à venger la mort du Roi, fit faire le procès aux deux Reines. Élisabeth ayant été reconnue criminelle, fut noyée. Quant à Marie, il se contenta de la retenir en prison, et ne fit aucune difficulté de la remettre entre les mains de l'empereur Sigismond, qui avait formé le dessein de l'épouser, afin de réunir la Hongrie à ses autres États. Ce seigneur croyait n'avoir fait qu'un acte de justice ; mais l'Empereur le jugeant autrement, le fit arrêter, et condamner à mort comme régiticide. Cette action ayant soulevé toute la noblesse, lui suscita une guerre civile des plus opiniâtres. Les Turcs, survenus au milieu de ces dissensions, battirent les troupes de Sigismond, et l'ayant surpris lui-même, le retinrent en prison.



## CHAPITRE VIII.

*État de la France sous Louis XIV. Sa grandeur. Son déclin causé par madame de Maintenon. Révocation de l'édit de Nantes. Réflexions à cet égard. Minorité de Louis XV. Naissance du philosophisme. La Volonté triomphe du Destin. Voltaire. Rousseau. Influence de ces deux hommes.*

**L**e règne de Louis XIII fut, pour la France, un temps de conspirations et de supplices. La minorité de Louis XIV en fut un de troubles et d'anarchie. Le cardinal Mazarin n'était que la pâle copie d'un caractère original dont tous les traits étaient fermes et décidés. Il vogua néanmoins au milieu des orages ; mais ce fut en cédant aux vents contraires, et en louvoyant sans cesse, qu'il parvint au port. Son mérite principal fut de se connaître et de connaître les autres hommes. Cependant la nation française s'était policée au milieu des troubles et des embarras de son gouvernement ; elle avait saisi partout l'influence morale. Le siècle qu'on a appelé le siècle de Louis XIV, s'était ouvert dès le ministère du cardinal de Richelieu, par la tragédie du Cid, que Corneille fit représenter en 1636. La poésie et généralement tous les beaux-arts avaient pris un grand essor. Le commerce était bien loin sans doute de rivaliser celui des Hollandais ou des Anglais ; la France n'avait pas des colonies nombreuses qui pussent verser dans son sein l'or et l'argent de l'Amérique, ni les précieuses denrées de l'Asie ; mais elle possédait un sol fructueux, inépuisable dans une infinité de productions de première nécessité, et toujours prêt à répondre aux soins d'un laborieux et patient agriculteur<sup>1</sup>.

Avant Louis XIV la France avait sans doute déployé du courage, mais presque toujours un courage de circonstance, qui, se montrant avec la véhémence de la foudre, passait comme elle. L'impétuosité française était devenue un proverbe. Louis XIV fut le premier à fixer cette impétuosité, à la modérer, à lui donner de la tenue, de la persistance ; enfin à la transformer en véritable valeur. Ce prince fut le créateur de cette vertu nationale dont la France a donné depuis tant de preuves. Il fut véritablement grand sous ce rapport. Il dédaigna l'insidieuse politique de Richelieu et de Mazarin, et sortit de la route ténébreuse où tous ses devanciers s'étaient enfoncés. Il crut la nation française assez forte pour être vraie, et lui assez puissante pour s'élever au-dessus de l'intrigue. Tout ce qu'il fit dans la vigueur de son âge, il le fit ouvertement. Dès que madame de Maintenon l'eut forcé à sortir de son caractère, en lui apprenant à dissimuler, il fut perdu. La dissimulation ne pouvait point s'allier avec la majesté de son génie. Si ce monarque avait eu un but, un plan, des connaissances plus étendues, seulement un ministre assez fort pour le seconder, il aurait changé la face du monde ; mais tout cela lui manquait. Il faisait la guerre par goût, et des conquêtes par vanité. Il avait des ministres adulateurs ou faibles de conception. Louvois, Colbert, qu'on cite, n'étaient point au niveau de leur maître. Ils auraient pu, tout au plus, servir de secrétaire à un premier ministre, s'il y en avait eu un. Ses généraux seuls étaient grands, parce qu'il les inspirait. Quand il ne les inspira plus, quand une femme froidement ambitieuse eut assoupi son âme, eut couvert d'un voile d'hypocrisie les formes élégantes d'une cour voluptueuse et fière, tout changea de face. Le mensonge prit la place de la vérité, et tout devint petit là où tout était grand.

La France fut bien près de sa ruine. Le Roi, en s'alliant à cette femme profondément artificieuse, gâta le beau caractère que la nature lui avait donné ; il ne suivit plus ses propres inspirations, mais les inspirations d'un esprit égoïste et faux, qu'il croyait solide et prudent. La révocation de l'Édit de Nantes que cet esprit lui suggéra, fut, la mesure la plus impolitique et la plus intempestive. Sa vie en fut partagée en deux parties, l'une fortunée et brillante, l'autre ténébreuse et misérable. C'est en vain que le Pape Innocent XI en fit chanter de joie un *Te Deum* à Rome : le Pape n'avait plus la force de tirer le moindre parti de cet événement, quand même il aurait été juste et sage ; mais qu'il était loin de l'être !

Lorsque François 1<sup>er</sup>, et les rois ses successeurs, persécutaient les Protestants, ils ne les persécutaient pas tant comme sectateurs de Luther ou de Calvin, que comme sujets rebelles à leurs lois. Ces lois avaient été promulguées contre eux, et ils s'exposaient, en les enfreignant, aux peines qu'elles infligeaient. Ces monarques agissaient ainsi dans leurs attributions, et ne sortaient pas des droits de leur couronne. Mais lorsqu'une guerre civile eut éclaté, que les deux partis se firent légalement reconnus, d'abord en se combattant à armes égales, et ensuite en stipulant des conditions de paix, ces conditions, librement acceptées de part et d'autre, lièrent autant les rois que les sujets, et il ne fut plus permis à aucun d'eux de les rompre sans commettre un parjure. Voilà la raison, assez peu connue, qui met une grande différence entre des actions qui paraissent les mêmes. C'est pour ne l'avoir pas observé, que des écrivains, d'ailleurs estimables, n'ont pas conçu pour le massacre de la Saint-Barthélemy toute l'horreur que ce massacre doit inspirer. Ils l'ont vu du même œil que ceux dont François 1<sup>er</sup> fut coupable ; mais la position n'était pas la même. François n'avait rien promis, au contraire, il avait menacé ; tandis que Charles IX, ayant reconnu le parti protestant en signant avec lui un traité de paix, devenait un parjure en le violant comme il fit. Le massacre de la Saint-Barthélemy ne fut donc point un acte royal purement criminel, un coup d'état ; ce fut un exécrable assassinat. Et de même, l'Édit de Nantes, étant l'effet d'un traité paix conclu en 1576, et renouvelé en 1598, sa révocation ne dépendait pas de Louis XIV, à moins que ce prince ne voulût déclarer la guerre à ses sujets, et par conséquent autoriser leur rébellion. Ces deux actes, que je ne compare pas ensemble, quoique j'en montre l'illégalité, eurent des suites analogues à leur criminalité. L'un anéantit la maison de Valois ; l'autre obscurcit la gloire de Louis XIV, et influa beaucoup sur la prospérité de sa famille, qui en fut troublée.

Ce monarque, malgré les disgrâces qui accablèrent la fin de son règne, et qui prirent presque toute leur origine dans la fatale source que je viens d'indiquer, eut pourtant encore la force de placer son petit-fils sur le trône d'Espagne ; mais cet événement, qui dans d'autres circonstances aurait été très considérable, surtout si la France n'avait pas encore manqué la place qui lui était due à la tête de la civilisation européenne, se borna à très peu de chose, et devint quelquefois désavantageux à cause d'un certain pacte de famille qui rendit souvent l'Espagne plus embarrassante comme alliée qu'elle ne l'eût été comme ennemie.

Après la mort de Louis XIV, tous les ressorts du gouvernement que l'esprit de madame de Maintenon avait comprimés à l'excès se relâchèrent dans un excès contraire ; le voile d'hypocrisie dont cette femme avait forcé la cour et la ville à s'envelopper, se déchira avec violence, et tout fut envahi par une licence audacieuse, qui bientôt ne connut plus de bornes. Le duc d'Orléans, régent de France pendant la minorité de Louis XV, circonvenu par les conseils du cardinal Dubois, qu'il avait fait son premier ministre, se confia à tous les écarts d'une imagination dérégulée. Pressé par des besoins de finance, il adopta le système

de Law sur le papier-monnaie, et ne se renferma pas dans les bornes qui pouvaient seules en assurer le succès. Le peuple, confiant et crédule, se livra à ce système avec un incroyable aveuglement. Les billets de banque se multiplièrent au-delà de toute imagination. Une lutte fatale s'établit entre l'homme adroit qui n'avait rien et l'homme ignorant, mais avide, qui, ayant quelque chose, le hasarda pour courir après une fortune fictive où toutes les chances étaient contre lui. Un perfide agiotage eut lieu, dont la morale déjà ébranlée reçut une nouvelle secousse. Les fortunes, en changeant brusquement de mains, amenèrent un bouleversement général. La partie la plus basse de la nation, se trouvant tout à coup portée au-dessus, donna à l'opinion un mouvement nouveau qui l'égara.

A cette époque naquit le philosophisme du dix-huitième siècle, mélange incohérent de bel esprit et de raison pure ; instrument destructeur, habile à tout renverser, inhabile à rien édifier, ami des ruines sur lesquelles il plane avec orgueil. Son apparition fut l'ouvrage et le triomphe de la Volonté. Le Destin effrayé chercha vainement des armes contre lui. Le règne de madame de Maintenon et celui du Régent n'avaient rien laissé d'intact. La bulle Unigenitus et le jansénisme, les prétentions intempestives du Concile d'Embrun, les folies des convulsionnaires, ne firent qu'agrandir le fantôme, en lui donnant l'occasion de déployer ses armes accoutumées, le sarcasme et le ridicule, et de remporter sur ces faibles adversaires des triomphes faciles. Le Destin fléchit.

Cependant Louis XV encore enfant, livré à l'impétuosité de ses conseillers, s'égare dès les premiers pas. Toutes les mesures qu'on lui fait prendre sont en contradiction avec les circonstances, et heurtent également les hommes et les choses. Au milieu d'une cour incrédule et dépravée, il rend un édit sévère contre les Protestants, et dirige contre eux de nouvelles persécutions. L'Europe étonnée se demande en vain où est le principe de cet excès de zèle. La Suède et la Prusse profitent de cette faute, et attirent chez elles nos meilleurs manufacturiers. L'alliance de l'Espagne, pour laquelle Louis XIV avait prodigué tant de trésors et tant de sang, est abandonnée ; on renvoie sans égard l'Infante, dont le mariage avec le roi était arrêté, et l'on donne pour épouse à ce prince la fille d'un roi détrôné. Cette alliance impolitique entraîne la France dans une guerre désastreuse, qui ébranle l'Europe sans aucun but. La seconde guerre dans laquelle Louis XV entre comme allié du duc de Bavière contre Marie-Thérèse, est également funeste. Son résultat augmente l'influence de la Volonté et diminue celle du Destin. La France est éclipsée. La Prusse saisit la domination. La Volonté triomphe. Le philosophisme qu'elle avait enfanté s'assied sur le trône avec Frédéric II.

Alors, au milieu d'une foule d'hommes qui se précipitent dans le tourbillon de la Volonté pour prendre part à ce triomphe, deux se font surtout remarquer. L'un, bel esprit universel, sceptique décidé, homme du monde et courtisan adroit, remplaçant par l'étendue et l'éclat des superficies la profondeur qui lui manquait, se déclare contre la Providence, dont la puissance simplement soupçonnée afflige son orgueil, et guide contre elle une foule d'athlètes plus ou moins forts qui suivent ses drapeaux. L'autre, raisonneur profond, brillant écrivain, éloquent jusqu'à l'enthousiasme, doué d'un génie aussi vigoureux qu'indépendant, se lance tête baissée contre le Destin qui l'a déplacé dans le monde, et entraîne avec lui tous ceux que peuvent enflammer le même esprit de paradoxe et le même amour de liberté. Voltaire, Rousseau, quoique naturellement ennemis et opposés en tous les autres points, se réunissent pourtant en celui-ci : que la Volonté de l'homme est tout. Le premier déclare imposture et mensonge tout ce qui émane directement ou indirectement de la Providence ; le second,

usurpation et tyrannie tout ce qui découle du Destin. L'un renverse l'Autel, dénie aux Pontifes leur autorité sacerdotale, et ne veut pour toute religion qu'un fantôme divin assis sur la liberté illimitée des consciences ; l'autre ébranle le trône, refuse aux rois la Puissance législative, et proclame hautement la souveraineté du peuple, sur laquelle il établit tout l'édifice social. Fontenelle avait précédé Voltaire, et Montesquieu avait écrit avant Rousseau. Mais les deux disciples surpassèrent de beaucoup leurs maîtres, en supposant qu'ils les reconnussent pour tels, car le philosophisme n'en reconnaît pas.

Ces deux hommes envahirent toutes les voix de la renommée. La puissance de la Volonté dont ils étaient les promoteurs les portait également. Il ne paraissait pas qu'on pût être rien hors de l'activité de leur tourbillon. Telle était leur influence, que, quoiqu'ils déclarassent assez formellement qu'il ne fallait ni prêtres, ni rois, ni sacerdoce, ni noblesse, un nombre infini de prêtres et de nobles, de magistrats et de rois se mirent au rang de leurs disciples. Frédéric avait donné le ton ; il dominait sur la haute opinion. Comment n'être pas ce qu'il était ? Tous les princes protestants furent philosophes ; l'empereur Joseph II fut philosophe, Catherine II, elle-même, et, ce qui est plus étonnant encore, jusqu'au pape Clément XIV, furent philosophes. Tout fut philosophe d'un bout à l'autre de l'Europe, excepté le Turc pourtant qui était toujours là pour arrêter l'essor trop pétulant du principe volitif, d'où émanait ce philosophisme.

## Notes du Chapitre

<sup>1</sup> On a remarqué déjà depuis longtemps que c'est, en France, l'agriculture qui est la base de la prospérité nationale, et qui fournit aux manufactures leurs principaux éléments, et au commerce sa principale activité. Cet Etat diffère en cela de plusieurs autres, et principalement de l'Angleterre, où le commerce donne, au contraire, l'impulsion à l'agriculture, et fournit aux manufactures la plus grande partie de leurs matières premières qu'il va chercher au loin. Cette observation, que je ne fais ici qu'en passant, deviendra plus tard de la plus haute importance lorsqu'il sera question de cette espèce de gouvernement, que j'ai appelé Emporocratique ; gouvernement dans lequel domine le commerce, non seulement comme partie intégrante, mais comme puissance politique, disposant d'une force armée, et possédant au-dehors des peuples assujettis et des esclaves.

## CHAPITRE IX.

*Suites de la révolution d'Angleterre. Mouvement de la Volonté en Amérique. Sa propagation, en France.*

**T**andis que ces choses s'étaient passées, l'Angleterre, dont la révolution paraissait arrêtée par le rappel de Charles II, y était rentrée par l'expulsion du roi Jacques, et la nomination du prince d'Orange, son gendre, sous le nom de Guillaume III. Ce Guillaume étant mort sans enfants, Anne Stuart, sa belle-sœur et seconde fille de ce même Jacques, lui succéda sans la moindre difficulté, et sans que le respect paternel pût le moins du monde empêcher son usurpation : ce qui est la preuve la plus péremptoire du triomphe de la Volonté sur le Destin. Après la mort de cette reine, que les intrigues de ses favoris poussèrent tantôt à la guerre et tantôt à la paix, selon leurs intérêts, et par les plus petits moyens<sup>1</sup>, le parlement anglais, se considérant comme habile à manifester le vœu de la nation anglaise, appela au trône l'électeur de Hanovre, qui y monta en 1714, sous le nom de Georges 1<sup>er</sup>. Depuis cette époque, l'Angleterre a été une Emporocratie royale, dont le Roi est le souverain honorifique, et le parlement le véritable maître, ou, à son défaut, le ministère qui le subjugue ou le corrompt. La Hollande, qui l'avait prévenue dans cette espèce de gouvernement, a été éclipsée ; et, obligée de suivre un mouvement plus fort que le sien, n'a plus été que l'humble satellite de cet astre maritime, dont l'éclat a couvert les deux hémisphères.

Mais enfin, après cinquante ou soixante ans de cette brillante existence, cet astre a dû recevoir un échec. Le moment est arrivé où le germe de liberté déposé en Amérique par les soins de Fox et de Penn, après s'être nourri et développé dans l'ombre, a dû manifester sa force et produire ses fruits. C'est ce qui est arrivé en 1774, lorsque les colonies anglaises de l'Amérique septentrionale, sous prétexte de quelques vexations de la part de leur métropole, ont tout à coup pris la résolution de se soustraire à sa domination, et qu'un congrès général s'étant formé à cet effet à Philadelphie, a déféré à Washington le commandement des armées insurgées. Ce mouvement, jugé d'abord de peu d'importance, attirait à peine les regards de l'Europe, qui ne soupçonnait pas les immenses résultats qu'il devait avoir, lorsque l'acte d'union parut, par lequel ces colonies se déclaraient indépendantes, et se constituaient en république sous le nom d'États-Unis. Il serait sans doute difficile de concevoir, sans tout ce que j'ai dit, quel étrange vertige empêcha les puissances européennes de voir le danger que renfermait pour elles cet acte d'union. Elles l'auraient vu, sans doute, si la même force qui l'avait provoqué n'eut aussi produit leur aveuglement. Mais tout était préparé d'avance pour favoriser l'effet qui allait avoir lieu. La France, sortant à peine d'un règne pénible, où l'autorité royale, sans énergie, ne pouvait plus ni se faire respecter au dehors, ni se faire obéir dans l'intérieur, livrée aux ministres d'un Roi animé des meilleures intentions, mais jeune et sans expérience, la France n'était guère en état d'éviter le piège qui lui était tendu. Elle ne vit, dans le mouvement qui s'opérait en Amérique, qu'un moyen d'affaiblir l'Angleterre et de diminuer en Europe la prépondérance de cette puissance. Louis XVI, auquel son conseil le présenta sous ce point de vue, ne pouvait pas l'envisager autrement ; il se détermina à le favoriser, et entraîna dans la même détermination l'Espagne et la Hollande.

Grâce à cette puissante diversion et aux troupes françaises qui passèrent en Amérique, la liberté triompha dans cette partie du monde. Le parlement anglais fut contraint de reconnaître l'indépendance des Etats-Unis ; ce qu'il fit par un bill authentique en 1782. Mais l'ébranlement donné en Amérique s'était fait sentir en Europe : l'énergie des Insurgés, leur bravoure, leur dévouement à la patrie, leur amour de la liberté, avaient fait le sujet de toutes les conversations ; on avait lu, on avait admiré leurs manifestes, leurs discours à la tribune, semblables à ceux qui retentissaient jadis dans Athènes et dans Rome, et dont la plupart des lettrés et des hommes d'état se souvenaient d'avoir fait leurs délices étant au collège. Les soldats revenus d'Amérique en avaient apporté des germes d'insubordination et de discussion qu'ils semèrent dans l'armée ; et les officiers supérieurs, instruments d'une volonté insurrectionnelle dont ils ne soupçonnaient pas l'action, admirateurs de Washington ou de Franklin, étaient tous disposés à les imiter si l'occasion s'en présentait. Elle se présenta.

La terre où la Volonté de l'homme jetait ces germes de révolution apportés d'Amérique, était merveilleusement préparée pour les recevoir et les faire fructifier. Les philosophes sceptiques, à la tête desquels avaient été Voltaire, Mirabeau père, Diderot, Helvétius, et toute la séquelle holbachique, ainsi nommée à cause du baron d'Holbach chez qui elle se réunissait ; les philosophes politiques, parmi lesquels avaient dominé tour à tour Rousseau, l'abbé Mably, l'abbé Raynal et quelques autres, avaient tous ensemble remué les esprits de diverses manières, et les avaient disposés à la fermentation. Leurs opinions, en quelque sorte opposées, laissaient pourtant dans les têtes qui les recevaient, et ces têtes étaient les principales et les plus fortes de l'Europe, deux idées nettes et fixes qui se réduisaient à ceci : qu'on pouvait se passer dans le gouvernement de prêtres et de rois, et que l'autel et le trône étaient les inventions de la fraude et de la tyrannie, bons pour des temps d'ignorance et de faiblesse, mais qu'on pouvait briser sans crainte, et reléguer dans les vieux garde-meubles du fanatisme et du despotisme, dans des temps de sagesse et de force, où les lumières, parvenues à leur plus haut degré, ne permettaient plus de les conserver.

Ces deux idées, cultivées principalement en France, passèrent en Prusse, et de là se propagèrent dans le reste de l'Allemagne. Weishaupt les saisit, et, comme je l'ai énoncé au commencement de cet ouvrage, vit dans leur réunion la réalisation du fameux âge d'or décrit par les poètes. Plein de ce rêve fantasque, il imagina une Utopie à sa mode, dans laquelle il prétendit instituer tous les hommes, sans exception, leurs propres souverains et leurs propres pontifes. Sa doctrine, qu'on décora du nom d'Illuminisme, fit des progrès rapides ; et, se mêlant aux mystères perdus des francs-maçons, rentra en France, où elle jeta un nouveau ferment dans des esprits déjà en fermentation.

Quelques embarras de finances, quelques intrigues de cour, quelques fautes du ministère, avaient ému la France, avaient indisposé le parlement, avaient mis le roi Louis XVI dans la nécessité de prendre quelques mesures de vigueur que son caractère, trop facile à fléchir, avait mal soutenues ; mais il faut bien peu connaître et les choses et les hommes, pour croire que d'aussi faibles motifs eussent déterminé une subversion aussi violente et aussi complète que celle qui eut lieu, si cette subversion n'eût pas été l'effet d'un mouvement moral dès longtemps préparé. Ce mouvement dépendit tout entier de la Volonté libre de l'homme, agissant dans l'absence de la Providence, sur la nécessité du Destin qu'elle surmonta, semblable à un torrent débordé qui renverse ses digues, déchire ses rives, arrache, brise, entraîne tout ce qui lui résiste, et roule enfin chargé de débris sur des campagnes dévastées.



Ce mouvement fut dans la politique ce qu'avait été le schisme de Luther dans le culte, un peu moins de trois siècles auparavant : il eut la même cause, ainsi que j'ai pris soin de le dire, et fut un des résultats du combat dès longtemps établi entre la liberté et la nécessité, la Volonté de l'homme et le Destin.

Je n'entrerai pas dans les détails de cette subversion terrible, qu'on a qualifiée du nom plus restreint de révolution. Ces détails sont trop présents, trop connus à la plus grande partie de mes contemporains, pour que j'osasse les abréger. Les moindres événements qui se sont passés ont laissé des traces trop profondes dans la mémoire de ceux qui leur ont survécu, pour que l'on puisse encore en élaguer une partie, et faire un choix dans l'autre. Il faut, dans un pareil récit, dire tout ou ne rien dire. On possède sur ce sujet plusieurs bons ouvrages, parmi lesquels celui qui est parti de la main de madame de Staël n'est pas assurément un des moindres. Cette femme étonnante, douée d'une exquise sensibilité et d'une vigueur de pensée tout-à-fait remarquable, a laissé peu de choses à désirer dans la peinture des événements : elle en a ignoré, il est vrai, les causes métaphysiques, que je dévoile en général ; mais à l'époque où elle écrivait, son ignorance était forcée<sup>2</sup>.



## Notes du Chapitre

<sup>1</sup> On dit que la disgrâce du fameux Marlborough, qui amena la paix avec la France, et sauva ce royaume, tint à une paire de gants.

<sup>2</sup> Je dirai peut-être un jour, et dans un autre ouvrage, ce que j'ai vu de la révolution, et ce qui m'y a été particulier ; mais ce ne serait ici ni le lieu ni le temps. Durant tout le cours de la tourmente révolutionnaire, et pendant plus de trente ans, je n'ai presque pas quitté Paris. Inaperçu au milieu des partis, je les ai observés d'assez près, sans jamais ni les heurter ni en être heurté. Bonaparte seul m'a persécuté par des raisons particulières que je dévoilerai plus tard.

## CHAPITRE X.

*Suppression des Jésuites. Situation des esprits à l'époque de la Révolution française. Élévation de Bonaparte.*

**R**emarquez cette singulière coïncidence. Au moment où les premiers symptômes de la révolution se manifestaient en Amérique, et lorsque la Volonté, prête à faire explosion en Europe, s'y créait de vigoureux défenseurs, dans les philosophes sceptiques et politiques, le Destin y perdait ses plus fermes appuis. Les Jésuites n'étaient plus. Cette institution formidable, rongée par le mouvement du siècle, s'était écroulée presque sans résistance. Ceci est un des plus grands phénomènes qui se soient montrés sur l'horizon religieux et politique, et l'on n'y a presque pas fait attention. Qui l'eût cru ! Le Parlement de Paris se déclara contre eux. La France, l'Espagne, le Portugal, le Pape ! Le Pape lui-même les proscrivit. Il semblait que l'action volitive qui se, manifestait entraînant dans son tourbillon jusqu'au Destin lui-même, forcé de suivre l'impulsion magique qu'elle donnait à tout. Jamais, peut-être, cette action ne s'était déployée avec une pareille énergie. Une véritable frénésie s'était emparée des esprits. Si la religion se réfugiait encore dans quelques têtes sacerdotales, on la taxait de faiblesse et d'aveuglement. Les Parlements auraient eu honte de se montrer royalistes. Il était du bon ton qu'ils fussent en tout opposés à la cour. La noble elle-même se moquait des préjugés qui la constituaient. Le ministère, rempli d'une puérile présomption, croyant encore commander à l'opinion, quand l'opinion le commandait, se glorifiait follement de ses succès en Amérique, quand ces mêmes succès devaient le perdre. Enfin il n'existait presque plus rien de religieux dans la religion, ni de vraiment royaliste dans la royauté. Quand, rappelés par la réflexion, le sentiment religieux et le royalisme voulurent reparaître, il n'était plus temps. La nécessité du Destin, vaincue par la force de la Volonté, avait laissé marcher les événements avec une telle rapidité, que les défenseurs de l'autel et du trône, toujours en arrière des circonstances, ne se présentaient plus dans l'arène que pour s'y faire écraser.

Ceux qui ont été témoins de ces événements déplorables, et qui se souviennent de la rapidité avec laquelle ils se succédaient, en doivent encore frémir de terreur. Aussi n'était-ce point un temps ordinaire, gardez-vous de le croire : le destin d'aucun être, quel qu'il fût, ne pouvait résister au mouvement violent qui entraînait toutes choses. Aucune position n'était assez forte, aucune conséquence assez irrésistible, aucune prudence, aucune prévoyance assez étendue. Tout fléchissait devant la terrible puissance qui se mouvait. La Providence, absente, méconnue ou voilée, n'agissait plus que par des lois trop universelles pour être senties. Le Destin n'était rien. La Volonté était tout. Suivons-en un moment le déploiement.

A peine les États-généraux se sont réunis à Versailles au commencement de mai 1789, que dès le mois de juin les députés des communes, alors appelés Tiers-État, y ont pris la domination sur la noblesse et le clergé. L'autorité royale, qui a voulu s'y opposer, n'a fait que donner au torrent plus d'impétuosité, et précipiter la fameuse déclaration des Droits de l'Homme, qui, à l'imitation de celle des États-Unis d'Amérique, consacre l'insurrection. Au mois de juillet, l'insurrection éclate. Paris se soulève ; le château de la Bastille est enlevé

en un moment, et son gouverneur égorgé<sup>1</sup>. On massacre plusieurs magistrats du peuple qui voulaient s'opposer au tumulte. La France imite Paris. A la voix de Mirabeau, elle se hérise de gardes nationales. Ou s'arme de toutes parts. Trois millions de soldats paraissent sortir de terre semblables aux guerriers de Cadmos, et comme eux destinés à s'entre-détruire. Au mois d'août, la faible barrière qui enveloppait encore le trône est renversée. La noblesse déchire elle-même ses titres et les foule aux pieds. Vainement, au mois de septembre, l'Assemblée nationale, effrayée du précipice où elle se sent, veut revenir sur pas en décrétant l'inviolabilité de la personne du Roi. Cette inviolabilité illusoire est violée le 6 octobre. Une multitude de femmes furieuses inonde le palais de Versailles. Quelques brigands qui les suivent en égorgent les gardes, et portent leurs mains teintes de sang sur le Monarque et sur sa famille. On l'entraîne à Paris ; on le force à donner sa sanction à des actes qui avilissent le trône et qui renversent l'autel. Il a la faiblesse d'y souscrire. Avant la fin de l'année, les biens du clergé sont déclarés le patrimoine de la nation, et la nation elle-même est couverte d'une masse de papier-monnaie, qui, s'augmentant bientôt dans une progression effrayante, en change les fortunes de mains, et cause un bouleversement semblable à celui qu'elle avait déjà éprouvé du système de Law, mais plus radical et plus vaste.

L'année 1790 s'ouvre parla persécution des prêtres qui refusent de prêter serment à une constitution nouvelle que le Pape ne reconnaît pas, et par l'institution du fameux club des Jacobins. D'une part on ôte au Destin ses dernières ressources, et de l'autre on donne à l'arbitraire de la Volonté un champ sans limites. Cette Volonté triomphe dans la fédération du 14 juillet. Plus de quatre cent mille Français, réunis à Paris de tous les points de la France, se lient des mêmes serments. Ce jour était grand dans son inconcevable nullité ! Si la Providence y eût été présente, je ne crois pas que rien dans l'Univers en eût égalé la magnificence. En 1791, les persécutions contre les prêtres réfractaires acquièrent plus d'intensité ; la noblesse émigre ; les puissances étrangères commencent à jeter les yeux sur la France, et paraissent s'inquiéter des suites de la lutte qu'elles y voient établie. Ces suites n'étaient plus douteuses. L'assemblée nationale, toute-puissante dans l'opinion, déclare qu'à elle seule appartient le droit de se renouveler, et que le Roi n'a pas celui de la dissoudre. Le Roi, auquel cet acte arrache la couronne, essaie, mais trop tard, de la conserver en fuyant ; on l'arrête avant sa sortie du royaume ; on le ramène en triomphe dans Paris, où il se voit contraint d'accepter l'ombre de puissance qu'on veut bien lui laisser, dans une constitution que ses fondateurs croyaient immortelle, et qui ne vécut pas dix mois.

Le trône s'écroule au 10 août 1792 ; il s'écroule en apparence sous les coups d'une poignée de factieux, mais en réalité sous l'effort de la Volonté populaire ; qui, provoquée au dehors par des manifestes insultants, s'irrite, brûle de se venger, appelle la guerre, et ne trouvant point à frapper assez tôt, frappe tout ce qui se trouve sous ses coups, tout ce qu'elle suppose d'accord avec ses ennemis. Du palais des rois, qu'elle vient d'ensanglanter, elle pousse les funestes instruments de ses ravages au prisons encombrées de malheureuses victimes, et en ordonne le massacre. Une Convention nationale succède à l'assemblée législative ; elle proclame la République sur des monceaux de ruines, et tandis que le sang innocent fume encore autour d'elle. Tout ce que la Providence a de saint et de sacré, tout ce que le Destin a d'auguste et d'imposant, est foulé aux pieds. Cette Convention, colosse politique, assemblage informe des éléments les plus opposés, outrage dès ses premiers pas le sacerdoce, dans le souverain Pontife qu'elle méconnaît<sup>2</sup>, et la royauté dans son propre monarque qu'elle humilie. Oubliant que la personne de ce monarque avait été déclarée inviolable par

une loi non révoquée, elle ose mander à sa barre l'infortuné Louis XVI, et le soumettre à un interrogatoire juridique. Ce prince, indigné, devait récuser cet inique tribunal, et le sommer à son tour de lui dire de quel droit des sujets rebelles osaient se porter pour juges de leur Roi. Il n'eut point la force de le faire ; il fut condamné. S'il l'eût fait, s'il eût récusé ses juges, la Convention aurait pu passer outre, peut-être, mais sa sentence eût été un assassinat, et les suites en auraient été bien différentes. La funeste condescendance de Louis le perdit. Ce prince acheva de livrer le Destin à la puissance de la Volonté. Ce fut en vain que tous les souverains de l'Europe se liguèrent contre la France. Rien ne pouvait plus arrêter le torrent dévastateur, qui ayant renversé ses dernières digues, élevait ses vagues menaçantes au-dessus de tous les obstacles, et roulait sur toutes les têtes que leur masse énorme forçait à s'incliner.

La force des armes ne pouvait plus rien. Quand une des trois grandes puissances de l'Univers domine seule sur les deux autres, il n'y a aucun moyen extérieur qui puisse arrêter sa marche. Elle arriverait de son propre mouvement à la domination du monde, et de celle du monde à celle de l'Univers, si elle ne portait en elle-même un germe de destruction qui arrête ses progrès. Ce germe se développe plus ou moins tard, mais toujours irrésistiblement, par une suite des lois universelles émanées de la divine Sagesse. Les forces extérieures que l'on emploie ordinairement se brisent toutes ; la mort même est sans puissance, elle ne peut rien contre la Volonté. Les hommes meurent, les instruments changent de place ; mais la pensée qui les meut reste immortelle et irréfragable. Il y a des cas même où la mort est le plus puissant des véhicules. Si l'on n'avait eu à opposer au mouvement qui s'était déterminé en France que la force des armes, la subversion qu'il entraînait avec lui eût été générale ; et l'Europe et la Terre entière, inondée de sang, après avoir éprouvé pendant plusieurs siècles tous les fléaux que La France éprouva pendant quelques mois, eût trouvé, au lieu de l'âge d'or que lui promettait une Volonté aveuglée, l'âge de son entière destruction. Mais pour que cela arrivât, il fallait que cette Volonté ne se divisât pas ; ce qui était impossible, par les raisons que j'ai dites. Elle se divisa donc, et d'autant plus promptement que son action était plus violente.

D'abord la Convention partagée en deux factions, celle de la Gironde et celle de la Montagne, se heurte et se brise. La Gironde est sacrifiée, et ses partisans meurent sur l'échafaud. Alors commença, au 3 mai 1793, l'époque formidable qu'on appelle le règne de la terreur. Robespierre en est le chef. Le sang coule par torrent dans l'intérieur ; la famine la plus affreuse y dévore les habitants, et cependant la Victoire pousse en avant le colosse républicain. La guerre est générale. L'Europe est ravagée par les armées les plus nombreuses qu'elle ait encore vues rassemblées. Celles de la France seule dépassent huit cent mille hommes. Tout cède à leurs efforts. La France se couvre d'une gloire immense, qui, malheureusement privée de principe, ne doit amener aucun résultat. La Convention, déjà divisée, se divise encore. La faction de la Montagne, triomphante depuis quinze mois, se renverse sur elle-même en 1794. Robespierre et ses acolytes sont écrasés sous ses débris. Après cette époque mémorable du 9 thermidor, le colosse s'agite dans de longues convulsions. Aux journées de prairial 1795, une nouvelle division amène l'abolition du club des Jacobins et la suppression du tribunal révolutionnaire. La violence du mouvement diminue sensiblement ; plusieurs traités de paix sont conclus. Le gouvernement français, jusqu'à ce moment sans forme, en prend une. C'est la forme de la République de Carthage que la Convention donne pour une invention nouvelle, en en ôtant cependant les seules choses qui en fissent la force : la

statue de Moloch et l'esclavage des Numides. Les législateurs populaires, encore divisés entre eux, divisent le peuple. Paris prend parti contre eux. Les quarante-huit sections de cette capitale s'insurgent, et lancent contre la Convention plus de cinquante mille hommes, déterminés à la détruire. Alors paraît sur la scène du monde un homme fatidique, également doué d'une volonté forte et d'un rigide destin. Cet homme, appelé Napoléon Bonaparte sauve la convention, perdue sans lui, et commence, dans la journée du 13 vendémiaire, la première réunion de la Volonté et du Destin, et opère la première soumission de la liberté à la nécessité.

L'année 1796 est mémorable pour avoir vu s'ourdir ce nœud redoutable ; elle est également fameuse par la campagne de Bonaparte en Italie, où le nombre et la rapidité de ses victoires étonnent l'Europe, quoique accoutumée aux triomphes des Français. Dès 1797, la paix est conclue avec tous les potentats du continent. L'Angleterre seule reste en guerre, et cela devait être ainsi ; car dès lors elle redevenait la rivale de la France et son émule, et visait au même but. Le Directoire (ainsi s'appelait en France le gouvernement républicain), composé de cinq directeurs et d'un corps législatif séparé en deux chambres, le Directoire, devenu le centre du mouvement volitif, continue à suivre les chances de ce mouvement ; et se divisant toujours d'opinion, se frappe lui-même, se mutile et s'affaiblit au 18 fructidor. Bonaparte, adroit à seconder cette faute, en profite ; et voyant que ces ignorants politiques ne comprenaient pas du tout leur position, et qu'ils prenaient encore pour le produit de leur force ce qui n'était que le produit de la sienne, prend la résolution de s'éloigner pour les abandonner à leur nullité ; il passe avec quarante mille hommes en Égypte, dont il fait d'abord l'inutile conquête<sup>3</sup>(1) ; et pendant qu'il poursuit la guerre en Afrique et en Asie, avec un mélange de succès et de revers, ce qu'il avait prévu arrive en France. Tout s'y désorganise, les avantages acquis s'y perdent ; les frontières sont envahies, et le corps législatif luttant contre le Directoire, le frappe et le brise sans du tout savoir ce qu'il va mettre en place. Bonaparte abandonne brusquement son armée en Égypte, traverse les mers, reparaît inopinément en France, et y provoque une révolution qui le place avec le titre de premier consul à la tête du gouvernement français. Les deux autres consuls qu'il se donne pour collègues, et le sénat, soit disant conservateur, et le tribunat discutant, et le corps législatif muet, dont il s'enveloppe, ne sont là que pour étayer son pouvoir naissant et pour voiler sa marche.

Ainsi finit avec le dix-huitième siècle, le mouvement volitif dont le principe moteur, venu d'Amérique une vingtaine d'années auparavant, avait commencé à se manifester ouvertement en 1789. Bonaparte, homme fatidique, comme je l'ai dit, doué d'une énorme force de centralisation, se crut assez puissant pour s'en rendre maître en se précipitant dans son tourbillon ; et, après l'avoir saisi, assez heureux pour l'arracher à son destin. Il travailla douze ans à ce grand œuvre, et y déploya une opiniâtreté de caractère, et des talents militaires et administratifs d'une remarquable distinction. Il ne repoussa pas le crime de sa carrière politique, mais il ne l'y appela pas non plus. Il fut dur sans être cruel, et astucieux sans être perfide. Prêt à dominer l'Europe ; et, sa première femme étant encore vivante, parvenu à épouser la fille de l'empereur d'Allemagne, le successeur de Charlemagne et d'Auguste, il se crut arrivé au but de ses désirs ; mais il se trompa. Il connut assez bien son destin, et mit dans ce qu'il appelait son étoile une confiance sans bornes ; mais il ne connut ni la nature du mouvement dont il s'était emparé, ni celle du nœud qu'il avait entrepris de former. La liberté et la nécessité qu'il voulait réunir sont incompatibles dans leur essence. Elles ne

peuvent jamais se confondre qu'a la faveur d'une troisième puissance, qu'il faut savoir prendre là où elle est : or, cette troisième puissance, qui s'appelle Providence, Napoléon ne la connut jamais, et ne chercha jamais à la connaître.

## Notes du Chapitre

<sup>1</sup> Le Grand-Condé avait inutilement assiégé pendant trois semaines, ce même fort que des hommes sans chef et presque sans armes, emportèrent en deux heures.

<sup>2</sup> Ayant à écrire au Pape, au sujet de quelques persécutions qu'avaient éprouvées à Rome les artistes français, le gouvernement de la République ne lui donna que le titre d'Évêque de Rome.

<sup>3</sup> J'ai déjà dit, et je le répète que le destin de l'Afrique et de l'Asie est dans Constantinople.

## CHAPITRE XI.

*Quel était Napoléon Bonaparte. Sa chute. Restauration de la famille des Bourbons.*

**B**onaparte n'était point apte à rendre la paix au Monde, troublé depuis un si grand nombre de siècles par la lutte sans cesse renaissante entre la Nécessité et la Liberté, la Volonté de l'homme et le Destin. Je vais le répéter ici, sans qu'il entre dans ma pensée aucune animosité que le souvenir de ses persécutions à mon égard pourrait y faire naître ; je suis en ce moment historien, et je dois tout oublier pour dire la vérité<sup>1</sup>. Napoléon n'était que l'expression d'une tyrannie militaire ; aussi son autorité n'était-elle entière que là où ses armées pouvaient se mouvoir, et là où elles pesaient. Il lui fallait de grands espaces pour déployer ses forces. Partout où ses soldats ne pouvaient point pénétrer, son pouvoir était mou et presque insignifiant. On l'a quelquefois comparé Robespierre, mais sans raison : ils étaient exactement l'opposé l'un de l'autre. Robespierre, homme volitif, sans lumière, ayant toute sa force dans l'instinct, doit être regardé comme l'expression d'une tyrannie populaire, dont l'action se réfléchissait dans les moindres comités révolutionnaires ; il n'existait pas d'opinion publique hors de lui ; ceux qui avaient le malheur de s'y confier étaient perdus. Plus l'espace était étroit, plus il était fort. Dans les grands espaces, il ne pouvait rien. Aussi ce tyran subalterne tomba-t-il dès que le cercle de son autorité s'étant étendu, il voulut y faire mouvoir de grandes masses. Le contraire arriva à Napoléon, homme fatidique, dominé par l'opinion qu'il se créait de lui-même et qu'il savait inspirer aux autres, très puissant dans la partie animique de son être, faible dans tout le reste ; dont la tête, mi-partie de lumière et d'obscurité, étonnait par la vivacité et l'éclat de certaines facultés, tandis que d'autres, toujours plongées dans un brouillard ténébreux, restaient inertes ; et, par leur petitesse et leur immobilité, échappaient aux regards. Tant que la victoire suivit ses pas, et que le succès élargit de plus en plus son horizon, son être moral se dilata dans la même proportion ; mais quand les revers arrivèrent, et à mesure que l'espace se rétrécit autour de lui, il sentit diminuer ses forces ; et ce colosse ne respira plus, lorsque l'atmosphère de l'Europe vint à lui manquer.

Parvenu, en 1811 et 1812, au plus haut point de sa grandeur fatidique, il sentait par une inspiration intuitive que tout n'était pas fait. Ses courtisans et ses flatteurs avaient beau lui dire que son empire était posé sur des bases inébranlables, et qu'il pouvait, se reposant sur ses trophées, contempler de toute leur hauteur l'immensité de son ouvrage, il n'en croyait rien. Il voyait toujours un obstacle à surmonter ; et cet obstacle, toujours debout dans sa pensée, l'obsédait éternellement. Fatigué de le chercher sans le voir jamais là où il était, il finit par le voir là où il n'était pas. Il se persuada que la Russie était cet obstacle terrible qui troublait son repos, et qu'il trouverait, comme il le publia, les clefs de Londres dans le Kremlin de Moscou. Il ébranla, pour cet effet, l'Europe entière ; et, à la tête d'une armée immense, tenta contre cet empire l'expédition qui le perdit. Tout, en cette occasion, se borna à ceci : son destin, tête baissée, alla heurter un destin plus robuste qui le brisa. Ce qu'il fit ensuite fut vain ; même sa fameuse sortie de l'île d'Elbe. Le violent mouvement qu'il opéra à cette époque était un acte de désespoir. Il sentait parfaitement bien lui-même, durant



son règne de cent jours, qu'il était déplacé, que son étoile ne dominait plus la France ; que son destin était usé, et que, s'il était parvenu à réveiller cette terrible volonté de 1793 qu'il avait assoupie, au lieu de l'entraîner dans son tourbillon, c'eût été elle qui l'aurait entraîné dans le sien.

Ce moment d'exaltation ne servit qu'à le faire tomber un peu plus bas. En 1814, il avait été vaincu par les éléments conjurés en faveur des Russes ; en 1815, il le fut par les Anglais soutenus par les Prussiens. Souverain de l'île d'Elbe, il devint prisonnier dans celle de Sainte-Hélène. On a parlé de trahisons, tant sous les murs de Paris que dans les champs de Waterloo : il n'y eut point de trahisons ; il y eut infériorité de destin. Tout ce qui lui a été favorable jusque là lui devint contraire ; ses plus sages précautions manquèrent d'effet, et ses moindres fautes furent des sottises énormes.

Cependant ce même Destin qui abandonnait Napoléon, favorisait la France en y ramenant la famille de ses rois, les descendants de Saint-Louis et de Henri IV, les légitimes possesseurs de la couronne de Hugues Capet. Tout paraissait devoir rentrer dans l'ancien ordre de choses, et cependant il était difficile que tout y rentrât, parce que depuis vingt-cinq ans les temps avaient marché, et que la Volonté de l'homme, entraînée dans un irrésistible mouvement, avait brisé jusqu'en leurs fondements des institutions dont la réédification était impossible. Le roi Louis XVIII le sentit avec une juste sagacité, et jugea convenable de donner à la France un gouvernement monarchique représentatif, dans lequel un monarque inviolable, assisté d'un ministère responsable, propose la loi à un corps législatif composé d'une chambre de pairs héréditaires, et d'une chambre de députés des départements, élus par un collège électoral. Cette forme de gouvernement, consacrée par une Charte solennellement octroyée à la Nation, régit aujourd'hui la France.

Soumis comme tous les Français à la loi qui en émane, et prêt à obéir religieusement à ses moindres injonctions, mon intention n'est point d'examiner en particulier cette constitution de mon pays, pour en signaler ni les défauts, si elle en renferme, ni les avantages qui peuvent s'y trouver. Je veux, puisque cela m'est loisible, m'élever à des considérations plus hautes et plus générales ; et, après avoir tracé d'une main assez sûre les principaux événements qui, sous le rapport de l'État social de l'homme, se sont passés dans le monde durant l'espace de plus de douze mille ans ; les avoir enchaînés les uns et les autres à l'action simultanée des trois grandes puissances qui régissent l'univers : la Providence, la Volonté de l'homme, et le Destin ; et en avoir signalé les causes et les résultats autant que cela m'a été possible ; je veux, dis-je, montrer à laquelle de ces trois puissances s'attachent plus particulièrement les diverses formes des gouvernements qu'ont adoptées, qu'adoptent, ou que peuvent adopter les différents peuples de la terre ; et quels rapports ont ces formes constitutionnelles politiques des Corps sociaux avec les formes constitutionnelles métaphysiques de l'Homme. J'espère que le lecteur, après avoir suivi, à travers une multitude de siècles, les diverses phases de l'État social, et marché des causes aux effets avec un enchaînement de preuves physiques et métaphysiques qui sans doute n'aura pas échappé à sa sagacité, voudra bien suivre avec attention le corollaire que je vais présenter à sa méditation, afin d'en tirer pour l'avenir des inductions utiles et des conclusions lumineuses sur ce qui peut être ou n'être pas.

## Notes du Chapitre

<sup>1</sup> Ce qui suit est en partie copié d'un autre de mes ouvrages, intitulé *Notions sur le sens de l'Ouïe*. Le portrait que je faisais de Napoléon est mieux à sa place ici. Ce portrait n'est qu'esquissé. Pour connaître parfaitement cet homme extraordinaire il faut lire ce qu'en a dit madame de Staël. Personne ne l'a mieux connu qu'elle, et ne l'a peint avec plus de force et de vérité.

## CHAPITRE XII.

### *Récapitulation.*

**N**ous venons de voir dans ce Livre les derniers résultats de la lutte engagée entre la Liberté et la Nécessité, la force de la Volonté et la fatalité du Destin. L'histoire de la Terre n'offre point d'exemple d'une explosion aussi violente, d'une subversion aussi complète que celles dont la France a été le théâtre, et dont l'Europe et le Monde entier ont ressenti le contrecoup. Après une victoire qu'on a crue absolue, cette superbe Volonté qui se figurait déjà parvenue au comble de ses désirs, saisie dans un piège aussi adroitement que vigoureusement tendu, s'est vue entraînée dans un tourbillon fatidique, qu'elle a d'abord confondu avec le sien, et qui l'a ramenée sous le joug du Destin, qu'elle avait brisé avec violence. Pour flatter son orgueil déçu, on lui a dit que ce joug était le sien propre, et elle a feint de le croire, pour se ménager le droit d'en disposer. Qu'on ne s'y trompe donc pas ; la lutte n'est point finie : la Providence seule peut la terminer. Tout ce que les hommes peuvent faire, soit qu'ils se vouent au Destin, soit qu'ils suivent les impulsions de la Volonté, se borne à ceci : c'est de rendre les repos plus longs et les combats moins rigoureux. Les intentions de presque tous les hommes sont pures ; ils veulent tous le même but, quoique avec des moyens opposés. Le bonheur général, dans lequel se trouve nécessairement le bonheur particulier, est l'objet de leurs vœux. Les uns ne peuvent le voir que dans l'exercice d'une volonté libre ; et les autres, que dans la stabilité d'un ordre établi. Quelques uns cherchent un état mitoyen, également mêlé de mouvement volitif et de repos fatidique, de progression et de stabilité, de liberté et de nécessité. C'est le grand œuvre de la politique. Quoique je sois assurément très persuadé que ce grand œuvre est impossible, hors de la Providence qui le donne, je ne laisserai pas néanmoins, après avoir parlé des gouvernements simples, d'examiner la manière dont ces gouvernements se peuvent modifier en se mêlant les uns aux autres ; et je tâcherai de montrer quel est l'espoir présumable, bon ou mauvais, qu'on peut concevoir de leurs diverses modifications. Je ne craindrai pas, dans cet examen, d'aborder la question difficile dont j'ai parlé : celle de savoir si le gouvernement monarchique et le républicain sont alliés dans l'absence du Théocratique ; et s'ils le sont, quel est le ressort politique qu'on pourrait leur appliquer dans une Monarchie constitutionnelle. Les hommes volitifs et fatidiques, qu'on nomme aujourd'hui Libéraux et Royalistes, occupés à chercher ce ressort, sauront ma pensée à cet égard, et la jugeront.

## FIN DU LIVRE SIXIÈME

# LIVRE SEPTIEME.

J'ai dit par anticipation dans le dernier Chapitre du Livre précédent, ce que j'allais faire dans celui-ci. Il ne me reste qu'à développer mes pensées.

# CHAPITRE PREMIER.

*De l'influence politique des trois grandes Puissances de l'Univers sur les hommes et sur les gouvernements.*

**A**u moment où j'écris, l'homme est arrivé à l'une des époques les plus importantes de l'État social, à celle où, selon le parti qu'il prendra, une longue suite de prospérités ou d'infortunes va se décider pour lui. Aucune de ses démarches n'est plus indifférente. Il est à présent trop âgé, pour ainsi dire, dans la civilisation, pour que ses fautes ne lui soient plus comptées. L'expérience doit l'avoir instruit ; et après les violentes secousses qu'il a éprouvées, seulement depuis huit siècles, il ne lui est plus permis de dire qu'il ignore absolument l'essence des choses, et qu'il ne peut point distinguer le bien et le mal. On plaint un jeune enfant qui se brûle le doigt à la flamme d'une bougie, qui se blesse en croyant passer le bras au travers d'un carreau de vitre ; mais un adolescent qui commettrait de pareilles balourdises ferait rire de pitié. Il est un âge où l'enfant porte des bourrelets au front, où il est conduit par des lisières, où l'on entoure pour lui les fenêtres de grillages, et les cheminées de garde-feu ; mais quand il est devenu grand on le débarrasse de ces frivoles entraves, qui deviendraient non seulement ridicules, mais incommodes et nuisibles.

Hommes, ne soyez donc plus des enfants ; connaissez l'étendue de vos forces et la nature des objets ; et, cessant de tomber dans des écarts puérils, ne tendez plus la main pour prendre la Lune, et cessez de vous troubler au récit d'un conte de la Bibliothèque bleue. Je viens de dérouler devant vous vos annales. Croyez que ce n'est pas sans quelques raisons que je l'ai fait. Je sais bien que vous pouvez douter de la plupart des choses que j'ai dites ; mais examinez leur enchaînement, et ne vous hâtez pas de prononcer. Vous êtes appelés à de hautes et nobles destinées, pourquoi craindriez-vous de les remplir ? L'Empire de Ram, dont je vous ai parlé, vous paraît une vision. Vous ne pouvez pas vous imaginer qu'il ait existé un temps où la Terre entière et tous les hommes qui l'habitent ne formaient qu'une seule et même nation, partant la même langue, ayant les mêmes lois, les mêmes usages, et dont les peuples, soumis au même gouvernement sacerdotal et royal, adoraient le même Dieu et respectaient le même Prince. Cela est pourtant très vrai. Si cela n'était pas ainsi, comment expliqueriez-vous l'existence d'une langue primitive, dont les débris répandus dans mille idiomes divers ont frappé d'admiration tous les savants philologues ? Comment comprendriez-vous les étonnants rapports de la numération décimale, de la mensuration duodécimale, de la classification des étoiles par astérismes ? Allons, sortez de vos gothiques cavernes, car c'est ainsi que Bacon appelle les préjugés, et voyez qu'il n'y a non seulement rien d'impossible dans ce que je vous ai dit, mais que même il n'y a rien de si naturel. Pourquoi les hommes devraient-ils vivre sans cesse isolés et parqués, toujours en méfiance, toujours en guerre les uns contre les autres ? N'y a-t-il pas au fond de leur cœur un sentiment universel de bienveillance qui les rapproche ? N'en doutez pas ; l'homme est un être universel, cosmopolite par essence. Il ne s'isole qu'en se dégradant. Il y a loin sans doute de l'amour d'une hutte à celui de l'univers ; mais le sentiment est le même. La différence n'est que dans l'étendue. C'est en transportant ce sentiment d'une hutte à un hameau, et d'un hameau à une ville, et d'une ville à un État, et d'un État à un Empire, et d'un Empire à l'Univers, que l'homme, d'abord concentré en lui-même, s'étend, s'agrandit et s'universalise.

Rousseau a prétendu que le sentiment ainsi étendu perdait de son intensité. Rousseau s'est trompé en cela comme eu beaucoup d'autres choses. Il a confondu l'amour du pays natal avec l'amour de la patrie. Le pays natal repose sur un point ; la patrie est partout où l'âme peut exercer toute son activité. Il y a entre l'effet de ces deux amours la même différence qui existe entre la nostalgie et l'enthousiasme national. L'enthousiasme national acquiert d'autant plus d'activité que la nation est plus grande ; la nostalgie devient d'autant plus profonde que le pays est plus petit. Un certain philosophe grec auquel on reprochait de ne point aimer assez sa patrie, répondit en regardant le ciel : « Vous vous trompez, je l'aime infiniment. » Ce philosophe étendait sa patrie au-delà même des choses visibles. Peut-être il n'aurait pas aussi bien parlé que Démosthène ou Cicéron dans la place publique ; mais il eût mieux agi que ces deux orateurs à Chéronée et en Cilicie. Socrate ne monta pas une seule fois à la tribune pour discuter sur les affaires publiques, comme il le dit lui-même, mais il refusa, au péril de sa vie, d'obéir aux ordres des trente tyrans qui opprimaient Athènes, et mourut pour ne pas violer ses lois.

Socrate et le philosophe dont j'ai parlé d'abord étaient des hommes providentiels ; Démosthène était un homme volitif, comme Cicéron ; et Philippe de Macédoine, et César dictateur de Rome, étaient des hommes fatidiques. Considérés comme membres d'une société politique, les hommes qui sont quelque chose peuvent être placés dans une de ces trois classes, et selon leur plus ou moins d'enthousiasme, de force ou de talents, placés au premier rang de ces classes ; ou bien des rangs inférieurs, en descendant jusqu' la foule qui se groupe autour d'eux et suit leurs mouvements. Quelquefois les opinions de ces hommes sont tranchantes, et leurs couleurs prononcées ; d'autres fois, ils les mitigent, adoptent des nuances médianes, et se placent ainsi entre les différentes classes. Quand les opinions de ces hommes sont prononcées, on appelle les premiers des Théocrates, les seconds des Républicains, et les troisièmes des Monarchistes. De là, trois formes principales de gouvernements dans lesquelles dominent exclusivement les trois grandes puissances qui régissent l'Univers : la Providence, la Volonté de l'homme, et le Destin. Ces formes, quand elles sont pures, constituent la Théocratie, la République et la Monarchie pures.

La Volonté de l'homme est proprement animique et libre, et son siège est dans l'âme universelle ou particulière, selon que l'homme qu'elle meut est considéré comme universel ou particulier ; mais cette Volonté peut aussi bien se placer dans l'intelligence que dans l'instinct, pour y usurper la place de la Providence, ou y dominer le Destin ; et alors la Théocratie est corrompue, et la République prend les formes aristocratiques ou emporocratiques.

La Providence est proprement spirituelle et inspiratrice, et son siège est dans l'intelligence ; mais quoiqu'elle ait posé elle-même les lois de liberté et de nécessité qui régissent la Volonté et le Destin, et qu'elle se soit imposé à elle-même l'obligation de ne les violer jamais, elle peut néanmoins, par des moyens qui lui sont propres, moyens toujours nouveaux, toujours inconnus, qu'elle ne divulgue jamais, et que nul être ne peut pénétrer d'avance, déterminer ces lois vers le but qu'elle s'est proposé ; de manière que ce but soit toujours atteint, quelles que soient les causes dont la Volonté provoque librement l'existence, et les effets nécessaires et forcés qu'amène le Destin. La Providence, évoquée dans l'une ou l'autre puissance, en consolide les créations, et leur communique le principe de vie que rien ne saurait posséder hors d'elle.

Le Destin, qui réside dans l'instinct universel ou particulier, est proprement instinctif et

nécessaire. La Volonté, qui le redoute, lui donne incessamment naissance, et augmente ses forces en proportion qu'elle exaspère les siennes. S'il se mêle à la Volonté, et qu'il la domine, il crée l'empire militaire ; s'il en est dominé, au contraire, il donne lieu à la tyrannie démagogique. Lorsqu'à l'aide de la Volonté qu'il a subjuguée, il parvient à usurper encore la place de la Providence, il produit le plus terrible des gouvernements, le despotisme absolu. Après avoir posé ces principes, qui ne sont qu'un résumé de ce que nous avons déjà vu, nous allons entrer dans leurs développements.

## CHAPITRE II.

*Principe du gouvernement républicain. D'où vient la souveraineté du peuple. Comment se fondent les Républiques. Situation de la Religion dans les Républiques modernes.*

Un écrivain moderne, auquel on a cru du génie parce qu'il avait de l'esprit, et beaucoup de sagesse tandis qu'il n'avait que de la science et du talent, a dit que le principe du gouvernement républicain était la vertu. Forcé d'expliquer ce qu'il entendait par vertu, il a dit que c'était l'amour de la patrie. Cet amour de la patrie ne ressemblait pas dans sa tête à celui de ce philosophe grec dont j'ai parlé ; c'était un sentiment beaucoup plus étroit, beaucoup plus exclusif, dans lequel il entrait plus d'orgueil que d'autre chose ; mais, quoi qu'il en soit, il n'est pas vrai que l'amour de la patrie, considéré comme une vertu, soit le principe d'aucun gouvernement : il peut en être le soutien sans doute, quand ce gouvernement est établi ; mais il n'est pas question ici de savoir si l'on aimera mieux une patrie républicaine qu'une patrie monarchique ou théocratique ; chacun peut avoir sa pensée à cet égard, comme Montesquieu avait la sienne ; il est question de savoir ce qui fera naître cet amour. Or je dis que ce sera la Volonté de l'homme, lorsque abandonnée à son libre arbitre, et rejetant toute autre domination que la sienne, elle se déclarera souveraine, et se vouera à elle-même son propre amour, dans la République. Rousseau a fort bien senti cette vérité ; il a bien vu que la Volonté générale constitue l'essence du gouvernement républicain, et c'est ce qui lui a fait proclamer la souveraineté du peuple, comme le seul principe du droit politique, et l'unique fondement de l'État social. Mais ceci est une erreur reçue dès le berceau, et nourrie de ses préjugés ; car en admettant la souveraineté du peuple comme résultat de la Volonté générale, ce n'est pas cette souveraineté qui est le principe, mais bien la Volonté qui la crée ; et si cette Volonté est déclarée principe, qui est-ce qui osera dire que ce principe soit le seul dans l'Univers ? Si cela était ainsi, d'où viendraient les obstacles qui l'arrêtent à chaque pas, qui la dévient, qui la brisent ? Un principe unique peut-il avoir des contraires ?

La faute de Rousseau a été de poser en fait ce qui était en question, et de dire que l'État social n'a qu'un principe, tandis qu'il en a trois. Il est vrai que l'un de ces principes qu'il a vus consacre la souveraineté du peuple, et sa liberté absolue ; c'est la Volonté de l'homme, irréfragable et libre dans son essence ; mais aussi le Destin, également irréfragable, et toujours nécessité, entraîne l'assujettissement forcé de ce même peuple ; et la Providence, irrésistible dans sa marche, commande sa soumission volontaire, et lui montre que ce n'est qu'au moyen de cette soumission qu'il peut éviter l'assujettissement. Il n'est donc pas question de dire seulement que le peuple est souverain ; il est question de dire qu'il est incliné à le devenir, et toujours empêché de l'être.

C'est pour réaliser le fantôme illusoire de cette souveraineté du peuple, que la Volonté de l'homme a imaginé les républiques.

Pour que l'établissement d'une République puisse avoir lieu, il faut un concours de circonstances qui le favorisent. Ce serait bien en vain que quelques hommes volitifs, rêvant



dans leurs cabinets des utopies républicaines, s'imagineraient follement que tous les temps sont propres à l'exécution de leurs desseins. Il y a des temps où une pareille entreprise est impossible. Pour qu'elle puisse s'effectuer, il est toujours besoin que le Destin soit vaincu, et il ne peut jamais l'être qu'autant qu'il est abandonné de la Providence.

L'histoire de la Terre prouve que le moment le plus favorable pour la fondation d'une République est celui où des colonies, éloignées de leurs métropoles, s'en séparent, ou lorsque des États subjugués par d'autres, parviennent à secouer le joug de leurs vice-rois ou de leurs gouverneurs. Dans cette situation le Destin qui domine la colonie ou l'État subjugué n'étant que secondaire, est naturellement plus faible, et cède plus facilement à la Volonté. C'est dans des circonstances semblables que se formèrent les républiques de la Grèce, après que les Thraces s'étant séparés des Phéniciens, les Grecs se séparèrent des Thraces. Carthage fut d'abord une colonie des Tyriens, et Rome une colonie des Étrusques. Nous avons vu, de nos jours, la Suisse secouer le joug des Autrichiens, et la Hollande celui des Espagnols. Plus récemment encore les colonies américaines de l'Angleterre ont abandonné leur métropole, et se sont déclarées indépendantes. Dans toutes ces occasions la Volonté a triomphé du Destin, et a pu, jusqu'à un certain point, jouir de son triomphe.

Mais les hommes, qui, trompés par ces événements dont ils n'ont pas approfondi les circonstances, se sont imaginé pouvoir les prendre pour exemple, et en faire naître de semblables, non plus dans des colonies ou dans des États subjugués, mais dans des monarchies radicales, ont commis la plus grave erreur, et occasionné les malheurs les plus grands. Ceci est une des fautes capitales de la Volonté. Cette faute a dépendu principalement de l'ignorance des historiens et des politiques, qui n'ont jamais su ni remonter aux causes ni poser les principes. La révolution tentée en Angleterre sous le voile de la religion, et celle qu'on a consommée en France sous celui de la philosophie, n'ont pas mieux réussi l'une que l'autre. Les deux Républiques, fondées avec le plus formidable appareil, cimentées par le sang de deux infortunés monarques, n'ont pas un moment soutenu le souffle du Destin ; elles se sont écroulées sous les pas de deux hommes fatidiques, auxquels elles ont servi de marchepied pour arriver au trône. Je ne puis trop recommander aux hommes volitifs de réfléchir sur ces deux événements. S'il en est encore qui regrettent une forme de gouvernement qui flatte leurs passions, qu'ils apprennent, par ces deux expériences, que cette liberté absolue, après laquelle ils soupirent, est absolument impossible dans l'état actuel des choses, et que la République même, telle que l'ont à présent les Américains, ne peut appartenir à l'Europe qu'autant que l'Europe consentira à devenir la conquête de l'Amérique, et à être une de ses dépendances.

Je ne crois pas qu'il existe un seul Européen qui voulût à ce prix être appelé républicain ; mais en supposant qu'il s'en trouvât dont l'orgueil fût assez exalté pour s'accommoder d'une pareille humiliation, je dois dire à ces hommes, ainsi préoccupés d'une idée fixe, que la République américaine, fondée sur un sable mouvant, manque de base, et ne doit son apparente stabilité qu'à l'extrême faiblesse de son destin, qui ne lui permet pas encore de faire des conquêtes extérieures ; et qui, quand il sera assez fort pour le lui permettre, la renversera infailliblement elle-même. Je désire que cette république trouve l'occasion de fonder sur de meilleures bases ses institutions et ses lois ; mais je suis forcé, par la nature de cet ouvrage, de lui dire que la seule chose qui puisse leur donner de la stabilité, l'assentiment providentiel, n'y est pas. C'est en vain que la Volonté de l'homme, toujours prompt à se déifier elle-même, voudrait persuader à ses sectateurs absolus que sa force suffit à tout :

cette assertion serait démentie par l'histoire de tous les siècles.

Voyez ce que dit Platon en proposant ses lois. Il dit qu'il faut en obtenir la sanction de l'oracle de Delphes. Sparte, Athènes, aucune des républiques grecques, ne s'étaient constituées sans faire intervenir la Divinité dans leur constitution. Rome avait un souverain Pontife dont l'influence était immense dans l'origine de cette république, puisqu'il pouvait d'un seul mot rompre les assemblées du peuple, suspendre les comices, et arrêter les affaires les plus importantes. Il est vrai que cette influence diminua beaucoup par la suite ; mais quand elle n'exista plus, la patrie de Cincinnatus était devenue celle de Sylla.

N'oubliez pas que les germes républicains, jetés en Amérique, sont le fruit d'un schisme politique dont le principal but a été de détruire l'autorité sacerdotale. Il n'existe, point de souverain Pontife dans les États-Unis, et il ne peut y en exister, à moins qu'on ne considère, selon la doctrine des quakers, chaque membre de l'Église comme capable d'en servir : doctrine tellement absurde qu'elle est même abandonnée aujourd'hui de ses propres sectateurs. En sorte que, par un renversement tout-à-fait étrange, il peut se faire que dans cette république, tous les citoyens soient religieux sans que le gouvernement ait la moindre religion ; qu'ils soient tous pieux dévots même, vertueux, probes jusqu'au scrupule , sans qu'il soit nécessaire que le gouvernement ait la moindre piété, la moindre dévotion, la moindre vertu, la moindre probité. Car le gouvernement est un être purement politique, qui n'adopte les sentiments d'aucun de ses membres, et qui surtout affecte en fait de religion une indifférence absolue. Or, comme ce gouvernement n'a au-dessus de lui aucune puissance spirituelle à laquelle il doive compte de sa conduite, et que Dieu même n'existe pas pour lui<sup>1</sup>, quoiqu'il puisse exister de différentes manières pour chacun de ses membres ; il suit de là qu'il est réellement sans religion dans sa constitution politique, et que la loi qui le constitue et qui en émane est athée, comme l'a judicieusement observé un des plus orthodoxes écrivains parmi les catholiques.

Il est possible qu'il y ait des hommes qui trouvent fort bon un pareil état de choses, et qui, profondément imbus de cette maxime de politique vulgaire, que la religion est faite pour le peuple, regardent comme le chef-d'œuvre des gouvernements celui où cette maxime est non seulement reçue en théorie, mais en pratique ; non seulement suivie en secret, mais ouvertement adoptée : cependant qu'ils modèrent un peu leur enthousiasme ; car je leur déclare qu'un pareil gouvernement est un gouvernement stérile, incapable de produire jamais rien de grand, et destiné à passer sur la terre sans y laisser la moindre trace de son existence. Mais, me dira-t-on peut-être, qu'importe que l'État soit religieux, pourvu que les citoyens aient une religion ? Ne suffit-il pas que chaque citoyen soit pieux ? La piété de chacun ne fait-elle pas la piété de tous ? Non, elle ne la fait pas. Et voici pourquoi. C'est parce que l'État est, non seulement un être physique, dépendant sous ce rapport de l'existence physique de ses membres, mais encore un être intellectuel jouissant d'une existence intellectuelle générale, qui lui est propre, laquelle ne dépend point des existences intellectuelles particulières de ses membres, mais bien de ses lois constitutives ; et si ces lois sont athées, elles ne peuvent lui donner que l'athéisme pour principe, quand même ceux qui les auraient faites seraient les plus pieux des hommes.

Les politiques vulgaires commettent à cet égard la faute la plus grave. Ils s'imaginent que la religion qui est individuellement semée dans la masse du peuple suffit à la nation, sans penser qu'il n'est point de l'essence de la lumière de jaillir du bas en haut, mais, au contraire,

de descendre du haut en bas. S'il y avait un choix à faire entre ces deux alternatives, de mettre la force de la religion ou dans le gouvernement ou dans le peuple, il ne faudrait pas hésiter à la mettre dans le gouvernement. La Religion est un principe de vie, une lumière ; il faut bien se garder d'en faire un ressort, un levier, inutile quand on ne s'en sert pas, et presque toujours nuisible quand on s'en sert. La Religion n'est point une chose dont on doive se servir, mais une chose, au contraire, qu'on doit servir.

Les deux chapitres où Montesquieu et Rousseau ont parlé de la religion, sont les plus faux et les plus mauvais de tous leurs ouvrages. On voit, à travers l'embarras de leur diction et l'obscurité de leur pensée, qu'ils sentent également que c'est là le point par où s'écroulent leurs systèmes. Ils ne peuvent pas entièrement repousser la Vérité qui leur crie que nul gouvernement ne peut exister sans religion ; et néanmoins ils se la dissimulent, et ils la dissimulent tant qu'ils peuvent à leurs lecteurs, pour que la loi volitive ou républicaine, qu'ils ont évidemment mise au-dessus de toutes les autres, puisse rester athée, comme ils l'ont faite. Quelle contradiction ! Quelle funeste erreur ! Ils veulent tous les deux la république, et ils ne sentent pas que cette forme de gouvernement, étant incessamment menacée de dissolution, aurait besoin, plus qu'une autre, d'une puissance supérieure qui la maintînt dans l'unité. Mais la Religion ne pouvant entrer dans le gouvernement républicain sans y restreindre la souveraineté du peuple, leur idole favorite, ils ont mieux aimé laisser intacte cette idole, et courir tous les autres risques, en fondant ce gouvernement sur une loi purement volitive.

Aussi, soyez certains d'une chose : les Républiques anciennes, telles que celles d'Athènes, de Carthage et de Rome, ont pu, à la faveur du principe vital qu'elles avaient reçu à leur origine, vivre cinq ou six siècles ; mais cette vie politique, déjà très courte, sera fort abrégée dans les Républiques modernes, où ce principe n'est point admis.

## Notes du Chapitre

<sup>1</sup> Je dis que Dieu n'existe pas pour un pareil gouvernement, toujours politiquement parlant, parce que ce gouvernement ne fait entrer l'idée de Dieu dans aucun de ses actes politiques.

## CHAPITRE III.

*La Volonté de l'homme mise au-dessus de la Providence dans les Républiques. Mesures qu'elle prend pour dominer le Destin. Origine de l'esclavage domestique. Différence de cet esclavage avec le servage féodal et la captivité militaire. Réflexion à cet égard.*

**L**a Volonté de l'homme, qui a tant fait d'efforts pour rester maîtresse absolue de l'univers, a fini par éloigner tout-à-fait la Providence de la forme de gouvernement qui lui appartient. Les Républiques modernes qui se sont fondées, ou qui ont essayé de se fonder sous son influence, ont non seulement secoué le joug de l'autorité sacerdotale, mais ont encore réduit cette autorité jusqu'à n'être plus considérée que comme une institution ordinaire, dont les membres, soumis à la souveraineté du peuple, et dépendants de lui comme tous ses mandataires, ont dû recevoir un salaire à l'instar des autres officiers civils ou militaires : en sorte que les délégués de la Providence sont devenus ceux du peuple, et ont été payés pour continuer à lui répéter de certaines cérémonies de culte auxquelles il était habitué. Dans les états où on a bien voulu admettre les prêtres au nombre des représentants de la nation, ce qui a été souvent très difficile, à cause des conditions de fortune qu'on a exigées, ces prêtres n'ont plus été admis comme prêtres, mais seulement comme citoyens, à cause d'une des conséquences de la loi volitive, qui a donné lieu à cette maxime singulière : qu'un homme est citoyen avant d'être prêtre ; ce qui n'est assurément pas vrai, en prenant le nom de citoyen dans le sens que lui donne Rousseau ; car on est homme avant d'être citoyen ; et puisqu'un homme, suivant les raisonnements de cet écrivain, ne peut jamais être lié par aucun contrat auquel il n'a pas donné son adhésion, il peut aussi-bien choisir d'être prêtre avant d'être citoyen, que citoyen avant d'être prêtre.

Mais ceci passait dans les Républiques modernes pour une maxime tellement irréfragable, qu'il n'y avait pas jusqu'à la ville de Genève, dont la constitution aurait dû être théocratique, si elle avait visé à être quelque chose, où cette maxime ne sortît son plein effet. Les pasteurs, hors de leurs consistoires, n'avaient pas une influence différente de celle des moindres artisans ; et quand ils étaient membres du grand ou du petit conseil, ils y étaient confondus avec les marchands de toile ou les fabricants de montres. On appelait cette confusion des puissances, égalité des droits. A Venise, dont l'esprit était entièrement opposé à celui de Genève, on ne différait pas d'opinion sur ce point ; ce qui prouve que ce n'était ni la diversité des formes aristocratiques ou démocratiques, ni celle des cultes opposés, qui opéraient sur ceci, mais la Volonté de l'homme toute seule. Cette Volonté, ayant voulu dominer la Providence, l'avait en apparence assez facilement dominée.

Il ne restait à dominer que le Destin ; mais ceci était un peu plus difficile, parce que la soumission que demande la Providence devant être libre, peut être facilement refusée ; tandis que l'assujettissement dont menace le Destin, étant forcé, ne peut pas être aussi facilement éludé.

Les Républiques anciennes s'étaient épuisées en combinaisons plus ou moins fortes, plus ou moins ingénieuses, pour échapper la fatalité du Destin ; tandis qu'au contraire elles avaient laissé un assez libre accès à l'action de la Providence, en accordant beaucoup d'influence aux

oracles des Dieux. Il n'en faut pas davantage pour donner une haute idée de leur science, et prouver qu'ils connaissaient, au moins d'une manière confuse, l'action des trois grandes puissances de l'Univers. Il est remarquable que les modernes ont agi à cet égard d'une manière inverse. On dirait, en lisant leurs constitutions républicaines, que, tout imbus de leurs forces, ils se sont crus au-dessus de toute fatalité, et n'ont dirigé leurs efforts qu'à se garantir des influences religieuses. Un prêtre leur a paru plus redoutable que cent soldats, et une prophétesse comme la mère Théos, plus pernicieuse que toutes ces tricoteuses des Jacobins.

La plus forte garantie que les anciens eussent trouvée pour assurer la stabilité des Républiques, était l'esclavage d'une partie du peuple. Les hommes libres, qu'on appelait citoyens, étaient servis par cette partie du peuple esclave, qui cultivait les terres pour eux, et remplissait les autres fonctions pénibles. Ce moyen terrible avait une grande efficacité cachée : l'esclavage, en partageant en deux parties la population d'un état, rompait le cours du Destin, et lui ôtait par ce partage la moitié de ses forces ; car on sent bien qu'un ilote, de quelques facultés animiques qu'il fût doué, à Lacédémone, ne pouvait jamais inquiéter la liberté de cette ville. La Volonté de l'homme, en créant ce Destin factice appelé esclavage, s'était donc emparée d'une partie de la puissance du Destin, qu'elle avait tournée contre lui. Tous les hommes que le sort faisait naître parmi les esclaves, ou que la Volonté y poussait par ses lois ou par ses ruses, étaient autant de victimes dont la somme de liberté perdue tournait au profit de ceux qui en jouissaient. Les modernes, qui n'ont plus cette ressource, ne peuvent y suppléer que par la grande inégalité des fortunes, qui crée la misère et la domesticité. Mais le cours du Destin, loin d'être rompu par cette inégalité, n'en est arrêté un moment que pour être rendu plus impétueux ensuite ; car les lois républicaines consacrant l'égalité des droits, les hommes pauvres que la nature a doués l'un caractère audacieux, ne voyant que la pauvreté pour unique obstacle à leur ambition, cherchent à en sortir par tous les moyens imaginables, et présentent aux factieux des instruments aussi sûrs que dociles.

On doit tirer de ce que je viens de dire cette importante conclusion, que l'esclavage n'est ni l'ouvrage du Destin, ni celui de la Providence ; mais bien l'ouvrage de la Volonté toute seule, qui, comme je l'ai dit, crée un Destin factice pour l'opposer au véritable Destin ; et n'ayant à disposer que d'une certaine somme de liberté, en dépouille quelques hommes qu'elle abandonne, pour en enrichir quelques autres qu'elle protège. C'est donc dans les Républiques que l'esclavage a été pour la première fois établi en système, et rendu légal par les lois qui l'ont fondé. Avant cette époque il était seulement le résultat de la guerre, et pesait sur l'ennemi vaincu. Il n'y avait point d'autre loi que celle de la force qui le consacrait : aussi ne pouvait-il point être appelé légal comme j'ai appelé celui qui avait lieu dans les Républiques. Si l'on veut y faire réflexion, on verra que la différence qui existait entre ces deux esclavages était énorme.

Dans l'esclavage militaire, celui que le sort des armes soumettait à son ennemi subissait le joug de la force, obéissait par contrainte, et n'avait garde de faire de son obéissance un devoir, et de son devoir une vertu. Son maître était évidemment son ennemi. La force l'avait soumis, la force pouvait le délivrer. Il ne fallait qu'une victoire de ses compatriotes pour le remettre en liberté. Il ne formait point une caste particulière ; ou bien quand cela arrivait, comme dans les grandes conquêtes, lorsque des nations entières étaient soumises, alors le système féodal s'établissait, et avec lui le servage des terres ; mais ceci était un esclavage d'une certaine forme qui n'avait aucun rapport avec l'esclavage domestique. Un serf n'était

point un esclave proprement dit : c'était un homme qui, ayant été dépouillé de ses droits de propriété par le sort des armes, reconnaissait un maître terrien, et se trouvait forcé à lui consacrer une partie plus ou moins considérable de son travail. A l'époque où les Goths envahirent l'Empire romain, l'esclavage domestique qu'ils y trouvèrent établi modifia un peu l'ancienne féodalité des Celtes, et y fit entrer quelque chose de cet esclavage ; mais malgré ce mélange, il fut toujours facile de distinguer un esclave proprement dit, d'un serf, et un serf d'un captif. La captivité était le résultat pur et simple de la guerre ; elle n'avait point d'autre garantie que la force. Le servage était la suite d'une convention faite entre le vainqueur et le vaincu, d'après laquelle le vaincu consentait à l'abandon d'une partie de sa propriété pour conserver l'autre. L'esclavage était l'effet d'une loi, qui statuait sur l'homme en lui-même, et réglait quand et comment un citoyen serait dépouillé de sa liberté, quand et comment il pourrait se vendre ou être vendu. Dans cette espèce d'esclavage, particulier aux Républiques, la loi qui en consacrait le principe faisait un devoir de l'obéissance, et l'obéissance devenait une vertu. Un esclave ne pouvait point, sans crime, chercher à recouvrer sa liberté par d'autres moyens que par ceux autorisés par les lois. La morale qu'on lui inculquait dès l'enfance était le respect et même l'amour de ses chaînes. On allait jusqu'à lui dire que l'esclavage était ennobli par les vertus de l'esclave ; que cet état avait de singulières douceurs, toutes puisées dans cette satisfaction intérieure qui dépend de l'accomplissement de ses devoirs ; et qu'à l'abri des soucis et des alarmes qu'entraîne avec soi l'exercice de la liberté, un esclave était bien souvent plus heureux que son maître. Ainsi, par une bizarre inconséquence, il fallait, dans un tel état de choses, que le législateur inspirât à la fois du respect pour les chaînes qu'on portait, et de l'horreur pour celles qu'on ne portait pas. Il y était obligé par la singulière connexion qui existait entre l'esclavage et la liberté, et l'inévitable force qui entraînait d'un état à l'autre. Il est difficile de citer en Grèce un homme distingué qui n'ait pas été esclave, ou qui n'ait pas couru risque de le devenir. Dans l'origine de la République romaine, un père avait le droit de vendre jusqu'à trois fois ses enfants. Le débiteur insolvable y devenait l'esclave de son créancier. A Athènes, le moindre défaut de paiement dans l'impôt entraînait la perte de la liberté. On sait que Xénocrate, le successeur de Platon, le chef de l'Académie, fut vendu sur la place publique, et acheté par Démétrius de Phalère. Dans cette Grèce si fière de sa liberté, on ne pouvait passer d'une ville à l'autre, voguer un moment sur les mers qui en baignaient les côtes, sans risquer de devenir esclave. Le célèbre Diogène éprouva cet inconvénient, ainsi qu'une foule d'autres.

On doit voir, d'après ces exemples, que je pourrais beaucoup étendre, si je ne croyais pas inutile de répéter des choses que tout le monde sait, que l'esclavage domestique des Républiques ne doit point être confondu avec l'esclavage militaire des Empires ni avec le servage terrien des états féodaux. Rien ne se ressemble moins. L'esclavage domestique était, je le répète, l'effet d'une loi fondamentale, sans laquelle le gouvernement républicain véritable n'aurait pas pu exister. Je dis véritable, parce qu'on s'est accoutumé à le confondre avec l'Emporocratie moderne, qui en diffère essentiellement. Cette loi fondamentale n'ayant pas pu être renouvelée en Europe, depuis que le christianisme s'y est établi, l'absence de l'esclavage domestique y a empêché et y empêchera toujours la consolidation des Républiques. On y a vu celle d'Angleterre et celle de France, auxquelles leurs fondateurs avaient voué l'éternité, ne pas atteindre au deuxième lustre.

C'est, au reste, par un bienfait de la Providence, que toute espèce d'esclavage a disparu. On aurait voulu vainement, tant à Londres qu'à Paris, en rappeler le principe ; on ne l'aurait



pas pu. Quelque chose de plus fort que la Volonté de l'homme s'y serait opposé. Cette volonté agissait pourtant en différents temps, et s'armait de divers moyens. A Londres, elle se parait des couleurs de la Religion, et poussait le zèle jusqu'au fanatisme ; à Paris, elle embrassait le philosophisme du siècle, et portait l'incrédulité jusqu'à l'athéisme. On aurait cru que ce qu'elle n'avait pas osé d'un côté, elle l'oserait de l'autre. Point du tout. Le fanatisme religieux et le philosophisme cynique se sont rencontrés en ce point, qu'ils n'ont pu ni l'un ni l'autre rappeler le principe de l'esclavage domestique, qui était pourtant indispensable à leurs desseins.

S'il se trouve un lecteur dont la vue soit assez ferme pour atteindre à de certaines profondeurs, voilà une occasion pour lui de voir comment agit la Providence sur la Volonté de l'homme, sans enfreindre en rien la loi de liberté qu'elle lui a donnée. Il n'a besoin pour cela que de chercher à découvrir le motif secret et puissant qui empêchait les Puritains d'Angleterre et les Jacobins de France, si opposés de système religieux, de jeter les chaînes de l'esclavage domestique sur leurs ennemis, au lieu de les envoyer à l'échafaud ; ce n'était pas la force qui leur manquait. La mort était bien à leurs ordres : pourquoi l'esclavage n'y était-il pas ? Les anciens n'auraient pas hésité. La raison pour laquelle ils ne le firent pas, très difficile à expliquer, peut néanmoins se renfermer dans cette formule logique : c'est qu'il y a des choses que la Volonté de l'homme, pouvant vouloir, ne veut pas vouloir. L'opposition que cette Volonté éprouve dans sa propre essence tient à la marche universelle des choses, qui les change de nature, et qui fait, par exemple, que pour nous les captifs ne sont plus que des prisonniers de guerre, les serfs que des fermiers, et les esclaves que des domestiques. Tâchez de réfléchir sur ce point, politiques imbus des préjugés de Montesquieu ou de Rousseau, et sachez bien que là où il y a impossibilité de vouloir des esclaves, il y a impossibilité de faire des Républiques pures.

## CHAPITRE IV.

*Autres mesures que prend la Volonté pour dominer le Destin, dans les Républiques ; comment elles échouent. Amalgame tenté entre la Volonté et le Destin, dans les Républiques modernes. Origine de l'Emporocratie. Quel est son ressort.*

**M**ais cette loi de l'esclavage domestique, cette loi terrible qui eût forcé Platon lui-même à renfermer toutes ses vertus républicaines dans l'accomplissement de ses devoirs d'esclave, s'il n'avait pas été racheté par Nicetès, cette loi qui dicta le manuel d'Épictète, n'était pas encore le seul moyen que la Volonté de l'homme eût imaginé pour contrebalancer la fatalité du Destin, toujours opposée à son action. Athènes avait sa fameuse loi de l'ostracisme, en vertu de laquelle on condamnait au bannissement celui qui s'élevait au-dessus des autres par trop de talents ou de célébrité. Il y avait Rome des censeurs rigides, qui forçaient chaque citoyen de rester à son rang, et qui châtiaient, comme des fautes contre les mœurs, toutes les démonstrations de fortune ou de talent qui pouvaient blesser le vulgaire. Comme dans cette dernière république la Volonté démocratique n'avait pas pu empêcher le Destin de se manifester dans l'établissement d'une sorte d'aristocratie sénatoriale, on y avait imaginé les tribuns du peuple, pour en arrêter les empiétements. Les éphores de Sparte avaient été également posés pour examiner la conduite des deux rois, ou plutôt des deux généraux de cette république, et pour en contrôler tous les actes. Ces précautions, et beaucoup d'autres qu'il serait trop long de citer, n'empêchèrent pas ces républiques de se dévorer elles-mêmes et de succomber avant le temps sous les coups du Destin. Malgré les lois de l'ostracisme, Athènes éprouva la tyrannie de Pisistrate ; et Rome, souvent ensanglantée par ses tribuns, n'échappa point aux proscriptions de Sylla. L'institution de la dictature, qui faisait sa sûreté tant que la Volonté domina le Destin, fit sa perte dès que cette domination cessa.

En général, tous les efforts des anciens tendaient dans l'établissement du système républicain à briser partout l'influence du Destin, c'est-à-dire à faire que rien d'assez puissant ne pût se présenter, soit dans la fatalité des choses, soit dans la fatalité des hommes, pour que la Volonté n'eût des moyens suffisants et tout prêts pour le détruire à l'instant. Les législateurs s'étaient flattés de soutenir sans cesse cette supériorité de la Volonté sur le Destin ; mais ils se trompèrent en ce point, qu'ils avaient compté sur une permanence d'unité dans l'action de la Volonté, qui ne s'y trouve pas. Il faudrait, pour que le système républicain durât, que la puissance volitive qui le fonde ne se divisât point ; mais, comme il est de l'essence de cette puissance de se diviser, le génie consiste à trouver le moyen qui empêche cette division, ou qui du moins la retarde beaucoup.

Quoique les modernes aient agi d'une manière opposée aux anciens, et qu'ils se soient jugés plus sages, ils sont loin pourtant d'avoir vu la difficulté où elle est réellement. Ils ont cru qu'il n'était pas tant question de dominer le Destin en s'opposant constamment à sa marche, qu'en s'emparant adroitement de ses effets pour le dominer. Ils ont conçu, sans s'en douter peut-être l'idée singulière de former une sorte de fusion de la Volonté et du Destin, un amalgame de la liberté de l'une avec la nécessité de l'autre, de manière à



obtenir un ensemble qui ne fût ni tout-à-fait fatidique ni tout-à-fait volitif, mais qui tint de l'essence de tous les deux. Cette idée, qui a été réalisée de plusieurs façons, a paru le grand œuvre de la politique, et quelques esprits libéraux, trop préoccupés pour voir le vice d'un pareil gouvernement, ont crié au miracle.

J'ai déjà fait remarquer que parmi les choses extraordinaires qui se passèrent en Europe au moment où l'ébranlement politique causé par la chute de l'Empire de Charlemagne, laissa à tous les membres féodaux de ce grand corps la possibilité de se rendre souverains dans leurs domaines, il se trouva une certaine quantité de villes qui, n'ayant point de chefs militaires en position d'y saisir l'autorité, tombèrent aux mains de leurs chefs ecclésiastiques ou civils, et formèrent, sous les lois de leurs évêques ou de leurs magistrats municipaux, de sortes de petits États, dont le gouvernement insolite, sans modèle dans l'antiquité, ne pouvait être comparé à rien. Ces villes, qui s'intitulaient impériales, et qui voulaient être protégées par les empereurs, prétendaient, par une inconcevable bizarrerie, ne dépendre en rien de ces monarques. Elles finirent même par se soustraire tout-à-fait à leur juridiction, et prirent le nom de Républiques<sup>1</sup>. Ces prétendues républiques, qui n'avaient rien de républicain que le nom, furent d'abord des municipalités féodales, et plus tard de véritables Emporocratie<sup>2</sup> ; c'est-à-dire des États où le commerce, considéré comme l'un des mobiles du gouvernement, en fait la principale force. L'union des villes hanséatiques, opérée au milieu du treizième siècle, offrit même une sorte de grandeur ; et ces villes auraient pu prétendre à quelque célébrité, s'il était de l'essence du commerce de donner autre chose que des richesses sans éclat.

Le plus grand effort de l'Emporocratie se fit en Hollande, lorsque cette contrée, ayant secoué le joug des Espagnols, offrit le spectacle singulier d'une compagnie de commerçants, qui, sujets d'un côté et souverains de l'autre, étaient censés recevoir des lois tandis qu'ils en donnaient ; et qui, constituant un état dans l'État, déployaient une puissance maritime considérable, entretenaient des troupes de terre et de mer, faisaient la guerre et la paix en leur propre nom, et envoyaient au loin des agents diplomatiques, des officiers militaires et civils. Cette institution, imitée en Angleterre, y a parfaitement réussi ; tandis qu'elle n'a eu aucun succès en France. Quelques écrivains politiques, du nombre desquels est Raynal, ont fort gémi sur la chute de notre Compagnie des Indes ; mais ils n'ont pas vu que cette institution emporocratique ne convenait pas du tout à l'esprit national des Français, qui n'est point mercantile, ainsi que je crois l'avoir dit, mais agricole. L'Angleterre a pu, à la faveur de sa Compagnie des Indes, donner à son gouvernement la forme extraordinaire qu'il a, cette forme où les principaux éléments de la monarchie et de la république paraissent confondus, tandis qu'ils ne sont que mêlés, et dans laquelle on a eu la prétention d'entraîner dans le même tourbillon la Nécessité et la Liberté, le Destin et la Volonté de l'homme.

Voilà ce que j'appelle une Emporocratie. C'est l'espèce de gouvernement dont je parlais tout à l'heure, objet de l'admiration de quelques écrivains préoccupés d'une idée fixe, dont ils n'ont pas senti la faiblesse. Montesquieu est le premier en France qui ait donné le ton sur ce point, et malheureusement madame de Staël l'a suivi. J'en suis fâché pour elle. Elle était susceptible, par les hautes facultés de son intelligence, de s'élever à de plus nobles conceptions. Rousseau n'a pas été dupe des apparences ; il a bien senti que ce gouvernement tant vanté ne réalisait aucune des espérances qu'il avait données. Le considérait-il comme républicain, il voyait le peuple sans liberté, sans puissance, sans considération, sans voix dans ses propres affaires, turbulent sans objet, servile sans nécessité, livré à une misère de

plus en plus croissante, qui, dévorant le peu de vertu qui lui restât, le rendait tour à tour factieux ou vénal. Le voulait-il regarder comme monarchique, il voyait un roi sans force, sans autorité, sans grandeur, obligé de suivre dans l'intérieur même de son palais le mouvement de son ministère, subordonné lui-même à celui d'un parlement composé des éléments les plus hétérogènes, lequel toujours flottant entre la crainte de l'opinion et l'attrait de la faveur, ne savait jamais s'il voudrait le lendemain ce qu'il avait voulu la veille.

Mais peut-être ce gouvernement est-il aristocratique. Alors si l'on cherche ce corps d'aristocrates, dont la puissance, élevée sur celle du peuple et du roi, se présente à l'imagination comme un colosse, on voit avec étonnement qu'il n'y en a point. La Chambre des Pairs, qui devrait être ce corps, contrainte par sa position équivoque de suivre le mouvement du ministère, lui donne une force qu'elle ne partage pas ; car si c'est elle qui le soutient, ce n'est pas elle qui le crée ; cette prérogative appartient à la Chambre des Communes, qui, formée sous l'influence du ministère, ne peut l'abandonner sans exposer l'État, et sans s'exposer elle-même aux catastrophes les plus violentes. On dirait, d'après cela, que le gouvernement résidant tout entier dans le ministère, ce ministère doit être revêtu d'un immense pouvoir ; et que, si par hasard il est conduit par un premier ministre habile, ce premier ministre doit être le plus puissant Potentat du Monde ; eh bien ! Point du tout. Ce premier ministre, chancelant sous un énorme fardeau, toujours en butte aux traits d'une opposition violente, qu'il est obligé de respecter alors même qu'elle ne la respecte pas, ne marche qu'avec une extrême fatigue vers un but qu'il ne saurait manquer sans honte, et qu'il n'atteint jamais avec gloire. De quelque génie qu'il soit doué, il ne peut résister à une baisse de fonds publics qu'il n'a pas prévue. Une banqueroute arrivée dans la cité, ébranle son crédit ; l'opération la plus importante échoue par l'impéritie d'un banquier. Accoutumé à acheter les hommes à prix d'argent, à marchander le talent et même la vertu, il se laisse pénétrer d'un mépris profond pour l'humanité ; et comme il ne voit rien de grand autour de lui, il ne fait aucun effort pour le devenir lui-même.

Cependant où se cache donc la force qui fait mouvoir ce colosse maritime ? Cette force se cache dans son crédit. Voilà le ressort magique qui lui fait exécuter ces mouvements formidables dont le Monde est étonné. Voilà ce ressort commercial dont les Anciens n'avaient pas la moindre idée ; cette invention merveilleuse dont j'ai parlé, et dans laquelle se sont épuisées les combinaisons du génie moderne. Sa seule présence annonce une Emporocratie. Il est le principe de cette sorte de gouvernement, comme la Volonté est celui des républiques, et le Destin celui des monarchies. C'est dans le crédit que la Liberté et la Nécessité sont supposées s'être réunies. Son nom, qui signifie une chose à laquelle on ajoute foi sur le témoignage d'autrui, exprime parfaitement le sens qu'on doit y attacher<sup>3</sup>. Cette foi qui repose sur des objets matériels et physiques, et qui en détermine l'existence fictive, quand même ils n'existent pas, a aussi sa superstition et son fanatisme. Sa superstition, en ce qu'elle admet pour faits certains des nullités positives, comme quand elle attache une valeur à ce qui n'en a pas, ou qu'elle reçoit comme indubitable ce qui est plus qu'hypothétique ; son fanatisme, en ce qu'elle se dissimule à elle-même le vide de ses doctrines fantastiques, et que, dans la terreur où elle est de cesser de croire, ce qui la réduirait au néant, elle fait des efforts de plus en plus violents, et pour paraître croire ce dont elle doute, et pour forcer les autres à y croire.

Ce ressort physique, qui dans tous les gouvernements emporocratiques tient la place des principes intellectuels qui y manquent, supplée tant bien que mal à leur action. Il est

l'ouvrage de la Volonté, et opère dans ces gouvernements constitués de main d'homme le même effet que le ressort d'une montre opère sur cette espèce d'horloge : il en fait marcher tous les rouages, et y détermine un mouvement artificiel qui, au premier coup d'œil, paraît celui de la Providence ou celui du Destin ; mais ce mouvement n'est rien moins que cela ; il doit, au contraire, lutter sans cesse contre eux, et opposer ses forces factices et bornées à leurs forces essentielles et sans bornes : ce qui ne peut se faire sans nécessiter à des époques quelconques une tension nouvelle, un remontement du ressort, dont cette machine est plus ou moins ébranlée, et qui finit toujours par l'user et la détruire.

Ce qui plaît surtout à l'homme volitif dans ce gouvernement factice, c'est son ouvrage : il s'admire dans l'œuvre de ses mains, et, sans en prévoir les inconvénients, en proclame les avantages. Lorsqu'on lui fait observer que le Destin y est forcé, et que la Providence en est absente, il répond avec orgueil : Qu'importe cela ? Tout n'en marche pas moins. Sans doute tout marche, mais tout marche comme dans une machine ou un habile artiste aurait copié les mouvements de l'Univers. Vous avez une horloge fort bien faite où, pour un certain temps, dans l'absence du soleil même, vous pouvez calculer la hauteur de cet astre sur l'horizon, et pour régler vos affaires domestiques, savoir à peu près l'heure qu'il est. Mais, dites-moi, est-il un homme assez ignorant pour préférer cette copie, si parfaite qu'elle soit, à l'Univers lui-même, pour ne sentir pas qu'une telle machine n'est belle que par comparaison, et que son existence même en prouve une autre sur laquelle elle a besoin de se régler ? Que diriez-vous d'un horloger qui viendrait froidement vous assurer, parce qu'il a fait une bonne montre, qu'on peut dorénavant se passer du soleil pour mesurer le temps et déterminer le retour des saisons ? Vous ririez de pitié sans doute, et l'enverriez aux Petites-Maisons. Le langage de l'orgueilleux mécanicien ne différerait pas cependant de celui de l'insensé politique qui, voyant avec admiration un gouvernement mécanique dans lequel on est parvenu à suppléer pour un temps l'action de la Providence, et à y contraindre celle du Destin, vous proposerait de vous passer pour toujours de ces deux puissances, et à établir partout un pareil gouvernement.

Mais c'est en vain qu'en fermant volontairement les yeux à l'évidence, vous voudriez suivre les idées de ce politique ; vous ne le pourriez pas. Le ressort du gouvernement emporocratique, le crédit, n'est point de nature à être forgé partout, ni posé indifféremment. Il faut qu'une nation essentiellement mercantile en fournisse les éléments, et que la puissance maritime le raffermisse ou le remonte quand il est détendu. Les lieux où ce ressort s'est montré avec le plus de force et d'avantage ont toujours joui de cette double prérogative. Les villes d'Italie qui l'ont possédé, celles de Flandre, la Hollande, l'Angleterre, et enfin les États-Unis d'Amérique, ont été ou sont encore des états commerçants et maritimes. Quand on se contente d'envisager superficiellement la France, et qu'on ne la voit que sous de certains rapports géographiques, on peut croire qu'elle est aussi susceptible d'admettre ce ressort, et de devenir une Emporocratie comme l'a été la Hollande, ou comme le sont encore l'Angleterre et les États-Unis ; mais si l'on veut examiner plus avant la nature de son territoire, et surtout se pénétrer de l'esprit particulier de ses habitants, on verra qu'elle est agricole d'un côté, et guerrière de l'autre ; ce qui lui donne des alternatives de repos et de mouvement, qui, frappant les yeux de l'observateur, ont fait souvent taxer les Français d'inconstance. Quoique l'agriculture conduise au commerce, et l'habitude guerrière à la marine, le commerce ni la marine ne peuvent jamais être le but des Français, mais seulement leur moyen ou d'augmenter les produits de leur agriculture, ou d'étendre leurs conquêtes,

afin d'arriver soit au repos que donne la fortune, soit à l'éclat que procure la victoire. De tous les peuples européens, il n'y en a pas un seul qui chérisse autant le plaisir ou la gloire. Ces dispositions, qui pourraient lui faire adopter le ressort emporocratique, si ce ressort était de nature à être présenté tout fait, l'ont empêché et l'empêcheront éternellement d'avoir assez de persévérance pour le créer. Le crédit, tel que je l'entends<sup>4</sup>, n'est point une chose qui naisse tout à coup au milieu d'une nation ; ce n'est pas le fruit d'un enthousiasme passager ; c'est le produit d'un calcul lent et réfléchi dont le peuple français est incapable. Ce peuple peut bien s'engouer un moment du système de Law, donner à un frivole papier la valeur nominale de l'argent ; mais il faut que les chances auxquelles il s'expose soient rapides. S'il a le temps de réfléchir, toute l'illusion est détruite. La réflexion ébranle en lui la croyance ; et, dans ce qui a rapport au crédit emporocratique, il faut, au contraire, qu'elle l'affermisse.

Un État agricole et militaire incline nécessairement vers le Destin, qui y appelle la monarchie. Il faut un violent effort de la Volonté pour que la république puisse s'y établir. Si elle s'y établit comme chez les Grecs et chez les Romains, c'est toujours sous la forme d'une République pure, dans des circonstances favorables, et avec les conditions que j'ai indiquées. Si, dans un pareil État, on voulait créer brusquement une Emporocratie, le ressort qu'on y mettrait pour en faire mouvoir les rouages, exposé aux attaques du Destin, serait brisé en quelques moments.

## Notes du Chapitre

<sup>1</sup> Par le traité de Constance, en 1183.

<sup>2</sup> Voyez la note qui termine le chapitre IV du Livre V.

<sup>3</sup> Considérez que le sens donné au mot crédit est ici plus étendu que ce mot ne l'exprime ordinairement. Je n'entends pas seulement par le mot crédit la faculté que peut avoir un gouvernement d'emprunter des sommes plus ou moins considérables, mais cette sorte de sécurité qu'il inspire à cause des appuis extérieurs et des ressources qu'on lui voit ou qu'on croit lui voir. Le crédit du Gouvernement anglais ne lui vient pas de lui-même, mais il le revoit de la puissance commerciale qui est hors de lui. Un crédit intérieur, comme celui d'une monarchie constitutionnelle, la France, par exemple, ne peut servir de ressort cette monarchie, par la raison que la chose mue et la chose mouvante ne peuvent être la même. Il faut donc que le crédit emporocratique soit extérieur, et vienne au gouvernement d'une puissance indépendante en quelque sorte de lui, qu'il appuie et dont il est appuyé.

<sup>4</sup> Voyez la dernière note.

## CHAPITRE V.

*Principe du gouvernement monarchique. Le Destin y domine la Volonté. Ce gouvernement est naturel à l'homme, surtout à l'homme de couleur jaune. La Race blanche incline vers la République ; pourquoi. Origine du gouvernement impérial et féodal. Principe du gouvernement théocratique. Mouvement des trois puissances.*

**M**ontesquieu, qui avait établi pour principe des républiques la vertu, veut que celui des monarchies soit l'Honneur : en sorte que les devoirs qu'un citoyen remplit dans l'un de ces gouvernements par amour de la patrie, un sujet les accomplit de l'autre par un certain sentiment d'amour-propre qui lui fait trouver de la gloire dans son obéissance. Tout cela est assez vague ; et, comme je l'ai déjà remarqué, ne touche point au principe qui crée le gouvernement, mais bien à la conséquence qui en découle. Les républiques ont leur principe dans la Volonté de l'homme, qui domine le Destin : les monarchies ont le leur dans le Destin, qui domine la Volonté de l'homme.

Lorsque la Volonté domine absolument le Destin, la souveraineté du peuple est reconnue, et avec elle la liberté et l'égalité des citoyens. Nul n'a le droit d'invoquer le passé pour se créer un avenir ; tous les emplois sont électifs ; il n'existe point de rang, point de distinction, point de privilège hors de ceux que donne l'emploi. La Volonté, qui dispose de tout, peut tout édifier et tout détruire ; elle apporte toute sa force à ce que le Destin ne soit rien, et que toutes ses conséquences politiques soient nulles.

Lorsque c'est, au contraire, le Destin qui domine absolument la Volonté, les hommes naissent ce qu'ils doivent être, maîtres ou sujets, inégaux en droits, en fortune comme en puissance. Leur avenir est toujours une conséquence du passé. L'hérédité du trône est la première loi du Destin, celle de laquelle toutes les autres reçoivent leur forme. Les lignes de démarcation qui divisent les hommes par castes, sont d'autant plus fermes que le Destin est plus fort. Ceux qui commandent naissent pour commander ; ceux qui obéissent sont nés pour obéir. Le Destin qui dispense les rangs ne souffre jamais que la Volonté de l'homme les intervertisse. Toutes les institutions qu'il crée sont dirigées vers ce but unique, d'empêcher cette Volonté de rien changer à l'ordre établi, et d'être rien par elle-même.

Telles seraient les formes générales des républiques et des monarchies pures, s'il était possible que la Volonté dominât absolument le Destin, ou que le destin dominât absolument la Volonté. Mais cette domination absolue d'une puissance sur l'autre est impossible. La Providence, qui veille au maintien de l'Univers, ne le permet jamais, parce que, si d'un côté la Volonté restait entièrement triomphante, elle jetterait tout dans la confusion par trop de mouvement ; et que de l'autre, si le Destin restait seul victorieux, il ferait rapidement rétrograder toutes choses par trop de repos. Il est donc nécessaire que les deux principes se mêlent pour se modifier l'un l'autre, et corriger ce que leur action aurait de trop véhément ou de trop stationnaire, si elle était abandonnée à sa propre nature.

A présent que nous connaissons bien les principes de ces deux formes principales de gouvernement, la république et la monarchie, nous devons tirer de cette connaissance une induction simple et naturelle : c'est que la république qui dépend de la Volonté de

l'homme a toujours besoin d'un effort pour s'établir, tandis que la monarchie qui découle du Destin, étant un résultat de la force des choses, s'établit toute seule, et n'a besoin que du développement de l'État social pour se développer avec lui. Remarquez bien ceci, je vous prie ; et considérez que l'histoire du Monde le confirme. Une république est toujours l'ouvrage d'une révolution. La Volonté de l'homme qui l'a créée ne peut pas l'abandonner un instant à elle-même sans qu'elle périclisse, ou sans qu'elle retombe dans la monarchie d'où elle a été tirée. La monarchie est donc le gouvernement naturel à l'homme, le gouvernement fatidique que lui donne le Destin.

Quand on découvrit l'hémisphère occidental, auquel j'ai donné le nom de Colombie, à cause de Colomb qui y aborda le premier, on y trouva la royauté établie, partout où la civilisation avait fait d'assez grands progrès pour l'amener. Il y avait des Caciques à Haïti, des Incas au Pérou, et une sorte d'Empereur au Mexique. Les deux seuls gouvernements réguliers qui se fussent constitués sur le continent étaient monarchiques. Celui du Pérou avait reçu de l'Asie ses formes théocratiques ; et celui du Mexique, ses formes impériales et féodales de l'Europe.

Il est à remarquer que les peuples de l'Asie ont été de tout temps gouvernés par des rois, et que ce n'est qu'avec de grandes difficultés que les formes républicaines ont pu être admises parmi eux : ce qui indique dans la Race jaune, la première qui ait habité cette partie de la terre, un développement social tranquille, purement fatidique, et exempt des violentes secousses qui agitent celui de la Race blanche en Europe ; car il ne faut point oublier ce que nous avons vu au commencement de cet ouvrage. La Race boréenne, placée à l'aurore de sa civilisation dans des circonstances éminemment difficiles, attaquée par la Race sudéenne, aguerrie et puissante, dut déployer des moyens extraordinaires et une force de volonté qui ne put la sauver de la destruction qu'en lui donnant sur la fatalité du Destin un ascendant irrésistible. Cet ascendant qu'elle prit alors, et qu'elle a conservé avec plus ou moins d'énergie chez les différents peuples qui en sont issus, les a frappés d'un caractère distinct, plus ou moins tranchant, mais toujours indélébile. Si cette Race avait pu se développer sans contradiction, comme cela était sans doute arrivé à la Race jaune ; si elle était entrée naturellement dans l'État social et qu'elle en eût passé lentement les diverses phases, il est certain qu'elle n'eût pas essentiellement différé des autres races dans ses formes sociales, et que le gouvernement monarchique pur aurait été son gouvernement naturel ; mais l'exaspération trop précoce qui fut donnée à sa volonté par les dangers auxquels elle fut exposée, changea cette direction et força le Destin à fléchir dans toutes ses conséquences. Au lieu d'un gouvernement monarchique, elle eut un gouvernement impérial, dans lequel le libre arbitre manifesta sa force par l'élection des chefs. Les castes se formèrent bien dans son sein ; mais attendu qu'elles se formèrent par la suite d'un mélange extraordinaire de Nécessité fatidique et de Liberté volitive, elles participèrent de ces deux principes, et ne furent pas purement monarchiques, mais impériales, et donnèrent naissance à ce gouvernement mixte qu'on a nommé féodal. Il est inutile que je revienne à cet égard sur tout ce que j'ai dit. On sait assez comment la Race boréenne, après avoir été quelque temps opprimée par la sudéenne, prit enfin le dessus sur elle, se répandit sur toute la terre, et principalement en Asie, où, par l'influence de la Providence qu'elle reconnut, elle fonda sous la conduite de Ram le dernier Empire universel. J'ai assez montré qu'un tel empire ne pouvait être que théocratique. J'ai dessiné les formes simples et majestueuses de cet admirable édifice social, autant que me l'ont permis l'obscurité et la profondeur



des siècles ; j'ai dit de quel immense éclat il avait brillé avant d'atteindre à l'époque de sa décadence ; j'ai signalé cette époque, et j'ai le premier montré les causes singulières qui avaient amené sa chute. En exposant son mouvement rétrograde et sa dissolution, je n'ai pas manqué de répéter plusieurs fois que les trois principes réunis en lui s'étaient séparés, et que chacun d'eux avait repris son mouvement propre. Or, le Destin qui s'était trouvé le plus fort en Asie, durant les premiers développements de la Race jaune, y était revenu à ses premières formes monarchiques ; et la Volonté de l'homme qui s'était exaspérée en Europe, pour y conserver la Race blanche, dès l'entrée de sa civilisation, après avoir passé par les formes républicaines qui lui appartiennent exclusivement, était retombée dans les formes impériales et féodales qui sont un mélange des deux principes. Mais enfin, à la suite d'un nombre infini de vicissitudes, dont j'ai assez nettement indiqué les principales, l'Empire universel, entièrement dissous et réduit à ses éléments primitifs, tendait à se reformer, et le Destin et la Volonté de l'homme travaillaient, chacun de leur côté, à ce grand œuvre : le Destin, en reconstruisant des monarchies, et la Volonté de l'homme en organisant des républiques. Chacun de ces principes tâchait, au moyen des hommes fatidiques ou volitifs qu'il influençait, d'éloigner autant qu'il le pouvait le principe contraire, afin d'obtenir la domination entière : ce qui tendait du côté du Destin, à établir le despotisme absolu ; et du côté de la Volonté, la démocratie absolue, avec tous les inconvénients qui s'attachent à ces deux gouvernements extrêmes, et qui entraînent toujours avec eux l'anarchie, soit militaire soit civile.

Cependant la Providence ne restait pas oisive, au milieu des deux autres principes contendants, et sans contrarier ouvertement les lois de Nécessité et de Liberté auxquelles elle s'est soumise, tempérait leur âpreté par des moyens invisibles, qui, malgré leur apparente faiblesse, n'en étaient pas moins efficaces ni moins forts. Les hommes qu'elle inspirait et qu'elle jetait au milieu du tourbillon volitif ou fatidique en amortissaient la véhémence, et donnaient, suivant leur position, naissance à des institutions opposées, qui tantôt offraient des digues puissantes au envahissements de la démocratie, et tantôt arrêtaient les effets désastreux du despotisme. J'ai nommé plusieurs de ces hommes providentiels, et je suis entré autant que me l'a permis l'objet de cet ouvrage, dans les détails de leur caractère et de leur doctrine. J'ai été loin de les nommer tous. Un grand nombre d'entre eux est même resté inconnu. Quelques uns, pour prix des services qu'ils rendaient à l'humanité, ont reçu des hommes qu'ils contrariaient, le mépris, l'outrage et même la mort ; mais ces malheurs passagers entraient souvent dans les vues de la Providence, qui savait bien trouver pour ses Envoyés, des récompenses dignes de leurs travaux, de leurs souffrances et de leurs vertus.

La Providence, qui marche toujours à l'unité est le principe des théocraties, comme le Destin l'est des monarchies, et la Volonté de l'homme, des républiques. Elle donne toutes les idées religieuses, et préside à la fondation de tous les cultes. Il n'est rien d'intellectuel qui ne vienne d'elle. Elle est la vie de tout. Le Destin donne la forme et la conséquence de tous les principes. Il n'y a rien de légitime hors de lui. La Volonté possède le mouvement qui donne la progression. Sans elle rien ne se perfectionnerait. Le but de la Providence est, dans la politique, l'Empire universel ; celui du Destin, le triomphe de la Nécessité, et la consolidation de ce qui est ; celui de la Volonté, le triomphe de la Liberté, et la réalisation de ce qui peut être. Parmi ces trois principes, deux sont depuis longtemps engagés dans un violent combat. Le Destin et la Volonté, en exaspérant tour à tour les hommes qui dépendent d'eux, ont déployé l'un contre l'autre leurs forces les plus redoutables. La Providence longtemps



méconnue au milieu d'eux, a toujours amorti leurs coups, et empêché qu'aucun ne fût mortel. Les plus grands triomphes que ces deux puissances ont remportés l'une sur l'autre ont été passagers, et n'ont point amené les résultats que chacun attendait. Après l'une des plus grandes secousses dont fasse mention l'histoire du Monde, les hommes enveloppés dans les deux tourbillons se sont trouvés en présence, pour la première fois depuis longtemps, et se sont nettement classés, en arborant des couleurs qui le ont fait facilement reconnaître. Les hommes du Destin et ceux de la Volonté sont là. Les uns demandent à s'arrêter à ce qui est nécessaire et légitime ; les autres, à tendre vers ce qui est possible et légal. L'obscurité de ces mots, qu'ils ne définissent pas, leur permet de les confondre, et dans l'ignorance où ils sont des principes qui les meuvent, s'étonnent de n'être pas compris les uns des autres. Quelques hommes providentiels, placés au milieu d'eux, leur parlent sans en être entendus. Un grand nombre gardent le silence et attendent l'événement. Pour moi, qui me suis rendu l'interprète de ces hommes qui se taisent, je vais dire à ceux qui se livrent à de cruelles dissensions, quel est l'unique moyen de ramener la paix parmi eux, et d'atteindre le but qu'ils se proposent sans doute également, le bien général : c'est de reconnaître la Providence, et, au lieu de faire dominer un seul principe, comme ils le prétendent, de consentir, au contraire, à ce qu'ils se confondent dans le ternaire providentiel. Je leur indiquerai tout à l'heure comment cela peut se faire, après avoir examiné avec impartialité si cela peut être évité.

## CHAPITRE VI.

*Quelles sont les causes qui s'opposent à l'établissement du Despotisme et de la Démocratie pure. La terreur manque au Despote, comme l'esclavage au Démagogue. Origine de la monarchie constitutionnelle. Distinction entre ce qui est légitime et ce qui est légal.*

**I**l y a cette différence notable entre l'époque actuelle et les temps anciens, que les lumières s'étant accrues par un inévitable effet de la marche universelle des choses, ces choses quoique respectivement les mêmes se trouvant plus éclairées, paraissent changer de nature ; et que la Volonté de l'homme qui les a cherchées, et qui se trouve en face d'elles, pouvant les vouloir, ne les veut pourtant pas, à cause des conséquences que ces choses entraînent : conséquences qu'autrefois cette volonté n'aurait pas vues, et qu'elle voit clairement aujourd'hui. Cette réflexion que j'ai déjà faite l'occasion de l'esclavage domestique, qui, ayant pu s'établir récemment parmi nous, ne s'y est pourtant pas établi, s'applique à plusieurs autres choses également importantes.

Que l'on me prête un moment d'attention. Si l'établissement de la République pure entraîne nécessairement, ainsi que je l'ai montré, l'esclavage domestique d'une partie des citoyens, et que la Volonté de l'homme, qui tend sans cesse vers cette République, ne puisse pas ou ne veuille pas vouloir cet esclavage ; il résultera de là que cette Volonté se trouvera en contradiction avec elle-même, se divisera, et n'obtiendra pas le but de ses désirs. Et si l'établissement de la monarchie absolue, que l'on nomme Despotisme, exige de certaines rigueurs nécessaires, vers lesquelles le Destin pousse inévitablement, et que ces rigueurs rencontrent une opposition violente dans l'opinion, qui ne permette pas qu'elles s'accomplissent, alors le Destin, contrarié par lui-même, se brisera, et l'établissement fatidique n'aura pas lieu. Ouvrez, je vous prie, Machiavel, et voyez ce qu'il conseille à son Prince despote. Il lui conseille principalement la cruauté. Il veut, s'il fait la conquête d'un nouvel Empire, que le sang des anciens maîtres y soit entièrement épuisé ; qu'il n'y laisse dominer aucune tête superbe, et qu'à la manière de Tarquin il promène sur tout ce qui s'élève au-dessus du vulgaire une faux sanglante ; et quant à la masse du peuple qui pourrait avoir joui de la liberté républicaine, il veut qu'elle soit dispersée ou détruite. « Le plus sûr, dit-il, est de la détruire ; car les peuples républicains, naturellement haineux, sont enclins à la vengeance, et ne perdent jamais la mémoire de leur antique liberté. »

Ainsi point de République sans esclavage, point d'État despotique sans meurtre. Les républicains qui ne sauront pas faire des esclaves, et les despotes qui ne sauront immoler leurs rivaux, fussent-ils leurs plus chers amis et leurs frères, n'obtiendront jamais ni la République pure ni le Despotisme absolu. Il faut que la liberté donne des chaînes, et que l'autocratie dispose de la mort. Là c'est la misère d'une partie du peuple qui assure la prospérité de l'autre ; ici, c'est la terreur des Grands qui fait la sûreté des monarques. S'il se présente dans la carrière un conquérant politique, dont le bonheur égale le courage, qu'il ose, comme Ninus ou Cyrus, Attila ou Timour, livrer à la mort les familles royales qu'il a détrônées ; qu'il sache promener la flamme de l'incendie sur des provinces entières, renverser de fond en comble des villes capitales, et en noyer les débris et les cendres dans

le sang de leurs habitants ; alors il pourra régner en despote. Mais quoi ! Vous dites qu'un tel conquérant n'osera pas, de nos jours, commettre de pareilles atrocités ; que des idées plus nobles l'en détourneront ; et que, quand même il nourrirait assez de cruauté dans son âme pour s'abandonner à de telles fureurs, les instruments manqueraient à ses crimes. Fort bien ; je sais cela tout comme vous, parce que j'ai connu l'opinion du siècle, et que j'en ai apprécié la force ; mais je sais aussi qu'un conquérant qui obéira à cette opinion trahira son destin, connivera avec son éternelle ennemie, qui est la Volonté, et perdra tout le fruit de ses conquêtes. Il ne pourra pas faire autrement, sans doute ; mais alors à quoi bon entreprendre des conquêtes, si c'est pour les perdre inévitablement ? A quoi bon tendre vers la République pure, vers le Despotisme absolu, si l'opinion, à laquelle les républicains comme les despotes sont obligés de se soumettre, les rend impossibles ?

Voilà précisément ce que je voulais faire entendre en commençant ce Chapitre. Cela, me répliquera-t-on, est tout entendu ; l'expérience d'ailleurs vient de le démontrer d'une telle manière, qu'il n'est plus permis à personne d'en douter ; c'est même la raison pour laquelle on ne cherche plus dans aucun parti à réaliser l'idée d'un gouvernement simple, soit républicain, soit monarchique ; mais qu'on se réunit au contraire à chercher des gouvernements mixtes, qui présentent les avantages de ces deux espèces de gouvernement, sans avoir aucun de leurs inconvénients. Ceci est, comme je l'ai déjà dit, le grand œuvre de la politique ; il est question de réunir deux extrêmes, et de faire, ainsi qu'on prétend l'enseigner chez les adeptes alchimistes, que le feu et l'eau deviennent amis. Cependant la preuve qu'on n'a point encore trouvé le moyen de les réunir, et que l'antique inimitié des deux principes se manifeste aussi fortement que celle des deux éléments, c'est que les hommes qualifiés de libéraux, qui sont ceux que j'appelle volitifs, et les hommes qu'on désigne comme royalistes, et que je nomme fatidiques, ne peuvent nullement s'accorder entre eux, quoiqu'ils paraissent demander tous la même chose : une Monarchie constitutionnelle.

Ils ne peuvent pas s'accorder entre eux, et voici pourquoi : c'est parce que les volitifs libéraux veulent que dans cette monarchie constitutionnelle tout soit de fait et légal, et que les fatidiques royalistes prétendent que tout y soit légitime et de droit. Or, ce qui est de fait et légal se compose d'un Destin soumis à la Volonté ; et ce qui est légitime et de droit annonce une Volonté soumise au Destin. Essayons de déterminer ce qu'on doit entendre par ces mots, qu'on s'applique moins à déterminer qu'à confondre.

Les hommes de la Volonté, volitifs ou libéraux, qui ne considèrent les choses que comme des faits isolés, sans connexion entre elles, ne voient dans un homme qu'un homme, dans un roi qu'un roi, dans un magistrat qu'un magistrat, sans admettre comme une chose existante par elle-même, ni l'humanité, ni la royauté, ni la magistrature. Ces termes ne leur offrent qu'une idée abstraite, qui ne s'attache à aucune existence réelle. S'ils prononcent le mot de royauté, par exemple, ils n'entendent pas une chose préexistante au roi, déterminant l'être royal en puissance, mais seulement une chose qui découle de cet être, et qui en désigne purement et simplement la dignité. Ainsi, pour eux, le roi existe avant la royauté, et la crée. La royauté n'est donc qu'une abstraction, et le roi un fait, lequel, lorsqu'il est reconnu pour tel par le Peuple, de quel que manière qu'il le soit, devient légal.

Mais les hommes fatidiques voient tout cela d'une autre manière : ils admettent les universaux, que rejettent les volitifs ; et considèrent les choses, non comme des faits isolés, mais comme les chaînons d'une chaîne, lesquels, sans être cette chaîne même, la constituent

pourtant. Pour eux l'humanité, la royauté, la magistrature, sont des choses qu'ils conçoivent préexistantes aux hommes, aux rois, aux magistrats, et posées par le Destin pour en déterminer l'existence nécessaire. De la même manière, par exemple, qu'on peut concevoir qu'une armée, quand elle est décrétée en puissance d'être, entraînera nécessairement l'existence d'un certain nombre de soldats. Ces soldats ne seront pas des faits isolés, en tant que soldats, mais des faits coordonnés entre eux à cette fin de former un tout, qui résulte bien d'eux, si l'on veut, mais dont ils résultent aussi, si l'on considère, comme on le doit, l'idée première et créatrice qui a décrété l'armée. Or, que la royauté, par exemple, soit une chose décrétée d'avance par le Destin ou par toute autre puissance supérieure, par Dieu même mis ici à la place du Destin, c'est ce dont aucun homme vraiment fatidique, aucun royaliste pur, ne peut douter, sans être en contradiction avec lui-même. Cet homme mettra toujours la royauté avant le roi, et ne considérera comme légitime que le Roi né dans la royauté. Un roi né hors de la royauté aura beau être légal à la manière des hommes volitifs, le fatidique le regardera toujours comme illégitime, et distinguera le droit du fait. Le droit sera toujours pour lui l'ordre du Destin, et la conséquence nécessaire d'une loi universelle, antérieure ; tandis qu'il ne verra dans le fait que l'usurpation de la Volonté, et la suite d'une loi particulière postérieure.

Si l'on comprend bien ce que je viens de dire, on sentira parfaitement ce qui distingue l'homme fatidique du volitif, et le monarchiste du républicain ; on fera la différence entre ce qui est légitime à la manière des uns, et légal à la manière des autres ; et l'on verra bien qu'ils ne pourront jamais s'accorder sur rien. Supposons que dans la monarchie constitutionnelle, où ils paraissent se réunir, il soit question d'établir une noblesse comme corps intermédiaire entre le monarque et le peuple, les hommes fatidiques verront cette institution tout établie, si elle existe ; et impossible dans son établissement, si elle n'existe pas. Ils concevront qu'on puisse, à la rigueur, l'augmenter de masse, mais non la créer en principe ; car quoiqu'ils puissent accorder au Roi la faculté de faire un noble, ils ne lui accorderont jamais celle de faire une noblesse. Les volitifs, au contraire, croiront plus facile de créer une noblesse que de faire un noble ; car ils confondront la noblesse avec l'aristocratie, et croiront que c'est par abstraction le nom générique donné à tous les hommes qui possèdent des emplois. Selon eux, le Roi sera le premier noble, et le maire de village le dernier. Ils pourront voir de la légalité dans les titres, mais ils n'y verront jamais de la légitimité. Un noble qui ne s'appuiera que sur la légitimité de sa noblesse, ne sera rien à leurs yeux s'il n'y joint pas la légalité du fait, c'est-à-dire l'emploi. Les hommes fatidiques penseront sur ce point tout le contraire, et se moqueront du noble de fait qui ne le sera pas de droit ; c'est-à-dire qui sera légal sans être légitime.

Et si, par une condescendance commandée par des circonstances impérieuses, les hommes de la Volonté, les libéraux, proclament la légitimité du trône comme le principe conservateur des monarchies, ainsi qu'elle l'est en effet, quand on sait bien la comprendre, ils se garderont bien de la voir là où elle est réellement, dans la royauté qui fait le roi, comme la noblesse fait le noble ; mais ils la placeront dans sa simple démonstration positive, dans l'hérédité ; afin que le Peuple, pouvant la voir, puisse la saisir et la rendre légale par l'adhésion de sa volonté ; ce qui est toujours détruire d'un côté ce qu'on édifie de l'autre, en soumettant à une puissance ce qui appartient à la puissance opposée. Ce n'est point l'hérédité qui fait la légitimité ; c'est, au contraire, la légitimité qui consacre l'hérédité. Si la légitimité dépendait de l'hérédité, le peuple pourrait en effet la soumettre à son examen, et la rendre légale, en

réglant le mode de cette hérédité ; mais comme elle résulte uniquement de la royauté, et de la naissance dans cette royauté, selon l'ordre du temps, le peuple n'a rien à y voir ; car la royauté est une, et le temps n'a pas deux manières de procéder.

Ainsi donc les hommes de la Volonté et du Destin , ou, comme on les appelle aujourd'hui, les libéraux et les royalistes, se trouvent amenés par la marche universelle des choses à cette situation singulière, qu'ils ne pensent ni triompher absolument les uns des autres, en arrivant au but déterminé par leur nature, ni se réunir ensemble pour constituer un gouvernement mixte permanent ; car, pour triompher absolument les uns des autres, il faudrait qu'ils pussent amener une démocratie pure ou un despotisme absolu, ce qui est rendu impraticable, par l'opinion qui repousse les seuls moyens d'atteindre ce résultat : l'esclavage des uns ou le meurtre des autres ; et que, pour se réunir ensemble, il serait besoin d'un lien médiane dont ils ne veulent, ni les uns ni les autres, admettre l'action ni reconnaître l'efficacité. Ils aiment mieux, en confondant le sens de quelques mots douteux, s'en imposer à eux-mêmes, ruser avec leurs adversaires, et recommencer cent fois des tentatives toujours inutiles. Ils ne sentent pas que, malgré le fard de leurs discours, le fond de leur pensée se montre toujours ; parce que ce fond est indélébile et que le Destin ou la Volonté, qui les influence à leur insu, leur fait recevoir comme des vérités fondamentales ces axiomes opposés ; aux royalistes : Si veut le Roi, si veut la loi ; et aux libéraux : La voix du Peuple est la voix de Dieu.

## CHAPITRE VII.

*Distinction importante entre l'essence de la Religion et ses formes. Les formes qui constituent les cultes peuvent appartenir au Destin comme à la Volonté ; l'Essence est toujours providentielle, et mène à la théocratie. Causes des querelles religieuses et des schismes.*

O n aura bien compris sans doute que j'entendais, par le lien médiane dont j'ai parlé dans le Chapitre précédent, l'action providentielle qu'il faudrait admettre dans le gouvernement, pour y consolider la réunion des deux autres principes, qui, sans ce moyen, ne se réuniront jamais, parce que ces principes sont extrêmes, et que deux extrêmes, sous quelques rapports qu'on les considère, ne peuvent jamais se réunir qu'à la faveur d'un milieu qui les touche également. Mais, diront peut-être quelques uns de mes lecteurs, si, par l'action providentielle, vous entendez la Religion, cette action, déjà admise dans plusieurs gouvernements, n'y a point produit l'effet que vous paraissez en attendre ; l'expérience a prouvé, au contraire, qu'elle divisait les esprits au lieu de les unir ; et que, loin de produire de bons résultats, ou elle n'en produisait pas du tout, ou elle en produisait de mauvais.

J'ai besoin de faire ici une distinction importante. L'action providentielle dont j'ai entendu parler se manifeste bien en principe dans toute religion ; comme l'action fatidique dans toute institution monarchique, et l'action volitive dans toute institution républicaine ; mais le culte que consacre cette religion n'est qu'une de ses formes, et cette forme peut aussi bien devenir monarchique que républicaine, selon que le Destin ou la Volonté de l'homme parviennent à s'en emparer. Le culte ne reste jamais providentiel qu'autant qu'il est théocratique ; c'est-à-dire qu'autant qu'il fait partie intégrante du gouvernement, et qu'il y porte, non pas tant la forme que l'essence de son principe. Comprenez bien ceci, je vous prie ; et, sans aller chercher des exemples dans les temps anciens, et loin de ce qui se passe sous nos yeux considérez la différence qu'il y a entre un archimandrite grec et un ministre du saint Évangile parmi les Quakers : ces deux hommes se disent également chrétiens ; et chrétiens par excellence, et professent néanmoins des maximes bien opposées. Ils tiennent tous les deux à l'action providentielle par la religion à laquelle ils appartiennent ; mais les formes du culte sont devenues chez l'un fatidiques, et chez l'autre, volitives. Schismatiques tous les deux, ils ne pourraient redevenir providentiels qu'en devenant orthodoxes, en supposant que l'orthodoxie fût reconnue pour une théocratie universelle, ce qu'elle a bien voulu être, mais ce qu'elle n'a jamais été.

Lorsque la distinction que je viens de tenter sera bien établie dans l'esprit de mes lecteurs, je pourrai faire un pas de plus. On dit que la religion a souvent produit de mauvais résultats, en divisant les esprits qu'elle devait réunir, et précipitant dans de sanglantes dissensions les peuples qu'elle devait maintenir dans la concorde et dans la paix. Je réponds qu'en disant cela on se trompe ; la religion n'est point coupable de ces funestes effets. Issue de la Providence, qui est le principe de tout bien, elle n'a jamais pu par elle-même causer aucun mal. Ce sont les formes des cultes qui ont été l'occasion de ces déplorables ravages, lorsque ces formes, envahies par la Volonté de l'homme ou par le Destin, se sont trouvées en contradiction avec

les formes du gouvernement données par un principe opposé. L'Europe, comme on le sait, a été le théâtre, plus qu'aucune autre partie du monde, de ces cruelles dissensions qui ont tant servi de prétexte aux ennemis de la Providence pour en calomnier les voies ; mais le principe de ces dissensions n'était pas dans la Providence ; il était ou dans l'action libre de la Volonté, ou dans la fatalité du Destin. Ce qu'on appelait querelles religieuses n'était que des querelles politiques, dans lesquelles les hommes fatidiques ou volitifs s'armaient des formes du culte, pour se combattre et se porter des coups plus assures et plus profonds. La Providence, soumise à ses propres lois, ne pouvait changer ni l'essence de la liberté, ni celle de la nécessité, qui causaient ces mouvements ; elle en adoucissait seulement la véhémence, et empêchait, comme je l'ai assez dit, que les deux puissances, en triomphant entièrement l'une de l'autre, ne se détruisissent réciproquement.

Si l'on veut tout-à-fait approfondir la cause de ces dissensions funestes dont l'Europe a été agitée, il faut songer que la religion chrétienne qui y domine n'est point d'origine européenne, mais asiatique ; qu'elle tient même par ses racines primordiales à l'Afrique, puisque le Sépher de Moïse, contenant toutes les traditions atlantiques et tous les mystères égyptiens, lui sert de base ; et que par conséquent les formes de son culte sont toutes du domaine du Destin, qui a pu facilement s'en emparer. La rigidité de ses dogmes, leur obscurité, leur enchaînement fatidique, qui ne laissent aucune liberté, aucun déploiement possible à la raison humaine, tout dans cette religion a donc servi le mouvement du Destin, qui devait arrêter l'essor trop pétulant de la Volonté. Le culte d'Odin, entièrement volitif, a été heureusement comprimé après que l'effet qu'il devait faire a été atteint ; les Barbares, saisis dans les formes d'un culte nouveau, y ont vu expirer leur audace ; et la chute de l'Empire romain, qui devait entraîner la ruine totale de l'État social en Europe, et l'anéantissement de la Race boréenne par elle-même, n'a point eu les suites fatales qu'elle devait avoir. Après quelques siècles d'assoupissement et de ténèbres, cette Race est sortie de sa léthargie, et a recommencé son mouvement ascendant ; elle a voulu reprendre sur l'Asie la domination qu'elle y avait eue ; et sans doute qu'à la faveur de son culte asiatique, elle l'aurait reprise, si ce culte ne s'était pas trouvé partagé par celui de Mahomed, dont les formes plus fatidiques encore l'ont forcé de reculer.

Si la Religion chrétienne eût pu devenir théocratique à l'époque des Croisades, comme elle le devait, aucun des malheurs qui sont arrivés depuis n'aurait eu lieu. Elle aurait pu, en exerçant une juste influence sur les gouvernements, déployer sur elle-même une puissance légitime qui, suivant l'accroissement des lumières, eût continué à modifier ses formes, de manière à se trouver toujours en harmonie avec les choses extérieures ; mais les raisons que j'ai assez longuement développées en leur lieu l'empêchèrent d'arriver alors à ce comble de prospérité ; et les luttes sans cesse renaissantes qui se sont élevées depuis entre le Sacerdoce et l'Empire, le Pape et les Empereurs, en ont éloigné à jamais la possibilité.

La Religion chrétienne, n'étant point devenue théocratique, et n'étant pas entrée par conséquent comme partie intégrante dans les gouvernements, ces gouvernements ont été livrés aux divisions interminables des deux puissances rivales, la Volonté de l'homme et le Destin, qui ont prétendu y dominer toutes deux exclusivement, et qui, s'emparant des formes du culte, y ont cherché tour à tour des points d'appui favorables à leurs desseins. Ces formes entièrement fatidiques dans l'orthodoxie, et très propres à servir les prétentions des monarchistes purs, ont offert un singulier contraste avec la morale du christianisme, qui, d'un autre côté, prêchant l'humilité aux Grands, et plus même que l'égalité à tous



les hommes, puisqu'elle déclare que les premiers seront les derniers, favorisait tout-à-fait les républicains démagogues : en sorte qu'en opposant seulement les formes à la morale, les deux partis ont pu trouver dans le culte chrétien des armes politiques dont ils se sont malheureusement servis avec trop d'adresse.

Mais ces armes, quoique déjà très fortes, ne leur ont pas suffi. Les hommes fatidiques, en s'attachant aux formes du culte, et sentant quel solide ressort elles mettaient entre leurs mains pour faire mouvoir toute la machine politique, y ont voulu coordonner la morale qui les contrariait ; et de là est venu le schisme grec ; tandis que les hommes volitifs, en s'emparant de la morale, dont le principe fondamental leur offrait un puissant levier pour remuer la multitude, ont cherché à en faire découler les formes, et y ont réussi ; et de là est né le schisme allemand et anglais. Ainsi ces divisions dans le culte chrétien n'ont point été religieuses, comme on la cru sans examen ; elles ont été politiques. Ce n'est pas la Religion, c'est la Politique qui a toujours ensanglanté l'Europe. La Religion n'était là que le prétexte, la Politique était la vraie cause. La Providence, étrangère à ces funestes divisions, laissait se débattre la Volonté et le Destin ; et ne pouvant arrêter leurs mouvements opposés, inhérents à l'essence des choses, en tempérant du moins la furie, ne cessant pas, au milieu de la guerre, d'offrir aux deux partis les moyens de faire la paix.

Persuadez- vous bien que si les Catholiques ont tant souffert en Angleterre et dans le nord de l'Allemagne, et si les Protestants ont été si cruellement persécutés en France, ce n'est point comme hommes religieux qu'ils l'ont été, mais comme hommes politiques. Les formes du culte catholique ne sauraient convenir à la liberté républicaine ; ni celles du culte protestant à la nécessité monarchique. Partout où cette discordance existe, il y a entre le gouvernement et le culte une lutte ouverte ou cachée. Il y a persécution toutes les fois que les formes peuvent être opposées aux formes ; c'est-à-dire toutes les fois que les hommes politiques, dont l'intention cachée est de faire triompher la Volonté ou le Destin, les principes républicains ou monarchiques, peuvent s'emparer des formes du culte pour représenter leurs adversaires, non seulement comme des rebelles, mais comme des impies, des infidèles ou des réprouvés. Les individus qui souffrent de ces persécutions ne les rapportent pas ordinairement à leurs véritables causes ; ils se croient victimes de leur croyance quand ils ne le sont que de leur opposition à un système politique. Entraînés par la force des choses, ils ne savent pas à quel tourbillon ils obéissent ; souvent même ils sont en opposition avec eux-mêmes : cela arrive toutes les fois qu'un Catholique proteste en Angleterre que le Roi n'est pas roi par la grâce de Dieu, ou qu'en France un Protestant affirme que la souveraineté n'est pas dans le peuple. Ce Catholique et ce Protestant peuvent dire vrai pour eux ; ils peuvent réellement croire cela comme individus, mais la croyance particulière ne fait ici rien au système général. Personne n'ajoute foi à leurs discours, et c'est un malheur de plus pour eux, dans un temps de trouble, d'être poussés par des tourbillons, aux mouvements desquels ils ne consentent pas.

Si la Religion avait été puissante, si elle avait pu faire entendre la voix de la Providence au milieu du tumulte des passions ardentes ou froides qui agitaient les hommes de la Volonté et du Destin, elle aurait arrêté leurs ravages ; mais où était sa force ? Où était le sanctuaire d'où elle pût lancer ses oracles ? Les gouvernements divers en recevaient-ils l'influence divine ? Entrait-elle comme puissance théocratique dans la constitution de ces gouvernements ? Du tout ; admise simplement pour le salut des individus, il ne paraissait pas que le salut des États pût en dépendre. C'est pourtant dans le salut des États que se manifesterait

sa force si elle y était invoquée. Mais pense-t-on, même au milieu des malheurs qui ont éprouvé la population européenne, à l'y invoquer ? Non ; on rêve encore de formes de culte, et les politiques les plus profonds sont ceux qui cherchent les moyens de les employer avec le plus d'adresse. La plupart néanmoins, et ce sont ceux qui passent pour libéraux, n'en veulent pas du tout. Ce qu'il y a de mieux à faire, selon eux, c'est de placer la Religion hors des gouvernements, et de laisser à chacun la liberté de suivre le culte qui lui est échu par héritage de ses pères, et qu'il garde par habitude domestique, ou celui auquel il donne la préférence par conviction ou par intérêt. Les politiques fatidiques veulent, au contraire, assurer la domination d'un culte exclusif, mais sur le peuple seulement, et sans être obligés, pour leur compte, d'y ajouter la moindre foi, ni d'en recevoir la moindre influence dans l'ensemble de l'État social ; tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de se laisser gêner quelques moments par de cérémonies extérieures, et de jeter sur leurs regard railleurs et distraits un voile hypocrite qu'ils sauront bien déposer quand il en sera temps.

Mais ce n'est point ainsi que la Religion peut atteindre son but, ni répandre sur les sociétés humaines les bienfaits de la Providence, soit qu'on prétende l'isoler à la manière des hommes volitifs, appelés Ultralibéraux, ou bien en faire un ressort politique, comme se l'imaginent les hommes fatidiques, appelés Ultra-royalistes. La Providence ne saurait jamais entrer dans ces projets chimériques. Il faut, ainsi que je pense l'avoir dit plusieurs fois, car c'est une vérité qui ne peut manquer de tomber souvent sous ma plume, que la Providence soit tout ou rien dans un État, comme dans un individu. Ceux qui l'isolent la perdent ; ceux qui espèrent en faire un instrument la tournent contre eux en changeant sa nature, qui, de bonne qu'elle eût été dans sa liberté divine, devient mauvaise dans sa nécessité fatidique.

## CHAPITRE VIII.

*Nouvelles considération, sur l'État social. Quel est son type universel. Comment les trois puissances déterminent les trois formes de gouvernement. Ces trois formes réunies donnent naissance à la théocratie. Différence entre l'Emporocratie et la Monarchie constitutionnelle.*

**E**ssayons de faire un retour sur nos pas ; et, après nous être remis en mémoire la constitution de l'Homme, telle que je l'ai exposée dans ma Dissertation introductive, et avoir bien considéré cette vérité, si souvent répétée par les anciens sages, que la Nature, semblable en toute chose, est la même en tout lieu ; résignons-nous à dire que l'État social, n'étant que l'Homme lui-même développé, doit nous représenter une image de l'homme, comme l'homme lui-même nous représente une image de l'Univers, et l'Univers une image de Dieu.

Or, nous savons que l'homme renferme dans son unité volitive trois sphères différentes, dont la parfaite harmonie constitue la perfection de son être. L'homme ne peut être parfait qu'autant que ces trois sphères sont, non seulement entièrement développées, mais toutes les trois déterminées vers un but unique par la Volonté qui les meut ; c'est-à-dire qu'autant que la vie instinctive, la vie animique et la vie intellectuelle, résultant de ces trois sphères, ne forment qu'une seule et même vie. Si une de ces vies manque, l'être humain est d'autant plus imparfait que la vie qui manque est plus levée ; et si, parmi les vies qui lui restent, l'une cherche à dominer au détriment de l'autre, cet être est en proie au désordre. Plus ou moins tourmenté par des pensées confuses et disparates, et plus ou moins incliné vers la faiblesse qui l'entraîne à la nullité, ou la force aveugle qui le précipite vers le crime, il penche également vers la destruction.

Tel est donc l'Homme et tel est l'État social. Les trois sphères dont je viens de parler : l'intellectuelle l'animique et l'instinctive se représentent dans cet état par trois formes de gouvernement, qui découlent des trois grandes puissances par lesquelles l'Univers est régi : la Providence, la Volonté et le Destin. La forme théocratique est providentielle et intellectuelle ; la républicaine, animique et volitive ; la monarchique, fatidique et instinctive. Cette dernière forme appartient à la Nature naturée ; elle découle de la force même des choses, et l'État social y tend sans cesse. La première appartient à la Nature naturante ; elle est amenée par la perfectibilité des choses, et l'État social y aspire plutôt qu'il n'y tend. La forme médiane, qui est la républicaine, appartient à la Nature transitive, c'est-à-dire à cette nature qui réunit la naturante à la naturée, et transforme sans cesse l'une dans l'autre ; elle résulte du mouvement des choses qui amène leur fermentation et leur dissolution ou leur régénération ; l'Etat social y tombe, selon la circonstance, pour s'y épurer ou pour s'y détruire.

Ces trois formes de gouvernement, dont je viens de montrer le principe et le but, tendent toutes les trois à devenir dominantes et exclusives dans l'ordre social ; mais quoique bonnes en elles-mêmes, leur dominance absolue, qui ne peut exister que par l'exclusion des deux autres, devient mauvaise toutes les fois qu'elle est trop prolongée ; parce qu'elle contrarie la nature tripliforme de l'Homme, et empêche l'harmonie de s'y établir. Cette dominance est donc à craindre, ainsi qu'en effet l'homme la craint ; mais non pas tellement que la crainte

qu'elle inspire doive étouffer pourtant tout désir de la réunion de ces trois formes en une seule, quel que soit le nom que cette réunion doive porter.

Remarquez, je vous en supplie, que c'est dans l'application de ce nom que réside la plus grande difficulté ; et dans l'idée que les hommes en prennent, que se rencontre le plus grand écueil ; car c'est vainement qu'on voudrait dans cette vie élémentaire au sein de laquelle les hommes sont plongés, éviter l'influence des noms. Le nom est à l'idée comme le corps est à l'âme. On n'arrive à la connaissance de l'âme que par le corps ; on ne peut atteindre à aucune des choses rationnelles ou intellectuelles que par le nom qui en renferme l'idée. Or, le nom que l'on donne à la forme de gouvernement qui réunit les trois formes en une seule, est ordinairement celui de théocratie ; et ce nom est incomplet, en ce qu'il ne présente que l'idée de la forme providentielle dominant toute seule ; parce que les hommes, trop éloignés de Dieu pour le comprendre, le confondent avec la Providence, qui n'est qu'une de ses lois. Mais une vraie théocratie n'est pas seulement providentielle, elle est volitive et fatidique au même degré, c'est-à-dire qu'elle renferme l'action des trois puissances universelles, également équilibrée, et qu'elle réfléchit l'harmonie des trois sphères de la vie hominale.

Cependant au seul nom de théocratie, les hommes volitifs et fatidiques se rebellent, s'imaginant qu'il est question de leur enlever, aux uns l'action de la Volonté, d'où résulte la liberté civile ; et aux autres celle du Destin, d'où découle la propriété politique. Ce danger chimérique, qu'ils considèrent comme imminent, les réunit malgré leur nature opposée, et les rend assez forts pour résister aux hommes providentiels ; contrarier leurs efforts et presque toujours les rendre incomplets ou inutiles. Cette réunion insolite est ce qui retarde le plus l'État social dans son développement, et ce qui y cause les plus grands maux. Il vaudrait mieux que les deux puissances, franchement séparées, comme dans les républiques ou dans les monarchies pures, se surveillassent ou se combattissent ouvertement, que de se dévorer en secret comme dans les Emporocraties ou dans les Monarchies constitutionnelles. Je vais dire pourquoi cela. C'est parce que dans les républiques pures où règne sans obstacle la Volonté de l'homme, ou dans les monarchies absolues où domine le Destin, la Providence peut trouver sa place, en faisant une sorte d'alliance avec le principe exclusif contre le principe exclu ; tandis que dans les emporocraties, ou dans les monarchies constitutionnelles, où une sorte de pacte lie momentanément la Volonté et le Destin, la Providence ne peut être admise que comme forme impuissante, et toujours plus nuisible qu'utile.

Mais, dira-t-on, si ce pacte qui lie momentanément le Destin à la Volonté, soit dans les emporocraties, soit dans les monarchies constitutionnelles, procure la tranquillité et le bonheur aux peuples, que pourrait-on demander davantage aux gouvernements ? En effet, si le bonheur et la tranquillité naissaient de ces sortes de gouvernements, cela serait plus que suffisant pour que les peuples, jaloux de ces avantages, fermassent l'oreille aux avis des hommes providentiels de tous les pays, qui n'ont cessé de leur dire que ces courts moments de prospérité apparente seraient payés bien cher par les calamités réelles dont ils seraient suivis ; mais il est plus que douteux que dans ces sortes de gouvernements mixtes, même les mieux organisés, on jouisse réellement de ces biens. Ce peu d'éclat qui se voit dans les emporocraties, et qu'on prend pour du bonheur, n'est qu'un fard mensonger dont le luxe commercial colore un moment les joues d'un moribond. La misère excessive de la plus grande partie du peuple, et la profonde immoralité qui ronge le reste, nourrissent au sein de la nation des ferments de haine et d'impiété qui ne peuvent manquer de la détruire. Quant à l'espèce de tranquillité qu'on croit atteindre dans les monarchies constitutionnelles, c'est un fantôme politique, une ombre vaine qui échappe au moment où on croit la saisir. Ces

vaines institutions qu'on recommence sans cesse, cet amas d'ordonnances que l'on décore du nom de lois, ces ressorts qui se brisent au moindre choc, ces frivoles contrepoids où s'épuise le génie constitutionnel, tout cela prouve assez que le grand œuvre n'est pas encore trouvé, et que cet âge d'or, tant promis par nos modernes Solons, n'a pas tenu à l'épreuve de la coupelle.

En parlant de ce qui touchait à la république, j'ai ' exposé ce que j'entendais par cette espèce de gouvernement que j'appelle emporocratique : c'est un gouvernement où le principe républicain qui le constitue, se trouve mitigé par des institutions monarchiques où domine le principe opposé. Ce gouvernement, dans lequel le commerce joue le principal rôle, a pour ressort ce qu'on appelle le crédit national, invention moderne, dont j'ai assez expliqué la nature. La monarchie constitutionnelle, que des publicistes peu scrupuleux confondent avec l'emporocratie, a d'autres bases. Elle résulte bien aussi d'un mélange des deux principes ; mais au lieu que dans l'emporocratie, le principe républicain est mitigé par le monarchique, et que la liberté passe avant la nécessité, ici c'est tout le contraire : la nécessité passe avant la liberté, et le principe monarchique y est mitigé par le républicain. Dans le premier de ces gouvernements il est défendu de dire que le roi, considéré comme un mandataire du peuple, est roi par la grâce de Dieu, quand même il remplirait les fonctions de souverain Pontife. Le Peuple, auquel on accorde la suprême souveraineté, est mis par ce seul fait, au-dessus de Dieu même. Là, on isole la Religion de la loi ; et tandis qu'on l'invoque pour le particulier avec une sorte de sévérité, et qu'on veut que les individus aient un culte, on s'en passe tout-a-fait pour le gouvernement, dont le seul culte est le commerce, et la seule providence, le crédit national.

Dans le second de ces gouvernements, au contraire, le Roi est déclaré tel par la grâce de Dieu et en vertu des constitutions de l'État. On suppose que le peuple qui le reconnaît pour légitime et de droit divin, lui accorde à ce titre la suprême souveraineté, et ne conserve dans la législation que le droit de discuter la loi pour l'admettre ou la rejeter. La loi est ici le résultat de deux puissances, l'une qui la propose, et l'autre qui la sanctionne ; mais tandis que cette proposition et cette sanction paraissent simples, elles ne le sont pas. Le Roi déclaré inviolable, et ne pouvant jamais faire le mal, est, par suite de cette inviolabilité, réduit à ne jamais rien faire, ou, ce qui revient au même, censé n'avoir jamais rien fait, pas même les discours d'apparat qu'il prononce, fussent-ils improvisés. C'est un ministère qu'il se donne, qui passe pour lui avoir tout suggéré. Ce ministère est responsable, non seulement des lois qu'il propose au nom du Roi, mais même de tous les actes administratifs qui résultent de ces lois dont l'exécution lui est confiée. Voilà donc une proposition complexe faite au nom d'un monarque non responsable, irréprochable dans ses actes royaux, par un ministère responsable et susceptible d'être mis en accusation à cause de ces mêmes actes. La sanction donnée à la loi est également complexe ; car la puissance qui sanctionne n'est plus le peuple proprement dit, mais une partie de ce peuple qu'on appelle représentation nationale, et cette représentation nationale est partagée en deux chambres, l'une inamovible, composée de membres héréditaires, appelés Pairs du royaume, nommés originellement par le Roi, et l'autre amovible, composée de membres élus pour un certain temps par des collègues électoraux, rassemblés dans les divers arrondissements suivant des formes fixées par une loi. Ces deux chambres donnent ou refusent leur sanction, et coopèrent ainsi à la confection de la loi, qui ne saurait être parfaite si elle n'est revêtue de deux sanctions : l'une indépendante du Peuple et du Roi, puisqu'elle émane d'un corps inamovible ; et l'autre dépendante du Peuple, et toujours influencée par le Roi, puisqu'elle dépend d'une assemblée amovible

dont les membres sont élus par les collèges électoraux où l'action populaire et royale se fait sentir par la manière dont ces collèges sont assemblés, et par celle dont ils sont dirigés par le président, qui est à la nomination du Roi.

Voilà sans doute un gouvernement qui offre la complication de rouages politiques la plus ingénieuse qu'on puisse trouver ; c'est une machine de la plus belle conception ; laquelle, si elle marchait, étonnerait par sa hardiesse. Quoi de plus beau, en effet, que de voir un monarque dont la puissance paraît émaner de la Divinité même, puisqu'il s'intitule Roi par la grâce de Dieu, reconnaître la liberté du Peuple, et partager avec lui son autorité législative ? Quoi de plus noble que cette inviolabilité qui le place hors des atteintes des factions, dans l'heureuse impuissance de faire le mal, tandis qu'on lui attribue tout le bien qui se fait sous sa paternelle administration ? Quoi de mieux imaginé que cette représentation nationale qui, sans être sujette à aucune des passions aveugles du Peuple, en ressent néanmoins l'influence salubre dans tout ce qui a rapport à ses vrais intérêts ? Cette scission en deux chambres, l'une héréditaire, et l'autre élective, n'est-elle pas le fruit de la plus heureuse combinaison, puisqu'elle offre la possibilité de résister à l'opinion ou de s'y soumettre à propos ? Ces pairs du Royaume ne forment-ils pas une noblesse exempte de tout danger ? Peut-il exister pour eux d'autre ambition que celle du bien public ; d'autre rivalité que celle de la gloire nationale qui rejaillit sur eux ? Les représentants du Peuple ne sont-ils pas les organes de l'opinion publique ? Ne voient-ils pas la carrière de l'éloquence s'ouvrir devant eux ? Cette tribune où leurs mâles accents font entendre, ou les félicitations du Peuple, ou ses craintes, ou ses espérances, ou ses énergiques réclamations, n'est-elle pas le but de tous les désirs généreux, l'aliment de toutes les vertus, le mobile de tous les talents ? Tout cela est admirable ; pourquoi donc une si belle machine politique ne marche-t-elle pas ? Précisément parce que c'est une machine : elle ne marche pas par la même raison que la statue de l'Apollon pythien, le chef d'œuvre de l'art, malgré le génie et l'immense talent de celui qui l'a faite, ne marche pas non plus. Il faudrait, pour qu'elle marchât, ou qu'elle eût un ressort qui la fit marcher, ou qu'elle ne fût pas une statue.

Où donc est le ressort de la monarchie constitutionnelle ? Elle n'en a pas : quand elle marche, c'est le ministère qui la pousse et qui la fait marcher ; c'est le ministère qui lui imprime des mouvements dont ensuite il est effrayé lui-même ; car une grande machine qui marche par impulsion, un colosse privé de vie qui vient à se mouvoir, a quelque chose d'effrayant. Si le ministère, fatigué ou effrayé, supprime ses efforts, tout s'arrête, et alors voici qui arrive : une sorte de fermentation s'établit dans la représentation nationale, dont tous les membres aspirent à être ministres du Roi ; et selon que cette fermentation est ou dans la chambre des pairs, ou dans celle des communes, elle produit un petit mouvement de vie fatidique ou volitive dont le monarque ressent la commotion, et qui agit sur lui selon son caractère. S'il persiste dans son ministère indolent ou maladroit, il s'expose ; s'il n'y persiste pas, et qu'il choisisse d'autres ministres, la même impulsion recommence dans la machine, et dure jusqu'à ce que le nouveau ministère laisse encore tomber le gouvernement de fatigue ou d'effroi.

Mais ne pourrait-on pas trouver un ressort pour la monarchie constitutionnelle, comme on en a bien trouvé un pour la république monarchique ou l'emporocratie ? Oui, mais non pas de la même nature ; parce qu'une monarchie ne peut pas être commerciale de la même manière qu'une république, et que le crédit national ne saurait jamais y devenir assez puissant pour y servir de ressort ; car, considérez encore une fois ceci : dans une monarchie constitutionnelle, ce n'est point le commerce qui peut être placé en première ligne, comme



dans une emporocratie ; parce que le trône, quoique constitutionnel, tient toujours par ses bases à une origine fatidique, qui appelle, malgré la force volitive qui le repousse, un ordre aristocratique ou nobiliaire dont l'éclat, indépendant de toute autre considération, l'environne. Cet ordre, qui doit toujours dépendre de la naissance, pour être en harmonie avec la légitimité du trône, ne peut en aucune manière se fonder sur le commerce, où l'éclat que donne la naissance est inutile et même nuisible. Ses véritables bases sont ou la possession territoriale, c'est-à-dire l'agriculture ; ou la profession des armes, c'est-à-dire l'illustration militaire. L'existence de cet ordre tient à l'essence même de la monarchie ; et il n'y a point de constitution possible qui puisse l'anéantir, quand la monarchie n'est point anéantie : or, la monarchie constitutionnelle diffère en cela même de l'emporocratie, que la monarchie y existe modifiée par la république ; tandis que, dans l'emporocratie, c'est au contraire la république modifiée par la monarchie : en sorte que le commerce, qui se trouve ici en première ligne, et qui donne à l'agriculture même ses moyens d'accroissement et d'activité, n'est là qu'en seconde et même qu'en troisième ligne, et ne marche qu'après l'agriculture, dont il tire ses plus grandes ressources. Dans une emporocratie entièrement développée, c'est le commerce qui domine : il forme un état dans l'État ; il arme pour son propre compte ; il entretient des forces de terre et de mer ; il commande en maître à des peuples asservis, et devient assez puissant pour mettre l'État lui-même sous sa dépendance, en fournissant le ressort magique qui le fait mouvoir. Mais rien de tout cela ne peut avoir lieu dans une monarchie où le commerce, si florissant qu'il soit, ne peut jamais donner l'illustration, du moins directement. Toutes les tentatives qu'il pourrait faire pour affecter la souveraineté, lever des armées, et entretenir une marine guerrière et conquérante, seraient illusoires, tant que l'État dont il ferait partie ne serait pas constitué en république ; parce que l'ordre aristocratique ou nobiliaire dont j'ai parlé ne lui obéirait pas, et qu'il devrait le détruire pour régner.

L'action d'un ressort, dans quelque machine que ce soit, dépend de sa force supérieure à celle de la machine. Une montre ne marcherait pas si les rouages qui la composent opposaient à la détente de son ressort une force supérieure à la sienne. L'action du ressort commercial, qui est le crédit, n'est point assez puissante pour faire mouvoir une monarchie, à cause des résistances trop grandes qu'elle trouve dans les institutions. Il faut chercher ailleurs cette action : mais en même temps que je vais indiquer où est cette action, et par conséquent où il faudrait la prendre, Dieu me garde de conseiller jamais d'en faire usage ! Le ressort qui la donne est trop fort, par cela même qu'il doit être en proportion avec la masse à mouvoir, pour que son usage ne soit pas éminemment dangereux.



## CHAPITRE IX.

*Quel pourrait être le ressort politique de la monarchie constitutionnelle. Dangers de cette monarchie dénuée de ressort. Considérations nouvelles sur les trois formes de gouvernement, et sur leurs diverses espèces.*

J'ai dit, dans le Chapitre précédent, que l'on devait toujours chercher le ressort d'une machine quel conque dans une chose dont la force fût évidemment supérieure à celle de la machine, afin de vaincre par son moyen la résistance des masses qui s'opposent à son mouvement. En exposant ici quel est ce ressort qu'on pourrait employer pour faire marcher une monarchie constitutionnelle, je dois déclarer de nouveau que l'emploi de ce ressort serait dangereux, et d'autant plus dangereux, que l'État auquel on l'appliquerait serait plus étendu de masse et plus ferme d'institution.

En considérant donc une monarchie constitutionnelle comme une machine politique faite de main d'homme, et du gouvernement de laquelle l'action de la Providence serait écartée, en tant que puissance théocratique politique, voici quel est le ressort qu'on pourrait y appliquer.

On ne devrait point prendre ce ressort ni dans l'essence de la monarchie, ni dans celle de la république ; parce que ce serait donner trop de force à l'une ou à l'autre, et rompre l'équilibre qui fait leur mélange ; mais il faudrait le chercher dans la chose même qui a opéré ce mélange, et de laquelle la monarchie constitutionnelle elle-même a reçu son existence : or, cette chose est la Loi. Qu'on place donc la loi au-dessus de toutes les institutions qui en émanent, et que, sans exception aucune, on les lui sou mette toutes ; et l'on verra qu'en déployant sa force supérieure, elle les fera marcher : voici comment. La loi dont j'entends parler ici, la loi politique, est un être de raison qui n'a aucun mouvement par elle-même, et qui ne peut point élever la voix quand elle est abandonnée, éludée ou violée ; mais donnez-lui un organe qui soit indépendant de toute autre autorité, dont l'œil plane également au-dessus du Peuple et du Roi, et dont la main restreigne à la fois la puissance de la Volonté et celle du Destin ; établissez, par un concours momentané de ces deux puissances, une puissance mixte, représentée le corps judiciaire ; nommez un Grand-Justicier, et faites que les Cours souveraines qu'il présidera ne soient point souveraines de nom seulement, mais de fait ; et vous verrez quel terrible ressort elles déploieront sous ses ordres. La justice sera dans les mains de ce Grand-Justicier, et toutes les têtes s'inclineront devant elle. Ce magistrat suprême, indépendant de tout autre magistrat, inamovible, muais électif selon de certaines formes, ne pourra rien hors de ses attributions, et ses attributions seront seulement de représenter la loi, et de faire qu'elle soit exécutée. Au moyen de son existence, il y aura trois puissances dans la monarchie constitutionnelle la puissance féodale et royale, représentée par le Roi, sa noblesse, son ministère, ses conseils et ses agents administratifs ; la puissance volitive et populaire, représentée par le Corps législatif, divisé en deux chambres ; et la puissance mixte de la judicature, indépendante des deux autres, représentée par le Grand-Justicier, président de toutes les cours souveraines. Cette dernière puissance, véritable création de la Raison humaine, en fera marcher l'ouvrage politique, et lui donnera la durée que pourra lui promettre la force de ses institutions.

Ce ressort est dangereux comme je l'ai dit, parce qu'il est susceptible de donner une im-

pulsion trop forte ; mais il est le seul qui puisse être adapté à la machine politique, qu'on appelle une monarchie constitutionnelle, et qui soit capable de la maintenir debout, et d'en faire mouvoir les divers rouages. Dans son absence, cette machine, quoique d'une forme élégante, est trop faible pour résister au moindre choc. Les hommes qui ne voient pas cela sont des aveugles en politique. Pour qu'une monarchie constitutionnelle pût conserver longtemps sa constitution mixte, dénuée de tout ressort, il faudrait qu'elle fût isolée de toute autre puissance politique, qu'elle n'en fût jamais heurtée, et que les gouvernés et les gouvernants, également contents les uns des autres, ne cherchassent pas à se dominer plus que la loi ne le leur accorde. Dans le cas contraire, la moindre monarchie pure, si elle est gouvernée par un prince ambitieux ; la moindre emporocratie, si elle a intérêt à la soumettre, suffiront pour la faire trembler. A la moindre secousse, elle tombera. Si son Roi constitutionnel se trouve doué de talents militaires, si son caractère le porte vers une certaine gloire, dont l'éclat éblouit toujours les jeunes monarques, il rompra facilement le nœud mal assuré qui réunit la puissance royale à la populaire, subjuguera cette dernière, et rendant l'autre à la dominance vers laquelle elle tend par sa nature, en fera une monarchie pure, plus ou moins fortement constituée, selon sa force et son talent. Mais si, au contraire, le Roi constitutionnel se trouve, dans quelques circonstances difficiles, réduit à ses seules vertus civiles, et qu'il existe dans le Peuple un homme doué d'une grande force de volonté, que sa position dans le Corps législatif ou dans l'armée tende redoutable, cet homme en s'emparant de la puissance populaire, écrasera facilement sa rivale, et arrivera à la république pure.

Cependant comme la monarchie et la république pures sont devenues également impossibles parmi nous à cause des conséquences indispensables qu'elles entraînent, et que l'opinion repousse absolument, l'esclavage ou le meurtre, il arrivera que ni l'homme fatidique ni l'homme volitif ne parviendront au but absolu vers lequel ils tendront, et qu'ils seront obligés de tomber dans le gouvernement militaire ou emporocratique, selon les circonstances et les moyens qu'ils auront employés. C'est en vain qu'ils chercheront à s'abuser eux-mêmes sur la nature de ces moyens, et qu'ils croiront, comme Robespierre ou Bonaparte, suppléer à l'esclavage par le meurtre, et au meurtre par l'asservissement ; ni l'asservissement ni le meurtre ne leur serviront de rien, et ils finiront eux-mêmes par être les victimes de leur propre moyen, et par être massacrés ou asservis ; car on ne peut jamais empêcher indéfiniment l'effet de suivre sa cause. Tout ce qu'on peut faire, c'est de le retarder.

Quant à l'empire militaire ou à l'emporocratie qui naîtront irrésistiblement de la monarchie constitutionnelle, dénuée de ressort ; comme ces deux gouvernements possèdent pour ressort la force même qui les constitue, la militaire ou la commerciale, ils pourront subsister plus longtemps, suivant que les circonstances extérieures les favoriseront ; mais leur existence sera toujours infiniment bornée en comparaison de celle des gouvernements simples, et surtout en comparaison de celle des gouvernements unitaires qui sont les seuls parfaits. A présent que j'ai énoncé, quoiqu'avec quelque difficulté, à cause du danger qu'il entraîne, quel est le ressort de la monarchie constitutionnelle, et que j'ai assez parlé de ce que j'entends par les gouvernements simples et mixtes, je devrais passer sans plus de délai aux gouvernements unitaires ; mais, avant d'en venir là, je crois utile, dans une matière aussi neuve, et dans laquelle il m'a été impossible d'apporter autant de méthode que je l'aurais voulu, de bien établir la différence que je mets entre les trois espèces de gouvernement dont je parle en ce moment, et les trois formes dont j'ai parlé. Cette différence consiste principalement en ce que les trois formes de gouvernement, qui dépendent de trois principes distincts, et découlent de l'action des trois grandes Puissances qui régissent l'Univers, peuvent

être considérées comme simples, mixtes ou unitaires ; et donner, par conséquent, naissance à trois espèces de gouvernement dans chacune de ces formes. Examinons ceci.

La Providence, la Volonté de l'homme ou le Destin, en exerçant leur action sur l'État social, y déterminent en puissance trois formes de gouvernement, qui passent en acte dès que les circonstances extérieures en favorisent les développements. Ces trois formes sont, en général, la théocratique pour la Providence, la républicaine pour la Volonté, et la monarchique pour le Destin. Je les appelle pures, quand celle qui domine n'offre aucun mélange des deux autres. La théocratie, par exemple, était pure chez les Hébreux; la république, pure chez les Athéniens ; la monarchie, pure chez les Assyriens. Chez ces peuples le gouvernement était simple. Il était en Palestine entre les mains d'un souverain Pontife, établi par Moïse, pour régir le peuple au nom de Dieu seul ; il dépendait dans Athènes d'un certain nombre de magistrats, nommés Archontes, établis pour diriger le peuple au nom du peuple même ; il reposait tout entier à Ninive entre les mains d'un monarque absolu, héritier de Ninus, et commandant au peuple en son propre nom. Après avoir considéré le principe de ces trois formes pures de gouvernement, on doit en considérer les conséquences et les moyens, qui sont pour la théocratie pure, la foi et le dévouement absolu à la Divinité ; pour la république, l'amour de la patrie transformé en vertu, et l'horreur de la servitude ; pour la monarchie, l'amour et l'orgueil transformés en honneur, et la crainte de la douleur ou de la honte qui accompagnent la mort.

Ces formes pures deviennent des espèces, en le comparant aux formes mixtes qui peuvent résulter de leur mélange ; et alors je les appelle formes simples. Les formes mixtes résultent de l'amalgame qui se fait ensemble de deux formes simples. La réunion de la théocratie à la République, par exemple, constitua la législation d'Orphée, chez les anciens Grecs ; celle de la théocratie à la monarchie signala la mission de Krishna aux Indes, de Zoroastre en Perse, de Numa chez les Étrusques. Odin parmi les Scandinaves réunit la théocratie à la féodalité, qui était déjà une fusion, faite par la force des armes, de la monarchie dans la république. Partout où se trouve la théocratie, soit mêlée à la république, soit mêlée à la monarchie, ou à la féodalité, elle donne la vie politique aux États, et sert de moyen pour les faire marcher. Ces États n'ont pas besoin d'autre ressort. Mais quand la théocratie manque dans les formes mixtes, c'est-à-dire quand l'action providentielle est mise hors des gouvernements, quels qu'ils soient, alors ces gouvernements ont besoin d'un ressort politique, qui leur serve de moyen pour en faire mouvoir les divers rouages. Ce ressort est, dans les formes simples, le résultat de leur principe, et alors je l'appelle moyen de vie ; il est encore dans les formes mixtes, où se trouve la théocratie en acte, une conséquence de l'action providentielle qui s'y fait sentir ; mais dans celles où la Providence est absente, ce ressort, qui doit être appelé politique, est l'ouvrage même de la législation. Il doit toujours se tirer du premier mobile qui a déterminé le mélange ou la fusion des deux principes. Ainsi l'empire militaire, et la féodalité qui en est la suite, fondés par la force des armes et par la conquête, reçoivent leur ressort de cette même force ; ainsi toutes les aristocraties, oligarchies ou emporocraties, empruntent le leur du premier mobile qui a élevé les aristocrates, Les oligarches ou les emporocrates, et c'est toujours une sorte d'illusion politique, une foi donnée à la naissance, à la sagesse ou à la fortune des gouvernants ; un crédit enfin qui repose sur quoi que ce soit, sur rien le plus souvent.

Toutes les monarchies constitutionnelles, de quelque manière qu'elles soient constituées, ont également besoin d'un ressort politique ; et ce ressort ne peut être pris que là où il est, c'est-à-dire dans le premier mobile de leurs constitutions. Les monarchies européen-

nes, dont les formes n'ont jamais été simples, à cause du mouvement volitif agissant en Europe dès l'origine des sociétés dans la Race boréenne, ont employé, suivant le temps et les circonstances, divers ressorts pour se faire marcher. En Aragon, le Grand-Justicier ; en Castille, la Sainte-Hermandad ; en Angleterre et en France, les Parlements qui se disaient tuteurs des Rois ; en Allemagne, l'ordre des chevaliers teutoniques, etc. : toutes ces institutions politiques, presque toujours nées de la force des choses, et sans préméditation pour l'objet qui leur était dévolu, ont tenu la place de ressorts politiques, à mesure que les véritables moyens de vie ou d'existence s'éteignaient ou s'usaient ; c'est-à-dire à mesure que l'action providentielle était éloignée des gouvernements, ou que la force des armes y était sans pouvoir.

A l'époque où l'ordre social commençait à sortir en Europe du sein des ténèbres où l'avait entraîné la chute de l'Empire romain, la politique et la législation se développaient pour ainsi dire toutes seules et dans l'ombre ; la force des choses était pour beaucoup dans toutes les institutions, qui souvent prenaient tout une autre direction et tout un autre emploi que ceux dont leurs fondateurs avaient eu la pensée ; mais aujourd'hui que les lumières acquièrent un éclat de plus en plus croissant, l'instinct ne sert plus de rien au législateur, et il ne lui est plus permis d'ignorer le but pour lequel il travaille. Il doit savoir, s'il veut fonder un Empire militaire et Féodal, qu'il a besoin de la force des armes, et que sans conquête il ne peut rien. S'il rêve une République pure, il doit examiner où et comment il trouvera des esclaves. Veut-il une Monarchie absolue, qu'il pense bien qu'il lui faut des instruments de mort. Mais une force supérieure l'empêche de vouloir l'esclavage ou le meurtre : qu'il cesse donc de vouloir la démocratie ou le despotisme. Ses regards se fixent sur l'aristocratie : où est l'illusion dont il entourera ses aristocrates ? Qui les croira plus grands ou plus sages que soi ? Mais ses aristocrates seront des oligarches dont la fortune, et principalement la grande possession territoriale constituera le mérite. Je dis que si ses oligarches sont nobles en même temps que riches, ils voudront une monarchie ; et que s'ils ne sont que riches sans être nobles, ils voudront une république. Je dis que jamais la seule fortune ne servira ni de lien ni de ressort à un État, parce qu'elle est trop inconstante, et change trop souvent de main. On la fixera par des majorats, par des substitutions ; oui, mais alors c'est un fantôme de noblesse qu'on créera, auquel s'attacheront tous les inconvénients de la noblesse véritable, sans un seul de ses avantages. Eh bien ! Le législateur inclinera l'État vers l'emporocratie : a-t-il à sa disposition un immense commerce, qui, couvrant de ses pavillons l'un et l'autre hémisphère, puisse changer en un glaive à deux tranchants le caducée de Mercure ? S'il ne l'a pas, qu'il cherche une autre forme de gouvernement ; car l'emporocratie demande pour ressort un crédit national qu'un tel commerce peut seul lui donner. Voici que le législateur s'arrête à une monarchie constitutionnelle, mi-partie de monarchie et de république ; il en présente le modèle, qu'il a médité dans le calme de toutes les passions. Ce modèle est fort beau ; il en résultera une statue des plus heureuses proportions : c'est dommage qu'elle ne marchera pas. Il y mettra un ressort : il fera bien ; mais il ferait encore mieux s'il cherchait à y mettre la vie. Comment ! La vie dans une statue ? Oui, la vie dans une statue. Eh ! Quelle serait la Divinité protectrice qui voulût exaucer ce politique Pygmalion ? Une Divinité qui ne refuse jamais son assistance à ceux qui l'invoquent avec un cœur pur, et dans des vues de bien universel : la Providence.

## CHAPITRE X.

*Véritable situation des choses en Europe. Combat entre les hommes de la Volonté et ceux du Destin, les libéraux et les royalistes. Quels sont les hommes mixtes appelés ministériels. Danger où se trouve l'Ordre social. Moyen d'éviter ce danger.*

**L**a Providence est dans toutes les choses où sa présence est reconnue. Elle est dans le fétiche du sauvage Africain, comme dans les Tables de la Loi présentée par Moïse. Semblable à la vie universelle qui émane d'elle et qui brille également dans l'œil du moucheron et dans celui de l'éléphant, elle ne diffère d'elle-même que par la grandeur, le mérite ou l'importance des objets. Comme la foi divine est le fruit moral qu'elle porte, c'est aussi ce fruit qui lui donne naissance. Partout où est la foi divine, là est aussi en puissance d'être la puissance intellectuelle qui domine sur l'Univers. Il n'y a hors de cette foi que productions transitoires à attendre ; car tout ce que produit la liberté volitive ou la nécessité fatidique est transitoire. Les seules productions providentielles ont droit à l'immortalité.

Je crois pouvoir énoncer ouvertement cette vérité. La Providence peut être appelée dans tous les gouvernements, et tous pourraient lui devoir la vie ; mais pour que cette vie fût complète, il faudrait que les trois puissances y fussent réunies en une seule. Cette réunion, quand elle est possible, constitue ce que j'appelle un gouvernement unitaire. Ce gouvernement peut avoir lieu toutes les fois que deux puissances sont déjà réunies dans une forme mixte. Il n'y a pour le rendre parfait que d'y ajouter la puissance qui y manque.

Si l'on veut se donner la peine de réfléchir sur ce que je viens de dire, on sentira que le moment est extrêmement favorable pour constituer en Europe un gouvernement unitaire ; et que si les hommes appelés par le Destin ou par la Volonté à y être législateurs, ne sentent pas l'avantage énorme que leur donne la secousse qui vient d'ébranler cette partie du Monde, ils manqueront une des plus belles occasions qui puissent être offertes à leurs travaux. Je sais bien que d'abord, entraînés par les apparences, ces hommes me diront que, loin de voir les choses tendre vers l'unité que j'indique, il semble, au contraire, que tout fait effort pour se diviser de plus en plus. Je ne nie pas ces apparences ; je les trouve même toutes naturelles, et très propres à prouver ce que j'ai dit.

Et, en effet, qu'on se rappelle combien la Volonté de l'homme a fait de tentatives en Europe pour arriver à y saisir la domination. Que de travaux ! Que de trames merveilleusement ourdies ! Que de longs et pénibles efforts ! Elle allait enfin réussir. Un obstacle imprévu s'est présenté. La république pure deux fois établie et deux fois cimentée du sang de deux infortunés monarques, n'a pas pu résister au premier choc du Destin. Elle est tombée sur les ruines sanglantes qu'elle avait entassées. Cependant un homme fatidique s'est présenté ; il a enveloppé dans son tourbillon cette terrible Volonté européenne, et lui a dit que ce tourbillon était le sien. Elle l'a cru, même longtemps après qu'elle ne pouvait plus le croire. Mais enfin, quand cet homme, repoussé par un destin plus puissant que le sien, est tombé, devait-elle encore le soutenir ? Oui ; parce qu'elle n'avait plus d'autre espoir que de le tromper comme il l'avait trompée. Étonnée de sa défaite, mais non découragée, cette superbe Vo-



lonté lutte encore contre les événements. Elle essaie ses dernières ressources, et agite tout ce qu'elle peut agiter. Depuis le Tage jusqu'au Tanaïs, elle fait entendre sa voix. Elle ébranle l'Espagne et l'Italie ; elle trouble l'Angleterre et l'Allemagne ; elle intimide la France ; elle émeut jusqu'à la poussière de cette antique Grèce, où jadis elle régna ; et le Turc et le Russe, lancés dans l'arène, vont se porter des coups dont il est difficile de prévoir le résultat. Quel qu'il soit, elle espère toujours en tirer avantage, du moins par l'affaiblissement de ses plus redoutables ennemis.

Cependant le Destin, encore frémissant du péril qu'il a couru, excite ses défenseurs. Les hommes fatidiques qu'il anime s'opposent de toutes leurs forces aux volitifs. Sous les noms de royalistes et de libéraux, les uns et les autres poussent en sens contraire l'État social, et paraissent vouloir le déchirer. Les premiers, qui n'aspirent qu'au rétablissement des institutions renversées, sont accusés de vouloir faire reculer la civilisation ; les seconds, qui ne tendent qu'à réaliser leurs idées de perfectionnement, sont accusés de vouloir la perdre, en la poussant en avant dans le tourbillon des révolutions. Ces deux accusations, qui ne sont pas dénuées de fondement, font naître une foule de défenses et d'éclaircissements, qui ne disculpent personne, et n'éclaircissent rien. Cependant quelques gouvernements mixtes s'étant formés, et ayant opéré au moyen de l'intérêt du moment une sorte de réunion entre plusieurs de ces hommes, sont parvenus à mitiger leurs idées, et à faire naître parmi eux une sorte de parti médiane qu'on appelle parti du centre. Les hommes qui le composent n'ont point de parti, à proprement dire : ils sont modérés, gouvernementistes, ministériels, et ces noms, qui devraient être en honneur, et faire leur force, sont précisément ce qui les perd dans l'opinion publique, ce qui leur ôte tous les moyens.

Si l'on avait besoin d'une nouvelle raison après toutes celles que j'ai dites, ou qui ont découlé naturellement des faits énoncés, celle-ci serait plus que suffisante pour faire concevoir que ces gouvernements mixtes dans lesquels s'est épuisé le génie des modernes législateurs ; manquent pourtant des deux plus puissants mobiles politiques, l'amour de la patrie et l'honneur, puisque les royalistes et les libéraux ne veulent y placer ni l'un ni l'autre. Il semble, dans ces gouvernements, qu'il y ait une sorte de honte d'être de l'avis des ministres, et de les soutenir. L'esprit qui les anime, quelque pur et désintéressé qu'il puisse être, porte toujours un caractère d'obscurité et de ruse qui arme d'avance contre lui. On ne peut y entrer sans faire des concessions qui blessent l'amour-propre ; et cela ne saurait être autrement. Les gouvernements mixtes sont mixtes, précisément parce qu'ils ne sont pas simples, et que rien de simple ni de pur ne saurait s'accorder avec eux. Les royalistes voudraient que les ministres fussent royalistes, et les libéraux les voudraient libéraux ; mais cela ne peut être sans entraîner à l'instant le renversement de l'édifice constitutionnel ; parce que cet édifice n'est point composé d'éléments homogènes, mais d'éléments participant à deux principes opposés : le monarchique et le républicain. Si les ministres étaient ou libéraux ou royalistes purs, ils ne seraient pas les ministres d'une monarchie constitutionnelle, mais ceux d'une république ou d'une monarchie absolue ; et parce qu'ils sont dans l'esprit de leur institution, dans le vrai caractère constitutionnel, qui est un mélange de république et de monarchie, on les accuse de duplicité. On verse plus que le ridicule, et guère moins que le blâme sur eux et sur le parti médiane dont ils s'entourent ; on leur reproche de vivre de corruption ; et peu s'en faut qu'on ne dise à ce gouvernement qu'on a choisi, qu'il ne peut avoir des agents et des amis qu'au prix des plus bas intérêts, et qu'il n'existe pour lui dans les cœurs ni amour, ni honneur, ni zèle qui les excite hors des passions sordides qu'il sait leur inspirer.

Supposez dans un pareil état de choses, un tel gouvernement dans un danger un peu considérable, vous verrez qu'il ne pourra pas se soutenir un moment par sa propre force. Il sera obligé de chercher son appui parmi ses ennemis les plus décidés, les libéraux ou les royalistes purs, auprès desquels il ne le trouvera qu'à condition de cesser d'être lui-même pour devenir eux : ce que ne pouvant pas faire, il se verra dans la nécessité de les tromper, et de s'enfoncer plus que jamais dans cette voie de ruse et de corruption qui lui est tant reprochée. Il pourra ainsi, pour quelque temps, émouvoir alternativement l'amour de la patrie ou l'honneur, en faisant un appel à la liberté ou à la nécessité ; mais ce jeu de bascule finira bientôt par ne plus trouver des dupes ; les ressorts qu'il emploiera s'useront ; ses moyens de corruption viendront à s'épuiser ; il n'aura plus à sa disposition des amorces assez puissantes ; la haine des partis, fatiguée, ne s'ouvrira plus aux conspirations qu'il ourdira pour les effrayer l'un par l'autre ; les masses seules se mouvant, se heurteront et se briseront, et s'anéantiront mutuellement si l'ennemi extérieur n'en triomphe pas par la conquête.

Voilà l'état actuel d'une grande partie de l'Europe : d'un côté, mouvement violent vers la république pure ; de l'autre, mouvement non moins fort vers la monarchie absolue ; au milieu, quelques gouvernements mixtes, emporocratiques ou constitutionnels, alternativement entraînés par l'une ou par l'autre tendance, et tour à tour forcés de suivre leurs tourbillons opposés. Cet état est pénible, et s'il dure encore longtemps, menace l'Ordre social en Europe d'une entière subversion. Il n'existe qu'un moyen de le sauver ; et ce moyen, je l'ai clairement indiqué, c'est d'appeler la Providence dans les gouvernements, et de ramener à l'Unité ce qui est mixte et divisé. Faites donc disparaître le schisme de la Religion ; effacez toutes les différences du culte ; ayez un souverain Pontife européen, qui soit également reconnu et respecté de tous les peuples ; que ce souverain Pontife domine sur un sacerdoce éclairé, sage et puissant, dont la voix se fasse entendre dans vos conseils ; que ces conseils, au lieu de n'admettre que deux principes, et d'être par conséquent l'arène d'un éternel combat, en reçoivent trois, représentés, savoir : la Providence, par le souverain Pontife et le sacerdoce ; le Destin, par le monarque, les pairs du royaume, son ministère et sa noblesse ; la Volonté de l'homme, par les collèges électoraux et les députés des départements ; et vous verrez que cette unité tant cherchée naîtra d'elle-même, car trois puissances ou trois principes réunis produisent toujours, en se confondant, une quatrième puissance ou un quatrième principe, d'où résulte la seule unité possible sur la terre.

Mais vous m'objecterez que je propose, pour guérir un mal actuel et positif, un remède éventuel et presque illusoire ; vous direz qu'il est impossible de ramener la Religion à l'uniformité de culte, et de créer un souverain Pontife qui réunisse en lui l'assentiment et la vénération de tous les peuples de l'Europe. Je réponds à cette objection, la seule en effet que vous puissiez me faire, que le remède proposé ne vous paraît éventuel et presque illusoire, que parce que vous n'en concevez pas la réalité physique et morale, et que cette réalité ne vous échappe, que parce que vous regardez comme impossibles des choses qui sont de la plus grande facilité quand elles sont véritablement voulues. Veuillez-les donc seulement ces choses, et vous verrez s'aplanir devant vous des obstacles que vous aimez à croire insurmontables. Osez faire un mouvement vers la Providence : elle l'attend pour vous seconder. Cependant ne vous y trompez pas ; oui, sans doute, il serait impossible d'éloigner de la Religion les schismes qui la défigurent et la déshonorent ; il serait impossible d'arriver à l'uniformité du culte que la Providence demande, si vous tentiez encore d'obtenir ces admirables résultats ou par les obliques détours de la ruse, ou par les odieux moyens de la force. Ni la ruse ni la force ne vous réussiraient. N'oubliez pas cet axiome que j'ai souvent répété



dans le cours de cet ouvrage que les choses universelles, dépendantes d'un principe universel, ne se détruisent que par elles-mêmes, ou ne se changent que par le travail intérieur de leur propre principe. Or, de toutes les choses que l'on peut placer dans la catégorie de celles qui dépendent d'un principe universel, la Religion est assurément au premier rang. Elle ne peut donc jamais changer ni se modifier que par elle-même ; tout autre changement, toute autre modification, serait inutile ou nuisible. Tous les moyens extérieurs qu'on pourrait prendre pour arriver à ce but, seraient dangereux et sans effet. La Providence ne peut contraindre ni la liberté de la Volonté ni la nécessité du Destin ; mais aussi elle ne peut jamais être contrainte ni par l'une ni par l'autre. Quand on veut qu'elle change ou qu'elle modifie ses productions, il faut savoir l'intéresser à le faire.

Si donc les Protestants trouvent que, relativement aux lumières du siècle, le culte catholique continue à offrir dans ses dogmes une trop grande obscurité, et dans sa doctrine une trop grande roideur ; si, d'un autre côté, les Catholiques et les Protestants eux-mêmes s'accordent à regarder le culte réformé comme insignifiant et froid, incohérent et versatile ; si les schismatiques grecs refusent moins leur assentiment à certains dogmes, qu'ils ne craignent l'influence papale ; si les Juifs eux-mêmes, assez longuement persécutés pour une funeste erreur, souffrent de vivre isolés au milieu des nations européennes, il serait assurément très possible d'obvier à tous ces inconvénients. Des obstacles autrefois insurmontables ne le sont plus aujourd'hui.

Tout s'use avec le temps, et les formes du culte s'effacent comme toute autre chose. Elles perdent leurs aspérités ; leurs principaux signes disparaissent, et bientôt elles ne distinguent plus à l'extérieur les hommes qui appartiennent à des sectes différentes, même les plus opposées. Un Catholique, un Protestant, un Schismatique grec, et même un Juif, peuvent se rencontrer dans la même hôtellerie, et y vivre des mois entiers sans s'apercevoir aujourd'hui qu'ils suivent des rites différents. Il n'y a pas un siècle ou deux que le premier samedi de la semaine qui les eût rassemblés à la même table, les eût frappés tous les quatre d'un caractère non douteux ; ils se seraient séparés à l'instant. Maintenant ils ne se séparent plus ; d'abord, parce qu'ils ne se reconnaissent pas, et qu'ils ne verraient pas de raison pour se séparer, quand même ils se reconnaîtraient ; car leurs habitudes diverses se sont fondues dans la même habitude, qui est de se comporter dans le monde comme tout le monde. Ce n'est pas qu'ils ne tiennent encore tous les quatre à leur culte, et qu'ils ne se livrassent à des mouvements violents si on voulait les forcer d'en changer. Mais soyez certain que c'est par des motifs politiques qu'ils y tiennent, et que l'opinion ou l'amour-propre, la nécessité ou la liberté, sont là pour leur tenir lieu de zèle religieux. C'est pourquoi, ménagez ces motifs politiques ; agissez dans l'intérieur, et non à l'extérieur ; faites que la Religion influe sur les cultes, non les cultes sur la Religion, et ne doutez nullement du succès.

On paraît redouter l'influence d'un souverain Pontife ; on se rappelle avec terreur les époques désastreuses dont j'ai crayonné l'histoire : mais ces époques étaient les crises inévitables de la décadence de l'État social en Europe ; elles étaient produites par les ténèbres que les Barbares avaient entraînées avec eux ; ces ténèbres sont dissipées ; elles ne peuvent plus se renouveler. D'ailleurs, y a-t-il eu en Europe un véritable souverain Pontife ? J'ai assez pris soin de montrer qu'il n'y en avait pas eu. Rien ne s'oppose à ce qu'il n'y en ait un, même celui qui en occupe aujourd'hui la place, pourvu qu'il y soit providentiellement reconnu, et qu'il reconnaisse lui-même la suprême puissance dont seule il tiendra son autorité.

## CHAPITRE XI

*Appel de la Providence dans les gouvernements mixtes pour les rendre unitaires.*

Profondément pénétré de cette vérité, que le salut de l'Europe et celui du Monde, qu'elle entraîne dans le tourbillon de sa volonté, ne peut venir que de la Providence ; et, supposant qu'en l'absence même de toute inspiration intellectuelle, la réalité physique a parlé assez clairement par la voix de l'expérience aux peuples et aux rois, pour les engager à tourner enfin leurs regards vers une puissance supérieure qui n'attend que leur appel pour voler à leurs secours, j'avais montré dans ce Chapitre quelles devaient être les formes de cet appel, et par quels moyens aussi simples que faciles on pouvait arriver à l'accomplissement de toutes les choses que j'ai dites. Mais après avoir écrit d'entraînement cet important Chapitre, celui peut-être pour lequel tous les autres ont été conçus et coordonnés dans une première pensée, l'ayant relu froidement et à tête reposée, j'ai vu qu'il ne devait pas être publié ; car il n'était plus question ici de poser des principes, mais d'en montrer les conséquences dans l'avenir, en leur donnant des formes légales ; ce qui soumettait inévitablement une puissance à l'autre, et laissait la Volonté maîtresse d'étouffer les productions du Destin avant qu'elles eussent acquis assez de consistance pour lui résister.

C'est avec un vif regret, je l'avoue, que je me suis vu forcé de supprimer cette partie de mon travail, que je regardais comme la plus neuve et la plus nécessaire ; mais la prudence et la raison m'ont commandé ce sacrifice. Un projet de législation théocratique, de la nature de celui que j'avais tracé, ne saurait être confié au public sans un éminent danger ; car le public, n'étant point appelé à le réaliser, ne peut s'en emparer que pour le détruire, en en contrariant les conséquences, ou en en déprisant d'avance tous les avantages. Il n'appartient qu'à un homme d'État placé dans les circonstances les plus heureuses, à un monarque, à un ministre des autels, revêtu d'un auguste caractère, d'en assurer les immenses résultats, en donnant successivement à ses diverses parties une force et une stabilité qu'elles ne peuvent recevoir que des lois.

Homme obscur et simple écrivain, j'ai bien pu montrer la puissance que les hommes doivent invoquer, s'ils veulent rappeler au milieu d'eux la paix qui en est bannie ; mais quand est venu le moment d'établir les formes de cette invocation, j'ai senti ma faiblesse et mon insuffisance ; et, forcé de me taire, de peur de les profaner, je me suis tu. Le Chapitre où j'avais tracé ces formes existe, il est vrai, mais je me garde pour ne le communiquer que lorsqu'une occasion favorable se présentera. Si, durant le cours de ma vie, cette occasion ne se présentait pas, je prendrais soin qu'il me survive du moins ; car le sacrifice même que j'en fais prouve assez que j'y attache une toute autre importance que celle qui découle ordinairement de l'amour-propre ou de la vanité d'auteur.

## CHAPITRE XII

### *Récapitulation générale.*

**J**e me vois arrivé à la fin de mon ouvrage avec une satisfaction mêlée de quelque trouble. J'ai fait ce que j'ai voulu sans doute, mais non point exactement comme j'aurais voulu le faire ; je sens qu'en beaucoup d'endroits je suis resté au-dessous de mon sujet ; et que, malgré toutes les peines que j'ai prises pour être clair, beaucoup de choses sont restées obscures. Dans le mouvement extraordinaire que j'ai pris, déterminé à retracer en peu de pages l'histoire du Règne hominal, dans une de ses Races, pendant l'espace de douze mille ans, une foule innombrable d'événements s'est présentée à moi. Presque tous ces événements paraissaient dignes d'être décrits, et néanmoins il fallait faire un choix, car mon intention n'était pas de composer un trop long ouvrage dans un moment où le petit nombre de lecteurs qui cherchent encore à s'instruire, enveloppé d'une foule de pamphlets politiques et de feuilles éphémères, n'a que peu de temps à donner aux ouvrages de longue haleine. En faisant ce choix indispensable, j'ai quelquefois vu, mais trop tard, que j'aurais pu mieux choisir ; d'autres fois, lorsque mon choix m'a semblé heureux, j'ai reconnu que je n'étais pas entré dans tous les développements que l'importance du sujet aurait demandé. Ces reproches, que je me suis souvent adressés à moi-même, et qu'on m'adressera peut-être, étaient inévitables. Je ne pouvais pas, tandis que j'étais encore occupé à esquisser les plans les plus reculés de mon tableau historique, en dessiner tous les aspects, ni en déterminer fortement toutes les masses ; si j'avais tenté de le faire, j'aurais produit un tableau sans perspective, ou j'aurais été forcé de lui donner une étendue hors de toute proportion.

Peut-être croira-t-on qu'il m'aurait été possible, en commençant mon ouvrage, d'entrer dans de plus grands détails sur chacune des Races qui composent le Règne hominal, et que j'aurais dû en indiquer plus nettement l'origine : dire, par exemple, pourquoi ces Races n'avaient point paru simultanément sur la terre, et par quelles raisons elles étaient nées plutôt sur l'une des parties du globe que sur l'autre. J'avoue que ceci aurait été digne d'être présenté à la curiosité du lecteur ; mais, comme je l'ai donné à entendre, l'origine des Races, et leur position sur la terre, tient de trop près à l'origine du Règne hominal lui-même, pour pouvoir être distraite de la science qui en traite spécialement : cette science, qui est par son élévation hors de l'histoire proprement dite, s'appelle Cosmogonie. Notre écrivain hiérographe, Moïse, en a traité particulièrement, non point d'une manière claire, il est vrai, et à la portée du vulgaire, mais d'une manière assez nette néanmoins pour que le voile dont il a couvert l'origine de toutes choses puisse être levé par une main savante. J'ai donné d'abord les premiers moyens de lever ce voile, en restituant la langue hébraïque, et en rendant ainsi aux termes du texte original le véritable sens qu'ils doivent avoir. J'espère plus tard me servir moi-même de ces moyens pour rétablir dans tout son éclat la pensée de l'un des plus grands hommes qui aient paru sur la terre.

Après cette première difficulté s'en élèveront successivement plusieurs autres non moins importantes. On se demandera si l'amour a dû être le principe de sociabilité et de civilisa-

tion dans l'homme, comme je le déclare ; pourquoi ce besoin, transformé en passion, ne se manifeste pas dans les deux sexes de la même manière ; d'où vient cette différence dans la transformation de la sensation en sentiment ; et, en poussant la curiosité aussi loin qu'elle peut aller, pourquoi il existe deux sexes dans la nature. A cela je répondrai que cette existence des deux sexes, dont on demande la cause, appartient encore à la cosmogonie, ainsi que la différence même qui les constitue. Cette existence et cette différence doivent être reçues par l'histoire comme des faits constants, dont tous les autres découlent, et au-delà desquels elle ne peut pas remonter sans sortir de son domaine. Et quant à ce qui est des conséquences de cette existence et de cette différence, dont la plus importante est le mariage, base de l'édifice social, si l'on exigeait que je fusse entré dans tous les détails que pouvait comporter un objet de cette nature, à plus forte raison me demanderait-t-on d'expliquer avec plus d'étendue ce qui concerne l'origine de la parole et l'établissement des langues.

Mais ne sent-on pas que chacun de ces objets, si j'avais voulu les approfondir, eût nécessité un livre à lui tout seul ? Je ne pouvais dans le mien qu'indiquer les principes, et choisir parmi les conséquences les principales, celles qui pouvaient jeter le plus de jour sur ce qui allait suivre, laissant à la sagacité du lecteur le soin de trouver les autres. Je sais bien qu'un lecteur attentif pourrait me faire beaucoup de questions sur ces commencements de la civilisation boréenne, et me demander, par exemple, pourquoi le mariage, que je donne pour base à l'édifice social, ne fut pas heureux. Cette question, et plusieurs autres que j'ai esquivées à dessein, doivent trouver leur solution dans l'ensemble de l'ouvrage. L'histoire du genre humain offre sans cesse la preuve frappante de cette vérité : qu'un mal particulier est souvent nécessaire pour faire naître un bien général. Voici, au reste, la réponse à la difficulté qu'on propose ; elle servira à éclaircir plusieurs difficultés du même genre. Le mariage, conséquence inévitable de l'existence des deux sexes, et de la différence nécessaire entre leur manière de penser après avoir senti, le mariage ne fut point entièrement heureux, parce que s'il l'eût été il eût borné là le cours de la civilisation boréenne ; l'homme, satisfait de son sort, n'eût rien désiré, rien cherché au-delà, attendu qu'il ne saurait rien désirer ni rien chercher au-delà du bonheur ; il se serait plié au joug de la femme, se serait amolli comme elle, et sa race aurait été inévitablement détruite avant d'avoir parcouru aucune des phases plus élevées de l'ordre social. Si la femme fut malheureuse à cette première époque de la civilisation, ce fut principalement par une suite de sa nature, qui ne lui permet pas de donner sans douleur naissance à rien, ni dans l'ordre physique ni dans l'ordre moral. Il est vrai que ses fautes aggravèrent ses maux ; mais ses fautes furent alors une conséquence d'une faute antérieure, dont la connaissance dépend de la cosmogonie.

On a vu comment la guerre, toujours inévitable entre les Races, parce que les Races tendent toutes à la domination et à l'envahissement de la terre, avait développé une foule de connaissances utiles dans la Race blanche, et l'avait mise en état de lutter avec avantage contre la Race noire. J'ai à cette occasion montré l'origine d'une foule d'institutions et d'usages, dont le principe, plongé dans l'obscurité des siècles, avait échappé aux recherches des savants. On a remarqué avec intérêt, sans doute, cette première organisation du peuple celte, dont l'empreinte indélébile se retrouve plus ou moins forte chez toutes les nations qui tiennent la même souche.

J'ose me flatter qu'on aura excusé quelques hypothèses de détail, en faveur de la vérité frappante de l'ensemble. Si la situation de la Voluspa, par exemple, a paru trop poétique, on aura dû convenir du moins qu'elle n'était pas hors de la vraisemblance, puisque tous les usages civils et religieux conservés par nos ancêtres en constataient assez bien, la possibi-

lité. Il était impossible qu'un tableau de cette dimension, exposé à tant d'orages, et durant un si long espace de temps, n'offrît pas quelques lacunes à remplir, et quelques traits à restaurer.

Dès la fin du premier Livre, la sphère intellectuelle était déjà développée dans la Race boréenne, et le culte était né. Le second Livre a montré les suites de ce premier développement. Considérons ici comment la politique, d'abord influencée par la religion, a réagi sur elle ; remarquons que le premier schisme qui se soit manifesté parmi les Celtes, celui qui a donné naissance aux peuples nomades, a été purement politique ; et souvenons-nous de ce que j'ai dit dans ce dernier Livre, que toutes les querelles qu'on a mal à propos appelées religieuses, tous les schismes, n'ont point tiré leur principe de l'essence même de la religion, mais seulement des formes du culte, dont la politique s'était emparée. Une observation non moins importante, relative à la superstition et au fanatisme, peut être faite dans ce second Livre. On peut voir combien on s'est souvent abusé en accusant la Religion de ces excès auxquels elle était étrangère ; et surtout combien on a eu tort de croire que la théocratie y pût conduire. C'est au contraire la théocratie qui y met un terme, la superstition et le fanatisme ne règnent que là où les formes du culte, dans lesquelles le Destin ou la Volonté de l'homme ont saisi la domination, sont parvenues à usurper la place de la Religion, et à y étouffer la voix de la Providence. Dès que la Providence trouve un organe capable de faire entendre sa voix, un Prophète, un Théocrate, un souverain Pontife, un envoyé digne d'elle, toute superstition disparaît, et le sang humain n'inonde plus les autels.

Il est inutile que je revienne sur la fondation de l'Empire universel par cet homme extraordinaire dont la gloire a rempli l'univers, sous le nom de Ram, le Bélier ; de Scander aux deux cornes ; d'Osiris, le chef des hommes ; de Dionysos, l'intelligence divine ; de Giam-Shyd, le dominateur de l'Univers, etc. J'en ai dit à peu près tout ce que j'en pouvais dire sans tomber dans des détails étrangers à cet ouvrage. Remarquons seulement de nouveau que ce n'est qu'en admettant l'existence de cet Empire qu'on peut se rendre raison d'une foule d'usages communs à tous les peuples ; comme, par exemple, de donner une couronne aux rois, et une mitre aux pontifes ; d'élever leurs trônes d'un certain nombre de degrés, et de placer un sceptre dans la main des uns, et un bâton pastoral dans la main des autres. La forme constante des autels, la manière de s'y prosterner en invoquant la Divinité, tout annonce un rite universel, dont l'empreinte ne s'est point effacée à travers les variations infinies que les cultes ont subies. Les savants philologues peuvent-ils voir sans admiration que les formes essentielles du langage sont les mêmes partout, et que la Grammaire générale, reposant sur les mêmes bases, atteste l'existence d'une langue universelle, dont on trouve les débris répandus en tous lieux ? S'il est question de la poésie, peut douter que la rime admise par les Chinois et par les Arabes, et le rythme connu des Hindoux comme des Scandinaves, ne participent à la même origine ? Voyez la musique : cet art admirable, partout où il est connu, ne reçoit-il pas sept notes d'une octave à l'autre, divisée en cinq tons et deux demi-tons ? Comment expliquera-t-on toutes ces choses et une infinité d'autres, dont il serait trop long de parler, si on ne les considère pas comme les restes d'une unité religieuse et politique qui s'est divisée ? il faut en croire sur ce point les livres sacrés des Hindoux, et admettre comme une incontestable vérité l'existence de l'Empire universel de Ram. C'est dans ces livres sacrés que j'ai puisé la plupart des choses que je rapporte sur le démembrement de cet Empire, et sur la cause des schismes politiques qui en amenèrent la chute. C'est en général dans les archives sacerdotales des nations antiques, que j'ai cherché les documents nécessaires pour composer mon troisième Livre, et conduire l'histoire

du Genre humain depuis l'apparition de Ram jusqu'à celle de Pythagore. Cette première partie de mon ouvrage peut donc être considérée comme plus particulièrement rationnelle et philosophique que la seconde, qui s'appuie sur des documents plus positifs, et ne s'écarte plus, pour la chronologie des faits, de la marche ordinaire de l'histoire.

C'est donc à dessein que j'ai divisé mon ouvrage en deux Parties, afin que la seconde, composée de matériaux plus fermes, donnât un appui à la première, par la liaison des idées et l'enchaînement des événements. Je ne crois point qu'un lecteur attentif ait méconnu cet enchaînement, ni qu'il ait pu considérer comme de simples hypothèses des choses assez généralement inconnues, il est vrai, mais dont les choses connues ne se présentent plus à l'esprit que comme des conséquences toutes simples.

La première Partie, quoique moins volumineuse que la seconde, renferme pourtant une bien plus grande quantité de faits importants, et enveloppe un laps de temps beaucoup plus considérable. On peut y remarquer trois époques principales : la première s'étend depuis l'aurore de la civilisation dans la Race boréenne, jusqu'à l'apparition de l'Envoyé divin parmi les Celtes ; c'est le mouvement ascendant. La seconde comprend depuis l'apparition de cet envoyé et l'établissement de l'Empire universel jusqu'aux premiers symptômes de son déclin, annoncés par le schisme politique des Pasteurs phéniciens ; c'est l'Ordre social stationnaire dans son plus grand éclat. La troisième renferme la durée entière de ce déclin, depuis le premier affaiblissement de la lumière morale jusqu'aux premières approches des ténèbres ; c'est le mouvement descendant. La seconde Partie comprend également trois époques, mais beaucoup plus restreintes : celle du crépuscule, où l'on remarque une sorte de combat entre la lumière et l'obscurité ; celle des ténèbres complètes, et celle du mouvement ascendant qui recommence. Ces trois époques, qui n'équivalent pas eu durée à une des anciennes, et qui d'ailleurs n'en représentent qu'une, ne renferment qu'un intervalle d'environ trois mille ans. On peut dater la première de ces dernières époques de la prise de Troie par les Grecs ; la seconde, de la chute de l'Empire romain ; et la troisième, du commencement des croisades. Cette dernière époque n'est point terminée, et quoique tout nous fasse augurer, par l'accroissement des lumières, qu'elle doit être pour nous le matin d'un beau jour, nous ne pouvons pas nous dissimuler néanmoins que cette matinée de notre État social recommençant n'ait été troublée par plusieurs orages.

Si l'on veut se donner la peine de réfléchir sur les causes du plus violent de ces orages, qu'on a nommé révolution française, en raison de la France où il a fait sa plus forte explosion, on verra qu'elles tiennent aux premières formes de civilisation que la Race boréenne a reçues à son origine. On pourra en démêler les traces en remontant le torrent des siècles, et se convaincre que c'est au développement précoce et extraordinaire que reçut la Volonté dans cette Race, que doivent être attribuées les secousses plus ou moins fortes qu'elle a éprouvées en divers temps. Ce développement volitif, indispensable pour que la Race blanche, exposée de bonne heure aux attaques de la Race noire, pût être conservée, la frappa d'un caractère indélébile qui l'a suivie dans toutes les phases de son État social, et a glissé dans toutes ses institutions politiques, tant civiles que religieuses, ces formes extraordinaires que n'avaient jamais connues ni la Race noire, ni la Race jaune, appelées avant elle à porter le sceptre de la Terre. Dans ces deux Races, la Volonté, soumise de bonne heure au Destin, avait supporté son joug, sans en sentir presque jamais la pesanteur, et sans chercher à le secouer ; tandis qu'au contraire, dans la Race boréenne, la Volonté a toujours subi avec peine ce joug de nécessité, et s'en est délivrée toutes les fois que cela lui a été possible. Voilà d'où tire son origine cette différence frappante qui s'est toujours remarquée entre les peuples de l'Asie



et ceux de l'Europe, malgré le mélange qui s'est effectué à plusieurs reprises entre le sang oriental et le boréen, et même malgré l'Empire universel que les Celtes d'origine boréenne ont exercé sur tout l'hémisphère.

Les peuples de Race jaune, quoiqu'ils aient dû se soumettre à plusieurs reprises, tantôt à ceux de Race noire, et tantôt à ceux de Race blanche, ont toujours conservé leur esprit de nécessité et de stabilité, dont la force a fini, du moins en Asie, par enchaîner à la longue l'esprit de liberté et de révolution dont les Celtes ont toujours été imbus.

L'Europe, véritable siège de la Race blanche, lieu de son origine, et principal foyer où sa force s'est concentrée et conservée, l'Europe a particulièrement été le théâtre où cet esprit a déployé toute sa véhémence ; c'est là que la Volonté de l'homme a manifesté sa plus grande puissance. Si cette Volonté, moins orgueilleuse, avait pu reconnaître l'action de la Providence, en même temps qu'elle opposait la sienne à celle du Destin, elle aurait sans doute produit de magnifiques résultats ; car la liberté dont elle fait son idole constitue son essence intime, et découle de la Divinité même ; mais elle n'a paru jamais combattre la nécessité du Destin, et tenter de renverser ses productions, que pour s'élever sur leurs débris, et se placer par leur moyen au-dessus de la Providence. Cela ne pouvait pas être ; et voilà pourquoi ses plus grands efforts n'ont guère abouti qu'à produire des orages politiques dont L'État social a plutôt éprouvé des ébranlements que des avancements, et plus reçu d'éclairs rapides que de lumières durables. Je ne veux pas néanmoins refuser aux hommes volitifs de dire avec eux que ces orages n'aient eu souvent leur utilité. Sans doute, comme dans le monde élémentaire, les tempêtes qui troublent un moment les plaines de l'air, en y amoncelant les nuages pour les livrer aux feux de la foudre, ont l'avantage incontestable de les purifier ; les orages politiques ont également celui de purger le monde social, et peuvent arriver par le désordre même à y rétablir l'harmonie ; mais ce serait une folie de désirer ces tempêtes et ces orages hors de saison et de mesure, de considérer ces mouvements formidables comme des spectacles dignes d'admiration, et de sacrifier ainsi l'espoir des agriculteurs et le bonheur des nations, au plaisir d'en contempler les terribles effets et d'en consacrer les ravages.

J'ai dit ma pensée sur la révolution française. Pour qu'elle soit utile, il faut qu'elle s'arrête ; et pour qu'elle s'arrête, qu'on invoque la seule puissance qui peut l'arrêter. La Volonté de l'homme en fut le mobile ; je l'ai assez dit ; je l'ai assez prouvé de toutes les manières. Le Destin, qu'elle avait vaincu, a repris le dessus, non parce qu'il a été le plus fort, mais parce qu'elle s'est divisée par un inévitable effet de sa nature et de la marche universelle des choses. Mais les hommes fatigués se tromperaient beaucoup s'ils croyaient ce triomphe du Destin assuré : il ne l'est pas du tout ; son règne absolu dans la monarchie est devenu impossible, par les raisons que j'ai assez longuement et assez fortement indiquées. L'amalgame qu'on a essayé d'en faire avec la Volonté, dans les emporocraties et dans les monarchies constitutionnelles, ne peut pas durer ; parce que la nécessité et la liberté, qui sont deux extrêmes, ne peuvent se réunir que par un milieu, qui manque dans ces deux espèces de gouvernements. Engagé à chercher ce milieu dans les choses purement politiques, je l'y ai cherché franchement, mais en vain ; je n'ai vu que des ressorts plus ou moins ingénieux, plus ou moins forts, qui, pendant un certain temps, pouvaient faire marcher ces machines politiques qu'on appelle des gouvernements mixtes. J'ai indiqué ces ressorts, mais, je l'avoue, en en désapprouvant l'usage ; car, telle ingénieuse que soit une machine, telle admirable que paraisse une statue marchant à l'aide d'un ressort, un être organisé, animé par la vie, vaudra toujours beaucoup mieux.

Or, quelle est cette vie qui manque à ces gouvernements, et qu'on peut y appeler ? Ce mi-



lieu, seul capable de réunir deux puissances aussi opposées que la Volonté et le Destin, le mouvement et le repos, la liberté et la nécessité ? Je l'ai dit hardiment ; c'est la Providence. Que j'aie eu le bonheur de montrer de quelle manière cette puissance divine pourrait être appelée dans les institutions politiques, c'est ce que l'expérience seule serait en droit de démontrer ; et une expérience de cette nature n'est dans la main d'aucun homme ordinaire. Le peuple lui-même n'est pas apte à la faire ; et c'est à cause de cela, ainsi que je l'ai exprimé, que je n'ai pas dû exposer au grand jour le chapitre qui en renfermait les éléments. Je n'ai pu que former des vœux pour qu'il se présentât un homme assez élevé, un monarque assez puissant, un législateur placé dans des circonstances assez favorables, pour tenter cette expérience, et y réussir : sa gloire, au-dessus de toutes les gloires, n'aurait alors de bornes, pour l'étendue, que celles de l'Univers, et pour la durée, d'autre terme que celui du dernier siècle où vivrait le dernier peuple de Race boréenne.

Mais enfin de quoi s'agit-il en dernier résultat ? A quoi viennent aboutir toutes les formes préparatoires indiquées dans le chapitre supprimé ? Il s'agit d'arriver la nomination d'un Pontife-Suprême dont toute l'Europe reconnaisse l'autorité sacerdotale ; il s'agit de trouver les voies simples, mais secrètes, qui conduisent à cet acte important ; enfin il s'agit de faire que les formes qu'on y emploiera participent à la fois de celles de la Providence, de la Volonté et du Destin. Ce Pontife-Suprême, qui, selon ce que j'ai déjà dit, pourrait être celui même qui existe aujourd'hui, pourvu qu'il eût reconnu l'autorité qui le nommera, serait, par le fait même de sa nomination, revêtu d'un caractère auguste et sacré, et d'une puissance sacerdotale véritable. Il étendrait sa houlette pastorale sur l'Europe entière, et sur toutes les nations qui participeraient à son culte ; son influence morale ne serait point illusoire ou nulle comme elle l'est aujourd'hui parce qu'elle ne serait plus le fruit de l'ignorance ou de l'usurpation, ainsi qu'on le lui a reproché trop justement peut-être ; mais le fruit des lumières, et le légitime résultat d'un assentiment général, d'une alliance jurée entre les peuples et les rois, la Volonté de l'homme et le Destin. Ce Pontife deviendrait alors l'organe de la Providence, et son représentant sur la terre ; il tiendrait dans ses mains le lien tant désiré qui unirait les trois puissances en une, et qui pour long temps maintiendrait l'Univers dans une paix inaltérable. Comme représentant de la Providence, et son organe sensible, il dominerait non seulement sur les cultes divers que suivraient les nations soumises son auguste sacerdoce, mais sur l'essence même de la Religion, dont ces cultes tiraient leur force. Il pourrait, selon les besoins des peuples et des rois, selon l'accroissement des lumières, l'avancement des sciences et les progrès de la civilisation, modifier les dogmes de la Religion, éclaircir ses mystères, et porter dans la Vérité le développement progressif qui est dans toutes choses. La Religion n'étant plus stationnaire au milieu du mouvement général, loin de contrarier ce mouvement, en réglerait la marche en la favorisant. Les schismes deviendraient impossibles, tant que l'unité ne serait pas rompue ; et les cultes, pour se réformer, n'auraient plus besoin d'exciter aucun orage dans les gouvernements. Ils seraient dans les mains du Pontife-Suprême et des autres chefs sacerdotaux, qui disposeraient des formes selon le caractère des peuples et la position des climats. Ainsi les hommes ne seraient nulle part accablés de ces inflexibles chaînes qui répugnent à leur nature. La Vérité toujours plus brillante, leur deviendrait de plus en plus chère ; et la Vertu, qui ferait leur bonheur, ne serait plus un fantôme vain dont pourraient douter à la fois les oppresseurs et les opprimés.

Un Pontife-Suprême, ainsi constitué, ainsi revêtu de la force des trois grandes puissances de l'Univers, serait sans doute la première personne du monde. Les empereurs et les rois

qui régneraient à l'ombre de son influence morale, exerceraient sur toutes les choses civiles une puissance tempérée, mais inébranlable. Jamais ni la révolte ni la sédition n'approcheraient de leur trône ; jamais ils ne seraient en butte ni aux fureurs des factions ni aux complots des ambitieux, parce que les factions n'auraient point d'issue, et que les ambitieux ne trouveraient de succès que dans la route avouée par l'honneur. Ces secousses redoutées, qu'on appelle révolutions, seraient inconnues, parce que la Volonté de l'homme, librement exercée et journellement satisfaite, pouvant faire entendre sa voix à tous les instants, et voyant d'ailleurs qu'elle est représentée et soutenue, n'aurait point intérêt à risquer de perdre tous ses avantages, en luttant contre deux puissances qui l'accablent inévitablement en se réunissant contre elle. La position de la Volonté serait exactement celle du Destin, et même celle de la Providence. Aucune des deux puissances ne pourrait usurper la domination absolue, quand même elle y tendrait, parce qu'elle rencontrerait toujours, au moindre mouvement que ses représentants voudraient tenter dans leur propre intérêt, un obstacle insurmontable dans la réunion spontanée de l'autre puissance avec la Volonté.

Les guerres de nation à nation ne pourraient jamais avoir lieu par des motifs d'ambition ou d'intérêt propre, parce que ces motifs, à l'instant divulgués, attireraient sur la nation turbulente toutes les forces réunies des autres nations. D'ailleurs la moralité et l'immoralité des choses étant entre les mains du Pontife-Suprême, il suffirait qu'une guerre fût par lui déclarée immorale, pour qu'elle ne trouvât pas, dans la nation même qui voudrait l'entreprendre, des instruments qui la servissent. Les seules guerres possibles seraient celles que nécessiteraient des ennemis extérieurs, si l'Europe en pouvait avoir, ou des nations parjures, assez insensées pour accueillir la révolte, ou consacrer les crimes d'un usurpateur ou d'un tyran. Ainsi se réaliserait une très belle idée qui a été conçue naguère, et qu'on a cru pouvoir renfermer dans ce qu'on a appelé la Sainte-Alliance : cette idée, bien digne par sa grandeur de l'auguste monarque qui l'avait accueillie, n'a pu se renfermer dans le cadre diplomatique qu'on lui a donné, par la raison que la politique seule avait façonné ce cadre, que la Volonté de l'homme n'y était pas, et que le Destin seul, quoique agissant au nom de la Providence, ne pouvait pas remplacer les deux puissances qui lui refusaient également son appui.

En appelant la Providence dans les gouvernements, en y admettant trois principes, et par conséquent trois Chambres au lieu de deux, on verrait renaître, comme par enchantement, ces trois États des antiques Celtes, dont les farouches sectateurs d'Odin, les Goths, n'avaient assis sur les débris de l'Empire romain qu'une image grossièrement esquissée et privée de vie. Les trois chambres renfermeraient réellement les États-généraux de la Nation, et offriraient l'expression des trois Puissances universelles, dont l'unité de force se réfléchirait sur la personne inviolable et sacrée du Roi. Au-dessus de cette puissante unité politique, s'élèverait le Pontife-Suprême, enveloppant un grand nombre de ces unités politiques dans son unité intellectuelle, et résidant dans une ville sacrée que toutes les nations soumises à son autorité pontificale auraient juré de respecter. La violation de cette ville sainte, et celle de son territoire déterminé, serait mise au rang des plus odieuses impiétés et des crimes les plus énormes. Celui qui oserait, armé, et dans des desseins hostiles, en franchir les limites pacifiques, serait voué à l'anathème et livré à l'exécration du Genre humain. C'est sur la vénération qu'inspire le chef sacerdotal, comme représentant de la Providence, que se fonde tout l'Ordre social. Le respect qu'on porte au Roi, et l'obéissance qu'on doit aux magistrats parlant au nom de la Loi civile, ne viennent qu'après. Si cette vénération manque dans un Empire, tout manque ; le respect pour le Prince s'efface bientôt, et l'obéissance s'éloigne

et s'élude. La force est alors obligée de se montrer ; mais la force est une arme à deux tranchants qui finit toujours par blesser ceux qui s'en servent.

Après la nomination du Pontife-Suprême, l'acte le plus important serait sans doute le choix de la ville que ce chef auguste de la Religion devrait habiter. Il faudrait nécessairement que cette ville soit d'un consentement unanime déclarée sainte et inviolable, afin que la Providence y pût faire entendre sa voix, sans que jamais, ni la fatalité du Destin, ni la liberté de la Volonté, pussent en rien en troubler l'influence. Un Pontife-Suprême qui peut craindre quoi que ce soit, est nul ; il est vil quand il peut dire qu'il a redouté quelque chose excepté Dieu, ou la Providence qui en émane. Un monarque lui-même ne doit jamais être contraint à rien. Il ne doit jamais dire qu'il l'a été, parce que cela ne peut jamais être. S'il se trouve dans des circonstances assez violentes pour que la Volonté de l'homme accable en lui le Destin, il doit mourir et non fléchir. Qu'il se garde surtout de reconnaître des juges ; il n'en a pas, hors du Pontife-Suprême. De quelque nom dont se parent les autres personnages, sacerdotaux ou laïques, de quelque autorité qu'ils se disent momentanément revêtus, ils ne sont jamais que ses premiers sujets. Leurs personnes d'ailleurs ne sont point inviolables, tandis que celle du Roi l'est. Elles ne sont pas inviolables parce qu'ils ne constituent pas à eux seuls une unité, tandis que le Roi en constitue une. L'unité que constituerait un Pontife-Suprême, étant encore plus élevée, la personne de cet auguste représentant de la Providence serait non seulement inviolable, mais communiquerait encore l'inviolabilité à tout ce qu'il voudrait rendre inviolable.

Dès que l'alliance sacrée dont j'ai montré la possibilité sans en divulguer les moyens, serait effectuée parmi les nations européennes ; dès que la Providence appelée dans leurs gouvernements les aurait rendus unitaires de mixtes qu'ils étaient ; dès qu'un Pontife-Suprême serait élu et pourrait exercer sur tous les peuples son influence providentielle, une chose se ferait, qui, dans l'état actuel des choses, serait impossible, ou ne pourrait avoir lieu sans coûter des torrents de sang et de larmes ; elle se ferait sans la moindre secousse, au milieu de la plus parfaite tranquillité. L'Europe, qui tend depuis longtemps à ne former qu'un seul Empire, le formerait ; et celui qui serait appelé dominer au-dessus des rois, sous le nom d'Empereur ou de souverain Roi, respecté des Rois à l'égal du Pontife-Suprême, marcherait par la seule force des choses à la conquête du Monde. Alors la Race boréenne aurait atteint ses hautes destinées ; la Terre entière offrirait le même spectacle qu'elle a déjà offert du temps de Ram ; mais avec cette différence remarquable que le siège pontifical et royal serait en Europe au lieu d'être en Asie ; les hommes réunis sous le même culte et sous les mêmes lois ne connaîtraient qu'un même DIEU , qu'un même Pontife-Suprême et qu'un même souverain-Roi ; ils parleraient la même langue, se traiteraient en frères, et jouiraient d'une félicité aussi grande que peut le comporter leur nature mortelle, pendant une longue suite de siècles, et jusqu'au terme fixé par l'éternelle Sagesse.

## FIN DU TOME SECOND ET DERNIER